

Le Club de l'enfer

Peter Straub

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Terreur

Peter Straub

Le club de l'enfer



Agnes Brown, hésitante, déposa la clé sur la verpillière devant la porte de la Maison de Pain d'Épice à neuf heures et

POCKET

PETER STRAUB

LE CLUB DE L'ENFER

PLON

Titre original:

THE HELLFIRE CLUB

Traduit de l'américain par Michel Pagel

ISBN 2-266-09238-3

Pour Benjamin et Emma

Les hallucinations sont aussi des faits.

Louis Althusser L'Avenir dure longtemps

SHORELANDS, Juillet 1938

Agnes Brotherhood, h'sitante, d'posa balai, seau et serpillière devant la porte de la Maison de Pain d'◆pice à neuf heures et demie du matin, alors que l'unique occupante du cottage, la po'tesse Katherine Mannheim, aurait d'◆ se trouver dans la cuisine du rez-de-chauss'e, en train de d'vorer les tartines gril-l'es accompagn'es de th' noir qui constituaient son petit d'jeuner. La femme de chambre choisit une clef du lourd trousseau qu'elle portait à la ceinture et la glissa dans la serrure. La porte, d'jà ouverte, pivota d'elle-même. Plus incertaine que jamais, Agnes se mordit la langue et se risqua à entrer.

Les mains sur les hanches, elle cria le nom de la po'tesse. Nul ne lui r'pondit. Sur le sol de la cuisine, elle d'couvrit avec consternation une 'norme tache de caf' qui, en s'chant, avait form' une 'paisse pellicule brune. Elle s'y attaqua à la serpillière. Quand son ouvrage l'eut emmen'e à l'tage, elle a'ra les chambres vides et changea les draps du lit d'fait mais inoccup' de Katherine Mannheim.

Comme elle partait pour Raiponce et ses deux terribles occupants, l'un, une v'ritable fouine sans le sou, l'autre, un crapaud adipeux au visage gr'l' par la petite v'role et aux mains baladeuses, Agnes d'sob'it à un des commandements de Shorelands: elle ne ferma pas à clef la porte de la Maison de Pain d'◆pice.

Une heure après le d'jeuner, Mr Austryn Fain, le romancier, emporta une bouteille r'frig'r'e du meilleur puligny Montrachet de Shorelands jusqu'à cette même porte. Il frappa, tourna la poign'e, se glissa à l'int'rieur, et explora toutes les piéces avant de rapporter le vin à la Poivrière. Là, il en but la moitié puis dissimula le reste dans un placard, afin de le soustraire aux attentions de son collègue, Mr Merrick Favor, l'autre occupant des lieux.

Le soir, après le dîner, la maîtresse de Shorelands -Georgina Weatherall-, suivie par une d'l'ga-tion d'invit's anxieux, traversa la pelouse du Manoir puis remonta le sentier de la Maison de Pain d'◆pice. ◆clairant la serrure à l'aide de sa torche 'lectrique, elle

d'clara que la porte n'tait pas fer-m'e & clef. Mr Fain, qui se tenait juste derri're elle, se demanda comment elle pouvait en 7tre aussi s'♦re apr's un simple regard. Georgina ouvrit & la vol'e, p'n'tra d'un pas d'cid' dans la Maison de Pain d'♦pice et alluma toutes les lumi'res.

Les arrivants trouv'rent une partie de la garde-robe de Miss Mannheim dans son placard; sa brosse & dents et ses affaires de toilette dans la salle de bains, & l'tage; la photographie de deux fillettes, des crayons, des plumes et une bouteille d'encre sur le bureau de la chambre-ainsi que quelques livres empil's pr's du lit fait par Agnes le matin m7me. Sur le couvre-lit, un peignoir en soie gris ardoise 'tait d'chir' au niveau des bras. Georgina le souleva entre deux doigts, fit la moue, puis le laissa retomber.

-J'ai le regret de vous apprendre que Miss Mannheim a fait le mur, annon7a-t-elle d'une voix o7 ne per7ait nul regret.

Aucun manuscrit, m7me inachev', ne fut jamais d'couvert, pas plus que la moindre note. Agnes Brotherhood ne devait souffler mot de ses sinistres soup7ons qu'au d'but des ann'es 1990, quand elle re7ut dans sa chambre d'invalid, au premier 'tage du Manoir, un meurtrier et son otage.

LIVRE PREMIER

AVANT L'AUBE

EN UN TEMPS JUSTE AVANT NOTRE TEMPS, UN ENFANT ♦GAR♦
QUI SE NOMMAIT P♦PIN PETIT S'♦VEILLA DANS LA NUIT NOIRE.

A trois heures du matin, Nora Chancel-sur le point de s'garer-s'Veilla de ses habituels cauchemars avec son habituel frisson et, pour la mil-li'ume fois, observa ce qui l'entourait. La nuit. Une pi7ce inconnue o7 elle distinguait & peine deux meubles pouvant 7tre des chaises, une longue table surmont'e d'un miroir, d'invisibles tableaux enca-dr's, une incroyable machine effil'e tout droit sortie de l'oeuvre de Rube Goldberg, et un canap' bas recouvert de tissu & rayures. Non seulement ce d'cor ne lui 'tait pas familier, mais il pr'sentait un aspect inqui'tant. O7 qu'elle p♦t se trouver, elle n'tait pas en s'curit'.

Nora se redressa sur un coude. Sa main chercha le pistolet non

d'clar' que lui avait donn' un neurochirurgien du nom de Harwich, lequel s'en 'tait retourn' en un monde dont ni lui ni elle ne se souvenaient vraiment. Dan Harwich lui manquait, mais elle ne voulait pas y penser. (Ce bon vieux Dan Harwich lui avait dit un jour: Une balle dans la t'ête vaut mieux qu'une balle dans le ventre.) Les doigts de Nora explorèrent le drap, se glissèrent sous un oreiller après l'autre jusqu'à la couture du matelas. Elle se retourna sur le dos et s'assit, venant tout juste de remarquer la musique qui lui parvenait en un 'cho lointain.

De la musique ?

La silhouette sombre qui la contemplait, dans le miroir, 'tait la sienne. Le pr'sent lui revint en une s'rie d'identifications presque instantan'es. Elle 'tait dans sa chambre & coucher, entour'e de ses chaises, de ses tableaux, de son canap' & rayures, et du cyclo-rameur inutilis' de son mari. Une fois encore, Nora Chancel venait d'assassiner les d'mons du pass' en fuyant le sommeil-chez elle, sur Crooked Mile Road, & Westerholm, Connecticut, une charmante petite ville, consid'r'e par ses habitants comme absolument cool, merci bien, hormis pour le d'mon actuel qui y avait assassin' plusieurs femmes. Un jour-bientôt, elle l'esp'rait-, cela prendrait fin. Son mari passait des heures & le lui assurer. Dès que le FBI et la police de Westerholm auraient fait leur travail, la vie retrouverait ce que l'on consid'rait comme son cours normal. Le d'mon serait un individu ordinaire, qui vendait des appareils antimoustiques & la quincaillerie, taillait les haies et nettoyait les piscines de Mount Avenue, venait d'panner le chauffe-eau d'un client le matin de Noël en refusant tout pourboire. Il vivrait avec sa mère, bricolerait sa voiture & ses moments perdus et, lors des fêtes du quartier, se distinguerait devant le barbecue. Tout ce que lui souhaitait Nora, c' 'tait qu'une demi-douzaine de policiers corpulents se relaient pour lui sauter & pieds joints sur les c'tes jusqu'à ce qu'il se noie dans son propre sang. D'tentriche de connaissances pous-sées, nécessairement secrètes, en matière de d'mons, elle n'entretenait aucune illusion quant à la manière dont il convenait de les traiter.

La musique, en bas, devait être un quatuor & cordes.

Davey tentait de régler ses problèmes en prenant d'interminables notes sur un bloc jaune. Il ne pouvait ou ne voulait pas accomplir le seul acte qui réglerait presque tous ses problèmes: s'opposer à son père. A moins qu'il ne fût allong' sur le canap' du living, à écouter du

Beethoven et à boire du kummel, la boisson favorite de son auteur favori. Le kummel sentait les graines de cumin, et Hugo Driver avait dû empestier le carvi-un détail que ses biographies ne mentionnaient pas.

Davey, lui, empestait souvent le carvi les nuits où il se couchait tard. La précédente, deux heures du matin avaient sonné lorsqu'il était enfin monté; celle d'avant, trois heures et demie. Nora le savait car, ces deux nuits-là, ses cauchemars familiers l'avaient fait jaillir de son sommeil et chercher un pistolet automatique qu'elle avait jeté dans des latrines lors d'une clatante journée de juin, vingt-trois ans auparavant.

L'arme gisait, rouillée, au fond de ce qui devait être présent un champ au Vietnam. Dan Harwich avait divorcé et s'était remarié-deux événements dont Nora s'estimait en partie responsable-sans qu'il ait jamais quitté Springfield, Massachusetts. Il aurait tout aussi bien pu rouiller sous un champ, lui aussi. On ne tombe pas amoureux de cette manière-là deux fois; on ne fait jamais deux fois les choses de la même manière, sinon en reverse. Les revers n'abandonnent jamais. Tels des tigres, ils se contentent d'attendre patiemment que se présente la chair fraîche.

Davey connaissait lui aussi Natalie Weil. La moi-tié de Westerholm connaissait Natalie Weil. Deux ans plus tôt, quand elle leur avait vendu leur maison de Crooked Mile Road, avec trois chambres à coucher et living au sous-sol, Natalie était une petite blonde à l'allure sportive, plus jeune que Nora d'une dizaine d'années. Elle avait un sourire clatant, de jolis plis aux coins des yeux et un ex-mari appelé Norm. Elle fumait trop. Quand elle parlait, ses mains déclivaient des spirales. A l'époque où Nora et Davey vivaient encore aux Peupliers, sur Mount Avenue, avec Alden et Daisy, les Chancel de la génération précédente, Natalie Weil avait deviné quelle tension regnait dans la grande maison, et invité ses clients reconnaissants à dîner-chez elle, sur Redcoat Road. Là, ils avaient mangé du chili et du guacamole, bu de la bière mexicaine, et regardé d'un oeil des combats de catch sur le câble, tandis que leur hôtesse les régala d'une description de la ville où avait grandi le nouvel époux de Nora.

-Vous comprenez, Davey, vous êtes de Mount Avenue: la vision que vous avez de cette ville a cinquante ans d'âge. Autrefois, tout le monde s'habillait avant le dîner, restait marié pour la vie et vivait les Juifs. Oubliez tout ça! De nos jours, on est tous divorcés, ou en train de divorcer, on déménage sans hésiter quand notre employeur nous le demande, et on ne pense qu'au fric... Oh, mon Dieu, c'est Ric Flair ! Un de ces jours, je vais me ridiculiser en lui envoyant une lettre de fan

bien gratiné. Et en plus, on a trois synagogues qui ne d'semplissent pas. Tu me serais fidèle, mon petit Ric, si je te le demandais gentiment ?

Après leur avoir vendu la maison de Crooked Mile Road-payée par Alden et Daisy Chancel-, elle les avait emmenés d'jeuner à l'Auberge du Général Sherman, les avait encouragés à remplir le plus vite possible leur domicile de bibis, et était sortie de leur existence. De temps à autre, Nora apercevait des mains d'crivant des spirales, tandis que Natalie remontait Post Road dans son énorme Lincoln rouge, en compagnie de clients potentiels. Six mois plus tard, elles s'étaient croisées alors que l'agent immobilier jetait des pizzas surgelées dans un caddie déjà rempli de bière mexicaine et de Coca-Cola light, si bien que pendant dix minutes, elles avaient refait connaissance. Oui, avait dit Natalie, elle voyait quelqu'un, mais non, ça ne donnerait rien. Ce mec était un vrai pruneau. Et comment, qu'elle appellerait Nora: ce serait génial d'chapper au pruneau.

Il y avait deux nuits, Natalie Weil s'était volatilisée. Sa chambre à coucher avait été trouvée aspergée de sang. Son corps n'y avait pas été abandonné, tel celui des quatre autres femmes, mais elle était certainement morte, elle aussi. Comme elle, les premières victimes étaient des divorcées, qui travaillaient et vivaient seules. Sophie Brewer était courtier en assurances, Annabelle Austin, agent littéraire, Taylor Humphrey, propriétaire d'une agence de chauffeurs et Sally Michaelman, gérante d'une société de luminaires. Toutes avaient entre quarante-cinq et cinquante ans.

Peu après leur installation dans leur nouvelle maison, les jeunes Chancel y avaient fait poser un système d'alarme. A cause des deux premiers meurtres, les soirs où Davey rentrait tard, Nora avait pris l'habitude de taper le code qui l'enclenchait et de verrouiller toutes les portes avant d'aller se coucher. Depuis la mort de Taylor Humphrey, elle se servait du clavier près la tombe de la nuit.

Nora avait appris l'assassinat de Sally Michaelman par une jeune femme toute de blanc vêtue, qui faisait la queue deux places devant elle à une caisse de Waldbaum's, le supermarché où elle avait vu Natalie Weil pour la dernière fois. Au début, elle l'avait remarquée parce que ladite personne était spécialement bien maquillée et portait une tenue de toile ample coupée à la perfection, pour faire ses courses à dix heures du matin. On l'imaginait fort bien d'ambulant parmi d'élégantes colonnes, dans une publicité pour un parfum du nom d'Arsenic, ou quelque chose comme ça. Vêtue d'un short trop large et d'une vieille chemise bleue enfilés après son footing matinal, Nora

s'ôtait penché afin de voir les articles posés sur le tapis roulant par la gravure de mode: trente boîtes de nourriture pour chat haut de gamme et deux bouteilles d'eau minérale, bientôt rejointes par une troisième.

-Sa femme de ménage a appelé la mienne, disait la jeune femme à celle qui la suivait, elle aussi âgée d'une vingtaine d'années, et non moins apprêtée. Incroyable ! C'est la vieille de chez Michaelman. Et dire que j'y étais seulement la semaine dernière pour acheter un... tu vois de quoi je parle ?

-Le machin dans ton entrée, juste derrière la porte.

-Le même que le tien. Sa femme de ménage n'a pas pu entrer, et avec tout le... (Elle avait accroché le regard de Nora, roulé de grands yeux, et plongé la main dans son caddie pour déposer un paquet de pruneaux sur le tapis roulant.) On se croirait dans le Bronx.

Nora se rappelait la vendeuse de chez Michaelman, bien qu'elle en ignorât le nom. Celle qui l'avait convaincue d'acheter l'halo du living. Une femme simple, s'ouvrant et sympathique, qu'elle avait immédiatement considéré comme une amie possible. Sa première impulsion avait été de défendre cette excellente personne contre les deux idiots imbues d'elles-mêmes, mais qu'avaient-elles fait, sinon appeler Sally « la vieille de chez Michaelman » ? Sa seconde impulsion, presque simultanée et teintée d'affolement, avait été de se demander si elle avait bien fermé la porte de communication avant de monter en voiture.

Le cadavre sanglant de ladite excellente personne lui était apparu, pour se changer aussitôt en un tout jeune soldat allongé sur une civière, évanoui, dont les yeux éberlués trahissaient la fuite de la vie. Ses genoux s'étaient liquéfiés, et elle avait baissé la tête, respiré profondément, jusqu'à ce que les deux jeunes femmes se soient éloignées.

Le mourant et d'autres qui lui ressemblaient peu-plaient ses cauchemars les plus anodins. Les plus terribles étaient bien pires.

Nora chassa le cauchemar, un des pires, et sortit du lit. Voulant paraître plus d'étendue que Davey n'allait sans doute l'être, elle se massa le front puis s'essuya les mains sur sa chemise de nuit. Une fois dans le couloir, elle constata que la musique ne sonnait plus comme un quatuor à cordes mais possédait un aspect plus sauvage, plus

chaotique; Davey n'aurait pas aimé une des symphonies de Mahler qu'il lui avait apprises à aimer.

Aucune femme n'aimant pas la musique classique n'aurait pu rester mariée à Davey Chancel, qui s'y réfugiait chaque fois qu'il avait un problème. Nora, l'orgueil des Curlew, avait décidé de l'épouser à sa deuxième demande, six mois après leur première rencontre, un an après Springfield et ses retrouvailles avec Dan Harwich auxquelles elle refusait de songer.

Elle dépassa d'un pas léger un carton rempli de livres publiés par Chancel House et atteignit l'escalier qui menait à la porte d'entrée-près de laquelle une lueur rouge brillait, rassurante, au-dessus du clavier du système d'alarme. Elle descendit les marches en silence et vérifia que la porte était bien fermée à clef. Lorsqu'elle s'engagea dans le deuxième escalier, celui du living, la musique se fit plus distincte, mûre de voix assourdies. Une bande originale de film. Davey, qui ne regardait jamais que les informations, avait allumé la télévision. Tandis qu'elle franchissait les derniers degrés, sa compassion se changea en colère. Encore ! Alden avait encore humilié son fils publiquement.

Elle ouvrit la porte du living. Surpris, mais apparemment pas d'abord, Davey leva vers elle des yeux écarquillés. Il portait un léger peignoir de soie thaï-landaise par-dessus son pyjama, et tenait un crayon au-dessus d'un carnet de notes ouvert. L'étonnement qui marquait son visage fit choquer celui de son épouse.

-Ah, c'est toi, chérie, dit-il. Je t'ai réveillée?

-Où va?

Nora entra et jeta un coup d'œil à l'écran. Un vieil homme en haillons agitant un bâton devant une caverne. Souviens-toi qu'il te faut être brave, P'tin ! Tu dois faire preuve de courage!

Davey actionna la télécommande, coupant le son.

-Je ne pensais pas que c'était trop fort, dis-je. (Aussi délicat qu'un chat, dans la lueur de l'halo-gamme, il d'posa l'ustensile sur le carnet et considéra son épouse avec ce qui ressemblait à une sincère contrition.) On a eu un ennui, aujourd'hui, un problème que papa m'a chargé de régler, alors il faut que je me tape ça.

-Ce n'est pas à cause de la télé. Je me suis juste réveillée.

Il inclina la tête de côté.

-Comme la nuit dernière ?

Cette question n'était peut-être pas entièrement motivée par l'affection.

-Avec l'histoire de Natalie, tu sais... (Nora s'interrompit et fit un grand geste de la main.) Toutes les nanas de Westerholm ont du mal à dormir, en ce moment.

Elle se retourna vers la télévision. Un garçon de huit ou neuf ans, d'épaisseur, un balluchon sur l'épaule, traversait un marécage. Des arbres monstrueux, aux branches tordues, s'élevaient au milieu d'une brume miroitante.

-Et la plupart n'ont rien à craindre, comme toi.

La veille, Davey avait établi la liste des raisons qui faisaient que son épouse ne devait pas s'inquiéter: elle ne vivait pas seule, ne dirigeait pas d'entreprise, n'ouvrait pas la porte aux inconnus, et s'il se présentait un individu douteux, elle pouvait toujours déclencher le signal d'alarme en appuyant sur le bouton, au-dessus du clavier. En fait, quoique cela fût demeuré délicatement sous-entendu, sa réaction n'était-elle pas exagérée ? Ne laissait-elle pas ses vieux problèmes la gouverner à nouveau ?

-Je me demandais où tu étais, dit-elle.

-Eh bien, maintenant tu le sais. (Il tapota le car-net à l'aide du crayon et parvint à sourire. Acculé à un choix, il opta pour la gentillesse.) Tu peux regarder avec moi, si tu veux.

Elle s'assit auprès de lui, sur le canapé. Davey lui tapota le genou et se concentra sur le film.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Le Voyage dans la nuit. Tu faisais tellement de bruit que je me suis levé. En regardant le programme, j'ai vu que ça passait. Il faut que je le voie, de toute façon, alors autant que ce soit tout de suite.

-Il faut que tu prennes des notes sur Le Voyage dans la nuit ?

-On a quelques problèmes avec les héritiers de Driver.

Il pointa la télévision sur l'écran et monta le son. Au loin, dans le marais brumeux, des loups hurlaient. Plus impressionnante qu'elle ne

l'e♦t souhait', Nora regarda le garçon cheminer entre les arbres tordus.

-♦a va s'arranger, ajouta Davey.

Un instant, il lui prit la main. Elle pressa la sienne, ramena les jambes sous elle et posa sa tête sur son épaule. Il se tortilla pour lui signaler qu'elle ne devait pas s'appuyer contre lui.

Nora s'éloigna un peu et s'adossa au canap'.

-Quel genre d'ennuis?

-Chut.

Il se pencha pour ramasser son crayon.

Alors, comme ça, il ne fallait pas qu'elle parle? Elle le distrayait? Voilà qu'il 'tait oblig' de se lever en plein milieu de la nuit pour prendre des notes sur la version cin'matographique du Voyage dans la nuit, le premier roman d'Hugo Driver, best-seller et pierre angulaire de Chancel House - la maison d'édition fondée par Lincoln Chancel, grand-père de Davey et ami intime de Driver. Davey, qui tirait une très grande fiert' de cette association, avait lu le livre au moins une fois par an depuis l'âge de quinze ans. Tout être moins charitable que Nora e♦t dit qu'il 'tait obs'd' par Le Voyage dans la nuit.

Le premier roman d'Hugo Driver obs'dait bien des gens. L'une des fonctions de Davey,   Chancel House, consistait à répondre aux demandes de pho-tos, de documentation pour devoirs scolaires ou thèses, et aux lettres concernant l'écrivain, qui affluaient. Ces missives provenaient de lycéens, d'agents de change, de routiers, de travailleurs sociaux, de secrétaires, de coiffeurs, de cuisiniers, d'ambulanciers, de gens qui signaient du nom d'un personnage du roman, ainsi que de célèbres ali'nés ou sociopathes. L'onard Gimmell, l'instituteur qui avait tué les quatorze élèves de sa classe de neu-vi me durant une excursion dans les Smoky Mountains, écrivait une fois par semaine, depuis une prison d'état du Tennessee. Teddy Brunhoven, qui avait assassiné le chanteur d'un groupe de rock en vogue devant un studio d'enregistrement de la Cinquante-Cinquième Rue, se manifestait quasi quotidienne-ment depuis une cellule de la prison d'Etat de New York. Tous deux continuaient de justifier leurs crimes par de complexes et laborieuses références au roman. Parmi les responsabilités que lui attribuait son père, telles que les mots croisés et l'organisation des pots, répondre au courrier des fans d'Hugo Driver 'tait celle que Davey préférait.

A deux reprises, Nora avait commenc' Le Voyage dans la nuit, mais elle n'avait pu d'passer le chapitre où le jeune h'ros succombe à la maladie et se r'veille dans un paysage cens' symboliser la mort. On sentait venir trolls ou arbres parlants-et les romans de fantasy l'ennuyaient.

S'il r'v'rait 'galement Le Voyage au cr'puscule et Le Voyage vers la lumi're, les suites moins populaires du Voyage dans la nuit, Davey avait vot' contre la vente des droits d'adaptation au cin'ma de ce dernier. A la sortie du film, un an plus t't, il avait refus' d'aller le voir. Ce ne pouvait 'tre qu'un 'chec, une trahison. Il 'tait possible de tourner de bons films avec des romans de deuxi'me ordre, mais ceux qui s'inspiraient de grands livres laissaient derri're eux d'embarrassants remugles. Que cette r'gle f'ait vraie ou non dans l'absolu, elle s'appliquait au Voyage dans la nuit. Malgr' des effets sp'ciaux à quarante millions de dollars et une pl'thore d'acteurs c'l'bres, le film avait 't' accueilli par des critiques s'v'res et des salles vides. Il avait disparu au bout de deux semaines, laissant dans son sillage la puanteur pr'dite par Davey.

Contrainte au silence, Nora se vautra sur le canap' et observa le d'sastre. Tout cet argent avait achet' une for't peu convaincante, des v'tements d'chir's et beaucoup de brouillard. Le gar'on d'passait les derniers arbres et se retrouvait au bord d'une plaine d'sol'e. Ici et l'à, des rochers en pl'âtre surgissaient d'une brume argent'e. Des loups hurlaient dans le lointain.

Pench' sur son carnet, Davey grima'ait, à l'instar d'un 'tudiant studieux prenant des notes lors d'un cours qui l'ennuie. Son s'rieux et sa concentration accentuaient sa ressemblance fortuite avec son 'pouse. A quarante ans, il poss'dait toujours les grands yeux clairs et la peau presque translucide qui avaient attir' cette derni're lors de leur rencontre, tout en lui inspirant de la r'pulsion. Une fois accou-tum'e à cette ressemblance inattendue, Nora avait eu pour premi're pens'e coh'rente que la version masculine de leur visage 'tait bien trop belle. Celui qui la poss'dait devait 'tre terriblement fat. Toute une vie de compliments, d'affection et d'admiration avait d' le rendre 'go'ste, superficiel. A ces d'fauts r'dhibi-toires s'ajoutait son àge: les hommes de dix ans de moins qu'elle 'taient encore des b'b's aveugles et ambitieux, auxquels il restait tout à apprendre. Pour finir, une aura d'aisance financi're et d'insouciance nimbait Davey Chancel. Le p're de Nora, ouvrier fondeur et syndicaliste, assurait que ces gens-là 'taient l'ennemi. Rien de ce que sa fille avait vu ou v'cu ne lui avait

prouv' le contraire.

Elle avait fini par apprendre que seul le dernier de ces a priori 'tait correct. Davey appartenait à une famille riche, mais il n'y'tait pas assez sûr de lui pour 'tre fat. Il n'avait pas 't' flatt' toute sa vie, mais critiqu' sans piti'. C'y'tait un 'tre r'fl'chi, curieusement vuln'nable. Son ambition 'tait de faire plaisir à d'autres gens en publiant de bons livres. Il poss'dait une qualit' que d'aucuns auraient consid'r'e comme un d'faut, voire une tare, mais selon Nora, il s'agissait d'un trait de caract'ure, non d'un probl'me. Il 'tait imaginatif-et l'imagination, de l'avis g'n'ral, 'tait une Excellente Chose. En outre, il avait besoin d'elle. Qu'on e't besoin d'elle l'avait s'duite.

-On dirait qu'ils ont d'lib'r'ment bousill' le bouquin. Le moindre d'tail est rat'. (Il lui lan'a un coup d'oeil exasp'r'.) Chaque fois qu'on en arrive à un passage important, 'a tomb' carr'ment à plat. Regarde: tu vas comprendre ce que je veux dire. (Nora voyait le gar'on cheminer p'niblement dans le brouillard.) Le rythme est mauvais, le ton est mauvais. Ce passage-là devrait 'tre quasiment exalt'. Tout 'a devrait 'tre rempli d'une sorte de rayonne-ment. Au lieu de conna'tre des 'motions profondes, le gamin a l'air d'aller se chercher un sandwich. Je parie que d'ici cinq minutes, on va voir Prince Soir.

Nora n'avait aucune id'e de qui 'tait Prince Soir. En fait, elle crut que Davey avait dit: « Prince Noir ».

-Il va pi'tiner comme 'a une 'ternit', et pendant ce temps-là, les Pierres de Layr ont l'air compl'tement artificielles. (Il prit une autre note.) Tu as vu Bon Ami, non? Quand tu es arriv'e?

Elle supposa que Bon Ami 'tait le vieillard en haillons.

-Je crois, oui.

-♦a prouve bien que j'ai raison. Bon Ami, celui de Driver, est un aristocrate h'ro'que qui a renonc' au monde. Là, c'est un ermite pouilleux. Quand il dit à P'pin d'etre brave, on n'a pas l'impression qu'il en sache plus qu'un autre sur la bravoure. Alors que dans le livre... mais tu le sais aussi bien que moi.

-Naturellement.

Sans jamais prof'rer de vrai mensonge, Nora laissait Davey croire qu'elle avait achev' le roman lors de sa deuxi'me tentative, et d'couvert alors qu'il s'agissait d'un chef-d'oeuvre.

-Bon Ami transmet le message central de son existence-que la bravoure doit être recrée quotidiennement. C'est seulement parce qu'il le sait que Pépin peut l'apprendre. Dans cette parodie, la scène fait carrément artificiel. Tiens, voil  Prince Soir. Complètement raté, bien sûr.

Un gros animal au pelage tacheté, un chien ou un loup, bondit sur un rocher, face au garçon. Par couples, d'autres chiens, ou d'autres loups, apparurent sur d'autres rochers. Pépin leva les yeux vers les bêtes avec une absence d'expression qui tentait de passer pour de la détermination.

-Non, mais qu'est-ce que c'est que ça, je te demande un peu? Tu vois? On n'a pas la moindre idée que c'est pour ça que Pépin doit vraiment assimiler la leçon sur la bravoure. Il doit prouver son courage à Prince Soir et il est complètement terrifié. Tu aurais peur d'un gros toutou comme ça, toi ?

-Probablement, dit Nora.

-Prince Soir est effrayant, il a des crocs comme des rasoirs, c'est une créature magique, qui suscite toute l'émotion qu'on aurait dû ressentir au début de la scène. On sait qu'on est censé rencontrer un être dangereux, et qui est-ce qui débarque ? Rintintin.

Aux yeux de Nora, l'animal perch  sur le rocher ressemblait tout à fait à un loup. On l'avait nourri juste avant de tourner la scène, mais au cas où, son dompteur devait être derrière la caméra, avec un fusil à cartouches soporifiques. Prince Soir constituait le meilleur élément du film. Totalement réaliste, il était bien plus impressionnant que ce qu'il représentait. Si le garçon montrait aussi peu d'émotion, c'était qu'il avait trop peur pour jouer la comédie. Intelligent, ce gamin.

Soudain, Nora se rendit compte que Davey avait raison: le loup n'était qu'un chien. Elle en avait fait le Loup de Westerholm, l'inconnu qui avait emporté le cadavre de la charmante, amusante et d'sesp r e Natalie Weil, après avoir assassiné quatre autres femmes. L'enfant qui jouait Pépin Petit n'était ni intelligent ni effrayé: c'était juste un mauvais acteur. En le regardant, elle avait vu sa propre peur.

-Naturellement, ils ont foutu les dialogues en l'air, continua Davey. Prince Soir ne demande pas « Comment t'appelle-t-on, mon garçon? ». Il le sait d' j . Ce qu'il demande, c'est « Chemineras-tu avec nous cette nuit, Pépin Petit? »

A son corps défendant, Nora tendait à ignorer la sauvagerie de

l'inconnu pour se concentrer sur la réalité. L'inconnu flânait à l'aise et là, dans les jolies rues bordées d'arbres de Westerholm, et il distribuait des souvenirs. Il était semblable à la guerre.

L'animal, dans le film, ouvrit sa longue gueule et demanda:

-Viendras-tu avec nous cette nuit, P'tin Petit?

-J'imagine qu'ils considèrent ça comme un progrès, remarqua Davey en se frappant le front.

Nora estima que si le meurtre commençait à lui inspirer de précieuses leçons morales, il était temps de partir. Jour après jour, Westerholm prouvait que Natalie Weil avait été charitable quand elle en avait voulu les ambitions. Leo Morris, leur avocat du fait qu'il était celui d'Alden et de Daisy, avait loué la totalité du Queen Elizabeth pour y organiser une réception lors des seize ans de sa fille. Un de leurs voisins avait installé une baignoire en or massif dans sa salle de bains et invitait régulièrement ses visiteurs à s'y plonger.

Depuis au moins un an, une impression grandissait en Nora, mais reculait devant toutes les objections qu'on pourrait lui opposer-et aussi devant le rejet assuré de son mari. A présent, elle revenait sous la forme d'une conviction. Ils n'avaient plus rien à faire ici. Il fallait vendre la maison et quitter Westerholm. Alden et Daisy en feraient une maladie, mais Davey gagnait assez d'argent pour acheter un appartement à New York.

Oui, se dit Nora, il est temps de se réveiller. C'était simple, c'était vrai, c'était confondant. La manoeuvre serait ardue, constituerait un risque, une preuve, mais si elle-même parvenait à conserver cette impression de nécessité, leur qualité de vie s'en trouverait améliorée.

Elle jeta un coup d'oeil à Davey, craignant presque qu'il n'eût entendu ses pensées. Il la considérait avec une incrédulité choquée.

-C'est pas impensable, ça?

-Quoi donc ?

Il ouvrit de grands yeux.

-Il faut que tu relises le livre. Ils ont coupé l'histoire de Paddy pour passer directement au Champ de Vapeur. Ce qui fait qu'on perd toute la première série de questions et de réponses, sans compter les rats. C'est dingue.

-Tu n'as qu'À l'imaginer sans les rats.

-C'est comme Le Magicien d'Oz sans les singes volants. Comme Le Seigneur des anneaux sans Sau-ron.

-Comme Huckleberry Finn sans Pap?

-Exactement, d'clara Davey. On ne peut pas changer ce genre de choses. On ne peut pas.

On verra Pa, se dit Nora.

Un peu plus tard, elle s'veilla vaguement, la t̃te sur les genoux de Davey. Un homme aux larges 'paules, aux yeux cern's et À la barbe h'rojque franchissait une gigantesque porte en bois, portant le gar-
non entre ses bras. La bande sonore, violons flamboyants et trombones hurlants, applaudissait. L'histoire touchait À sa fin. Nora se souvint d'avoir ressenti de la r'solution, mais ne put se rappeler ce qu'elle avait r'solu. Avec le souvenir de sa propre d'termination, des forces nouvelles lui revinrent. Elle avait r'solu d'agir. Il 'tait temps de se r'veiller. Davey et elle allaient tourner le dos À Westerholm et parcourir les soixante kilom'tres cruciaux qui les s'paraient de New York. Il 'tait temps de redevenir infirmiere.

Ou autre chose, À d'faut, songea-t-elle. Sa derni'ere exp'rience en tant qu'infirmi'ere 'tait une substance radioactive trop br'illante pour ̃tre manipul'e. Avant les ultimes semaines, cette radioactivit' s'tait manifest'e par des cauchemars, des maux d'estomac, de soudaines explosions de col're, des d'pressions-l'apparition occasionnelle des all'gres d'mons. Pas plus qu'elle, Davey n'avait associ' ce torrent d'affec-tions À son emploi À l'h'pital Norwalk avant le dernier mois, quand elle 'tait elle-m'eme devenue radioactive. Un acte fort peu r'fl'chi mais n'anmoins n'cessaire avait pour un temps attir' l'attention de la police sur elle. Naturellement, elle n'avait commis aucun crime. Sa conduite, quoique impulsive, avait 't' morale. Apr's avoir accept' de « prendre une ann'e sabbatique »-À la consternation g'n'rale, bien entendu-, elle avait sign' une demi-douzaine de papiers et quitt' l'h'pital, trop malheureuse pour passer chercher son dernier ch'que À la caisse.

L'acte moral mais impulsif de Nora avait tout d'abord ressembl' à un enl'vement. Le fils d'un notable, un b'b' d'un an, avait 't' hospitalis' pour une jambe cass'e et des contusions au niveau du torse. Une chute dans l'escalier, affirmait la m'ere, qui n'y avait pas assist'-

contrairement au mari. Tout s'était fait, confirmait le mari, individu mielleux venu d'un complet de financier. Il avait la peau luisante, comme huilée, et un sourire d'une tonnante blancheur. J'ai quitté le gamin des yeux une seconde, et quand je me suis retourné, boum, j'ai failli avoir une attaque. Une demi-heure après l'admission de l'enfant aux urgences, les deux parents s'étaient clipsés. Trois heures plus tard, un lapin en peluche sous le bras, le souriant papa avait fait son grand retour. Il avait pénétré dans la chambre particulière et en était ressorti au bout d'un quart d'heure, plus onc-tueux que jamais, exhibant toutes ses dents. Nora s'était alors rendue auprès du bébé et l'avait trouvé presque inconscient.

Lorsqu'elle avait rapporté ses observations, on lui avait dit que le père ne pouvait être en cause. C'était un magicien, un génie de la finance, trop noble pour battre son propre enfant. Le lendemain, le père et la mère étaient arrivés à huit heures. Le père était parti au bout d'une demi-heure. La mère était rentrée chez elle à midi. À dix-huit heures, alors que Nora quittait son service, le père était revenu seul. Quand elle s'était inquiétée du bébé, le lendemain, elle avait appris qu'un malaise mystérieux l'avait saisi la veille au soir, mais qu'il se remettait. Une nouvelle fois, elle avait communiqué ses soupçons à ses supérieurs, et une nouvelle fois, elle avait subi une rebuffade. À ce moment-là, deux ou trois autres infirmières partageaient son avis en secret. Les parents étaient revenus en début de matinée, et lesdites employées avaient remarqué que le magicien de la finance paraissait simplement jouer un rôle de père ploré.

Lors de sa visite suivante, le même soir, Nora, après avoir passé une heure à haranguer en vain les administrateurs, s'était plantée dans la chambre jusqu'à ce qu'il exigeât d'être laissé seul avec son bébé. Elle s'était alors absentée le temps de passer trois coups de téléphone-le premier à une amie qui dirigeait la crèche Jack et Jill, dans South Post Road, à Westerholm, le second au chef du service de pédiatrie, le troisième à Leo Morris, son avocat. Je suis en train de sauver la vie de cet enfant, avait-elle déclaré. Ensuite, elle était retournée dans la chambre. Le magicien, irrité, avait assuré qu'il déposerait une plainte et était parti fort en colère. Nora avait emmaillotté l'enfant, l'avait emmené à la crèche Jack et Jill pour le confier à son amie, puis était retournée affronter la tempête qu'elle avait soulevée. Quatre mois plus tard, le tapage s'était apaisé, quand la femme du magicien avait déclaré à la presse qu'elle demandait le divorce en raison des violences régulières que son mari leur faisait subir, à elle et à leur fils.

-Il y a au moins une chose de russe, concéda Davey. Le Chevalier Vert ressemble vraiment à Pypin adulte. Mais on ne comprend pas que

P'pin, lui, s'en rend compte.

Sur l'cran, des manipulations 'lectroniques rajeu-nissaient le barbu, 'liminaient les rides, raccourcis-saient les cheveux, faisaient apparaître les joues-ne laissant qu'une ombre de duvet autour d'un visage presque identique à celui du garçon.

-Le texte est nécessaire. Son salut se trouvait en lui-même. P'pin avait découvert la grande vérité cachée derrière son voyage dans les ténèbres insondables. La vie et la mort palpitaient sous ses mains, et ses mains leur commandaient.

Davey avait récit ces mots sans émotion mais sans hésiter.

-Oh, bien entendu, dit Nora. Absolument.

Durant moins d'une seconde, les traits de l'enfant brillèrent sous ceux de l'homme, puis revinrent les cheveux broussilleux, la barbe mal taillée et les rudes lignes du front, des pommettes. Le chevalier portait P'pin sur un flanc de colline herbu. Derrière eux, tel un mirage, s'élevait une porte colossale, sombre. Devant, dans la vallée, des chènes aussi fins que des allumettes dissimulaient à demi une ferme blanche.

Nora leva la tête vers Davey et le trouva non pas en train de regarder l'cran mais de l'observer elle, avec une certaine inquiétude.

-C'est plutôt joli, remarqua-t-elle.

-Et donc complètement raté. (Les yeux de son mari s'assombrirent.) Ce n'est pas le Val du Mont. Est-ce que cet endroit-là a l'air de receler un secret? Le Val du Mont n'est pas joli, mais il renferme le grand secret.

-Bien sûr.

-C'est toute l'histoire, conclut Davey, dont les yeux s'étaient enfoncés dans les orbites.

-Je ferais mieux de retourner au lit. (Nora se redressa sans aucune aide.) C'est bientôt la fin, de toute façon, non?

-Si jamais ça en a une.

Sur l'cran, le barbu devenait peu à peu transparent. Quand Nora se leva et fit un pas hésitant vers la porte, il disparut totalement. Le

garçon se mit à cou-rir vers la ferme, puis le g'n'rique de fin d'fila sur son image.

Nora avança encore d'un pas. Davey lui lança un coup d'oeil rapide, imp'n'trable.

-J'arrive dans un petit moment, dit-il.

Elle remonta les escaliers, v'rifiant une nouvelle fois par r'flexe que la porte 'tait bien verrouill'e, l'alarme branch'e. Tandis qu'elle se glissait entre les draps, sentait sa transpiration nocturne mouiller sa chemise de nuit, elle r'alisa qu'il lui faudrait convaincre Davey que son d'sir de quitter Westerholm n'avait rien à voir avec Natalie Weil ni avec le loup humain.

Une demi-heure plus tard, il entra dans la chambre et suivit le mur en aveugle jusqu'à la salle de bains. Nora ouvrit les yeux sans avoir eu conscience de s'endormir, quittant un r've dans lequel Dan Harwich la contemplait avec une tendresse 'tonnante, totale.

Elle se retourna et enfonça la t'te dans l'oreiller. Un long moment, son mari se brossa les dents en laissant couler l'eau. Il se lava la figure, s'empara d'une serviette et marmonna sur un ton de reproche quelques mots qu'elle ne distingua pas. Tout comme sa m're, lorsqu'il 'tait seul ou qu'il ne se savait pas observ', il tenait des conversations à sens unique avec un 'tre imaginaire-ce qui, selon Nora, ne revenait pas exactement à parler tout seul. La lumi're de la salle de bains s'teignit et la porte s'ouvrit. Davey gagna le lit à tâtons, trouva le bout du matelas et repoussa la couette, sous laquelle il s'allongea de tout son long, aussi loin de sa femme qu'il le pouvait sans tomber du lit. Elle lui demanda s'il se sentait bien.

-N'oublie pas le d'jeuner, demain, r'pondit-il.

Une fois, durant sa p'riode de radioactiv', Nora avait oubli' un repas aux Peupliers. Elle jugeait d'ordinaire inutilement agressive la mani're dont Davey lui rappelait cette vieille erreur. Cette nuit-là, toutefois, la remarque lui inspira un moyen de mettre sa r'solution en pratique.

-Je n'oublierai pas, assura-t-elle.

Elle pouvait servir leur cause en se rapprochant de Daisy Chancel; adoucir le coup avant m'me qu'il ne tombât.

Quelques minutes après qu'ils furent passés sur la terrasse des Peupliers, le lendemain, en début d'après-midi, Nora quitta son mari et Alden, qui contemplaient le Sund 'clabouss' de soleil. Elle n'avait rencontré qu'une résistance de principe en annonçant qu'elle montait voir Daisy, quoique Davey eût paru d'pit' de se retrouver seul avec son père sitôt après leur arrivée. Alden Chancel, lui, avait semblé satisfait, voire ravi. C'était un vieillard s'uisant, demeuré très vert car il n'en avait toujours fait qu'à sa tête, et s'il avait sans nul doute désiré que son fils se marie, il n'avait jamais imaginé qu'il pût épouser une fille comme Nora Curlew.

Nora traversa vivement le salon, passa dans l'entrée carrelée de marbre et commença à monter le large escalier. Sur le palier, elle marqua une pause devant l'immense miroir. Au lieu de son jean habituel, elle avait enfilé après son jogging un pantalon blanc et un chemisier en soie bleu marine qui lui semblaient parfaits pour un dîner aux Peupliers.

Elle tapota sa chevelure sans y apporter d'amélioration notable et gagna le deuxième étage. Une porte se ferma. L'Italienne, Maria, la petite femme aux cheveux gris qui remplaçait depuis plusieurs décennies la célèbre Helen Day-dite la Porteuse de Tasse, qu'on appelait aussi parfois plus mystérieusement O'Dotto-, sortit du studio de Daisy, un plateau vide en main. La Porteuse de Tasse, que Davey adorait, avait confectionné des desserts l'gendaires, millefeuilles et gâteaux flottantes. Maria était quand même compétente. Selon Nora, elle paraissait d'excellents repas français ou italiens.

La domestique lui sourit et agita son plateau comme pour dire: Eh bien! Nous voilà!

-Bonjour, Maria. Comment va Mrs Chancel, aujourd'hui ?

-Très bien, Mrs Nora.

-Et vous-même?

-Tout pareil.

-Vous pensez que je vais la déranger?

Maria secoua la tête, toujours rieuse. Nora frappa à deux reprises, puis poussa la porte.

Assise au bout d'un long canapé couleur crème, face à une table basse et à une cheminée en brique, Daisy leva les yeux de son livre et

adressa à l'arrivante un éclatant sourire de bienvenue. Le bureau en chêne blanc posé au bout du canapé, telle la barre d'un T majuscule, n'accueillait qu'une machine à écrire électrique et un pot de crayons jaunes; sur la table basse reposaient un grand vase garni de lis de Casablanca franchement coupés, un paquet de cigarettes l'égales, un briquet en or, un cendrier en pierre rempli de mégots, des piles de livres, ainsi qu'un grand verre avec de la glace dans un liquide rouge pâle. Les stores blancs en aluminium, mi-clos, qui gardaient la pièce du soleil, apparaissaient vert menthe dans l'ombre qu'ils projetaient.

-Nora, quel plaisir, ma chérie ! Entrez donc. Où est votre verre ?

-J'ai dû le laisser sur la terrasse.

Nora pénétra dans l'atmosphère de parfums floraux et de fumée de cigarette qui habitait celle de Daisy.

-Non, inutile, déclara cette dernière en glissant une carte postale dans son livre. L'Italienne va aller le chercher.

-Non, non, je ne...

Mais Daisy s'était déjà penchée pour saisir une petite clochette, qui rendit un tintement absurdement feutré.

-Maria, appela-t-elle sans lever la voix.

Comme si elle avait attendu derrière la porte, la domestique entra.

-Mrs Chancel ?

-Vous voulez bien aller chercher le verre de Nora ? Il est sur la terrasse.

Maria acquiesça et s'y clipa, refermant le battant derrière elle.

Daisy tapota le canapé et reposa son livre-Le Voyage vers la lumière, deuxième roman posthume d'Hugo Driver-sur la table basse.

-Je ne vous dérange pas ?

Au milieu des années cinquante, jeune mariée et plus légère de vingt kilos, Daisy avait publié deux romans chez un concurrent de Chancel House. Depuis, elle était toujours censée travailler sur un troisième.

Nora avait presque-mais pas tout fait-cessé de croire à cette œuvre, dont elle n'avait aperçu nulle trace lors de ses rares visites en

ce studio. Davey refusait depuis longtemps d'en parler, et Alden n'y faisait que de vagues allusions. L'attitude de Daisy durant les dîners, rigide, distraite, suggérait qu'au lieu de travailler, elle avait englouti les martinis pr- par's par l'Italienne. A une époque, pourtant, il avait bel et bien dû exister un livre; qu'elle continuât à feindre d'écire signifiait qu'il avait toujours de l'importance à ses yeux.

-Pas du tout, répondit-elle. J'étais juste en train de relire Driver. C'est un auteur tellement riche d'inspiration. Moi, en tout cas, il m'inspire. Je ne comprends pas pourquoi le public n'a jamais aimé Le Voyage vers la lumière. (Elle lança à Nora un sourire mystique et gratifia le roman d'un tapotement appro-bateur de ses doigts pais. Sa main d'ivoire pour s'emparer du verre et le porter à ses lèvres. Elle avala une longue gorgée, puis une autre.) Vous n'êtes pas de ceux qui trouvent que Le Voyage vers la lumière est un succès colossal, n'est-ce pas?

Elle reposa le verre, s'empara des cigarettes et du briquet.

-Je n'y ai jamais songé en ces termes, assura Nora.

Daisy alluma une cigarette, inhala, puis chassa la fumée d'un geste de la main alors même qu'elle la soufflait.

-Non, bien sûr. (Elle jeta le paquet sur la table.) Vous ne le pourriez pas, avec Davey et la maison. Je me rappelle quand il l'a lu pour la première fois. (On frappa à la porte.) Votre potion. Entrez, Maria.

La domestique apportait le Bloody Mary. Quand elle le tendit à Nora, son regard étincelait. Elle était ravie de voir Daisy heureuse.

-Quand le repas sera-t-il prêt?

-Dans une demi-heure. Je fais la mayonnaise pour la salade de homard.

-Faites-en beaucoup. Davey adore votre mayonnaise.

-Mr Chancel aussi.

-Mr Chancel aime tout ce qui ne dérange ni son sommeil ni ses affaires, répondit Daisy, qui ajouta, après une hésitation: Pourriez-vous nous rapporter des verres d'ici un quart d'heure? Celui de Nora me paraît bien léger. Et que Jeffrey ouvre le vin juste avant que nous descendions.

Nora attendit que Maria eût quitté la pièce, puis se retourna et

découvrit Daisy qui l'observait à travers une brume de fumée, un demi-sourire aux lèvres.

-A propos d'Hugo Driver, est-ce que ses héritiers se sont plaints ? (Sa belle-mère haussa les sourcils.) Davey s'est levé en plein milieu de la nuit pour regarder Le Voyage dans la nuit, le film. Il dit qu'Alden l'a chargé de régler un problème.

-Un problème ?

-Il a peut-être employé le terme ennui ».

A ces mots, Daisy cessa de faire la grimace, logea sa cigarette au coin de sa bouche et ramassa son verre. Elle hocha la tête à plusieurs reprises avant de reprendre la cigarette en main, de souffler la fumée et de boire une nouvelle gorgée d'alcool.

-J'apprécie toujours vos visites à ma petite cellule, dit-elle en se passant la langue sur les lèvres.

-Vous avez connu Hugo Driver?

-Oh, non. Il était mort avant notre mariage. Alden l'a rencontré deux ou trois fois je crois, quand il venait en visite ici. En fait, Driver dormait dans cette chambre-ci.

-C'est pour ça que vous l'avez choisie?

Nora explora du regard la longue pièce étroite, tentant de l'imaginer telle qu'elle avait été dans les années trente.

-Peut-être, admit Daisy en haussant les épaules.

-Et vos propres textes ? Ils sont du même genre que ceux de Driver? C'est sur ce type de choses que vous travaillez?

-Je m'en souviens à peine moi-même.

-Je crois que je suis un peu curieuse.

-Je crois que moi aussi.

-Est-ce que vous avez jamais fait lire à quelqu'un ce que vous avez écrit?

Daisy se redressa pour contempler les tagères qui jouxtaient la cheminée, relevant à Nora des cheveux blancs raides et fins, le dessin

d'une joue pro'- minente. Elle tourna ensuite vers sa visiteuse un regard imp'n'trable mais nullement vague.

-Il y a tr'us longtemps, mon agent a lu un ou deux chapitres, mais au fil des ann'es, on... on s'est perdu de vue. Et ꝑa a beaucoup chang' depuis. Plusieurs fois. On peut m'ême dire que ꝑa a chang' compl'tement & plusieurs reprises.

-Votre agent ne vous a pas 't' tr'us utile.

Les l'vres de Daisy s'tir'urent en un bref sourire sans joie.

-Je le lui ai pardonn' quand il est mort. C'rait le moins que nous puissions faire tous les deux.

Elle acheva son verre, tira sur la cigarette, et souffla un fin pinceau de fum'e qui rebondit sur le vase & la mani'ere d'un nuage pouss' par le vent.

-Et depuis ?

Daisy inclina la t'ete.

-Est-ce que vous seriez en train de me demander de lire mon manuscrit, Nora? Excusez-moi. Je devrais dire: est-ce que vous me proposez de le lire ?

-Je pensais juste... (Nora prit de son mieux un air apaisant. Sa belle-m'ere continuait de l'examiner avec des yeux qui semblaient avoir r'tr'ci de moiti'.) Je me demandais juste si... si une lectrice pourrait vous 'tre d'une quelconque utilit'. Je n'ai rien d'un critique.

-Je n'aurais rien & faire d'un critique. (Daisy se pencha et 'crasa son m'got.) ♦a serait peut-'tre int'- ressant. Un regard nouveau, et tout ꝑa. Je vais y r'fl'chir.

On frappa & la porte. Maria entra, avec un plateau charg' de deux grands verres. Elle emporta celui qu'avait vid' Daisy et en posa un second pr'us de celui de Nora, encore presque plein.

-Je vous donnerai un bocal de mayonnaise pour emporter chez vous, Mrs Nora.

L'int'ress'e remercia.

-Comment vont les hommes, en bas, Maria? demanda Daisy.

-Très bien.

-Pas de cris ? Pas de menaces ?

Nora avait rarement observé cette facette de sa belle-mère. Maria sourit et secoua la tête.

-Est-ce qu'ils parlent de choses intéressantes? (Le sourire de la domestique se figea.) Oh ! je vois. Eh bien, s'ils posent la question, ce qui ne sera pas le cas, vous pourrez leur dire que nous, nous ne parlons que de choses intéressantes.

Nora comprit soudain, comme en une révélation, que l'Italienne était au monde l'être le plus proche de Daisy, laquelle la surprit à nouveau en lui adressant un clin d'oeil.

-N'est-ce pas, ma chère?

Cette Daisy joyeuse et ironique avait surgi immédiatement après qu'on lui avait proposé de jeter un coup d'oeil à son manuscrit.

Nora répondit qu'en effet, c'était intéressant, et Maria lui sourit chaleureusement avant de s'en aller.

-De quoi croyez-vous qu'ils soient en train de parler, en bas ?

-Vous voulez que le cœur d'un écrivain se mette à faire tip tap, tip tap, comme un chevreau qui traverse un pont ? Montrez-lui un beau crime bien juteux, ce qu'il appellerait un « crime vrai ». (Daisy eut un nouveau sourire d'appréhension de gaieté et but une gorgée de son deuxième apéritif.) Vous n'aimez pas ce terme ? Je crois que je vais commettre un crime vrai. Juste après que j'aurai commis un roman basé sur des faits réels. Tip tap, tip tap, tip tap. (Elle ouvrit la bouche, leva les yeux au ciel et se posa la main sur le cœur, mimant l'extase.) Je sais ! Je vais commettre un crime vrai en écrivant un roman sur Hugo Driver. (Elle pouffa.) C'est peut-être ce que je fais depuis toutes ces années ! Si ça se trouve, Alden va me donner un million de dollars et je vais filer à Tahiti !

-Si ça se trouve, je viendrai avec vous, dit Nora.

Il serait amusant d'aller à Tahiti avec cette Daisy Chancel-là.

La vieille femme agita un index boudiné.

-Oh, que non ! Oh, que non ! Vous ne pouvez pas laisser Davey tout

seul.

-Je suppose que non.

-Non, non, non, appuya Daisy. Pas question.

-Bien sûr que non, conclut Nora. Vous êtes vraiment en train d'écrire un roman basé sur des faits réels ?

Sa belle-mère jubilait, comme si elle détenait des secrets tellement extraordinaires qu'elle aurait pu y faire éternellement allusion sans jamais les dévoiler. Nora remarqua ses yeux brillants, un peu voilés, et comprit qu'elle allait lui laisser lire son manuscrit.

-Bien sûr que toutes les femmes de Westerholm ont peur, dit Alden. C'est ce qu'on attend d'elles.

-Comment ça : c'est ce qu'on attend d'elles ? demanda Nora.

-Vous croyez que je défends le ?

-Non, j'aimerais juste savoir ce que vous voulez dire.

Alden parcourut les convives du regard.

-Quand Nora pose les yeux sur moi, elle voit le diable.

-Un diable basé sur des faits réels, dit Daisy.

-Je crois que je ne comprends pas non plus, papa.

-Alden veut qu'on le prenne pour un diable authentique... celui du crime vrai...

Daisy avait atteint le point où elle s'exprimait avec un soin exagéré.

-Le diable aussi, remarqua Nora, irritée.

-Exactement, approuva Alden. Partout où passe ce type, il fait sensation. Toutes les semaines, quand il relit le Westerholm News, il se voit à la Une.

Il se resservit de la salade de homard et fit signe à Jeffrey-qu'on appelait généralement « le neveu de l'Italienne » - de remplir les verres de vin. Le domestique sortit la bouteille du seau à glace, l'essuya à

l'aide d'une serviette blanche, puis alla servir Daisy. Lorsqu'il s'approcha de Nora, elle posa la main sur son verre. Il lui fit une grimace assez comique avant de rejoindre l'autre bout de la table.

Elle n'avait jamais su que penser de lui. Grand, 1g^e de quarante-cinq & cinquante-cinq ans, d'pourvu d'accent, les cheveux brun clair rar'fi's sur le som-met du crâne, il faisait un bien improbable parent de Maria. D'apr'us ce qu'avait compris Nora, l'Italienne l'avait pr'senté ' ses patrons quelque dix ans auparavant, quand Alden avait parl' d'engager quelqu'un pour r'pondre au t'l'phone, ouvrir la porte, faire les courses. Jeffrey avait l'oeil intelligent et une attitude gracieuse, r'serv'e, qui n'interdisait pas l'humour. Parfois, il ressemblait & un gangster. Nora le regarda proposer du vin & Davey, se d'tourner pour remettre la bouteille dans la glace, puis rejoindre son poste au bord de la terrasse. V'tu d'un costume noir pr'us du corps et d'une chemise tout aussi noire, il avait aujourd'hui son « look gangster ».

-En g'n'ral, tu es... plus original... que Па, dit Daisy en abattant sa fourchette sur la table au rythme de ses paroles, ce qui rappela & Nora sa th'orie personnelle au sujet de Jeffrey.

Il avait 't' engag' pour pr'venir et r'parer les b'tises de Daisy.

-Je n'ai pas termin', ma ch'rie.

-Alors fais-nous vite profiter de tes lumi'res, je t'en prie.

Alden sourit & l'assembl'e. Ses dents parfaites 'tincelaient, ses cheveux blancs luisaient, son teint rouge assombrissait son large visage, l'g'urement bronz'. Avec son blazer et sa chemise neigeuse, au col ouvert sur un foulard en cachemire, avec ses yeux brillants mais d'pourvus d'expression, les profonds sillons qui entouraient sa bouche, il ressemblait tout & fait au genre de personne susceptible d'engager un homme du genre de Jeffrey. Nora r'alisa & quel point il lui 'tait antipathique.

-Pensez au nombre d'exemplaires que vend le Westerholm News. Aujourd'hui, il y a des gens qui le lisent alors qu'ils ne l'avaient encore jamais ouvert. Et ce n'est pas seulement vrai de notre petite feuille de chou. Les journaux & scandales de New York se mettent au garde-&-vous d's qu'une brave femme se fait massacrer dans son lit. Vous croyez que les vendeurs de syst'emes d'alarme du comt' de Fairfield ressentent la crise habituelle du mois d'ao♦t? Et les armuriers? Sans parler des fabricants de cl'tures ou de lampadaires et des serruriers ? Des journalistes de t'l'vision, des photographes de People ?

-N'oubliez pas les ʔditeurs, ajouta Nora.

-Absolument. Combien de livres & propos de Westerholm sont-ils en cours d'ʔcriture, & votre avis ? Quatre ? Cinq ? Pensez & tout le papier qui servira & les fabriquer. L'encre, le pelliculage pour les couvertures. Pensez aux disquettes, aux ordinateurs, aux cahiers, aux fax. Au papier pour les fax. Aux crayons.

-D'accord, c'est une industrie, dit Davey.

-Une saletʔ d'industrie sanglante, si vous vou-lez mon avis, punctua Daisy.

Sa belle-fille l'applaudit silencieusement.

-La Seconde Guerre mondiale en ʔtait une aussi, rʔpliqua Alden. Et le Vietnam. Pardonnez-moi, Nora. (Nora ne pensait pas qu'elle lui pardonnerait.) Ah, si vos yeux ʔtaient des pistolets! Mais les commandants d'unitʔ avaient-ils, oui ou non, un quota de cartouches & tirer par jour-pas officielle-ment, bien s♦r, mais un chiffre prʔcis nʔanmoins? Est-ce qu'on n'a pas utilisʔ un nombre incroyable d'uniformes et de vʔhicules, l♦-bas ? Est-ce qu'on n'a pas construit des bases, vendu de la biʔre et achetʔ des tonnes de nourriture? Il y avait bien quelqu'un qui fabriquait les sacs & cadavres. Je sais que je flirte avec le danger, Nora, mais j'adore quand vos yeux lancent des ʔclairs.

Cʔtait avec elle qu'il flirtait, pas avec le danger. Elle tourna les yeux vers son mari, et le trouva en train de contempler sa serviette, sur ses genoux.

-J'adore aussi quand vos yeux lancent des ʔtincelles, Alden, dit-elle. ♦a vous rajeunit tellement.

-En vʔritʔ, Nora, vous ʔtes la personne la plus ʔgʔe & cette table. (Autant pour Davey que pour Daisy, elle se forʔa & se dʔtendre.) Vous avez vʔcu des ʔpreuves que nous ne conna♦trons jamais et c'est ce qui vous rend si belle. J'ai admirʔ toute ma vie les jolies femmes. Ce sont elles qui sauvent l'humanitʔ. L♦-bas, la simple vision de votre visage a d♦ aider un tas de gars & tenir le coup.

Elle ouvrit la bouche, la referma, puis soutint le regard de son beau-pʔre.

-Vous ʔtes vraiment trop gentil.

-Vous avez d♦ produire un effet considʔrable sur les jeunes hommes

qui passaient entre vos mains.

-Je trouve que votre point de vue appauvrit tout, l'icha Nora.
D'sol'e; C'est r'pugnant.

-Si je pouvais, d'un claquement de doigts, faire que vous ne soyez jamais all'e au Vietnam, vous m'y autoriserez?

-♦a me rendrait aussi jeune que vous, Alden.

-Il y a des b'n'fices de toutes sortes. (Alden sourit à la cantonade.) Y a-t-il un autre point que je puisse 'claircir?

Durant un moment, nul ne parla.

-Il est temps que j'aie retrouver ma cellule, annonça enfin Daisy.
Je me sens un peu fatigu'e. ♦'a 't' tr'us agr'able de te voir, Davey.
Nora, je vous donne des nouvelles.

Alden jeta un coup d'oeil à sa belle-fille avant de repousser sa chaise et de se lever. La seconde d'apr'us, Davey l'imitait.

Daisy s'agrippa au dossier de son si'ge et se tourna vers la porte.

-Vous remercieriez Maria, Jeffrey. La salade de homard 'tait succulente.

Le sourire courtois du domestique le fit ressembler plus que jamais à un deuxi'eme couteau d'guis' en valet. Pos'ment, il alla ouvrir la porte à sa patronne.

Alden et Davey se rassirent.

-Ta m're ira tr'us bien apr'us sa sieste, d'clara le premier. Je ne sais pas ce qu'elle fait dans son studio, mais j'ai l'impression qu'elle travaille beaucoup, ces derniers temps.

Davey hocha lentement la t'te, comme s'il ne savait que penser de cette opinion.

Alden but une gorg'e de vin, fixant Nora.

-Daisy et vous avez des projets ?

-Pourquoi cette question ?

Davey chassa ses cheveux de devant ses yeux, qui passèrent de son 'pouse à son père.

-Disons que c'est une impression.

-J'aimerais bien la voir plus. Qu'on fasse les magasins, qu'on d'jeune ensemble certains jours, des choses comme ça.

Le regard de son beau-père donnait à Nora le sentiment de mentir à un supérieur.

-Formidable, dit-il, et Davey se d'tendit sur sa chaise. Je suis sincère. Que mes deux femmes s'amuse ensemble me r'jouit.

-Maman a travaillé dur.

-Si tu veux mon avis, il se pr'pare quelque chose, là-haut. (Alden regarda Nora d'un air presque complice.) Vous n'avez pas eu cette impression?

-Je ne l'ai pas vue travailler, si c'est ce que vous voulez dire.

-Daisy est comme Jane Austen: elle dissimule tous les indices. Pendant qu'elle 'crivait ses deux premiers livres, je ne l'ai même jamais vue devant sa machine à écrire. A dire vrai, parfois, j'avais une voix dans la tête qui me chuchotait: Et si elle me menait en bateau? Et puis un jour est arrivé un paquet, envoyé par un de mes concurrents. Elle l'a emporté dans son studio, et quand elle en est ressortie, elle m'a donné un livre. L'année d'après, il s'est produit la même chose. Alors, je l'ai laissée en faire à sa tête. Bon Dieu, Davey, tu le sais aussi bien que moi. Tu as grandi au milieu de ce système insensé.

Davey acquiesça puis regarda Nora, comme si lui aussi s'était interrogé sur les informations secrètes qu'elle pouvait d'tenir.

-Toute ma vie, j'ai c'toyé des 'crivains, et ce sont des types fantastiques-certains d'entre eux, en tout cas-, mais je n'ai jamais compris ce qu'ils font ni comment ils le font. Ce sont de vrais b'bs. Ils braillent, ils pleurent, ils mettent en pelote les nerfs de tout le monde, et puis ils produisent une grosse crotte et on leur dit que c'est génial.

Alden éclata de rire, très satisfait de lui-même.

-Est-ce que ça vaut aussi pour Hugo Driver? Est-ce que c'était un b'bb' braillard?

-Nora... intervint Davey.

-Bien sûr que oui. La seule différence, avec Driver, c'est que tout le monde trouvait son caca plus parfumé que celui des autres moufflets.

Alden ne paraissait plus aussi ravi de sa m'ta-phore.

-Daisy m'a dit que vous l'aviez vu une ou deux fois. Quel genre d'homme était-ce?

-Je n'en sais rien. J'étais gamin.

-Il a bien dû vous laisser une impression. C'était l'auteur le plus important de votre père. Il a même séjourné dans cette maison.

-Eh bien, au moins, je sais de quoi Daisy et vous avez parlé, là-haut.

Nora ignore la remarque.

-En fait, Driver est responsable de...

-Driver a écrit un livre. Il y a des milliers de gens qui en font autant tous les ans. Il se trouve que le sien a eu du succès. Si Papa n'avait pas écrit lui, il aurait écrit quelqu'un d'autre. (Il s'efforça de prendre un air d'autorité neutre.) Sans vouloir vous froisser, Nora, vous avez beaucoup à apprendre sur le monde de l'écriture.

-Vraiment?

Davey se recoiffait avec les doigts.

-Ce que tu dis est vrai, mais... (Son père le figea d'un regard. Pourtant, il continua :) Mais c'était une collaboration classique. Il y avait une synergie incroyable.

-Je suis trop vieux pour la synergie, rétorqua Alden.

-Tu ne m'as jamais dit ce que tu pensais de lui personnellement.

-Personnellement, je pensais que c'était une connaissance de mon père.

-C'est tout ?

Alden secoua la tête.

-C'était un petit mec sans rien de remarquable, qui portait un

costume en tweed voyant. Il croyait ressembler au Prince de Galles, mais en fait, il ressemblait à un pickpocket. (Davey paraissait trop cho-qu' pour parler; Alden poursuivit :) H', j'ai toujours trouv' que le Prince de Galles aussi ressemblait à un pickpocket. Driver 'tait un auteur de grand talent. Ce que je pensais de lui quand j''tais enfant n'a pas d'importance. Le genre d'homme qu'il 'tait n'en a pas non plus.

-Hugo Driver 'tait un 'crivain exceptionnel, articula Davey en regardant son assiette.

-Je n'en disconviens pas.

-Il 'tait vraiment g'nial.

Alden eut un sourire d'pourvu de sens, prit en bouche un nouveau morceau de homard et le fit suivre par une gorg'e de vin. Son fils vibrait de ressentiment r'prim'.

-Tu sais ce que j'en pense: un grand 'diteur ne lit jamais les livres qu'il publie. ♦a fausse le jugement. Pendant qu'on en parle, est-ce qu'on a quelque chose pour notre ami Leland Dart ?

C'tait l' le plus enthousiaste de leurs avocats, l'associ' de Leo Morris dans le cabinet Dart & Mor-ris.

Davey assura qu'il y travaillait.

-Pour tout dire, je me demande si notre ami Leland n'essaie pas de bouffer à tous les r'teliers.

-Est-ce que ¶a a un rapport avec les h'ritiers de Driver? s'enquit Nora.

-S'il te plaît, Nora, non, dit Davey.

-Non, quoi? Je suis devenue invisible, d'un seul coup ?

-Vous savez ce qui est int'ressant, chez Leland Dart ? demanda Alden, qui se sentait visiblement tenu de sauver la conversation. En dehors de sa grande splendeur, et tout ¶a ? Ses relations avec son fils. Je n'y comprends rien. Tu comprends, toi? Je parle de Dick, bien s♦r- je crois que j'ai à peu pr's saisi ce qui s'est pass' avec l'añn', Petey, mais Dick, c'est un myst're. On se demande s'il fait r'ellement quelque chose dans la vie.

Davey avait retrouv' sa bonne humeur.

-Je crois qu'il ne fait rien du tout. On l'a crois', il y a un mois ou deux, tu te rappelles, Nora? Chez Gilhoolie, juste après l'ouverture.

Nora se rappelait, et à présent, l'image du consternant individu d'nommé Dick Dart l'amusait également. Dart avait fréquenté la même université que Davey, deux classes en dessous. On le lui avait présenté au bar d'un restaurant qui avait remplacé une pizzeria médiocre dans le centre commercial Waldbaum. Hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, s'entassaient autour du long bar qui s'parait la porte d'entrée de la salle. Les menus plastifiés posés sur les nappes à carreaux rouges faisaient de la publicité pour des boissons telles que Mudslides et Thés Gla-c s Long Island. Tandis que Nora et son mari se frayaient un chemin dans la foule, un homme de haute taille, à l'allure un peu malade, s'était tourné vers Davey, lui avait posé la main sur le bras et s'était adressé à lui avec un étrange mélange d'arrogance et de modestie. Il portait un costume de belle coupe l' g rement froissé, sa cravate était desserrée, ses cheveux clairs lui tombaient sur le front, et il paraissait avoir bu un nombre plus que suffisant de Mudslides. Il avait dit quelque chose comme: « Je suppose que tu vas prétendre ne plus te rappeler nos virées nocturnes. »

Tandis que Davey se défendait, l'inconnu avait renvoyé la tête en arrière et observé tour à tour les deux époux, comme s'ils avaient offert un spectacle amusant. Nora avait supporté des compliments ironiques sur ses traits « d'cid s » et ses cheveux « superbes ». Après avoir dit à son mari qu'il devait revenir seul, un de ces soirs, pour discuter de leurs anciennes virées, Dart les avait relâchés, non sans assurer qu'il adorait le parfum de Nora-laquelle n'en portait pas. Plus tard, à leur table, elle avait déclaré à Davey que s'il fréquentait le moins du monde ce languissant imbécile, elle le forcerait à dormir dans le garage. Laisse tomber, avait-il répondu. Dart essaie juste de te séduire. Il pique ses réponses dans les vieux films de Peter O'Toole. Plu-tôt dans ceux de George Sanders, avait rectifié Nora, qui se demandait s'il était possible de parvenir à ses fins en faisant mine de mépriser la personne à séduire.

Au milieu d'un repas insipide, elle s'était tournée vers le bar, et Dart lui avait adressé un clin d'oeil. Lorsqu'elle avait demandé à son mari ce que ce vieux copain faisait dans la vie, elle avait appris avec stupéfaction qu'il était avocat au cabinet de son père.

Davey r p ta au sien ce qu'il avait expliqué à Nora chez Gilhoolie: que Dick ramassait les miettes tombant de la table des meilleurs clients de Dart & Morris. Il assurait aux riches veuves qu'il emmenait d'jeuner dans des restaurants fran ais huppés que son père protégeait

leur patrimoine d'un gouvernement f'd'ral devenu socialiste.

-Pourquoi continue-t-il ?

-Il doit aimer les d'jeuners, supposa Davey. Et j'imagine qu'il s'attend à h'riter du cabinet.

-Ne parie pas trop lè-dessus, pr'vint Alden. (Nora sentit un petit vent frais avec une telle netteté qu'il eût fort bien pu venir du Sund.) Le vieux Leland est trop malin pour ça. Il tire les ficelles du parti r'publicain dans cet état depuis l'poque d'Ernest Forrest Ernest, et il ne laissera pas son gamin aux commandes de Dart & Morris. Vous verrez. Quand il prendra sa retraite, il dira à Dick qu'il n'a pas encore assez d'expérience, et il engagera un vieil escroc distingué dans son genre.

- Pourquoi dire ça à Davey ? demanda Nora.

- Pour qu'il comprenne mieux nos estim's avocats. dit Alden.

-La femme de Leland aura peut-être d'autres idées sur l'avenir de Dick, sugg'ra sa belle-fille.

Il eut un sourire éclatant.

-La femme de Leland... Je me demande ce qu'elle ressent quand elle voit son fils courtiser les femmes que son mari s'duisait il y a quarante ans. Leland les a emmenées au lit pour qu'elles lui confient leurs affaires, et Dick leur fait du charme pour qu'elles ne les lui retirent pas. Vous croyez que notre ami Dick couche avec elles, comme son papa autrefois? Ça ferait de lui un bien étrange jeune homme, vous ne trouvez pas ?

Davey contempla le Sund sans répondre.

-Je suppose que d'après vous, ces femmes lui sont reconnaissantes, reprit Nora.

-La première fois, peut-être, admit Alden. Je n'imagine pas Dick leur donnant matière à beaucoup de reconnaissance.

-On ne le saura jamais, conclut Davey avec un sourire étrange, toujours tourné vers le Sund.

Alden inspecta les assiettes vides, comme s'il cherchait des restes de homard.

-Nous avons tous terminé ?

Davey acquiesça, et son père releva les yeux vers Jeffrey, qui alla posément ouvrir la porte. Nora le remercia en passant devant lui, mais il fit mine de ne pas l'entendre. Quelques minutes plus tard, elle monta dans la petite Audi rouge de son mari, un bocal de mayonnaise sur les genoux, et tous deux quittèrent Mount Avenue pour rejoindre le centre-ville de Westerholm, plus récent et moins élégant.

Davey n'avait pas ouvert la bouche de toute la longueur de Churchill Lane, plus de deux kilomètres.

-Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda Nora.

Elle posait souvent cette question depuis leur mariage, et les réponses qu'elle recevait, quoique non évanescentes, n'étaient jamais tout à fait honnêtes. Comme beaucoup d'hommes, Davey avait des sentiments fréquemment dépourvus d'étiquette.

-Je ne sais pas, lâcha-t-il, ce qui était mieux qu'une négation.

-Ce qu'a dit ton père t'a surpris ?

Il la contempla avec méfiance durant un quart de seconde.

-Si quelqu'un m'a surpris, c'est toi.

-Pourquoi ?

-Mon père prend plaisir à exagérer. Ce n'est pas pour ça qu'il faut l'attaquer.

-Tu trouves que je l'ai attaqué ?

-Tu as dit qu'il était répugnant. Qu'il appauvrissait tout.

-C'est ses idées que je critiquais, pas lui. Par ailleurs, ça lui a plu. Il adore les joutes verbales.

-Il va avoir soixante-quinze ans. J'estime qu'il a droit à plus de respect, surtout de la part de quelqu'un qui ne connaît rien à l'édification. Sans parler du fait qu'il s'agit de mon père.

Le feu, au carrefour de Post Road, passa au vert, et Davey s'écarta des chaises qui bordaient le pont de pierre, au bout de Churchill Lane.

Soit parce qu'il n'y avait personne en face, soit parce qu'il avait oublié, il ne mit pas son clignotant. Nora comprit soudain qu'il n'avait pas signalé la manœuvre parce qu'il n'avait aucune intention de tourner dans Post Road, en direction de la maison.

-Où vas-tu ?

-Je veux voir quelque chose.

A l'évidence, il ne comptait pas lui dire quoi.

-« Ça va peut-être te surprendre, mais j'ai eu l'impression que ton père m'attaquait.

-Il n'a rien dit de personnel. C'est toi qui as fait des attaques personnelles.

Nora fit le compte du nombre de manières dont elle s'était sentie attaquée par Alden Chancel et choisit la plus anodine.

-Il adore parler de mon âge. Il m'a toujours trouvée trop vieille pour toi.

-Il n'a jamais rien dit sur ton âge.

-Il a dit que j'étais la personne la plus âgée à la table.

-Il plaisantait, Nora, bon sang ! Et à ce moment-là, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il était en train de te faire un compliment. En fait, il n'a pas arrêté de t'en faire.

-Il flirtait avec moi et j'ai horreur de ça. C'est sa méthode pour rabaisser les gens.

-Tu es dingue. Tous les types de sa génération font ce genre de compliments poussés aux femmes. Pour eux, c'est comme offrir un bouquet de fleurs.

-Je sais, dit Nora, mais c'est ça qui est dingue.

Davey secoua la tête. Sa femme s'appuya au dossier de son siège et regarda défiler de splendides maisons. Alden avait raison sur un point : devant chaque propriété se trouvait une plaque métallique portant le nom d'une agence de sécurité. Nombreuses étaient celles à promettre une intervention armée.

Davey lança à Nora un bref regard furieux.

-Et encore une chose. Je ne devrais pas avoir & y revenir, mais apparemment, tu m'y obliges. (Elle attendit.) Ce que ma mère fait dans son studio ne regarde qu'elle. Tu n'as absolument rien & y voir. (Un autre regard furieux.) Juste au cas où tu n'aurais pas compris ce que t'a dit papa. Et je l'ai même trouvé plein de tact.

Plus d'prim'e qu'elle ne souhaitait le montrer, Nora inspira et expira longuement tandis qu'elle pr'- paraît sa r'ponse.

-Tout d'abord, je ne la d'rangeais pas, Davey. Elle 'tait contente de me voir et j'ai pris plaisir & sa compagnie. (Dans le coup d'oeil que lui jeta son mari en retour, elle lut qu'il voulait la croire.) En fait, j'ai eu l'impression d'ê'tre avec quelqu'un de totalement diff'rent de ce qu'elle 'tait au d'jeuner. Elle s'amusait. Elle 'tait drôle.

-C'est parfait, mais je ne veux pas qu'au bout du compte tu la laisses encore plus mal en point qu'elle ne l'est d'jà.

Un instant, Nora le consid'ra en silence.

-Tu crois qu'elle ne travaille plus du tout, hein ? Et ton père aussi. Vous ê'tes persuad's qu'elle fait semblant depuis des ann'es, et vous entrez dans son jeu parce que vous voulez la prot'ger, ou quelque chose comme ça.

-Ou quelque chose comme ça. (Un peu de son amertume initiale marquait la voix de Davey.) Tu n'as jamais entendu l'expression: « Ne fais pas de remous » ? (Il la regarda avec une ironie triste.) Tu crois qu'elle monte l'haut pour travailler? C'est ça?

-Je crois qu'elle 'crit quelque chose, oui.

-Je suis sûr que c'est très agréable pour vous deux, minaуда-t-il.

-Tu n'aimerais pas que ta mère et moi soyons, peut-ê'tre pas amies, mais plus proches qu'en ce moment ?

-Elle n'a jamais eu d'amis. (Il m'dita une seconde.) J'imagine que la Porteuse de Tasse 'tait son amie, autant qu'il est possible de l'ê'tre, mais depuis qu'elle a d'missionn', il n'y a plus eu personne. J'en ai t' boulevers'. Je ne pensais pas qu'Helen partirait un jour. Je la prenais probablement pour ma vraie mère. L'autre, en tout cas, ne passait pas tellement de temps avec moi.

-J'aurais aimé que tu la voies avec moi. Elle avait l'air un peu... insouciant.

-Un peu bourr'e, oui. Surprise, surprise. (Davey poussa un soupir si triste que sa femme eut envie de l'entourer de ses bras.) Mais bien sûr, elle a une bonne raison.

Alden, songea Nora-mais son mari n'aurait jamais rendu le Grand détenteur responsable de l'état de sa mère. Elle inclina la tête et l'interrogea du regard.

-L'autre. Celui d'avant moi, celui qui est mort. C'est évident.

-Oh, oui, acquiesça Nora, qui le vit soudain comme elle l'avait vu une centaine de fois: assis dans le living, sous une lampe de chez Michaelman, avec entre les mains *Le Voyage dans la nuit*, fixant des pages qu'il lisait et relisait parce que, tout comme Leonard Gimmel et Teddy Brunhoven, les meurtriers, il y trouvait le code de sa propre existence.

-Tu y penses beaucoup, n'est-ce pas?

-Je ne sais pas. Peut-être. (Il l'observa pour tenter de savoir si elle le critiquait.) C'est un peu comme... y penser sans y penser, je crois.

Elle hocha la tête mais ne répondit pas. Un instant, il parut sur le point d'en dire plus, puis sa bouche se referma, son regard s'altéra et l'instant fut passé.

L'Audi s'arrêta à un stop, devant un bouquet d'arbres envahis de liseron qui masquaient presque le panneau. De l'autre côté de la route, une conduite intérieure Mercedes grise roulait vers le carrefour. Tandis que Davey mettait son clignotant pour tourner à gauche, le nom de la rue résonna dans l'esprit de Nora. Il les avait emmenés à Redcoat Road, et ce qu'il voulait voir, c'était la maison dans laquelle le loup avait pris la vie de Natalie Weil avant d'en faire disparaître le cadavre.

Au bord de l'allée se dressait un poteau métallique soutenant la plaque bleu vif d'une agence locale de sécurité plus chère que celle des Chancel. Natalie avait remarqué les points communs entre elle-même et les premières victimes: elle avait investi dans de la technologie de pointe.

Davey descendit de voiture et arpenta le bas-côté broussailleux en direction de l'allée. Nora l'imita. Elle regrettait son Bloody Mary et l'unique verre de vin bu au dîner. Le soleil du mois d'août lui br-

lait les yeux. Son mari se posta face à la maison, frôlant la plaque de l'agence de sécurité.

Le bâtiment s'élevait à l'écart de la route, derrière une cour qu'obscurcissait l'ombre de chênes et d'érables, entre lesquels s'étendaient monticules herbus et blocs de granit. Les rubans jaunes officiels délimitant le lieu du crime s'enroulaient autour des arbres et barraient la porte d'entrée. Une voiture noire et blanche de la police de Westerholm, ainsi qu'une conduite intérieure bleue anonyme, étaient rangées près du garage.

-Tu voulais venir ici pour une raison particulière ? demanda Nora.

-Oui.

Davey lui jeta un bref coup d'oeil puis se retourna vers la maison. Vingt ans plus tôt, on l'avait peinte en ce brun-rouge bien particulier, plat, celui des panneaux d'information dans les parcs nationaux. Le domicile des Chancel était de la même teinte, mais la peinture n'avait pas encore commencé à s'écaille. Les deux bâtiments partageaient aussi le même style architectural, façade massive et rangée d'ouvertures sous le toit.

Un visage blanc, au-dessus d'un uniforme sombre, regardait par la fenêtre de la chambre qui surmontait le garage.

-Ce flic est dans la pièce où elle a été tuée, remarqua Davey en commençant à remonter l'allée.

Le visage s'éloigna du carreau. Davey arriva à l'endroit où le ruban jaune s'enroulait autour d'un érable, au bord du chemin, puis filait droit vers la maison et le garage. Il s'appuya d'une main contre l'arbre.

-Pourquoi fais-tu ça ? demanda Nora.

-J'essaie de t'aider.

Le policier, arrivé près de la fenêtre du salon, les observa un instant, avant de se poser les mains sur les hanches et de faire volte-face.

-C'est peut-être dingue, mais est-ce que tu crois que tu as voulu venir à cause de ce dont tu parlais en voiture ? (Davey lança à Nora un regard incertain.) L'autre. L'autre Davey.

-Je t'en prie, dit-il, nouvelle manifestation de la tendance des Chancel à protéger les secrets des Chancel.

Le policier ouvrit la porte d'entrée et se dirigea vers eux à travers les ombres inondant la pelouse de Natalie Weil.

Nora était certaine que la fascination de Davey pour Le Voyage dans la nuit, l'histoire d'un enfant arraché à la mort par un certain Chevalier Vert, remontait à son enfance. Avant lui, il y avait eu un autre David Chancel, le premier fils d'Alden et de Daisy, mort subitement dans son berceau. Ni malade ni anémié, il n'avait présenté aucun signe avant-coureur: il était mort, tout simplement. Lincoln Chancel avait sauvé la famille en suggérant, voire en exigeant, une adoption. Son insistance pour avoir un petit-fils constituait un élément crucial de la légende transmise à Nora par Davey. On avait trouvé un bébé à adopter dans le New Hampshire; Alden et Daisy s'y étaient rendus en avion, avaient obtenu la tutelle de l'enfant, lui avaient donné le nom du premier et l'avaient élevé à sa place.

Davey avait porté les habits du défunt, dormi dans son berceau, bu dans son biberon, agit  son hochet, pris son médicament. Une fois assez grand, il s'était amusé avec les jouets mis de côté pour le bébé fantôme. Comme s'il avait pu prévoir qu'il mourrait avant les quatre ans de l'enfant, Lincoln Chancel avait acheté des cubes, des balles, des lapins et des chats en peluche, des chevaux à bascule, des trains électriques, des gants de base-ball, des bicyclettes de tailles différentes, des dizaines de jeux de société, et bien d'autres choses. Lors des anniversaires, ces cadeaux avaient été tirés de leurs paquets et solennellement offerts. Davey avait fini par comprendre qu'il s'agissait des présents d'un grand-père mort à un petit-fils mort.

Depuis la nuit où, ivre, il avait déclamé cette histoire en titubant à travers le living, Nora le voyait sous un jour qui n'avait en définitive rien de surprenant ni de troublant. Il s'imaginait toujours sous l'impitoyable surveillance d'un alter ego invisible, s'imaginait que le véritable David Chancel l'appelait à la rescousse-ou à rendre des comptes.

Le policier contourna un rocher gris et s'avança, considérant Nora avec un mélange d'int r t personnel et de réserve officielle. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu prendre son costume bleu et son élégante cravate rouge pour un uniforme. Il avait la tête massive, carrée, l'air d'sillusionn , et une épaisse moustache brune incurvée vers le bas. Lorsqu'il fut assez près, Nora vit les fils gris qui parsemaient

cette moustache à la Tartare, et elle constata que ses yeux brun foncé étaient à la fois sérieux, contrariés, compatissants et, au fond, totalement détachés d'une manière qu'elle supposait réservée aux policiers. Cet homme lui rappelait un peu Dan Harwich, ce qui la conduisit à en attendre un minimum de compréhension et d'ouverture d'esprit. Physiquement, toutefois, il ne ressemblait guère au chirurgien; large et massif, doté d'épaules puissantes et d'un ventre proéminent, c'était un terrier, non un lévrier.

-Vous avez un problème ? demanda-t-il, ce qui correspondait aux attentes inconscientes de Nora. (Quand elle secoua la tête, il se tourna vers Davey.) Si vous n'êtes amenés ici que par la curiosité, monsieur, je vous serais reconnaissant, à vous et à cette dame, de vous en aller.

-Je voulais revoir la maison de Natalie. Je m'appelle Davey Chancel, et voici ma femme, Nora.

Cette dernière s'attendait à ce que le policier répliquât: Je vous croyais frère et sœur, comme cela arrivait parfois. Ce ne fut pas le cas.

-Vous êtes parents des Chancel de Mount Ave-nue? Comment s'appelle leur propriété, d'ailleurs? Les Peupliers ?

-Je suis leur fils, répondit Davey.

L'homme s'approcha et tendit une grande main que son interlocuteur serra.

-Inspecteur principal Holly Fenn. Vous connaissiez Mrs Weil ?

-C'est elle qui nous a vendu notre maison.

-Et vous étiez d'ailleurs venus ici.

-Natalie nous a invités une ou deux fois, dit Nora, pour s'inscrire dans la conversation avec Holly Fenn.

C'était un maître, un tourbier, aussi irlandais que Matt Curlew. Au premier coup d'oeil, on comprenait que ce type était réel. Il posa sur elle un regard complexe. Elle se racla la gorge.

-Cinq fois, corrigea Davey. Peut-être six. Vous n'avez toujours pas retrouvé le corps?

Le trait de caractère de Davey-celui qui avait conduit Nora à

s'interroger longuement sur lui avant leur mariage-^{ta}it qu'il d^{for}ma^{it} la v^{rit}^é. Il ne mentait pas au sens exact du terme, pour en tirer avantage, mais, ainsi qu'elle avait fini par le comprendre, dans un but esth^{ti}que, afin d'embellir la r^{ali}^t.

Il continuait de hocher la t^{te}, comme s'il avait fait le compte de leurs visites. Quand sa femme se livrait à la m^{me} op^{ra}tion, elle obtenait le chiffre trois: ils ^{ta}ient venus une fois boire un verre, une semaine apr^{us} avoir commenc^é à chercher une mai-son, une seconde pour d^{ner}, et une troisi^{me}, en coup de vent, pour prendre les clefs de la maison de Crooked Mile Road.

-C'est une ou deux fois, ou six ? demanda Fenn.

-Six, affirma Davey. Tu ne te rappelles pas, Nora ?

Elle se demanda s'il avait rendu visite à Natalie Weil sans elle, puis chassa cette pens^e.

-Oh, si, bien s^{ur}, dit-elle.

-Quand ^{tes}-vous venus ici pour la derni^{re} fois, Mr Chancel ?

-Il y a environ quinze jours. On a mang^é mexicain et on a regard^é du catch à la t^l^é... exact, Nora ?

-Mmm.

Pour ^viter de regarder l'inspecteur, elle se tourna vers la maison et d^couvrit qu'elle ne s'^{ta}it pas tromp^e, finalement: un policier en uniforme les observait bien par la fen^{tre} de la chambre à coucher.

-Vous ^{tiez} des amis de Mrs Weil ?

-On peut dire ça.

-Elle n'avait pas l'air d'en avoir beaucoup.

-Je crois qu'elle aimait bien ^{tre} seule.

-Pas assez, à mon avis. Sans vouloir vexer personne. (Fenn fourra les mains dans les poches et recula d'un pas, comme pour mieux contempler le couple.) Mrs Weil ^{ta}it m^{ti}culeuse en ce qui concernait son travail, elle consignait tous ses rendez-vous dans un agenda, mais nous avons moins de chance avec sa vie priv^e. Vous allez peut-^{tre} pouvoir nous aider.

- Bien sûr, dit Davey. Si vous voulez.

- Comment ? demanda Nora.

- Qu'y a-t-il dans le bocal? Elle baissa les yeux sur le récipient qu'elle tenait encore en main, oubli'.

-Oh, là-dedans! (Elle éclata de rire.) De la mayonnaise. C'est un cadeau.

Davey lui lança un regard de reproche.

-Je peux la sentir? demanda Fenn.

Interloquée, Nora ouvrit le bocal et le lui tendit. Il se pencha, sortit les mains de ses poches, les posa autour des parois en verre, et huma.

-Ouais, c'est de la vraie. C'est difficile à faire, la mayonnaise. Ça a toujours tendance à tourner. Pour qui est-ce ?

-Pour nous.

Les mains du policier quittèrent le bocal.

-Est-ce que vous avez déjà rencontré d'autres amis de Mrs Weil, dans cette maison ?

Il s'adressait toujours à Nora, qui secoua la tête. Au bout d'une seconde, durant laquelle elle fut elle-même tentée de humer la mayonnaise, elle revissa le couvercle du récipient.

-Non, jamais, dit Davey.

-Vous lui connaissiez un petit ami ? Quelqu'un avec qui elle serait sortie ?

-Rien de tel, assura-t-il.

-Et vous, Mrs Chancel? Il arrive que les femmes rivaient une amie des choses dont elles ne souffriraient pas mot à leur poux.

-Elle parlait parfois de son ex-mari. Norm. Mais ça n'avait pas l'air d'être le genre de type à...

-Mr Weil se trouvait chez lui, à Malibu Beach, en compagnie de sa nouvelle femme, quand l'ancienne a été tuée. Il s'est recyclé dans la production cinématographique. Nous pensons qu'il n'a rien à voir là-

dedans.

La description faite par Natalie n'avait pas fait penser à un producteur de cinéma vivant à Malibu Beach. En outre, l'attitude d'Holly Fenn n'évoquait nullement l'idée que se faisait Nora de la procédure policière normale.

-J'imagine que vous n'avez aucune idée de ce qui a bien pu se passer, demanda-t-il, sans la quitter des yeux.

-Nora croit qu'elle n'est pas morte, s'immisça Davey, ajoutant une imaginaire guirlande à son oeuvre.

La femme se tourna vers lui mais il ne lui rendit pas son regard.

-Eh bien, en fait, il est évident que je n'en sais rien, se justifia-t-elle. Quelqu'un s'est introduit dans la maison, c'est ça ?

-C'est une certitude. Probablement une connaissance. (Fenn se tourna vers le bâtiment.) Le système d'alarme est très récent. Vous l'avez remarqué lors de votre dernière visite ?

-Non, dit Davey.

Nora contemplait le bocal de mayonnaise. Son contenu rappelait quelque fluide corporel répugnant.

-Cette plaque est pourtant difficile à manquer.

-En effet, approuva Davey.

-Le système a-t-il installé il y a un peu plus de deux mois.

Nora releva la tête pour trouver les yeux du policier posés sur elle. Elle se hâta de détourner le regard.

-Tu es sûr que ça ne fait que quinze jours qu'on est venu, Davey ? s'entendit-elle demander.

-Peut-être un peu plus.

Fenn se détourna. Elle espérait qu'il allait les laisser partir: il devait avoir deviné qu'ils lui mentaient.

-Vous croyez pouvoir entrer un moment ? En général, nous ne faisons pas ce genre de choses, mais cette fois-ci, j'ai besoin de toute l'aide possible.

-Aucun problème, assura Davey.

L'inspecteur s'effaça et tendit le bras vers la porte.

-Vous n'avez qu'à passer sous le ruban.

Davey se pencha. Fenn sourit à Nora et ses yeux se plissèrent. Il ressemblait à un courtois shérif de ville-frontière en costume moderne.

-D'où êtes-vous, inspecteur Fenn? demanda-t-elle.

-De Bridgeport. Et appelez-moi Holly. Tout le monde m'appelle Holly. Vous n'êtes pas obligé d'entrer, vous savez. Il y a pas mal de sang, là-dedans.

Nora tenta de paraître aussi endurcie que possible, ce qui n'était pas facile avec un bocal d'un litre de mayonnaise entre les mains.

-J'ai été infirmière au Vietnam. Du sang, j'en ai probablement vu plus que vous.

-Et vous volez au secours des enfants en péril, termina le policier.

-C'est plus ou moins ce que je faisais au Vietnam, dit-elle en rougissant.

Il sourit à nouveau et souleva le ruban pour qu'elle le franchît plus aisément. Davey, près d'un parterre d'hortensias gigantesques, les contemplait avec contrariété.

Holly Fenn était de ces hommes qui enflent quand on les observe dans des espaces étroits. Il emplissait la quasi-totalité de la cage d'escalier. Ses épaules, ses bras et même sa tête paraissaient deux fois plus gros que la normale. L'énergie tendait le tissu de sa veste, faisait onduler ses cheveux brun foncé sur sa nuque. La maison de Natalie sentait la poussière, les fleurs fanées, la vaisselle sale, le souffle et le corps de bien des hommes, ainsi que les mégots jetés dans les corbeilles et papier. Davey émit un son d'agacement.

-Ça pue salement, admit Fenn.

Une affiche représentant un village portuaire aux bâtiments chaulés était accrochée au mur où, chez Davey et Nora, s'appuyaient les tagères accueillant les volumes publiés par Chancel House. Trois hommes, debout à l'entrée du salon, se tournaient vers les arrivants.

Le policier en uniforme que Nora avait confondu avec Holly Fenn passa dans le hall. Les deux autres portaient costumes gris identiques, chemises blanches et cravates noires. Ils n'avaient dotés de visages fins, d'adageux, et se tenaient cote à cote tels des pions de jeu d'échecs. Nora perçut de vagues remugles de sang coagulé.

Davey monta la dernière marche. Dans la faible luminosité, ses yeux et ses sourcils sombres, anormalement marqués, faisaient paraître son visage blafard et informe.

Fenn présenta les Chancel et l'agent Michael LeDonne, ainsi qu'à Mr Hashim et à Mr Shull, du FBI. Hashim et Shull, en fait, se ressemblaient assez peu: le premier était jeune, lourd, semblable aux catcheurs de Natalie, le second grand et blond. C'étaient leurs postures et leurs expressions qui créaient la ressemblance, ainsi que leur air commun d'autorité suprême.

-Mr et Mrs Chancel étaient des amis de la victime, et je leur ai demandé de bien vouloir faire le tour de la maison, pour le cas où ils remarqueraient quelque chose d'utile.

-Faire le tour, dit Mr Shull.

-Faire le tour, répondit Mr Hashim, qui se pencha pour examiner la pointe de ses chaussures cirées de frais. Pas de problème.

-Ravi que nous soyons tous d'accord. Mike, vous pourriez peut-être débarrasser Mrs Chancel.

L'agent LeDonne prit le bocal et l'examina de près.

-Ils sont venus ici récemment? demanda Mr Shull, qui contemplait lui aussi le récipient.

-Suffisamment, répondit Fenn. Jetez un coup d'oeil partout, messieurs dames, mais surtout, ne touchez à rien.

-Faites comme dans un musée, ajouta Mr Shull.

-C'est ça, ponctua Mr Hashim.

Nora les dépassa pour entrer dans le salon. Mr Shull et Mr Hashim lui donnaient envie de toucher à tout. De la cendre de cigarette striait la moquette brune. Un trou perçait le canapé beige. Des magazines et une pile de journaux couvraient la table basse. Deux romans de Dean Koontz étaient rangés sur la tablette en brique, au-dessus de la

chemin'e. Aux murs pendaient les girouettes et les morceaux d'paves que Natalie n'avait pas tant collectionn's que r'cup'r's. Les agents du FBI suivirent Nora d'un oeil morne. Elle lança un regard hostile à Mr Shull qui cilla. Sans changer d'expression, elle tourna sur elle-même pour observer toute la pièce, laquelle lui sembla à la fois impr'gn'e et totalement priv'e de la pr'sence de Natalie Weil. Mr Shull et Mr Hashim avaient raison: ils se trouvaient dans un mus'e.

-Natalie a pass' des coups de fil, cette nuit-là ? demanda Davey.

-Aucun, r'pondit Fenn.

Tandis qu'elle entrait à pas lents dans la pièce voisine, Nora réalisa qu'elle n'avait pas envie de visiter cette maison, pas le moins du monde. Pourtant, voilà qu'elle se retrouvait dans la cuisine. Davey flâna devant les placards, secoua la tête en passant pr's de l'vier, et marqua une pause pour observer les photos punais'es à un tableau en liège, non loin du r'frig'-rateur. En m'moire de Natalie, Nora se força à regarder autour d'elle et s'aperçut presque aussitôt que, malgré son manque d'enthousiasme, un changement s'tait produit en elle. Dans le salon, une atmosph're d'habitude et de malaise lui avait voilé les yeux.

À pr'sent, le voile envol', elle apercevait partout la trace des d'cisions et des goûts de Natalie. Les plans de travail en bois 'taient 'rafl's là où elle tranchait le pain de campagne qu'elle aimait grill', au petit d'jeuner; des sacs en plastique de chez Waldbaum occupaient la poubelle en compagnie de paquets de cigarettes 'cras's. Des pots de confiture entam's s'entassaient autour du grille-pain. Des verres sales r'pendant une vague odeur de bi're reposaient pr's de l'vier, empil's sur des assiettes où l'on distinguait encore de la confiture s'ch'e, des miettes de pain et des fragments de viande. Un sachet empli de raisins pourris 'tait pos' sur un plan de travail, pr's de trois bouteilles de vin. Quoique Norman Weil et sa nouvelle 'pouse fussent en train de boire sur leur terrasse de Malibu, au bord de la plage, ce n'tait certainement pas du vin rouge Fire-house Golden Mountain Jug 9,99 à dollars le litre.

Pr's de la porte de derri're, se trouvaient des poubelles bleues pour produits recyclables contenant des bouteilles vides de vin et de Corona, plus une de Sto-lichnaya. Une autre accueillait des piles de journaux new-yorkais ou locaux, ficel's, ainsi que des paquets de Time, Newsweek, Fangoria et Wrestlemania .

-J'aimerais bien que mes hommes examinent le lieu du crime avec

autant d'attention que vous. (Nora sursauta et d'ouvrit Holly Fenn appuyant la porte ouverte du couloir.) Vous remarquez quelque chose ?

-Elle mangeait des toasts et la confiture pour le petit d'jeuner. Elle n'gligeait un peu les travaux m'nagers. Elle vivait pour pas trs cher et elle avait des go'ts plut't simples. On ne l'aurait pas cru en la voyant.

-Autre chose ?

Nora repensa et ce qu'elle avait vu.

-Elle aimait les films d'horreur, et j'avoue que ça me surprend un peu. Je ne saurais dire pourquoi.

Fenn eut un sourire presque imperceptible.

-Attendez de voir la chambre. (Nora crut qu'il allait faire un parallèle entre les victimes de meurtres et les films d'horreur, mais il s'en abstint.) Quoi d'autre ?

-Elle buvait du vin bon march', mais de temps en temps, elle se payait de la bonne vodka. Nous ne l'avions jamais vue boire que de la bière.

-Continuez et chercher, encouragea Fenn en hochant la tête.

Elle s'approcha du réfrigérateur et retrouva sur la porte la demi-douzaine d'aimants qu'elle se rappelait avoir vus deux ans plus tôt. Un Dracula grimaçant et un monstre de Frankenstein aux bras cartés ornaient le compartiment congélateur. La grande porte était décorée d'une banane et demi pluchée, d'un hippie avec de petites lunettes rondes et un pantalon et pattes

1. Fangoria est consacré au cinéma d'horreur, Wrestlemania au catch professionnel américain. (N.d.T.)

d'éléphant tirant sur un joint presque aussi gros que lui, d'une petite cuiller emplies de poudre blanche et d'un Hulk Hogan miniature.

Fenn, sur le pas de la porte, regardait Nora, les yeux brillants.

-Ces trucs-là sont là depuis des années, assura-t-elle.

-C'est original, apprécia le policier. D'après votre mari, vous ne croyez pas et la mort de Mrs Weil.

-J'espère qu'elle n'est pas morte.

Nora s'approcha du tableau en liège couvert de photos, impatiente. Elle sentait toujours le sang lui chauffer les joues et elle aurait aimé que l'inspecteur la laissât en paix.

-Natalie se droguait?

-Oui, bien sûr, rtorqua-t-elle en lui faisant face. Davey et moi, on n'arrivait pas de venir ici sniffer de la coke. Alors, on fumait des joints en regardant nos catcheurs préférés à la télé. On n'avait aucun souci à se faire, parce que la police de Westerholm n'est même pas capable d'attraper les gamins qui défoncent les boîtes aux lettres.

En le voyant reculer, elle se rendit compte qu'elle avait fait deux pas vers lui. Il leva les mains, paumes visibles. On eût dit des gants de base-ball.

-Vous avez des problèmes avec votre boîte aux lettres ?

Nora lui tourna le dos et se posta devant les photos. Natalie Weil, parfois seule, parfois non, lui souriait. Elle avait fait de nombreux essais de coiffure, se laissant pousser les cheveux jusqu'aux épaules, les tondant, se faisant des mèches, se teignant en un blond plus clair. Une Natalie aux cheveux longs était assise sur un banc rivé au pont d'un navire de croisière, souriante, entourée d'enseignants et de vendeurs retraités, aux cheveux blancs, ravis, en short et en T-shirt.

Sacrée drogue, songea Nora. Elle passa à une série de photos de Natalie en maillot de bain pêche, alignées au bas du tableau, parfois séparées par de grands espaces vides. Prises dans la chambre à coucher, elles la montraient perchée sur le lit, les mains derrière le dos. Nora, que la présence de Holly Fenn à l'entrée de la pièce mettait mal à l'aise, vit enfin réellement le maillot de bain: un de ces vêtements que les femmes n'achètent jamais pour elles-mêmes, et qui ne peuvent se porter que dans l'intimité. Elle n'en savait même pas le nom. Celui-là remontait les seins, comprimait la taille et s'ouvrait au niveau des hanches. Une profusion de sangles et de boutons faisaient ressembler celle qui le portait à un cadeau de Noël pour voyeur. Nora considérera avec plus d'attention le bracelet de Natalie. Elle reconnut la courbe inimitable et l'acier d'une paire de menottes.

Refoulant sa consternation, elle rejoignit le policier.

-Vous devez trouver ça extrêmement pervers, remarqua-t-il.

-Vous trouvez pas comment, vous ?

-Je pense que ce sont des jeux inoffensifs.

Il s'écarta. Elle sortit dans le couloir.

-Inoffensifs?

Nora se tourna vers la chambre en songeant que les Chancel avaient peut-être raison, finalement: les secrets devaient rester secrets. Les victimes de meurtres se retrouvent dénudées, soumises à des jugements impitoyables. Ce qu'on croyait ne partager qu'avec une seule autre personne n'était... Elle s'immobilisa.

-Vous avez une idée ?

Elle se retourna.

-C'est un homme qui a pris ces photos.

-Si c'est sa soeur, c'est un peu dommage.

-Mais il n'y en a pas une seule de lui.

-Exact.

-Vous croyez qu'il n'y en a jamais eu ?

-A savoir: est-ce que je crois qu'à certains moments, c'était lui qui était sur le lit et elle qui tenait l'appareil? Oui, je pense que ça a dû se produire. Je t'ai prise en photo, maintenant c'est ton tour. Et que sont devenues les photos de l'homme?

-Ah! s'exclama Nora en se rappelant les espaces vides, au bas du tableau.

-J'adore ces petites illuminations.

Cette petite illumination-là donna la nausée à la visiteuse.

-Je suis curieux d'apprendre ce que vous savez de ses amants.

-J'aimerais bien en savoir quelque chose.

-Je suppose que vous n'aviez pas remarqué ces photos la dernière fois.

-Je ne suis pas all'e & la cuisine.

-Et la fois d'avant?

-Je ne me rappelle pas si j'y suis all'e ou non. Si oui, je n'y ai certainement rien vu de tel.

-Voilà venu l'instant où je dois vous poser la question suivante: vous êtes-vous jamais joints, votre mari et vous, aux jeux de votre amie ? Si vous répondez oui, je ne le dirai pas & Slim et Slam, là- bas. Vous avez des photos de Mrs Weil chez vous ?

-Non. Bien sûr que non.

-Votre mari est séduisant. Un peu plus jeune que vous, non?

-En fait, nous sommes n's le même jour, apprit-elle & l'inspecteur, mais pas dans la même d'cennie.

Le policier sourit.

-Vous savez probablement où est la chambre.

Par la porte ouverte, Nora aperçut une myriade de taches brunes disposées en arc de cercle qui maculaient un mur ivoire. En dessous, au seul coin visible du lit, on eût dit que de la peinture couleur rouille avait été déversée sur les draps.

-Vous n'êtes pas obligée d'entrer si vous ne vous en sentez pas capable, dit Fenn derrière elle, mais ça pourrait vous faire reconsidérer votre théorie sur la mort de Mrs Weil.

-Ce n'est peut-être pas son sang, répondit-elle, maudissant son mari de lui avoir mis de telles paroles dans la bouche.

-Ah?

Elle se força à entrer. Du sang séché couvrait la presque totalité du lit. Tout autour, taches et traînées parsemaient la moquette. Les draps avaient été lacés, ainsi que les oreillers, d'où surgissaient, sous de larges lambeaux de coton, de petits morceaux de mousse évoquant des entrailles animales. Tout cela était triste et sordide. Si la tristesse n'avait rien de surprenant, l'impression de décadence serrait le cœur de Nora.

Davey, qui se tenait dans l'angle le plus éloigné, près de l'agent LeDonne, releva les yeux vers elle et secoua la tête. Elle se retourna

vers Fenn, qui haussa les sourcils.

-Vous avez trouv' un appareil-photo? Est-ce que Natalie en avait un ?

-On n'en a pas trouv', mais Slim et Slam disent que toutes les photos qu'on a vues ont 't' prises avec le m'me appareil. Un mod'le A.L.I.

-A.L.I.?

-Appuie L'X, Imb'cile. Un truc sans r'glage, comme un petit Olympus ou un Canon. Avec fonction zoom.

En d'autres termes, l'appareil en question 'tait semblable au leur et X ceux de la plupart des habitants de Westerholm. La chambre paraissait 'touf-fante, surchauff'e, d'sesp'rante. Un malade mental qui aimait habiller les femmes en jouets sexuels avait fini par pousser ses fantasmes jusqu'X leur conclusion logique et utilis' le lit de Natalie Weil en guise de table d'op'ration. Nora se demanda s'il avait fr'-quent' ses cinq victimes en m'me temps.

Elle 'tait heureuse de ne pas 'tre flic. Il fallait r'fl'chir X trop de choses, dont une bonne moiti' ne servait X rien. Mais ce qu'il y avait de pire, dans le fait de se trouver ici, c'tait exactement cela: s'y trouver.

Il fallait qu'elle dise quelque chose. Ce qui sortit de sa bouche fut:

-Est-ce qu'il y avait des photos chez les autres ? Du genre de celles de la cuisine ?

Elle entendit X peine la r'ponse n'gative de l'inspecteur, tout comme elle avait X peine entendu sa propre question. Traversant plusieurs m'tres de moquette 'pagn's par le sang, elle s'approcha de quatre longues 'tag'res charg'es de livres. A cinquante centim'tres d'elle, Davey lui lan'ait des regards de b'te en cage. Nora voulut se r'fugier dans les titres des ouvrages, mais n'y trouva aucun asile. Plus t't, Fenn avait fait une remarque X propos de l'amour de Natalie pour les romans d'horreur, et la preuve de ce go't se trouvait l'X, class'e par ordre alphab'tique des noms d' auteurs . Ces volumes avaient des titres tels que Les Rats, Vampire Junction ou Le Cr'ne d'argent. Ou encore Soif de sang, La Maison des damn's, Les Livres de sang, et Les Cer-veaux des rats. Natalie poss'dait plus de romans de Dean Koontz que Nora n'en savait exister, tous ceux de Stephen King, de Carrie X Dolores Claiborne, tous ceux d'Anne Rice, de Clive Barker et de Whitley Strieber.

Comme en transe, la visiteuse explorait les 'ta-g'ures, d'ouvrait une Natalie Weil qui se distraitait avec des histoires de vampires, de membres tranch's, de monstres tentaculeux ayant mauvaise haleine, de cannibalisme, de tueurs psychotiques et de violence aveugle, d'gradante. Voil' une lectrice qui recherchait la peur, mais une peur sans danger, tout juste de l'angoisse. Elle 'tait semblable ' un fanatique des montagnes russes pour qui celles qu'on trouve dans les f'tes foraines locales valent bien celles o' les wagonnets ex'cutent des loopings et d'valent si vite les pentes qu'on en a les yeux rouges. Dans tous les cas, c'est un tour de man'ge.

Au bout de l'tag'ure du bas, Nora trouva les noms de Marletta Teatime et de Clyde Morning pr's d'un corbeau ' l'air maussade: le logo familier de Blackbird Books, la petite collection de fantastique de Chancel House, qui serait bient't une chose du pass'. Alden avait attendu de ces auteurs des b'n'- fices automatiques, r'guliers, mais ils l'avaient d'f'u. Les couvertures criardes, parsem'es de t'tes tran-ch'es et de poup'es mutil'es, revenaient des distributeurs quelques jours ' peine apr's la publication. Davey insistait pour conserver la collection, qui r'us-sissait tout de m'me ' gagner un peu d'argent, en partie parce que Teatime et Morning ne touchaient jamais plus de deux mille dollars par livre. (Il sugg'- rait parfois avec humour que les deux 'crivains n'taient en fait qu'une seule et m'me personne.) Alden refusait d'entendre l'argument de son fils selon lequel il condamnait les romans en refusant de les promouvoir; ce qu'il y avait de beau, dans l'horreur, c'tait que 'a se vendait tout seul. Quand Davey affirmait qu'on traitait ces livres comme des orphelins, son p're r'pondait: parfaitement. Et tels des orphelins, ils devaient se d'brouiller seuls.

-Mrs Chancel ? interrogea Holly Fenn.

Un autre titre se d'tachait sur l'tag'ure du bas. Le Voyage dans la nuit, pos' de guingois, d'passait entre deux des v'ritables encyclop'dies qu'crivait Stephen King, comme si Natalie l' avait gliss' n'importe o' avant de courir ouvrir la porte.

-Mrs Chancel ?

Elle regarda ' la lettre D, mais la ma'tresse des lieux ne poss'dait aucun autre roman de Driver.

-D'sol' de ne pas vous avoir 't' plus utile, s'excusa Davey, dont la voix r'sonnait comme si elle provenait du fond d'un puits.

-♦a ne co♦tait rien d'essayer, conclut Fenn, en quittant l'embrasement de la porte.

Le policier se dirigea vers la sortie après avoir jeté un nouveau coup d'oeil angoissé à Nora, qui le suivit, LeDonne sur les talons. Tous quatre rejoignirent en file indienne le salon, où Slim et Slam leur firent face, abandonnant automatiquement tout signe d'individualité.

-Excusez-moi, dit soudain Davey, il faut que j'y retourne.

Fenn aplatit sa masse contre le mur pour le laisser passer. Nora et les deux policiers le virent retraverser le couloir pour entrer dans la chambre. LeDonne interrogea du regard son supérieur, qui secoua la tête. Au bout de deux secondes, Davey ressortit, plus d'primé que Jamais.

-Vous aviez oublié un détail? demanda l'inspecteur.

-Il m'a semblé avoir vu quelque chose... je ne pourrais même pas vous dire quoi. Mais...

Davey cartabla les bras, secoua la tête.

-♦a arrive, approuva Fenn. Si ça vous revient, n'hésitez pas à me passer un coup de fil.

Quand les visiteurs firent demi-tour pour descendre l'escalier, les deux agents du FBI se s'parèrent et détournèrent les yeux.

-Qu'est-ce que tu croyais avoir vu?

-Rien.

-Tu es retourné dans la chambre. Tu avais quelque chose en tête. Dis-moi quoi.

-Rien. (Il la regarda de cdt, si 'prouvé qu'il en était blafard.) C'était une idée stupide. J'aurais dû rentrer directement chez nous.

-Pourquoi ne l'as-tu pas fait?

-Je voulais voir la maison. (Il marqua une pause.) Et je voulais que toi, tu la voies.

-Pourquoi?

Il attendit une seconde avant de répondre.

-Je me disais que ça t'empêcherait peut-être de faire des cauchemars.

-C'est une idée plutôt bizarre, commenta Nora.

-D'accord, c'était une idée à la con. (Il éleva la voix.) C'était l'idée la plus nulle de l'histoire du monde. En fait, toutes les idées que j'ai jamais eues dans ma vie étaient nulles. On est d'accord, maintenant? Bien. Alors, on peut passer à autre chose.

-Davey.

-Quoi?

-Tu te rappelles quand je t'ai demandé si quelque chose n'allait pas?

-Non. (Il hésita, puis poussa un nouveau soupir, et son coup d'oeil suggéra l'imminence d'une confession.) Pourquoi est-ce que quelque chose n'irait pas ?

Nora rassembla ses pensées.

-Tu as d   être surpris par ce que ton père a dit d'Hugo Driver.

Il la regarda comme s'il avait tenté de se rappeler les paroles d'Alden.

-Il a dit que c'était un écrivain exceptionnel.

-C'est toi qui as dit que c'était un écrivain exceptionnel. (Après une seconde de silence, elle ajouta :) Je parlais de son attitude.

-Oui, tu as raison, admit Davey.   a été une surprise. Je crois qu'il m'a un peu choqué. (Pour Nora, les quelques secondes qui suivirent s'emplirent d'une tension chargée d'espoir.) Je suis pr'occupé, je devais être énervé... je n'ai pas envie de me disputer, Nora.

-Alors, tu n'es plus en colère contre moi.

-Je n'étais pas en colère. Je me sens un peu paumé, c'est tout.

Deux heures en compagnie de ses parents l'avaient retransformé en Pépin Petit. S'il avait besoin d'un Chevalier Vert, elle se portait volontaire. Elle qui cherchait un emploi, elle en avait un tout trouvé. Elle pouvait aider Davey   endosser sa personnalité d'adulte. A obtenir

le poste qu'il m'raitait dans la boîte. Ses autres projets, devenir l'amie de Daisy, d'm'nager à New York, n'taient que des l'iments de ce dessein plus g'nral, plus vrai. Commence tout de suite, s'enjoignit-elle.

-Qu'est-ce que tu aimerais faire à Chancel House, Davey ?

Une nouvelle fois, il parut se forcer à r'fl'chir.

-Diriger une collection.

-Alors, c'est ce que tu devrais faire.

-Eh bien, oui, mais papa, tu sais... Il lui lança un regard r'sign'.

-Tu n'es pas comme ce type ignoble qui invite les vieilles dames à d'jeuner. Tu n'es pas Dick Dart. Quel poste aimerais-tu le plus obtenir?

Il se mordit la joue, avant de d'clarer ce qu'elle soupçonnait d'jà.

-J'aimerais bien diriger Blackbird Books. Je crois que je pourrais en faire quelque chose de bien, mais papa va arrêter la collection.

-Pas si tu l'en empêches.

-Comment?

-Je ne sais pas exactement. Mais il faut que tu lui apportes un projet. (Elle r'fl'chit un instant.) Procure-toi tous les chiffres sur Blackbird Books. Apporte-lui des graphiques, des pr'visions. Fais la liste des auteurs que tu veux publier. R'dige une pla-quette de pr'sentation. Dis-lui que tu t'occuperas de ça en plus de ton travail courant. (Il se tourna vers elle, bouche b'e.) Je t'aiderai. On va mettre au point quelque chose qu'il ne pourra pas refuser.

Il se d'tourna un instant, la regarda à nouveau et gonfla les poumons.

-Bon, d'accord, on peut essayer.

-Blackbird Books, nous voilà ! conclut Nora.

Elle se rappela avoir vu des romans de Clyde Morning et de Marletta Teatime dans la chambre de Natalie. Ceux-là n'avaient pas t' rang's par ordre alphabétique, mais au bout de l'tagère du bas.

-♦a peut marcher, tu sais, dit Davey.

Nora se demanda s'ils n'avaient isolés du fait qu'ils n'avaient bien meilleurs ou bien pires que les autres romans d'horreur. Peut-être le plus important n'était-il qu'ils aient n'être publiés par Blackbird Books-donc par Chancel House.

-Une fois, j'ai pensé qu'on pourrait faire une série de classiques. Des oeuvres qui sont dans le domaine public.

-Bonne idée, approuva Nora.

Comme elle rassemblait ses souvenirs, il lui sembla que tous les Blackbird Books vus sur l'étagère paraissaient neufs, d'abord de marques, comme tous achetés le même jour et jamais ouverts.

-Si on peut mettre au point un projet sérieux, il sera bien obligé de nous écouter.

-Davey... (Nora n'était emplie d'espoir; la question lui échappa avant qu'elle ne pût la retenir.) Est-ce qu'il t'arrive de penser à quitter Westerholm ?

Il releva le menton.

-Sans mentir, quitter ce trou, j'y pense à peu près tous les jours. Mais rassure-toi: je sais ce que vivre ici représente pour toi.

L'éclat de rire de sa femme l'empouffla.

LIVRE DEUX

UNE SOURIS NOMMÉE PADDY

LA PREMIERE CHOSE QUE VIT POPPIN FUT L'EXTRÉMITÉ D'UNE QUEUE, PAS PLUS GROSSE QUE QUATRE CRINS TRESSÉS. A LA RECHERCHE DU RESTE DE L'ANIMAL, IL LA SUIVIT AUTOUR DES ROCHERS, A TRAVERS LES HAUTES HERBES, DÉCRIVANT DE GRANDS CERCLES, ESCALADANT OU DÉVALANT DES FLANCS DE COTEAUX. QUAND IL ATTEIGNIT ENFIN L'EXTRÉMITÉ DE CETTE LONGUE, LONGUE QUEUE, IL Y TROUVA ATTACHÉE UNE MINUSCULE SOURIS. QUI PARAISSAIT MORTE.

Quoique Davey parût morose, distrait, les cinq jours suivants furent presque les plus heureux qu'eût jamais connus Nora. Dans son

souvenir, une seule autre p^{ri}ode surpassait celle-là: plusieurs semaines, au Vietnam, durant lesquelles elle avait t^{rop} occup^{er}e pour songer à autre chose qu'à son travail. Ainsi, c'est ça, le bonheur, s^{ur}tait-elle dit en y repensant.

Son premier mois à l'hôpital d^{ur}vacuation l'avait à ce point boulevers^{er}e qu'au d^ébut du suivant, elle ne savait plus de quoi elle avait besoin pour supporter la r^éalit^é. D'herbe, peut-être. D'alcool, sans conteste. Au rythme de vingt à trente op^{er}ations chirurgicales par jour, elle avait appris le d^ébride-ment et l'irrigation-liminer les chairs n^{on}cros^{ées} et d^ésinfester les blessures. Elle avait vu des vers dans des cages thoraciques, des amputations, des parasites de toutes sortes et des pseudomonas. Elle avait particulièrement haï ces derniers, agents d'une infection bactérienne qui recouvrait les victimes de brûlures d'une sorte de boue verte. Durant ce mois-là, elle avait oublié l'essentiel de ce qu'on lui avait enseigné à l'école d'infirmières, et appris à assister les médecins au cours d'op^{er}ations ultra-rapides, clampant les vaisseaux sanguins et coupant là où on lui disait de couper. Le soir, ses bottes laissaient des empreintes sanglantes sur le sol. Elle ne se trouvait pas dans un hôpital mais dans une usine à chair. L'idéaliste Nora Curlew de naguère se voyait rejet^{er}e sans cérémonie, à l'instar de vêtements devenus trop petits, et ce qu'on apercevait de la nouvelle ressemblait à un automate d^épourvu d'âme.

Ensuite, il s^{ur}tait produit un miracle temporaire. Nombre de patients mouraient pendant ou après leur op^{er}ation, mais les blessés continuaient de hurler sur leurs couches. Quant à Nora, elle était toujours pui-s^{ante}e, mais pas autant qu'auparavant, et les soldats dont elle s'occupait s^{ur}taient individualisés. Elle leur dispensait des soins rapides, précis, indispensables, qui leur permettaient souvent de survivre. Tandis qu'elle berçait un jeune homme agonisant, il lui arrivait de sentir passer en lui des particules de son propre être, apaisantes, rassurantes. Elle avait appris à se concentrer au milieu du chaos. Chaque op^{er}ation devenait un drame durant lequel le chirurgien et elle accomplissaient les actes nécessaires et inventifs qui bannissaient, ou à tout le moins contenaient le mal. Certains de ces actes étaient héroïques. Parfois, le drame tout entier se peignait d'une rigoureuse et bouleversante élégance. Nora savait reconnaître les différentes sortes de chirurgiens, piliers de rugby ou pianistes virtuoses, et ch^{er}chait les compliments qu'ils lui adressaient. Le soir, trop nerveuse, trop pui-s^{ante}e pour dormir, elle fumait de l'herbe avec les autres et participait au jeu du jour-carte, volley-ball ou échange d'insultes.

Après sa cinquième semaine au Vietnam, un neurochirurgien du

nom de Chris Cross avait 't' mut', et un nouveau, Daniel Harwich, avait pris sa place. Cross, un blond jovial, de type m'somorphe, toujours en train de raconter une histoire dr̃le et dot' d'un amour immod'r pour la bi'vre, avait 't' un pilier-mais de grand talent. Il travaillait en ath-l'te, avec d'tonnants 'clairs de gr̃ce, et Nora avait d'cid' que, tout bien consid'r, elle n'observerait sans doute jamais de meilleur chirurgien. L'unit' enti'vre avait d'plor' son d'part; quand son rempla- tant s'tait r'v'l' 'tre un ahuri filiforme aux cheveux ondul's, avec des culs de bouteille devant les yeux et apparemment pas la moindre trace d'humour, on avait form' le cercle autour de la m'moire du capitaine Cross et poliment cantonn' l'intrus & l'ext'rieur. Une solide petite infirmi'vre, Rita Glow, avait cependant accept' de travailler avec ce clown. Pourquoi pas ? C'tait du charcutage, de toute fa'on. Tandis que Nora poursuivait son travail sous la direction des deux autres chirurgiens de l'unit', un authentique pilier et un pianiste qui tenait de Chris Cross quelques tendances bastringue, elle avait d'couvert que l'ahuri Dan Harwich travaillait douze heures par jour comme tout le monde, qu'il traitait plus de patients, en se plaignant moins et en faisant moins de drame.

Un jour, Rita Glow lui avait affirm' qu'elle devait absolument le voir op'rer: il 'tait extraordinaire, un vrai danseur de claquettes. Le lendemain matin, elles avaient 'chang' leurs services afin que Nora se retrouvât en face d'Harwich, devant une table d'op'- ration. Entre eux reposait un jeune soldat paralys', dont le dos ressemblait & de la viande hach'e. Harwich avait d'clar' qu'ils devaient ̃ter des fragments d'obus des vert'bres du gar-on. C'tait & la fois un pilier et un pianiste, dot' de mains 'tonnamment vives et s'es. Au bout de trois heures, il avait recousu le dos du bless' avec les points les plus rapides et les plus nets qu'elle eût jamais vus.

-Maintenant que je suis 'chauff', on va faire quelque chose de difficile, avait-il dit en relevant les yeux vers Nora.

Au bout de trois semaines, elle couchait avec Harwich; au bout de quatre, elle en 'tait amoureuse. Alors, les cieux s'taient ouverts. Des corps broy's, tortur's, s'taient entass's dans l'h'pital, et le personnel avait travaill' soixante-dix-huit heures d'affi-l'e. Nora et Harwich avaient rejoint leur lit en rampant, couverts du sang d'autrui. Ils avaient fait l'amour, dormi une demi-seconde, puis recommenc' toute la s'quence. Ils 'taient bombard's, parfois pendant les op'rations, parfois en plein milieu de la nuit, ce qui revenait souvent au m'me. Tandis que la clart' de la p'riode pr'c'dente partait en lambeaux, chacun des soldats que voyait d'filer Nora s'impri-mait en d'tail dans sa t'te. Plus tout & fait saine d'esprit, elle avait enferm' la terreur et la

panique dans un placard int'rieur.

Au bout de trois mois, elle avait 't' viol'e par deux lourdauds sans cervelle alors qu'elle sortait faire une pause. Le premier l'avait frapp'e & la tempe, jet'e & terre, et s'>'tait laiss' tomber sur elle. L'autre lui avait emprisonn' les bras sous ses genoux. Au d'but, elle avait cru qu'ils la prenaient pour une Vi't-Cong, mais elle avait vite compris qu'en fait, ils la prenaient pour une femme vivante. Le viol avait 't' un brouillard de claquements sourds et r'guliers, de coups, d'normes mains puantes plaqu'es sur sa bouche. ♦'avait 't' comme se faire 5ter le souffle, tandis que des animaux lui d'chiraient les parties intimes en poussant des grognements. Durant cette 'preuve, Nora avait franchi l'anus du monde. De mani'ure tout & fait litt'rale. L'intestin du monde avait un d'but et une fin, et elle avait alors 't' propuls'e & travers l'anus, en compagnie du reste des excr'ments. Des d'mons ricanants avaient surgi des t'n'bres.

Le deuxi'me lourdaud s'>'tait retir' d'elle, le premier lui avait l'ch' les bras, et ils s'>'taient enfuis. En entendant leurs pas, elle avait compris qu'elle se trouvait d'sormais de l'autre c't', avec les d'mons. Elle les avait alors rassembl's et rang's dans un r'cipient int'rieur tout juste assez vaste pour les contenir.

Nora n'avait rapport' la chose & Harwich que plusieurs heures plus tard, quand elle avait vu le sang qui tachait ses v'tements, cru qu'il 'tait sien, et qu'elle s'>'tait 'vanouie. Son amant avait admis sans enthousiasme qu'elle refus't de rapporter l'incident mais, & la faveur d'une pause, l'avait suivie hors de la salle d'op'ration afin de lui remettre le pistolet d'un officier d'funt. Elle l'avait conserv' aussi pr's d'elle que possible jusqu'& sa derni'ure matin'e au Vietnam, et l'avait alors jet' dans les latrines des infirmi'ures. M'me quand Dan Harwich 'tait rentr' en Am'rique, jurant qu'il 'crirait (il l'avait fait) et qu'ils avaient un avenir ensemble (ils n'en avaient pas), la pr'sence de l'arme sous son oreiller avait continu' d'aider Nora & repousser les cauchemars du viol, jusqu'& ce qu'elle f'ut quasi capable de croire qu'elle l'avait oubli'. Durant des ann'es, apr's la guerre, elle avait v'cu comme si elle avait r'ellement tout oubli'-jusqu'& trouver une sorte de bonheur statique et provisoire & Westerholm, Connecticut. L'&, les cauchemars ordinaires, quoique terribles, mettant en sc'ne des soldats morts ou mourants, avaient 't' peu & peu supplant's par d'autres, bien pires.

Bien plus tard, Nora avait parfois song' & cette p'riode exaltante, avant que la guerre ne s'abatt't sur elle, et conclu: Le bonheur se pr'sente quand on regarde ailleurs; c'est un produit d'riv', sans

importance propre.

Chaque soir, cette semaine-là, Nora et Davey se plongèrent dans les Blackbird Books, jonglant avec les chiffres et tentant de mettre au point un projet qui convaincrait Alden. Davey demeurait sombre, r'serv', mais il paraissait reconnaissant à sa femme de son aide. Afin de se faire une id'e de la collection, Nora lut *La Tombe* qui l'attend, de Marletta Teatime, et *Les Liens du sang*, de Clyde Morning. Les 'poux 'tablirent une liste des auteurs susceptibles de signer avec des Blackbird Books revitali-s's, et Davey en sonda les agents. Il s'av'ra que l'attrait principal de la s'rie 'tait son appartenance à Chancel House, mais que la maison d'dition lui avait encore moins consacré d'attention qu'ils ne le pensaient.

En 1977, l'ann'ee de sa cr'ation, la collection avait publi' douze livres de poche in'dits, dus à des auteurs alors inconnus. En 1979, la moiti' d'entre eux 'taient partis à la recherche de promotion, d'x-vaux plus importants et d'diteurs plus comp'tents. A cette 'poque-là, c'tait Merle Marvell, un directeur litt'raire adjoint, qui s'occupait de la s'rie. Sa secr'taire, que partageaient deux de ses coll'gues, se chargeait des corrections pour quinze dollars le livre. (Alden refusait de gaspiller de l'argent chez un v'ritable correcteur.) Les Blackbird Books avaient opini'tement refus' de pondre des oeufs d'or, et vers 1981, tous les auteurs des d'buts s'taient enfuis, ne laissant que Teatime et Morning, lesquels venaient de publier leurs premiers livres. Merle Marvell n'tait plus simple adjoint. Il avait achet' pour d'autres collections un premier roman qui avait re'çu un prix important, puis un autre qui s'tait inscrit sur la liste des best-sellers. Ensuite, il n'avait plus eu assez de temps pour le fantastique. Depuis lors, les deux piliers de la s'rie envoyaient leurs manuscrits et touchaient leur argent. Ni l'un ni l'autre ne passait par un agent. En guise d'adresse, ils avaient des bo'tes postales-Teatime à Norwalk, Connecticut, Morning à Manhattan. Leur num'ro de t'l'phone n'avait jamais 't' enregistr'. Ils ne demandaient jamais d'avance plus importante, de d'jeuners ni de campagnes de promotion. Clyde Morning avait remport' le British Fantasy Award en 1983, Marletta Teatime avait 't' nomin'ee pour le World Fantasy Award en 1985. Ils avaient continu' de produire un roman par an jusqu'en 1989, date à laquelle tous deux avaient cess' d'crire.

-Chancel House a publi' ces gens-là pendant plus de dix ans et tu ne connais m'me pas leur num'ro de t'l'phone ?

-Ce n'est pas le plus bizarre, assura Davey.

Ils d'vraient une pizza & la saucisse et aux champignons, livr'e par un gnome en casque spatial qui, & y regarder de plus pr'us, s'tait r'y'l' 7tre une ado-lescente avec un casque int'gral. Ils avaient fait de la place sur la table en empilant papiers, listings et feuilles arrach'es & des blocs officiels, pour y poser une bouteille de cabernet sauvignon Robert Mon-davi, R'serve Priv'e, et deux verres.

-Le plus bizarre, c'est ce que j'ai trouv' aujourd'hui sur une 'tag'ure de la salle de conf'-rence.

Tel le Davey de nagu'ere, il haussa les sourcils et sourit, m'nageant ses effets. Nora lui trouva une mine superbe. Elle aimait sa mani'ere de manger la pizza, avec un couteau et une fourchette. Elle-m'eme prenait une part en main et y mordait, tirant de longs fils de mozzarella: Davey traitait la pizza comme du filet mignon.

-Qu'as-tu trouv' sur cette 'tag'ure?

-Rappelle-toi: je t'ai dit que les manuscrits qui arrivent sont consign's dans une sorte de registre. Maintenant, Па se fait sur ordinateur. Le r'sultat des lectures figure sous le titre: refus' et renvoy' ou accept', avec la date. Je me suis demand' si on avait refus' des livres de Morning ou de Teatime, alors je suis remont' jusqu'en 1989, l'ann'e o' on a tout informati's-et j'ai trouv' Clyde Morning. Il a soumis un roman intitul' Spectre en juin 1989, et le manuscrit n'a jamais quitt' la maison. Il n'a jamais 't' ni refus', ni accept'. Il n'y avait m'eme plus de directeur de collection, & l'poque, ce qui fait que personne n'tait responsable.

-Qu'est-ce qu'il est devenu?

-J'y arrive. Je suis descendu au service fabrica-tion. ♦videmment, personne ne se rappelait rien. Les manuscrits sont conserv's pendant un ou deux ans apr'us la publication, ne me demande pas pourquoi, puis transmis au directeur litt'raire, qui les renvoie & l'auteur. J'ai regard' tout ce qu'il y avait en stock, mais je n'ai pas trouv' Spectre. Un assistant m'a alors rappel' que, parfois, on se sert des 'tag'ures de la salle de conf'rences comme d'un d'barras. C'est une sorte de service des lettres mortes.

-Et tu es all' dans la salle de conf'rences... (Il hocha la t'ete, souriant de toutes ses dents.) et tu... tu as trouv' le livre ?

-Tout juste ! Et non seulement je l'ai trouv'...

Elle le contempla avec stupéfaction.

-Tu l'as lu?

-Je l'ai feuilleté. C'est un peu brouillon, mais je crois que c'est publiable. Il faut que je voie si c'est encore disponible - et, tout bêtement, si Clyde Morning est toujours vivant... mais ça pourrait être le premier titre de notre nouvelle collection.

Elle aima ce « notre ».

-Alors, on est presque prêts.

-Je vais tenter le coup lundi. (Il n'avait pas besoin de préciser davantage.) Il est encore de très bonne humeur, le lundi après-midi. (On était vendredi soir.) Il y a un agent qui m'a rappelé, ce matin, pour tester le terrain à propos d'un ou deux auteurs qu'à mon avis, on pourrait avoir sans se ruiner.

-Salaud, lâcha-t-elle. Tu gardes ça pour toi depuis que tu es rentré à la maison.

-J'attendais juste le bon moment. (Il acheva sa pizza.) Tu veux qu'on discute encore du projet, ou bien on a autre chose à faire ?

-Comme fêter ça?

-Si tu es d'humeur.

-Je sens que je ne vais pas tarder à l'être.

-Eh bien, en ce cas...

Il lui lança un regard presque incertain.

-Viens avec moi, mon grand, dit-elle. On fera la vaisselle après.

Vingt minutes plus tard, allongé, les mains croisées sur le ventre, Davey contemplait le plafond.

-Je n'ai pas dit que ça faisait mal, chéri, soupira Nora, juste que c'était désagréable. J'étais sûre, mais je suis sûre que c'est temporaire. J'ai rendez-vous chez le toubib la semaine prochaine pour discuter du traitement hormonal. Vois le bon côté des choses: je n'ai probablement plus à m'inquiéter de tomber enceinte.

-J'ai des pʀservatifs. Toi, tu as ton... machin. ♦videmment qu'on n'a pas & s'en inquiʀter.

-J'ai quarante-neuf ans, Davey. Mon corps est en train de changer. Il y a fatalement une pʀiode d'adaptation.

-Une pʀiode d'adaptation?

-C'est tout. Le mʀdecin dit que tout se passera bien si je mange sainement et si je fais de l'exercice. Il faudra sans doute aussi que je prenne des oestro-gʀnes. ♦a arrive & toutes les femmes, et c'est mon tour.

Il tourna la tʀte vers elle.

-Tu lubrifiais, la derniʀre fois ?

- Oui, rʀpondit-elle en tentant de ne pas soupirer.

-Alors, pourquoi est-ce que tu ne lubrifies pas cette fois-ci ?

-Parce que cette fois-ci, c'est comme ꞑa.

-Mais tu n'es pas une vieille femme. (Il roula sur lui-mʀme et enfouit & demi son visage dans l'oreiller.) Je sais ce qui ne va pas. Je suis trop excitʀ, ou quelque chose comme ꞑa, et ꞑa t'a dou-chee.

-J'entre dans la pʀiode de la mʀnopause, Davey. Bien s♦r que non, ꞑa ne m'a pas douch'e. Je t'aime. On s'est toujours merveilleusement entendus au lit.

-On ne peut pas s'entendre merveilleusement au lit avec quelqu'un qui se rʀveille presque toutes les nuits en gʀmissant.

-♦an'a...

La remarque qu'elle allait faire n'aurait pas ʀtʀ constructive. Pas plus qu'il ne l'aurait ʀtʀ d'ajouter qu' on ne pouvait pas s'entendre au lit avec quelqu'un qui n'y venait pas ou qui le quittait pour s'inquiʀter de son travail, d'Hugo Driver, ou de quoi que ce soit d'autre.

-Disons souvent et n'en parlons plus, reprit-il pour rʀpondre au commentaire informel de sa femme. Tu es trop jeune pour ʀtre mʀnopaus'e. Quand ma mʀre l'a ʀtʀ, elle avait plein de cheveux blancs, plus de cinquante ans, et elle est devenue une vraie garce. Elle a ʀtʀ impossible, comme enrag'e, pendant au moins un an.

-On peut r'agir diff'remment. Il n'y a pas à en avoir peur.

-Les femmes m'nopaus'es n'ont plus de règles. Toi, tu as eu les tiennes il n'y a pas longtemps.

-Pendant plus de quinze jours. Et ensuite pas du tout pendant six semaines.

- pargne-moi les d'tails répugnants.

-Les d'tails répugnants, ça me regarde, d'accord. Mais tout va bien se passer. C'est temporaire.

-Je l'espère bien.

Qu'esp'rait-il temporaire ? La m'nopause ? Le vieillissement ? Elle se rapprocha de lui et lui posa le bras en travers des épaules. Il se d'tourna. Nora lui embrassa la nuque et glissa l'autre main sous lui. Comme il ne tentait ni de se d'gager ni de la repousser, elle l'attira contre elle. Il ne r'sista qu'une ou deux secondes, avant de se tourner vers elle et de l'enlacer. Elle sentit la chaleur de sa joue contre la sienne.

-Oh, ch'ri, souffla-t-elle.

Lorsqu'elle se recula, elle vit les larmes qui inondaient le visage de Davey. Il les essuya puis la serra avec force.

- a ne va pas, commenta-t-il.

- a va s'arranger.

-Je ne sais même pas quoi faire.

-Essaie d'en parler, sugg'ra Nora, qui ravala à temps les mots: pour changer.

-Je crois que je suis obligé.

-Bien.

Il avait à pr'sent l'air h'sitant, presque gêné.

-Tu sais que ces derniers temps, je suis pr'-' occupé. C'est à cause de cette histoire, dix ans avant que je te rencontre. (Il contempla le plafond, et Nora se pr'para, avec une r'signation coutumière, à entendre une histoire qui devrait autant à Hugo Dri-ver qu'au pass' de

Davey.) J'tais dans une mauvaise passe, parce qu'Amy Randolph avait fini par me larguer.

Nora savait tout d'Amy Randolph, une belle et destructrice po'tesse-photographe-sc'nariste-peintre que Davey avait connue à l'université. Il avait perdu sa virginité avec elle, qui avait perdu la sienne avec son propre père. (A moins que cela ne fût une nouvelle enjolivure.) Après la fac, ils avaient fait un voyage en Afrique du Nord. Amy avait flirté avec tous les hommes s'duisant qu'elle rencontrait et piqué de terribles colères lorsqu'ils répondaient à ses avances. Finalement, le couple avait été rapatrié d'Algérie et s'était installé dans un appartement de Greenwich Village. Amy n'avait cessé de fréquenter les hôpitaux, dont deux fois pour tentatives de suicide. Elle photographiait des cadavres et des dro-gués. Le sexe ne l'intéressait pas. D'après ce que Davey avait confié une fois à Nora, Amy était tellement brillante qu'il avait été incapable de la quitter, par crainte de perdre sa conversation. Elle avait fini par l'en priver tout de même, en emménageant chez une femme plus âgée, une immigrée roumaine qui publiait un journal intellectuel. Davey n'avait jamais expliqué à sa femme ce qu'il avait ressenti en perdant Amy, ni parlé de ce qu'il avait fait entre cette rupture et leur propre rencontre.

-Quoi que ce soit, ça ne peut pas avoir été plus étrange que de vivre avec Amy, remarqua Nora.

-«a, c'est ce que tu crois.

- Juste.

-C'était environ un mois après le départ d'Amy. En fait, je crois que j'étais content pour elle. Certains avaient l'air de penser que ça aurait dû m'ennuyer, mais je ne voyais pas pourquoi. Elle n'avait jamais aimé faire l'amour, de toute manière, alors je ne me serais pas usé à essayer de deviner avec qui elle le faisait, mais avec qui elle ne le faisait pas, ce qui aurait été ridicule. Au bout d'un mois, j'ai repeint l'appartement, mis des nouveaux posters aux murs, acheté une excellente chaîne stéréo et un tas de nouveaux disques. Si je trouvais quelque chose qui me rappelait Amy, ça partait à la poubelle. Une ou deux fois, quand elle m'a appelé, je lui ai même raccroché au nez. Parce que c'était bel et bien fini.

-Tu étais très en colère, remarqua Nora.

Davey secoua la tête.

-Je ne me rappelle pas avoir été en colère. C'est juste que je ne

voyais pas l'int'rî't de lui parler.

-D'accord.

Nora tendit le bras pour ramasser son chemisier et son soutien-gorge au pied du lit. Elle jeta le second dans le panier à linge sale et enfila le premier.

-Je ne lui en voulais pas, reprit son mari. Tout le monde me disait que j'aurais pu, mais je ne lui en voulais pas. On ne se fûche pas contre les fous. (Nora capitula et hocha la tête.) En tout cas, je me sentais un peu bizarre. Le soir, en revenant du bou-lot, quand j'ai eu fini de retaper l'appartement, j'ai relu Hugo Driver-les trois livres. Ensuite, j'ai relu Le Voyage dans la nuit. J'avais l'impression d'être P'tin.

En d'autres termes, songea Nora, il avait l'impression qu'Amy l'avait tué.

-Je ne supportais pas d'être tout seul, mais j'avais très peu de copains, parce qu'avec Amy, c'était difficile. Je ne voyais pas mes parents, qui la détestaient et qui n'arrêtaient pas de me répéter que j'avais de la chance. ♦' a été une période très étrange. Quelquefois, je passais toute la nuit devant la télé. Ou bien j'écoutais un morceau de musique en boucle pendant un week-end entier.

-Je parie que tu t'es défoncé, devina Nora.

-Eh bien, oui... Amy détestait la drogue, alors maintenant que j'étais libre... tu vois ? Il y avait un mec au service courrier, Bang Bang, qui vendait des trucs-papa ne le savait pas. Un jour, je l'ai vu sortir de son bureau, je l'ai regardé, il m'a regardé, et je l'ai suivi dehors. J'ai acheté de la coke et de l'herbe, et j'en ai bien pris pendant un an. Au boulot, je restais très sérieux, mais dès que j'arrivais chez moi, bon Dieu! Je me servais un gin Bombay on the rocks, je sniffais deux gros rails, je me roulais un joint et je m'écatais jusqu'à l'heure d'aller au lit. Certaines fois, je ne me couchais même pas. J'avais trente ou trente et un ans. Je n'avais pas besoin de beaucoup de sommeil. Juste une douche, un coup de rasoir, un peu de collyre, une ou deux gouttes, des vêtements propres, et hop ! au turf !

-Et un jour, tu as rencontré une girl scout, devina Nora.

-Tu es sûre que tu tiens à le savoir?

-Pourquoi est-ce que tu ne dis pas simplement: « Nora, un jour, pendant que je déconnais avec la drogue, je me suis fait une nana un

peu tar'e et elle m'a rendu dingue » ?

-Parce que ce n'est pas si simple. Pour comprendre ce qui est arriv', il faut que tu saches dans quel 'tat j'v'tais, mentalement. Sinon, Pa n'a aucun sens.

Nora songea que tout ce qu'il avait à dire, strictement authentique ou non, serait instructif. Peut-être avait-il 't' un voyou du dimanche.

-Il n'y a pas qu'une histoire de fille, hein?

-En fait, Pa concerne Natalie Weil. (Il s'assit dans le lit et tira le drap au-dessus de son nombril.) Je ne t'ai pas dit la v'rit', l'autre soir, Nora.  a, c'est la v'ritable raison pour laquelle je voulais entrer chez Natalie.

Elle ramena les jambes contre la poitrine, se pencha en avant et attendit.

-Un matin, au bureau, je me sentais plutôt mal, parce que j'avais pass' une nuit blanche. J'ai sniff' un peu de coke dans les toilettes et je me suis mis à saigner du nez. Il a fallu que je reste assis sur les chiottes, la tête pench'e en arrière, avec du P.Q. sur le nez.  a a fini par s'arrêter, et j'ai d'cid' d'aller affronter ma journ'e de travail.

« Je suis sorti du box. Un petit mec se dirigeait vers les lavabos. Je me suis essuy' les mains sur une serviette. Le mec se recoiffait. Quand j'ai vu sa gueule dans la glace, j'ai failli avoir une attaque.

-C'v'tait une fille.

-Comment tu le sais ?

-Tu as failli avoir une attaque.

-Elle travaillait au service illustrations. Elle avait les cheveux courts et portait des vêtements d'homme. C'est tout ce que j'en savais. J'ignorais même son nom de famille. Elle s'appelait Paddi.

Davey regarda Nora comme si ce d'tail avait eu une importance cruciale.

-Patty?

-Paddi. Deux «d», et «i» à la fin. Bon. J'ai recommencé à saigner du

nez. J'ai 'pong' le sang avec une autre serviette. Paddi a fait deux petits tas de coke sur le lavabo, devant elle. « Essaie Pa », elle m'a dit. On 'tait en plein milieu des chiottes ! J'ai sniff' la poudre & m'ême le lavabo, et bingo ! je me suis tout de suite senti nettement mieux. « Tu piges ? » elle m'a demand'. « Faut toujours prendre de la bonne qualit'. » Quand je me suis enquis de quelle plante elle venait, elle a souri et elle a r'pondu : « Je suis n'ê dans un village, au pied d'une haute montagne. Mon père est forgeron. »

« J'ai cru tomber dans les pommes. C'tait une citation du Voyage dans la nuit. J'ai enchaîné : « J'entreprends de longs voyages, et il m'arrive de me perdre. Je poursuis un but qui est plus grand que moi : sauver les enfants des t'nôbres. » Et elle a compl't' : « Je conquiers ma peur. »

« On s'est regard' pendant une seconde en souriant, et puis je l'ai mise & la porte avant que quelqu'un arrive. Elle m'a attendu dans le hall. Elle m'a dit : « Je m'appelle Paddi Mann. Et toi, tu es Davey Chancel, des c'ôbres Chancel de Chancel House. ♦ a te dit de m'offrir un verre, ce soir ? »

« Normalement, les femmes entreprenantes me mettent mal & l'aise, et en plus, on n'est pas cens' sortir avec les collègues, mais elle citait Hugo Dri-ver ! Je lui ai dit de me retrouver & six heures et demie chez Hannigan, un bar du coin, mais elle n'a pas voulu. Elle a d'cid' qu'on irait au Club de l'Enfer, sur la Deuxième Avenue, parce que c'tait super, et qu'on s'y retrouverait & sept heures et demie, parce qu'elle avait des trucs & faire avant. J'ai dit que Pa me convenait. Elle s'est approch'ê tout pr's de moi, elle a lev' la t'ête et elle a mur-mur' : « Son salut se trouvait en lui-m'ême. »

La femme avait d'jà entendu ces mots mais ne se rappelait pas en quelles circonstances.

-Tu sais quoi ? J'avais l'impression qu'elle pouvait m'apprendre des choses. Qu'elle d'tenait les secrets que je devais d'couvrir.

-Bien sûr, dit Nora. Tu devais d'couvrir le moyen de te procurer de la meilleure coke que celle de Bang Bang.

Il 'tait rentr' chez lui pour enfiler un jean, un pull noir et un blouson de cuir avant de gagner & pied la Deuxième Avenue. Le Club de l'Enfer se trouvait entre la Huitième et la Neuvième Rue, dans l'East Side. Davey avait atteint l'angle de la Deuxième Avenue et de la Neuvième Rue une ou deux minutes apr's sept heures et demie, et

avait descendu la pre-mière, ce qui l'avait fait passer devant un fast-food, un restaurant mexicain, puis un café. S'approchant de ce dernier, il avait regardé par la devanture et découvert quelques hommes, agglutinés autour d'un long bar sombre. Quand il avait voulu pousser la porte, il avait découvert le nom de Morley, juste en dessous de sa main.

Il avait réussi à manquer le club. Rebroussant chemin, il avait examiné les enseignes des divers établissements sans plus trouver celui qu'il cherchait.

Trois téléphones publics s'alignaient non loin de là. Le premier n'avait qu'un fil tranché en guise de combiné, le second n'était pas de tonalité, et le troisième avait permis à la pièce de Davey de s'enfoncer presque inconsciemment dans la fente avant de s'y coincer.

D'abord, il était allé attendre au coin de la rue que le feu passe au rouge. Observant le bloc sur toute sa longueur, il avait enfin remarqué un étroit escalier de pierre, avec des rampes en fer forgé, entre Morley et un magasin de luminaires. Les degrés menaient à une porte en bois sombre, trop élégante pour le quartier. Au centre du panneau supérieur, s'inscrivait une plaque de cuivre, légèrement plus grande qu'une carte de visite.

Le feu était passé au rouge, mais au lieu de traverser, Davey avait rejoint l'escalier et contemplé un bâtiment en grès de quatre étages, pris entre deux immeubles résidentiels. De chaque côté de la porte ouvraient deux fenêtres pourvues de rideaux. Du bas des marches, la plaque n'était pas lisible. Davey en avait monté deux pour déchiffrer les mots CLUB DE L'ENFER, et juste en dessous, PRIVÉ. Montant les derniers degrés, il avait ouvert la porte. À l'autre bout d'un hall minuscule, s'en dressait une deuxième, d'un noir luisant. Trois commandements étaient peints sur une plaque en bois blanc, juste au niveau des yeux:

PAS DE QUESTION PAS DE JUGEMENT PAS D'HÉSITATION

Davey avait poussé la porte noire et pénétré dans un large couloir, recouvert d'un long tapis à fleurs qui se poursuivait jusque sur une volée de marches. À sa gauche, une vieille femme tenait le vestiaire, près d'un passage conduisant dans un bar à l'éclairage tamisé. De l'autre côté de cette entrée, un large fauteuil en cuir était posé près d'une fougère en pot luxuriante. Un réceptionniste aux cheveux

blancs, install' derri'vre un bureau noir laqu', s'tait tourn' vers l'arrivant avec un demi-sourire diplomatique. Afin d'y'liminer les pr'liminaires, Davey avait jet' un coup d'oeil dans le bar et y avait vu des hommes en costume, d'allure ais'e, assis autour de tables ou debout par groupes de trois ou quatre. Quelques femmes se trouvaient parmi eux, mais Paddi n'en faisait pas partie. Juste avant que le r'ceptionniste ne s'adressât à lui, il avait aperçu-ou cru apercevoir -un homme nu, couvert jusqu'aux extr'mit's de tatouages 'labor's, pr'vs d'une femme tout aussi nue, à la t'te ras'e et au corps enduit d'une poudre ou autre cosm'tique d'un blanc terne.

-Puis-je vous aider, monsieur?

Surpris, Davey s'tait retourn' vers l'homme et s'tait 'clairci la voix.

-Oui, merci. Je dois retrouver ici une certaine Paddi Mann.

Jetant un nouveau coup d'oeil vers le bar, il avait eu l'impression que les occupants des lieux s'taient d'plac's pour masquer le couple sur'aliste.

-Vous avez bien dit Miss Mann, monsieur?

Davey ayant r'pondu par l'affirmative, le r'ceptionniste lui avait demand' de s'asseoir et l'avait regard' s'installer dans le fauteuil en cuir, lequel ne permettait d'observer rien de plus provocant que de larges portes en acajou et une s'rie de sc'nes de chasse sur le mur d'en face. Le vieil homme avait ouvert un tiroir et sorti un microphone datant d'au moins quinze ans, qu'il avait plac' juste devant sa bouche, avant d'articuler: « Un visiteur pour Miss Mann. » Ces paroles avaient r'sonn' dans le bar, les 'tages, et derri'vre les portes en acajou.

Une de ces portes s'tait ouverte, livrant passage à une Paddi souriante, moins agressive et plus sophis-tiqu'e qu'au bureau. Le costume sombre qu'elle portait paraissait plus on'reux que la plupart de ceux de Davey. Ses cheveux luisants tombaient d'licatement sur son front et ses oreilles.

Elle avait demand' son invit' la raison de sa tenue.

Il avait expliqu' qu'il croyait la retrouver dans un bar.

Les bars 'taient r'pugnants. Pourquoi croyait-il donc qu'elle l'avait invit' son club?

Il n'avait pas compris. Si elle pr'f'rait, il pouvait rentrer mettre un

costume.

Elle lui avait dit de ne pas s'en faire, et sugg'ra un 'change.

Otant son blouson de cuir, il le lui avait tendu. Paddi s'en 'tait envelopp'e si vite, apr'us s'jtre d'barrass'e de sa veste, qu'il avait & peine eu le temps de remarquer qu'elle portait des bretelles.

-A toi, avait-elle dit. (Il craignait de d'chirer les coutures aux 'paules, mais le vjtement le serrait & peine.) Tu as de la chance que je les aime larges.

Elle avait rouvert la porte en acajou, laquelle menait dans une salle o'w chaises et canap's 'taient dispos's devant une baie vitr'e. Davey avait aperçu plusieurs nuques m'les, un bras blanc gesticulant, des journaux et des magazines sur un long pr'sentoir en bois. Un serveur en veste et noeud papillon noirs, & la t'je ras'e, tenait un plateau vide et un carnet de commandes.

Paddi avait men' son compagnon & deux fauteuils confortables, pr'us du mur de droite couvert de livres. Entre les si'ges se trouvait une table ronde o'w reposait une enveloppe de grande taille portant le logo de Chancel House. Le serveur s' 'tait mat'rialis' pr'us de la jeune femme. Elle avait command' son ordinaire, Davey un double martini on the rocks.

Quand il lui avait demand' quel 'tait son ordinaire, elle avait r'pondu: « Un Top and Bottom: moiti' porto, moiti' gin. » C' 'tait, assurait-elle, une boisson d' 'tranger.

Comme il s'interrogeait sur ce que recouvrait cette cat'gorie, Davey avait remarqu' que le pro-pri'taire du bras nu aperçu depuis le couloir 'tait un homme d'ge moyen, assis dans un fauteuil en cuir, au centre de la salle. La partie m'diane de son corps n' 'tait pas visible mais nul vjtement ne masquait son torse flasque ni ses jambes crois'es, 'paisses et blanches. Une lani'ure de cuir lui entourait le cou. Il en partait une cha'ne-« Une vraie cha'ne », dit Davey & Nora, « comme on en mettrait une & un chien de cent kilos aimant d'vorer les b'b's »- dont un type barbu en costume trois pi'ces tenait l'extr'mit'. Ce dernier avait lanc' au visiteur un regard signifiant: « ♦a vous d'range ? » Davey avait d'tourn' les yeux et constat' que si la plupart des individus pr'sents 'taient vjtus de mani'ere conventionnelle, un homme plong' dans le journal portait des bottes de moto, ainsi qu'un pantalon et une veste en cuir noir ouverte sur une poitrine o'w s'panouissait un r'seau intrigu' de cicatrices.

Il s'y'tait demand' comment Paddi avait pu s'offusquer de sa tenue, alors qu'au moins un membre du club ne portait strictement rien.

-Ici, les gens portent ce qui leur convient le mieux, avait-elle dit. Toi, ce qui te convient, c'est un costume.

-Certains doivent avoir des tas de probl'mes quand ils quittent le club, non ?

-Il y en a qui ne quittent jamais le club.

-C'est r'el, ou tu inventes tout ? demanda Nora.

-C'est aussi r'el que ce qui est arriv' à Natalie.

Paddi travaillait pour Chancel House parce que cette maison avait publi' Le Voyage dans la nuit. Son emploi lui procurait un lien privil'gi' avec le livre qu'elle aimait entre tous. Et puisqu'elle abordait le sujet, elle avait sorti de la grande enveloppe une feuille d'ypais papier glac', en laquelle Davey avait reconnu l'envers d'une maquette de couverture.

-Une id'e à moi, avait-elle annonc' en la retournant pour d'voiler un dessin que son compagnon n'avait pas identifi' imm'diatement.

Quand il avait t' chose faite, il s'y'tait demand' pourquoi pareille pens'e ne lui y'tait jamais venue. Paddi avait dessin' une couverture pour une y'dition comment'e du Voyage dans la nuit. (Sa maquette y'tait bas'e sur la fameuse y'dition du roman destin'e à l'arm'e.) Les centaines de milliers d'Am'ricains fanatiques de Driver ne pourraient s'emp'cher de l'acheter. Les lettr's reconstitueraient l'y'criture du livre par ses variations successives et discuteraient le sens des changements apport's au texte. C'y'tait une id'e g'niale.

-Mais il y avait un probl'me, poursuivit Davey. Pour faire ça correctement, on avait besoin du manuscrit.

-Et en quoi y'tait-ce un probl'me? s'enquit Nora.

Le probl'me, d'apr's Paddi, y'tait que le manuscrit semblait avoir disparu. Hugo Driver y'tait mort en 1950, sa femme en 1952, et leur unique enfant, un professeur d'anglais à la retraite, avait d'clar' dans

une interview, lors du vingtième anniversaire de la parution du livre, n'avoir jamais vu les manuscrits de son père. D'après lui, ils n'avaient jamais revenus de Chancel House.

Davey avait assuré qu'il tenterait de découvrir où était passé celui du Voyage dans la nuit. Lincoln Chancel l'avait probablement enfermé dans un coffre de banque, quelque part. Il ne pouvait être perdu. Un document aussi important n'aurait pu passer entre les mailles du filet: c'était tout de même l'original du premier roman publié par Chancel House.

-Compte tenu des rumeurs qui circulent, ce serait embêtant de ne pas le retrouver, avait remarqué Paddi.

-Quelles rumeurs?

-Celles qui prétendent qu'Hugo Driver n'en est pas le véritable auteur.

Qui lui avait raconté ça? Elle savait bien ce que ça valait. Ça se produisait chaque fois qu'apparaissait un grand auteur: une bande d'envieux tentait de le démolir. Davey avait disserté ainsi jusqu'à leur bout de souffle. Il avait alors pris une profonde inspiration et déclaré qu'après tout, c'était parfaitement normal. Le Voyage dans la nuit était un livre tellement brillant que les envieux ne pouvaient l'accepter. Ça arrivait tout le temps. Quelque part, quelqu'un était encore en train de dire que Tendre est la nuit avait été écrit par Zelda Fitzgerald.

-C'est bien Zelda Fitzgerald qui a écrit Tendre est la nuit, avait dit Paddi. Pardon: je rigole.

Davey lui avait demandé si elle croyait à toutes ces conneries.

-Non, pas du tout, avait-elle répondu. Je suis d'accord avec toi. On devrait sortir un timbre-poste Hugo Driver. Je trouve même qu'on devrait mettre sa photo sur les billets de banque. Une des raisons pour lesquelles j'aime ce club, c'est que je le trouve très driverien. Pas toi?

Davey supposait que si.

Aimerait-il le visiter un peu plus ?

-Je me demandais quand on allait en arriver là, dit Nora.

Après le palier, en haut de l'escalier, elle ne l'avait pas entraîné dans le couloir obscur mais lui avait fait franchir une nouvelle volée de marches. Une version encore plus étroite du même escalier montait vers le troisième étage, mais Paddi avait cette fois emprunté le couloir, identique à celui du niveau inférieur. Davey avait l'impression de la suivre à travers une forêt, la nuit.

Soudain, elle avait disparu, et il avait réalisé qu'elle s'était glissée par une porte ouverte. Les stores étant baissés, la pièce était encore plus sombre que le corridor. Après qu'ils se furent déshabillés, sa compagne l'avait guidé jusqu'à un futon. Davey s'était plaqué contre elle, aussi brulant qu'une brique chauffée au four, tandis qu'elle était aussi glacée qu'un caillou pris au fond d'un fleuve. Il l'avait serrée avec force, sentant des mains fraîches courir le long de son dos. Au moment de l'orgasme, il avait crié de plaisir. Ils étaient restés un temps allongés en silence, puis ils avaient parlé. Lorsqu'il était apparu que ni lui ni elle n'avaient d'autre liaison, Davey s'était endormi.

Il s'était réveillé une heure plus tard, affamé, tourdi, ignorant où il se trouvait. En se rappelant qu'il était allongé par terre, quelque part à l'est de Greenwich Village, il avait brutalement eu la certitude honteuse que Paddi lui avait volé son argent.

Quand il s'était assis, sa main avait touché une paule féminine. Baissant les yeux, il avait distingué une tête sur l'oreiller. L'oreiller? Il ne se souvenait pas d'un oreiller. Un drap couvrait les deux amants.

-On devrait aller manger un morceau, avait-il suggéré.

-Je vais m'en occuper. Il n'y a pas autre chose que tu aimerais faire, avant?

En s'étendant auprès d'elle, il avait eu encore une fois l'impression d'être aussi chaud qu'un four, alors que sa partenaire lui paraissait tout juste sortie d'un cours d'eau. Il s'était abandonné à ses sensations.

Bien longtemps après, ils s'étaient retrouvés allongés, à contempler le plafond. Davey avait oublié où il se trouvait. Un léger bourdonnement aigu résonnait dans ses oreilles, et la femme à son côté lui paraissait d'une beauté absolue. Paddi avait roulé sur le flanc, ramassé quelque chose qui ressemblait au micro d'un antique téléphone, et commandé des huîtres, du caviar, d'autres denrées dont il n'avait pas compris le nom, ainsi que ce qui lui avait paru être une grande quantité de vin.

Bientôt, deux filles étaient entrées, chargées de plateaux ronds où

reposaient un certain nombre de plats couverts, qu'elles avaient r'partis autour du futon. Deux bouteilles ouvertes et quatre verres avaient fait leur apparition pr'us de l'paule gauche de Davey. Les arrivantes avaient souri à Paddi, 'ten-due sur le drap, sans accorder un regard à son compagnon. Une fois d'est'es du dernier plat, elles s'taient redress'es et avaient gagn' la sortie.

-Vous voulez? avait demand' l'une d'elles.

-Oui, avait r'pondu Paddi.

Une lumi're rose tamis'e s'tait r'pandue dans la pi'ce, et les deux filles avaient franchi la porte à reculons.

Des oeufs de vanneau, des p'tes, des champignons saut's fumants, de l' anguille, de la friture, de juteuses aiguillettes de canard, des lamelles de r'ti de porc, de petites choses bouillantes ressemblant à des pizzas couvertes de basilic frais et de lamelles de tomate luisantes, dans une enveloppe translucide croustillante, des sph'res odorantes qui devaient 'tre des boulettes de viande et avaient go't de scotch pur malt, des raisins, des cl'mentines; un excellent bourgogne blanc et un bordeaux rouge encore meilleur. Paddi, qui ne faisait que picorer, avait pos' un plat apr'us l'autre devant Davey, lequel avait go't à ' tout. Ensemble, ils avaient vid' la moiti' de chaque bouteille. La jeune femme avait amus' son amant par des anecdotes sur le service illustrations et des ragots à propos de divers employ's de Chancel House. Elle avait cit' Hugo Driver et s'tait 'tonn'e de l'amiti' qui liait l'auteur et Lincoln Chancel. Davey savait-il o' avait d'but' cette improbable association ?

-Bien s'r, avait-il r'pondu. A Shorelands, la fameuse propri't' du Massachusetts. Ils occupaient le m'me cottage.

Selon lui, la ma'tresse des lieux, Georgina Weatherall, qui savait que le grand-p're de Davey 'tait sur le point de cr'er une maison d'dition, les avait log's ensemble dans l'espoir qu'ils s'aideraient mutuellement. C'tait exactement ce qui s'tait produit. Driver avait d'montrer le manuscrit du Voyage dans la nuit à Chancel, lequel s'en 'tait servi pour faire la fortune de l'crivain et augmenter la sienne.

-C'est vraiment comme ça qu'ils se sont connus ? demanda Nora. Dans une sorte de colonie de vacances pour 'crivains ?

-Shorelands 'tait une propri't' priv'e dont l'h'tesse aimait à croire qu'elle encourageait le g'nie, mais dans l'ensemble, oui, c'est à peu

prûs na. De toute façon, que Georgina Weatherall ait eu ou non une idée derrière la tête, elle a logé Driver avec mon grand-père, et les choses se sont mises en place. Ni l'un ni l'autre n'était encore allé à Shorelands, si bien qu'ils ont dû passer pas mal de temps ensemble, comme les nouveaux, à l'école.

Un homme d'affaires milliardaire et un écrivain sans le sou ? Nora doutait que Lincoln Chancel, qui rachetait impitoyablement les sociétés en faillite, se fût jamais senti dans la peau d'un nouveau, à l'école.

-Qui d'autre se trouvait à Shorelands, au même moment ? Je parie qu'après, ils ont tous regretté de ne pas avoir été logés avec ton grand-père. Il y est retourné ?

-Certainement pas, dit Davey. Tu n'as jamais vu la photo ?

Il s'était mis à rire.

-Qu'y a-t-il de si drôle ?

-Je viens de me rappeler quelque chose. Il y a une photo du séjour de mon grand-père à Shorelands, avec tous les invités, assis sur la pelouse. On y voit Georgina Weatherall, Hugo Driver, et tous ceux qui étaient présents cet été-là. Mon grand-père est coincé dans un fauteuil de jardin minuscule, et il a l'air sur le point d'étrangler quelqu'un.

Davey était demeuré avec Paddy toute la nuit, goûtant une grande variété de boissons apportées par des femmes que parfois il voyait, parfois non. De temps à autre, il entendait de la musique dans les étages inférieurs, surprenait les pleurs ou les éclats de rire qui retentissaient dans tout le bâtiment.

Ensuite, et, lui avait-il semblé, sans transition, il avait verrouillé la porte de son appartement, douché, rasé et vêtu de neuf. Il n'avait pas souvenir d'être rentré chez lui ni d'avoir fait sa toilette. D'après sa montre, il était huit heures du matin. Il se sentait reposé, sobre, les idées claires. Mais comment était-il rentré ?

Il avait poussé les portes du Chancel Building avec deux rendez-vous en tête, l'un déjà fixé, l'autre encore à mettre au point. Avant de quitter les lieux, il devait voir son père afin de lui parler des manuscrits d'Hugo Driver et de l'édiction définitive du roman ; le soir, il

retournerait au Club de l'Enfer. Il n'était prêt à ces deux rencontres. Son père recevrait favorablement une idée qui ne pourrait qu'apporter du prestige à sa maison, et Davey apporterait la bonne nouvelle à Paddi. Si Alden avait pris en charge le manuscrit du Voyage dans la nuit, Davey avait l'intention d'en prendre en charge la renaissance.

Ses tâches routinières avaient d'avoir la matinée jusqu'à onze heures, après quoi il avait dû participer à une réunion. Ensuite, il avait monté deux étages pour se présenter au bureau de son père. La secrétaire lui avait appris qu'Alden n'était parti d'jeuner et ne serait pas de retour avant trois heures et demie.

A trois heures vingt-cinq, Davey avait rejoint sa démarche.

D'abord impatient, Alden s'était vite intéressé au projet. Oui, il serait possible de publier en format poche une telle édition, destinée aux étudiants. Oui, on pourrait se servir de la couverture de l'édition destinée à l'armée, qui avait très bien marché. Quant au manuscrit, n'avait-il pas été renvoyé à Driver?

Davey avait répondu que d'après une assistante du service illustrations, celle qui lui avait présenté ce projet, le fils de l'écrivain l'estimait toujours à Chancel House. Quand il avait nommé ladite assistante, son père avait déclaré: « Paddi Mann. Intéressant. Je sors d'une réunion où on a discuté d'une de ses idées: utiliser deux couvertures différentes sur la nouvelle édition de poche du Voyage dans la nuit. Une fille intelligente, cette Paddi Mann. » Mais en ce qui concernait le manuscrit: si l'unique héritier de Driver ignorait où il se trouvait, peut-être était-il perdu.

Durant les deux heures suivantes, Davey avait examiné les manuscrits oubliés dans la salle de conférences, exploré les placards à balais et les petits bureaux sans fenêtre où travaillaient les correcteurs. Il ne s'était arrêté qu'en constatant qu'il ne lui restait plus que vingt minutes avant de retrouver Paddi.

Un vague brouhaha de conversations provenait du bar, et Davey avait jeté un coup d'oeil par le passage voûté, aussi machinalement qu'il avait lu les trois commandements sur la porte intérieure. Un instant, il avait cru reconnaître Dick Dart, mais l'homme en question s'était perdu dans la foule. Dick Dart? Pouvait-il être membre du Club de l'Enfer ? Leland l'était-il ?

La voix du réceptionniste l'avait contraint à se détourner du bar.

-Puis-je vous aider, monsieur?

Davey avait pris place dans le fauteuil, près de la fougère, le vieil homme avait ouvert son tiroir, sorti et positionné avec soin son lourd micro, puis prononcé son appel. Paddi avait franchi la porte en acajou. Elle avait son look Club de l'Enfer, bien qu'elle semblât porter les mêmes vêtements qu'au bureau. Ils avaient commandé les mêmes consommations au même serveur que la veille. Davey avait rapporté le résultat de ses recherches. Paddi lui avait assuré qu'il était d'une importance cruciale de mettre la main sur le manuscrit. N'existait-il pas quelque part un fichier consignait toutes les entrées et sorties ?

-Si, avait opin son compagnon, mais il n'a t' cr qu'un mois ou deux après la fondation de la maison. Avant, les choses étaient moins formelles.

-On va trouver une idée, avait dit Paddi. Rfl'- chis. Qu'est-ce que tu as oublié?

-L'entrepôt du sous-sol. Je crois que personne ne sait ce qu'il y a dedans. Mon grand-père ne jetait jamais rien.

-D'accord. Qu'est-ce que tu as envie de faire, ce soir?

Plusieurs nouveaux films étaient sortis. Pourquoi ne pas aller voir un film?

-Sinon, on peut aller là-haut. ♦a te dirait?

Oui, avait-il répondu, ça me dirait énormément.

Après s'être rhabills, ils avaient quitté la chambre, enlacés. Il semblait à Davey que sa vie avait subi un changement fondamental. Ses jours et ses nuits avaient t' inversés. C'était maintenant sa personnalité diurne, celle qui s'ennuyait  Chancel House, qui n'était qu'un rêve de sa personnalité nocturne plus aventureuse, laquelle s'épanouissait sous la tutelle de Paddi.

Ils s'étaient écartés l'un de l'autre en haut de l'escalier, trop étroit pour qu'ils l'empruntent de front. Paddi était passée la première, et il lui avait posé les mains sur les épaules. Sa chemise, en remontant sur son poignet, avait d'voil sa montre en or carrée, ce qui lui avait permis de constater qu'il était à peine plus de six heures. Il s'était demandé ce qu'ils allaient faire en atteignant la rue: l'existence du monde extérieur lui semblait à peine croyable.

Il avait suivi sa compagne jusqu'au bas des escaliers, à travers la réception déserte, puis dehors, dans un univers bien trop lumineux. Des

bruits perçants, tonitrueux, emplissaient l'air. Des taxis couleur feu de broussailles filaient sur la Deuxième Avenue. Un adolescent ivre, vêtu d'un jean et d'une chemise en denim trois fois trop grande, dodelinait de la tête, appuyé sur un parcmètre; son épiderme dégageait des vapeurs toxiques de sueur, de bière et de tabac, qui flottaient jusqu'aux narines de Davey.

-Davey...

-Oui?

-Continue de chercher le manuscrit. Il est peut-être à la maison de Westerholm.

Un bus aussi gros qu'un avion s'était arrêté le long du trottoir, déplaçant des milliers de mètres cubes d'air et pulvérisant une couche de gravillons. Davey avait pressé les mains sur les oreilles. Paddy lui avait adressé un signe de la main avant de s'éloigner.

Alden devait avoir jeté un coup d'œil dans le bureau inoccupé et l'avoir vu explorer une pile de manuscrits oubliés - certains tellement anciens qu'il s'agissait de copies-carbone-, car lorsque Davey avait regardé pardessus son épaule, son père se dressait derrière lui. Où diable était-il les deux dernières nuits? Sa mère avait tenté de le joindre pour l'inviter à passer le week-end dans le Connecticut, mais ce foutu gamin ne répondait jamais au téléphone. Qu'y avait-il? S'était-il trouvé une nouvelle petite amie ou bien courait-il les bars?

Davey avait répondu qu'il se sentait d'humeur peu sociable. Il ne lui était pas venu à l'esprit que ses parents pussent l'appeler. Après tout, il voyait son père tous les jours.

Il était attendu aux Peupliers pour le week-end, à compter du vendredi soir. Alden s'était détourné et était sorti du petit bureau où regnait la tristesse commune à tous les locaux inoccupés prévus à l'usage de gens fébriles et productifs.

Le trophée de Paddi ne faisait pas partie des papiers abandonnés là. Davey avait pris l'ascenseur jusqu'au sous-sol.

A quatorze heures vingt-cinq, il avait quitté l'entrepôt, les mains noires, le costume et le visage maculés de poussière. Il avait trouvé des cartons remplis de lettres d'auteurs d'cédés et des directeurs littéraires d'cédés, des photos de groupes d'inconnus en costume élégant, portant la moustache et la Adolphe Menjou, une pipe d'écume, un shaker et cocktail en argent noirci, avec un fouet du même métal, mais il n'avait pas trouvé le trophée.

Deux heures avant de rejoindre Paddi et l'adresse qu'elle avait inscrite sur un papier et lui avait glissé dans la poche, il était retourné au sous-sol pour continuer son exploration. Il avait mis au jour une caisse de soixante-dix-huit tours d'Artie Shaw et un chapeau de chasseur qui devait faire la paire avec la pipe. Au milieu d'une pile de vieux catalogues, il était tombé sur des exemplaires des deux romans de sa mère, qu'il avait mis de côté. Une enveloppe en tissu, fermée par un ruban, lui avait révélé un tirage de la photo d'écrite et Paddi, qu'il s'était galement réservé. Le précieux manuscrit du Voyage dans la nuit refusait toujours d'apparaître. Les dernières paroles de la jeune femme lui étaient revenues en mémoire, et il s'était promis de jeter un coup d'œil circonspect aux placards et au grenier des Peupliers, le dimanche, avant de rentrer en ville.

Tous les week-ends que passait Davey chez ses parents comprenaient un élément de catastrophe, aussi mince fût-il. Parfois, Daisy venait donner trop ivre pour se tenir sur sa chaise, voire un tout petit peu moins, ce qui provoquait souvent une crise de larmes avant la fin du potage. Il arrivait que des accusations flottent et travers la table, certaines tellement voilées que Davey ne comprenait pas toujours qui on accusait, ni de quoi. Même les week-ends les plus paisibles étaient entachés d'une sensation d'oppression, par toutes les choses mystérieuses mais essentielles que l'on taisait. Celui-là avait été un désastre intégral.

Le neveu de l'Italienne, Jeffrey, s'était intégré depuis peu au personnel. A l'époque, sa présence semblait relever d'une inutile affectation de la part d'Alden. Jusqu'à son arrivée et Westerholm, le vendredi soir, Davey s'était attendu à une version masculine, plus jeune, de Maria, un individu souriant et chaleureux, doté d'un solide physique de ténor perpétuellement affolé. Après avoir franchi la porte

d'entr'e en compagnie de son p're, il avait constat' que Jeffrey 'tait un homme de haute taille, d'ge moyen, v'tu d'un costume gris ajust'. Le domestique n'avait montr' aucun signe d'affolement en les saluant d'un signe de t'te avant de continuer sa travers'e du couloir pour rejoindre la cuisine. Un grand nombre de pens'es et de jugements informuls se lisaient sur son visage, et il avait les paupi'es tombantes. Davey avait cru à quelque 'diteur 'tranger, que son p're avait attir' dans sa toile. Puis Alden les avait pr'sent's, et ils avaient 'chang' un regard, selon le jeune Chancel, de m'fiance mutuelle.

Le d'ner du vendredi n'avait rien eu d'exceptionnel. Alden avait domin' la conversation, Daisy 'tait en tout point tomb'e d'accord avec lui, et Davey n'avait pas ouvert la bouche. Quand il avait cependant mentionn' la nouvelle 'dition du roman de Dri-ver, son p're avait chang' de sujet. Apr's le repas Alden avait 'mis la suggestion que Davey aille se coucher: pour être franc, il n'avait pas l'air tr's en forme. Aux environs de vingt-deux heures et malgr' le caf', le jeune homme dormait profond'ment dans son ancien lit.

A sa grande surprise, il ne s'y'tait pas 'veill' avant onze heures, le samedi matin. Quand il avait quitt' sa chambre, une demi-heure s'y'tait 'coul'e. Le claquement irr'gulier d'une machine à écrire, une odeur de tabac et le l'ger bourdonnement d'une radio filtraient par la porte du studio de Daisy. Un instant, il avait envisag' de retourner chercher les livres trouv's au sous-sol du Chancel Building, mais il avait d'cid' d'en faire la surprise à sa m're lors du brunch du dimanche, selon son intention d'origine.

Maria lui avait vers' du caf' br lant, avait r'v'l' des toasts dor's sur un pr'sentoir en argent, et lui avait demand' s'il d'sirait une petite omelette. Il avait r'pondu que les toasts et la confiture lui suffiraient, avant de s'enqu'rir de son p're. Mr Chancel 'tait sorti faire des courses. Ensuite, parce que la cuisini're semblait sur le point de s'en aller, Davey l'avait interrog'e au sujet de Jeffrey.

Jeffrey 'tait le fils de sa belle-soeur. Oui, son travail chez les Chancel lui plaisait beaucoup. Et avant de venir ici ? Eh bien, avant de venir ici, il avait fait un tas de choses. L'universit'. L'arm'e. Oui, officier au Vietnam.

Quelle universit' ?

Maria avait tent' de se rappeler. Harteford ? Haverford? avait sugg'r' Davey, stup'fi'. Dans le Massachusetts, avait-elle pr'cis' en 'corchant terriblement le nom de l' tat. Une affreuse possibilit' s'y'tait

pr'sent'e au jeune homme. Harvard? Peut- 7tre, c'7tait bien possible, avait-elle admis, avant de d'faire son tablier et de laisser son interlocuteur à ses conjectures.

Comme il avait au moins une heure à tuer avant l'arriv'e de l'un ou l'autre de ses parents, il avait fouill' le sous-sol-sans r'sultat. De retour au rez-de-chauss'e, il avait vu Alden sortir divers produits, dont du scotch et de la vodka, de sacs aux couleurs de Waldbaum ou d'un marchand de spiritueux.

-Ce n'est pas Jeffrey qui s'occupe de ces choses-là? avait-il demand'.

-Jeffrey a pris son week-end, avait r'pondu son p re. Comme toi. Qu'est-ce que tu foutais en bas, pour ressortir aussi sale ?

-Je cherchais des vieux bouquins.

Au cours du d'jeuner, Alden avait renoncé à son monologue coutumier pour interroger son fils au sujet de Frank Neary et de Frank Tidball, qui cr'aient depuis bien longtemps les mots crois's 'di-t's par Chancel House. Durant plusieurs d'cennies, ils n'avaient 't' en rapport qu'avec le pr'd'cesseur de Davey, un aimable vieil alcoolique du nom de Charlie Westerberg. Peu après que ce dernier fut parti en titubant vers une retraite douillette, Neary et Tidball avaient pris un agent, si bien que leurs travaux leur 'taient d'sormais pay's un peu plus cher. L'essentiel de l'augmentation constituait la commission de l'agent, mais Alden n'avait jamais cess' de se plaindre de cette insurrection   Davey. Une demi-heure durant, ce dernier avait dû d'fendre les deux vieux faiseurs de mots crois's contre son père qui les pr'tendait en baisse de forme et voulait les remplacer. Sa v'ritable motivation, bien qu'il ne l'e t jamais admise, 'tait ce qu'il avait d'couvert peu après le d'part de Westerberg: les deux hommes partageaient un appartement à Rhinebeck. Mais Neary et Tidball seraient plus difficiles à remplacer qu'il ne l'imaginait. Rares 'taient les jeunes, dans leur m'tier, et la plupart adoptaient des innovations qui ne conviendraient pas aux clients de Chancel House, lesquels n'avaient que faire de d'finitions relatives aux chansons des Moody Blues ou aux films de Cheech et Chong.

Durant cette discussion, Daisy avait jou' avec sa nourriture, souriant à intervalles irr'guliers pour manifester son attention. Dès que Maria avait commencé à d'barrasser, elle avait pr'sent' ses excuses d'une voix de petite fille et 'tait retourn'e à l'tage. Alden avait posé à Davey quelques questions sur Leonard Gimmel et Teddy Brunhoven-les meurtriers l'avaient toujours int'ress'-, avant d'aller regarder un match

de base-ball & la t'l- vision. Un quart d'heure plus tard, il serait endormi dans son fauteuil. Davey avait remercié Maria pour le d'jeuner et 'tait mont' au grenier.

Les combles des Peupliers 'taient divis's en trois sections in'gales. L'ancien appartement de la bonne, la plus petite, consistait en trois pi'ces entourant une salle de bains et un escalier 'troit, & un bout de la maison. Ce mis'able logement 'tait inoccup' depuis le d'but du r'gne d'Helen Day. (Les parents de Davey en avaient fait construire deux autres, plus grands, au-dessus du garage-un pour la Porteuse de Tasse, l'autre pour d'ventuels invit's-, o' logeaient d'sormais Maria et son neveu.) On avait pos' du parquet et fait des travaux d'isolation dans la portion centrale du grenier, aussi vaste qu'une salle de bal de palace, sans l'am'nager. C'tait l' que les cadeaux de Lincoln Chancel au premier David avaient 't' entrepos's & l'intention du second, raison pour laquelle ce dernier ressentait toujours en ces lieux la sensation 'trange et oppressante d'etre un imposteur. La troisi'me partie, o' l'on p'n'trait par une porte ouvrant sur la seconde, avait 't' aussi parquet'e mais pas am'nag'e non plus.

Retenant m'taphoriquement son souffle pour se garder de l'atmosph're de la grande salle, Davey s'tait avanc' dans un bric-&-brac de vieilles chaises, de lampes bris'es, de caisses empil'es et de canap's mit's, afin de s'assurer que l'appartement de la bonne 'tait aussi d'sert que dans son souvenir.

Les trois petites pi'ces ne renfermaient que des toiles d'araign'e, des murs blancs couverts de sal-p'tre et des sols gris poussi're. Le visiteur avait effectu' un nouveau passage rapide au centre du grenier pour aller inspecter la section inachev'e. Enfin, il n'avait pu remettre plus longtemps l'exploration de la salle principale, encombr'e de meubles victoriens.

La vieille oppression lui 'tait revenue sous diverses formes, tandis qu'il soulevait des coussins moelleux ou se penchait pour inspecter des pende-ries. Un vague ressentiment l'habitait. Pourquoi perdait-il ainsi son temps ? Qui 'tait Paddi pour l'envoyer fouiner comme un voleur dans la maison de ses parents ?

Il en 'tait l' de ses pens'es d'pit'es quand il avait entendu des pas dans l'escalier menant & l'appartement de la bonne. Tel un cambrioleur sur le point d'etre pris, il s'tait fig', l'esprit vide. Sur la pointe des pieds, il s'tait ru' vers l'interrupteur qui jouxtait l'escalier

principal, avait teint, et s'était accroupi derrière un paravent chinois au lourd cadre en bois.

Les pas avaient atteint l'appartement quelques secondes plus tard. Ils avaient r'sonné sur le plancher. Jetant un coup d'oeil sur le côté du paravent, Davey avait vu apparaître une ligne lumineuse sous le battant qui s'était parait les trois petites pièces du reste du grenier. Il s'était reculé. Les pas avaient progressé vers la porte. Davey s'était recroquevillé sur lui-même et couvert la tête de ses mains. Un javelot de lumière avait jailli dans sa direction, puis toute la salle s'était illuminée.

-Qui est là ? avait demandé une voix inconnue.

Comme les pas se rapprochaient encore, Davey avait soudain bondi sur ses pieds, les poings levés vers l'ombre qui pivotait pour lui faire face, laquelle avait poussé un petit cri de surprise et frappé sans attendre. Le coup avait propulsé la main droite de Davey contre son nez, tandis que du sang giclait sur ses vêtements et qu'une vague de douleur éclatante obscurcissait le monde. Sa tempe avait heurté le cadre du paravent.

Une main l'avait rattrapé par les cheveux et relevé sèchement, douloureusement.

-Qu'est-ce qui vous a pris de faire ça ?

Le visage de Jeffrey le contemplait, consterné.

-Je ne vous ai pas reconnu, avait dit Davey.

-Vous m'avez attaqué. Vous avez jailli comme...

-Comme un diable de sa boîte. Je suis désolé.

-Moi aussi, avait assuré Jeffrey.

Davey s'était agrippé au pied d'un grand lampadaire et avait renversé la tête en arrière. Un peu de sang visqueux coulait dans sa gorge.

-Je crois que vous m'avez fait peur, avait-il expliqué. Comment avez-vous su qu'il y avait quelqu'un ? Je pensais que vous aviez pris votre week-end.

-J'ai vu la lumière s'allumer depuis ma fenêtre.

Davey avait récupéré son mouchoir dans sa poche et s'en était tamponné

le visage avant de le plaquer sous son nez.

-Dites donc, Jeffrey.

-Oui?

-Vous avez fait Harvard?

-Si c'est le cas, j'espère que personne ne le saura jamais.

Davey avait d'gluti. Tout son visage lui faisait mal.

Il avait pass' une demi-heure à nettoyer les taches de sang du plancher, puis s'tait lav' les mains et la figure, et endormi à m̃me les couvertures, un linge froid sur ses ecchymoses. Il s'tait veill' à temps pour se doucher et se changer avant de descendre d'mner. Il avait le nez enfl' et une bosse pourpre sur la tempe droite. Lorsqu'il avait expliqu' qu'il s'tait cogn' contre la porte de sa chambre, Alden avait remarqu' :

-C'est marrant, quand on a des enfants, personne ne parle du nombre de mensonges qu'on va ̃tre oblig's d'couter durant les trente ou quarante ann'es suivantes.

-Oh, Alden, avait murmur' son 'pouse.

-S'il s'est fait ̃a en se cognant dans une porte, il a d' y mettre du sien.

-Est-ce que quelqu'un t'a frapp', ch'ri? avait demand' Daisy.

-Si tu tiens à le savoir, Jeffrey et moi avons eu un petit malentendu.

Alden avait 'clat' de rire.

-Si Jeffrey te donnait un coup de poing, tu serais bon pour une semaine d'h̃pital.

A midi et demi, le lendemain, Davey avait descendu les deux romans de sa m̃re dans la salle à manger, et les avait plac's sous sa chaise. Son p̃re avait lev' un sourcil, mais Daisy n'avait rien remarqu'. Sans qu'on le lui ẽt demand', Maria leur avait servi à tous un Bloody Mary.

Apr's cela 'taient venus une bouteille de barolo et un bouillon de poule õ flottaient des lambeaux d'oeuf, des pointes de persil, de la sauce au basilic et du vermicelle. Davey avait bu un demi-verre de vin

et englouti nerveusement le potage. Des ravioli mai-son, aux champignons et au gorgonzola, avaient suivi la soupe, et de tendres filets de boeuf accompagn's de croquettes de pommes de terre avaient suivi les ravioli. Maria avait annonc' qu'en l'honneur de Mr Davey, elle avait pr'par' un zabaglione, qui serait servi quelques minutes plus tard. Prenaient-ils des repas aussi gargantuesques tous les week-ends ? Mangeaient-ils ainsi tous les soirs ? Il n'tait gu're 'tonnant que Daisy semblât plus boursofl'e que jamais, quoique Alden lui parât ne pas changer du tout. Davey avait remarqu' que dans son souvenir, l'Italienne n'tait pas aussi bonne cuisini're, ce à quoi son p're avait r'pondu :

- Vin ordinaire ' , mon garçon.

Le bref silence qui avait suivi avait paru constituer le moment idéal pour offrir son cadeau.

-J'ai quelque chose pour toi, maman.

-C'est très gentil.

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Peu soucieux d'apprendre à Alden qu'il avait explor' le sous-sol du Chancel Building, Davey avait dit avoir trouv' les deux livres sur le Strand, la semaine pr'c'dente, et esp'rer qu'elle serait contente de les revoir. Il s'tait lev' pour poser l'humble paquet sur la table.

Daisy s'en 'tait empar'e, en avait arrach' les volumes, avait souri en d'ouvrant leurs jaquettes, et les avait ouverts. Ses yeux avaient alors sembl' se renfoncer dans leurs orbites, disparaître derrière la bande rouge apparue sur son visage à l'instar d'un masque. Elle avait pos' les livres au bord de la table et s'tait d'tourn'e.

-Ils sont vraiment en bon 'tat, avait comment' Davey, qui la croyait toujours ravie du cadeau.

Elle avait inspir' et laiss' 'chapper un son effrayant, qui s'tait vite chang' en lamentation. Repoussant sa chaise, elle s'tait enfuie de la pièce, alors que l'Italienne entraînait avec des bols de zabaglione sur un plateau d'argent. Interloqu', Davey avait ouvert le premier roman et d'couvert une d'di-cace r'dig'e d'une main plus ferme et plus assur'e que celle de sa m're: Pour l'amour de ma vie, Alden, de la part de sa Daisy 'blouie.

A huit heures du soir, le jeudi pr'c'dent, un paquet plat gliss' sous le bras, Davey se tenait devant un restaurant & l'enseigne de La Semence du Dragon, sur Elizabeth Street, incertain, regardant alternativement l'tablissement et le papier qu'il avait en main. Une rang'e de canards en cuir, couleur m'lasse, 'tait pendue au-dessus de la devanture. Les chiffres noirs, pr'us du menu scotch & ' la porte, formaient bien le nombre 67, 'crit par Paddi sur le papier.

Une d'licieuse odeur de canard r'oti et de nouilles frites l'avait accueilli quand il 'tait entr'. Apr'us 7tre demeure' quelques instants sur le seuil afin d'observer la salle, il s'tait assis & l'unique table libre.

Tous les clients l'avaient ignor'. Il avait regard' autour de lui, cherchant la porte qui devait mener & un escalier, et en avait aper'u une & chaque extr'- mit' du mur du fond, la premi're marqu'e TOILETTES, l'autre PRIV'. L'instant d'apr'us, il 'tait sur ses pieds.

Deux serveurs en veste noire et chemise blanche l'observaient, & l'autre bout de la pi'ce. Un troi-si'me avait pos' un plat de nouilles devant quatre hommes impassibles, en costume, puis s'tait dirig' vers lui.

Davey avait tent' de le chasser d'un geste.

-Je sais qu'il y a marqu' « priv' », mais ce n'est pas grave.

-Si, c'est grave.

Il avait pos' la main sur le bouton de porte. Celle du serveur l'y avait rejointe avant qu'il n'e't pu ouvrir.

-Vous vous asseyez.

L'homme l'avait entra'n' jusqu'& sa table, forc' & reprendre sa chaise. Davey avait pos' son paquet sur les genoux et envisag' de courir & la porte. Jetant un coup d'oeil autour de lui, il avait constat' que tous les clients le regardaient & la d'rob'e.

Le serveur 'tait revenu, porteur d'une th'i're et d'une tasse pas plus grosse qu'un d' & coudre, sur un plateau. Il les avait pos'es devant Davey et s'en 'tait all', r'v'lant un petit homme en blouson, derri're lui, qui avait enfourch' une chaise retourn'e et crois' les bras sur le dossier, avant de se parer d'un horrible sourire.

-Vous rigolo.

-J'ai 't' invit'.

Davey avait exhib' le papier oŰ Paddi avait not' l'adresse, et l'avait tendu & l'inconnu.

Ce dernier l'avait examin', les yeux pliss's. Son regard avait plong' dans celui de Davey, puis 'tait revenu au feuillet. Sans transition, il avait 'clat' de rire.

-Venir, avait-il dit en se levant.

Il 'tait all' jusqu'& la porte d'entr'e, 'tait sorti, et avait fait signe & son visiteur de le suivre. Se d'pla- nant ensuite d'un pas sur la gauche, il avait d'sign' la devanture de La Semence du Dragon. Au bout d'un moment, Davey avait compris ce qu'il lui montrait.

Dans un renforcement, entre le restaurant et une boutique de souvenirs de Chinatown, plac'e selon un angle qui ne permettait pas de la remarquer si on en ignorait l'existence, se trouvait une porte en contre-plaqu', sur laquelle on avait bomb' le nombre 67 & la peinture noire.

L'homme, souriant, avait tapot' de l'index la poitrine de son compagnon.

-L'entrent, mais l'ressortent pas.

Davey avait remis le paquet sous son bras et frapp& ' la porte. Une voix faible lui avait dit d'entrer.

Il s'tait retrouv' au pied d' un escalier d' immeuble.

-Verrouille derri're toi, lui avait lanc' la voix.

Apr's avoir mont' un 'tage, il avait franchi une autre porte et p'n'tr' au sein d'un grand loft plong' dans la p'nombre, n' de la suppression de la plupart des cloisons d'origine. Quelques ampoules de faible puissance illuminaient des fresques murales assez grossi'res; il lui avait fallu un certain temps pour y reconna'tre l'illustration de passages du Voyage dans la nuit. D'pais rideaux couvraient les fen'tres. Au loin, un canap' & haut dossier et deux fauteuils reposaient devant un encadrement de chemin'e en bois sculpt', fix& ' un mur

d'pourvu de conduit. De fines cloisons d'limitaient deux autres pièces. Comme Davey s'avantait dans la semi-obscurité, une porte s'ouvrit. Paddi la franchit, nue, sans la moindre gêne.

-Qu'est-ce que c'est que cet endroit?

-C'est chez moi, avait dit la jeune femme, qui n'était pas nue, finalement, mais portait un collant couleur chair.

Elle lui avait souri, s'était approchée du canapé, et, avant de s'asseoir, y avait pris une 'l'gante chemise d'homme à col cassé, qu'elle avait enfilé, n'en boutonnant que le bas, si bien que le vêtement lui faisait comme une mini-robe blanche.

-Qu'est-ce que tu as sous le bras?

-J'ai eu un peu de mal à te trouver.

Les jambes de Davey s'étaient enfin débloquées et lui avaient permis de se diriger vers elle.

-On dirait que tu as aussi eu du mal à trouver le manuscrit. A moins que ce ne soit pas?

-Non.

Paddi avait changé de position, ramenant les jambes sous elle. Elle avait tapoté le canapé à trois reprises.

Davey avait réalisé qu'il se tenait juste en face d'elle, et il s'était assis comme on le lui ordonnait. Les pieds de sa compagne s'étaient glissés sous sa cuisse, comme pour chercher la chaleur.

-Tiens, avait-elle dit en se tournant pour prendre sur un plateau un verre rempli de glaçons et d'un liquide rouge sombre, qu'elle lui avait tendu.

Il avait bu une gorgée, puis rejeté la tête en arrière, choqué par le goût fort, désagréablement sucré.

-Qu'est-ce que c'est que ça?

-Un Top and Bottom. C'est bon pour ce que tu as.

Davey avait laissé son regard errer à travers le loft en désordre. Des passages voûtés menaient à des pièces invisibles, d'où d'iraient des voix quasi inaudibles.

-Tu comptes me montrer ce qu'il y a dans ce paquet ?

-Oh, s'tait exlam' Davey, qui avait totalement oubli' la chose-et la lui avait tendue.

D'faire les noeuds n' avait pris que quelques secondes. Bientôt, l'emballage s'tait d'pli' sur les genoux de Paddi & la manière d'un cadre autour du cadre, et la jeune femme observa la longue photographie, bouche b'e.

-Shorelands, juillet 1938.

-Et là, c'est ton grand-père.

Lincoln Chancel avait le nez marqué de verrues et de pustules, les bajoues retombant sur le col, les sourcils presque joints en un froncement f'roce au-dessus d'yeux flamboyants, et les mains crisp'es sur les accoudoirs de son si'ge. La rage mettait & rude 'preuve les boutons, les coutures et les oeilletons de son costume sur mesure. On aurait dit qu'il avait aval' une poignée de clous.

Davey consid'rait ce ph'nomène avec le m'lange d'tonnement, de respect et de crainte que son grand-père faisait invariablement naître en lui. Durant cinquante ans, cet homme avait tout renvers' sur son passage, d'vorant des vies humaines-de Bridgeport, Connecticut, & New York et Washing-ton, D.C. vers le sud, Boston et Providence vers le nord. Avant qu'une attaque foudroyante ne l'abatît dans un salon priv' de l'hôtel Ritz-Carlton, plaintes et procès avaient plan' au-dessus du grand homme. Apr's sa mort, la quasi-totalit' de la pyramide complexe 'difi'e par ses soins s'tait effondr'e. Il n'en avait subsist' qu'un hôtel & Rhode Island, une usine de tissage en difficult', Lowell, Massachusetts-lesquels avaient bientôt d'pos' leur bilan -, ainsi que sa dernière babiole: Chancel House.

-Il n'a vraiment pas l'air content.

-C'est le seul qui regarde l'appareil, avait signal' Davey, qui venait de remarquer ce d'tail. Tu vois ? Tous les autres regardent un des membres du groupe.

-A part elle.

Paddi avait d'licatement tapot' le verre au-dessus d'une jeune femme de petite taille, d'une beauté radieuse, v'tue d'un ample chemisier blanc, d'une cravate desserr'e et d'un pantalon. Assise par terre, pr's de Lincoln Chancel, perdue dans ses pens'es, elle

contemplant la pelouse.

-Oui, avait dit Davey. Je voudrais bien savoir qui c'est.

-Tu en connais beaucoup ?

-A part Driver et mon grand-père seulement elle. (Il avait désigné une grande femme au menton de bouledogue et au nez charnu, assise très droite dans un fauteuil en osier, les yeux fixés sur Lincoln Chancel.) Georgina Weatherall. Hugo Driver et elle regardent tous les deux mon grand-père.

-Ils se demandent sans doute ce qu'ils pourraient en obtenir.

-Ah?

-Il y a eu un ou deux livres sur Shorelands. Georgina voulait accaparer l'attention. Tout le monde se moquait d'elle derrière son dos.

-Elle ne devait pas être ravie de la présence de cette fille.

Davey avait montré un gentleman barbu, désagréable, vêtu d'un costume en tweed trop grand, qui observait la jeune femme, les lèvres tellement pinces qu'elles ressemblaient à du fil de fer.

-Pas très amical, ce sourire, avait remarqué Davey. Je me demande qui c'est.

-Austryn Fain, lui avait appris Paddi. En 1938, il venait de publier un roman, La Haie maudite. C'était censé être génial, et tout ça, mais d'après ce que j'ai compris, ça a été oublié très vite. Il s'est suicidé en janvier 1939, en s'ouvrant les veines dans sa baignoire.

-Georgina ne pouvait pas l'aider?

-Elle l'a laissé choir comme une vieille chaussette. Mais regarde ce type-là, Davey. Il s'appelait Merrick Favor. Il a été assassiné environ six mois après que cette photo a été prise.

Paddi désignait le visage large et s'étendant d'un homme portant blazer bleu à boutons et pantalon blanc, qui se tenait juste derrière Georgina. Tout comme Austryn Fain, il souriait à la jeune femme assise sur la pelouse.

-Assassin'...

-Merrick Favor 'tait ce qu'on appelle une 'toile montante. Son premier roman, Buissons ardents, avait eu d'excellentes critiques quand Scribner's l'avait publi', en 1937, et on disait que celui sur lequel il travaillait 'tait encore meilleur. Un matin, sa nana est venue chez lui, apr's avoir essay' de l'appeler pendant deux jours, et comme elle n'arrivait pas ' lui faire ouvrir la porte, elle est entr'e par une fen'tre. Elle a fait le tour de la baraque, et elle a failli tomber dans les pommes.

-Elle a trouv' le corps ?

-La maison avait 't' d'vast'e, et il y avait du sang partout. Favor avait 't' poignard' mort. Son cadavre 'tait dans la baignoire. On n'a jamais identifi' les assassins. Son roman en chantier avait 't' r'duit en lambeaux.

-Shorelands n'a pas tellement port' chance ' ces gens-l', avait constat' Davey. Qu'est-ce qui est arriv' ' celui-l' ?

Il d'signait un jeune homme aux cheveux longs, aux lunettes de corne, au noeud papillon tombant, ' la veste de velours, au regard doux, au nez court et ' la bouche spirituelle, qui semblait concentrer toute son attention sur le s'duisant Merrick Favor.

-Creeley Monk. Encore une bien triste histoire. Un po'te. Son deuxi'me livre s'appelait Le Champ inconnu, et la seule raison pour laquelle on s'en souvient, c'est qu'un tas d'coliers ont 't' oblig's d'apprendre le po'me titre.

-Oui, avait approuv' Davey, j'ai r'cit' 'a ' l'cole. Le champ inconnu, ce champ inconnu que je croyais conna'tre *Aux jours de l'enfance, ma route ' pr'sent me ram'ne o' tu dois 'tre.p* >

-Creeley Monk s'est suicid' aussi. Il s'est fait sauter la t'te avec un fusil de chasse. A peu pr's au moment o' on assassinait Merrick Favor.

Davey contemplait Paddi avec incr'dulit'.

-Ce mec s'est fait sauter le caisson quelques mois apr's avoir quitt' Shorelands ? (Elle avait acquiesc'.) Deux des invit's de cette ann'e-l' se sont suicid's...

-C'est encore mieux que 'a. Il y en a trois. Celui-l', celui qui ressemble ' un ma'on. Il s'est flingu' aussi.

Paddi tapotait la poitrine d'un individu corpulent, trapu, v̇tu d'un pull & col roul' bleu assez l̃che, qui tentait de sourire & la fois & l'appareil-photo et & Lincoln Chancel.

-Il s'appelait Bill Tidy, et il avait publi' un livre intitul' Nos põlons, sur son enfance dans le sud de Boston. Ca doit ̃tre le seul prol'taire que Georgina ait jamais invit' ̃ Shorelands. Nos põlons est une oeuvre magnifique, mais elle a 't' 'puis'e presque tout de suite, et n'a 't' r'imprim'e qu'& la fin des ann'es soixante. Je ne peux pas l'affirmer, mais je crois que Tidy a eu beaucoup de mal & se remettre au travail en rentrant & Boston. Quoi qu'il en soit, il a saut' par la feñtre de son appartement, du quatri'eme 'tage. En janvier 1939.

-En...

-Entre l'assassinat de Favor et le suicide de Monk, qui se sont suivis de pr̃s, et deux jours avant que Fain ne mette fin & ses jours. ♦a ressemble wn peu & une mal'diction, hein?

-Bon Dieu ! On dirait qu'ils ont pay' pour le succ̃s de Driver.

-Tu devrais 'crire un livre sur le sujet, avait sugg'r' Paddi.

-Je croyais que tu en avais d'j̃& lu un.

-J'ai lu pas mal de choses sur Shorelands, parce que je m'int'resse & Hugo Driver, mais ces informations sont tr̃s dispers'es. En fait, presque tout le monde se fout de ce qui s'est pass' l̃-bas apr̃s la fin des ann'es trente. Au d'but de la guerre, tout 'tait fini. Georgina buvait, prenait du laudanum, et ses anecdotes commeñaient & sentir le ranci. Elle racontait que Marcel Proust avait empuanti la Mai-son de Miel avec ses poudres contre l'asthme, ce qui est une jolie histoire. Manque de pot, Proust n'a jamais quitt' la France. Georgina a fini par se retirer dans sa chambre & coucher et elle est morte vers 1950. Le domaine a p'riclit' jusqu'& ce qu'il soit rachet' par une association de pr'servation des sites.

-Qu'est-ce qui est arriv' ̃ la fille assise par terre, pr̃s de mon grand-p̃re ?

-Elle est cens'e avoir disparu pendant son s'jour, mais ce n'est pas tr̃s clair.

Les personnages de la photo pos'e sur les genoux de Paddi, son grand-p̃re et le Grand Auteur, Austryn Fain et Merrick Favor, Creeley Monk, Georgina Weatherall et Bill Tidy, ainsi que la jeune femme

pensive, semblaient & Davey aussi familiers que ses anciens camarades de classe. Il voyait en eux avec une telle clarté qu'il ne comprenait pas comment, jusqu'à cet instant, il n'avait pas remarqué l'évidence du cliché. Il n'avait jusqu'alors noté que la fureur assez comique de Lincoln, mais l'évidence du cliché, c'était la cause du malaise général.

Comme si elle avait été munie d'une bande originale, la photo hurlait que l'indicateur avait fait des avances vulgaires & la charmante personne assise & ses pieds, laquelle l'avait vivement, cruellement, remis & sa place. Tandis qu'elle se refermait sur elle-même et que Chancel bouillait, les autres prenaient parti.

-Tu sais quoi ? avait dit Davey. Je ne sais rien de toi. Je ne sais pas où tu es née, qui sont tes parents, quelle école tu as fréquentée, si tu as des frères et sœurs, rien de tout ça. C'est comme si tu étais descendue d'un nuage. Où vivais-tu avant d'arriver dans la boîte ?

-A des tas d'endroits.

-Où es-tu née ?

-Tu as vraiment envie de jouer à ça, hein ? D'accord. Je suis née à Amherst, Massachusetts. Mes parents s'appellent Charles Roland et Sabina. Ma mère enseigne l'allemand dans un lycée, et mon père a enseigné l'anglais & l'université. J'ai fait l'école des beaux-arts de Rhode Island. Après, je suis allée en Europe et j'ai pas mal voyagé, mais je me suis quand même installée à Londres, pour peindre et prendre d'autres cours. Au bout de deux ans, je suis rentrée et j'ai habité Los Angeles, où j'ai fait quelques maquettes pour des magazines semi-pros, et lu tout ce que je pouvais trouver sur Hugo Driver. C'est comme ça que j'ai appris ce qui concerne Shorelands. Au bout d'un moment, je suis venue à New York pour travailler chez Chancel. Je suis entrée, j'ai montré mes travaux à Rod Clampett, et il m'a engagé.

-J'aurais dû deviner, pour les beaux-arts de Rhode Island, avait acquiescé Davey.

Rod Clampett, le directeur artistique de Chancel House, sortait de la même école et aimait à en engager les anciens élèves.

-Tu ne crois pas qu'il y a sous cette histoire de Shorelands une norme conspiration qu'on ne fait qu'entrevoir ? avait demandé Paddi.

Davey avait éclaté de rire.

-Si tu cherches une sinistre conspiration, c'est sûr que Lincoln Chancel est un bon client. Je suis persuadé que c'était un escroc de la plus belle eau. C'est un peu le grand secret familial-la chose dont on ne parle jamais. Au cours de son ascension sociale, le père de mon père a de toute évidence poignardé dans le dos tous ceux qu'il a croisés, et volé des deux mains chaque fois qu'il en a eu l'occasion. Il a construit une fortune immense, mais au prix d'un tas de crimes.

Il se tut un instant, un sourire d'après-pensée aux lèvres, tandis que les ombres rassemblées au centre du loft semblaient s'épaissir. Comme il baissait la tête, ses yeux étaient tombés sur la photographie de Shorelands. Brusquement, Lincoln Chancel s'était dressé devant lui, lui propulsant vers l'âme sa fureur, sa rage et sa frustration.

Paddy lui avait caressé la joue d'un doigt frais, puis s'était levé, lui avait tendu la main, et l'avait entraîné à travers la pièce.

-Elle a insulté mon grand-père, non ? Cette fille qui a disparu.

-C'est peut-être ton grand-père qui l'a insultée, elle.

A reculons, elle l'avait attiré vers une fresque sur laquelle Prince Soir montait la garde devant l'entrée obscure d'une caverne. Elle s'était approchée de cette dernière et, au lieu de se cogner, y avait pénétré. Davey l'avait suivie à travers l'ouverture.

Et voilà, dit-il. C'était la fin de l'histoire.

-Mais on ne peut pas être la fin. (Nora s'efforçait de ne pas hurler.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

-C'est dur à raconter.

Davey n'avait pas fini de parler de Paddy Mann. Il avait juste fini d'en parler de cette manière-là.

-Tu te rappelles ce qu'on a vu dimanche ? Où on est allé ? (Nora acquiesça, redoutant presque ce qui allait suivre. Il ne l'aida pas.) Et voilà.

-Est-ce que tu as fini par trouver le manuscrit ? Qu'est-ce qui est

arriv' ? Paddi ? Oh non ! Tu ne vas pas me dire qu'elle a t' assassin'e, hein?

-Je n'ai jamais retrouv' le manuscrit. De toute faÇon, mon p'ère m'a annonc' qu'il renonÇait à l'édiction comment'e du Voyage dans la nuit.

-♦ a d♦ bouleverser Paddi. (Comme Davey se remettait à lisser le couvre-lit, Nora fit une autre tentative.) Elle s'tait tellement impliqu'e dans ce pro-jet.

Davey acquiesÇa, baissant les yeux et avanÇant les l'vres, comme il le faisait lorsqu'il tait dans une situation d'licate.

-Raconte-moi ce qui est arriv'.

-On a pass' ensemble la soir'e du jeudi, celle où je lui ai donn' la photo. Le vendredi, je ne l'ai pas vue du tout. Quand je suis rentr' chez moi, toute la coke que j'avais prise m'a rattrap', et j'ai dormi deux jours complets. Un vrai coma. Je me suis r'veill' juste à temps pour me doucher et me changer avant de retourner au boulot.

-Où Alden t'a inform' qu'il refusait ton enfant ch'ri. Et il fallait que tu annonces la nouvelle à Paddi.

-Quand je suis arriv' au quinzisième t'age, elle traînait dans le couloir, comme si elle avait su ce qui allait se produire. On n'a pas eu trop le temps de discuter avant que j'aille voir mon p'ère, si bien qu'elle a demand' « sept heures et demie? », ou quelque chose comme Ça. J'ai acquiesc' et je suis entr' dans le bureau de papa. Comme elle tait encore là quand je suis ressorti, je lui ai annonc' la mauvaise nouvelle. Elle n'a pas dit un mot. Elle a juste tourn' les talons et elle est partie. Alors, à sept heures et demie, je suis all' chez elle.

Quand je suis arriv' au loft, je ne l'ai pas vue, si bien que j'ai un peu visit'. Je pensais qu'elle dormait, ou qu'elle tait dans la salle de bains. J'ai regard' ses livres. Tu sais ce que c'tait? Uniquement des romans de Driver. Du grand format, du poche, des 'ditions 'trangères, des 'ditions illustr'es.

-Ce n'est pas tellement surprenant, remarqua Nora.

-Attends. Ensuite, bien sûr, il a fallu que je franchisse le passage dans la fresque pour aller explorer la seule autre pièce que je connaissais. Je suis donc entr' dans la caverne. Et puis au bout d'un petit siècle, j'ai r'cup'r' l'usage de mes membres et j'ai r'alis' que, finalement, je n'allais pas m'vanouir.

Il se tourna vers Nora, qui se contenta de lui rendre son regard. Voilà qui sonnait comme une invention.

-C'était un véritable abattoir. Il y avait du sang partout. J'avais une trouille pas possible. J'étais quasiment sûr qu'on ne pouvait pas saigner autant sans mourir, et je serrais les dents, parce que je m'attendais à trouver un cadavre. Je suis passé de l'autre côté du lit. Il y avait une gigantesque tache de sang par terre et sur le mur, jusqu'à mi-hauteur.  a m'a presque fait vomir, parce que j'avais eu la certitude de la trouver là. J'ai même regardé sous le lit.

-Pourquoi n'as-tu pas appelé la police?

Et pourquoi est-ce que j'ai envie de croire ça ? Il est en train de décrire la chambre de Natalie.

-Je ne savais pas o' était le téléphone. Je ne savais même pas s'il y en avait un !

Davey explora nerveusement la chambre du regard, ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises, comme s'il avait tenté de raval  cette remarque.

-Tu n'avais pas peur que l'assassin soit encore là?

-Si j'avais pensé  a, Nora, j'aurais eu une crise cardiaque aussi sec.

-Où as-tu trouvé le corps ?

-Je ne l'ai pas trouvé.

- O' était-il, alors ? Il devait bien être quelque part.

-C'est ce que j'essaie de t'expliquer. Personne ne l'a trouvé. Il n'était pas là.

-Tu veux dire que c'est comme pour Natalie? Le cadavre avait disparu, là aussi.

Il acquiesça.

-Comme Natalie.

Nora tenta de retrouver la maîtrise d'elle-même, la perception d'un monde sens .

-Mais il ne peut pas vraiment y avoir de rapport, hein ?

-Qu'est-ce que j'en sais?

Elle essaya à nouveau.

-J'imagine que Natalie ne t'a jamais cit' Hugo Driver, qu'elle ne t'a pas envoyé à la recherche de vieux manuscrits...

Nora se rappela soudain les livres aperçus dans la chambre de la disparue et laissa sa phrase en suspens.

-Non, en effet, répondit Davey sans relever la tête.

Le silence qui suivit parut à son épouse extrêmement lourd.

-Qu'est-ce que tu as fait quand tu as compris qu'elle n'était pas là?

Il prit une profonde inspiration et regarda pardessus l'épaule de Nora.

-J'étais trop effrayé pour rentrer chez moi, alors j'ai marché jusqu'au centre-ville et j'ai pris une chambre d'hôtel sous un faux nom. Vers midi, le lendemain, j'ai appelé Rod Clampett et je lui ai demandé si Paddy était au bureau. Il m'a répondu qu'il ne l'avait pas vue de la journée, mais qu'il lui demanderait de me passer un coup de fil quand elle arriverait. Bien entendu, elle n'est pas arrivée.

-J'imagine que tu ne pouvais pas réellement partir à sa recherche, soupira Nora. Cela dit, excuse-moi, Davey, mais pourquoi m'as-tu raconté tout ça?

-Il faut que je me lève et que je bouge un peu. Tu pourrais faire du café ou quelque chose comme ça?

-Je pourrais faire du café, proposa-t-elle en consultant le radio-réveil posé auprès du lit.

Il était deux heures du matin. Elle prit une robe de chambre jaune pâle sur le canapé, l'enfila et serra la ceinture. Davey, toujours au lit, avait le regard dans le vague. Un instant, il se changea en un être que Nora n'avait encore jamais vu, inefficace, et qui serait toujours d'passé par la vie. Puis il releva les yeux vers elle et fut à nouveau son époux, Davey Chancel, qui tentait de paraître moins soucieux qu'il ne l'était.

-Tu sais où est le peignoir en soie bleue, Nora ? demanda-t-il. Le thaïlandais.

-A la porte de la salle de bains, répondit-elle avant d'aller faire du

café.

Davey but une gorgée de French Roast d'caféin et fit la grimace en le trouvant trop chaud.

-Une goutte de kummel n'irait pas mal avec ce moka java, tu ne crois pas ?

Nora secoua la tête, puis changea d'avis.

-Pourquoi pas ?

Il s'approcha du buffet et en sortit une bouteille de kummel Hiram Walker, le seul que Nora eût trouvé lors de sa dernière visite chez le caviste. Il fit la grimace en regardant l'étiquette, pour lui signifier qu'elle aurait dû aller dans un autre magasin, voire jusqu'en Allemagne, afin de se procurer une marque convenable. Puis il remplit sa tasse à ras bord et passa derrière sa femme, il versa un bon centimètre d'alcool dans la sienne. Une odeur capiteuse de cumin et de fleurs emplît la cuisine.

-Eh bien ? demanda Nora.

-Oui.

-Oui, quoi ?

Elle but un peu de ce qui lui évoquait un contre-poison avec un arriére-goût fortuit de café.

-Oui, il y a autre chose, mais ça me gêne un peu de t'en parler.

Elle avala une nouvelle goutte de la mixture, qu'elle trouva moins abominable qu'auparavant.

-Je ne t'ai pas tout dit, à propos de ma dernière visite au loft de Paddi.

-Oh, non.

-Ce n'est pas quelque chose que j'ai fait, Nora. Je ne suis coupable de rien du tout.

Alors pourquoi en as-tu autant l'air ? se demanda-t-elle.

-Bon, d'accord, c'est quelque chose que j'ai fait. (Il but une gorg'e et renversa la t'te en arri'ure, comme si, tel un oiseau, il avait d'♦ agir ainsi pour d'glutir, puis il baissa les yeux et entoura sa tasse de ses mains.) Je t'ai dit que j'avais regard' sous le lit.

Nora eut soudain le sentiment que ce qu'il se pr'- paraît & dire allait changer & jamais ce qu'elle 'prouvait pour lui. Elle songea alors que son r'cit au sujet de Paddi Mann avait d'ores et d'j& chang' la mani'ure dont elle le consid'rait.

-J'y ai vu quelque chose.

-Quelque chose ? r'p'ta-t-elle.

-Un livre. (C'est tout ? songea Nora. Pas de t'te tranch'e, pas de million de dollars dans un sac en papier?) Quand je l'ai r'cup'r', je me suis dit qu'elle l'avait peut-¶tre m¶me laiss' pour moi. Qu'est-ce que c'rait, & ton avis?

-Le Livre des Morts 'gyptien? Le... euh... le machin de Lovecraft, l&... le Necronomicon ?

-Le Voyage dans la nuit. Une 'dition de poche.

-Excuse-moi, mais ¶a ne me para¶t pas si 'tonnant que ¶a.

Davey soutint le regard de sa femme et but une nouvelle gorg'e de son caf' am'lior'.

-N'est-ce pas ? Je l'ai ouvert. Je me disais qu'il y avait peut-¶tre un message pour moi, ou quelque chose dans ce genre-l&, & l'int'rieur. Mais il n'y avait rien, & part ce qui 'tait cens' y ¶tre. Et son nom.

-Son nom, r'p'ta Nora, qui avait le sentiment d'¶tre un 'cho.

-Sur la page de garde. En haut. Paddi Mann.

-Elle avait 'crit son nom dessus ?

-Exactement. J'ai fourr' le bouquin dans ma poche et je l'ai emport'. Quelques jours plus tard, j'ai essay' de le retrouver mais je n'ai pas 't' fichu de remettre la main dessus.

-Il est tomb' de ta poche.

-Et voil&: c'est parti, d'clara-t-il en reposant sa tasse. Ne bouge pas. Je reviens tout de suite.

Il se leva et sortit de la cuisine, resserrant nerveusement les pans de son peignoir. Nora l'entendit remonter dans la chambre. Un placard s'ouvrit et se referma. L'instant d'après, Davey revenait, un livre de poche noir familier à la main. Comme s'il n'avait guère eu envie de s'en s'parer, il se rassit et le tint devant lui à deux mains, avant de le présenter à sa femme.

-Je suppose que ce n'est pas...

Nora se rendit compte qu'elle n'avait pas plus envie de recevoir l'ouvrage que lui de le lui donner. Elle le prit tout de même. Sur la page de garde un peu jaunie, écrit en petites lettres bien formées, au stylo-bille, se trouvait le nom de PADDI MANN. En dessous, Davey avait apposé sa signature.

-Alors, il a refait surface, constata-t-elle.

-Et où ? Je te le donne en mille.

-Comment veux-tu que je le sache?

Elle reposa le livre, songeant qu'elle n'avait finalement pas très envie de l'apprendre, et espérant sans savoir pourquoi qu'elle n'en aurait pas besoin. Elle se prépara à une nouvelle invention de son mari.

-Dans la chambre de Natalie Weil.

-Mais... (Nora ouvrit la bouche puis la referma. Incapable de supporter plus longtemps l'expression de Davey, elle baissa les yeux vers ses doigts, posés au bord de la table, comme si elle s'était préparée à jouer du piano.) Le livre, le même livre.

-Le même. Je l'ai vu quand on est entrés, et une fois que le gros flic nous a raccompagnés, j'y suis retourné, tu te rappelles ? J'ai ouvert le bouquin et j'ai failli tomber dans les pommes. Ensuite, je l'ai mis dans ma poche.

-Qu'est-ce qui t'a poussé à y retourner? Tu te doutais que...

-Bien sûr que non. Je voulais juste le regarder de plus près.

Il haussa les épaules.

-Tu ne sais pas comment il est arrivé là?

-Ce n'est pas moi qui l'y ai mis, si c'est ce que tu veux dire.

-Tu n'as jamais donn' un exemplaire du Voyage dans la nuit à Natalie ?

-Tu veux que je te le confirme par 'crit? demanda-t-il avec une exasp'ration non feinte. (Nora songea que ce ne serait peut- $\hat{t}$ re pas inutile.) Quelqu'un me l'a pris. Il a tu' Paddi et il a laiss' le bouquin à mon intention. Ensuite, il me l'a vol'. C'est la m $\hat{t}$ me personne qui a tu' Natalie et qui a laiss' le livre dans sa chambre.

-C'est le loup qui a tu' Paddi Mann ? demanda Nora, trop d'sorient'e pour s'exprimer clairement.

-Prince Soir? Qu'est-ce qu'il a à voir là- dedans ?

-Non, d'sol'e, je parlais de notre loup à nous, le Loup de Westerholm. (Elle agita la main devant elle, comme pour effacer un tableau noir.) C'est comme Π a que j'appelle ce type. Celui qui a assassin' Natalie et les autres.

-Notre loup. (Il paraissait troubl'. Nora craignait que ce trouble n'e $\hat{t}$ t pour cause l'usage qu'elle avait fait d'un animal sacr' d'Hugo Driver.) Oui, c' $\hat{t}$ ait le m $\hat{t}$ me type. D'accord. C'est fatalement Π a. Il ne ressemble pas tellement à Prince Soir, cela dit.

-On ne peut pas tout rapporter à Hugo Driver.

-Le Voyage dans la nuit se rapporte à Driver. Et Paddi se passionnait pour lui.

Elle l'avait mis sur la d'fensive.

-Ce que je veux dire, Davey, c'est qu'il n'a pas pu laisser l'exemplaire du Voyage dans la nuit de Paddi Mann chez Sally Michaelman, Annabelle Austin, ou aucune des autres. Et peut- $\hat{t}$ re qu'il ne te l'a pas vol'. Il l'a probablement trouv'.

Davey secoua vigoureusement la t $\hat{t}$ te.

-Je parie qu'il y a un lien entre les femmes qu'il tue et certains aspects du livre. En fait, c'est 'vident.

-Comment Π a?

-A cause de Paddi, r'pondit-il. Paddi $\hat{t}$ ait à l' $\hat{t}$ vidence Paddy, tu ne crois pas?

-Paddi $\hat{t}$ ait Paddy ? Je ne comprends pas.

-Dans le roman. La souris. La souris Paddy qui parle du Champ de Vapeur & P'pin Petit. Bon Dieu, tu ne te rappelles vraiment rien. Paddy est... Des fois, je me demande si tu as seulement lu Le Voyage dans la nuit.

-J'en ai lu des bouts.

-Tu m'as menti. (Il la contemplait avec une stup'faction sans bornes.) Tu m'as dit que tu l'avais termin' et tu mentais.

-J'ai saut' des pages, avoua-t-elle. Je suis d'so-l'e. Je sais que c'est important pour toi...

-Important ?

-Mais ꞑa ne t'inqui'te pas un peu qu'un homme qui a tu' cinq femmes ait...

-Ait quoi ?

-Qu'il ait, d'une certaine mani're, un rapport avec toi? Je ne sais pas comment le dire mieux, parce que je ne comprends pas.

Un 'clair douloureux explosa sur la droite du front de Nora, propulsant une fl'che br'illante dans sa pupille. Elle s'appuya au dossier de sa chaise et se posa la main sur les yeux.

-Je n'arriverai jamais & dormir, d'clara Davey. Je crois que je vais descendre au living, mettre un peu de musique.

Nora attendit d'ꞑtre invit'e & l'accompagner, afin de pouvoir refuser. Elle l'entendit repousser sa chaise et se lever.

Il lui conseilla d'aller s'allonger. De prendre de l'aspirine.

Elle baissa la main. Davey inclina la bouteille brune carr'e au-dessus de sa tasse, o' il versa plusieurs centim'tres du liquide ambr' qui puait le cumin.

-Tu disais avoir apport' le manuscrit que tu as trouv' dans la salle de conf'rences-le bouquin de Clyde Morning. ♦a t'ennuierait que j'y jette un coup d' oeil ?

-Tu as envie de lire du Clyde Morning ?

-Je veux lire le premier des nouveaux Blackbird Books, dit Nora, mais son mari n'accueillit cette r'plique conciliante que par un

froncement de sourcils et un haussement d'épaules. Tu pourrais me le donner?

Il inclina la tête et roula de grands yeux.

-Si ça t'amuse.

Il passa dans son « bureau ». Elle l'entendit parler tout seul tandis qu'il ouvrait sa mallette. Quand il revint à la cuisine, il tenait maladroitement une pile de feuillets étonnamment mince, maintenue par des élastiques.

-Tiens. (Il posa le manuscrit sur la table.) Tu me diras ce que ça vaut.

-Tu ne fais pas confiance au grand Clyde Morning ?

D'un coup à la porte, Davey se retourna, la regarda en feignant de la plaindre d'être abandonnée, puis il s'enfuit.

Elle posa les élastiques, tapota le bas du manuscrit sur la table, puis observa le numéro inscrit dans l'angle supérieur droit de la dernière page. Quelque miracle d'art narratif qu'elle réalisait l'espoir de Blackbird Books dans Spectre, il l'avait comprimé en 183 pages.

De l'étage inférieur montait le son étrange de Peter Pears chantant un opéra de Britten que Nora avait bien souvent entendu, mais dont elle ne retrouvait plus le titre. La voix semblait provenir d'un univers inhumain situé entre terre et paradis. Mort à Venise, voilà ce que Davey cherchait. Elle ramassa le mince manuscrit, l'emporta au salon, alluma la lampe que lui avait vendue Sally Michaelman, et s'étendit sur le canapé pour lire.

LIVRE TROIS

AU COEUR DE LA NUIT

ENFIN, L'ENFANT ABANDONNA TOUTE ESPÉRANCE ET DUT ADMETTRE QUE CE TROUBLEUX PAYS ÉTAIT LA MORT, QUE JAMAIS IL NE LE QUITTERAIT. PERDANT POUR UN TEMPS LA RAISON, LA VOLONTÉ, IL SE MIT À SANGLOTER DE PEUR ET DE DÉSESPOIR.

Le lendemain matin, tôt, Nora tourna le dos au Sund de Long Island,

courut sur le pont de bois vo❖t de Trap Line Road, et arriva aux cinq hectares de marais boisés qui constituaient la Réserve naturelle Pierce A. Gordon. L'air était frais et, derrière elle, des mouettes sautillaient le long de la plage jonchée d'algues. Elle avait atteint la moitié de son parcours. Il lui restait à redécouvrir les plaisirs du « Refuge à Oiseaux », comme les habitants de Westerholm appelaient la réserve. Durant un peu moins d'un quart d'heure, elle jouit de l'illusion de traverser un paysage identique à celui des grandes étendues du Michigan, où Matt Curlew l'emmenait pêcher, le week-end, quand elle était enfant. Ce quart d'heure était le jardin secret de son jogging matinal, et après sa première nuit quasiment blanche depuis des années, elle ne songeait qu'à en profiter en cessant de penser, de s'inquiéter, ou de quoi que ce soit qui l'avait occupée durant les quatre heures précédentes. Les arbres familiers l'entouraient, abritaient cardinaux et geais criards. Un coup d'oeil à sa montre lui apprit qu'elle avait déjà cinq minutes de retard par rapport à son temps habituel.

Le récit d'émotionnel de Davey l'avait plus affectée qu'elle ne voulait bien l'admettre. Dans le passé, les accrocs qu'il faisait à la vérité servaient à lui ajouter un peu d'humour ou de couleur, quand leur raison d'être n'était pas la vantardise pure et simple. Quoique extrêmement colorée, l'histoire de Paddy Mann semblait dissimuler plus qu'elle ne révélait. Même si son mari avait tenté de souligner à quel point il avait très subtil, il en avait trop fait.

D'autres questions la troublaient. Elle avait lu une vingtaine de pages de Spectre dans un tel tourbillon de doute et de colère que les mots avaient immédiatement disparu de sa mémoire.

De quel droit Davey exigeait-il qu'elle s'intéresse à un auteur de seconde zone ? Pour lui faire plaisir, elle avait absorbé nombre de connaissances sur la musique classique. Elle savait faire la différence entre Maria Callas et Renata Tebaldi, reconnaître cinquante œuvres de leurs premières mesures, et différencier Horowitz de Ashkenazy dans les Nocturnes de Chopin. Pourquoi aurait-elle dû s'incliner devant Hugo Driver ?

À ce point, sa conscience l'avait contrainte à admettre qu'elle avait bel et bien menti à Davey au sujet du Voyage dans la nuit. Abandonnant le manuscrit, elle était descendue et avait marqué une pause à l'entrée du living. Mort à Venise jaillissait des enceintes. Elle avait poussé doucement la porte, espérant découvrir son mari assis, en train de prendre des notes, de contempler le mur, ou de faire quoi que ce soit qui le montrât au moins aussi veillé qu'elle. Enfoncé jusqu'au menton sous une couverture, les yeux fermés et les lèvres agitées par

un souffle r'gulier, il 'tait allong' sur le canap'. Comme elle l'avait pr'vu, le roi de la sensibilit' avait charg' les deux CD de Britten dans la platine, s'tait enroul' comme un b'b' dans la couverture, et avait esp'r' qu'elle s'endorme avant lui.

C'tait la goutte d'eau qui faisait d'border le vase. Nora 'tait retourn'e au salon et avait mis la radio. Elle avait chang' de station jusqu'x en trouver une qui diffusait du James Cotton, du blues muscl', du blues avec des tripes. Poussant le volume, elle s'tait assise pour reprendre la lecture de Spectre.

Spectre 'tait le deuxi'eme sujet qu'elle souhaitait bannir de son esprit durant sa portion de parcours pr'f'r'e. Au bout d'environ une heure de lecture, une hypoth'se concernant Clyde Morning lui 'tait apparue. Si elle se r'v'lait exacte, elle s'av'rerait peut-^tre importante pour Nora et Davey. Peut-^tre pas. Ensuite, le roman en lui-m^me posait probl'eme. Comme elle l'avait craint, il s'agissait d'un livre tr'us l'ger. On e't dit un simple plan, x peine 'toff' par un auteur trop 'puis' ou trop paresseux pour se rappeler le nom de ses personnages. George Carmichael, le protagoniste, devenait George Castairs x la page 15, puis retrouvait son nom d'origine x la page 35. Ensuite, il passait de l'un x l'autre, selon-d'apr's Nora-celui qui surgissait le premier dans l'esprit de Clyde Morning lorsqu' il s' installait devant sa machine 'crire.

Pis encore, des tics d'criture alourdissaient le style. Trois personnages diff'rents employaient l'expression: « Ce n'est que trop vrai ». Nombre de phrases commen'aient par: « Vraiment », suivi d'une virgule. Les yeux de George Carmichael-Castairs 'taient invariablement d'un brun profond et chaleureux, ses chaussures quadrill'es d'raflures. Ni le sens des mots ni la grammaire n'taient x l'abri. Quand George d'valait les escaliers, le soleil frappait ses yeux d'un brun profond et chaleureux. Quand il consid'rait avec amour sa bien-aim'e, Lily Clark, lesdits yeux adh'raient x la robe de la jeune femme, x moins qu'ils ne s'envolassent x travers la pi'ce pour rejoindre ses l'vres de tigresse. A cinq ou six reprises, George et d'autres personnages usaient le cuir de leurs chaussures en arpentant le pav' ou en montant l'escalier quatre x quatre. Quand elle avait remarqu' ces r'p'titions, Nora 'tait all'e chercher un crayon et avait appos' de l'g'ures marques dans la marge chaque fois qu'elle en trouvait une.

Lorsqu'elle avait achev' sa lecture, une p'le lumi're oblique traversait les fen^tres de la fa'ade. Elle 'tait retourn'e chercher du caf' x la cuisine, et s'tait alors aper'u qu'elle avait moulu du French

Roast non d'cafin'. La radio avait diffusé du blues toute la nuit, avant de passer au jazz tandis qu'elle lisait les dernières pages du manuscrit. Un saxophone ténor jouait une ballade avec une telle tendresse que chaque note semblait flotter à travers la peau.

-Scott Hamilton, avait annoncé le speaker. Avec Chelsea Bridge.

Scott Hamilton... est-ce que ce n'était pas un patineur artistique ?

Nora avait relevé les yeux du manuscrit, d'orientée, incertaine. C'était comme si, avec le son du saxophone, quelque pensée secrète, qu'elle n'eût pu admettre en temps normal, s'était introduite en elle et y avait pris forme avant de s'échapper à nouveau. Carmichael/Castairs et Paddy Mann en avaient fait partie. Cette expérience lui avait donné l'impression curieuse d'être une visiteuse au sein de sa propre vie. Elle s'était levée, avait mis les mains sur les hanches, et opéré deux rapides rotations du buste à droite, puis deux à gauche.

Davey n'avait pas quitté le living de toute la nuit, mais elle ne lui en voulait plus. Après avoir gardé ses craintes en lui durant une semaine, il avait fini par se confesser. Même s'il n'y avait là-dedans que dix pour cent de vérité, ça restait une confession.

Nora était descendue jeter un coup d'œil à son mari. Le visage qui dépassait de la couverture était tendu par un rictus angoissant. Elle avait teint la lumière et coupé la platine CD. De retour à l'étage, elle avait remis les élastiques autour de Spectre, à la fois totalement puisée et parfaitement réveillée. Pourquoi ne pas profiter de ces heures supplémentaires pour aller courir, puis leur préparer le petit déjeuner avant que Davey ne parte pour New York ? Inspirée, elle avait enfilé un short, des chaussures de sport, un T-shirt et un pull en coton, puis s'était coiffée d'une casquette à longue visière et avait quitté la maison. Après quelques minutes d'échauffement sur l'herbe mouillée de rosée d'une pelouse qui lui paraissait étrange dans la lumière bleu-gris de l'aurore, Nora s'était lancée entre les maisons endormies de Fairytale Lane.

Des aiguillons de doute et d'inquiétude continuèrent de saper sa concentration tandis qu'elle courait à travers le paysage quasi hallucinatoire du Refuge à Oiseaux. Paddy Mann ne constituait pas un problème; pas plus que ne l'était vraiment ce que dissimulait Davey, quoi que ce fût. Ses secrets se révélèrent toujours moins importants qu'il ne l'imaginait. Le problème était de savoir si elle devait ou non lui révéler ce qu'elle avait découvert fortuite-ment au sujet de Clyde Morning.

Nora ramassa le New York Times sur le pas de sa porte, entra, puis jeta un coup d'œil machinal à l'affichage du système d'alarme. Le voyant vert, allumé, prouvait que nul n'y avait touché depuis son départ. Elle emporta le journal au sous-sol et ouvrit la porte du living. Perdu dans un sommeil paisible, Davey avait la couverture enroulée autour des hanches, les yeux fermés, la bouche tout juste assez ouverte pour pouvoir se lécher les lèvres.

Elle s'agenouilla auprès de lui et lui caressa la joue. Il battit des paupières.

-Quelle heure est-il ?

Elle consulta la pendule digitale posée près de la platine CD.

-Sept heures dix-sept. Il faut te lever.

-Pourquoi? Tu oublies qu'on est samedi.

-On est samedi? Seigneur! Je suis désolé. Je suis tellement dans les vapes que je croyais qu'on était lundi.

Il remarqua sa tenue.

-Tu es allé courir ? Si tôt que ça ? (Il s'assit et la fixa avec attention.) Tu as dormi un peu, au moins ? (Posant les pieds par terre, il se laissa aller contre le mur. Une vague odeur d'alcool émanait de lui.) Tu as l'air complètement excité. Je ne pensais pas que Spectre serait aussi passionnant. En fait, d'après ce que j'en ai lu, ça m'a eu l'air assez pous-sif.

Le moment ne semblait pas bien choisi pour lui révéler une théorie au sujet de Clyde Morning.

-J'ai eu quelques idées, mais il faudra que je jette encore un œil au manuscrit avant d'en parler.

-Ah? fit Davey en inclinant la tête de côté, méfiant.

-Je voudrais juste m'assurer d'une ou deux choses. Tu veux dormir encore ?

Il se frotta le visage.

-Je ferais aussi bien de me lever. Peut-être que je vais aller faire un

golf avant le d'jeuner. ♦ a t'irait ?

-Bonne id'e.

Nora embrassa une joue duveteuse qui sentait l'gûrement la sueur refroidie, puis se redressa. Dans le salon, elle r'alisa qu'elle tenait toujours le journal et le jeta sur une chaise.

Aprûs une douche rapide, elle sortit de la cabine juste au moment où un Davey nu comme un ver p'n'trait dans la salle de bains. Comme elle attrapait une serviette, il lui empoigna une fesse. Elle lui fouetta la poitrine du linge et le poussa vers la douche.

S'ch'e, elle s'enroula la serviette autour du torse et passa dans la chambre pour s'habiller. Peu aprûs, tout nu, tout rose, Davey quitta la salle de bains en s'essuyant les cheveux et d'clara:

-Le seul problûme, quand on va au club de si bonne heure, c'est qu'il faut jouer avec un tas de vieux gentlemen qui me traitent tous comme un petit-fils attard'. Ils ne pr'tent pas la moindre attention & ce que je dis.

Le t'l'phone, prûs du lit, sonna. Tous deux le fixûrent avec 'tonnement.

-♦ a doit 7tre un faux num'ro, supposa Davey. Tu n'as qu'& les envoyer balader.

-All' ? dit Nora en d'crochant. (Une voix mûle qu'elle connaissait mais n'identifia pas prononça son nom.) Oui.

-Ici Holly Fenn, Mrs Chancel. Je suis d'sol' de vous d'ranger de si bonne heure, mais au milieu de l'affolement g'n'ral, ici, il s'est produit quelque chose que vous pourriez peut-7tre nous aider & tirer au clair.

Davey apparut devant elle, v7tu d'un polo vert pûle, d'un caleçon et de chaussettes montantes bleues.

-C'est qui, le cr'tin de service?

Elle posa la main sur le combin'.

-Holly Fenn.

-Je ne connais aucun Holly Fenn.

-Le flic. L'inspecteur.

-Ah, celui-là. Super.

-Allô? s'impatienta Fenn.

-Oui, je suis toujours là.

-Si ça ne vous ennuie pas de rendre un petit service d'ordre civique à la police du quartier, votre mari et vous pourriez peut-être passer nous voir au poste. En tant qu'amis de Mrs Weil.

Davey prit un pantalon kaki dans une housse de pressing et jeta cette dernière, avec son cintre, vers la corbeille à papier-qu'il manqua.

-Je ne comprends pas, avoua Nora. Vous voulez nous parler de Natalie ?

Davey marmonna quelque chose en enfilant une jambe du pantalon.

-J'ai peut-être une bonne nouvelle pour vous, répondit Fenn. Il est possible que votre amie ne soit pas morte, finalement. LeDonne vient de la retrouver, elle ou une femme qui se prétend telle, dans Post Road. Vous pouvez être là assez vite? Votre aide me serait précieuse.

-Bien sûr, ce serait extraordinaire. Pourquoi avez-vous besoin de nous? Pour l'identifier?

-Je vous mettrai au courant dès votre arrivée, mais c'est à peu près ça. Je vous conseille de passer par-dessus: c'est un peu la folie générale, ici.

-On arrive d'ici dix minutes, affirma Nora.

-Du fond de mon pandémonium, je vous suis reconnaissant, assura Fenn. Merci.

Il raccrocha.

Tenant toujours le combiné, Nora se tourna vers son mari qui, devant le porte-chaussures, hésitait.

-Je ne comprends toujours pas, dit-elle. (Il lui jeta un coup d'oeil, mit un bruit de gorge interrogateur, et se pencha pour prendre une paire de mocassins.) Il veut qu'on passe au poste parce que l'agent qui était chez Natalie... LeDonne, c'est ça? Parce que LeDonne a trouvé sur Post Road une femme qui prétend être elle.

Davey se redressa lentement, faisant la moue.

-Et alors ? Pourquoi ont-ils besoin de nous ?

-Je ne sais pas exactement.

-C'est idiot. Ils n'ont qu'à regarder son permis de conduire. A quoi bon nous impliquer là-dedans ?

-Je l'ignore. Il a dit qu'il nous expliquerait quand on arriverait.

-♦a ne peut pas être Natalie. Tu as vu sa chambre. On ne se relève pas d'un pareil bain de sang pour aller se promener.

-D'après toi, c'est pourtant ce qu'a fait Paddi Mann.

Le visage de Davey se para d'un rouge éclatant. Il se détourna pour enfiler ses mocassins.

-Je n'ai pas dit ça. J'ai dit qu'elle avait disparu. Natalie a été assassinée.

-Pourquoi es-tu gêné ?

-Je ne suis pas gêné, je suis furieux. Je savais les flics un peu obtus et incompetents, mais ça, ça dépasse les bornes. Ils ramassent une dingue qui se prend pour Natalie, et il faut qu'on perde notre matinée à faire leur travail pour eux. (Il marcha vivement jusqu'à la porte, plongea les mains dans ses poches, et lança à sa femme un regard méfiant.) J'espère que tu auras assez de bon sens pour ne rien raconter de ce que je t'ai dit cette nuit.

Nora s'aperçut qu'elle tenait toujours le combiné et le reposa.

-Pourquoi en parlerais-je ?

-Si seulement on avait le temps de manger un morceau, soupira Davey. Viens, finissons-en.

Quelques minutes plus tard, l'Audi filait sous les arbres bordant Old Pottery Road, et Davey se demandait à haute voix s'il devait avouer aux policiers qu'il avait trouvé l'exemplaire du Voyage dans la nuit de Paddi Mann chez Natalie Weil.

-Le problème, c'est que je l'ai emporté. Je parie que ça pourrait me valoir des ennuis.

Pour Nora, cette question repr'sentait un nouvel exemple de l'’tonnante facult' qu'avait Hugo Driver de cr'er des probl'mes bien apr's sa mort.

-Il n'y a aucune raison d'en parler.

Son mari lui lan'a un regard bless'.

-C'est s'rieux, Nora. Je ne devrais peut-’tre pas venir. Cette femme ne peut pas ’tre Natalie, mais si jamais c'est elle...

-Si a ne peut pas ’tre elle, a n'est pas elle. Et si jamais c'est Natalie, elle aura autre chose en t'te qu'un exemplaire du Voyage dans la nuit.

-J'imagine. (Il soupira.) Tu disais que tu avais eu une id'e, & propos de Spectre.

-Ah, oui, se rappela-t-elle. Pendant que je courais dans le Refuge & Oiseaux, quelque chose m'a frapp'e, au sujet du style, mais je peux me tromper. (Davey acc'l'ra & l'approche du feu vert, au carrefour de Post Road, mit son clignotant et tourna, s'engageant aussit't sur la file de gauche.) Tu te rappelles: tu disais pour rire que Clyde Morning et Marletta Teatime ’taient peut-’tre la m'me personne? Je crois que c'est vraiment le cas. (Il lui jeta un coup d'oeil incr'dule.) Le mois dernier, si tu te souviens bien, j'ai lu un roman de Marletta Teatime, La Tombe attend.

-La Tombe qui l'attend, corrigea Davey.

-Oui, c'est a. Eh bien, j'ai remarqu' de curieux tics d'criture. Marletta faisait dire une ou deux fois Ce n'est que trop vrai » & certains personnages, & la place de « Oui ». Qui emploie cette expression? Les Anglais, peut-’tre, ou les Austri-liens, mais pas les Am'ricains. Dans Spectre, les personnages n'arr'tent pas de le r'p'ter.

-Clyde a visiblement lu les bouquins de Marletta.

-Il n'y a pas que a. Marletta commen'tait une demi-douzaine de phrases par « Vraiment, ». C'est exactement pareil dans Spectre. Il y a aussi une histoire de chaussures. Dans le bouquin de Teatime, le jardinier, celui qui assassine le gamin, a les chaussures quadrill'es d'raflures. C'est comme a qu'on s'aper'oit, plus tard, qu'il a pris la place d'un pas-teur dans l'autre ville. Eh bien, dans Spectre, Morning n'arr'te pas de dire que les chaussures de George Machin sont quadrill'es d'raflures. ♦a n'est m'me pas une tr's bonne description.

-Tu es directrice litt'raire, maintenant? (Nora ne r'pondit pas.) Tu vois ce que je veux dire ? Je ne crois pas que ce soit une mauvaise description, c'est tout.

-D'accord. Regarde leurs pseudonymes. Morning et Teatime, Matin et Heure du Th'. C'est comme s'ils s'appelaient quatre heures et six heures.

-Oui, fit Davey. Peut-être que Morning a pris Teatime comme pseudonyme. ♦a n'est pas totalement impossible.

-Merci.

-Avec deux noms, il pouvait sortir deux fois plus de romans. Dieu sait qu'il devait avoir besoin de fric. Il lui suffisait de cr'er la boîte postale de Marletta et un compte bancaire s'par'. Personne n'a jamais rencontr' ni l'un ni l'autre, de toute façon.

-Alors, si c'est le même auteur, ça ne pose pas de problème ?

-Pas si ça ne se r'pand pas, affirma Davey. Quand on publiera Spectre, on virera les « vraiment », les « Ce n'est que trop vrai » et les 'raflures, voilà tout.

-La v'rit' engendrerait un peu de publicit', lui fit remarquer Nora.

-Et nous ferait passer pour des cons. Non merci. Le mieux est encore de laisser ça s'vacuer tout seul. J'aimerais bien pouvoir en dire autant de cette stupide histoire avec Driver.

-Quelle histoire avec Driver?

-C'est tellement ridicule que je ne veux même pas en parler.

-C'est le problème dont t'a charg' ton père?

Davey quitta Post Road et se dirigea vers l'immeuble en pierre qui abritait le poste de police de Westerholm. Le parking adjacent semblait inhabituellement encombr'.

- En quoi ce film peut-il nuire à Chancel House ?

-Il ne peut pas, r'pondit Davey, las. Pas en lui-même. Ce qui se passe, c'est que deux foldingues du Massachusetts sont all's voir ce navet juste apr's avoir class' des papiers de famille dans leur sous-sol.

Davey traversa le parking public et s'engagea dans celui de la police,

tout aussi bond⁷. Voitures et camionnettes stationnaient devant le poste.

-Regarde ! s'exclama Nora.

Elle d⁷signait deux longues camionnettes portant le logo et le sigle de cha⁷nes d'informations new-yorkaises.

-Juste ce qu'il nous fallait.

-Ces bonnes femmes ont trouv⁷ de vieux papiers de famille ?

-Elles s'imaginent avoir les moyens de faire peur ^à mon vieux pour lui extorquer un gros paquet de fric. Leur avocat marron l'a quasiment admis.

Davey ⁷tait arriv⁷ au bout du parking sans trouver de place. Il contourna le b⁷timent pour examiner celles r⁷serv⁷es aux voitures de service.

-Je ne comprends pas, avoua Nora.

-Elles ont trouv⁷ des notes cens⁷ment prises par une de leurs soeurs. Quelque chose comme trois pages. Dans une valise.

Il se gara entre deux v⁷hicules de police.

-Elles pr⁷tendent que leur soeur a ⁷crit Le Voyage dans la nuit?

Ce que pr⁷tendaient les dames du Massachusetts ne donnait apparemment pas mati⁷re ^à discussion, car il descendit de voiture sans attendre. Nora ouvrit sa porti⁷re, sortit, et vit l'agent LeDonne venir vers eux. Il avait l'air sous pression.

-Je ne bouge pas la bagnole, pr⁷vint Davey. C'est vous qui nous avez demand⁷ de venir.

-Vous voulez bien m'accompagner ^à l'int⁷- rieur, je vous prie? Mr Chancel? Mrs Chancel? Je vous conseille de marcher vite et de ne parler ^à personne avant d'arriver chez l'inspecteur Fenn. (Il s'immobilisa ^à soixante centim⁷tres d'eux.) Suivez-moi d'aussi pr⁷us que possible.

Il les consid⁷ra tour ^à tour, fit volte-face, et se mit en marche.

Quand ils franchirent l'angle du poste de police, Nora remarqua un d⁷tail qui ne l'avait pas frapp⁷e auparavant. A l'inverse de celles qui

étaient garées dans le parking public, les voitures arrêtées devant la façade étaient occupées. Hommes et femmes regardèrent LeDonne mener ses compagnons vers le parking.

-On dirait que la moitié de la ville est là, remarqua-t-elle.

-Et c'est comme ça depuis l'aube, confirma le policier.

Ils franchirent vivement les trois longues marches. Nora sentit des centaines d'yeux avides les fixer derrière les pare-brise, puis les oubliâ en remarquant l'agitation qui régnait dans le poste. LeDonne soupira.

-Si ça ne tenait qu'à moi, on les bouclerait tous dans les cellules et on ne les laisserait sortir qu'un par un.

Il fit signe au couple de le serrer de plus près, puis plongea à l'intérieur. Davey entra derrière sa femme, lui posa les mains sur les hanches et poussa.

Comme Nora le savait depuis sa mésaventure avec le fils du milliardaire, la réception, où officiait un sergent, dominait un côté de l'entrée. De l'autre s'étendaient deux longues rangées de bancs en bois. Quelques pas devant elle, LeDonne se frayait un chemin à travers la foule qui venait de jaillir des bancs. Deux agents en uniforme, derrière le guichet, réclamèrent le calme à grands cris. Propulsé par son mari, Nora dépassa un micro tendu et se retrouva au beau milieu d'un brouhaha de questions et d'une vague humaine d'attente. Les voix lui martelaient les oreilles. Il lui semblait que Davey la soulevait de terre et la catapultait dans l'étroit sillage de LeDonne. Derrière elle, sur la droite, elle entendit une question sur la famille Chancel, mais la voix du journaliste s'éteignit quand les arrivants débouchèrent dans un large couloir où, d'un coup, ils se trouvèrent seuls.

-Le bureau de l'inspecteur Fenn est au bout, déclara LeDonne, en ayant l'air de promettre qu'une fois là-bas, ils obtiendraient réponse à toutes leurs questions.

Ils passèrent devant une série de portes aux vitres teintées. Derrière un large escalier métallique, il en ouvrit une autre, marquée
INSPECTEUR PRINCIPAL FENN.

Un secrétaire, deux chaises en bois, un long bureau vert et une table grise poussée contre un mur de brique verte peignaient la pièce. Bureau et table, tous deux métalliques, étaient encombrés de papiers. D'autres surgissaient du secrétaire ouvert. Une fenêtre étroite, derrière

le bureau, donnait sur le parking, où l'Audi faisait figure d'intruse au milieu des voitures de police noires et blanches.

-Holly Fenn est bord'lique, constata Davey en examinant les lieux, les bras crois's. Est-ce que c'est une surprise ? Pas vraiment.

Nora venait de s'asseoir sur une chaise bancale quand Fenn franchit la porte en coup de vent, tenant un 'pais carnet de notes & la mani'ere d'une arme.

-J'imagine que les journalistes vous ont un peu asphyxi's, & l'entr'e.

-On peut le dire, confirma Nora en riant. Qu'est-ce qu'ils fichent l&?

-Le grand patron s'est dit qu'on les ma'istriserait mieux & l'int'rieur du poste. (Il tendit la main & Davey, qui la serra.) Merci d'avoir fait aussi vite, Mr Chancel.

-Oui, mais pourquoi sont-ils venus? insista Nora. Je ne vois pas comment ils peuvent d'j' 'tre au courant, pour cette femme qui pr'tend 'tre Natalie.

Fenn s'immobilisa & mi-chemin de son bureau et se tourna vers elle.

-Vous voulez dire que vous ne connaissez pas la nouvelle ?

-Sans doute pas, admit-elle.

-Vous n'avez pas lu le journal, ce matin?

Elle se revit en train de le jeter sur une chaise.

-Bon Dieu ! s'exclama Davey, en se prenant la t'te & deux mains. Vous avez r'ussi? Vous l'avez eu?

-On dirait bien.

Un instant, Fenn parut presque satisfait de lui-m'me.

-R'ussi quoi? demanda Nora.

-A pincer notre assassin, lui apprit l'inspecteur. Il est en taule depuis dix heures, hier soir. A mon avis, Popsie Jennings a appel' le Times en personne. Vous connaissez Popsie, bien s'r.

Les deux Chancel connaissaient la c'l'bre Popsie Jennings, qui tenait une boutique de v'tements f'mi-nins dans la rue principale. la

femme lib'r'e, et occupait un pavillon dans la propri't' de son troi-si'eme mari, du bon c't' de Mount Avenue, & environ quatre cents m'tres des Peupliers. Popsie, petite blonde qui demeurait tr's robuste & plus de cinquante ans, dot'e d'une voix de gitane et d'un penchant pour les jurons, avait l'air d'q'tre n'e sur un yacht, et d'avoir 't' 'lev'e sur un green, mais elle avait v'cu sans se soucier des conventions, parfois m'me de mani're tapageuse. La rumeur voulait qu'elle e't baptis' son magasin par r'f'rence & elle-m'me. On murmurait aussi qu'elle avait dans sa chambre & coucher deux peintures de George Stubbs repr'sentant des chevaux, que lui avait donn'es son premier mari, et qu'elle affirmait les trois bien mon-t's-les tableaux dans leurs cadres, les chevaux et le premier mari.

-Il s'est introduit chez Popsie? s'exclama Davey. Il a eu de la chance de ne pas se retrouver attach& ' poil sur le lit, avec une bouteille de vodka entre les dents.

-C'est presque ce qui est arriv', dit Fenn. Il est arriv' chez elle vers neuf heures, hier soir. Elle s'est m'fi'e et elle l'a assomm' d'un coup de chenet. Pendant qu'il 'tait dans les pommes, elle lui a atta-ch' les mains et les pieds ensemble avec du ruban adh'sif, et ensuite, elle est all'e chercher son hachoir. Elle lui a dit qu'elle allait le castrer s'il ne se mettait pas & table.

-Eh bien ! s'exclama Nora. Elle 'tait sacr'ment s're de son coup.

-Sacr'ment furieuse, aussi.

-Alors ? demanda son mari. Qui est-ce ?

-Je suppose que vous le connaissez aussi. Richard Dart.

-Dick Dart ?

Davey s'assit maladroitement sur la chaise voisine de celle de Nora, & qu'il lan'a un regard interloqu'.

-J'rtais & l'universit' avec lui. Son fr're, Petey, 'tait dans ma classe. Quand j'ai eu mon dipl'me, Dick entra en deuxi'eme ann'e. On n'a jamais 't' amis, ni rien, mais je le voyais de temps en temps, en ville. Je l'ai m'me pr'sent& ' Nora, il y a un ou deux mois. Tu te souviens, Nora?

Elle secoua la t'te, n'ayant pas encore assimil' le fait qu'elle avait d'j& rencontr' celui qu'elle appelait le Loup de Westerholm, et se demandant pourquoi ils ne parlaient pas de Natalie Weil.

-On ça?

-Chez Gilhoolie. Juste après l'ouverture.

Soudain, elle se rappela l'individu languissant et maniéré crois dans cet affreux bar, celui qui l'avait complimenté sur son parfum alors qu'elle n'en portait pas. Ainsi, elle avait parlé à l'assassin, l'avait regardé dans les yeux, l'avait même effleuré. Voilà que le Loup se révélait être un antipathique étudiant attardé, et alcoolique pardessus le marché. S'il se conduisait comme s'il avait détesté les femmes, c'était qu'il les détestait bel et bien. Pourtant, Dick Dart ne correspondait toujours pas aux vagues images mentales qu'elle s'était formées du meurtrier de Westerholm. Il était trop ordinaire par certains côtés, trop différent par d'autres. Mais peut-être eût-elle dû deviner que le Loup serait un homme ayant une très haute opinion de lui-même, à peine voilé.

-Je n'arrive pas à y croire, souffla Davey. Tu te souviens de lui, n'est-ce pas, Nora?

-Il était affreux, mais je n'aurais pas cru qu'il l'était à ce point-là.

-Son père aussi a un peu de mal à y croire, déclara Fenn, qui passa derrière son bureau, posa brutalement son carnet et s'assit face à ses visiteurs. Leland nous a envoyé Leo Morris dès qu'il a appris ce qui s'est passé, et Leo nous emmerde depuis deux heures du matin. Il est encore dans la cellule de votre ami.

Quoique Leo Morris, l'avocat de la famille Chancel, celui qui avait loué le Queen Elizabeth pour l'anniversaire de sa fille, fût l'un des plus célèbres du Connecticut, il ne s'occupait que rarement d'affaires criminelles, si bien que Davey exprima sa surprise devant ce choix.

-Leo ne plaidera pas au tribunal-ils ont un jeune loup aux dents longues, pour ça-, mais il va préparer la défense en coulisses.

-Vous êtes sûrs que c'est bien Dick Dart l'assassin ?

-C'est lui, affirma Fenn. Quand on l'a arrêté, il avait dans la poche de sa veste un porte-cigarettes en argent appartenant à Sally Michaelman. Elle avait cessé de fumer depuis dix ou douze ans, mais son mari lui avait fait ce cadeau deux ans avant leur divorce. En outre, quand on a fouillé l'appartement de Dart, on a trouvé un tas de choses. Des bijoux, des montres ou des bibelots appartenant aux victimes-certains avec un monogramme. On vérifie pour les autres, mais je vous parie ce que vous voulez qu'ils viennent de chez ces femmes. Nom

d'un chien ! Il a même piqué un livre sur Ted Bundy ' chez Annabelle Austin-elle y avait inscrit son nom. J'imagine qu'il voulait y prendre des idées. En plus, Dart a conservé dans un album les articles sur les meurtres parus dans tous les journaux à cent bornes à la ronde. Pour couronner le tout, pendant que Popsie menait sa virilité, il a craché un détail que nous n'avons jamais communiqué à la presse.

-Quel détail? demanda Davey, qui avait paru un peu inquiet quand le policier avait mentionné le livre.

-Je ne peux pas vous le dire, s'excusa Fenn.

-Qu'est-ce qui a donné des soupçons à Popsie ? s'enquit Nora.

-Dart n'avait pas vraiment de raison de venir la voir. Il l'appelle pour lui dire qu'il veut discuter de quelque chose, mais une fois arrivé, il se contente de bredouiller des incohérences à propos de l'inventaire de la boutique de fringues-ce qui ne le regarde pas. Ensuite, il dit qu'il serait intéressant de jeter un coup d'oeil aux tableaux, que Popsie pourrait peut-être les lguer à un musée afin d'obtenir une réduction d'impôts. Il veut voir les toiles avant tout. Elle lui répond qu'il est bourré, qu'il ne mettra pas les pieds dans sa chambre ce soir-là, et qu'il ferait mieux de rentrer chez lui. En fait, ce qu'elle pense, c'est: ce type est seul; il a juste besoin de parler. Elle a connu assez d'hommes pour s'apercevoir que celui-là n'est pas là pour le sexe, qu'il n'est pas sur la bonne longueur d'ondes. Elle décide de lui servir un dernier verre avant de le mettre à la porte. Elle se lève, elle passe près de lui, et elle s'aperçoit qu'il ne la rend pas seulement nerveuse mais vraiment ner-1. C'libre tueur en s'rie. (N.d T.)

veuse. Elle s'arrête près de la cheminée. Et à ce moment-là, elle réalise une chose qui la pousse à ramasser le chenet et à lui en filer un coup sur le crâne.

-Quoi donc ? demanda Nora.

-Toutes les victimes étaient des clientes de Dart & Morris. Popsie avait elle-même envoyé Bre-wer, Austin et Humphrey au cabinet, et y avait été envoyée par Sally Michaelman. Elles n'étaient pas sur la liste des déjeuners de Dick, mais toutes le connaissaient. Elle a additionné deux et deux et, comme c'est Popsie, au lieu de s'affoler, elle s'est mise en colère et elle lui a défoncé le crâne.

-Est-ce que Natalie était une cliente de Dart? interrogea Nora.

Fenn renversa la tête en arrière et contempla le plafond pendant deux secondes. Quand il se tourna à nouveau vers ses visiteurs, il paraissait presque gêné.

-Merci, Mrs Chancel, merci. Je dois commencer à me faire trop vieux pour ce métier de fous. Je suis tellement pris dans la panique ambiante que j'en oublie la raison de votre présence ici.

Il attira à lui son petit carnet et l'ouvrit à la dernière page. Nora découvrit que, loin de ressembler aux gribouillis prévisibles, les notes de Fenn étaient prises d'une écriture fine, presque calligraphiée. Il leva les yeux vers elle, puis les rabassa sur le carnet.

-Laissez-moi vous expliquer un peu tout ça. LeDonne venait prendre son service plus tôt que prévu, à ma demande. Il remontait Post Road quand il a remarqué une femme à l'attitude étrange en face de la maison abandonnée qui abritait autrefois la crèche Jack et Jill, au milieu du bloc 13, juste après la vieille usine de meubles. Vous voyez?

-Oui, répondit Nora, qui ressentit une vague inquiétude quand il releva les yeux.

-LeDonne s'est approché d'elle. Elle avait l'air considérablement prouvée.

-Elle ressemblait à Natalie? demanda son interlocutrice.

Fenn ignora la question.

-Elle a plus ou moins imploré d'être emmenée ici. Elle voulait à toutes forces s'éloigner de l'ancienne crèche. Quand LeDonne l'a fait monter en voiture, il a remarqué une ressemblance avec les photos qu'il avait vues, et il lui a demandé si elle était Natalie Weil. Elle a répondu que oui. Il l'a ramenée au poste, on l'a fait entrer dans le bureau du commandant et elle s'y est endormie presque aussitôt. On a téléphoné à son médecin, mais on n'a eu que la secrétaire, qui a dit qu'il rappellerait. On va la faire transporter à l'hôpital. Pour l'instant, elle roupille toujours sur le divan du commandant.

-Elle n'a pas expliqué ce qui lui était arrivé? Elle s'est endormie comme ça?

-En arrivant ici, elle dormait debout, je dois le préciser. LeDonne n'a jamais vu Mrs Weil. Moi non plus, et le commandant non plus. Aucun d'entre nous ne sait à quoi elle ressemble. On dirait donc que vous pouvez nous aider à nouveau, tous les deux, si ça ne vous dérange pas.

-J'espère que c'est Natalie, dit Nora. On peut la voir?

Holly Fenn contourna son bureau, un demi-sourire visible sous sa moustache.

-Allons faire une petite promenade.

-Hé ! intervint Davey en suivant sa femme et l'inspecteur. Quand Dick Dart s'est mis à table, qu'est-ce qu'il a dit à propos de Natalie?

-Qu'il ne l'avait jamais vue.

-Il ne l'a jamais vue ?

Nora n'avait toujours pas bien supporté la disparition sanglante de Natalie des autres assassinats.

-Et vous le croyez ?

Davey s'immobilisa pour laisser Fenn arriver le premier à la porte.

-Bien sûr. (Le policier ouvrit la porte et se tourna vers eux.) Il a admis tout le reste. Pourquoi mentir pour une victime de plus ? Mais la vraie raison pour laquelle je le crois, c'est que Natalie Weil n'avait jamais fait appel à Dart & Morris.

-Il ne tuait que les clientes de son père, réalisa Davey.

-Ça y ressemble bien, hein ?

Fenn les invita à passer devant. Une fois dans le couloir, il les fit circuler entre des murs d'un vert terne où s'inscrivaient panneaux d'affichage et entrées de pièces encombrées de bureaux. Ils approchèrent d'une porte métallique ouverte, gardée par un policier en uniforme. De l'autre côté, on apercevait une rangée de cellules. Nora fut frappée par la ressemblance de ces dernières avec celles qu'on voyait dans les films. Avant de les avoir observées en réalité, toutefois, on n'imaginait pas à quel point elles étaient effrayantes.

-Votre ami Dart est là-dedans, les informa Fenn. Il y restera jusqu'à ce qu'on le transfère au centre de détention du comté. Leo Morris tant avec lui, n'a risque de demander un moment. Il faut encore qu'on prenne sa photo et ses empreintes.

Nora imagina l'être mou et affecté, croisé chez Gilhoolie, enfermé dans un de ces enfers. Cette vision l'emplit d'horreur. Elle avançait encore d'un pas, et la totalité des cellules lui apparut. Dans la plus

’loign’e, un homme ’tait assis au bord de la couchette, ṭte basse. Un autre se tenait debout, le visage masqu’ par les barreaux. Ils ne parlaient pas. La visiteuse fut incapable d’en d’tourner le regard.

Davey et Holly Fenn d’pasṣrent la porte. Nora remarqua les cheveux gris ondul’s de l’homme assis, et r’alisa qu’il s’agissait de Leo Morris. Involontairement, elle jeta un coup d’oeil au compagnon de l’avocat. Au ṃme instant, il fit un pas de c̣t’ et devint Dick Dart, dont le visage s’claira. Elle sentit un choc ’lectrique au creux de l’estomac. Dart se souvenait d’elle.

Il paraissait d’tendu, nullement inquiet. Ses yeux se riṿrent & ceux de Nora, dont la vue lui procurait visiblement un plaisir intense. Quand il cligna de l’oeil, elle se foṛa & se remettre en marche en se disant qu’il ’tait ridicule de s’effrayer d’un clin d’oeil.

Un peu plus loin dans le couloir se trouvait une porte marqu’e COMMANDANT. Nora se contraignit & chasser de son esprit l’image de Dart. Elle prit une longue et profonde inspiration.

-Voyons ọ nous en sommes, dit Fenn en ouvrant le battant.

Imm’diatement, une jeune femme corpulente, en uniforme de policier, se glissa au-dehors.

-Messieurs dames, je vous pr’sente Barbara Widdoes, annoṇa l’inspecteur. C’est le commandant de notre poste, et elle fait du bon boulot. Barbara, voil& les Chancel, des amis de Mrs Weil.

-C’est Holly qui m’a fait avoir ce job, pr’cisa Barbara Widdoes en serrant la main des deux ’poux. Il est bien forc’ de dire que je le fais correctement. Comment allez-vous ?

Elle ’tait s’duisante, dans le genre cordial et appṛt’, avec des yeux bruns amicaux et des cheveux courts presque noirs, aussi fins que ceux d’un ḅb’. Au premier coup d’oeil, Nora lui avait bien donn’ cinq ans de moins que dans la r’alit’. La femme qui se tenait devant elle approchait la qua-rantaine, mais faisait plus jeune en raison de sa totale absence de rides.

-En fait, mon travail consiste & sortir tout le monde du chemin de ce vieil ours. Et & louer mon divan aux vagabonds ’puis’s.

-On peut la voir? s’enquit Fenn.

Barbara jeta un coup d’oeil & l’int’rieur. Elle acquieṣa et fit entrer

Nora, Davey et Holly Fenn dans son bureau.

Une couverture remont'e jusqu'au cou, une vieille femme ratatin'e 'tait allong'e sur un petit canap' fonctionnel pos' contre un mur lat'ral de la pi'ce obscure. Elle avait les yeux renfonc's dans les orbites, les joues creuses. Nora se tourna vers l'inspecteur et secoua la t'te.

-Je suis d'sol'e. Ce n'est pas elle.

-Approchez-vous un peu, chuchota Fenn.

Quand ils eurent fait deux pas vers la dormeuse, Davey et son 'pouse en distingu'rent mieux les traits. A pr'sent, la seconde comprenait pourquoi LeDonne l'avait prise pour Natalie. Elles pr'sentaient de l'g'ures ressemblances: la forme du front, la sculpture du nez, le pli de la bouche...

-Dommage.

-C'est Natalie, affirma Davey.

Sa compagne secoua la t'te. Il 'tait aveugle.

-Mais regarde! insista-t-il.

Instantan'ment, la femme ouvrit les yeux et se redressa, comme si elle avait 't' entra'n'e à s'veiller d'un seul coup. Elle portait un ensemble bleu souill', et ses pieds nus 'taient noirs de poussière. Nora constata qu'il s'agissait bien de Natalie Weil, finalement, une Natalie qui la fixait, les yeux 'carquill's de terreur.

-Non! Pas elle!

Elle fit un pas en arri're, horrifi'e.

La malheureuse poussa un cri strident, et Nora se retourna vers Holly Fenn, bouche b'e. Davey reculait d'j' vers la porte. Natalie ramena les jambes contre le torse, les entoura de ses bras et baissa la t'te, comme si elle tentait de se rouler en boule.

-Barbara? interrogea l'inspecteur.

-Je vais m'en occuper, r'pondit l'interpell'e, qui alla prendre Natalie dans ses bras.

Fenn et les 'poux Chancel quitt'rent la pi'ce.

-D'sol' que vous ayez dû subir ça, s'excusa le premier. Vous estimez tous les deux qu'il s'agit de Natalie Weil ?

-C'est bien elle, admit Nora, mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? Elle est tellement...

-Pourquoi a-t-elle réagi comme ça en te voyant ? interrogea Davey.

-Si je le savais...

-Nous allons la transporter à l'hôpital. Je vous recontacterai dès que j'aurai compris quelque chose, déclara le policier. Voyez-vous la moindre raison pour laquelle elle pourrait avoir peur de vous ?

-Non, aucune. Nous étions amies.

Fenn, qui semblait aussi perplexe que Nora, les guida à nouveau à travers le couloir, non pas vers la sortie, mais dans la direction qu'ils avaient suivie auparavant.

-Je peux vous demander de rester chez vous, cet après-midi ? J'aurai peut-être envie de tailler une petite bavette, un peu plus tard.

-Naturellement, dit Davey.

L'inspecteur ouvrit la porte de derrière du poste de police, et les Chancel retrouvèrent un soleil ardent, brillant.

Davey demeura muet tandis qu'ils gagnaient la voiture. Il n'ouvrit pas plus la bouche en montant au volant et en démarant.

-Davey ?

Il accéléra et prit la petite route qui s'éloignait du terrain vague et du fleuve. Rentrer par là serait plus long, mais Nora supposa qu'il désirait éviter la foule et les journalistes rassemblés devant le poste de police.

-Hé, Davey !

-Quoi ?

Une idée inattendue la frappa, et elle s'entendit interroger :

-Tu t'es déjà demandé ce qui est arrivé à tous les invités de Shorelands ? Merrick Favor et les autres, ceux dont cette fille t'a parlé ?

Il secoua la tête, presque trop furieux pour parler, mais trop

m'p'risant pour se taire.

-Qu'est-ce que j'en ai à foutre, de ce qui s'est pass' en 1938? Je crois que tu ferais mieux de ne pas commencer à me harceler, ni moi ni qui que ce soit, avec cette connerie de Shorelands. D'ailleurs, je crois que tu n'aurais rien d'faire de ce tu as fait. Quoi que tu aies fait.

-Quoi que j'aie fait?

Voilà qui la d'passait totalement.

Mais il refusa de rouvrir la bouche pendant le tra-jet. Lorsqu'ils furent de retour à Crooked Mile Road, il bondit hors de la voiture, entra dans la mai-son, courut au living et en claqua la porte.

En ce type de circonstances, Nora regrettait que son père ne fût plus de ce monde pour lui dispenser ses conseils sur l'esprit masculin. Les hommes se conduisaient parfois d'une manière que seuls d'autres hommes pouvaient comprendre. Pour autant qu'elle pût en juger, l'essentiel du savoir conventionnel sur le sujet n'était non seulement faux mais d'pass'. Matt Curlew lui eût-il conseil' d'affronter son mari, ou bien de lui accorder la paix temporaire qu'il d'sirait? La portion furieuse d'elle-même lui souffla qu'il n'eût pas manqué de signaler que, de nos jours, on voyait même des catholiques renoncer à un mariage rat'. Matt n'aurait sans doute pas consid'r' Davey Chancel comme le gendre idéal. Quoi qu'il en fût, elle l'entendait recommander les deux modes d'action avec une même clart': Rentre là-dedans et oblige-le à vider son sac, et laisse tom-ber; donne un peu de temps à ce petit con.

Nora se d'tourna de la porte: son père s'n'tait parfois retir' dans l'atelier du sous-sol, d'une manière signifiant clairement qu'on ne devait le d'ranger qu'en cas d'urgence-mort ou incendie. Ce que faisait Davey n'n'tait pas si différent.

Elle remonta pour lire l'article du Times consacré à Richard Dart. Sur la moitié inférieure de la Une s'talait le gros titre: UN NOTABLE ACCUSÉ D'ETRE LE TUEUR DU COMTE DE FAIRFIELD, au-dessus de la photo d'un garçon souriant, aux yeux sombres, à peine reconnaissable. Sans doute un cliché pris à la faculté de droit, le jour de la remise des diplômes. D'après l'article, Dart avait trente-sept ans. Il avait fait ses études au lycée Mount Avenue de Westerholm, Connecticut, à l'Université de Yale, et à la Faculté de Droit du Connecticut. Depuis l'obtention de ses diplômes, il travaillait pour le cabinet Dart & Mor-ris, fondé par son père, Leland Dart, figure

importante du Parti r'publicain local et candidat malheureux au poste de gouverneur de l'État en 1962. La sp'cialit' de Richard Dart au sein du cabinet 'tait le droit des successions. Il avait 't' arr't' et interrog' apr's que Mrs Ophelia Jennings, soixante-deux ans, veuve du yachtman et 'leveur de chevaux Ster-ling « Breezy » Jennings, l'avait assomm'-s'tant convaincue de sa culpabilit' au cours d'une visite tardive. Le chef de la police de Westerholm exprimait sa certitude que Richard Dart serait identifi' comme le meurtrier de quatre femmes dans les termes suivants: « Nous tenons notre homme, et le moment venu, nous serons pr'ts à en fournir la preuve irr'futable. » Les policiers parlaient-ils r'ellement ainsi, ou bien les journalistes inventaient-ils ?

Leland Dart avait refus' de s'adresser à la presse, mais d'clar' par l'interm'diaire d'un porte-parole que les accusations port'es contre son fils n'avaient pas le moindre fondement.

Deux longues colonnes, en page 21, fournissaient les renseignements limit's que les journalistes du Times avaient pu d'nicher pendant la nuit. Le fr're de Richard Dart, Peter, avocat dans un cabinet de Madison Avenue, s'affirmait convaincu de l'innocence de son cadet, rejoignant en cela plusieurs voisins des parents du suspect. Roger Struggles, un constructeur de bateaux au ch'mage, ami intime de l'accus', avait d'clar' à un reporter: « Dick est un type intelligent, d'contract', dot' d'un grand sens de l'humour. Il n'aurait jamais fait une chose pareille. » Un patron de bar, Thomas Lowe, le d'crivait comme « absolument charmant, dans le genre raffiné ». MrSaxe Coburg, son ancien professeur d'anglais, aujourd'hui retrait', se rappelait un enfant qui « semblait beaucoup appr'cier l'id'e de mener à bien sa t'che en effectuant le moins d'efforts possible ». Dans son almanach scolaire, Dart avait exprim' le d'sir surprenant de devenir m'decin, et choisi comme devise: Quant à vivre, nos domestiques s'en chargent pour nous.

A Yale, que son p're et son grand-p're avaient fr'quent'e avant lui, il avait 't' suspendu durant le second semestre de sa premi're ann'e, pour des raisons demeur'es secr'tes, mais il avait r'ussi ses examens avec une moyenne de C. Sur les deux cent vingt-quatre 'l'èves ayant obtenu leur dipl'me de droit à la facult', Dart 'tait arriv' cent soixante et uni'eme, et ce gr'ce au rattrapage. Il 'tait imm'diatement entr' chez Dart & Morris. Le porte-parole du cabinet le d'crivait comme « un 'l'ment unique, inappr'ciable, de notre 'quipe. Ses dons ont contri-bu' à nos efforts pour fournir à nos clients des services juridiques hors pair ».

Cet avocat aux dons uniques habitait un trois-pièces dans Harbor Arms, l'unique immeuble résidentiel de Westerholm, situé près du Yacht Club de Sequonset Bay, dans le quartier de Blue Hill. Ses voisins voyaient en lui un solitaire qui coûtait de la musique à fort volume lors des fréquentes nuits où il rentrait à deux ou trois heures du matin.

Ce faignant boursoufflé d'importance était parvenu à traverser la vie, sans parler de trois bonnes coles, grâce aux relations de son père. Il avait choisi d'habiter un trois-pièces du Harbor Arms. Blue Hill était l'un des plus beaux quartiers de Westerholm, le Yacht Club n'acceptait que des membres du calibre d'Alden Chancel et de Leland Dart, mais le Harbor Arms, un ex-casino bâti dans les années vingt, était une horrible verrue en brique, dont on ne tolérerait l'existence que parce qu'il fournissait des logements pratiques aux barmen, serveuses et autres petits employés du club. Que faisait donc Dick Dart dans ce taudis ? Peut-être y vivait-il afin d'irriter son père. Ses relations avec ce dernier étaient encore pires que celles de Davey avec le sien...

En un clair coloré, Nora revit Dick Dart faire un pas de côté dans sa cellule pour la foudroyer d'un clin d'oeil tincelant. Elle replia le journal, navrée d'avoir rencontré le meurtrier et heureuse de ne plus l'appeler à le revoir. Quand le scandale éclaterait vraiment, quand le procès provoquerait le torrent d'encre et de papier qu'avait joyeusement prédit Alden, elle se promettait d'y prêter le moins d'attention possible.

Elle se demanda ce qu'elle ressentirait si elle avait réellement connu Dick Dart. Pourrait-elle concilier ses souvenirs et l'idée de ce qu'il avait fait ? Frissonnante, elle comprit pourquoi Davey était à ce point bouleversé. C'était le choc. Un type qu'il avait fréquenté tous les jours pendant deux ans venait de se révéler un criminel. Elle savait à présent ce qu'aurait dit le sage Matt Curlew : Laisse-le méditer aussi longtemps qu'il le voudra, puis prépare-lui un bon petit dîner et fais-le parler.

Elle jeta le journal sur la table de la cuisine pour faire griller du pain de mie, sortir du réfrigérateur le fromage blanc et casser quatre oeufs dans un petit saladier. Elle les battit, puis moulut des grains de French Roast et alluma le gaz sous une bouilloire emplie d'eau. Cela fait, elle mit le couvert avant de placer le journal près de l'assiette de Davey. Elle déposait les toasts et la pâte à tartiner sur la table quand la musique, au sous-sol, s'interrompt. Se retournant vers la cuisinière, Nora battit à nouveau les oeufs et les versa dans une poêle, alors que des pas montaient l'escalier puis se dirigeaient vers la cuisine. Avec une fort bonne idée de ce qu'elle allait découvrir, elle se força à sourire en se détournant. Davey lui jeta un coup d'oeil inexpressif,

regarda la table, et hocha la tête.

-Je me demandais si on allait d'jeuner un jour.

-Je suis en train de faire des oeufs brouill's, lui apprit-elle.

Il parut presque entrer à contrecœur.

-C'est le journal?

-A la Une, précisait Nora. Il y a un article de fond à l'intérieur.

Il poussa un grognement et se mit à lire, tout en s'étalant de la pâte à tartiner sur un toast. Elle moula un peu de poivre dans les oeufs qui cuisaient et les remua.

Lorsqu'elle posa les assiettes sur la table, Davey releva la tête.

-Le vrai nom de Popsie, c'est Ophelia?

-On en apprend tous les jours.

-Exactement ce que je me disais, approuva-t-il, concentré sur son assiette. Tu sais, on n'en mange pas souvent, mais tu as toujours fait d'excellents oeufs brouill's. Juste la bonne consistance. La seule autre personne à les réussir comme je les aime, c'était O'Dotto.

Nora s'assit.

-Pourquoi l'appelais-tu O'Dotto, si elle s'appelait Day ?

-Je ne sais pas. C'était comme ça.

-Et pourquoi la Porteuse de Tasse ?

Il la considérait avec la même gêne irritée qu'il avait manifestée en la rejoignant à la cuisine.

-Je peux lire, oui ?

-Désolée, dit-elle. Je sais que cette histoire t'ennuie.

-Il y a beaucoup de choses qui m'ennuient.

-Vas-y, lis.

Il posa le quotidien de manière que son regard pût passer du texte à son assiette sans lui faire risquer ce qu'il croyait craindre en croisant

celui de sa femme. La bouilloire se mit à chanter. Nora se pencha pour verser le café moulu dans la cafetière, qu'elle emplit d'eau bouillante, coiffa de son couvercle et emporta à table. Davey était penché au-dessus du journal, un toast en main. Elle prit une bouchée d'œufs brouillés, s'aperçut qu'elle n'avait pas très faim, et observa la cafetière où noircissait l'eau, tandis que des fragments de grains d'rivraient vers le fond. Au bout d'un moment, elle goûta à nouveau les œufs et fut ravie de constater qu'ils étaient encore chauds.

Son mari poussa un nouveau grognement.

-Putain! Ils ont interviewé ce vieux con cynique de Saxe Coburg. Il doit avoir au moins cent ans. Une fois, je lui ai demandé s'il avait jamais pensé à mettre Le Voyage dans la nuit au programme, et il m'a répondu: « Je fais confiance à mes livres pour lire des histoires à leurs moments perdus. » Tu te rends compte? Il portait la même veste en tweed tous les jours, et des nœuds papillons, comme Merle Marvell. Il lui ressemblait même un peu.

Merle Marvell, qui avait commencé sa carrière en s'occupant des Blackbird Books, était depuis dix ans le directeur littéraire le plus estimé de Chancel House. Davey avait pour lui une admiration entachée de jalousie. Marvell, à son avis, n'avait guère confiance en ses capacités. Les rares fois où elle avait rencontré le directeur, lors de cocktails ou de dîners aux Peupliers, elle l'avait jugé absolument charmant-une opinion qu'elle s'était abstenue de communiquer à son mari. Elle lui toucha la main. Il toléra ce contact pendant une seconde avant de la lui retirer.

-Il doit te faire très bizarre. Un mec que tu fréquentais à l'école et qui a commis tous ces meurtres.

Davey repoussa son assiette et se couvrit le visage de ses mains. Quand il les abaissa, il regarda dans le vague et poussa un long soupir.

-Tu veux qu'on parle de ce qui me préoccupe? C'est ça que tu veux en venir?

-Je pensais qu'on allait y arriver, confirmait-elle.

-Cette histoire de Dick Dart ne m'amuse pas. (Il ferma les yeux et plissa les paupières. Posant les mains au bord de la table, il croisa les doigts et regarda à nouveau dans le vague avant de se retourner vers elle-qui sentit une alarme se déclencher dans son cœur.) Mais si tu veux savoir ce qui me préoccupe vraiment, Nora, c'est toi. Je ne sais pas si notre mariage fonctionne. Je ne sais même pas s'il peut

fonctionner. Il t'arrive quelque chose de franchement bizarre. J'ai peur que tu sois en train de perdre les p'dales.

-Perdre les p'dales ?

L'cho de l'alarme, en elle, venait de mourir.

-Comme avant, expliqua-t-il. Je sens que tout va recommencer, et je ne sais pas si je le supporte-rai. Quand je t'ai 'pous'e, je savais que tu avais des probl'emes, mais je ne pensais pas que tu deviendrais folle.

-Je ne suis pas devenue folle. J'ai sauv' la vie d'un enfant.

-Bien s'ur, mais c'est la mani'ere dont tu l'as fait qui 'tait folle. Tu l'as carr'ment enlev' l'h'pital et tu nous as fait vivre ' tous un cauchemar. Il a fallu que tu d'missionnes. Tu te rappelles, au moins? Pendant ' peu pr's un mois, plut' pr's de deux, en fait, avant que tu ne couronnes le tout en enlevant ce gamin au lieu de passer par les circuits officiels, tu n'as pas arr't' de t'engueuler avec les toubibs, tu ne dormais presque pas, tu pleurais pour un oui pour un non, et le reste du temps, tu 'tais enrag'e. Tu te rappelles quand tu as cass' la t'l'? Tu te rappelles les fant'omes que tu voyais ? Et les d'mons, hein ?

Il continua d'voquer certains exc's commis durant sa p'riode de surexcitation. Elle lui signala qu'elle avait suivi une th'rapie, et qu'ils l'avaient tous deux estim'e concluante.

-Tu as vu le DrJulian deux fois par semaine pendant deux mois. 'a fait seize s'ances en tout. Tu aurais peut-'tre d' continuer un peu. Tout ce que je sais, c'est qu'en ce moment, tu vas encore plus mal, et que je ne le supporte plus.

Nora chercha un d'tail quelconque sugg'rant qu'il p't exag'rer, plaisanter ou faire quoi que ce f'ait d'autre qu'exprimer ce qu'il prenait pour la v'rit'. Elle n'en trouva aucun. Davey 'tait pench' en avant, les mains sur la table, la m'choire crisp'e, le regard d'cid', d'pourvu de crainte. Il en 'tait enfin arriv' ' dire tout haut ce qu'il s'tait r'p't' en priv' dans le living, en 'coutant du Chopin.

-Je voudrais que tu ne sois jamais all'e au Vietnam, reprit-il. Ou que tu aies r'ussi ' oublier tout 'a.

-Super. On croirait entendre Alden. Je pensais que tu comprenais mieux que 'a. C'est tellement con, ce principe de tout oublier.

-Devenir dingue n'est pas tellement malin non plus, r'torqua-t-il. Tu

es prête à entendre la vérité ?

-Je maîtrise à peine mon impatience.

- Comment ons par les points de détail, enchaîna-t-il. Est-ce que tu as conscience de ton état au milieu de la nuit?

-Comment pourrais-tu savoir dans quel état je suis au milieu de la nuit? Tu es toujours en bas à boire du kummel.

-Tu as déjà essayé de dormir près de quelqu'un qui gigote au point de faire remuer tout le lit ? Certains soirs, tu transpires tellement que les draps finissent trempés.

- a s'est produit une ou deux fois, la semaine dernière.

-C'est bien ce que je dis, approuva-t-il. Tu n'as pas la moindre idée de ce que tu fais réellement.

Nora hoch  la tête.

-Admettons: j'ai passé plus de mauvaises nuits que je ne le croyais et ça t'a posé problème.  a, je le comprends, mais à présent que Dick Dart est der-ri re les barreaux, je vais dormir mieux.

Davey se mordit les lèvres et s'appuya au dossier de sa chaise.

-Quand tu passes une de ces mauvaises nuits, est-ce qu'il t'arrive de chercher un flingue sous les oreillers ?

Nora demeura un instant trop abasourdie pour parler.

-Eh bien, oui, parfois, quand je fais un cauchemar vraiment terrifiant, je crois que ça m'arrive.

- a t'est arrivé de dormir avec un flingue sous l'oreiller ?

-A l'hôpital militaire, oui. Comment as-tu deviné ?

- a m'est venu une nuit où tu transpirais comme une malade et où tu farfouillais sous tous les oreillers du lit. Il y avait peu de chances pour que tu cherches un ours en peluche. Ce que je me demande, c'est ce que tu ferais de ton pistolet, si tu le trouvais.

-Qu'est-ce que j'en sais? (Il attendait la suite. Vas-y, songea-t-elle.

D'balle-lui tout.) Une nuit, j'ai 't' viol'e par deux types, et un chirurgien m'a donn' une arme pour que je me sente plus en s'curit'.

-Tu as 't' viol'e et tu ne m'en as jamais parl' ?

-C'rait il y a longtemps. Tu n'as jamais voulu entendre plus d'un dixi'me de ce qui se passait l'x- bas. Comme tout le monde.

Estimant en avoir trop dit ou pas assez, Nora guetta la r'action de Davey. Elle y lut un m'lange & parts 'gales de choc et de d'ception.

-Il ne t'est pas venu & l'esprit que j'avais le droit de savoir une chose pareille ?

-Oh ! bon Dieu, je ne t'ai pas cach' d'lib'r'- ment un terrible et noir secret. Tu ne t'es pas non plus tellement press' de me parler de Paddi Mann et du Club de l'Enfer, si on va par l'x.

-C'est diff'rent, affirmat-il. Ne me regarde pas comme na, Nora, c'est diff'rent, point final. (Ses yeux se r'tr'cirent.) J'imagine que certains de tes cauchemars ont trait au viol ?

-Les pires, oui.

Il secoua la t'te, stup'fait.

-Je n'arrive pas & croire que tu ne m'en aies jamais parl'.

-Franchement, Davey, en dehors du fait que je n'ai pas envie d'y repenser tout le temps, je crois que je n'ai pas voulu t'emb'ter avec na.

Il contempla le plafond, inspira & fond, puis expira lentement.

-Passons & la suite. Cette histoire de Blackbird Books n'est qu'un fantasme. Tu m'y as fait croire un moment, je te l'accorde, mais c'est compl'tement ridicule.

Elle eut le sentiment qu'il l'avait gifl'e.

-Comment peux-tu dire une chose pareille ? Tu vas enfin...

-Arr'te. Mon p're n'acceptera jamais un truc pareil. Si j'allais le voir comme on l'avait pr'vu, il me collerait au service courrier. Tout na n'rait qu'un r'te hyst'rique. Je me demande ce qui m'a pris. (Il se massa le front, les yeux ferm's.) Question suivante: je ne veux pas, et j'insiste, je ne veux, en aucun cas, que tu harc'les ma m're pour

qu'elle te montre son pr'tendu manuscrit. C'est hors de question.

-Je te r'p'ute que je ne la harcelais pas, r'pondit Nora. Si tu passais au probl'me suivant, pour peu qu'il y en ait un?

-Oh, il y en a plusieurs. Et on parle toujours des broutilles, rappelle-toi.

Elle s'adossa à son si'ge et contempla Davey, frapp'e par l'ironie de la situation. Quand il faisait enfin preuve de l'assurance qu'elle avait tent' de lui inspirer, il s'en servait pour se plaindre d'elle.

-Je veux que tu t'moignes à mon p're le respect auquel il a droit. J'en ai plus qu'assez de ton impolitesse constante.

-Il faut que je la ferme quand il m'insulte?

-Si tu tiens à le prendre comme ça, oui. Maintenant, pour ce qui est de quitter Westerholm: c'est de la folie. Tout ce que tu veux, c'est fuir tes pro-bl'mes et, en prime, d'truire mes relations avec mes parents. Je ne te le permettrai pas.

-Westerholm ne nous convient pas du tout, Davey. New York est une ville bien plus int'ressante, plus riche, plus anim'e, plus...

-Plus dangereuse, plus ch're. On n'a pas tellement besoin de plus d'animation. New York, moi, j'y vais tous les jours. Tu as envie de voir des rues envahies par les sans-abri, avec des pickpockets sous tous les porches? ♦a te rendrait encore plus dingue.

-Tu penses r'ellement que je suis dingue.

Il secoua la t'te et leva les mains.

-Laisse tomber. On en arrive aux choses s'rieuses. Parlons un peu de la mani're dont Natalie Weil a r'agi en te voyant. Elle a compl'tement flipp'. Et ce n'tait pas à cause de moi. Ce n'tait pas à cause du flic. C'est parce qu'elle t'a vue.

-C'est parce qu'il lui est arriv' quelque chose, voil'à tout.

-Il lui est arriv' quelque chose, en effet. Dans l'ancienne cr'che où tu avais emmen' le gamin le jour où tu avais d'cid' de jouer à Dieu. Tu veux me faire croire que c'est une coïncidence?

-Tu crois que c'est moi qui l'ai emmen'e là- bas ?

Devant l'absurdité pure et simple de cette idée, Nora oublia un instant de respirer.

-Il n'y a pas d'autre explication. Tu l'as enfermée dans ce bâtiment vide et tu l'y as laissée jusqu'à ce qu'elle se débrouille pour en sortir. Ce que je me demande, c'est si tu te le rappelles ou non. Parce que tu as eu l'air réellement surprise quand elle s'est mise à hurler, et je ne crois pas que tu sois si bonne actrice que Papa, Nora. Tu as dû faire une sorte de crise psychotique.

-Je l'ai enfermée dans une baraque abandonnée? J'imagine que c'est aussi moi qui ai répandu tout le sang dans sa chambre. Qu'est-ce que j'ai fait, encore? Je l'ai torturée? Affamée?

-D'accord, c'est à toi de me le dire. Mais vu sa réaction, vu son expression, je dirais: les deux.

-Tu me stupéfies.

-C'est réciproque.

Durant le silence qui suivit cet échange, Nora considérera son mari en songeant qu'il avait réussi, sans qu'elle sache comment, à devenir quelqu'un qu'elle ne connaissait pas du tout.

-D'accord t'ennuierait de me dire pourquoi j'ai fait tout Papa et Natalie Weil, que j'aime bien ? Et que, malgré ce que tu as dit à Holly Fenn, je n'avais pas revue depuis pas loin de deux ans ?

Pour la première fois depuis le début de la confrontation, Davey parut un peu gêné. Il murmura un instant, et son malaise se changea en colère.

-Qu'est-ce que Papa pourrait bien répondre, mon Dieu ? Je me le demande, tiens.

-Moi, je me le demande, reprit Nora. D'accord crève peut-être les yeux, mais je ne vois pas.

-Est-ce que c'est vraiment nécessaire? Au point où on en est ?

-Espèce de salaud. Tu veux que je devine ?

-Tu n'as pas besoin de deviner. Tu veux juste que ce soit moi qui le dise.

-Eh bien, dis-le !

Il inclina la tête en arrière et fixa sa femme comme si elle lui avait demandé de manger une cuillerée de terre.

-Tu es au courant pour moi et Natalie. Satisfaite ?

-Toi et Natalie Weil? (Il acquiesça, las.) Tu avais une liaison avec elle ?

-«a n'allait pas particulièrement bien, au pieu, tous les deux, hein ? Chaque fois qu'on couchait ensemble, tu n'avais pas envie, pour la bonne raison que tu entrais dans la Quatrième Dimension. Enfin, je ne sais pas dans quoi tu entrais, mais où que ce soit, il n'y avait pas beaucoup de place pour moi.

-Non, renvoya Nora, luttant pour contenir les vagues de rage, de nausée et d'incrédulité qui roulaient en elle. C'est toi qui me mettais mal à l'aise. Ton travail te stressait-du moins c'est ce que je croyais -, tu étais pleine d'angoisse, et ça a commencé à te poser des problèmes au lit. Après ça, tu t'es encore plus angossé, et ça t'a posé encore plus de problèmes.

-Bien sûr. Tout est ma faute.

-«a n'est la faute de personne ! cria-t-elle. Tu es en train de raconter que c'est à cause de moi que tu as couché avec cette salope de Natalie, et tu sais ce que c'est? C'est infantile ! Ce n'est pas moi qui t'ai dit de la sauter. Tu y as pensé tout seul.

-C'est exact, tu n'es pas responsable. Tu fais à peine la différence entre la réalité et l'imaginaire.

-Je commence à la faire. «a a démarré quand ? Tu t'es pointé chez elle un jour, et tu lui as dit: voilà, Natalie, ça ne va plus très bien entre cette vieille Nora et moi, est-ce qu'une partie de jambes en l'air te tenterait?

-Si tu tiens à savoir comment ça a débuté, je l'ai croisée à la cafétéria, on a discuté, et je l'ai invité à dîner. Après, ça s'est quasiment fait tout seul.

-Et c'était il y a combien de temps, ce merveilleux dîner?

-Environ deux mois. Ce que je me demande, c'est comment tu t'en es aperçue, et quand tu as commencé à mettre au point ton projet d'élirant.

-Je m'en suis aperçue il y a seulement deux secondes ! hurla Nora.

-Natalie dira sans doute des choses intéressantes quand elle pourra parler. Parce que d'après ce que j'ai vu, tu lui as foutu une trouille de tous les diables.

-Elle a de bonnes raisons d'avoir peur de moi, mais à cause de ce qu'elle m'a fait, pas l'inverse.

Arrivés dans une impasse, ils s'arrêtèrent un instant du regard, puis une illumination frappa Nora.

-C'est pour ça que tu voulais aller chez elle, l'autre jour. Pour voir si tu n'y avais rien oublié. Tout ce que tu m'as raconté cette nuit n'était qu'un nouveau conte de fées à la Davey Chancel.

-D'accord, j'avais peur d'avoir laissé quelque chose là-bas. Si jamais j'avais vu quoi que ce soit, j'aurais pu dire que je l'avais oublié la dernière fois qu'on était passé la voir.

-Et à moi, tu m'aurais raconté une autre histoire. (Il haussa les épaules.) Comment est-ce que le bouquin de Paddy Mann est arrivé chez Natalie ?

Il sourit.

-En tout cas, ce n'est pas Dick Dart qui le lui a donné.

Nora avait envie de jeter tous les ustensiles de cuisine contre le mur. Soudain, dans un terrifiant éclair de clarté, elle se rappela Alden parlant de Dick Dart, sur la terrasse, disant quelque chose comme: je me demande ce que ça fait à la femme de Leland de voir son fils courtiser les femmes que son mari s'amusait il y a quarante ans. Et il avait ajouté: Ça ferait de lui un bien étrange jeune homme, vous ne trouvez pas ? L'amant que Natalie appelait « Le Pruneau », c'était Alden. C'était probablement lui qui avait pris les photos affichées dans la cuisine. Davey, qui ne souriait plus, lançait à sa femme un regard incertain, coupable, et elle sut qu'elle ne se trompait pas.

-Natalie avait une liaison avec ton père, c'est ça ?

Davey cligna des paupières, plus penaud que jamais.

-Ah... eh bien, oui. (Il se mordilla la lèvre inférieure.) C'est marrant que tu sois au courant.

-Je ne l'aurais pas. ♦a vient de me frapper.

-J'imagine qu'elle t'en a parlé pendant que Na durait. Tu ne l'as pas rencontré au supermarché, il y a quelque temps ?

-C'est Alden qui lui a donné ces Blackbird Books, continua Nora sous l'effet d'une nouvelle révélation. Je me demandais pourquoi ils étaient séparés des autres, comme Na. C'était un cadeau de son amant, et elle les rangeait ensemble.

-Elle ne les a jamais lus, lui apprit Davey.

-Pas étonnant, compte tenu de sa vie tripi-dante. Est-ce qu'elle l'a largué quand tu es arrivé ? C'était un échange standard pour un modèle plus récent, ou quoi ?

-Tout était fini entre eux, et Na n'avait jamais été très sérieux.

-Contrairement à ta grande passion. Piquer la p'tasse de ton père a dû te gonfler monstrueusement l'ego. Une sorte de victoire primordiale.

-Je n'ai pas su avant un moment, pour elle et mon père.

La jambe gauche de Davey se mit à tressauter. Il se mordit à nouveau la lèvre.

-Tu as eu droit à des comparaisons ? La longueur ? L'endurance ? Le genre de choses qui vous importent tellement, à vous, les mecs ?

-Oh, ta gueule, soupira-t-il. Bien sûr que non. Ce n'était pas très sérieux.

-Rien n'est très sérieux pour toi, hein ? Tu n'as aucune idée de tes propres sentiments. Tu te contentes de les repousser et d'espérer qu'ils s'en iront.

-C'était une passade, Nora. ♦a arrive à des tas de gens, dans le monde entier. Mais si j'étais aussi aveugle que tu le dis, pourquoi est-ce que je t'en parlerais ? En tout cas, je m'inquiète à ton sujet. Je ne vois qu'une manière d'expliquer ton attitude, c'est celle que je viens de t'exposer. Et si tu perds vraiment les pédales, je ne sais pas quoi faire de toi.

-Mais je n'ai rien fait du tout ! Tu as eu une liaison en douce, tu m'as trahie, et ensuite, tu as essayé de me refiler ta culpabilité. Si je suis

dingue, ça justifie ton infidélité.

-D'accord, admit-il, il y a peut-être une autre explication. Je l'espère, parce que je ne peux pas dire que celle-là me plaise beaucoup.

-Moi, je l'adore. Elle est remplie de tellement de confiance et de compassion.

-Donc, on attend de voir, c'est ça?

-J'en ai plus qu'assez, s'emporta Nora, électrisée par la rage. J'en ai plus qu'assez de toi. Je suis furieuse que tu aies couché avec Natalie. Si tu me prouvais que tu commençais à comprendre qui je suis, je pourrais sans doute finir par te pardonner, mais ces conneries-là, c'est tellement pire que je...

Les mots lui manquèrent.

-Si je me suis trompé, je ramperai sur du verre pilé pour te présenter mes excuses.

-Alors là, tu ne peux pas savoir à quel point ça me console.

Davey se leva et quitta vivement la pièce sans la regarder.

Après que la porte du living se fut refermée, Nora desserra les poings et s'efforça de se détendre. L'ouverture de Manon Lescaut s'éleva. Davey allait se cacher, sans doute jusqu'à ce qu'un escadron de policiers débarque pour emmener son épouse, menottée, dans une maison de fous.

Il l'avait rapetissée, réduite à néant. Dans sa version de leur histoire, une criminelle irresponsable tourmentait un «poux affectueux» qui n'en pouvait mais. Elle n'était pas assez furieuse pour refuser d'admettre que leur vie sexuelle n'était pas parfaite et elle savait que beaucoup de mariages, peut-être même la plupart, se remettaient d'une infidélité. Elle reconnaissait que ses terreurs nocturnes, apparemment bien pires qu'elle ne l'imaginait, pouvaient avoir joué un rôle dans la conduite de Davey. Elle était prête à assumer sa part de responsabilité. Ce qu'elle ne pouvait lui pardonner, c'était sa malhonnêteté.

Dès que leur différence d'âge était devenue une véritable différence, Davey avait commencé à s'affoler. Plusieurs tapes cruciales s'éparaient

les quarante-neuf ans d'une femme des quarante ans d'un homme. C'était la m'nopause qui effrayait son mari, pas les cauchemars ni une quelconque conduite irrationnelle.

Tout cela n'était d'un sordide achev'. Nora se leva de table et empila la vaisselle sale, r'sistant à l'envie de la balancer par terre. Elle mit les assiettes, les tasses et les couverts dans le lave-vaisselle, les poêles dans l'évier. Où irait-elle, si Davey la quittait? Emménagerait-il aux Peupliers tandis qu'elle conserverait leur maison? L'idée de vivre seule sur Crooked Mile Road lui donnait la nausée.

Elle se rappelait toutes ses activités depuis l'enlèvement de Natalie. Elle avait couru les magasins, fait le lit, la vaisselle, de la gymnastique; elle avait lu. Elle avait téléphoné à des agents littéraires pour le compte de Blackbird Books. Le lendemain de la disparition, dans l'après-midi, alors que Davey la croyait en train de torturer sa rivale dans Post Road, elle avait rencontré Beth, la femme d'Arturo Landrigan, dans un café, Alice's Adventure. Quoique mariée à un individu tellement imbu de lui-même qu'il estimait devoir se laver dans une baignoire en or (« C'est comme de boire un grand vin dans une coupe en or », confiait-il), Beth Landrigan, âgée d'une cinquantaine d'années, demeurait simple, intelligente et sympathique. C'était une des rares femmes de Westerholm à offrir son amitié à Nora, l'obstacle principal à tant la vague antipathie mutuelle que se portaient leurs époux. Davey considérait Arturo Landrigan comme un philistin, et Nora imaginait fort bien ce que Landrigan pensait de Davey. Les deux femmes avaient profité de leur rencontre fortuite pour passer ensemble une heure agréable à Alice's Adventure, et employé une bonne moitié de ce temps à parler de Natalie Weil.

Je suis peut-être réellement dingue, se dit Nora vingt minutes plus tard, tandis qu'elle roulait sans but à travers les avenues de Westerholm. Elle prit un nouveau virage, fit l'ascension d'une pente incurvée, et se retrouva soudain entourée de bien plus de voitures qu'elle n'en avait remarqué auparavant. Elle réalisa alors qu'elle avait pris la voie rapide en direction de New York. Une part d'elle-même avait décidé de s'enfuir et entraîné le reste. Elle avait parcouru environ vingt-cinq kilomètres. Encore quarante, et elle serait à New York. Encore une demi-heure, et elle pourrait abandonner la voiture dans un garage de Roosevelt Drive. Elle avait deux cents dollars dans son sac et la possibilité d'en tirer d'autres à un distributeur automatique. Rien ne l'empêchait de descendre à l'hôtel sous un faux nom, d'y rester un jour ou deux, et de voir ce qui arrivait. Si tu veux

changer de vie, Nora, se dit-elle, tu n'as qu'à continuer tout droit.

Il y avait donc pour le moment deux Nora au volant de la Volvo. L'une allait continuer de suivre la voie rapide, l'autre prendre la première sortie et retourner à Westerholm. Ces deux décisions semblaient tout aussi probables l'une que l'autre. La première était indéniablement plus attirante, quoique la seconde correspondait bien mieux à l'idée que la conductrice se faisait de son caractère. Mais pourquoi aurait-elle été condamnée à toujours suivre sa conception de ce qui était convenable ? Et pourquoi aurait-elle automatiquement supposé que rebrousser chemin était l'unique solution convenable ? Si elle voulait s'enfuir, il fallait aller à New York.

Elle décida de ne rien décider : elle verrait bien et ferait les comptes plus tard. Durant quelques minutes, elle fila sur la voie rapide avec une agréable sensation de liberté. Un panneau indiquant une sortie apparut, suivi par la sortie elle-même, sans que Nora réagisse. Ses deux facettes jouissaient de leur partage pacifique du même corps. Dix minutes plus tard, un nouveau panneau flotta vers elle. Elle demeura sur la file de gauche et songea : A présent, c'est réglé. Quelques secondes après, alors que la sortie se profilait devant elle, elle mit son clignotant et se rabattit juste à temps pour quitter la voie rapide.

Nora rentra sa Volvo dans un garage vide. Être dispensée de donner des explications à Davey lui inspira un soulagement mêlé de curiosité quant à ce qu'il faisait. Elle le pensa tout d'abord chez ses parents, mais en s'approchant de la porte de communication, elle réalisa qu'Holly Fenn avait pu téléphoner pour donner des nouvelles de Natalie. La vision de son mari murmurant des paroles apaisantes à Natalie Weil lui donna envie de remonter en voiture et de foncer vers un pays lointain comme le Canada ou le Nouveau-Mexique. Ou bien chez elle, sa patrie perdue, la Péninsule Supérieure. Elle avait encore des amis à Traverse City, des gens qui l'accueilleraient et la protégeraient. Cette notion de protection évoqua automatiquement l'image de Dan Harwich, mais elle repoussa ce confort factice. Dan avait convolé en justes noces pour la seconde fois, et ni le mari ni la mariée ne seraient ravis d'accueillir Nora Chancel dans leur belle maison de Longfellow Lane, à Springfield, Massachusetts.

Elle jeta un coup d'œil dans le living, puis monta au premier en se demandant si Davey était parti à sa recherche. Il paraissait cependant plus probable qu'il était venu convoquer au poste de police. Si tel était le cas, il avait sans doute laissé un mot. Elle gagna la cuisine. En général, ils abandonnaient leurs messages sur la portion du plan de travail où reposait le téléphone, près d'un bloc-notes pais et d'un pot de stylos à

bille. La première feuille du bloc portait les mots « champignons » et « lessive » : un début de liste de courses. Nora suivit alors une deuxième piste, mais la table du salon n'accueillait qu'une pile de magazines. Elle retourna ensuite à la cuisine pour examiner la table et le reste du plan de travail. Rien. Finalement, elle envisagea une dernière possibilité, la chambre, où elle ne trouva que les draps et les couvertures froissés de la nuit précédente.

Elle se dirigeait vers le salon en se demandant si elle n'aurait pas dû devenir la Nora irresponsable qui s'évanouissait à New York, quand le téléphone sonna.

Espérant malgré elle entendre la voix de Davey, elle décrocha.

-Je me suis suicidée et je veux que vous le fassiez, dit une voix de femme.

-Vous avez fait un faux numéro.

-Ne plaisantez pas. (Nora reconnut alors sa belle-mère.) Je veux que vous le fassiez.

-Davey est là ?

-Il n'y a personne. Je peux faire un saut et vous l'apporter. Je suis restée seule avec Pa pendant tellement longtemps que j'estime crucial que vous le lisiez. Je n'aurai pas de repos avant d'avoir votre avis.

-Vous voulez m'apporter votre livre ici ? s'étonna Nora.

-J'ai envie de sortir, répondit Daisy, se méprenant sur le sens de la question. Je n'ai pas quitté cette maison depuis je ne sais combien de temps. Je veux voir les rues, je veux tout voir ! Depuis que j'ai pris ma décision, je suis absolument exaltée.

-Vous êtes sûre ?

-Je vous bannis de me l'avoir proposé, je vous bannis des deux mains. Vous pourrez me le rapporter mardi ou mercredi, quand les hommes seront au bureau.

-Vous allez prendre le volant ?

Il y avait plusieurs décennies que Daisy n'avait pas conduit, fût-ce jusqu'au bout de l'allée. Elle éclata de rire.

-Bien sûr que non. Jeffrey va m'emmener. Ne vous inquiétez pas : il

est totalement digne de confiance. Une vraie tombe.

Nora capitula.

-Vous devriez vous d'pcher. Je ne sais pas quand Davey va rentrer.

-Que c'est amusant! s'exclama sa belle-mère avant de raccrocher.

Nora poussa un g'missement et se laissa aller contre le mur. Davey ne devait pas apprendre qu'elle allait voir le livre de Daisy. Toute cette affaire devait être conduite dans le plus grand secret, dans la nuit noire. Daisy lui donnerait le manuscrit et le r'cup'rerait quelques jours plus tard. Nora n'aurait pas besoin de le lire. Tout ce qu'elle aurait à faire, ce serait prodiguer à l'auteur les encouragements dont il avait besoin.

Elle se redressa et s'approcha de la fenêtre, peu enthousiaste à l'idée de traiter aussi l'gèrement sa belle-mère.

Lorsqu'elle estima que la voiture de cette dernière devait approcher de Crooked Mile Road, elle sortit et alla se poster au bout de l'allée. Une Mercedes venait dans sa direction. Daisy commençait à ouvrir la portière avant même que le véhicule ne fût arrêté, et Nora recula d'un pas. L'arrivante bondit à l'extérieur et l'enlaça.

-Vous êtes géniale, ma chérie ! Vous êtes mon salut !

Elle se recula pour adresser un sourire radieux à sa belle-fille. Ses yeux étaient humides, vitreux. Des larmes parsemaient sa chevelure blanche.

-Est-ce que ce n'est pas extraordinaire ? Est-ce que ce n'est pas pervers de notre part? (Elle sourit à nouveau, puis se retourna pour pcher devant la banquette arrière une grosse valise en cuir maintenue par des sangles.) Voilà. Je le remets entre vos mains de frère.

Elle tendit le bagage à la manière d'un trophée, et Nora en saisit la poignée. Quand Daisy lâcha prise, les dix ou douze kilos qu'il renfermait perdirent aussitôt de l'altitude.

-C'est lourd, hein? sourit la mère de Davey.

-Il est terminé ?

-C'est à vous de me le dire, mais ça n'en est pas loin, pas loin du tout, et c'est pour ça que cette idée est tellement bonne. J'ai hâte

d'entendre ce que vous en penserez. (Ses yeux s'agrandirent.) Seigneur ! Vous savez quoi ? (Sa belle-fille crut qu'elle avait lu l'aventure de Dick Dart dans le journal du matin.) Ils ont mont' une forteresse hideuse sur Post Road, & la place d'une petite maison adorable.

-Ah, oui, acquiesça Nora.

Daisy parlait d'un supermarché en b'ton, qui occupait deux blocs de Post Road depuis presque dix ans.

-Je crois que je vais écrire une lettre de protestation. En attendant, Jeffrey va élargir mon horizon en me conduisant ici et là-et vous aussi, en me parlant de mon livre. Pendant que je fais du tourisme, vous allez plonger dans mon chaudron.

-Amusez-vous bien, Daisy, dit Nora.

-Il faut que vous vous amusiez aussi, corrigea sa belle-mère. Je pense que Jeffrey et moi ferions mieux de partir. Je vous appellerai ce soir afin de recueillir vos premières impressions. Il nous faut un mot de passe pour savoir si la voie est libre. (Elle ferma les paupières, puis les rouvrit et sourit.) Je sais: on va se servir de ce que vous avez dit quand j'ai appelé. Si Davey est dans la pièce, vous n'aurez qu'à répondre: « Vous avez fait un faux numéro. » Ça m'a l'air parfait. J'ai une sorte de don pour ce genre de choses. J'aurais peut-être dû me faire espionne. (Elle remonta en voiture et chuchota par la vitre ouverte :) J'ai hâte d'être à ce soir.

Nora se pencha pour savoir ce que pensait Jeffrey de tout cela. Le domestique avait le visage fermé, figé. Ses yeux n'étaient que deux fentes sombres, luisantes.

-Je ne veux pas vous paraître présomptueux, Mrs Chancel, dit-il lentement, en se penchant en avant, mais si je puis vous être utile, appelez-moi. Je m'appelle Deodato, et je dispose d'une ligne privée.

Nora recula tandis que la voiture démarrait. Daisy s'était tournée vers l'arrière, et sa belle-fille tenta de lui rendre son sourire jusqu'à ce que son visage ne fût plus qu'un pâle ballon, parfaite image de l'exultation, flottant au bout de la rue.

Nora hissa la valise sur le canapé et en déboucla les sangles. Griffé, cabossé, marqué de taches diverses, le bagage paraissait avoir quarante ou cinquante ans. Quand la fermeture se glissa en fut enfin dé faite,

le couvercle se souleva de plusieurs centimètres, tandis que gonflait la masse de feuilles qu'il recouvrait, comme si elle avait pris une profonde inspiration.

Des milliers de pages de taille, de couleur et de type différents apparurent. La plupart étaient des feuilles blanches standard pour machine à écrire, certaines jaunies par l'âge. Il y avait également d'autres feuilles standard, mais ivoire, grises, ocre, bleu ciel et roses. Le reste, environ un tiers de l'ensemble, consistait en pages arrachées des carnets ou blocs-notes d'hôtel, en bons de commande et factures de Chancel House dont seul le verso était utilisé, et en papier à lettres décoré d'images de chiens et de chevaux.

Comment dissimuler cette monstruosité ? Sans doute rentrerait-elle sous le lit. Nora s'agenouilla pour passer les bras sous la valise, la souleva du canapé et se releva en titubant, y voyant à peine pardessus son fardeau. Une légère odeur de poussière et de naphthaline s'attachait à la masse de papier et de cuir.

La première feuille, qui flottait devant elle finit par se révéler être une page de titre n'ayant jamais réussi à se décider. Au fil des années, Daisy avait envisagé un nombre de titres croissant, notant ses nouvelles idées sans rejeter les anciennes.

Dans la chambre, Nora s'approcha prudemment du canapé, puis d'posa le bagage sur la jambe tendue d'un jean et un chemisier qu'elle avait prévu de repasser. Retenant son souffle, elle appuya une main sur le couvercle, tandis que de la seconde, elle repoussait le jean d'un côté, le chemisier de l'autre. Elle s'assit et contempla un instant la chose en regrettant de s'être proposée pour lire une copie aussi peu maniable. Elle empoigna la valise par ses faces avant et arrière pour la poser au sol. Oui, ça rentrerait peut-être, et même sans doute, sous le lit.

Nora se tourna vers les fenêtres, sur sa gauche. Elle se leva, remonta autant qu'elle le put les vitres inférieures, puis retourna au canapé. Baissant les yeux vers le tas de papier irrégulier, à ses pieds, elle poussa un soupir, s'empara de soixante ou soixante-dix pages, passa le titre, ou le non-titre, et lut la didactylée sur une feuille à encre jaunie de l'hôtel Sahara, Las Vegas, ornée d'un dessin idéaliste de la façade de l'établissement: A la seule personne qui m'ait jamais apporté les encouragements dont a besoin tout écrivain, la seule qui m'ait tenu compagnie et sans le soutien de laquelle j'aurais depuis longtemps abandonné cette entreprise: moi-même.

Sur la page suivante, 'galement emprunt'e & l'hôtel Sahara, se trouvait un aphorisme attribué à Wolf J. Flywheel: Le monde est peuplé d'ingrats, de crétins, de salopards, et les autres sont encore pires.

Nora commençait à s'amuser.

PREMIERE PARTIE: Comment les salopards prirent le pouvoir.

Elle entama le premier chapitre. A travers un labyrinthe de ratures, de flèches renvoyant à des phrases en marge, et de mots remplacés, elle suivit les activités douteuses de Clementine et Adelbert Poison, qui habitaient un manoir gothique d'crépité, Les Lierres, dans la ville de Westfall. Peintre dont la beauté fanée se distinguait toujours sous son embon-point, résultat d'un mariage malheureux, Clementine buvait un peu, pleurait un peu, songeait au suicide, et entretenait des relations distantes, empreintes d'une étrange ironie, avec son fils Egbert. Adelbert gagnait ou perdait des millions en exploitant ceux que lui avait laissés son tyran de père, Archibald Poison. Il s'adonnait à des servantes, secrétaires, femmes de ménage et hôtesses Tupperware. Chez lui, il adorait s'installer sur sa terrasse d'labr'e et contempler le Sund de Long Island au télescope, dans l'espoir de découvrir un bateau en train de sombrer ou un nageur de se noyer. Egbert était un invertébré sans volonté, qui passait le plus clair de son temps au lit. Un secret, vague mais honteux, peut-être plusieurs, polluaient l'atmosphère.

A la fin du premier chapitre, Nora releva la tête et se rendit compte qu'elle avait lu pendant une demi-heure. Davey n'était toujours pas rentré. Elle baissa à nouveau les yeux sur sa page, dont la dernière ligne était: « Tu sais très bien que moi, je n'ai jamais voulu reprendre Egbert », dit Adelbert. Le reprendre ? Egbert ressemblait bien à quelque chose qu'on avait repris, comme un chien abandonné.

Le téléphone sonna. Espérant entendre la voix de son mari, Nora décrocha.

-Allô?

-Super, super, vous n'avez pas dit « faux numéro », donc vous pouvez parler. (La voix de Daisy, l'agréablement plaintive.) Qu'est-ce que vous en pensez ?

-Je pense que c'est intéressant, dit Nora.

-Allons. ♦ ne suffit pas.

-♦a me plaît beaucoup. J'aime bien Adelbert et son t'scope.

-Autrefois, Alden passait des heures à reluquer les filles en monokini sur les bateaux. Vous en êtes sûr ?

-A la fin du premier chapitre.

-Oh, fit Daisy, d'accord. Qu'est-ce que vous avez préféré ?

-Eh bien, je dirais: le ton. Ce genre d'humour noir. C'est comme du Chas Addams, avec des mots.

-♦a, c'est parce que vous n'avez lu que le début, affirma Daisy. Ensuite, ça n'arrête pas de changer. Vous allez voir, vous allez vous régaler. Du moins, je l'espère. Allez-y, continuez. Mais jusqu'ici, ça vous plaît vraiment ?

-Beaucoup, affirma Nora.

-Youpi ! conclut sa belle-mère. Arrêtez de perdre du temps en discutant avec moi, et foncez !

Elle raccrocha. Nora retourna au canapé et entama le deuxième chapitre. Adelbert, auprès de qui se tenait une grande blonde osseuse, remplissait un registre d'hôtel sous un faux nom. Dans leur chambre, il ordonnait à sa compagne de se dévêtir. On ne peut pas boire un verre, avant ? demandait-elle. Fais ce que je te dis, enjoignait-il. La femme se déshabillait et l'enlaçait. Adelbert la repoussait. Quand elle lui faisait remarquer qu'elle les croyait amis, il tirait un revolver de sa veste et lui logeait une balle dans le front.

Nora relut la phrase. Adelbert leva le revolver, pressa la détente, et logea une balle dans son front d'imbécile. C'était là une nouvelle facette du personnage. Nora sourit en constatant que Daisy faisait d'Alden un meurtrier. Elle tuait les conquêtes de son mari.

Le téléphone sonna à nouveau. Nora poussa un soupir et alla répondre.

-Il faut que vous me laissiez plus de temps, Daisy.

-Qui est Daisy ? interrogea une voix mâle.

-Excusez-moi, se rattrapa Nora, je vous ai pris pour quelqu'un d'autre.

-C'est évident. Qui que ce soit, j'espère qu'elle vous donnera tout le

temps dont vous avez besoin.

-Je suis d'sol'e, Holly, commenȦa Nora avant de se reprendre: Je veux dire inspecteur Fenn. En fait, je suis heureuse que vous appeliez. Vous devez avoir des nouvelles.

-C'est Holly, et je vous appelle justement parce que nous n'en avons pas encore. On a fini par arracher le m'decin de Mrs Weil & son cours de golf, et il l'a bourr'e de s'datifs avant de l'envoyer & l'hôpi-tal de Norwalk. D'apr's lui, on ne pourra rien en tirer de coh'rent avant lundi matin. Je me suis dit que j'allais vous mettre au courant pour que vous puissiez au moins passer une bonne nuit.

Elle le remercia et d'clara:

-J'imagine que si je vous appelle Holly, il va falloir que vous m'appeliez Nora.

-C'est d'j& le cas, dit-il. Je vous recontacterai lundi matin, vers neuf heures, dix au plus tard.

Nora sentit son dos se d'crisper sous l'effet d'une vague de soulagement. Holly Fenn l'estimait innocente de ce qui 'tait arriv& ' cette truie de Natalie. Il voulait 'claircir les choses.

Elle retourna & l'p'op'e de Daisy. Adelbert se garait devant son manoir en ruine, entraît, et jetait violemment Egbert hors de son lit. Le jeune homme se relevait du plancher, se recouchait, et tirait les couvertures au-dessus de sa t'te. Son p're descendait et ordonnait & un domestique craintif d'apporter un martini bien tass& ' la biblioth'que. Quand on lui amenait son verre, il 'tait d'j& plong' dans un volume intitul' L'Histoire de la famille Poison en Am'rique.

Un nouveau chapitre, qui provenait apparemment d'une version bien plus ancienne du roman, commenȦa. Sur les pages jaunies, les lettres dansaient de part et d'autre des lignes. Tous les « e » 'taient pench's vers la gauche, tous les « o » ressemblaient & des impacts de balle. Apr's s'jtre bat-tue avec le style, bien plus lourd que celui du d'but, Nora comprit qu'Adelbert lisait l'histoire de son p're, juste apr's la naissance d'Egbert. Sympathi-sant nazi, Archibald avait gagn' des millions en investissant dans l'armement allemand. Un pro-bl'me personnel frustrant le distrayait cependant de ses efforts dissimul's pour consolider la puissance d'un groupe de millionnaires d'extr'me droite et le changer en mouvement fasciste. Apr's avoir relu plusieurs pages trois fois de suite, Nora crut comprendre qu'Adelbert et Clementine avaient produit le petit-fils qu'il d'sirait avec passion, mais

soit l'enfant 'tait mort, soit on l'avait confié ' des parents d'adoption. Les tirades d'Archibald, consign'es & loisir, n'avaient pas convaincu les parents de combler ce vide. Ordres et ultimatums n' ayant aucun r'sultat, le patriarche avait inform' son fils qu'il serait d'sh'rit' s'il ne lui fournissait pas un h'ritier.

Tous ces d'tails 'taient & moiti' enfouis sous une furieuse explosion de points d' exclamation, de fautes de grammaire et de phrases bancales. Le fantasme d'Archibald, le Fascisme Am'ricain, occupait des pages enti'eres par des descriptions d'uniformes nazis et autres accessoires. Hitler faisait une apparition assez d'routante. Que le nouvel enfant f'ut repris ou adopt', voire ressuscit', n'tait pas tr's clair.

Nora arriva & une feuille arrach'e & un bloc du Ritz-Carlton. Elle en avait d'j' parcouru trois paragraphes quand les deux premi'eres phrases r'son-n'rent dans sa t'te. Elle revint en arri're et les relut. Puis les relut encore. Les chaussures d'Adelbert 'taient quadrill'es d'raflures. Vraiment, Adelbert n'avait pas les chaussures d'un homme soigneux, et de telles taches ou puanteurs secr'tes infestaient son caract're tout entier.

-Mon Dieu, souffla-t-elle. C'tait Daisy.

Elle releva les yeux, abasourdie. Non seulement Clyde Morning et Marletta Teatime ne faisaient qu'un, mais tous deux 'taient Daisy Chancel. Quand les auteurs d'origine des Blackbird Books avaient quitt' Chancel House, Alden les avait remplac's par sa femme, qui avait pondu des romans d'horreur & la cha'ne, tandis qu'elle travaillait sur sa sinistre monstruosit'. On n'avait jamais vu les deux piliers de la collection, on ne les avait jamais eus au t'l'phone, parce qu'ils n'taient que des fant'omes. Spectre avait atterri sur une 'tag're de la salle de conf'- rences parce que Daisy, ayant perdu tout int'r't pour son travail, l'avait 'crit fatigu'e, ivre, ou les deux. Alden ne redonnerait jamais vie aux Blackbird Books, Davey avait raison sur ce point, bien qu'il ne s'ait pas pourquoi.

Nora se demanda comment il r'agirait si elle lui communiquait sa d'couverte, puis r'alisa qu'elle ne pouvait pas le faire. Elle savait exactement ce qui se produirait: il 'cumerait pendant vingt minutes, avant de descendre se cacher derri're Puccini. Il 'tait plus urgent de d'cider si elle devait ou non en parler & sa belle-m're. A nouveau, deux Nora s'pa-r'es habit'rent temporairement le m'me corps, le quel

se leva et alla dans la cuisine se préparer un sandwich au jambon. Daisy, instable, pouvait tout aussi bien être ravie que furieuse de voir ses pseudonymes découverts. Nora emporta le sandwich dans la chambre et réalisa que Davey était parti depuis plusieurs heures. A tout le moins, il ne se trouvait pas à l'hôpital Norwalk, en train de roucouler à l'oreille de Natalie Weil. Elle résolut d'adopter précisément la même attitude que sur la voie rapide: attendre que la décision se prenne d'elle-même. L' tat d'esprit de Daisy lui dicterait son choix.

Elle attaqua son sandwich et se mit à feuilleter le manuscrit, tentant de comprendre où allait l'histoire.

Au bout d'une heure, elle conclut que si l'histoire allait quelque part, c'était dans une direction propre à Daisy, inconnue du commun des mortels. Quand certaines scènes s'achevaient, elles se répétaient avec de l' g res variantes, comme si on avait omis d'en retirer la version précédente. Le ton oscillait sans cesse entre la sécheresse et l'hystérie. Par moments, l'auteur interrompait un passage de facture classique pour en insérer d'autres, rédigés à la main, composés de mots et de phrases décousus. Plusieurs scènes étaient coupées au milieu d'une phrase, comme s'il avait eu l'intention d'y revenir mais avait oublié de le faire. On ne trouvait rien qui ressemblât tant soit peu à un argument conventionnel. La totalité d'un chapitre était constituée par: L'auteur va boire un dernier verre et aller se coucher. Vous devriez en faire autant, bande d'idiots.

Après avoir suivi ces errances à travers un labyrinthe de flèches et de ratures, Nora commen a à se sentir mal à l'aise. Elle décida de voir comment tout cela se terminait et tira les trente dernières pages de la pile. Tap es proprement sur du papier blanc neuf, elles étaient dépourvues de corrections, d'insertions ou de toute autre marque. Nora s'installa confortablement, se remit à lire, et ne tarda pas à se retrouver prise dans des barbelés.

La fin du livre décrivait une dispute entre Clementine et Adelbert, qui se poursuivait sur toute la durée de leur mariage. Selon les passages, ils avaient vingt, trente, quarante, cinquante ou soixante ans. Le site de la confrontation variait entre différentes pi ces de leur maison, des compartiments de train, des salles de restaurant et des terrasses de café en diverses villes d'Europe. Ils paraissaient sur la pelouse d'un parc londonien ou s'appuyaient au bar d'un rade de la Troisième Avenue, à deux heures du matin. Il s'agissait d'une compilation de toutes les occasions où ils avaient eu ladite querelle. Ce que Nora ne comprenait pas, c'était la nature même de cette

dernière.

Clementine crachait des accusations, auxquelles Adelbert répondait par des remarques totalement hors de propos, la plupart relatives à la musique. C'est moi qui ai sauvé ta fortune, espèce de salopard, et au lieu de me remercier, tu me balances des coups de pied dans les dents. (Adelbert: Je n'ai jamais tellement aimé Hank Williams.) Toute ton existence est basée sur un mensonge, et celle de notre fils aussi. (Adelbert: La mauvaise musique passe très bien sur les autoradios.) Tu n'es pas seulement un imposteur, mais un imposteur couvert de sang. (Adelbert: La plupart des gens préfèrent aller voir un match qu'écouter une symphonie, et ils ont raison.) Tout cela était imprégné de bile, d'une amertume d'écoulant d'un sujet aussi familier aux deux protagonistes qu'il était inconnu à Nora.

Le dernier paragraphe abandonnait Clementine et Adelbert pour décrire une terrasse de restaurant dans les Alpes italiennes. Des verres étincelaient près d'assiettes blanches et de couverts luisants disposés sur des nappes roses. Un oiseau chantait dans le lointain, et un dîner lui répondait en un cho parfait. Un blanc nuage de fumée de cigare s'élevait d'une table loignée, puis se dissolvait dans l'air.

« Imposteur », dit Clementine, et le soleil immobile, n'ayant pas le choix, illuminait le monde empoisonné.

Nora reposa la dernière page sur les autres au son qu'elle craignait entre tous: la sonnerie du téléphone.

-Dieu merci, je n'ai pas entendu les mots les plus détectables en ce bas monde: faux numéro. Est-ce que je n'ai pas été gentille ? Est-ce que je n'ai pas été l'image même de la maîtrise de soi ? Je suis réellement, authentiquement fière de moi. Je n'ai pas arrêté de tourner autour du téléphone, de décrocher et de raccrocher. Il m'est même arrivé plusieurs fois de composer les trois premiers chiffres de votre numéro, et puis de reposer cette saleté. Je vous avais promis des heures de paix et de tranquillité sans interférence de ma petite personne, et si je compte bien, il s'est écoulé trois heures et vingt-deux minutes, et donc, qu'est-ce que vous en pensez ? Dites-moi, parlez, discutez, Nora chérie, je vous en supplie, dites quelque chose.

-Bonjour, Daisy.

-Je sais, je suis trop nerveuse pour me taire et vous laisser parler. Non, mais écoutez-moi parler ! Vous en êtes sûr ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Ça vous plaît, n'est-ce pas ?

-C'est vraiment quelque chose.

-Sans blague? Continuez.

-Je n'ai jamais rien lu de pareil.

-Vous avez termin'? C'est impossible: vous avez d♦ juste feuilleter.

-Non, assura Nora. Ce n'est pas le genre de livre qu'on feuillette.

-Qu'est-ce que vous voulez dire?

-Eh bien, d'une part, c'est très intense. (Daisy émit un petit bruit satisfait, et son interlocutrice continua.) On est oblig' de lire avec attention.

-Je l'espère bien. Continuez, Nora, parlez-moi.

-C'est vraiment une expérience.

-Quel genre d'expérience? Soyez plus précise. D'orientante ? Irritante ?

-Une expérience intense.

-Ah. Mais ça, je crois que vous l'avez d'   dit. Quel genre d'expérience intense?

Nora tenta d'sesp r ment de trouver une réponse.

-Eh bien... intellectuelle.

-Intellectuelle ?

-On est oblig' de réfléchir, quand on lit.

-D'accord. Mais vous n'arrêtez pas de répéter les mêmes choses. Tout à l'heure, quand vous disiez que ce n'est pas le genre de livre qu'on feuillette, vous avez dit « d'une part ». Vous deviez donc avoir une autre raison en tête. Qu'est-ce que c'était?

Nora tenta de se le rappeler.

-Je crois que je pensais à l'état du manuscrit. (Un silence de mauvais augure salua ces paroles.) Vous voyez de quoi je parle: tous les changements, les ratures.

-Bien sûr: il faut le relire, mais vous avez demandé le voir, rappelez-vous, alors je vous l'ai donné tel quel, c'est bien évident, mais n'importe qui peut lire un livre une fois qu'il est publié, ce n'est pas du tout la question, je veux entendre vos remarques, et vous parlez de quelque chose qui n'a aucun rapport.

-Je suis désolé. Tout ce que je voulais dire, c'est que ça oblige à lire plus lentement.

-Oui, vous avez très insisté sur ce sujet, aussi futile qu'il soit, et maintenant qu'on en a terminé avec ça, j'aimerais beaucoup pouvoir me détendre et me gorger de vos observations.

Nora sentait sa belle-mère lutter pour dominer son impatience.

-Il y a des passages très drôles, remarqua-t-elle.

-C'est gentil. Il y en a que je voulais rendre absolument désopilants. Pas tout le livre, cela dit.

-Bien sûr que non. Il renferme beaucoup de colère.

-Et comment ! Des tonnes de colère.

-Et vous avez pris beaucoup de risques.

-Vous avez vu ça, merveilleuse enfant? Mille bénédictions sur vous. Dites-m'en plus.

-Ça m'a semblé très expérimental.

-Expérimental? Qu'est-ce qui a bien pu vous paraître expérimental ?

-La manière dont vous rapécitez certaines scènes. Ou dont vous coupez certains passages avant la fin.

-Vous parlez des moments où les mêmes choses n'arrivent pas de se reproduire, mais différemment à chaque fois, si bien que leur véritable sens finit par apparaître. Ou de ce que je fais quand n'importe qui doté d'un demi-cerveau est capable de comprendre ce qui va se passer, si bien que ce n'est pas la peine de l'écrire. C'est un roman, bon sang, pas un reportage.

-Non, vous avez raison, c'est un roman extraordinaire.

-Alors, dites-moi pourquoi il est extraordinaire.

Nora se précipita sur le commentaire le plus inoffensif qui p^ot 7tre fait au sujet du livre.

-C'est audacieux. Os'.

-Mais qu'est-ce qui vous fait penser 7a? s'exclama Daisy.

-Eh bien, il y a des tas de bouquins qui commencent quelque part et qui racontent une histoire, point final. Vous, vous avez d'lib'r'ment 7vit' la lin'arit'.

-C'est aussi lin'aire qu'un ourlet. Si vous ne voyez pas 7a, vous 7tes aveugle.

-Ne soyez pas autant sur la d'fensive, Daisy. Je suis en train de vous expliquer ce que j'ai aim' dans votre livre.

-C'est vous qui me mettez sur la d'fensive, avec vos b7tises. J'ai pass' presque toute ma vie 8 travailler sur ce roman, et vous m'assenez qu'il n'y a m7me pas d'histoire.

-Ce que j'essaie de vous dire, Daisy, c'est qu'il est beaucoup plus riche que les livres qui se contentent de raconter une histoire, se d'fendit Nora.

-Quel est votre passage favori, pour l'instant? demanda sa belle-m7re, quelque peu apais'e.

Nora chercha quelque chose qu'elle avait aim'.

-Il y en a beaucoup. La sc7ne o7 Adelbert assassine la femme. La mani7re dont vous pr'sentez Egbert. Vos descriptions des v7tements d'Adelbert.

Daisy pouffa.

-O7 en 7tes-vous? Qu'est-ce qui se passe?

Nora tenta de se rappeler o7 en 7tait l' action quand elle avait saut' des pages.

-J'en suis au moment o7 Archibald s'extasie sur les uniformes nazis en parlant 8 Hitler, 7t en obligeant Clementine et Adelbert 8 lui faire un petit-fils.

-Le fantasme ? Vous n'en 7tes qu'au fantasme ? Alors, vous ne pouvez pas avoir encore saisi le fil directeur, et vous n'avez aucune

qualit' pour en par-ler. Je vous confie mon âme et vous la pi'tinez avec vos gros pieds sales. Je vous donne un chef-d'oeuvre et vous crachez dessus.

Nora, qui avait prononc' le nom de Daisy à intervalles r'guliers durant cette tirade, fit un effort d'sesp'r' pour calmer son interlocutrice.

-Vous ne pouvez pas d'former comme ça tout ce que je dis, je ne vous mens pas, je comprends ce que vous avez mis dans ce livre, et je sais qu'il a vraiment quelque chose de sp'cial, parce que je sais aussi que c'est vous qui avez 'crit les romans de Clyde Morning et de Marletta Teatime. ♦a, c'est nettement plus audacieux, plus complexe.

Durant le long silence qui suivit, elle songea qu'elle avait peut-être renvers' la situation, mais Daisy ne faisait que rassembler ses forces pour hur-ler:

- Traître! Judas!

La communication fut coup'e.

Nora reposa le combin' sur sa fourche et fit le tour de la chambre, les bras serr's autour du torse. Quand elle revint aupr's du t'l'phone, elle s'assit sur le lit et composa le num'ro des Peupliers. Elle entendit sonner trois fois, quatre fois, cinq. A la dixi'me, elle raccrocha, se laissa aller en arri're et poussa un g'missement. Puis elle se rassit et recomposa le num'ro.

Apr's la deuxi'me sonnerie, Maria d'crocha et lança un « all' prudent.

-C'est Nora, Maria. Je sais que Mrs Chancel ne veut pas me parler, mais pourriez-vous lui dire que j'ai des choses importantes à lui communiquer?

-Mrs Chancel ne veut pas, r'pondit la domestique.

-Dites-lui ce que vous voulez, mais convain-quez-là de me parler.

Nora entendit le combin' heurter quelque chose, puis quelques paroles quasi inaudibles de Maria, suivies d'une s'rie de hurlements.

-Mrs Chancel dit que vous pas de la famille, son fils de la famille, pas vous. Pas bon. Pas parler.

Elle raccrocha.

Nora se laissa retomber de tout son long sur le lit et contempla le plafond. Apr's un temps ind'ter-min', une minuscule consolation se

pr'senta: Daisy ne parlerait jamais à Alden de ce qui s'y'tait pass'. De cette certitude surgit une consolation plus importante: si Daisy n'ennuyait pas Alden, Alden n'ennuierait pas Davey. Avec le temps, la question du roman disparaîtrait dans l'ordre y'tabli. D'ici une semaine ou deux, les deux femmes pourraient se r'concilier.

Nora se leva pour rassembler les feuillets et les remettre dans la valise.

Toujours anxieuse, elle d'riva jusqu'à la cuisine et passa l'y'ponge sur le plan de travail. Le probl'me y'tait que quand une chose avait la possibilit' de mal tourner, en g'n'ral, elle ne s'en privait pas. Pour Daisy, le manuscrit se trouvait en territoire ennemi tant qu'il demeurait en possession de sa belle-fille. Cette derni're songea à tirer la valise de sous le lit et à la rapporter à Mount Avenue, mais cette perspective lui inspira aussitôt y'puisement et d'sespoir.

Sans r'fl'chir, elle s'approcha de l'y'vier, ouvrit l'eau chaude, s'empara du flacon de savon liquide et commença à se laver les mains. Puis le visage. Quand elle eut termin', elle recommença. Lorsqu'elle se frictionna les pommettes et l'arête du nez pour la quatrième fois, elle prit conscience de ses actes. L'eau chaude lui irritait la peau. Elle ouvrit le robinet d'eau froide, se rinça, et empoigna un torchon sec. Son visage la brûlait comme si elle l'avait pass' au papier de verre. Tout en s'essuyant, elle se rendit compte qu'elle se sentait encore horriblement sale - non: pas encore, mais plutôt comme si un jour, très bientôt, elle allait être horriblement sale. Luttant contre l'envie de rouvrir le robinet et de recommencer à se laver, elle passa au salon, s'allongea sur le canap', et ferma les yeux jusqu'à ce que la voiture de son mari, en p'n'trant dans l'allée, la r'veillât. Elle se demanda où il avait pass' les neuf ou dix heures pr'cédentes, puis d'cida qu'elle s'en moquait. L'Audi entra au garage.

Un probl'me intéressant se pr'sentait: Davey allait-il se glisser dans le living en faisant comme si elle n'y'tait pas là, ou bien monter la voir? Il ouvrit puis referma la porte de communication. Ses pas l'emmenèrent vers l'escalier. Quoique lentement, il se dirigeait bien vers elle.

Quand il atteignit le sommet des marches, il jeta un coup d'oeil dans la cuisine avant de se tourner vers le salon. Il la cherchait, ce qui y'tait sans conteste bon signe. A moins qu'elle ne fit que se raccrocher aux branches. Vas-y, songea-t-elle, raccroche-toi. Davey entra dans la

piÙce. Ses yeux croi-sÙrent ceux de sa femme, puis se d'tournÙrent. Il se laissa tomber dans le fauteuil le plus 'loign' d'elle. Ses bras retombÙrent & ses cÙt's, et il ferma les yeux.

- Bienvenue, le salua-t-elle.

- La police a appel' ?

-Natalie est sous s'datif. (Davey restait vautr' dans son fauteuil comme si on l'y avait jet', les pau-piÙres closes.) Sois sympa, dis quelque chose.

Il ouvrit les yeux et se pencha en avant, croisant & nouveau le regard de Nora, mais baissa vite la tête.

-Quand je t'ai entendue partir, j'ai fait des bonds partout comme une balle de ping-pong. Finalement, je suis all' me balader en bagnole. J'ai pris l'autoroute sans savoir oÙ j'allais. Il fallait que je r'fl'chisse. Je n'ai fait que ȡa: rouler et r'fl'chir. Quand je suis arriv& ' New Haven, j'ai quitt' l'autoroute, je suis all' sur le campus, et je m'y suis pro-men' & pied pendant une heure.

-Eli, Eli ', cita Nora.

Elle se demanda si Davey avait jamais eu des rapports avec Dick Dart & New Haven.

-Ne sois pas sarcastique, s'il te plaȡt, Nora. Je pensais & toi. Tout avait l'air tellement clair, ce matin. Et puis dix minutes aprÙs ton d'part, j'ai commenc& ' me poser des questions. Est-ce que ȡa te ressemblait ? Tu peux ȡtre assez violente, mais je ne t'aurais certainement pas crue capable d'enlever et de torturer quelqu'un.

-Non, sans blague?

-J'ai r'fl'chi & ce que tu disais-que je reportais ma culpabilit' sur toi. Mais toutes les piÙces s'adaptaient tellement bien, toute l'histoire 'tait tellement convaincante qu'elle paraissait fatalement vraie. C'tait comme une des grilles de mots crois's que font Neary et Tidball ! Le seul truc qui ne collait pas, c'tait toi.

-Tu t'es fait un grand d'bat tout seul?

Il acquiesȡa.

-Plus j'y pensais, plus l'id'e que tu aies pu kidnapper Natalie

devenait ridicule. Je suis remonté en voiture, et j'ai traîné un peu dans New Haven. C'est vraiment une ville pouilleuse, d'us qu'on s'loigne de Yale. (Il releva les yeux, comme si cette phrase hors de propos l'avait libéré.) Je me suis complètement perdu. C'est dingue, non? J'ai passé quatre ans là-bas, et ce n'est pas si grand. Tu sais ce qui est arrivé? J'ai pris peur. J'ai cru que je n'allais jamais me retrouver. Je n'arrivais pas de passer devant le même petit restau et le même petit bar, et j'avais l'impression d'être sous l'effet d'une malédiction.

1. Allusion aux dernières paroles du Christ sur la croix: Eli, Eli, lama sabactani ? (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?) (N.d.T.)

(Il s'essuya le front.) Au bout d'une heure, j'ai fini par voir la pizzeria où j'avais l'habitude d'aller, et j'ai su où j'étais. Sans blague, j'ai failli chialer de soulagement. J'ai retrouvé l'autoroute. J'avais encore les mains qui tremblaient. Il me semblait que mon existence tout entière était suspendue au-dessus de moi.

-Bonne réflexion, ponctua Nora.

Davey hocha le nouveau la tête.

-J'étais vraiment épuisé, et affamé. Quand je suis arrivé devant chez Cousin Lenny, je suis entré. J'ai pris un box et j'ai commandé des boulettes de viande avec de la purée. J'ai recouvert la viande de ketchup, comme un gosse, et pendant que je mangeais, une idée s'est déroulée en moi à la manière d'un parchemin gisant: si je pouvais me perdre à New Haven, tu pouvais dire la vérité. Pourquoi toutes les pièces devraient-elles s'assembler, de toute façon? Il y avait une chose de sûre: même si tu savais, pour moi et Natalie, tu n'avais pas pu la kidnapper. Ça ne te ressemble pas.

-Merci.

-Tu ne l'as pas fait, hein?

-Je te l'ai dit trois ou quatre fois, ce matin.

-Mais j'étais tellement convaincu. Je... (Il secoua la tête, baissa les yeux, puis les releva. Des sentiments complexes, mais tous douloureux, les emplissaient.) Ça servirait à quelque chose que je

m'excuse ?

-Essaie toujours.

-Je m'excuse de tout ce que j'ai dit. Je souhaite de tout mon coeur que tu me pardonnes. Et je suis d'sol' de m'ȳtre laiss' embarquer dans ce truc avec Natalie Weil.

-Ce truc, commun'ment, ꝑa s'appelle un lit, remarqua Nora.

-Tu es furieuse contre moi, tu dois me m'priser et d'tester Natalie.

-Il y a de ꝑa.

-Tu n'as pas dit qu'on pourrait ʻventuellement oublier cette histoire, ce matin? C'est ce que je d'sire, Nora. J'espȳre que tu vas me pardonner. Tu veux bien me reprendre ?

-Tu es parti ?

-Dieu te b'nisse, souffla Davey, ce qui, pour Nora, ʻvoqua d'sagr'ablement sa mȳre.

Il quitta son fauteuil et s'avanꝑa. Elle se demanda s'il avait l'intention de s'agenouiller devant elle, au lieu de quoi, il lui baisa la main.

-Demain, on recommence tout. (Il lui posa la main sur la cuisse et commenꝑa ȳ la lui caresser.) Qu'est-ce que tu as fait de ta journ'e ?

-J'ai failli aller ȳ New York. (Elle ʻloigna sa cuisse.) J'ai bien failli ne pas revenir du tout. Et puis, j'ai fait demi-tour.

-Si tu n'avais pas ʻt' lȳ ȳ mon retour, je serais devenu dingue.

-Eh bien, je suis lȳ.

Il l'embrassa sur le sommet du crȳne.

-Il faut que j'aille dormir un peu. Je tiens ȳ peine debout. ♦a t'ennuie?

-Bien s♦r que non.

Il se dirigea vers le couloir, se d'tourna pour lui adresser un regard reconnaissant et un vague geste de la main, puis disparut.

Nora se laissa aller en arrière sur le canapé. S'il restait en elle des sentiments, ils ressemblaient aux petites carcasses noires et fragiles que laisse un incendie. Un jour ou l'autre, elles se changeraient sans doute à nouveau en sentiments.

La faim finit par la forcer à quitter le canapé. Sa montre lui apprit qu'il était dix-neuf heures cinquante. Davey dormait toujours. Nora songea qu'il se r veillerait sans doute aux environs de minuit, qu'il se d shabillerait maladroitement, et qu'il se remettrait aussitôt au lit pour achever de digérer ses boulettes de viande et sa purée - un nouvel exemple de sa tendance, en période de stress, à régresser à l'âge des tricycles. Une fouille des  ta-g res de la cuisine mit au jour une boîte de soupe aux champignons. Nora fit tomber le cylindre gris-brun figé dans une casserole, la posa sur un feu, et fit griller deux tranches de pain complet en attendant que le potage se liquéfie.

Dès qu'elle eut commencé à manger, l'aiguille de son cadran interne remonta, et une sensation de bien-être naquit en elle. Elle allait rendre son livre à Daisy, et tout serait dit. Elle se remettrait de Natalie Weil- mais ne pourrait plus lui faire confiance. Ce qui ne serait pas nécessaire. Elle n'aurait plus jamais à revoir ce cafard blond ni à lui parler. Si elles se croisaient au rayon produits frais de chez Waldbaum, il ne faudrait qu'une nanoseconde aux jolies petites pattes de cafard de Natalie pour l'emporter à l'abri d'une montagne de papier-toilette et elle y res-terait jusqu'à ce que Nora soit dans le parking. Ravie de cette image, elle avala la dernière cuillère de soupe, broya le dernier morceau de toast, et se leva pour rincer la vaisselle.

Le téléphone sonna. Abandonnant sa tâche, elle se h ta d'aller décrocher avant qu'il n'e t réveillé Davey.

-All  ? dit-elle.

Ce qui suivit lui gela l'estomac avant d'atteindre son esprit. Un homme à la voix empreinte d'une rage froide déclara quelque chose à propos d'une unimaginable trahison, d'une intrusion inqualifiable d'une dévastation. Enfin, elle reconnut l'organe déchaîné d'Alden Chancel.

-Et ce que je ne comprendrai jamais, continuait-il, en dehors de l'incroyable orgueil qui vous fait imaginer que vous pourriez donner des conseils à un écrivain, c'est votre persistance à suivre une route

que vous savez dangereuse. Est-ce que l'idée que votre insouciance pourrait avoir des conséquences ne vous a même pas effleuré ?

-Arrêtez de hurler, Alden, demanda Nora.

-Vous refusez d'écouter plus sage que vous. Vous vous insinuez dans la vie des autres comme un termite et vous la détruisez. Vous êtes un monstre.

-Alden, je sais que vous êtes ennuyé...

-Je ne suis pas ennuyé, je suis furieux ! C'est vous qui allez être ennuyé !

-Daisy voulait que je lise son manuscrit, Alden. Elle a insisté pour me l'apporter et elle n'aurait pas accepté un refus.

-◆a fait des dizaines d'années qu'elle travaille sur ce putain de bouquin, mais jusqu'à ce que vous vous en mêliez, elle n'avait pas eu la moindre envie de le montrer à qui que ce soit. Daisy ne sollicite pas de commentaires sur ses travaux inachevés. Vous vous êtes imposé à elle comme vous vous êtes imposé dans cette famille, et vous lui avez inoculé un virus. Vous auriez aussi bien pu la tuer directement.

-J'essayais de lui venir en aide, Alden.

-En aide ? Vous lui avez plongé un couteau dans le cœur.

-Mais c'est complètement faux ! s'écria Nora. Quand Daisy m'a appelé pour savoir ce que je pensais de son livre, je lui ai dit que c'était un roman extraordinaire. Elle n'a pas arrêté de transformer toutes mes remarques en insultes.

-Et ça vous surprend ? Vous devez être idiot. Daisy sait très bien que son bouquin est un vrai bordel. Comment pourrait-il en être autrement ?

-Je ne sais pas si c'est un vrai bordel, et vous non plus, Alden.

-Vous êtes une petite grue destructrice. Vous méritiez la cravache.

-Alden ! cria-t-elle à nouveau. Si vous ne vous calmez pas et si vous n'essayez pas de comprendre ce qui s'est vraiment passé, vous allez...

Les cheveux aplatis d'un côté, les vêtements froissés, Davey entra dans la cuisine et contempla sa femme, bouche bée.

-C'est papa? C'est à mon père que tu parles?

Nora 'loigna le combin' de son oreille.

-Il faudra que je t'explique, dit-elle à son mari. Ta mère a mal compris quelque chose, et maintenant, il pique sa crise.

-Mal compris quoi ?

La voix d'Alden rugissait dans l'écouteur.

-Il faut que tu me soutiennes, dans cette histoire, reprit Nora. Ils d'lirent complètement, tous les deux.

Alden beugla le nom de sa belle-fille, qui colla à nouveau le téléphone contre son oreille.

-J'ai une seule chose à ajouter avant de raccrocher, Alden.

-Laisse-moi lui parler, intima Davey.

-Non ! répondit-elle, avant d'enchaîner Alden, je veux que vous vous calmez et que vous réfléchissiez à ce que je vous ai dit. Je ne ferais jamais de mal à Daisy d'librement. Laissez les choses se tasser, je vous en prie. Je ne discuterai pas avec vous tant que vous ne voudrez pas entendre ma version de l'histoire.

-Je veux lui parler, Nora.

-J'entends mon fils, dit Alden. Passez-le-moi.

Davey posa la main sur le combin', que sa femme lui abandonna à regret.

-Il m'a traité de termites. Et de grue.

Il lui fit signe de se taire.

-Quoi? (Il s'empoigna les cheveux et se laissa aller contre le plan de travail. Tandis que ses doigts s'enfonçaient plus encore dans sa chevelure, il lança à Nora un douloureux regard incrédule.) Je sais ! Comment pourrais-je ne pas le savoir? (Il ferma les yeux. Bien qu'il plaquât l'écouteur contre son oreille, Nora entendait toujours la voix d'Alden.) Eh bien, elle dit qu'elle voulait aider maman... je sais, je sais... oui, mais... D'accord. Très bien. Un quart d'heure. (Il raccrocha.) Oh, merde.

Il explora la cuisine des yeux, comme pour s'assurer que les placards, le r'frig'rateur et l'vier 'taient toujours en place.

-On y va. Il faut que je me passe de l'eau sur la figure et que je me brosse les dents. Je ne peux pas sortir comme ça.

-Rappelle-le et dis-lui qu'on ira demain soir. On ne peut pas y aller maintenant.

-Si on n'y est pas dans un quart d'heure, c'est lui qui va venir.

-Ce serait mieux, affirma Nora.

-Si tu veux qu'il soit encore plus en rogne. (Davey traversa la cuisine et la contempla avec col'ère.) Où est ce putain de manuscrit, au fait?

-Sous le lit.

-Oh, bon Dieu.

Il se h'âta de sortir.

Lorsqu' ils atteignirent Post Road, Nora avait d'crit ses entretiens avec Daisy avant et pendant sa lecture du livre. Quand ils arriv'èrent devant la grille en fer forg' des Peupliers, elle avait achev' de relater le coup de t'l'phone ayant conduit au pr'sent incident. Ce dont elle n'avait pas parl', c' 'tait du livre lui-m'ême. Elle avait aussi laiss' un autre d'tail de c't'. La valise, dans le coffre, 'mettait des vapeurs toxiques.

-Elle t'a oblig'e, constata Davey.

-Si j'avais refus', elle se serait mise à hurler d'entr'e.

-On dirait qu'elle ne t'a pas laiss' la possibilit' de dire non.

-Exactement.

Il engagea l'Audi dans l'all'e de la propri't'. En contemplant la façade de pierre grise, Nora se sentit encore plus tendue qu'elle ne l' 'tait d'ordinaire à la vue de la maison.

-On devrait pouvoir faire comprendre ça à papa, dit Davey.

-Il va falloir que ce soit surtout toi qui parles.

Lorsqu'ils descendirent de voiture, il leva les yeux vers l' 'difice et se

frotta les mains sur le pantalon. Durant deux secondes, ni Nora ni lui ne bougèrent.

-Est-ce que le bouquin valait quelque chose, par ailleurs ?

-Je n'en ai aucune idée, avoua Nora. C'est surtout une attaque furieuse contre Alden. Dans le roman, il s'appelle Adelbert Poison.

Davey ferma les yeux.

-Et elle, elle s'appelle comment?

-Clementine.

-Clementine Poison ? Est-ce que j'y suis aussi ?

-J'en ai peur.

-Je m'appelle comment?

-Egbert. Tu ne sors pratiquement jamais de ton lit.

-Finissons-en et rentrons à la maison. (Il alla ouvrir le coffre et, avec un grognement, se chargea de la valise.) C'est un véritable éléphant, ce manuscrit.

-Tu n'imagines pas à quel point, acquiesça Nora. J'étais sérieuse, tout à l'heure, Davey: il va falloir que ce soit toi qui parles, parce que si j'ouvre la bouche, Alden va me hurler dessus.

-Il va me hurler dessus aussi. (Il referma le coffre et emporta son fardeau vers le perron.) Que tu le veuilles ou non, Nora, tu ne peux pas rester dehors.

Ils montèrent les marches lentement. Davey appuya sur le bouton de sonnette cerclé de marbre qui jouxtait la colossale porte en noyer.

Maria ouvrit cette dernière avant qu'il n'eût retiré son doigt. De toute évidence, elle avait été postée dans l'entrée.

-Mr Davey, Mrs Nora. Mr Chancel dit vous aller à la bibliothèque.

Elle jeta un coup d'œil glané la valise.

-Est-ce que ma mère est avec lui ?

-Oh, non, oh, non, votre pauvre maman, elle peut pas quitter sa

chambre.

La domestique s'effaça.

-Quand j'étais gosse, c'était toujours dans la bibliothèque qu'il me passait un savon.

Une tache humide deux fois plus large que la valise assombrissait le tapis du salon, au pied d'un piédestal abandonné par son vase vénéitien. Une deuxième marquait le mur, près de la cheminée.

La porte de la bibliothèque était fermée.

-C'est parti, lâcha Davey en l'ouvrant.

Vêtu d'un costume bleu à fines rayures blanches passé pour l'occasion, Alden quitta un fauteuil en cuir rouge, à l'autre bout d'un tapis oriental aux bleus et aux rouges éclatants.

-Je pense que la première chose à l'ordre du jour est la restitution du manuscrit.

Davey se dirigea vers son père à la manière d'un homme armé d'un couteau suisse vers un tigre affamé. Alden reçut la valise et la déposa par terre. Il désigna un canapé en cuir, derrière une table basse au plateau galement tendu de peau.

- Asseyez-vous.

- Papa...

- Assis !

Ils contournèrent la table, s'assirent. Alden reprit place dans son fauteuil et avança le pied pour enfoncer un bouton fixé au sol, parmi les franges du tapis.

-Papa, toute cette histoire est...

-Pas maintenant.

La porte s'ouvrit, livrant le passage à Jeffrey.

-L'objet a été restitué, annonça Alden. Emportez-le dans le studio de Mrs Chancel et remettez-le- lui en main propre.

Jeffrey se pencha, ramassa le bagage, puis l'emporta comme s'il

s'tait pr'par' & 'vacuer un animal crev'. Au passage, il lança & Nora un regard sombre, ind'chiffable. La porte se referma derri'ere lui.

-Tu n'as pas ton mot & dire, commença Alden & l'adresse de son fils. A moins, bien s'ûr, que tu n'aies encourag' ta femme ou ta m'ere dans leurs actes.

-Bien s'ûr que non, protesta Davey. J'avais dit & Nora de ne pas s'occuper des oeuvres de maman. Je savais que quelque chose de terrible arriverait.

-C'est fait. A pr'sent, il faut s'occuper des retomb'es. Ta m'ere est surexcit'e. Quand je suis rentr', ce soir, je l'ai trouv'e en larmes. Elle s'tait cass' la voix & force de hurler, et il y avait des 'clats de verre dans tout le salon. Maria avait trop peur pour nettoyer. Quant & Jeffrey, il devait avoir compris que son r'le dans cette malheureuse affaire allait lui valoir des ennuis, et il se terrait dans son appartement.

-Jeffrey? interrogea Davey. Quel r'le a-t-il jou' ?

Alden l'ignora.

-Bien entendu, il ob'issait & une requ'te de sa patronne. Je lui ai parl', et nous pouvons 'tre s'ûrs qu'il ne sera plus jamais m'êl' à la moindre transaction de cet ordre. De toute fa'on, rien de tout-ça ne se reproduira plus.

-Qu'est-ce qu'il a fait? demanda & nouveau Davey.

-Il l'a transport'e en voiture, lui apprit Nora.

-Oui. Il a conduit Daisy & la maison que tu partages avec cette vip'ere.

-Ne l'insulte pas, s'il te pla't, papa. Il faut que tu comprennes ce qui est arriv'. Maman a appel' Nora et a insist' pour qu'elle lise le bouquin. Elle ne lui a pas laiss' la possibilit' de refuser.

-Vraiment? (Exsudant le m'pris, Alden se retourna vers l'int'ress'e.) Vous n'avez pas de libre arbitre ? Vous, vous n'avez pas l'excuse d'ê'tre pay'e par nous, sinon indirectement, et on ne peut pas dire que vous soyez l'amie de Daisy, puisqu'elle n'en a pas. Vous jouiez le r'le de la belle-fille d'vou'e, c'est ça?

-D'une certaine mani'ere, oui, r'pondit Nora. Je pensais vraiment

que je pourrais l'aider, d'une façon ou d'une autre.

-Et vous lui avez suggéré de vous montrer ce qu'elle avait écrit, de manière à pouvoir lui en faire la critique ?

-Non: juste pour qu'elle ait quelqu'un avec qui parler de son livre. Un soutien.

-On voit ce que ça donne. Vous ne niez pas que l'idée soit de vous?

-Je voulais me rendre utile.

-Je répète: l'idée était de vous?

-Oui, mais Davey et moi en avions parlé, et j'avais accepté d'y renoncer. Aujourd'hui, Daisy m'a téléphoné pour me dire que je devais à tout prix lire son roman, qu'elle allait me l'apporter immédiatement.

-A ce moment-là, vous auriez pu répondre que vous étiez occupé, ou n'importe quoi d'autre.

-Elle n'aurait accepté aucune excuse. Si j'avais essayé de me défilé, elle se serait sentie terriblement insultée.

-Vous avez encouragé sa manie au lieu de l'étouffer. Mais cette mauvaise action n'est rien au regard de l'innommable obscénité qui vous fait préférer tendre que ma femme est l'auteur des romans de Clyde Morning et de Marletta Teatime.

-Quoi? s'exclama Davey en se tournant brusquement vers Nora.

-C'est bien elle, confirmait-elle. Dans son bouquin, il y a des chaussures quadrillées d'raflures, et un tas de phrases qui commencent par « vraiment ».

-Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé avant ?

-J'ai oublié, déclara-t-elle, sans mentir. Il y avait tellement d'autres choses que ça m'est sorti de l'esprit.

-Est-ce que tu commences à comprendre le genre de femme que tu as poussé ? interrogea Alden. Est-ce qu'un peu de lumière commence à t'entrer dans le crâne?

-Il ne veut pas que tu le saches, commenta Nora. Il ne veut pas que qui que ce soit le sache.

-Fermez votre sale gueule, hurla Alden en la montrant du doigt. Non seulement ce mensonge est une insulte à ma femme, qui se considère comme une artiste et qui n'a même jamais lu un seul de nos romans d'horreur, mais en plus, il jette le discrédit sur ma maison d'édition et sur moi-même. Vous menacez notre réputation et la mienne propre. C'est scandaleux. Je ne le permettrai pas.

-Oh, bon Dieu, soupira Davey.

-Arrête de gémir et prêche-moi un peu d'attention ! (Alden inspira.) Ton mariage était une erreur. Cette créature a apporté la discorde dans la famille dès son arrivée. Elle t'a fait un mal que tu ne soupçonnes même pas. (Il avait recommencé à crier, mais retrouva son emprise sur lui-même.) Peut-être avons-nous un goût commun pour les déséquilibres.

-Je m'en vais, déclara Nora en se levant.

- Vous vous enfuyez toujours quand vous entendez la vérité, hein ?

-Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous. Allons-nous-en, Davey.

Davey, qui ne paraissait qu'à moitié veillé, commença à se lever.

-Reste assis, ordonna Alden. (Davey se rassit.) Je vais te faciliter les choses. Je te propose un choix. Si tu divorces et si tu remets un peu d'ordre dans ta vie, tu restes à Chancel House et sur mon testament. Si tu refuses de voir la vérité en face, si tu gardes ta femme, tu perds ton emploi et ton héritage. Il faudra que tu trouves le moyen de subvenir à tes besoins, si tu en es capable-et je suis désolé d'avoir à dire que j'en doute.

-Ce n'est pas un choix, remarqua Nora, c'est un ultimatum.

-En ce qui me concerne, vous n'êtes plus dans cette pièce. Réfléchis bien à ta décision, Davey. Tu préfères rester avec la maladie mentale que tu as provoquée ou bien mener l'existence que tu mérites ? Nous serions plus qu'enchantés de te reprendre avec nous.

-Tu es vraiment sérieux ? demanda Davey.

-Tu as une semaine pour me donner ta réponse. Je veux que tu fasses ce qui s'impose, et je crois que tu comprendras que j'agis au mieux de tes intérêts.

-Vous vous servez de votre argent comme d'un gourdin, intervint

Nora. Si vous persistez dans ce projet sadique, vous allez perdre votre fils. C'est ça que vous voulez?

L'indicateur se leva.

-Tu peux te retirer. Il faut que je monte m'occuper de ta mère.

Obéissant, Davey se leva à son tour. Alden alla ouvrir la porte.

- Papa...

-Nous reparlerons de tout ça dimanche prochain.

-♦a, je vous jure que vous allez le regretter, prévint Nora.

Feignant de ne pas la voir ni l'entendre, l'indicateur tapota le dos de son fils quand ce dernier franchit le seuil. Nora reprit l'envie de lui gifler la main.

Maria, frissonnante, les mains crispées sur un chiffon blanc, se tenait dans un coin du salon. Elle se dirigea vers l'entrée.

-Mon fils est capable de sortir tout seul, lui lança Alden.

La domestique se figea en plein élan.

-Au revoir, Maria, dit Nora, mais l'Italienne était bien trop terrifiée pour lui répondre.

Ils sortirent dans la nuit noire. Davey descendit une marche du perron et se tourna vers la porte.

-On devrait peut-être y retourner.

-Pour quoi faire ? Il a prononcé son discours.

-Tu dois avoir raison. Il est trop furieux.

-Tu parles. ♦a fait des années qu'il n'a pas été aussi heureux. Il croit t'avoir amené où il veut.

Davey secoua la tête et descendit le reste du perron en fouillant dans sa poche.

-Tu veux bien conduire? Je suis un peu déboussolé.

Nora prit les clefs. Quand elle fut installée au volant et eut avancé son siège, elle vit que son mari, près d'elle, avait fermé les yeux tellement abandonné qu'on l'eût dit inanimé.

-Allez, l'encouragea-t-elle. Il ne mettra jamais ses menaces à exécution. Il ne faut pas se laisser prendre à son bluff.

-Il ne bluffe pas.

Nora démarra et partit en direction de la grille dans un cocon d'obscurité. Au bout d'un moment, elle alluma les phares.

-Tu crois qu'il pourrait vraiment te chasser de sa vie à jamais ?

-Je n'en sais rien, gromela Davey.

-Bien sûr que non. Il essaie de t'avoir à l'influence, et cette fois-ci, tu ne dois pas le laisser faire.

Elle tourna dans Mount Avenue, accéléra, et la voiture s'élança tel un cheval nerveux.

-Qu'est-ce que tu racontes ?

D'ordinaire excellente conductrice, très sûre de ses gestes, elle donna un léger coup de volant qui fit franchir la ligne jaune à l'Audi. Elle retrouva la file de droite et s'obligea à se détendre.

-Ce que je raconte, c'est que te perdre est la dernière chose qu'il voudrait au monde.

Davey poussa un nouveau gromement. Elle ne sut si elle devait l'attribuer à son désarroi ou à la manière dont elle traitait la voiture.

-Il fera ce qu'il a dit.

-Et alors ? Au bout de quinze jours, il pointera le bout du nez pour savoir comment tu vas. Si tu n'as pas retrouvé de travail, il te rendra l'ancien. Si tu acceptes, il t'offrira un salaire plus élevé ou un poste plus important.

-Suppose que non. Suppose que ce ne soit pas une stratégie.

Une étrange sensation de familiarité, aussi forte que celle du déjà-vu, s'empara de Nora. N'avait-elle pas lu un livre dont un personnage posait un ultimatum du même type ? Quelle scène, de quel roman ? Puis elle se rappela : Alden la faisait penser à Archibald Poison fornant

Adelbert et Clementine & lui fournir un petit-fils.

-Tu n'as pas de réponse, hein?

-A quoi ?

-Et s'il est vraiment sérieux?

-N'importe quel  diteur de New York t'engagera. Il y en a qui le feraient uniquement pour emmerder Alden. En fait... (Elle eut un sourire de côté. Davey s'était pris la tête & deux mains.) Prends ta semaine. Appelle les gens que tu connais chez vos concurrents. Accepte l'offre la plus intéressante, va trouver ton père dans son bureau, et démissionne.  a le rendra dingue.

-Non, r pliqua son mari. Pourquoi est-ce qu'on me donnerait du boulot ? Je supervise des recueils de mots croisés. J'envoie des circulaires pour le compte de la Société Hugo Driver. Par ailleurs, tu ne sais pas ce qui se passe dans l'édition. On ne démissionne plus. Ce n'est plus comme dans les années quatre-vingt, ou on n'arrêtait pas de rebondir ici et là.

-Arrête tes conneries. Passe quelques coups de fil et vois ce que ça donne.

Ils firent le reste du trajet en silence.

Nora t tonna & la recherche de l'interrupteur, puis réalisa que Davey était resté dans l'Audi. Elle l'appela. Il descendit lentement de voiture. Quand elle ouvrit la porte de communication, il se mit en branle tel un zombie.

-Tout ira bien, assura-t-elle en luttant pour conserver son optimisme. (Elle referma la porte der-r re eux, le vit se tourner vers le living.) Monte avec moi.

Il se traîna vers l'escalier. Nora le suivit jusque dans la cuisine, allumant les lumières au fur et & mesure.

-Je vais te préparer quelque chose, proposa-t-elle.

-Je n'ai pas faim.

Elle le vit retirer la bouteille de kummel de l' ta-g re, choisir un verre & cognac, l'emplir jusqu'à deux centimètres du bord. Il s'assit en

face d'elle, posa le verre sur la table et le fit tourner & plusieurs reprises. Enfin, il releva les yeux.

-Tu te prends trop la tête, remarqua-t-elle.

-Il y a une grande différence entre nous, Nora. Ce n'est pas ton père.

-Dieu merci: mon père ne t'aurait jamais traité comme ça, répondit-elle, ce qui manquait peut-être de sagesse.

-J'oubliais que le grand Matt Curlew était parfait. D'après toi, mon père est une véritable ordure.

-Je n'ai jamais dit ça, protesta Nora. Je déteste la manière dont il te traite, c'est tout, et son ultimatum en est un parfait exemple. Il se sert du caprice de Daisy pour nous s'parer.

-Merci bien. Des fois que je ne comprends pas ce qu'il fait, il faut que tu me l'expliques trois ou quatre fois.

Il avala une gorgée d'alcool. Une délicate nuance de rose lui monta aux joues.

-Oh, Davey, il est possible que j'aie trop parlé, mais il m'a vraiment mis en colère. Et puis tu es resté tellement muet.

-Tu continues d'oublier que c'est mon père. Ce type qui, selon toi, m'a maltraité toute ma vie, il m'a envoyé dans les meilleures écoles d'Amérique-ce que le sacro-saint Matt Curlew n'a jamais fait pour toi-, il m'a donné du travail, et il me paie plus que je ne vaudrais. Il dirige une grande société-encore une chose qui le s'pare de Matt Curlew-, et au cas où tu aurais oublié: tu vois cette table ? C'est lui qui l'a payée. Il a payé tout ce qu'il y a dans cette maison, y compris les ampoules et le P.Q. Je pense qu'il m'rite un peu de gratitude, sans parler de respect.

-En d'autres termes, tu lui appartiens.

-Je ne lui appartiens pas: il m'aime. Et même si je n'apprecie pas certaines des choses qu'il fait, tu ne peux pas me demander de le haïr.

-Je ne veux pas que tu le haïsses, mentit Nora. Mais moi aussi, je t'aime, et je voudrais t'arracher & son influence. (Davey leva son verre et but.) D'une certaine manière, il a raison: il faut que tu choisisses entre lui et moi. Mais si tu le choisis, lui, tu me perdras pour de bon. Alors que si tu me choisis, moi, tu le récupéreras la seconde d'après.

-Je suis mari' avec toi, pas avec mon p'ère.

-Dieu merci, je commençais à m'inquiéter.

-Mais je ne veux vous perdre ni l'un ni l'autre. Je crois que tu es dingue d'imaginer qu'il changera d'avis.

-Il ne changera pas d'avis: simplement, il attendra une autre occasion.

-Qu'est-ce qui t'en rend si sûre? S'il me jette et que je ne retrouve pas de boulot, on va être à sec d'ici trois mois. On fait quoi, après? On va à la soupe populaire ? On mendie ?

-Il ne permettra pas que ça arrive. Tu sais qu'il...

-Et si je suis engagé par un autre 'diteur, tu sais ce que j'aurai, comme salaire? A peu près un tiers de ce que je touche en ce moment. On d'm'- nagerait, c'est vrai, mais tout ce qu'on pourrait se payer, ce serait un trou à rats dans un immeuble.

-Pourquoi serais-tu obligé de travailler dans l'édiction? Il y a un tas d'autres choses à faire.

-Tu ne lis pas les journaux, ma parole. D' accord, je pourrais peut-être me caser comme manutentionnaire, mais là, on n'aurait que la moitié du trou à rats.

-Je pourrais travailler, sugg'ra Nora. Comme ça, on aurait le trou entier.

-Bon Dieu, j'ai l'impression d'être marié à Simplet.

-Mais tu vas les passer, ces coups de fil?

Davey plissa les lèvres, les yeux fixés sur le r'fri-g'rateur.

-En fait, il y a peut-être un autre moyen.

-Lequel?

-Je pourrais lui dire que je retournerai vivre chez eux s'il te laisse rester ici aussi longtemps que tu le voudras. Je pense qu'il acceptera.

-On serait envahis par les avocats avant que tu n'aies fini de parler. Ces bons vieux Dart & Morris 'rigeriaient un mur 'pais de deux mètres entre nous. Quel int'rêt?

-Une fois lK-bas, je pourrai lui parler, et si je peux lui parler, je pourrai l'amadouer. Tôt ou tard, il 'coutera la voix de la raison.

-Davey, alias le Cheval de Troie.

-Exactement.

Nora s'appuya au dossier de sa chaise et contempla son mari pendant ce qui lui parut 7tre un long moment.

-Je savais que 7a ne te plairait pas, reprit-il. Mais il faudra bien qu'il finisse par se calmer.

-Davey, ton p7re fait de son mieux pour refaire de toi un enfant, et tu veux l'y aider. Une fois que tu seras lK-bas, il continuera ses assauts. Quand il en aura fini avec toi, tu porteras des couches, tu bouffe-ras de la pur7e de carotte, et on aura divorce7.

-Tu as vraiment une haute opinion de moi !

Son visage 7tait 7 pr7sent d'un rose plus vif.

-Je sais ce qui se passe quand tu es avec lui. Tu deviens muet et tu fais tout ce qu'il dit.

-Pas cette fois-ci. (Il grima7a en regardant son verre, puis se tourna vers sa femme dans une attitude presque d'fiante.) O7 as-tu pris ces conneries comme quoi ma m7re aurait 7crit les bouquins de Morning et de Teatime? Dans l'horoscope?

-C'est la v7rit7, affirma Nora. (Davey fit la moue.) Je lisais tranquillement quand je suis tomb7e sur les 7raflures et une phrase commen7ant par « vraiment ». J'en suis rest7e baba.

-Pas autant qu'elle. Elle n'a m7me jamais lu ce genre de romans. Tu as entendu mon p7re ? Pourquoi aurait-elle fait 7a, de toute fa7on ?

-Parce qu'Alden l'y a pouss7e. Il croyait se faire facilement un paquet de fric avec les romans d'horreur.

Davey eut une expression d'go7t7e et contempla 7 nouveau son verre.

-M7me si une id7e aussi d7mente t'est venue, qu'est-ce qui t'a pris de lui en parler? Tu n'avais pas id7e de ce qui allait se passer? Je ne comprends pas comment...

Il leva les mains, accablé.

-Elle était en train de m'incendier en prétendant que je crachais sur son chef-d'oeuvre. Pour la calmer, je lui ai dit que c'était bien meilleur que ces bouquins-là. Je croyais la flatter.

-C'est malin, commenta-t-il. Tu balances une bombe au milieu du salon et tu t'attends à ce qu'elle prenne ça pour un compliment.

Nora s'écarta de la table.

-Je vais me coucher. Tu viens ?

-Je reste. Je ne pourrai pas dormir avant des heures.

-Mais tu passeras ces coups de fil ?

-Je n'ai pas besoin que quelqu'un d'autre me harcèle.

-Désolée. Je n'en parlerai plus, c'est promis. (Elle recula vers la porte.) A tout à l'heure, alors?

-Je suppose.

Elle se forçait à sourire en quittant la pièce.

Environ une demi-heure après que Davey fut parti travailler, le lundi matin, Nora poussa un cri perçant et s'éveilla. Une sueur abondante la recouvrait, trempait les draps. Une petite flaque frémissait entre ses seins. Elle gémit, s'essuya le visage de ses mains, puis s'empara d'une partie sèche du drap, du côté de son mari, et s'épongea la poitrine.

-Foutredieu, jura-t-elle, une expression héritée de Matt Curlew.

Dès qu'elle eut chassé l'humidité, ses pores en laissèrent couler d'autre. Tout son corps irradiait.

-Oh, merde, jura-t-elle. Des bouffées de chaleur.

Elle ignorait qu'on pouvait en avoir en dormant. Un insecte se mit à lui courir sur la cuisse droite et elle releva la tête pour l'observer. Il n'y avait rien sur sa jambe, mais la sensation persista. Nora tenta de la chasser en se grattant. L'animal invisible parcourut encore quelques centimètres le long de sa cuisse et cessa d'exister. Elle se laissa aller

sur les draps humides, en se demandant si les insectes fan-tômes
étaient monnaie courante durant les bouffées de chaleur ou s'il
s'agissait là d'une innovation de sa part. Quelques secondes plus tard,
sa sueur devint froide, et la crise passa.

Elle se doucha et enfila par habitude un T-shirt bleu foncé, un short
blanc et ses Nike: elle réalisa qu'elle s'était habillée pour courir. Elle
passa dans la cuisine, but un verre de jus d'orange, et songea qu'elle
connaissait au moins une personne assez simple pour ne pas
s'offusquer de ce que d'autres considéreraient comme une question
indiscrète. Attirant à elle l'annuaire du téléphone, elle chercha le
numéro de Beth Landrigan. Ce ne fut qu'en entendant la sonnerie, à
l'autre bout du fil, qu'elle se demanda si elle n'appelait pas trop tôt.

Le salut insouciant de Beth chassa cette crainte.

-Nora, quelle bonne surprise. Je pensais justement à vous. Notre
dîner de la semaine dernière était tellement agréable qu'on devrait
recommencer. Juste nous deux: pas de maris bruyants. Libérons-nous
et allons au Château.

-Super, approuva Nora, j'adore le Château, et Davey ne veut jamais
y aller.

-Arturo y passe pratiquement sa vie, mais il n'y va pas pour le
dîner, donc on sera tranquille. Mercredi ?

-C'est dit. Midi et demi?

-Vous pourriez attendre jusqu'à une heure? J'ai un cours de japonais
à onze heures et demie, le mercredi, et ça dure une heure.

-Bien sûr, acquiesça Nora. Des cours de japonais ? Je suis
impressionnée.

-Moi aussi. Je commence à le parler comme si j'étais du coin... d'un
coin d'Allemagne, malheureusement. De toute façon, vous ne
m'appellez pas pour parler de mes difficultés linguistiques. Qu'est-ce
qui vous amène?

-Je voulais vous poser une question, et j'espère qu'elle ne va pas
vous vexer.

-Allez-y.

-C'est en rapport avec la mûnopause.

- Me vexer ? Vous plaisantez ? Toutes les femmes que je connais sont m'nopaus'es, y compris moi. C'est la grande mode. Quelle est la question?

-J'ai eu mes premi'eres bouff'es de chaleur, ce matin.

-Bienvenue au club.

-Il m'est arriv' une chose bizarre. En plein milieu, j'ai senti un insecte me courir sur la jambe, mais il n'y avait rien. Pourtant, je le sentais vraiment. Est-ce que Na vous est jamais arriv' ?

Beth 'clata de rire.

-La premi'ere fois, j'ai failli sauter au plafond. On nous parle des bouff'es de chaleur, on nous parle des su'es nocturnes et d'un tas de choses d'plaisantes, mais on ne nous pr'vient jamais, pour l' insecte.

- Je suis contente que Na ne soit pas trop original.

-Il y a m'me un nom pour Na. Je ne m'en souviens pas, mais Na ressemble à masturbation. Je devrais peut-être demander à mon prof comment Na se dit en japonais. Quoique en y r'fl'chissant, je ferais mieux de m'abstenir: il partirait en courant. C'est un intellectuel, mais il n'a probablement aucune id'e de ce qu'est la m'nopause.

-Il en sait sans doute plus sur la masturbation, remarqua Nora.

Les deux femmes rirent et discut'rent encore quelques minutes avant de se dire au revoir.

Ragaillardie par cette conversation, ravie d'une amiti' en perspective avec une Beth Landrigan intelligente, dr'le et 'quilibr'e, Nora posa sa casquette sur ce qu'elle esp'rait être une t'te tout aussi 'quilibr'e et quitta la maison.

Trois quarts d' heure plus tard, alors qu' elle ouvrait la porte d'entr'e, elle entendit sonner le t'l'- phone et courut en haut des escaliers pour r'pondre. La transpiration fon'ait son T-shirt et luisait sur ses jambes. Elle d'crocha vivement.

-Allô?

-Ici Holly, Nora. J'aimerais que vous passiez au poste tout de suite. C'est possible?

-Natalie a dit quelque chose ?

-Il y a un tas de sujets dont nous devons discuter et celui-là en fait partie. Si vous n'avez pas de voiture, je peux envoyer quelqu'un vous prendre.

-Je viens de rentrer de mon jogging et je suis en nage. Laissez-moi le temps de prendre une douche et de me changer. J'arrive.

Il h'sita.

-D'accord, mais il y a des gens, ici, qui vont devenir très nerveux si vous n'arrivez pas très vite. Alors essayez de vous dépêcher.

-Vous me parlez d'un ton terriblement... sec, Holly. Est-ce que je dois m'inquiéter? Ma vie part tellement à vau-l'eau, en ce moment, que plus rien ne peut me surprendre.

-Ce n'est pas tout à fait aussi simple, répondit le policier. Faites ce que vous avez à faire et venez aussi vite que possible.

-Je serai là d'ici vingt ou vingt-cinq minutes.

-Passez par-derrière. C'est un vrai zoo, ici.

-D'accord, acquiesça Nora. A tout à l'heure.

Fenn raccrocha sans un mot.

Nora se gara à la même place que Davey la fois précédente, derrière le bureau de Fenn. A travers la fenêtre, elle aperçut l'arrière du crâne et les épaules de l'inspecteur, qui s'entretenait avec Barbara Widdoes, laquelle faisait les cent pas devant sa table de travail. Plusieurs autres personnes étaient présentes, silhouettes sombres, au fond de la pièce. Nora remonta en courant la rangée de véhicules de police. Elle avait enfilé un chemisier bleu, un jean et des mocassins marron. Ses cheveux mouillés lui collaient aux oreilles. Son cœur battait à tout rompre.

La porte de derrière s'ouvrit alors qu'elle remontait l'allée bétonnée. Un policier en uniforme, au physique de footballeur, aux cheveux roux et aux joues parsemées d'acné s'avança sur le seuil. Il regarda à droite et à gauche avant de tourner vers elle son visage grêlé.

-Mrs Chancel, c'est ça? Je vais vous escorter jusqu'au bureau de l'inspecteur Fenn, et il va falloir faire vite. Les choses sont un peu

compliqués, ici, aujourd'hui.

-Ici aussi, répondit-elle.

Il la considéra d'un regard neutre. Elle franchit la porte, derrière laquelle régnait une fraîcheur relative. Un brouhaha de voix chaotiques s'élevait à l'avant du bâtiment.

-Par ici, dit le policier, qui la précéda vivement dans le couloir aux murs cimentés.

Nora songea qu'elle passait énormément de temps à suivre des hommes. D'passant le bureau de Barbara Widdoes, ils approchèrent de la porte métallique qui menait à la double rangée de cellules. L'image colorée de Dick Dart clignant de l'oeil rappela à Nora de regarder droit devant elle, si bien qu'elle ne fit qu'apercevoir les agents en uniforme et les avocats qui encombraient le passage. Une conversation animée, quoique étouffée, occupait les hommes de loi, mais elle ne put ni ne voulut en déchiffrer les paroles. Le brouhaha, à l'autre bout du poste de police, s'intensifia, tandis qu'elle se hâtait à la suite de son guide. Enfin, ils arrivèrent au bureau de Fenn.

Le policier frappa et se pencha à l'intérieur.

-Mrs Chancel, annonça-t-il.

Plusieurs personnes se déplacèrent. Une chaise grinça.

-Faites-la entrer, ordonna Fenn.

Debout derrière son bureau, les bras ballants, il considéra Nora sans l'ombre d'un sourire-tout comme Barbara Widdoes, qui se tenait au garde-à-vous de l'autre côté de la table. L'arrivante sentit des cristaux de panique glacés lui perforer l'estomac. Deux hommes en costume noir et chemise blanche, dont l'un portait des lunettes de soleil à monture noire, s'avancèrent: Slim et Slam, les agents du FBI rencontrés chez Natalie Weil.

-Bonjour, Mrs Chancel, la salua Fenn. (Ainsi il ne l'appelait plus Nora.) Je crois que vous connaissez tout le monde. Barbara Widdoes, notre commandant, et les agents fâchés assignés à l'affaire, Mr Shull et Mr Hashim.

C'était Mr Shull, le plus grand des deux, qui portait les lunettes. Elles lui donnaient un air vaguement baba-cool que Nora jugea soudain hilarant.

-Ravie de vous revoir, dit-elle, remarque qui fut accueillie par une seconde de silence.

-Je pense qu'on peut r'gler ça assez vite, reprit Fenn, qui redevint alors Holly. Essayons de faire un peu le point.

-Il serait temps, remarqua Mr Shull, pour lui-même ou pour Mr Hashim, lequel croisa les bras et regarda Nora prendre une chaise.

Holly s'assit. Barbara Widdoes se percha au bord de la chaise voisine de celle de Nora, serrant ses genoux et ses mollets boudin's. Les deux agents f'd'raux restèrent debout.

MrShull plia ses lunettes et les glissa dans la poche de poitrine de sa veste.

-Bien, Nora, continua Holly en souriant. Les personnes pr'sentes dans cette pi'ce ont des diver-gences d'opinion sur plusieurs points, notamment à votre sujet, mais avec votre aide, nous allons peut- être arriver à un consensus. Il est important que vous soyez totalement franche avec moi. Vous pouvez essayer ?

-Qu'a dit Natalie? demanda Nora.

Derrière elle, un des hommes du FBI 'mit un petit bruit de l'vres.

-Mrs Weil a dit beaucoup de choses, et nous allons en parler d' ici une minute. Je voudrais d'abord en revenir au moment où nous nous sommes rencontr's devant chez elle. Nous avons eu une petite discussion qui m'a fait penser que votre mari et vous pourriez m'aider. Vous vous rappelez?

-Tout à fait, acquiesça Nora. On vous a dit qu'on 'tait pass' une ou deux fois chez elle.

-Six fois, si mes souvenirs sont bons. La der-nière, quinze jours avant sa disparition.

Nora hocha la t'ête en maudissant Davey et ses mensonges de vantard.

-Voulez-vous vous en tenir à cette version, ou en avez-vous une autre ?

-Eh bien, la v'rit', c'est que je n'rais pas entr'e dans cette maison depuis plus de deux ans.

Barbara Widdoes abattit les mains sur ses genoux. Mr Hashim et Mr Shull passèrent lentement derrière le bureau de Holly.

-♦a correspond à ce que nous a dit Mrs Weil. Si vous aviez une bonne raison de m'induire en erreur quant à la nature de vos relations avec elle, j'adorerais la connaître.

Nora soupira.

-En fait, c'est Davey, mon mari, qui a dit que nous étions venus la voir si souvent que ça, et que nous avions d'habitude chez elle quinze jours plus tôt. Vous vous rappelez ? Il a prétendu qu'on avait mangé mexicain et regardé le catch à la télé. C'est exact, mais ça s'est passé un mois avant qu'on achète la maison, quand elle nous a bel et bien invités.

-Vous savez pourquoi il a dit une chose pareille ?

Elle poussa un nouveau soupir.

-Il a... comment dire? Il a l'habitude de déformer la vérité. La plupart du temps, ça ne va pas au-delà de l'exagération... Il arrange un peu les faits.

-Si mes souvenirs sont bons, cet arrangement-là, vous l'avez cautionné.

-On venait de se disputer et je n'avais pas envie de l'irriter, particulièrement en le contredisant devant vous. D'ailleurs, quand j'y repense, il me semble que vous aviez compris qu'il mentait.

-Il n'y avait pas besoin d'être Sherlock Holmes, confirma Holly. De notre point de vue, ça vous rendait intéressants, tous les deux. C'est pour ça que j'ai décidé de vous faire entrer, pour voir si d'autres choses intéressantes se feraient jour.

-Et si on en arrivait au fait ? demanda Mr Shull. On pourrait peut-être abrégé les amabilités.

-Au fait? s'enquit Nora.

Il lui sourit.

-Il y a une chose que nous estimons tous d'intérêt, reprit Holly. Ça concerne les indices trouvés sur les lieux, ainsi qu'une ou deux remarques que vous avez faites, vous ou votre mari. Vous vous

rappelez qu'il a dit que vous ne pensiez pas que Mrs Weil n'était morte ?

-Je ne sais pas où il a pris ça. J'étais persuadé du contraire.

-C'était un commentaire remarquablement prémonitoire, non ?

-Pour être franche, je crois qu'il essayait juste de me faire passer pour une idiote.

-A cause de votre dispute ?

-Je le suppose.

-Pourquoi vous étiez-vous disputés ?

-Il trouve que je ne témoigne pas assez de respect à son père, et moi, je trouve que son père est un mufle. On tourne en rond.

-Tout ça n'a aucune importance, intervint Mr Shull. Si vous n'en arrivez pas au fait tout de suite, je prends l'interrogatoire en main.

-Nous y sommes, l'apaisa Holly. (Il sourit lui aussi à Nora, mais sans la menacer de l'agent fédéral.) Passons au moment où nous sommes arrivés à la chambre de Mrs Weil. Vous vous rappelez l'état de la pièce ? (Nora acquiesça.) Vous vous rappelez ce que je vous ai dit ?

-Que je n'étais pas obligé d'entrer si je ne le voulais pas.

-Et après ?

-Je ne m'en souviens pas, désolé.

-Je vous ai demandé si ça ne vous faisait pas reconsidérer votre idée quant à la mort de Mrs Weil.

-Je ne me rappelle pas, persista Nora.

-Ni de votre réponse ? A propos du sang, dans la chambre ?

-Non.

-Vous avez dit : « Ce n'est peut-être pas son sang. » Ça vous revient, maintenant ?

-Oui, c'est exact. Mais ça m'est juste venu à l'esprit à cause de Davey, de ce qu'il vous avait dit dehors. (Elle leva les yeux vers Mr Shull, qui lui rendit son regard en souriant.) Bien sûr que c'était son

sang; Pa ne pouvait pas 7tre autre chose. (Elle se retourna vers Holly Fenn.) ♦a ne l'7tait pas ? C'7tait pourtant du sang.

-Oui, c'en 7tait.

-De quelle sorte ?

-Animal, lui apprit Holly. Du sang de cochon, probablement. Vous voyez pourquoi votre remarque nous int7resse.

-Je crois, oui, mais vraiment, ce n'7tait qu'une b7tise.

-Nous sommes dans une situation embarrassante, Nora.

- Vous 7tes dans une situation embarrassante, corrigea Mr Shull.

-Donc, quand vous disiez que ce n'7tait peut- 7tre pas le sang de Mrs Weil, vous ne saviez rien qui pouvait vous le faire penser?

-Rien du tout, mais toute cette histoire de disparition est tr7s bizarre.

-Oui. Il est temps d'en arriver 8 la victime. Elle a racont7 bien des choses contradictoires, mais elle nous a donn7 une information nouvelle.

Barbara Widdoes ouvrit la bouche pour la pre-mi7re fois.

- Vous saviez que votre mari et Mrs Weil avaient une liaison, n'est-ce pas?

-Je ne l'ai appris que samedi apr7s-midi.

-Comment?

-Davey me l'a dit. Il 7tait boulevers7 par ce qui 7tait arriv8 7 Natalie, et il m'a tout d7ball7.

-Vous niez avoir pris part 8 l'enl7vement et aux mauvais traitements subis par Mrs Weil ?

-Il n'est toujours pas certain qu'il y ait eu enl7- vement, s'interposa Holly.

-Vous 7tiez dans mon bureau, samedi matin, r7pliqua Barbara Widdoes. Vous avez vu cette femme devenir hyst7rique quand elle a vu Mrs Chancel, et le rester jusqu'8 ce qu'on la mette sous s7datif. Ce qui

s'est pass' est très clair à mes yeux, et devrait aussi l'être aux vôtres. Mrs Chancel a appris la liaison de son mari et enlev' la victime, avant de l'enfermer sur son ancien territoire: la vieille crèche. Je suis sûre que vous vous rappelez l'incident. Elle l'a séquestrée jusqu'à ce que Mrs Weil parvienne à s'ychapper. Toutes ces coïncidences ne me plaisent pas. Les indices se recoupent, et je ne crois pas que Mrs Chancel doive être autorisée à quitter ces lieux: il faut lui lire ses droits et l'arrêter.

-On finit quand même par y venir, approuva Mr Shull.

-Vous voulez m'arrêter? s'ytonna Nora. Je n'ai rien fait à Natalie. Je ne traiterais pas mon pire ennemi comme ça. (Elle se tourna vers Holly Fenn.) Vous disiez qu'elle s'ytait contredite, non? A mon sujet ?

-C'est exact, Barbara, remarqua Holly. Et ne l'oubliez pas, vous non plus, Mr Shull. La victime n'est pas loin de prétendre qu'elle a été enlevée par des petits hommes verts venus de l'espace. Elle dit que Mrs Chancel l'a forcée à sortir de chez elle et l'a enfermée dans l' ancienne crèche, mais cela nous apprend-il quoi que ce soit à propos du sang animal ? (Il rendit son regard à Nora.) Voilà où nous en sommes avec Mrs Weil. La première chose qu'elle a dite quand on l'a interrogée, ce matin, c'est que vous êtes allée la voir, que vous l'avez menacée avec un couteau, conduite jusque dans cet immeuble et enchaînée. Deux minutes plus tard, quand on a voulu lui faire répéter son histoire pour en prendre note, elle a déclaré qu'elle n'avait aucune idée de ce qui lui ytait arrivé. Elle avait beau fouiller dans ses souvenirs de la semaine dernière, elle ne voyait que du brouillard. Elle pensait être arrivée sur Post Road par ses propres moyens, mais ytait incapable de dire comment ou pourquoi. Alors, on a couché sur le papier tout ce qu'elle avait raconté, on le lui a relu, et on lui a demandé si c'ytait bien ce qui s'ytait passé. Elle a répondu qu'elle ne se rappelait pas. Elle s'est arrêtée un moment, et quand on a pu lui poser des questions, on l'a interrogée à votre sujet. Elle s'est mise à pleurer, à dire que vous l'aviez emmenée à la crèche, et tout a recommencé à zéro. (Il interrogea Barbara Widdoes du regard.) C'est bien ça? Je n'ai rien exagéré?

-La victime est considérablement perturbée, Holly, mais elle n'arrête pas d'en revenir à cette accusation, et ça me suffit. D'ici un jour ou deux, elle sera capable de tout relier.

-Elle n'arrête pas d'en revenir à l'histoire de l'enlèvement, c'est vrai, mais elle n'arrête pas non plus de dire qu'elle a erré au hasard, toute seule. A moins que Mrs Chancel ne passe aux aveux et ne plaide

coupable nous allons 7tre oblig's d'aller en justice. Vous croyez vraiment que nous avons assez d'l'ments ?

Barbara Widdoes jeta un coup d'oeil à Mr Shull.

-Nous avons le plus vieux mobile du monde, Mrs Chancel a eu toutes les occasions possibles, et nous allons trouver des preuves d'ici dix secondes. Dans l'ancienne crèche où elle a emmen' le gamin la première fois qu'elle s'est exerc'e au kidnapping. (Nora et Holly Fenn se mirent tous deux à protester, mais Barbara Widdoes se leva.) Passons à la phase suivante. Dès que nous aurons fait subir la procédure l'gale   Mrs Chancel, elle pourra appeler son avo-cat. En fait, il est sans doute d'j    . (Elle baissa les yeux vers Nora.) Vous 7tes cliente de Dart & Mor-ris, non ? Leo Morris attend qu'on 'tablisse les chefs d'accusation contre Mr Dart, ce que nous allons faire dès que nous en aurons fini avec vous. Si vous voulez, je peux l'informer de votre situation et lui dire que vous demandez à le voir.

Nora pivota sur sa chaise pour se tourner vers Holly.

-Je ne rêve pas ? Je vais vraiment 7tre arr7t'e pour un crime que je n'ai pas commis ?

-Barbara est notre commandant. C'est elle qui d'cide. Mettez votre avocat sur le coup.

Sa situation s'imposa soudain à elle, improbable, d'sesp'r'e, au point qu'elle renvoya la tête en arrière et ne put s'empêcher de rire. Ses compagnons la fix rent avec des expressions variant de l'inqui-tude au m'pris.

- a ne va pas, Mrs Chancel ? demanda Barbara

-Si vous saviez tout ce qui ne va pas dans ma vie.

Holly contourna son bureau en consultant sa montre.

-Je vous pr terais bien mon t'l'phone pour appeler votre mari, mais nous manquons de temps. Je veux en avoir fini avec vous avant que l'histoire de Dick Dart n'échappe à notre contrôle. Quand on aura termin', je vous emmènerai dans une des salles d'entretien. Vous pourrez t'l'phoner en attendant Leo Morris.

Nora se leva.

-Nous aussi, nous aurons besoin de passer un petit moment avec Mrs

Chancel, intervint Mr Shull.

-Comment pourrais-je l'oublier? (Holly posa la main entre les omoplates de Nora et la poussa en avant.) Si on n'en finit pas très vite, ça va prendre des heures. D'ici dix minutes, on va être en plein d'lire.

-On est déjà en plein d'lire, remarqua-t-elle.

Sans retirer sa main, il ouvrit la porte de l'autre, fit passer Nora dans le couloir et l'y suivit. Des clats de voix et des piétinements retentissaient à l'autre bout du poste. Avant que Barbara Widdoes et les agents fâchés ne fussent sortis du bureau, une véritable foule déboucha à l'angle du corridor. En tête, se trouvait l'agent LeDonne, précédant de quelques pas un Leo Morris qui considérait Nora avec une intense curiosité d'pourvue de compassion. Précédé de l'avocat, Dick Dart, en costume gris et chemise blanche, sans cravate, l'aperçut à son tour et sourit.

-Qu'est-ce que c'est que ça? lança Holly. Merde, ils le font passer par-derrière pour éviter les journalistes. Je vais les renvoyer aux cellules pour qu'on s'occupe de vous d'abord.

LeDonne ralentit en découvrant l'inspecteur, et les deux hommes qui le suivaient le percutèrent.

-Ramenez-le en cellule, LeDonne. Je veux régler cette affaire avant la sienne. Ça vous convient, maître ?

Leo Morris inspecta Nora de ses yeux cernés, l'air sinistre. Elle tenta de reculer dans le bureau, afin d'échapper au sourire de Dick Dart, mais Barbara Widdoes se pressa contre elle et l'empoigna par les bras.

-La charmante épouse de Davey Chancel, constata Dart.

Nora ferma les yeux. Holly se tourna vers LeDonne.

-Remmenez-le et éloignez les journalistes.

Avant que l'agent ne pût répondre, un deuxième groupe envahit le couloir, aboyant des questions. Deux ou trois hommes munis de caméras vidéo se forcèrent un chemin jusqu'au premier rang.

-Arrêtez! cria l'inspecteur. N'allez pas plus loin. LeDonne ! Attendez une seconde avant de raccompagner le prisonnier par-derrière. Notre commandant va emmener ces messieurs dans son bureau. Mrs Chancel et moi attendrons ici.

Barbara Widdoes lâcha Nora et sortit du bureau, suivie des agents fâchés. Ils s'éloignèrent le long du couloir.

Holly leva la voix.

-Que les journalistes retournent dans le hall. C'est intolérable. Me fais-je bien comprendre?

-Nora-chou, susurra Dick Dart, toujours souriant.

Elle croisa ses yeux étincelants.

Leo-Morris et Holly Fenn suggérèrent au prisonnier de se taire, en termes différents, mais il ne quittait pas Nora du regard.

-Quelle journée passionnante, remarqua-t-il.

Sur ces mots, il enroula le bras gauche autour du cou de LeDonne et arracha son revolver de son étui. La chose se déroula si vite que l'agent se retrouva à moitié étranglé, un canon sur la tempe, avant que Nora ne réalisât que Dart avait bougé.

LeDonne cessa de lutter, et Holly s'avantait. Les journalistes se turent. Le doigt du prisonnier se crispa sur la détente.

-Allons, allons, soyez sage, conseilla-t-il.

L'inspecteur leva les mains.

-Vous êtes dans un poste de police, Mr Dart, déclara-t-il. Relâchez cet agent et rendez-lui son arme.

-Faites ce qu'il dit, conseilla Leo Morris, en un couinement haut-perché.

-N'est-il pas évident que je maîtrise la situation, Leo ?

-Pas pour longtemps, intervint Holly.

-Contre le mur !

L'inspecteur traversa lentement le couloir. Nora le suivit.

-Non, Nora. Vous, vous repassez cette porte.

Dart appuya plus fort le canon de l'arme sur la tête de LeDonne, qu'il fit avancer vers elle comme un pantin. L'agent était carlate. La

rage et la panique brillaient dans ses yeux. Nora interrogea du regard Holly Fenn, qui fit la moue et hocha la tête. Elle recula.

-On peut savoir à quoi vous jouez? demanda l'inspecteur.

-Simple échange de prisonnier, répondit le meurtrier. Suivi par une évasion audacieuse et une fuite réussie. Quelque chose comme ça.

Holly ouvrit la bouche pour répondre. Avant qu'il n'en eût le temps, Dart propulsa LeDonne vers lui et se matérialisa aussitôt au côté de Nora. Il lui enserra le cou d'un bras et lui pressa le canon sur la tempe, alors que l'agent heurtait son supérieur. Elle sentit le contact rude et froid du métal. Le souffle lui manquait.

-Prête? interrogea-t-il. Bagages bouclés? Passeport valide ?

Il l'entraîna dans le bureau de Holly, et en claqua la porte d'un coup de pied.

LIVRE IV

BON AMI

LE VIEILLARD SE TOURNA VERS LE GARÇON FRISSONNANT ET DÉCLARA: « TU N'ES PAS ENTRÉ SANS BUT DANS MA CAVERNE. EN CES TÉNÉBREUSES, TU APPRENDRAS LA PEUR. »

Dick Dart renversa Nora en arrière sur son genou afin de pouvoir pousser le verrou.

-On va passer par la fenêtre. Si vous me causez le moindre problème, je vous descends sur place. C'est compris ? (Comme elle hochait la tête, il la propulsa à l'autre bout de la pièce.) Où est votre voiture ?

Elle désigna la Volvo à travers la vitre. Dans le couloir, Holly Fenn cria. Le bouton de porte s'agita violemment.

-J'ai un ange gardien très actif, remarqua Dart. Ouvrez la fenêtre, sautez, et mettez-vous au volant. Je suis juste derrière vous.

Nora glissa les mains, de très efficaces petites mains, sous la vitre, qu'elle releva. Elle passa la jambe gauche par l'encadrement et la vit se découper sur le gazon, la cuisse fine, gainée de denim bleu, la cheville, le pied étroit, équipé de chaussette, dans un mocassin de cuir brun tressé. Une jambe qui lui semblait totalement surréaliste,

suspendue au-dessus de l'herbe. Qu'allait-elle bien pouvoir faire, & pr'sent, cette dr̄le de jambe ?

La dr̄le de jambe se tendit vers la bordure verte qui s'parait le b̄timent de l'all'e b'tonn'e, et y atterrit quand l'arrīre-train de l'otage passa pardessus l'appui de la fen̄tre. Maladroitement, Nora ramena & elle sa jambe droite. A peine se fut-elle 'cart'e que Dick Dart se jetait la t̄te la premīre dans l'ouverture, le revolver press' contre le torse. Il ramena les pieds sous lui en plein vol et atterrit si pr̄s d'elle qu'elle sentit les vibrations dans le sol. La for̄ant & pivoter, il lui enfon̄a l'arme dans le dos.

-Les clefs, ordonna-t-il. (Elle les tira de sa poche tandis qu'ils trottaient vers la voiture.) Montez et d'marrez. Vite!

Il se glissait d'j̄s sur le sīge du passager. En nage, Nora quitta sa place de stationnement.

-Vous voulez que je prenne la petite route ?

-C'est un vrai veau, cette bagnole. Il va falloir en changer. Plus vite, plus vite. Au bout de la rue, prenez & gauche et foncez vers la I-95.

Nora ralentit & l'approche du panneau stop. Dart hurla et lui colla le revolver contre la tempe. Elle appuya sur l'acc'l̄rateur, grilla le stop, et tourna & gauche. Lui visant toujours la t̄te, Dart jeta un coup d'oeil par la lunette arrīre et poussa un cri joyeux.

-Ils ne sont pas derrīre nous. Ces abrutis sont encore en train de parler & la porte ! (Il abaissa son arme et s'assena une claque sur le genou.) Ah ! Ils n'ont pas r'ussi & traverser le troupeau de journalistes. ♦a prouve bien & quel point la presse de ce pays est & chier. (Il lui sourit. Des remugles de transpiration, d'huile, de mauvaise haleine et de salet' intime flottaient autour de lui.) Souriez. Vous ̄tes sur la route avec Dick Dart: c'est la grande aventure.

Roulant & cent & l'heure dans une rue bord'e d'arbres totalement inconnue, qu'elle avait parcourue des dizaines de fois, Nora entendit & peine ces paroles. Elle avait les mains crisp'es sur le volant, les dents serr'es, et il lui semblait que ses paupīres avaient disparu. Elle grilla deux nouveaux stops. O' ̄tait donc la I-95 ?

-J'ai su que nous avions des points communs la premīre fois que je vous ai vue. Mon ange gardien veille sur moi, il me guide: il ne m'arrivera jamais rien de d'plaisant. Qu'est-ce que vous branlez, bordel ? (Il lui enfon̄a le canon du revolver dans l'oreille.) Arr̄tez-vous,

merde !

Nora 'crasa le frein. Ses mains tremblaient. Elle avait la gorge serr'e.

-Où est-ce que vous allez ? C'est pas le moment de prendre l'itin'raire touristique.

Le m'tal lui meurtrissait l'oreille.

-Je ne me rappelle plus la route, avoua-t-elle.

-Chapeau pour le sang-froid ! (Il regarda par la lunette arri're, puis abaissa son arme.) Reculez jusqu'au stop, prenez & droite jusqu'à Station Road, et puis & gauche. On va vers New Haven.

Elle fit marche arri're et obliqua en direction de Station Road. Dans le lointain, des sir'nes hurlaient.

-Appuyez sur le champignon, esp'ce de conne. Vous nous avez fait perdre au moins trente secondes. Foncez !

Nora enfonça l'acc'l'rateur et la Volvo s'lança. Au stop suivant, elle fr'la un van Dodge qui venait de s'engager dans l'intersection. Le conducteur appuya sur le klaxon et le laissa hurler.

-Connard, lâcha Dart. Attention ! Doublez-moi ceux-là !

Deux voitures roulaient devant eux. Les sir'nes se rapprochaient. Un cycliste casqu' p'dalait vers eux au centre de l'autre voie.

-Et lui, je...

-Vous lui foncez dessus, & ce con !

Nora d'bo'nta, acc'l'ra. Le conducteur du v'hicule qu'ils d'passaient les contempla avec une surprise qui n'tait rien au-delà de la stup'faction du cycliste. Quand elle klaxonna, ce dernier perdit deux des cinq secondes dont il disposait & agiter l'index en hurlant. Nora serra les coudes contre le torse, ses l'vres s'ti-r'rent & se d'chirer, et une plainte de terreur aiguë lui 'chappa.

-Bye-bye, chantonna Dart.

Le cycliste s'carta brutalement et cessa d'être visible par le pare-brise une seconde avant que la Volvo d'le percuter. Nora se retourna. Elle eut la vision fugitive de l'homme et de la bicyclette, enche-v'tr's au fond d'un foss' herbu, puis d'passa la deuxi'me

voiture 8 cent vingt kilomètres 8 l'heure.

-J'espère qu'il s'est tordu le cou, ce connard, lâcha Dart. Bon boulot, ma petite. Mais si vous vous arrêtez au feu de Station Road, je vous fais sauter le mamelon droit avec une balle. Compris ?

La Volvo faisait l'ascension d'une petite côte. Au sommet, elle d colla un instant de la route avant d'y retomber lourdement. Dick Dart poussa un cri joyeux et agita le revolver. A deux blocs de là, au bout de la route déserte, le feu était rouge. Des v hicules franchissaient l'intersection dans les deux sens.

-Je ne peux pas faire ça.

-Pauvre bébé, il va vous manquer, ce mamelon. Et puis ça va faire mal. Mais vous savez quoi ? (Il lui caressa le sommet de la tête.) Je parie que ça va pas-ser au vert avant qu'on arrive. Si je gagne, il faudra que vous me racontiez tout ce que vous avez fait 8 Natalie Weil.

-Si vous perdez, on va être transformés en sauce tomate.

Elle franchit un carrefour en trombe. D'sormais, un seul bloc les sépara du feu.

- C'est la vie.

Un son grave résonna dans la gorge de Nora. Elle tendit les bras, serra les coudes.

-Ralentissez un peu pour tourner.

Dart paraissait d'un calme absolu. Nora  crasa le frein. Sa poitrine heurta le volant. Son passager, vau-tr  sur le si ge, glissa jusqu'8 ce que ses genoux se coincent contre le tableau de bord. La voiture s'engagea dans l'intersection en dérapant, juste au moment où le feu passait au vert. Dart reprit sa position d'origine et s'accrocha 8 la portière. Nora se cramponna au volant, redressa la Volvo.

-Hourra ! Nora conserve son bout de sein. Personnellement, j'en suis ravi.

C'est lui qui en est ravi? s'interrogea-t-elle, avant de déclarer:

-Il faut que je ralentisse. Regardez toutes ces bagnoles.

Nombre d'automobiles circulaient par groupes de deux ou trois sur

les quatre voies rectilignes de Station Road.

-Doublez-les. Serrez les fesses et allez-y. Je ne rigole pas. On prend la voie rapide et on se casse de là. Ensuite, vous pourrez me parler de Natalie Weil.

Les quatre minutes suivantes furent un véritable chaos de klaxons emballés, de visages stupéfaits, de poings brandis, et d'accidents évités au dernier moment, quand les autres conducteurs réalisaient que non, la propriétaire du break qui arrivait en face d'eux n'avait pas l'intention de se rabattre. A plusieurs reprises, la persistance de Nora occasionna de petits dégâts aux pare-chocs des véhicules qui devaient se pousser afin de laisser passer ceux qui en faisaient autant pour la laisser passer, elle. Finalement, elle se rabattit d'un coup sur la droite, dans un nouveau concert furieux, et s'engagea sur la voie d'accès de la I-95. Ce qui lui apparut comme quatre files ininterrompues de voitures et de camions lancés vers Hartford et New Haven se profila devant elle. Elle ferma les yeux et conserva le pied au plancher. Quand elle les rouvrit, trois longues secondes plus tard, elle était sur le point de percuter l'arrière d'un trente tonnes pourvu d'normes autocollants proclamant AU LARGE, CRIMINEL. Elle prit le large.

Une voiture de police de l'état, gyrophare et sirène en action, fonça vers eux, de l'autre côté du séparateur central, et les croisa en coup de vent.

-Si vous envisagez de poursuivre votre carrière criminelle, vous pourrez toujours trouver du boulot comme chauffeur pour évasions. Maintenant, on va rouler de manière un peu plus discrète, et passer chez Cousin Lenny.

C'était le restaurant où Davey s'était convaincu de l'innocence de sa femme en mangeant des boulettes de viande inondées de ketchup.

-Pourquoi là?

-Tous les flics de l'état-que dis-je? Tous les flics du nord-est cherchent votre tas de boue suédois. Si vous comptez devenir une spécialiste de l'évasion, Nora chérie, il va falloir vous mettre à réfléchir en conséquence. (Je ne suis pas ta chérie, songea-t-elle.) Allez ! Dites-moi ce que vous avez fait à Natalie Weil.

Il était appuyé à la portière du passager, un rictus aux lèvres.

-Comment savez-vous ça ? Vous étiez en taule depuis deux jours.

-Quand je ne discutais pas de mes petites manies avec l'ignoble Leo Morris, cette espèce de gros d'gueulasse malhonnête aux yeux d'écureuil, je passais pas mal de temps en compagnie des jeunes et fringants policiers de Westerholm. Ils m'ont mis au courant de la deuxième histoire intéressante qui se déroulait au poste. J'ai entendu dire que, d'après le commandant, vous aviez kidnappé Mrs Weil, alors que l'inspecteur principal vous croyait innocente.

-Ils vous ont dit ça? s'exclama Nora, interloquée.

-Si jamais j'avais tué quelques-unes des vieilles salopes les plus en vue de Westerholm, ce que j'ai nié formellement-mais à vous, je ne mentirai pas -, si jamais j'étais la cible en question, il ne fait aucun doute qu'il m'intéresserait de savoir que j'ai fait une mule. Et pas n'importe quelle mule, non, non: la délicieuse Nora Chancel, l'épouse du s'uisant quoique mollasson Davey Chancel. Il va sans dire que j'en ai été honoré. Leo Morris, en revanche, n'a pas reçu la nouvelle avec autant de plaisir.

-Il est au courant?

-C'est moi qui le lui ai dit. La perspective d'avoir à préparer votre défense ne l'enchantait pas. En fait, il ne vous aime pas tellement, ni votre mari ni le reste du clan Chancel.

-Leo Morris ?

-Ne nous écartons pas du sujet. C'est vrai, n'est-ce pas? Vous avez tabassé cette petite conne. Vous l'avez séquestrée et vous lui avez fait des choses innommables.

Nora demeura muette un instant, puis déclara:

-Oui. Je l'ai tabassée. Ensuite, je l'ai enfermée dans une pièce repugnante et je lui ai fait des choses innommables.

-Qu'est-ce qu'elle vous avait fait, elle?

-Elle a couché avec mon mari.

-Vous alliez la descendre? interrogea Dart, moins badin qu'auparavant.

-Je ne pouvais pas me permettre de la libérer.

-Quelle aubaine ! Mon négatif, mon équivalent féminin ! ♦a ne veut

pas dire que je ne vous tuerais pas, mais je suis enthousiasmé.

-Pourquoi m'avez-vous fait sortir de prison, si vous comptez me tuer?

-Si vous êtes sage, il est possible que je vous garde avec moi.

-Vous vous déplaceriez plus vite tout seul.

-Qu'est-ce que vous feriez si je vous laissais partir ?

-J'imagine que je prendrais de l'argent à un distributeur et que j'irais à New York. Que je trouverais un moyen de contacter Davey.

-Vous ne tiendriez pas une journée. Vous seriez encore dans la cabine proche du distributeur, en train d'essayer de convaincre cette chiffre molle de vous envoyer votre robe Ann Taylor préférée, que vous vous retrouveriez d'un seul coup encerclée par une centaine de flics. Il faut que vous appreniez à réfléchir de manière totalement différente. En attendant, je serai là pour vous éviter les ennuis.

-C'est ce que vous appelez éviter les ennuis?

-C'est ce que j'appelle rester en liberté, corrigea-t-il. Et il y a une autre raison pour laquelle je veux vous garder avec moi un moment.

Nora sentit sa nuque se contracter. Jetant un coup d'oeil de côté, elle découvrit Dart appuyé à la portière, les mains croisées sur un genou, les lèvres tordues par un sourire.

-Je ne vois pas ce que ça peut être.

-Contrairement à vous, j'ai un plan. Vous avez cette qualité... comment appeler ça ? Cette espèce de franchise rustique que je vois très bien ouvrir les portes voulues.

-Quelles portes ? Quel plan ?

Il porta un doigt à ses lèvres, toujours souriant.

-Je peux sans doute vous en révéler les lignes directrices. Nous allons dans le Massachusetts pour descendre deux vieux cons. Ah ! Voilà ce restaurateur minable. Entrez au parking.

Nora mit son clignotant et changea de file. L'enseigne colossale AUX BONS PLATS DE COUSIN LENNY flotta vers eux.

-Je peux vous poser une question ?

-Posez.

-Comment savez-vous que je porte des robes Ann Taylor?

- Nora, mon amour, je passe ma vie à discuter avec des femmes. Je sais tout.

-Je peux en poser une autre ?

-Tant que vous ne devenez pas ennuyeuse.

Elle s'engagea sur la voie d'accès au parking de Cousin Lenny.

-Holly Fenn m'a appris qu'un détail des meurtres n'a jamais été révélé à la presse. Qu'est-ce que c'est?

-Ma petite signature. Je leur ai ouvert le ventre et j'en ai sorti l'essentiel des organes. Permettez-moi de vous dire qu'on en apprend nettement plus comme ça que dans les manuels d'anatomie. Très bien: gardez-vous l'autre bout. On va attendre que le donneur adéquat se manifeste.

Nora rejoignit une rangée de voitures en stationnement, au fond du parking. Une clôture en béton s'élevait devant une rangée de poubelles vertes, derrière lesquelles un pré s'étendait jusqu'à un lointain bouquet d'arbres.

-Garez-vous en marche arrière, intima Dart, histoire qu'on voie nos bienfaiteurs potentiels. Qu'on puisse peser les avantages et les inconvénients.

-Vous savez faire démarrer une voiture sans la clef ?

-Si je savais faire ça, on serait déjà dans une bagnole, en route pour Fairfield. Or, ce n'est pas le cas, n'est-ce pas, Nora chérie ? Non, non, non, non. Il nous faut les clefs de notre nouveau véhicule, et il nous est donc nécessaire de les prendre à son propriétaire. Nous choisirons de préférence un individu âgé qui fera trembler la perspective d'être violent. (Il se pencha et regarda des deux côtés, les mains sur le tableau de bord. La droite tenait le revolver, l'index passait sous le pontet.) Les archers du roy risquent d'arriver d'un instant à l'autre. Il faut trouver notre bienfaiteur sans tarder.

-Ne tuez personne, s'il vous plaît, implora Nora.

-Pauvre petite ex'cutrice rat'e. Excusez-moi. (Il explora le nouveau le parking des yeux.) Tiens donc, qu'avons-nous là? Une possibilité très nette. (Une longue Lincoln noire, conduite par un vieillard au crâne rond et chauve, se dirigeait vers eux sous le soleil. Près du chauffeur se tenait une jeune femme aux cheveux sombres, mi-longs.) Grand-Papa Gâteau et son trophée sexy. Deux pour le prix d'un.

-Tous les clients du restaurant entendraient les coups de feu.

-Et feraient mine de rien.

La Lincoln recula lentement pour prendre l'unique place libre dans une série de trois, celle du milieu.

-Voilà un homme qui aime son véhicule, remarqua Dart. (Il empoigna Nora par le poignet.) Sortez de mon café.

Il la tira vers lui et glissa sa main armée dans la poche de sa veste.

-Vous me faites mal.

-Allons bon ! On a gros bobo? (Il ne la lâcha pas, la laissant se tortiller pour descendre de voiture, puis il l'entraîna vers la Lincoln.) Si je me mets à courir, vous courez, compris ?

Elle acquiesça. Il la tira encore sur deux mètres, puis s'arrêta.

-Qu'est-ce que c'est que ce bordel?

Le chauve considèrait sa compagne avec une totale innocence. Elle faisait de grands gestes. Il souriait. Entraînant Nora, Dart s'approcha lentement de la Lincoln. La femme se donna une claque sur le front, ouvrit sa portière, descendit, et se releva à côté d'une fille de quatorze ans, vêtue d'un pull blanc, d'un jean coupé à mi-cuisses et d'espadrilles à semelles compensées. Sans se soucier de refermer sa portière, elle se dirigea en sautillant vers l'entrée du restaurant. Le vieil homme, qui portait un costume en coton, une chemise blanche empesée et une cravate bleu marine, demeura paisiblement au volant.

-Allah est bon, b'ni soit son nom... (Dart entraîna violemment Nora jusqu'à la portière ouverte, se pencha et lança :) Bonjour.

Le chauve cligna de ses yeux bleus étincelants.

-Bonjour, monsieur. Vous pourriez m'aider?

-C'est exactement mon intention, répondit Dart, la main toujours

plong'e dans la poche que tendait le revolver.

-Je ne me rappelle plus qui je suis. En outre, je n'ai aucune id'e d'où je me trouve ni de la manière dont j'y suis arriv'. Vous savez si je suis bien dans ma voiture ?

-Eh non, mon vieux, celle-là, c'est la mienne, affirma son interlocuteur. (Il sortit la main de sa poche. Le bas de sa veste fit un bond en avant.) Mais je vous ai vu arriver, et je peux vous dire où est la vôtre.

-Seigneur ! Je vous présente mes excuses. Je ne comprends pas comment j'ai... j'espère que vous n'avez pas cru que je voulais la voler. (Le vieil homme descendit du véhicule et demeura en plein soleil, clignant des yeux, bienveillant.) J'ai une petite-fille. ♠a, au moins, j'en suis sûr, et j'ai l'impression qu'elle était avec moi il n'y a pas longtemps.

-Elle est dans le restaurant, intervint Nora.

-Mon Dieu ! Je ferais mieux d'aller la chercher. Où est ma voiture, d'jà ?

-A l'autre bout du parking, répondit Dart en jetant un coup d'oeil à sa compagne. Cadillac rouge vif. Pouvez pas la rater.

-Une Cadillac ! Imaginez un peu...

Il prit la main de Nora et la poussa vers la portière.

-Bien du chemin à faire avant de dormir. Vous devriez récupérer votre bagnole avant d'aller chercher votre petite-fille.

-Oui. (Le vieillard fit quelques pas, puis se retourna en souriant.) Bien du chemin à faire avant de dormir. C'est du Robert Frost.

Dart monta au volant. Un instant, le chauve eut l'air d'habitude, puis le sourire lui revint, et il leur adressa un geste de la main avant de se remettre en marche vers une Cadillac rouge imaginaire.

La Lincoln se dirigea vers la voie rapide.

-Et il y a même le plein d'essence, s'exclama Dart, avant de se retourner vers Nora, furieux. Pourquoi avez-vous parl' de sa petite-fille à ce vieux zombi ?

-Je...

-Ne vous fatiguez pas, je le sais d'jà. Il vous faisait pitié. Nous sommes les deux personnes les plus recherchées de la Terre, et vous perdez du temps à faire du social. (Il s'inséra habilement dans la circulation. De l'air frais s'échappait par les aréateurs du tableau de bord.) C'était tellement beau que je ne peux pas rester en colère. Vous pourriez m'aider? J'ai failli m'évanouir. Et il m'a demandé si c'était sa bagnole. (Il renvoya la tête en arrière et lâcha une série d'clats de rire aussi secs que des coups de feu.) Il me l'a carrément donné! (Autres rires.) Vous avez vu cette gueule d'abruti ? Ce vieux con a la tête aussi vide qu'une cassette vierge.

-C'est exact, admit Nora.

-Fouillez dans la boîte à gants. Essayez de savoir comment il s'appelle.

Nora ouvrit le vide-poches et contempla ce qu'il renfermait. Un portefeuille gonflé, en cuir noir luisant, était posé près d'une épaisse liasse de billets maintenue par un élastique.

-Vous n'allez pas tarder à être encore plus content.

-Pourquoi ? (Nora exhiba portefeuille et argent.) Oh, la vache, voyez-moi ça. Combien y a-t-il ?

Elle étudia rapidement le rouleau qui distendait le compartiment porte-monnaie du premier: des billets de cent, de cinquante et de vingt dollars. Elle ôta ensuite l'élastique entourant la liasse.

-Une somme étonnante.

Dart lui hurla de compter. Elle effectua des additions par type de billets. Il y avait vingt mille dollars en coupures de cent, mille en coupures de cinquante, et cinq cents en coupures de vingt.

-Vingt et un mille cinq cents dollars? Qui diable est donc ce type ?

Nora souleva un pan de cuir et observa le permis de conduire.

-Il s'appelle Ernest Forrest Ernest. Il habite Hamden.

Le meurtrier se mit à rire à l'annonce du patronyme.

-C'est le grand Ernest Forrest Ernest? (Il poussa un petit cri de joie incrédule.) Ce jour compte parmi les plus glorieux et les plus jouissifs de toute mon existence. Vous ne savez pas qui c'est? (Il la regarda,

fr'missant de rire r'prim'.) Non, vous n'êtes pas assez dans le coup. Votre beau-père le connaîtrait certainement, en revanche. En présence du grand homme, Alden Chancel ferait dans son froc.

-Qui est-ce?

-Il y a vingt ans, il était vice-gouverneur du Connecticut, et maintenant, c'est un peu le grand patron du Parti républicain dans cet État. Le distingué tas de merde que je suis fier d'appeler mon père le révère. Que dire d'autre? C'est un vrai dieu.

D'abord t nue mais de plus en plus forte, une sirène de police parvint à leurs oreilles. Dart jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur, lança à Nora un regard menaçant et tira le revolver de sa poche.

-Ils ne peuvent pas être d'jà au courant pour cette bagnole.

Sa compagne serra les poings et se contraignit à ne pas hurler. Le dingo, la haine et la peur l'inondaient. Elle se retourna, constata que le gyrophare se trouvait encore à quatre cents mètres d'eux, et inspecta alors Dick Dart, l'examina vraiment, pour la première fois, avec toute l'intensité de son mépris. De deux ans plus jeune que Davey, il en paraissait cinq de plus. Sa peau avait une vague coloration grise. De nombreuses petites rides creusaient son front. Deux lignes verticales, à peine visibles sous un duvet sombre, lui traversaient la joue. Des vaisseaux sanguins lui parcouraient les pommettes, et des veines plus grosses, rouges et bleues, affleuraient à la base de son long nez charnu. Son foie avait fait bon nombre d'heures supplémentaires. Il avait un visage long, ovale, qu'elle eût trouvé s'adaptant, quoique assez peu remarquable, sans la détestable vanité qui l'imprégnait tout entier. Ses sourcils étaient arqués en permanence au-dessus d'yeux clairs et vifs. Ses cils voquaient une rangée de patères. Il manquait de ses traits, à la manière d'une odeur, un mépris hautain des règles et de l'autorité, une malhonnêteté innée. S'ils avaient été lavés récemment, ses cheveux n'auraient pas disparu la tête d'un étudiant moyen: un peu trop longs, tombant en douces et naturelles ondulations sur ses tempes et son front. Ses mains larges et massives avaient été manucurées quelques jours plus tôt. Son costume gris, usé, avait visiblement coûté très cher. Il portait une Rolex en or. Toutes ses vieilles dames, sans exception, l'avaient jugé irrésistible.

-Qu'est-ce que vous faites? Un inventaire?

-Non, se hâta de répondre Nora. Je réfléchissais.

-Passez-moi le portefeuille et le reste du fric.

Elle avait oublié le portefeuille posé sur ses genoux et les billets qu'elle tenait en main. Elle tassa autant des seconds qu'elle le put dans le premier, et passa le tout à son compagnon, qui le répartit dans les poches de sa veste.

-Vous réfléchissiez à quoi, exactement?

-Je me demandais pourquoi vous aviez été suspendu, pendant votre première année à Yale.

-Comment savez-vous... oh, le journal. Eh bien, j'avais tout simplement tabassé une grosse cochonne, en ville. Heureusement pour moi, c'était vraiment une cochonne, et ça ne m'a coûté que la suspension. (Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.) Les voilà. Normalement, ils devraient chercher votre break de merde.

Nora prit son courage à deux mains.

Le hurlement aigu de la sirène se fit de plus en plus fort. Si Dart se mettait à tirer, elle s'accroupirait devant son siège. Pourrait-elle lui arracher l'arme? Elle se rappela comment il avait sauté par la fenêtre et repoussa cette idée. Pour un individu en mauvaise forme physique, Dick Dart était étonnamment fort. Elle-même était en très bonne forme, et elle se savait incapable d'un pareil bond de chat.

La voiture de patrouille passa sur la file de gauche et les doubla à toute vitesse. Aucun des policiers qu'elle renfermait ne leur jeta le moindre coup d'œil. Quelques secondes plus tard, cinq véhicules s'paraient la Lincoln du gyrophare et du bruit. Dart s'applaudit en poussant des « hurra » et des « youpi ».

-Eh bien, oui, on peut dire que j'ai réussi. (Il porta le canon du revolver à sa bouche.) Je tiens à remercier la direction de l'université, mon père et ma mère, tous mes collègues de bureau, vous vous reconnaissez, les gars, Leo, Bert, Henry, Manny, je n'aurais rien pu faire sans votre soutien, et je ne dois pas oublier de mentionner ces charmantes dames que sont mes clientes spéciales, Martha, Joan, Leslie, Agatha-J'adore vos yeux, Agatha !-, cette chère JoAnne, qui ne manque jamais de commander le meilleur margaux de la carte des vins du Château, Marjorie, Phyllis, la pétillante petite Edna aux chevilles dodues, et la dernière mais non la moindre, l'enchanteresse Olivia, sur qui les taches de rousseur ressemblent à des grains de beauté. Je veux aussi remercier le Créateur des bienfaits dont il a comblé son humble serviteur, ainsi que la police de Westerholm, pour son assistance. Mais pardessus tout, je tiens à exprimer ma

reconnaissance & mon porte-bonheur, ma patte de lapin, mon truffle & quatre feuilles, ma bonne toile, mon otage et partenaire en matière de crime, la délicieuse Mrs Nora Chancel. Je n'aurais rien pu faire sans vous, chérie. Vous êtes une magicienne, le vent qui soutient mes ailes.

Il lui envoya un baiser & l'aide du revolver.

-Vous êtes encore plus dingue que je ne le croyais, remarqua Nora.

-La plupart des gens ne donnent jamais libre cours & leur véritable personnalité. Ils ne pourraient jamais se laisser aller & faire ce que vous avez fait & Natalie Weil. La différence entre vous et moi, c'est que quand vous traitez quelqu'un de fou, vous estimez que c'est une insulte, alors que je prends ça pour un compliment.

-Je crois que je n'ai plus de véritable personnalité, avoua-t-elle.

-Je vous la ferai découvrir, assura Dart. Rappelez-vous: c'est vous la magicienne.

La véritable personnalité de Nora poussa un gémissement intérieur, et Dart eut son habituelle parodie de sourire humain en s'engageant sur la voie de décollation de la sortie de Fairfield.

Dart circulait dans des rues étroites, bordées de maisons & un étage qui s'élevaient sur de petites parcelles, avec des meubles de jardin, des piscines en plastique et des jouets d'enfants aux couleurs vives. Une lueur dansante s'alluma dans ses yeux.

-Il me revient la grave responsabilité de vous libérer de vos illusions, chère Nora.

A un stop, il tourna & droite dans la rue principale presque déserte qui menait au petit quartier des affaires de Fairfield.

-Vous finirez par voir ce que je vois, & travers mes yeux. Je sens... je sens... (Le meurtrier se gara en pi sur un parking, devant une quincaillerie. Il se pencha vers Nora, & dix centimètres du visage de laquelle il approcha la main, l'index et le pouce presque collés.) Vous en êtes si naïve.

Son odeur la recouvrait comme une brume. Il baissa la main et se laissa aller en arrière, les yeux luisants, la bouche pincée. Elle tenta de ne pas montrer la répulsion qu'il lui inspirait.

-Je vais à la quincaillerie, annonça-t-il. (Un rayon d'espoir incandescent naquit en son otage.) Vous venez avec moi, Nora. Tout appel à l'aide, toute tentative d'évasion, sera réprimé avec la plus grande sévérité. (Il rayonnait toujours, comme si s'exprimer ainsi l'avait énormément amusé.) J'ai quelques achats à faire, et je ne peux pas encore vous laisser seule dans la voiture. C'est une preuve: si vous chouez, vous n'aurez certainement plus jamais à en affronter une autre.

-Vous pourriez aussi bien me laisser là, soupira Nora. Je n'irais nulle part. Comment le pourrais-je? Je suis une des deux personnes les plus recherchées au monde.

-Vilaine fille. (Dart lui tapota le genou.) Le moment viendra où vous disposerez de diverses libertés, mais je dois d'abord avoir la certitude que vous n'en abuserez pas.

Il sortit et contourna la voiture pour ouvrir la portière du passager.

- Vous ne craignez pas d'être reconnu ? demanda Nora.

-Je ne suis venu ici qu'une seule fois. Par ailleurs, personne ne dispose d'une bonne photo de moi. (Il se pencha, souriant, et murmura :) Et si jamais un pauvre malheureux me reconnaissait, je dispose du puissant 38 de l'agent LeDonne.

Il la prit par le coude et l'entraîna dans le magasin.

L'intérieur frais, un peu sombre, rappela à Nora les boutiques de son enfance. Au fond, un homme en manches de chemise se tenait entre un comptoir en bois et un mur couvert de rayonnages où s'entassaient piles, tuyaux, ciseaux divers, rouleaux de papier collant, et une centaine d'autres articles. Entre le comptoir et l'entrée s'élevaient des rangées d'étagères et de bacs, aussi chaotiques que le mur du fond. Matt Curlew avait toujours erré comme en transe dans ce genre d'endroits. Contrairement à lui, Dick Dart traversa vivement les rayons, sélectionnant de la ficelle, deux tournevis différents, un rouleau de chatterton, une pince et un marteau. Il avait l'air de Nora dès leur entrée dans le magasin, et elle le suivait docilement, observant ce qu'il achetait avec une inquiétude croissante.

-Vous pourriez poser tout ça sur le comptoir. Comme ça, je commencerais à faire le total, remarqua le caissier.

Quand il regarda Nora, ce qu'il lut dans ses yeux le fit reculer d'un pas.

-Excellente idée, approuva Dart en s'approchant de lui. Besoin de deux ou trois articles dans votre présentoir à couteaux. Vous me l'ouvrez?

-Bien s  r.

L'homme jeta un nouveau coup d'oeil à Nora mais, cette fois, ne parut rien voir d'alarmant. Tirant un gros trousseau de sa poche, il guida Dart vers la vitrine, avant de la déverrouiller et d'en faire coulisser un des panneaux de verre.

-Quelque chose en particulier?

-Juste un ou deux bons couteaux.

-On n'a pas d'articles fantaisie, mais je peux vous proposer quelques bonnes lames allemandes, avec manche en bois de cerf.

-J'aime bien les beaux couteaux.

Il s'efforça. Dart repoussa un peu plus la vitre, et tendit la main vers un couteau de trente centimètres de long, à la lame incurvée et à l'épais manche noir.

-  a, c'est du sérieux, approuva le vendeur.

Son client poursuivit son exploration, et s'lectionna une lame de quinze centimètres qui se repliait au sein d'un manche sculpté dans un andouiller.

-C'est celui dont je vous parlais. Une pièce de collection.

-Il m'en faut encore un.

Dart se redressa pour examiner les petits couteaux, en haut de la vitrine. Tout en chantonnant, il faisait danser ses doigts au-dessus du panneau, sans le toucher. Au bout de quelques mesures, Nora reconnut la chanson qu'il fredonnait: Someone to watch over me'.

-Voilà! (Il se pencha pour s'emparer d'une petite lame à double tranchant, pourvue d'un manche noir utilitaire.) Vous auriez un fourreau pour celui-là?

-Un étui de ceinture ? Ouais.

Le vendeur posa les couteaux ainsi qu'un étui en cuir noir près des autres achats, vérifia le montant de la taxe sur un tableau, et procéda à

son addition.

-Eh bien, monsieur, ꞑa vous fait deux cent vingt-huit dollars et quatre-vingt neuf cents. Liquide ou carte de crédit?

-Je suis de la vieille  cole: le fric sur le ton-neau.

Joignant le geste à la parole, le meurtrier sortit le portefeuille gonflé de sa poche et posa deux cent quarante dollars sur le comptoir.

Le commerçant émit un grognement et commen a à emballer les articles.

-Les couteaux à part, demanda Dart.

-Vous ne vous en êtes pas trop mal tirée, Nora chérie.

Dart remontait une rue latérale en direction de la gare de Fairfield, le plus petit des couteaux dissimulé sous sa veste, dans l'étui pendu à sa ceinture. Les 1. Quelqu'un pour veiller sur moi. (N.d.T.)

deux autres lames se trouvaient dans un sac, sur la banquette arrière, le reste des achats dans le coffre.

-Vous avez lancé un sacré regard à ce vieux crabe, cela dit. Il faudra faire attention, apprendre à vous maîtriser.

-Je me suis maîtrisée, objecta Nora. Qu'est-ce que vous faites ? On ne va quand même pas prendre le train.

-Papa cherche quelque chose et, merveille des merveilles, je crois bien qu'il vient de trouver. Vous êtes une sacrée patte de lapin. (Il dépassa une voiture de sport bleue, aux vitres teintées, et se gara sur le trottoir, à c  t  d'un terrain vague.) Descendez et res-tez près de moi.

Elle le rejoignit à l'arrière de la Lincoln. Tandis qu'il fouillait dans le coffre et en tirait un tournevis, Nora explora la rue du regard, en priant de voir arriver une voiture de police. Devant eux, à l'autre bout d'un long parking étroit, se dressait la gare. Dans la rue principale, au-delà du terrain vague, s'élevait l'entrée d'un restaurant, Euphemia's Diner, fleurie et protégée par un auvent   rayures vertes.

Dart rabassa la porte du coffre sans la fermer.

-Restez entre moi et la rue. Que personne ne puisse me voir.

Il lui sourit et porta la main droite dans son dos.

-Qu'est-ce que vous allez faire?

-Gagner un peu de temps. (Il la guida vers l'arrière de la petite voiture bleue.) Et vous, vous n'allez pas faire l'idiote, hein?

-Non.

Dart s'agenouilla près du pare-chocs arrière. Il enfouit la petite lame qui brillait au creux de sa main dans un pneu. Quand le couteau ressortit, un sifflement se fit entendre, et le pneu commençait à se gonfler.

-Si quelqu'un passe, on est en train d'inspecter notre pneu crevé. Ne me regardez pas: surveillez la rue et prévenez-moi si quelqu'un arrive.

Il remit le petit couteau à sa ceinture. Nora descendit du trottoir pour lui servir de couverture.

-Je ne comprends pas ce que vous faites.

-Je change de plaques. Ce n'est plus aussi facile qu'autrefois. Tous ces imbéciles traitent leurs plaques comme des tableaux de maîtres. Ce sont les premières que je vois qui n'ont pas de cadre.

Le tournevis cliqueta contre du métal. Dart gro-gna, puis se remit à chanter Someone to watch over me. La chaleur se déversait sur eux. Le véhicule de police que Nora appelait toujours de ses prières n'glissa d'apparaître.

-A celle de devant, maintenant. (Elle le suivit et resta debout sur la route au son d'un frottement métallique.) Vous voulez savoir un truc peu connu sur notre vieil ami Ernest Forrest Ernest ? Pendant la Seconde Guerre mondiale, le grand homme ne testait pas les nazis, mais naturellement, c'était un secret bien gardé. Par la suite, il appartenait à un charmant petit groupe de milliardaires qui a tenté de promouvoir le fascisme ici même, dans notre bon vieux berceau de la liberté... Impeccable ! (Il fit deux pas pour rejoindre l'arrière de la Lincoln, dont il commençait à dévisser la plaque.) Bien entendu, ils ne prononçaient pas le vilain mot qui commence par un « f ». Ils appelaient ça le Mouvement Américaniste. Ça a duré environ cinq minutes, jusqu'à l'arrivée de Joe McCarthy, qui les a mis dans sa poche et les a obligés à faire semblant d'être contents. Mais si je vous raconte

tout Pa... (Il mit en place la plaque de l'autre voiture, et la vissa.) C'est parce que le grand-père du petit Davey n'était derrière. (Nora se rappela les passages du livre de Daisy concernant le fascisme, dans le chapitre que l'auteur appelait le fantôme.) Lincoln Chancel n'était le dernier des salopards.

-C'est ce qu'il m'avait semblé comprendre.

Dick Dart la considéra avec une surprise amusée.

-Je ne crois pas que Davey sache le quart de ce qu'a fait le vieux.

-Il sait que ce n'était pas un saint.

Il se redressa, passa devant la Lincoln, et s'agenouilla tandis que Nora le protégeait toujours de la rue déserte. Elle réalisa qu'elle n'était venue à Fairfield une trentaine de fois, depuis deux ans qu'elle n'était mariée; elle avait fait les boutiques de vêtements pour y trouver jeans et robes Ann Taylor, acheté des côtes de veau et des rôtis chez un excellent boucher, fort bien d'jeun ou d'm'n dans trois restaurants différents- rents-et durant tout ce temps, n'avait pas aperçu l'ombre d'un policier.

-Nous assistons à une triste dégradation de la ligne Chancel, remarqua Dart. Lincoln n'aurait pas employé Davey comme cure-dents. C'était un dangereux enfant de salaud, alors que votre mari a moins de tripes qu'un ours en peluche. Alden est en quelque sorte à mi-chemin: c'est un escroc et une brute, mais pas un véritable escroc ni une vraie brute.

-♦a dépend des moments, corrigea Nora.

-Vous n'avez jamais rencontré l'original. Alden se prend pour une lumière, il fait beaucoup de bruit, mais je crois que son vieux lui a coupé les couilles.

Il se leva et lui fit signe de le suivre à l'arrière de la voiture de sport. Ils marchaient côte à côte, tel un couple ordinaire. Dart avait l'air d'un agent de change ou d'un avocat au sortir d'une nuit difficile, et elle probablement de son épouse.

La nouvelle plaque se mit en place.

-Si Alden n'avait pas hérité de Chancel House, que ferait-il? Il a un excellent directeur littéraire, Merle Marvell, et un tas d'incapables. Un seul auteur, mort, Hugo Driver, maintient la société à flot. Ses royalties

représentent & peu près quarante pour cent du revenu total de la boîte, et la presque totalité provient d'un unique roman: Le Voyage dans la nuit. Alden est une vraie catastrophe. En ce moment, il est en train de négocier la vente de Chancel House & un éditeur allemand-pour en tirer un gros paquet de fric avant de la voir couler. La seule raison pour laquelle les Allemands sont intéressés, c'est Le Voyage dans la nuit.

-Alden essaie de vendre? Comment le savez-vous ?

-N'oubliez pas que ses avocats, c'est nous, chérie. Je m'occuperai de votre éducation pendant qu'on minera un peu Dart & Morris & la base. Avant de commencer, j'ai quelque chose à faire, mais ensuite, on se mettra aux cours de réalité. Bon, terminons-en avec ce pensum.

Il se leva, agita les bras, puis sortit un mouchoir froissé, pour le moins douteux, de la poche de son pantalon. Il s'y frotta le front.

-Il vend la société?

-Il essaie. (Dart entraîna Nora & sa suite et s'agenouilla devant la Lincoln.) Je vais vous apprendre une chose que le petit Davey n'a jamais sue au sujet de son grand-père. Lincoln n'est pas si riche, vous savez, il s'est hissé tout seul au sommet. Il a commis un tas de mauvaises actions. Il a même assassiné quelqu'un, un jour.

-Ah, je n'y crois pas, déclara-t-elle, quoique ce qu'elle savait de Chancel ne rendait pas la chose impossible.

-Le vieux Lincoln était une vraie bête, chérie. Mon cher père, qui est au courant de la véritable histoire de votre famille depuis quarante ans, m'a dit dans un moment de sobriété imparfaite qu'un jour Lincoln a mis un type en pièces-il l'a transformé en steak haché à mains nues. Il était même si trop d'affaires louches, le scandale menaçait, et le seul moyen qu'il avait de s'en sortir, c'était de supprimer le type en question. Il lui a fixé un rendez-vous confidentiel, l'a annulé le matin même du jour où ils devaient se voir, et s'est pointé sans se faire annoncer aux environs de l'heure dite. Personne n'avait prévu son arrivée, et le type était tout seul. Lincoln s'en est tiré comme un chef. (Ayant achevé sa tâche en remontant la plaque avant de la Lincoln sur la voiture bleue, il conclut :) Bien: on en tient au moins pour une journée. Allons acheter une ou deux bouteilles.

Des voitures de police les dépassaient ou les croisaient, la plupart en

silence, certaines avec sirène et gyrophare en action. Dart s'amusait à pointer le revolver vers conducteurs ou passagers des autres véhicules et à faire semblant de tirer. Hartford se dressait des deux côtés de la voie rapide surlevée. Nora, le pied au plancher, filait entre les grands immeubles de bureaux, à l'altitude où vole une mouette. Dick Dart, à moitié assis, à moitié appuyé contre sa portière, lui adressait son éternel rictus.

-Pourquoi avez-vous ouvert la fenêtre? Qu'est-ce qui est arrivé à l'air conditionné? Vous êtes du genre « sauvez la planète » ?

-Je ne tiens pas à ce que votre puanteur me fasse tomber dans les pommes.

-Ma puanteur. (Il ouvrit sa veste, se renifla les aisselles.) Vous devez souffrir d'un de ces dérèglements bien féminins...

-Vous détectez les femmes, hein?

-Non. Je détecte mon père. Les femmes, je les adore. Comme elles sont physiquement plus faibles que les hommes, elles ont tout obligées d'inventer mille manières de les manipuler. Certains de ces stratagèmes sont extrêmement retors. Un type qui ne comprend pas que les femmes sont incapables de droiture psychologique n'a pas la moindre chance. Un matin, il se réveille à côté d'un tiroir-caisse avec un solitaire et une alliance, et c'est le tiroir qui contrôle la baise. S'il en veut, il faut qu'il fasse marcher les cartes de crédit. S'il se plaint, elle le fait se sentir tellement minable et goïste qu'il lui prépare son petit déjeuner pendant une semaine. Mais est-ce qu'on lui permet de dire non? Pas question. Et puis réfléchissez à ça: elle a le droit de le battre, ce qui est très bien, parce qu'un abruti pareil mérite de l'être. Mais a-t-il le droit de la battre, lui? S'il s'y risque, elle le fait fouetter par un tribunal en demandant le divorce, et elle lui prend tout son fric sans même coucher avec lui. Il est entièrement sous la coupe d'un être capricieux et amoral, doté d'une extraordinaire capacité à créer des ennuis. Vous vous rappelez le jardin d'éden? C'était super, jusqu'à ce que cette bonne femme débarque et chuchote: allez, prends-en une bouchée, le Grand Patron a le dos tourné. C'est pareil depuis. Si la femme est vraiment douce, ce pauvre imbécile a la corde au cou, est en état d'obédience permanente, a une main étrangère dans sa poche-portefeuille et est convaincu en plus de diriger ses propres affaires. Il est tellement hors du coup qu'il est persuadé que son épouse est une charmante petite chose, pas très au fait des questions pratiques, mais absolument admirable-une véritable perle-parce qu'elle le supporte. Une fois par an, elle lui taille une pipe, et il est tellement content qu'il

court lui acheter un manteau de fourrure. Tous ces manteaux qu'on voit dans les restaos, parce qu'elles refusent de les laisser au vestiaire ? Chacune de ces pelures, c'est une pipe: toutes les femmes pr'sentes dans la salle le savent. Et il y a autre chose: plus la femme est vieille, plus le manteau co♦te cher.

-Et vous pr'tendez adorer les femmes, remarqua Nora.

-Je n'invente rien. J'ai pass' les quinze der-ni'ures ann'es de ma vie & emmener mes Martha, mes Edna et mes Agatha au Ch^teau, & les 'couter. J'ai entendu ce qu'elles m'ont dit, j'ai aussi entendu ce qu'elles disaient r^ellement, et parfois, Nora, plus souvent qu'on ne pourrait l'imaginer, c'est la m^me chose. Une femme de quatre-vingt-cinq ans qui s'est fait tirer trois fois la peau du visage, qui a eu deux maris, dont au moins un tr's riche, tous les deux morts, et qui vient de boire deux verres de vin en compagnie d'un s'duisant jeune avocat, a de bonnes chances de baisser sa garde et d'expliquer comment elle a men' une vie longue et douillette sans travailler un seul jour. Une fois qu'elles comprennent que je connais la musique, elles commencent & s'amuser. En g'n^ral, elles ne sont pas heureuses: elles ont 't' fascinantes, la gent masculine faisait la queue pour entrer dans leur chatte, si j'ose dire, et ¶a s'est arr^t' quand elles ont vieilli. Leurs maris sont morts. Personne ne s'int^resse & ce qu'elles racontent. A part moi. Je pourrais les 'couter toute la journ^e. J'adore leur voix pos^e, 'l'gante, rauque, emplie de lames de rasoir sousjacentes, mais pardessus tout, j'adore leurs histoires. Elles sont tellement corrompues. Elles-m^mes ne savent pas & quel point: elles ne peuvent pas; elles n'ont pas l'^quipement moral n^cessaire. Tout ce qu'elles regrettent, c'est que les beaux jours n'aient pas dur' dix ans de plus, ce qui leur aurait laiss' le temps de harponner un riche imb^cile de plus, qui prendrait son pied en les entendant d'lirer sur sa grosse bite. J'adore leur allure-les cheveux tout raides, mais qui ont l'air doux et 'pais, le maquillage tellement bien appliqu' qu'on voit & peine les rides, les mains couvertes de bagues pour cacher les taches brunes, les veines et les articulations d'form'es. Personne n'a le droit de dire que je n'aime pas les femmes.

-Vous couchiez avec vos vieilles ?

-Je n'ai pas couch' avec une femme de moins de soixante-cinq ans depuis neuf ou dix ans. Non: soixante-deux, j'oubliais Gladys.

-Pourtant, les femmes, vous en avez tu', insista Nora.

-♦a n'avait rien de personnel.

-Pour elles, si.

-Je tuais des clients. Vous comprenez ? Chaque fois que j'en assassinais un, c'était une affaire juteuse de moins pour le vieux. Quand je me suis fait Annabelle Austin, l'agent littéraire, il a passé deux jours à prier qu'on descende les clients de quelqu'un d'autre, pour une fois. Si j'avais pu en abattre encore une dizaine, il se serait arraché les cheveux.

-Oui, mais parmi les clients, vous avez toujours choisi des femmes, d'un type bien précis. (Les yeux de Dart se firent plats, bidimensionnels.) Vous n'aimiez pas leur manière de vivre?

-On peut dire ça comme ça, admit-il. Elles se prenaient pour des hommes.

Le ton qu'il employait donna une idée à Nora.

-Comment se conduisaient-elles envers vous ?

-Quand elles venaient au bureau, si je me pointais et que je leur faisais un compliment, elles se for- çaient pour m'adresser la parole.

-Contrairement à vos vieilles dames.

-Je n'aurais jamais assassiné mes vieilles chéries... à moins qu'elles n'aient été les seules clientes restantes.

-Et moi ?

Les livres de Dart s'écartèrent lentement.

-Vous voulez dire: est-ce que je vais vous tuer? (Nora ne répondit pas.) Nous en saurons plus après notre leçon de réalité, Nora-chou.

-Leçon de réalité ?

Il lui tapota le genou.

-Il y a un tas de motels dans le Massachusetts. Il nous en faut un avec un grand parking.

De l'autre côté de Springfield, Dart désigna un bâtiment à deux étages, couleur sable, aux baies vitrées munies de balcons blancs.

-Bingo !

L'édifice s'élevait au bout d'un parc de stationnement à moitié plein, de la taille d'un terrain de football. Un grand panneau bleu et jaune, sur le toit, annonçait CHICOPEE INN. Un chalet suisse, à l'enseigne de La Cuisine familiale, jouxtait le parking, sur la gauche.

-Rabattez-vous: il ne faut pas rater la sortie.

Nora coupa deux files et quitta la voie rapide.

-J'oubliais que je m'adressais à Emerson Fittipaldi, soupira Dart.

Après quelques centaines de mètres, elle s'engagea dans le parc de stationnement.

-Nous irons toujours au Chicopee, chérie. Et nous mangerons de la cuisine familiale. Vous aimez la cuisine familiale ? Les trucs du genre de la célèbre soupe aux lames de rasoir de maman ?

-Est-ce que je me gare à un endroit particulier? demanda Nora, que l'angoisse épuisait.

-En plein milieu de toute cette merde. Vous avez un pseudonyme favori, ma chère?

-Un quoi ?

Elle arrêta la Lincoln sur une place vide, au centre du parking.

-On a besoin de noms d'emprunt. Vous avez une suggestion, ou c'est moi qui choisis?

-Mr et Mrs Hugo Driver. (Elle ferma les yeux et laissa son corps se détendre.) Les Driver.

-J'adore le concept, c'est tout à fait approprié, mais utiliser des noms connus est généralement une erreur. (Il se tourna et tenta d'atteindre les sacs sur la banquette arrière.) Merde.

Il s'agenouilla sur son siège et se pencha, touchant presque le toit de la voiture avec les fesses. Nora ouvrit les yeux. La poche qui contenait le revolver se balançait à trente centimètres de son visage. Elle estima l'énergie et la vitesse nécessaires pour s'en emparer. Elle se demanda si elle saurait s'en servir. Dan Harwich lui avait appris à manœuvrer le cran de sûreté du pistolet qu'il lui avait donné, mais les revolvers étaient-ils munis d'un cran de sûreté? Et si oui, où? A peine cette

question lui 'tait-elle venue que Dart r'int'grait son si'ge, muni de deux sacs en papier brun. Il posa sur les genoux de Nora celui qui contenait les bouteilles.

-Vous prenez celui-là et celui qui est dans le coffre. Une dernière chose: essayez de vous retenir de jeter des regards angoiss's & geler les os. Tout le monde pr'fère les visages heureux. Quand j'y repense, j'ai l'impression que je ne vous ai jamais vue sourire, alors que moi, je vous souris tout le temps.

-Vous vous amusez plus que moi.

-Souriez, Nora. Illuminez ma journée.

-Je ne crois pas que je puisse.

-C'est une r'p'tition du merveilleux sourire que vous allez faire au cr'tin, & la r'ception.

Elle lui fit face, retroussa les l'vres et montra les dents. Il la d'visagea longuement.

-Faites appel & votre vieille ardeur, Nora-chou. Voyons un peu la cr'ature flamboyante qui a tabass' Natalie Weil.

-Elle a trop la trouille pour sortir.

Il lâcha un soupir exasp'r'.

-C'est un projet, dit-il, en faisant un signe de croix sur son coeur.

-Un projet?

-A l'int'rieur.

Il prit les clefs et descendit de voiture. Elle s'attendait & ce qu'il la tire & sa suite, mais il gagna l'avant du v'hicule, avant de se retourner vers elle, les sourcils fronc's. Nora sortit et regarda autour d'elle, ne vit que du flou. Elle s'essuya les yeux sur la manche et rejoignit Dart.

Un jeune homme aux cheveux tombant sur les 'paules posa une bouteille d'un demi-litre d'◆vian sur une 'tag're invisible, derrière son comptoir, sou-rit quand ils entrèrent dans la fra'cheur du hall, et se leva. Son l'ger blazer bleu 'tait nettement trop grand pour lui, et il en avait retrouss' le bas des manches. Un insigne argent', sur son revers, annonçait qu'il s'appelait Clark.

-Bienvenue au Chicopee Inn. Que puis-je pour vous ?

-Il nous faudrait une chambre pour la nuit, r'pondit Dart. J'esp're sinc'rement qu'il vous en reste une. ♦a fait deux jours qu'on est sur la route.

-♦a ne devrait pas poser de probl'me.

Le regard de l'employ' passa des sacs qu'ils portaient à Dart et Nora, puis revint se poser sur les premiers. Son sourire disparut. Il se rassit, attira à lui un clavier d'ordinateur et tapa quelques caract'res, comme au hasard.

-Une nuit? Voyons ce que j'ai, et ensuite je vous demanderai quelques renseignements. (Il se renvoya ses cheveux en arri're d'une main, d'voilant une boucle d'oreille en or. Les touches cliquetaient.) La 326, au deuxi'me 'tage, avec un grand lit. ♦a vous convient?

Dart acquies'a. Nora s'appuya au comptoir et contempla le vert ardent, irr'el, de la moquette.

-Vos noms et adresse, s'il vous pla't?

-Mr et Mrs John Donne. 528, Flamingo Drive, Orlando, Floride.

A la requ'te du jeune homme, Dart 'pela Donne, puis Orlando. Il donna un code postal et un num'ro de t'l'phone.

-Orlando, c'est l' qu'il y a Disney World, non?

-Pas besoin de quitter l'Am'rique pour voir des endroits exotiques.

-Ouais, c'est vrai. Vous payez comment?

-En liquide.

Les mains de Clark se fig'rent sur le clavier. Il releva la t'te et renvoya à nouveau ses cheveux en arriere.

-En ce cas, monsieur, le r'glement exige que vous payiez d'avance. Le prix de votre chambre est de soixante-sept dollars et quarante-cinq cents, taxes comprises. ♦a ira?

-Le r'glement, c'est le r'glement, approuva Dart.

L'employ' retourna à son ordinateur. Le bout de sa langue passa entre ses lvres. Une jeune femme qui portait un blazer identique au

sien franchit une porte derrière lui, et examina Dart du coin de l'oeil, en longeant le comptoir pour gagner une autre porte, dans le mur de gauche.

-Je vais vous donner vos clefs et encaisser votre paiement.

Clark ouvrit un tiroir, d'où il sortit deux clefs et une petite ronde. Il les glissa dans une petite chemise brune, en haut de laquelle il écrivit le nombre 326. Il se leva et poussa le tout de l'autre côté du comptoir. Dart y déposa cent dollars.

-Vous pouvez rapprocher votre voiture de l'entrée pour prendre vos bagages, proposa l'employé en contemplant le billet.

-On a tout ce dont on a besoin.

Il ramassa l'argent.

-Un instant, monsieur, continua-t-il, avant de passer la porte par laquelle était arrivée la jeune femme.

Dart se mit à fredonner I found a million-dollar baby '.

Quelques secondes plus tard, Clark revint, adressa un sourire nerveux à son client, ouvrit son tiroir-caisse et rendit la monnaie.

-Il faut être vigilant pour faire de bonnes affaires, remarqua Dart en fourrant pièces et billets dans la poche de son pantalon.

-Oui. Je vous informe que nous n'avons ni restaurant ni service de chambre, mais nous servons un petit déjeuner continental gratuit, de sept à dix heures, dans le Salon Chicopee, juste sur votre droite. En face du parking, vous avez La Cuisine 1. J'ai trouvé une chambre et un million de dollars. (N.d.T.)

familiale, où l'on mange très bien. Les chambres doivent être libres à midi.

-Montrez-moi juste le chemin de l'ascenseur. Vous avez devant vous des voyageurs puisés.

-Après le salon, sur la gauche. Je vous souhaite une bonne nuit.

Nora se redressa d'un coup de reins. Dart s'éloigna du comptoir et ouvrit la marche en direction des ascenseurs. Elle le suivit d'un pas lourd, tentant de ne pas écouter les voix cajoleuses qui résonnaient dans sa tête. Les bouteilles se faisaient plus lourdes à chaque pas. Elle

remarqua & peine la petite piŕce ouverte, meubl'e de divans, de fauteuils et de tables, oŕ se glissa son compagnon pour prendre un journal sur un pr'sentoir. Il lui posa la main au creux des reins et la pressa d'avancer vers les ascenseurs, oŕ il enfonŕa un bouton.

-Tous les petits oiseaux finissent par trouver leur branche.

A l'ŕtage, au sein d'un couloir mal 'clair', Dart enfonŕa une clef dans la serrure de la chambre 326.

-Regardez, Nora. (Il fallut & l'interpell'e un petit moment pour remarquer les trois trous ronds bouch's avec du mastic et maladroitement retouch's & la peinture blanche sur la porte brune.) Des balles.

Nora entra. Tous les petits oiseaux finissaient par trouver leur branche. Il n'y avait pas besoin de quitter l'Am'rique pour voir des endroits exotiques. Comme elle d'passait la salle de bains et le panneau coulissant d'un placard, elle entendit Dart fermer la porte et mettre le verrou. Une porte-fenŕtre menant & un 'troit balcon dominait le parking. Nora posa les sacs sur la table. Dart la frŕla pour aller engager le loquet de s'curit' de la porte-fenŕtre et manoeuvrer une tige m'tallique afin de tirer un rideau translucide. Il se d'barrassa de sa veste, la pendit sur le dossier d'un fauteuil, et sortit ses couteaux.

-Regardez-moi ŕa. (Il d'signait des taches d'co-lor'es sur l'abatjour de la lampe.) Du sang. Cet endroit est fait pour nous.

Nora jeta un coup d'oeil au lit immense qui occupait l'essentiel de la chambre.

Dart d'balla ses emplettes de la quincaillerie et les disposa cŕte & cŕte sur la table. Il fit passer les ficelles de la premi'ere & la seconde position, apr's le rouleau de chatterton, et s'assura que tout 'tait pos' bien droit, dans un alignement parfait.

-J'ai oubli' de prendre des ciseaux mais on s'en passera, d'clara-t-il en positionnant avec soin les deux grands couteaux au bout de l'ŕtalage. On commence ?

Elle ne r'pondit pas.

Il s'empara d'une bouteille de vodka, en ŕta la capsule, et prit une gorg'e d'alcool avec laquelle il se rinŕa la bouche, avant de l'avalier. Il reboucha alors la bouteille et la reposa sur la table.

-D'shabillez-vous, Nora-chou.

-Je n'en ai pas tellement envie.

-Si vous n'enlevez pas vos vêtements, je vais être obligé de les découper.

-Ne faites pas ça, s'il vous plaît.

-Quoi donc, Nora-chou ?

-Ne me violez pas.

Elle se mit à pleurer sans bruit.

-ai-je parlé de viol? Tout ce que je vous ai demandé, c'est de vous déshabiller.

Elle hésita. A travers ses larmes, elle le vit ramasser le plus grand des deux couteaux, celui que Matt Curlew avait appelé un 'gorgeur pour cochons de l'Arkansas. Quand il fit un pas vers elle, elle commença à déboutonner son chemisier. Une parcelle indépendante de son esprit s'annonça de la quantité de larmes qui surgissait de ses yeux. Elle posa maladroitement le chemisier bleu sur le fauteuil et observa la silhouette floue de Dick Dart, qui hocha la tête. Nora déboucla sa ceinture, déboutonna son jean, en abaissa la fermeture éclair, et quitta ses mocassins. La haine et le dégoût pénétraient le nuage qui recouvrait ses sentiments. Elle mit un petit gémissement d'humiliation haut perché, baissa son pantalon, et en sortit une jambe après l'autre. Ayant plié le jean sur un des accoudoirs du fauteuil, elle attendit.

-Les sous-vêtements, ce n'est pas vraiment votre truc, hein ? Non, mais regardez-moi ce soutien-gorge ! C'est un Maidenform Sweet Nothings de base, non? Du 85 B ? Vous devriez essayer un des nouveaux soutien-gorges pigeonnants. Pas ceux qui ont juste une armature: les tout nouveaux. Ça fait des miracles. Ça donne une très jolie courbe au-dessus des seins. Eh bien? Et si nous libérons nos mamelles ?

Nora ferma les yeux et passa les mains dans le dos pour dégrafer son soutien-gorge-comme l'avait dit Dart, un Maidenform Sweet Nothings, taille 85 B. Elle fit glisser les bretelles sur ses épaules, dévoilant sa poitrine, se débarrassa du sous-vêtement et le laissa tomber sur le fauteuil.

-Vous ne pendez pas vos vêtements, n'est-ce pas ? Vous avez... mmm... vous avez un fauteuil rem-bourré, avec des couches de T-shirts et de chemisiers drapés sur le dossier, et des jeans pliés sur le siège. Non, je retire ça. Pour vous, je vois un joli canapé, à peine visible sous toutes les fringues. Vous les prenez quand vous en avez besoin, vous les portez un moment, vous les jetez dans le panier à linge sale, et le cycle recommence.

C'était, de fait, très exactement ce que faisait Nora, quoique de manière moins systématique qu'il ne le suggérerait.

-Et ça, Seigneur ! Une culotte Hanes Her Way -et violette, en plus, pour aller avec ce pauvre Maidenform blanc. Vous ne devriez pas acheter vos sous-vêtements au supermarché, Nora. A tout le moins, la culotte et le soutien-gorge devraient être assortis. Avec un corps comme le vôtre, vous seriez très bien en Gitano. Ils font de très jolis ensembles, pas chers du tout. Si vous voulez investir un peu plus, essayez Bamboo ou Betty Wear. Personnellement, je suis dingue de Betty Wear: c'est vraiment superbe. Tenez: rendez-vous service, et arrêtez de mettre à la poubelle les catalogues Victoria's Secret. Je sais que vous les trouvez vulgaires, mais si vous les regardiez avec au moins autant d'attention que le fait sans le moindre doute Davey, vous vous rendriez compte qu'ils sont très utiles. Et pardessus tout, vous devez de jeter un coup d'œil à Vogue, de temps en temps. Excellent magazine. Je n'en rate pas un numéro. Je parie que vous ne l'avez jamais acheté.

-Si, une fois.

-Quand ? En 1975 ?

-Quelque chose comme ça, répondit-elle, les bras croisés devant la poitrine, les mains sur les épaules.

- ça se voit, surtout à cause du slip Hanes Her Way. Vous devriez prendre soin de vous mieux que ça. Enlevez-moi cette horreur.

Elle glissa les pouces sous l'élastique de sa culotte, l'abaissa jusqu'à ses genoux, puis en sortit les jambes.

-Nora a un buisson bien touffu ! Mon Dieu, Nora, mais c'est une véritable forêt vierge. Qu'on me passe une machette !

Elle s'était peu à peu convaincue qu'un homme qui parlait ainsi à une femme ne pourrait la violer:

un violeur ne conseillerait jamais l'achat de sous-vêtements Betty Wear, serait encore moins capable d'identifier un soutien-gorge Maidenform Sweet Nothings ou une culotte Hanes Her Way. Quand Dart reprit la parole, toutefois, il brisa le faible espoir de Nora qu'il voulait seulement la regarder.

-Asseyez-vous sur le lit, ordonna-t-il.

Elle marcha jusqu'au bord de la couche comme sur du verre brisé, s'assit les mains sur les hanches, les jambes serrées. En un instant, l'image des genoux dodus et des gros mollets de Barbara Widdoes, au-dessus de ses lourdes chaussures, lui inspira la pensée tonnante que ladite Barbara était probablement lesbienne.

-Il faut que je vous immobilise un moment continua le meurtrier. (Il prit un des rouleaux de ficelle et en coupa deux tronçons d'un peu plus d'un mètre, qu'il emporta vers Nora, avec le couteau et le rouleau de chatterton.) Ça risque d'être un peu inconfortable, mais ça ne fera pas vraiment mal. (Il s'agenouilla devant elle, la regarda bien en face, cligna de l'oeil, et lui enroula un des morceaux de ficelle autour des chevilles.) Vous avez un joli corps. Peut-être un tout petit peu flasque. Et votre peau aurait besoin d'être hydratée.

Les liens mordirent la chair de Nora.

-Aie ! lâcha-t-elle.

-Si ça ne pince pas un peu, ce n'est pas assez serré, expliqua-t-il en confectionnant un noeud à la boré. (Il lui posa les mains sur les genoux et lui observa les seins.) Petits, et légèrement pendants, mais encore mignons, si vous voulez mon avis.

Il droula environ un mètre de chatterton, et le coupa, avant de l'enrouler autour de la ficelle qui serrait les chevilles. Lorsqu'il se redressa, il posa le bout des doigts sous le menton de Nora et la força à relever la tête.

-Vous êtes du genre de celles qui croient pouvoir se passer de maquillage, si ce n'est un peu de rouge à lèvres de temps en temps, mais vous avez tort. Vous devriez essayer le Cover Girl Clean, ou peut-être le Maybelline Shine Free. C'est tout ce dont vous avez besoin: un peu de fond de teint. Plus un des derniers mascaras, comme le Cover Girl Long'N'Lush. Et il vous faut absolument un bon parfum. Vous avez un minuscule flacon de Chanel N° 5 sur votre coiffeuse, hein? Vous en mettez une ou deux gouttes quand Davey vous emmène dans un endroit chic, c'est bien ça? (Elle acquiesça.) Vous n'êtes pas

vraiment le genre Chanel N° 5, mais personne n'a jamais t' fichu de vous le dire. Si vous tenez à Chanel, vous devriez porter Coco-ou L'Air du Temps, si vous vous sentez plus f'minine. Vous devriez en mettre tous les jours, toute la jour-n'e, quoi que vous fassiez.

Il l'acha le menton de Nora et passa derrière elle. Le lit s'inclina sous son poids.

-Mains, ordonna-t-il.

Elle passa les mains dans le dos. Il lui saisit les poignets et les attacha.

-C'est une honte. Je ne connais personne qui ait autant besoin d'une manucure. Et aussi d'une p'di-cure. En outre, vous devez absolument utiliser un vernis à ongles de bonne qualité. N'importe lequel. Il va falloir qu'on achète quelques produits de base. Une fois qu'on aura du dentifrice et ce genre de choses, je vous choisirai des accessoires f'minins. Ça favorisera notre projet.

Elle l'entendit d'chirer un morceau de chatterton puis le sentit le lui enrouler autour des poignets.

-Pourquoi faites-vous ça ? Vous sortez ?

-Je ne veux pas que vous filiez pendant que je me débarrasse des remugles de Westerholm. Vous voulez venir avec moi ?

-Non, merci.

Il eut un rire caquetant.

-Vous pourrez prendre un bain, après.

-Après quoi ?

Il lui tapota l'épaule et descendit du lit pour rapporter chatterton et couteau sur la table, où il les déposait à leur ancienne place, dans l'alignement des autres accessoires.

-Est-ce que nous allons tous les deux dormir dans ce lit?

Dart regarda pardessus son épaule avec une surprise feinte. Lentement, comme s'il avait réfléchi à la question, il se retourna face à Nora.

-Etant donné qu'il n'y a qu'un seul lit, je pense que j'avais dans

l'idée... Et les lits jumeaux, ça fait tellement ringard... Mais si vous avez de grosses objections, j'imagine que je pourrai dormir par terre. (Sa voix traînante d'omentait ses paroles.) ♦a vous ira? (Elle acquiesça.) Très bien.

Il ôta sa chemise et la laissa tomber au sol. Après avoir quitté ses mocassins noirs et glands, il d'fit son pantalon et se pencha pour l'enlever. Il avait les bras et les épaules flasques. Des poils noirs et denses lui couvraient la poitrine. La bosse informe de son ventre tendait l'élastique d'un caleçon d'coré de poissons volants.

-Mais je ne pense pas devoir affronter ce problème, ajouta-t-il en baissant ce dernier pour exposer une touffe de poils bruns bouclés et un long pénis, aussi gros qu'un concombre, parcouru de veines proéminentes.

Il jeta le vêtement sur le fauteuil, et sans la moindre gêne, s'approcha de la table pour prendre le rouleau de chatterton. Ses fesses plates étaient presque inexistantes. Ses cuisses et ses mollets lourds se prolongeaient par des pieds d'aspect étrangement primitif, tels ceux des dinosaures. Des touffes de poils noirs lui poussaient de part et d'autre de la colonne vertébrale, au creux des reins.

Après avoir déchiré dix centimètres de ruban adhésif, il revint vers son otage. Son pénis se balançait à la manière d'un pendule.

-On va s'arranger.

Soudain, il fut debout devant elle. Quand le concombre gris et strié, puant comme un marigot, arriva au niveau de ses yeux, elle se mit à trembler. Des larmes lui chappèrent. Il lui releva le menton, lui sourit pardessus son ventre rebondi, et la blâma à l'aide du chatterton.

-Respirez par le nez. Paniquez pas.

Il lui posa les mains sur les épaules et la fit tomber en arrière sur le lit, avant de disparaître. Elle tenta d'inspirer par la bouche. Le ruban adhésif irritant lui colla aux lèvres. Son corps avait un besoin urgent d'oxygène. La douleur fulgurait dans ses épaules, et la ficelle lui brûlait les poignets, les chevilles. Elle roula de droite à gauche, s'étouffant, et songea enfin à respirer par le nez. Un vague ricanement s'éleva, puis la porte de la salle de bains se referma. Le pommeau de douche siffla, heurta la baignoire. La voix peu mélodieuse de Dart entonna *Them there eyes* ' . Nora, étendue sur le couvre-lit, trop terrifiée pour pleurer, fit jouer ses poignets du centimètre que lui autorisaient ses liens.

Elle eut une soudaine vision d'elle-même, de des-sus: nue, impuissante, ficelée comme un rapté prêt à être mis au four. On eût dit un cadavre sur un cliché de la police, une femme qui n'était plus rien, qu'un vide, pas même pitoyable. Certaines morts étaient peut-être préférables à la folie qui couvait en elle, mais pas celle-là.

1. Ah, ces yeux ! (N.d.T.)

Dart sortit de la salle de bains, les cheveux plaqués sur le crâne. Des rigoles humides ordonnaient les poils de ses jambes en lignes verticales.

-Quel tableau! (Il d'plia une serviette et commença à se la passer méthodiquement sur les bras, le torse, le ventre, les organes génitaux, les jambes.) Je reviens dans une seconde.

Il retourna dans l'autre pièce, puis réapparut avec une serviette sèche. Plutôt que de s'approcher du lit, il ferma la porte de la salle de bains, et recula un peu pour se refléter dans le miroir qui y était fixé. Il s'essuya les cheveux jusqu'à ce qu'ils flottent autour de son crâne, puis se passa la serviette sur le cou, la poitrine, le pénis. Il saisit ce dernier à travers le tissu éponge et lui imprima plusieurs tractions brutales, tout en se manipulant les testicules. Lorsqu'il eut atteint un état d'excitation satisfaisant, il se tourna de profil, rentra le ventre, et se donna une petite claque d'encouragement, mi-gifle, mi-caresse, sur le sexe, lequel se dressa d'un centimètre supplémentaire. Dart avait oublié sa prisonnière. Son bien-aimé, le concombre, était tendu devant lui. Il l'empoigna avec force, et sa main exécuta des va-et-vient rapides, si bien que l'édifice se viola tout entier, grossit encore et s'éleva, se courba. Satisfait, Dart fit face à son reflet. Excité par la vision d'elle-même, la chose rigide et incurvée qui se dressait devant lui, couronnée par une protubérance bleu-rouge aussi grosse qu'une petite pomme, se figea. Il avait les yeux vitreux, la bouche ouverte. Nora le crut sur le point d'éjaculer. Comme il se soulevait les testicules en gémissant, elle songea: Vas-y, décharge!

Les yeux, dans la glace, croisèrent les siens.

Dart se rapprocha du lit.

-J'espère que vous appréciez la délicatesse que j'ai manifestée en me douchant. Je l'ai plus fait pour moi que pour vous, mais je ne voudrais cependant pas que des odeurs corporelles déplaisantes vous distraient de ce que la plupart des femmes considèrent comme une expérience très agréable.

Il se pencha sur Nora, lui enfouit le gland dans le ventre et le frotta de droite à gauche.

-a vous plaît?

De sa main libre, il lui caressa un sein. Quand elle ferma les yeux, il lui pinça le mamelon. Elle émit un cri de protestation aigu à travers le chatterton qui la baignonnait.

-Soyez attentive, chantonna-t-il, en lui manipulant sans douceur la pointe du sein entre le pouce et l'index. Je vais vous introduire...

auprès de quelqu'un, et il serait impoli de votre part de fermer les yeux. (En souriant, il se hissa sur le lit et posa les genoux de part et d'autre du torse de son otage.) Nichols de Nora, je vous présente le Grand Patron.

Il se pencha pour faire passer le Grand Patron sur un mamelon auprès l'autre. Empoignant les seins & pleines mains, il les pressa autour de son membre dressé et exécuta quelques va-et-vient, avant de lâcher prise. Il s'avantait un peu plus pour amener son bien-aimé à dix centimètres des yeux de Nora.

-On ne m'appelle pas Dick pour rien, n'est-ce pas? Vous n'en aviez encore jamais vu, des comme ça, hein ?

1. Dick: diminutif de Richard, mais aussi, en argot, bite. (N.d.T.)

La chose évoquait un vestige tiré de la boue calcaire de fouilles archéologiques, un article en solde trouvé dans un souk, une norme racine sculptée. Grand-papa l'avait rapportée de ses voyages, l'avait montrée à grand-maman, et une fois que cette dernière avait cessé de hurler, l'avait montée au grenier pour l'oublier dans une malle. Sa texture variait entre la rugosité et une dangereuse douceur. Des veines la gonflaient à l'horizontale et à la verticale. C'était un goitre rempli de cailloux. Était-ce ça que désiraient la plupart des hommes ? Davey serait-il prêt à échanger contre ça son membre si mignon ? Elle connaissait la réponse à cette question. Il en serait ravi.

Elle secoua la tête. Non.

-Vous allez connaître des endroits où votre petit mari n'aurait jamais pu vous emmener, Nora-chou.

Le meurtrier quitta le lit, s'approcha de la table, et y prit le plus grand des couteaux. Cela fait, il vint s'agenouiller devant sa victime et écarta le chatterton de ses chevilles. Plutôt que de trancher la ficelle, il défit méticuleusement le nœud. Quand ses jambes se libérèrent, Nora les serra sans attendre. Dart ricana et se leva.

-Remontez-vous un peu.

Comme elle hésitait, il lui posa la pointe du couteau sur la cuisse gauche. Elle prit appui des pieds sur le lit, se hissa jusqu'aux oreillers. Ses bras et ses épaules lui faisaient mal. Ses poignets la brûlaient. Dart la suivait, à genoux. Quand il arriva au niveau de son bas-ventre,

il jeta le couteau sur un oreiller, planta une main entre les cuisses de Nora, et fouilla jusqu'à la pénétrer du bout d'un doigt. Elle frissonna. Tout son corps devint glacé.

Dart se mit à fredonner et retira son doigt. Il s'allongea sur elle, lui recarta les jambes, entre lesquelles il s'agenouilla, puis se mit en position pour viser. Elle remit un son haut perché, touffé par le chatterton. Son visage était inondé de larmes.

Dart lâcha un grognement. Il donna un petit coup de reins. Nora eut l'impression qu'il la déchirait. Elle voulut hurler, mais n'entendit qu'une légère plainte, d'impervue d'intensité. Son tortionnaire, souriant, s'appuya sur les coudes et lui posa le couteau sur la gorge.

-Ceci est un cours de réalité. Tout acte sexuel est un viol, pur et simple. Je mets ma queue dans votre chatte. J'ai connu des femmes que ça rendait folles de plaisir, mais c'était quand même un viol... (Il s'enfonça d'un centimètre.) Et vous savez pourquoi? Parce que quand c'était fini, elles m'appartenaient. C'est ça, le secret.

Il se souleva, se retira un peu, puis s'enfonça au plus profond d'elle. Nora hurla à nouveau et roula de côté.

Dart la repoussa sur le dos.

-Vous devriez vous tendre, sinon ça va saigner un maximum. Il faut vous agrandir, et vous n'y arriverez que si vous vous tendez. (Il se retira, plongea à nouveau, l'envahit.) Vous connaissez le secret? (Nora s'était enfuie en elle-même, les yeux fermés, le corps tendu par le dingo. Quand il la gifla, elle réalisa qu'il lui parlait.) C'est bien ce que je pensais. (Nouveau coup de reins.) Les femmes n'arrivent pas de manipuler les hommes, elles sont plus malignes que tous les mâles de la terre, mais elles ont une faiblesse: il n'y a rien au monde qu'elles aiment autant que se faire sauter. (La voix de Dart semblait totalement détachée de ses actes, comme provenant d'une lointaine chaire professo-rale.) L'argent, les voitures, les manteaux de fourrure, les maisons, elles sont assez intelligentes pour savoir que ce ne sont que des jouets. Elles hésitent pas à tout bazarder en faveur d'un mec avec un braquemart assez gros pour les défoncer. Le problème, c'est que la plupart d'entre elles ne le rencontrent jamais, ce mec-là. Mais si jamais elles le trouvent, elles lui appartiennent. Tous les hommes essaient d'en arriver là, parce qu'au fond d'eux-mêmes, ils savent que c'est dans l'ordre des choses, et toutes les femmes souhaitent secrètement se faire défoncer, parce qu'au fond d'elles-mêmes, elles savent que c'est dans l'ordre des choses. Donc, c'est toujours un

Nora ouvrit les yeux sur un curieux spectacle. Le haut du corps de Dart se balançait au-dessus d'elle. Sa face grêlée s'était durcie sous la concentration, et un autre visage, un visage secret, émergeait sous l'image publique. Ses lèvres s'étaient retroussées sur ses dents jaunes. Son nez s'était aiguisé, et une vague trace de poils lui assombrissait les joues. Elle ferma les yeux et entendit de lointains tirs d'artillerie.

Plusieurs années plus tard, son tourment devint plus intense et la ramena à la réalité. La sueur de Dart tombait sur elle à grosses gouttes. Il gémissait, les mains crispées sur les poignées de sa victime. Soudain, il se figea, et ses jambes se changèrent en barres de fer. Nora crut que son cerveau s'enflammait. Il se cambra, s'enfonça en elle à deux reprises, puis trois, quatre, cinq, avec une telle force qu'elle heurta de la tête le bois de lit.

Enfin, il se laissa tomber sur elle. Elle se sentait terriblement souillée, si sale qu'elle ne pourrait plus jamais être propre. Quand il s'écarta d'elle, elle eut l'impression qu'il lui avait brisé les os un par un. Jamais elle ne rouvrirait les paupières, jamais plus. Une main rampa sur sa cuisse.

-C'était bon pour vous, chérie?

Il descendit du lit et passa dans la salle de bains.

Tout était douloureux, partout. Elle avait peur d'ouvrir les yeux.

De petites voix chuchotaient, bavardaient. Ses démons l'avaient retrouvée. Ils aimaient bien la chambre 326, et pour le moment, ils aimaient aussi Nora, parce qu'elle venait encore une fois d'être propulsée à travers l'anus du monde, jusque dans la dévastation où ils fleurissaient. Elle les haïssait, les craignait, mais craignait encore plus ce qu'elle verrait si elle soulevait les paupières; en conséquence, elle devait les supporter. Sa dernière crise lui avait enseigné que, s'ils ne désiraient pas être vus, on distinguait pourtant parfois ceux qui se présentaient pour transmettre une parcelle de connaissance démoniaque. Certains étaient de minuscules diabolins rouges, armés de fourches-cure-dents, d'autres avaient l'air de bêtes crées par des savants fous: blaireaux aux longues dents, pourvus d'une queue de rat, boules de poils aux yeux vifs et aux griffes acérées. D'autres encore évoquaient des taches ambulantes.

Une créature volante indistincte passa près de la tête de Nora, en chuchotant: « Ce n'est pas un loup. »

Connaissait-elle ces démons si elle avait été élevée dans une religion

raisonnable, telle que le boud-hisme ?

La créature fit demi-tour et exécuta un deuxième passage. « C'est une hyène. »

« Tu appartiens à une hyène », ricana une chose invisible, toute proche. Un éclat de rire métallique salua cette remarque.

« C'était dr le, hein ? C'était dr le », chantait un autre démon. « Et maintenant, te revoilà avec nous! »

L'essentiel de ce qu'ils racontaient était vrai, car s'ils avaient proféré des mensonges, ils n'auraient pas été des démons mais de stupides contrariétés.

Elle les entendait s'approcher en chuchotant à qui mieux mieux, véritables mitrailleuses, et elle se recroquevilla en elle-même, aussi étroitement que possible, bien qu'elle s  t que les fac tieuses cr a-tures n'iraient jamais jusqu'à la toucher. Si elles le faisaient, son esprit se briserait en mille morceaux, et elle serait ensuite trop folle pour être intéressante.

Un démon qui ressemblait à un rat avec de petites ailes bleues et des lunettes de grand-mère murmura: « Cette fois, tu ne pourras pas t'en sortir. C'est clair ? Tu es passée au travers, et maintenant, tu es de l'autre côté. C'est clair ? »

Quand elle acquiesça, le démon-rat ajouta: « Bienvenue au Club de l'Enfer.

-Ce n'est pas si grave que ça, remarqua Dick Dart.

Nora ouvrit les yeux, et les créatures se dispersèrent sous le lit, derrière les fauteuils, dans les tiroirs. La douleur se jeta à nouveau sur elle et s' tira telle un grand chat. Nu, souriant, recoiff , Dart se tripotait machinalement, debout au pied du lit. Il tenait une serviette blanche humide. Le visage secret affleurait la surface du visage public. Le démon avait raison: c'était une hyène.

-Matez-moi un peu ça. Il faut que vous vous asseyiez, de toute manière, pour que je vous délie les poignets.

Elle secoua la tête.

Il l'informa sur le même ton léger que bon gré mal gré, elle allait s'asseoir. Il l'empoigna par un bras et la tira avec violence. Elle sentit

la chambre tourner autour d'elle. Les yeux baiss's, elle grimaça, au bord de l'vanouissement.

-Bien. Enlevons ça. (Dart r'cup'ra le couteau sur l'oreiller et sectionna habilement le chatterton. Il l'arracha et travailla sur le noeud jusqu'à ce que la ficelle se desserre.) Maintenant, le blillon. Je vais aller vite. Si vous poussez plus qu'un couinement, je vous plante le couteau dans le ventre. Pig' ?

Elle ferma les yeux. Les d'mons bavards se rassemblèrent autour d'elle. Il lui sembla que ses l'vres et une bonne partie de sa peau s'arrachaient avec le chatterton, mais elle parvint à ne pas g'mir.

Il lui lança la serviette humide sur les jambes.

-Essayez-vous. Il faut virer les draps. Je ne veux pas dormir dans ce bordel.

Ob'issante, Nora se passa la serviette sur le haut des cuisses, puis elle réalisa que s'il voulait enlever les draps, elle allait devoir descendre du lit. Elle d'plaça la jambe gauche d'un centimètre sans que ses divers maux ne s'amenuisent. Serrant les dents, elle mit les deux pieds par terre et se contraignit à se lever. La t'te lui tournait. Une flûche douloureuse lui transperçait le bas-ventre.

-Un vrai petit soldat, appr'cia Dart en ramas-sant son couteau. Pour prouver que je ne suis pas totalement mauvais, j'ai fait quelque chose pour vous. Essayez de deviner quoi.

-Je ne vois pas, marmonna-t-elle.

Il lui sourit et commença à tirer sur les draps.

-Je vous ai fait couler un bain, Nora-chou. Est-ce que ce n'est pas gentil de ma part?

-si.

A cet instant, elle avait plus envie d'un bain que de retrouver sa liberté.

-Allez vous y plonger.

D'un seul geste, il arracha la couverture et les draps ensanglant's, qu'il roula en boule avant de les jeter dans un coin.

Les genoux tremblants, Nora entra dans la salle de bains. La baignoire, de la taille d'un cercueil, était aux trois quarts pleine. Le porte-savon soutenait un minuscule flacon de shampooing en plastique et une savonnette de la taille d'un timbre-poste. Deux poils noirs frisés adhéraient à cette dernière.

Nora sentit son estomac se contracter. Elle se tourna vers les toilettes juste à temps pour vomir une bile rosâtre. Arrachant une feuille de papier au distributeur, elle tituba jusqu'à la baignoire, ramassa la savonnette comme elle eût ramassé une araignée morte, puis jeta cette obscénité avec son emballage dans la cuvette, tira la chasse d'eau. Elle prit une autre petite savonnette sur une coupelle en forme de coquillage, près du lavabo, et entra enfin dans le bain, levant la jambe avec une délicatesse de cigogne.

Plaisir. Elle ne voulait plus jamais quitter la baignoire. Un nuage rose qui provenait du milieu de son corps flotta vers la surface. Nora s'explora délicatement. Elle saignait toujours, quoique assez peu, et était couverte de meurtrissures. Divers petits incendies faisaient rage sur le chemin de l'invasion qu'elle avait subie. Elle se savonna bras et jambes, et comprit qu'il lui faudrait ensuite se doucher, afin de chasser la pellicule sanglante d'poser sur elle par l'eau du bain. Elle se penchait pour libérer la bonde quand Dart entra d'un pas léger. Se laissant à nouveau aller en arrière, elle s'enfonça jusqu'au cou dans l'eau sale. Ses genoux en émergèrent telles des îles.

-Vous êtes à l'aise ? (Il lui sourit largement puis s'examina dans la glace.) Je teste la sensation qu'on a quand on ne s'est pas brossé les dents. Et ne pas être ras ne me fait pas particulièrement plaisir non plus. En allant d'jeuner, on passera voir s'il y a une boutique dans l'hôtel.

Il s'examina les yeux, puis fit volte-face, s'assit sur les toilettes, et lança à Nora un regard presque paternel.

-Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que vous aviez connu un certain inconfort durant notre rencontre. (Il mit une emphase sarcastique sur ce dernier mot.) Afin de faciliter les choses, je vais faire comme avec mes vieilles chéries: acheter de la vaseline. La lubrification éliminera environ la moitié du problème, mais si vous ne vous entendez pas, vous allez continuer à avoir mal.

Nora ferma les yeux. Un démon voleta autour d'elle et siffla: « Tu vas avoir mal. »

Elle rouvrit les paupières.

-On s'embarque pour la grande aventure de la ménopause, n'est-ce pas?

-Oui, admit-elle, surprise.

-Rugles irrégulières, sécheresse vaginale?

-Oui.

-Irritabilité?

-Je suppose.

-Bouffées de chaleur?

-a vient de commencer.

-Formication?

-Qu'est-ce que c'est?

-La sensation d'avoir un insecte qui court sur la peau. (Elle s'étonna elle-même en souriant.) Vous suivez une thérapie hormonale ? Vous devriez, mais il faudra faire des essais de dosage. (Elle referma les yeux.) Je vous suggère une douche et un shampooing avant de rendre visite à La Cuisine familiale. Il est temps de passer à l'étape suivante de votre éducation.

Il lui lança un dernier sourire de hyène et sortit. Comme en transe, Nora fit tourner un disque, au bout de la baignoire. Le siphon commençait à remplir son office. Elle se leva, pataugea dans l'écume et ouvrit les deux robinets à la fois. Quand l'eau jaillit, elle abaissa le levier qui la dirigeait vers le pommeau de douche. Un liquide glacé lui fouetta la peau.

LIVRE V

PRINCE SOIR

LE GIGANTESQUE ANIMAL NOIR SEMBLAIT LUI SOURIRE. « Eh BIEN, A PRÉSENT QUE TU CONNAIS TA PEUR, TU DOIS APPRENDRE À T'Y FIER, BIEN SUR. »

-Bien sûr que c'est une question d'argent.

Dart reposa sa fourchette et sourit. Il l' avait emmené dans la boutique de l'hôtel, où il avait acheté des brosses à dents et du dentifrice, un paquet de rasoirs jetables et de la mousse à raser, deux peignes, un bain de bouche, un déodorant, un polo noir avec MASSACHUSETTS écrit sur la poitrine, en petites lettres rouges, et un exemplaire de Vogue. Ses dents n'étaient plus aussi jaunes, et sans leur duvet, ses joues paraissaient presque roses. Nora n'avait guère entendu que la moitié de ce qu'il avait dit-et une moitié de cela s'était engloutie dans le bourdonnement d'harmonica qui lui emplissait la tête.

-On est en Amérique! Les affaires sont les affaires. Quand on voit que l'ennemi a de bonnes chances de se faire vachement plus de fric que l'allié, qu'est-ce qu'on fait? On change de camp. Là, on a quatre ou cinq millions de dollars sur la table. Mettez en face une mesquine facture de peut-être dix mille, et le choix n'est pas bien difficile.

-Avec Le Voyage dans la nuit.

Ce titre, avec le nom de la jeune femme qui avait mystérieusement disparu de Shorelands, constituait l'essentiel de ce que Nora avait retenu des explications de Dick Dart.

-Absolument. Si on prouve qu'Hugo Driver a volé le manuscrit, les vrais héritiers récupéreront cinquante-quatre ans de royalties, sans parler de tous les bénéfices futurs. Si on prouve en plus que l'éditeur a participé à l'escroquerie, tout ce que lui a rapporté le livre s'ajoute au magot, plus une somme rondelette en dommages et intérêts. Pour couronner le tout, il y a les droits des éditions étrangères.

Nora avait les jambes en caoutchouc. Le centre de son corps lui communiquait des vagues de douleur rugueuses. Elle regarda son assiette. Près d'un nid de frites luisantes de graisse, un rectangle de fromage industriel coulait sur un toast, pardessus un monticule de pâte blanchâtre.

-Alors, mon vieux a passé un accord avec ce Fred Constantine, l'avocat des vieilles dames. Constantine sait très bien qu'il est passé. Il a un petit cabinet à Plainfield, il se tape des divorces, des affaires immobilières. Il a soixante-cinq ans et il n'a pas mis les pieds dans un tribunal depuis sa sortie de la fac de droit. Imaginez son soulagement quand, après lui avoir fait pisser le sang pendant quinze jours, le grand Leland Dart lui suggère-lui suggère !-qu'on pourrait peut-être

arriver à un arrangement. Youpi ! Si Mr Constantine acceptait un paiement de l'ordre de cent mille dollars, Dart & Morris condescendrait à accorder quelque assistance à ses pauvres clientes escroquées, lesquelles seraient sans doute ravies de recevoir cinquante pour cent des bénéfices finaux. Mr Constantine, qui n'a aucune idée de la somme en jeu, croit qu'il fait une excellente affaire.

Un morceau de frite reposait sur la langue de Nora à la manière d'un asticot. Elle le cracha dans sa main et le reposa sur son assiette.

-Comment peuvent-ils faire quelque chose comme ça ?

-Avec beaucoup de prudence. (Les yeux brillants, le meurtrier engouffra le reste de son premier cheeseburger et s'essuya les mains sur sa serviette.) Le mot magique ? Intermédiaires. Une fois que tout est en place, on est dans un château fortifié, à deux mille kilomètres de là, et permettez-moi de vous dire que le pont-levis est relevé.

-Je veux dire : comment peut-on faire des choses pareilles ?

Son deuxième cheeseburger arrivait à quelques centimètres de sa bouche, Dart détourna le regard et pouffa.

-Vous êtes vraiment touchante, Nora-chou. Je suis sincère. Les affaires sont les affaires, je vous dis. Comment s'appelle notre système économique ? Est-ce que ce n'est pas le capitalisme ?

Il secoua la tête, feignant l'incrédulité, et prit une énorme bouchée de cheeseburger. Une feuille de laitue billa à l'arrière du petit pain, et de la sauce rose d'égoutta dans son assiette.

Nora ferma les yeux pour contenir une vague de nausée. Alden Chancel et Dick Dart réfléchissaient de manière identique. S'il lui avait été possible de s'amuser, elle aurait trouvé cette découverte amusante. Leland Dart, qui partageait la philosophie d'Alden, s'en servait pour justifier sa trahison envers son propre client. Selon toute probabilité, cette philosophie atteignait sa plénitude chez le malade mental qui d'aurait joyeusement un cheeseburger, de l'autre côté de la table.

Nora se rappela un détail surpris sur la terrasse des Peupliers.

-J'ai entendu Alden dire à Davey que votre père essayait peut-être de manger à tous les râteliers.

Dart déglutit.

-Ces messieurs parlent de ça devant vous ?

Davey prenait des notes sur le film du Voyage dans la nuit. Quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a dit qu'il y avait un problème avec les héritiers de Driver. (Il lui semblait que cette nuit-là, dans le living, s'était déroulé de l'autre côté d'une norme faille temporelle.) Un peu plus tard, il m'a vaguement parlé de deux vieilles dames du Massachusetts, qui avaient trouvé des papiers dans leur cave.

Elle se rendit compte qu'elle entretenait une conversation polie avec Dick Dart, au restaurant, comme si cela avait été tout naturel.

-Des notes sur le film. L'imbécile. Les soeurs de Katherine Mannheim n'ont jamais lu le livre, bien sûr. Elles se sont rappelé le film quand elles ont déniché les papiers, mais franchement...

-Je suppose que vous voulez les tuer.

Nora planta sa fourchette dans la pâte blanche et en transporta jusqu'à sa bouche un morceau de la taille des gommes qu'on trouve au bout des crayons. Apparemment, elle avait commandé un pâté au thon.

-Absolument pas. Les gens que je veux tuer sont ceux qui risqueraient de provoquer la chute de Chancel House. Nous allons défendre le nom d'Hugo Driver, ce qui me fait plaisir, parce que je l'ai toujours bien aimé. Pas pour les deux derniers bouquins, bien sûr, seulement pour le bon.

-Vous avez aimé Le Voyage dans la nuit?

Que Dick Dart était apprécié un roman quelconque la stupéfiait.

-C'est mon livre préféré, toutes catégories, déclara-t-il. Le seul roman que j'aie jamais vraiment aimé. Pour suivre mes vieilles dames, il a fallu que je fasse semblant de me plier pour Danielle Steel, mais c'était juste du travail. Agatha a eu un coup de cœur pour Jane Austen, alors je me suis tapé Orgueil et Préjugés. Quelle merde ! Il n'y a strictement rien, là-dedans. Mais je relis Le Voyage dans la nuit tous les deux ou trois ans.

-Étonnant.

Nora avala une autre bouchée de thon. Si on enlevait le fromage en plastique et si on évitait le pain, c'était mangeable, finalement.

-Étonnant ? Le Voyage dans la nuit est un sacré putain de bouquin

tordu. ♦ se passe entièrement dans l'obscurité. Pratiquement tout se déroule dans des grottes ou des souterrains. Tous les personnages mémorables sont des monstres.

On aurait dit un 'cho d'form' de Davey. Pour la millième fois, elle 'coutait un homme s'extasier sur ce livre. En lui demandant de faire des recherches sur l'affaire Chancel House, Leland Dart avait exploité la passion conventionnelle de son fils. Quand elle se rendit compte qu'Alden Chancel en avait fait autant avec Davey, elle sentit sa nausée s'amplifier.

-Je ne l'ai pas lu, avoua-t-elle.

-La femme de Davey Chancel n'a pas lu *Le Voyage dans la nuit*? Vous lui avez menti, non? Vous lui avez dit que vous l'aviez lu?

Nora d'tourna les yeux pour fixer les deux couples lg's install's & des tables s'par'es, pr'us de la devanture. Les grandes lettres invers'es qui couvraient cette dernière s'tendaient au-dessus d'eux & la manière d'un rouge arc-en-ciel.

-Mais oui, bien s♦r, vous lui avez menti. (Une autre explosion de rire d'testable. Il revint & son deuxième cheeseburger.) J'imagine que vous n'avez jamais entendu parler d'un endroit appelé Shorelands ?

-Hugo Driver y est all'. Lincoln Chancel aussi. En 1938.

-Bravo. Vous vous rappelez qui d'autre y 'tait, cet 't'-là ?

-Un tas de gens aux noms bizarres.

-Austryn Fain, Bill Tidy, Creeley Monk, Merrick Favor, Georgina Weatherall. Les bonnes. Plein de jardiniers. Et Katherine Mannheim. Est-ce que Davey vous a parl' d'elle?

Nora r'fl'chit un instant.

-Elle 'tait jolie. Et elle s'est enfuie.

-Elle a disparu dans la nature.

-Qu'est-ce qui lui est arriv' , ' votre avis?

-D'apr'us ses soeurs, elle avait « le coeur fragile ». Elle 'tait censée v'iter de se fatiguer, mais elle refusait de vivre comme une invalide. Elle faisait du v'lo, elle voyageait. Si elle avait v'cu comme Emily Dickinson, elle serait peut-être encore de ce monde.

-Vous avez lu Emily Dickinson?

Il eut une moue amère.

-Florence, une de mes vieilles dames, en était dingue. Il a fallu que je m'en envoie des pages et des pages. J'ai même été obligé de lire sa biographie. À côté de cette conne, Jane Austen écrit comme Mic-key Spillane.

Il ferma les yeux et respira :

Il est, l'hiver, après midi, Une certaine lumière Oblique-Qui oppresse
tel le Fardeau En Cathédrale des Cantiques—

Douleur Divine, elle nous donne-Nulle cicatrice ne voyons, Mais une
différence interne, Où les Significations, sont—

Il rouvrit les yeux.

-Ce n'est même pas vraiment de l'anglais, juste le charabia qu'elle a inventé. J'ai lu page après page de cette poudre aux yeux pour faire plaisir à Florence, et maintenant, c'est coincé dans mon esprit, comme toutes mes autres lectures.

Les vers avaient défilé sur Nora telle une série de vagues inexorables.

-C'est regrettable, déclara-t-elle.

-Vous ne savez pas à quel point. Quoi qu'il en soit, je pense que la mère Mannheim a cassé sa pipe, et que dans la confusion, Driver a subtilisé le manuscrit. Le Voyage dans la nuit a été publié l'année suivante, et comme par hasard, peu de temps après, la moitié de la planète l'avait lu.

-J'ai vu des soldats qui l'avaient emporté au Vietnam.

-Vous étiez au Vietnam? Pas étonnant que vous ayez ce petit côté sauvage. Qu'est-ce que vous y faisiez?

-J'étais infirmière.

-Ah, oui, je me rappelle certaine mésaventure avec un gamin, oui, oui, oui. (Elle regarda son assiette.) Nora ne montre pas ses sentiments. Trêve bien, revenons à nos moutons. Selon une procédure

trûs inhabituelle-je r'pûte: trûs inhabituelle-, Mr Driver a c'd' le livre & son 'diteur sous r'serve que les royalties seraient vers'es & lui ou & sa femme, de leur vivant, tous les droits revenant ensuite audit 'diteur, lequel acceptait d'en r'troc'der un pourcentage aux enfants de Driver, jusqu'à leur mort. C'est cens' être un geste de gratitude, mais est-ce que ça ne vous semble pas un peu excessif?

-Vous avez bien travaillé.

De son propre chef, la main de Nora d'tacha un autre morceau de thon et le porta & sa bouche.

-J'ai pris des tonnes et des tonnes de notes, lesquelles sont pour le moment indisponibles en raison de l'interf'rence de la flicaille locale. Heureusement, je me rappelle l'essentiel. Cet après-midi, j'aimerais notamment passer dans une biblioth'que pour continuer mes recherches, mais laissez-moi vous d'crire notre mission. (D'un coup d'oeil, il s'assura que la serveuse 'tait toujours assise derri'ère son comptoir.) Vous savez que trois des scribouil-lards se sont foutus en l'air? (Elle acquiesça.) Austryn Fain. Pas de femme, pas de petit Fain. Creeley Monk 'tait un pervers: il n'a donc laiss' ni veuve 'plor'e ni enfants affam's. Toutefois, la chance est avec nous, car pendant l'été 1938, Mr Monk partageait la vie d'un monsieur qui est toujours des nôtres, un m'decin: Mark Foil. Le DrFoil, b'ni soit-il, habite toujours Springfield, où il vivait avec notre po'ûte. Je veux croire qu'il occupe la m'ême maison, avec des monceaux de reliques de Monk. Malheureusement, je n'ai pas trouv' son adresse, mais une fois & Springfield, je suis sûr que nous la d'couvrirons.

-Et ensuite ? interrogea Nora.

-Nous t'l'phonons au monsieur. Vous lui expliquez que vous documentez pour 'crire un livre sur les v'nements survenus & Shorelands en 1938. A votre avis, les autres invit's, en particulier Creeley Monk, ont 't' injustement 'clips's par Hugo Driver. Comme vous 'tes de passage & Springfield, vous sauriez extr'mement gr' au Dr Foil de vous accorder une heure de son temps afin d'entendre ses souvenirs de cet 't'-là-tout ce que Monk a pu lui dire, lui 'crire ou consigner dans son journal.

M'ême dans son 'tat actuel, envelopp'e par une gangue 'paisse et r'sistante qui, si elle lui interdisait toute action, la prot'geait de tout sentiment, Nora fut frapp'e par l'êtranget' avec laquelle l'obsession de cette cr'ature rejoignait celle de Davey. Ce que Dart voulait lui faire faire paraissait aussi abstrait que les mots crois's concoct's par les

deux vieillards de Rhinebeck. Elle remplit une case par une question.

-Et si Monk n'a jamais mentionn' Hugo Dri-ver ?

-C'est peu probable, mais ça n'a pas d'importance. Une fois que nous serons dans la place, il faudra que je tue le vieux. (La hyène, en Dart, montra les crocs.) Il nous aura vus, ch'rie, et si notre chance se maintient, il finira par additionner deux et deux. Notre tape suivante sera Everett Tidy, le fils de Bill, qui est professeur d'anglais à Amherst. Son nom dans un gros titre attirerait à coup sûr l'oeil de Foil. Il faut donc effacer nos traces.

Une odeur de cigarette flottait vers eux. Nora se d'tourna et vit la serveuse approcher de leur table.

-On va faire les courses et aller à la bibliothque tant qu'on peut encore se servir de la Lincoln, conclut Dart.

La rue principale, mais de quelle ville ? Dart entraîna Nora dans des magasins de vêtements f'mi-nins, chassa les vendeurs, et tenant sa compagne par la main, la fit circuler entre les rayons pour examiner robes, chemisiers, jupes. Là, un tailleur en lin couleur sable, la jupe aux genoux, la veste sans revers (« Votre costume pour l'interview », dit-il), dans la boutique suivante des escarpins marron et un gilet à manches courtes en soie crème. Non, elle n'avait pas besoin d'essayer ces habits: ils lui iraient parfaitement. Et ce serait le cas: il connaissait sa taille sans avoir besoin de poser de questions. Dans un hangar 'cum' par des 'tudiants aux sacs à dos gonfl's, jeans et T-shirts pour eux deux, un pull en coton bleu fonc' pour elle. Une boutique minimaliste, une conférence avec une autre vendeuse char-m'e, six soutiens-gorge Gitano blancs, six culottes Gitano blanches, six collants Gitano. Au coin de la rue, des tennis Reebok pour elle et lui.

Deux valises à roulettes en tissu noir. A la Pharmacie Centrale, une sélection rapide sous l'oeil d'une moustache gris-blond avec de petites lunettes rondes: shampooings colorants L'Or'al, Noir de Jais et Blondeur ◆toil'e; gel sculptant LaCoup; serviettes Always ultra plus, avec protège-cdt', la marque qu'elle utilisait, quoique Dart n'e◆t pas pos' de question; fond de teint Cover Girl Clean, Cr'-meux Naturel; rouge à lèvres Cover Girl, Payot; ombre à paupière Maybelline Shine Free, Rose Coucher de Soleil (« Il ne brille pas, il luit », affirma Dart); vaseline; mascara Cover Girl Long'N'Lush; shampooing et d'm̃lant Vidal Sassoon Ultra Care; savonnettes Neutrogena; bain moussant et

gel-douche Perlier; papier 'meris' et b̃tonnet de buis Revlon; vernis & ongle OPI; un blush discret qu'elle ne put identifier avant qu'il ne le jetât dans le panier; un flacon de Coco, de Chanel; une fiole de bain de bouche Icy Cool Peppermint Scope; des coupe-ongles Hoffritz, des ciseaux de manucure, des pinces ' & piler, des limes & ongles. Derrière sa caisse digitale, sur laquelle la note d'passait les cent dollars, la moustache d'clara:

-Monsieur, j'ai d'j& vu des maris qui s'y connaissent, mais vous avez le pompon.

Retour & la voiture. Dart se gara devant une boutique & feñtres en saillie, Farnsworth & Clamm, et entra dans Nora dans une salle & l'air conditionn', oŭ une autre moustache souriante se dirigea vers eux entre de luisantes rang'es de costumes pendus. Oui, murmura Dart, 46 extra long-celui-ci; celui-l&; un blazer bleu & double-revers; quatre chemises bleues et quatre chemises blanches, en coton, & col large, encolure 17, manches 36; huit caleçons taille 38; huit paires de chaussettes mi-longues noires; une douzaine de mouchoirs, et aussi des cravates, s'il vous plãt. Retouches imm'diates, si possible. Apr̃s avoir d'pos' Nora sur un fauteuil en cuir inconfortable, pr̃s du grand miroir, alors que surgissait des profondeurs un individu võt' avec un m̃tre-ruban autour du cou, Dart disparut dans la cabine d'essayage, y demeura le temps d'un clin d'oeil et en ressortit ṽtu d'un de ses costumes. Une autre silhouette võt'e se mat'rialisa pour emporter ce dernier, tandis qu'il enfilait & la h̃te le num'ro deux. Lui et son reflet arboraient un petit air satisfait. Les essayages termin's, il prit & son tour possession d'un fauteuil club. La moustache apporta une bouteille de vodka finlandaise dans un seau & glace et deux verres. Pour vous faire patienter, monsieur. Quand arriva la facture, Nora constata que Dart avait achet' pour six mille dollars de ṽtements.

-La biblioth̃que de qualit' la plus proche? demanda-t-il.

La Lincoln prit la direction du Temple de la Renomm'e du Basket-Ball. Oŭ qu'ils se fussent trouv's auparavant, Nora r'alisa qu'ils 'taient & pr'sent & Springfield, l& oŭ le Dr et Mrs Harwich r'gnaient sur Longfellow Lane. Si elle 'chappait & Dick Dart, le m'decin et sa femme l'abriteraient-ils dans leur sous-sol? R'ponse douteuse, question & revoir plus tard. Trois ans auparavant, une Nora semi-radioactive avait fait & Springfield ce qu'elle consid'rait comme une vir'e nostalgique, et s' 'tait retrouv'e dans un bar, puis dans un motel, avec un Dan Harwich d'humeur bizarre, amer, qui l'avait ensuite

convaincue de venir chez lui. Vingt-deux heures trente. La Mrs Harwich de l'époque, Helen, qui avait réchauffé sa moitié de donner au micro-ondes une heure plus tôt, et l'avait fait passer à l'aide de plusieurs vodka-tonic, s'était mise à hurler dès que l'invitée avait franchi la porte. Nora avait tenté une sortie, mais Harwich l'avait installé dans un fauteuil, sans doute pour qu'elle lui servît de témoin. Elle avait assisté à une bonne vieille scène de ménage, au terme de laquelle Helen les avait mis dehors, avec ordre pour Dan de revenir chercher quelques affaires le lendemain matin, avant de s'en aller pour de bon. Retour au motel, avec un Harwich ricanant, grimaçant. Le lendemain matin, il avait promis d'appeler le plus tôt possible - ce qui avait été deux jours plus tard. Un autre coup de fil au bout d'une semaine, un troisième après encore quinze jours. Ensuite, de brefs appels, par intermittence. Deux ans avaient passé quand était arrivé un faire-part de mariage accompagnant d'une carte où on lisait: Au cas où tu te poserais des questions. La nouvelle Mrs Harwich se prénommait Lark et était née Pettigrew.

-A la bibliothèque, il faudra que j'aille aux toilettes, dit Nora.

Impeccable: Dart irait avec elle, parce qu'elle la verrait, il fallait qu'il fasse pleurer Popaul.

Il se gara en face d'un long bâtiment de pierre qui évoquait la Cour suprême jusque dans son perron. Les toilettes des femmes, qui donnaient sur un couloir en marbre au premier étage, étaient aussi désertes que la salle de lecture du rez-de-chaussée.

Dart y entra à la suite de Nora. Elle prit un des boxes, lui l'autre. Ils ressortirent ensemble, faisant sursauter une femme tremblotante, aux yeux globuleux, dont la bouche s'ouvrit et se referma telle une moule jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans l'escalier.

Sans brutalité, Dart poussa sa compagne sur une chaise, devant une longue table en bois. Il s'assit auprès d'elle, et ouvrit un gros volume intitulé: Shorelands, refuge de génies. Nora entendait de temps à autre des voix métalliques flûtées qui évoquaient des insectes, mais elle demeurait calme. Elle était au sein de la gangue, la gangue excluait les sentiments, elle était bien. Dart sourit à son livre. Elle attira à elle Les Muses du Massachusetts, de Quinn W. S. Dogbery, l'ouvrit, et en lut un paragraphe au hasard.

♦tant donn' la nature fantasque de la personnalit' artistique, toute communaut' telle que Shorelands cr'e le scandale. L'un dans l'autre, la colonie de talents cr''e par Georgina Weatherall suivit son petit bonhomme de chemin et produisit d'cennie apr's d'cennie des oeuvres importantes. Pourtant, il y eut bien des probl'mes. Certains y incluraient « l'’trange » disparition de la po'tesse de second plan Katherine Mannheim, mais nous ne sommes pas du nombre. Cette jeune personne, durant son bref s'jour, s'tait ali'n' aussi bien les employ's que les autres invit's. Il ne fait aucun doute que l'h'tesse se pr'parait à lui remettre son ordre de d'part. Miss Mannheim d'sirait v'iter une expulsion humiliante, et s'en alla de mani're à entra'ner un maximum d'agitation.

Les v'ritables scandales de Shorelands, comme on peut s'y attendre, sont d'une tout autre nature.

Dart jeta deux annuaires t'l'phoniques sur la table et tapota amicalement Nora dans le dos.

L'v'nement qui blessa le plus Georgina Weatherall fut peut-’tre la disparition, non d'une petite p'ronnelle, mais d'une de ses oeuvres d'art pr'f-r'es, expos'e dans la salle à manger: un dessin du symboliste Odilon Redon, superbe nu f'minin à t'te de faucon. Il ne fait aucun doute que l'amour de Georgina pour le Redon avait pour origine son titre, qui 'tait aussi le nom d'une importante tradition de Shorelands. La plupart des tableaux expos's dans la salle à manger 'taient plus traditionnels. Le dessin de Redon, qui mesurait trente centim'tres sur vingt, 'tait accroch' en haut d'un mur couvert d'oeuvres plus remarquables. Ce fut un invit' passionn' par l'artiste qui en remarqua le premier l'absence, en 1939. Une fouille imm'diate des chambres et des cottages ne donna rien. Georgina Weatherall avoua plusieurs fois à ses invit's, durant les ann'es suivantes, qu'elle n'e't pas 't' surprise d'apprendre que Miss Mannheim l'avait emport' durant sa « fuite dans les t'n'bres ». Il est possible que le fin mot de l'affaire ne soit jamais connu. Toutefois, on peut peut-’tre, sans manquer de charit', souligner la consid'able valeur marchande qu'avait à l'’po-que et a encore ce dessin.

-Filons, d'cida Dart en empoignant Nora par le bras et en l'entra'nant dehors, dans la chaleur et la lumi're.

Trois voyages leur furent nécessaires pour emporter tous les sacs et les paquets dans le hall de l'hôtel.

-Clark, mon bon ami, pourriez-vous prendre un moment pour nous aider à transporter ces objets de première nécessité dans notre charmante chambre ?

Le réceptionniste s'humecta les lèvres.

-Si ça vous fait plaisir.

Il se pencha dans le bureau, derrière lui, et adressa quelques mots inaudibles à la personne qui s'y trouvait. Sortant de derrière son comptoir, il observa Dart du coin de l'oeil, et se dirigea vers les valises. Il était plus petit qu'on eût pu le croire. À peine plus d'un mètre soixante.

-Je m'occupe des valises. Aidez mon épouse.

-Si ça vous fait plaisir.

Clark se chargea d'autant de sacs qu'il le put. La prétendue épouse en ramassa trois autres, n'en laissant qu'un sur le sol. L'employé interrogea du regard Dart, qui sourit, ouvrit la bouche et claqua des dents. Le jeune homme jeta un coup d'oeil à Nora, puis se pencha, prit entre les dents les poignées du dernier sac, et le souleva.

Tous trois s'entassèrent dans l'ascenseur.

-Votre usage de l'expression « Si ça vous fait plaisir » m'intéresse, remarqua Dart. Ça a une signification, ou c'est juste histoire de dire quelque chose? (Clark poussa un grognement et resserra sa prise sur les sacs. De la sueur lui perlait au front.) Est-ce que c'est aussi d'agréable que ça en a l'air? On a l'impression que ce « Si ça vous fait plaisir » trahit un vague dédain pour l'interlocuteur. C'est bien ça, ou je suis parano ? (Le réceptionniste secoua la tête.) C'est un grand soulagement.

L'ascenseur atteignit le deuxième étage. Dart ouvrit la marche dans le couloir.

-Clark, mon vieux, mettez donc les sacs devant le placard et pendez les housses et costumes.

Il fit signe à Nora d'entrer. Clark se pencha pour déposer le sac qu'il tenait entre les dents, exhala un souffle irrégulier, et se débarrassa du

reste de son fardeau. Parvenu à accrocher les cintres à la tringle du placard, il repassa dans le couloir.

Dart verrouilla la porte et se posta face à Nora, souriant. Assise, elle ramena les genoux contre la poitrine et courba le dos. Quand il s'écarta, elle releva les yeux. Il choisissait un tronçon de ficelle.

-Est-ce que je dois tout vous dire?

Elle se débarrassa de ses chaussures. Ses doigts, qui n'avaient nul besoin qu'on leur dise quoi faire, commencèrent à déboutonner son chemisier. Dart alla chercher le sac à pharmacie dans la salle de bains tandis qu'elle se déshabillait. Il en tira les articles un par un et les disposa sur la table. Quand il fut satisfait de leur alignement, il sortit les ciseaux de leur étui en plastique et fit signe à Nora de le suivre dans la pièce voisine.

-Asseyez-vous sur les toilettes, ordonna-t-il.

Frissonnante, elle prit place sur la lunette. Son compagnon, tout en chantonant, lui coupa la plus grande partie des poils pubiens et tira la chasse d'eau.

-Très bien.

Il la fit reculer, puis pivoter, telle une marionnette, lui planta une main entre les omoplates et la poussa dans la chambre, où il lui lia les mains derrière le dos et la bâillonna avec du chatterton.

Elle se retrouva à contempler le plafond blanc. Dart se hissa sur le lit.

-Vous voyez ? Ça sera moins désagréable, cette fois-ci.

Tournant la tête, elle le vit brandir le tube de vase-line.

Ce fut un peu moins douloureux que la fois précédente, mais tout aussi pénible.

-Gardez la tête droite. Il faut que vous coopériez, sinon vous allez finir par ressembler à un punk.

L'odeur du bain moussant imprégnait la salle de bains. Les cheveux de Nora, encore humides, étaient raides et plats. Dart approcha la tête de la sienne, afin que le miroir encadrât leurs visages.

-Dites-moi ce que vous voyez.

Elle voyait une version terroris'e d'elle-m'ne, aux yeux hallucin's, & la peau parchemin'e et & la chevelure mouill'e, posant avec une hy'ne.

-Nous.

-Moi, je vois un couple de parfaits desperados, dit la hy'ne, dans la glace. Vous aviez besoin de moi pour vous ouvrir les yeux, et voil' que je suis arriv'. Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas?

-Je ne sais pas ce que c'est, mais...

Avant qu'elle ne p'ut ajouter: j'aimerais que ce ne soit jamais arriv', les yeux de Dart s'illumin'rent.

-Vous faites 'a avec votre cher 'poux, n'est-ce pas? Vous mettre c'te & c'te pour vous regarder dans le miroir. Et je sais aussi pourquoi.

Elle n'avait pas besoin de lui dire qu'il avait rai-son; il le savait d'j'.

-Pourquoi?

-Jusqu' maintenant, je n'avais pas remarqu' ' quel point vous vous ressemblez. Je parie que 'a a un joli petit pouvoir 'rotique-'a l'aide sans doute & bander. C'est comme faire l'amour avec la personne qu'on serait si on 'tait du sexe oppos'. Mais il n'est pas votre double masculin. Le plus grand risque qu'ait jamais pris Davey l'Ourson, c'est de coucher avec Natalie Weil, et il l'a pris uniquement parce que son vieux l'a tellement fait douter de sa virilit' qu'il devait se la prouver. (Nora serra les dents pour ne pas l' admettre, mais elle 'tait d'accord.) Votre v'ritable double masculin, c'est moi. La seule diff'rence, c'est que je suis plus 'vo-lu'. Ce qui signifie qu'au bout d'un moment, nous aurons des rapports sexuels fantastiques. (La hy'ne refit surface dans son visage.) En fait, Nora-chou, n'auriez-vous pas eu un petit orgasme, cette fois-ci ?

-Peut-'tre, admit-elle en songeant que c'rait l' ce qu'il voulait entendre.

Il la gifla assez fort pour lui renvoyer la t'te en arri're. La marque rouge de ses doigts apparut sur la joue de Nora.

-Je sais que vous n'avez pas joui et vous aussi. Nom de Dieu ! Quand je vous ferai jouir, on vous entendra brailler dans le comt' d' & c't'. Merde alors.

Il donna un violent coup de poing dans la porte de la salle de bains, puis se d'tourna, et montra du doigt le visage de sa compagne, dans le miroir.

-Je vous fais sortir de taule, je vous ach'te des fringues, je vais vous faire la plus belle coupe de cheveux que vous ayez jamais eue, et ensuite je vais suppl'er aux insuffisances de votre m're, vous apprendre & vous maquiller, et vous osez me mentir ? (Elle se mit & trembler.) Il ne faut pas que j'oublie comment sont les femmes. Peu importe ce qu'un homme fait pour elle, elles le poignent dans le dos & la premi're occasion.

-Je n'aurais pas d' mentir, admit-elle.

-Laissez tomber. Simplement, ne vous y risquez plus si vous ne voulez pas que je vous sorte les tripes du bide. (Il s'essuya le visage & l'aide d'une serviette, qu'il lui d'posa ensuite sur les 'paules.) Arr'tez de trembler.

Nora avait les yeux ferm's. En un monde o' les d'mons n'existaient pas, elle sentit un peigne passer dans ses cheveux.

-Ils vont 'tre plus courts de trois ou quatre cen-tim'tres, mais ils auront un aspect totalement dif-f'rent. Pour commencer, je coupe nettement mieux les tifs que le dernier coiffeur qui s'est charg' des v'tres. Ensuite, je sais & quoi vous devez ressembler, alors que vous n'en avez pas la moindre id'e. Il est dommage que nous devions vous changer en blonde, mais 'a ira tout de m'tme, croyez-moi. Vous ferez dix ans de moins.

Il lui positionna la t'te et commen'a & lui couper les cheveux & petits coups de ciseaux pr'cis. Des touffes noires tomb'es sur la serviette d'riv'rent jusqu'aux seins de Nora.

-Ne bougez pas: je les enl'verai apr's.

D'autres cheveux atterrirent sur ses avant-bras, son ventre, son dos. Dart fredonnait: There'll Be Some Changes Made '.

-Belle chevelure, appr'cia-t-il. paisse, souple.

Elle ouvrit les yeux et contempla tr's exactement ce qu'il avait promis: la meilleure coupe de toute son existence. Dommage qu'elle f't ex'cut'e sur un cadavre qu'on toilettait pour la mise en bi're. Les mains de Dart voletaient autour de sa t'te, 'bourif-fant, 'galisant.

-Pas mal du tout, sans me vanter (Il lui  ta la serviette des épaules et s'en servit pour chasser les cheveux qu'elle avait sur le corps.) Eh bien?

Nora lui reprit le linge et s'en entoura le torse. Il lui sourit dans le miroir. Elle passa les doigts à travers sa chevelure courte, vivante, la vit retomber en place. Hormis la marque rouge sur sa joue, presque disparue, l'unique problème de la femme qui se à. Il va y avoir des changements. (N.d T.)

reflétait l' était que, sous le casque de cheveux superbement coupés, le visage était mort.

Dart ouvrit une boîte de shampooing colorant. Il en sortit un flacon en plastique blanc muni d'un embout-verseur, et un cylindre de liquide ambré. Il coupa l'extrémité de l'embout.

-Vous ne serez pas aussi blonde que sur les photos, mais vous le serez tout de même.

Il enfila les gants en caoutchouc transparent accrochés à la notice d'instructions. Après y avoir transvasé le liquide ambré, il secoua le flacon.

-Penchez-vous au-dessus du lavabo.

Elle obéit. Il d versa le liquide dans ses cheveux et les lui frictionna vigoureusement.

-C'est terminé pour vingt-cinq minutes. (Il consulta sa montre.) Asseyez-vous là, que je puisse me servir du miroir.

Elle recula vers les toilettes en tirant sa chaise.

Dart se pencha en avant et commen a à se couper les cheveux. Il obtint sur sa nuque un meilleur résul-tat que Nora ne s'y attendait, manquant seulement quelques mèches plus longues, qui chevauchaient leurs voisines.

-A quoi ça ressemble ?

-C'est bien.

-Dans le dos ?

-Bien.

Il renifla.

-Je suppose que ꝑa veut dire que ꝑa fait l'affaire. (Il ouvrit la boîte de shampoing colorant noir et en m'langea les ingr'dients.) Je vais ꝓtre oblig' de fermer les yeux, alors je veux que vous mettiez la main sur moi. Si vous l'enlevez, je vous 'clate le crâne contre la baignoire.

-Je la mets où ?

-Empoignez ce que vous voulez.

Elle s'avanꝑa un peu et, frissonnante de d'go♦t, lui posa la main sur la hanche. Dart se versa le liquide dans les cheveux.

-J'adorerais ꝓtre une femme pour pouvoir m'occuper de moi-m'ême. Autrement que comme ꝑa, je veux dire.

-Vous aimeriez ꝓtre une femme ? r'p'ta Nora.

Il cessa de se frictionner.

-Je n'ai pas dit ꝑa. (Elle eut la chair de poule.) Je n'ai pas dit que j'aimerais ꝓtre une femme. Ce n'est pas ce que j'ai dit.

-Non.

La violence se concentrait autour du corps lourd de Dart, cr'pitait dans l'air. Il abaissa les mains et lui fit face.

-Je veux dire que j'aimerais pouvoir me rendre ce genre de service. Les femmes qui b'n'ficient de mon traitement sp'cial ont 'norm'ment de chance. Je crois que ce serait agr'able d'ꝓtre dorlot' comme je vous dorlote. ♦a a quelque chose d'onnant?

-Non, r'pondit Nora.

Il se retourna vers le lavabo et lui lanꝑa un regard br♦lant. Elle lui reposa la main sur la hanche.

-Vous ꝓtes emprisonn'e par les petites conventions de merde qui inhibent les t'êtes vides comme votre mari. La v'rit', c'est qu'il y a deux sortes de gens: les moutons et les loups. Si quelqu'un doit comprendre ꝑa, c'est bien vous. (Il ꝓta les gants souill's.) Et voilà. (Nora abaissa la main et se tourna vers la porte.) Non, on reste l'x. Asseyez-vous au bord de la baignoire.

Elle obtempéra. Dart fronça le sourcil, jeta les gants dans la corbeille, s'inspecta dans le miroir, et s'installa sur les toilettes.

-On a un peu de temps à tuer. Posez-moi une question, et arrangez-vous pour qu'elle ne soit pas trop idiote.

Nora tenta d'en trouver une qui ne le mettrait pas en colère.

-Je me demande pourquoi vous habitez le Har-bor Arms.

Il leva un doigt en point d'exclamation.

-Excellent! Tout d'abord, mes parents n'y viennent jamais - ça leur donne des boutons. Ensuite, tout le monde s'y moque de ce que font les voisins.

Durant un quart d'heure, il décrivit les avantages d'un immeuble où les colocataires fournissaient sans se faire prier drogues, sexe et ragots-les membres du Yacht Club tenaient tous pour acquis que leurs serveurs, les confidents de Dart, choisissaient de ne pas entendre leurs conversations privées.

Nora songea que si elle avait été vivante, l'essentiel de ce qu'elle était ressenti pour cet être vaniteux et destructeur était tout du même. Puis elle se rendit compte qu'à ce moment même, elle en ressentait. Peut-être n'était-elle pas totalement morte, après tout.

-Maintenant, il est temps de virer ce truc visqueux de vos cheveux et de passer au démaquillant.

-J'aimerais m'en occuper moi-même.

Il leva les mains.

-Parfait. Mettez un peu d'eau chaude, frottez bien, et rincez. Ensuite, prenez ce tube, au bord de la baignoire, et versez-vous tout sur la tête. On virera ça au bout de deux minutes.

Nora se massa le cuir chevelu jusqu'à ce qu'une couche de mousse blanche apparût sur son crâne, puis se rinça abondamment sous le robinet.

-Impressionnant, apprécia Dart.

Elle releva les yeux.

De l'autre côté du miroir, une jeune blonde de seize ans la

contemplant. Des cheveux courts mouil-l's, & peine plus fonc's que ceux de Natalie Weil, 'taient plaqu's sur son crâne.

-Je ne m'attendais pas & ce que Ꝥa rende aussi bien, commenta son compagnon. Mettez le d'mꝤ- lant.

Nora d'tacha le regard de celui de la noy'e et d'vissa le bouchon du tube, s'en versa le contenu sur le sommet du crâne en une longue coul'e sinueuse. La jeune inconnue et elle se frictionn'urent ensemble les cheveux.

-A moi. (Bient'ut, un Dick Dart aux cheveux noirs se sourit dans le miroir.) Il y a des ann'es que j'aurais d' faire Ꝥa. Vous ne me trouvez pas superbe ?

Une aile de corbeau grasse 'tait coll'e sur sa t'te. Des plumes indisciplin'es adh'raient & ses tempes et & son front.

-Superbe, admit-elle.

Il d'signa le lavabo, et elle s'avanꝤa pour rincer le d'mꝤlant.

-Tr'us bien: 'tape suivante. (Dart la poussa vers la chambre et la fit asseoir & la table.) Regardez-moi. Comme Ꝥa, ensuite, vous pourrez le faire toute seule.

Il ouvrit un miroir de poche et le lui donna. Lui appliquant un peu de fond de teint sur les pommettes, il l'y'tala de bas en haut & l'aide du pinceau, avant de lui allonger les cils au mascara et de lui peindre les l'vres.

-Quand j'aurai fini, vous vous nettoierez les ongles en enlevant les petites peaux et vous vous mettrez du vernis. Je suppose que Ꝥa, au moins, Ꝥa vous est d'j' arriv'.

-Bien s' r.

Elle ne se rappelait plus quand elle s'y'tait verni les ongles pour la derni'ure fois.

-La touche finale, conclut Dart en prenant une minuscule quantit' de gel au creux de la main. (Der-ri'ure elle, il commenꝤa & lui masser le cuir chevelu. Il lui lissa les cheveux, les tapota, les tira, les sculpta.) Je m'impressionne moi-m'me. Allez jeter un coup d'oeil dans la salle de bains. (Nora enfila son chemisier.) Vous n'allez pas en croire vos yeux.

Elle se posta devant le miroir et releva les yeux. Une femme au seuil de sa vritable maturit', la seconde, une femme qui aurait pu-pr'senter des shampooings de luxe dans une publicit' t'l'vis'e lui rendit son regard. Ses cheveux courts luisants avaient 't' sculpt's en cr'tes et pics artistiques. Elle avait une peau parfaite, la bouche bien dessin'e et de grands yeux en amande, impressionnants. Elle 'tait ce que les filles de vingt ans qui se nourrissaient d'eau min'rale achet'e chez Waldbaum voulaient devenir quand elles seraient grandes. Pour une raison inconnue, cette femme portait le chemisier bleu favori de Nora.

Elle avan'a le visage & quelques centim'tres du miroir. L', affleurant le masque de la blonde, elle aper'ut ses propres traits. Quand elle recula, elle disparut & nouveau. Un rugissement de rage s'leva dans la chambre.

Dick Dart, assis & la table, lisait le journal pris dans le salon du rez-de-chauss'e, sur la moiti' inf'-rieure duquel 'tait pos'e la bouteille de fond de teint Cover Girl ouverte. Il agitait le pinceau en direction d'un article, projetant des particules brunes sur la page.

-Vous savez ce que racontent ces imb'ciles? (Il tourna vers elle un visage qui semblait le fruit d'une photo truqu'e, la moiti' gauche pr'sentant une version plus jeune, d'pourvue de rides, de la droite.) Je devrais les attaquer en justice, ces encul's.

Nora d'passa la rang'e de sacs de provisions, pos's devant les placards.

-Qu'est-ce qui ne va pas ?

-Le Times, voil' ce qui ne va pas. Ils n'ont rien compris. Ils se sont compl'tement plant's. (Elle s'assit sur le lit.) Vous savez ce que vous 'tes, d'apr's ce torchon? Une femme du monde. Si vous 'tes une femme du monde, moi, je suis la reine de Saba. « Pour r'ussir son 'vasion, Dart a pris en otage une femme du monde de Westerholm, Nora Chancel, 49 ans, femme de David Chancel, 'diteur-adjoint & Chancel House et fils d'Alden Chancel, l'actuel pr'sident de la prestigieuse maison d'i-tion. Ni David ni Alden Chancel ne sont & l'heure actuelle joignables. »

Il avait lu le texte d'une voix tra'nante et sarcastique, qui faisait sonner chaque mot comme un mensonge 'hont'. Nora demeura muette.

-Si on en croit l'article, je suis l'unique criminel de Westerholm. Et vous savez de quoi ils me qualifient? Allez-y, essayez de deviner.

-De meurtrier?

-De tueur en s'rie ! Est-ce qu'ils sont trop cons pour ne pas voir ce qui me s'pare d'un psychopathe qui massacre des gens au hasard? (L'indignation fit rougir le cѣt de son visage qu'il n' avait pas maquill?). Ils m'insultent publiquement !

-Je ne comprends pas vraiment...

Dart pointa le pinceau vers elle & la maniѣre d'un couteau.

-Les tueurs en s'rie sont des nuls. Mѣme Ted Bundy ъtait un minable qui venait d'une famille totalement insignifiante de ploucs de Seattle.

Il respirait bruyamment.

-Je vois, dit Nora.

-Oѡ est l'int'rѣt de parler de quelque chose si on raconte n'importe quoi ? Il faut rendre & C'sar ce qui appartient & C'sar. (Elle hocha la tѣte.) Et encore un autre mensonge: ils disent que j'ai ъt accusѣ d'ѣtre un tueur en s'rie. Excusez-moi, mais quand Ѳa? J'ai ъt emmenѣ au poste sur les dires d'une pute bourrѣe, j'ai passѣ environ douze heures avec Leo Morris, mais on ne m'a jamais accusѣ de quoi que ce soit. C'est de la diffamation. (Elle ne le quittait pas des yeux.) On travaille comme un fou, on prend des risques insensѣs, on accomplit des choses dont le connard moyen ne rѣverait mѣme pas, et eux, qu'est-ce qu'ils font? Ils racontent des mensonges. ♦a me rend fou furieux !

-Est-ce qu'ils ont la moindre idѣe d'oѡ on est? Et la voiture ?

-Pour ce que Ѳa vaut, ils disent que le fugitif et son otage-otage, elle est bien bonne-se sont enfuis dans le vѣhicule de ladite otage, lequel a ensuite ъt dѣcouvert sur le parking d'un restauroute de la I-95. Ils sont probablement au courant pour la Lincoln du vieux salaud. Je comptais trouver une autre bagnole ce soir, de toute faѣon. (Il souleva le flacon de fond de teint et jeta le journal & Nora.) Un tueur en s'rie !

Elle se laissa aller en arriѣre sur le lit, appuyѣe sur les bras.

-Qu'est-ce que vous allez faire?

Il replongea le pinceau dans le flacon, positionna le miroir devant lui et se mit & travailler sur le cѣt droit de son visage.

-On va se changer et faire les valises. Demain matin, trѡs tѣt, on va

attendre l'arrivée d'un voyageur fatigué, le tuer et lui voler sa voiture. Aller dans un autre motel. Il faudra qu'on localise le Dr Foil avant midi. Ensuite, on ira à Northampton et on rendra visite à Everett Tidy, le fils de ce pauvre Bill. (Il reboucha le flacon et se tourna vers elle.) Qu'est-ce que vous en pensez?

Du cou au sommet du crâne, c'était un autre homme, plus jeune, qui aurait pu être médecin. Les infirmières auraient flirté avec lui, colporté des ragots sur son compte.

-Remarquable, appr cia-t-elle.

Il tendit la main vers les ficelles et le chatterton.

Nora r int gra son corps, à moins que ce ne f t lui qui la retrouvât. Le processus était assez obscur. Venue d'un univers indéfini, elle tomba dans un lit humide, qu'occupait d'   un lourd corps m le transpirant des vapeurs alcooliques. Elle transpirait, elle aussi. Elle voulut s'essuyer le front, mais sa main n'atteignit pas son visage, retenue par un lien serré. Il s'agissait d'une ficelle qui courait sous le corps inerte de l'homme à c  t  d'elle. Nora se rappela qu'ils étaient reliés par les poignets, tandis qu'elle passait au sein de nuages successifs. Elle était de retour avec Dick Dart, et elle subissait pour la deuxième fois des bouffées de chaleur. Une grande variété de démons joviaux étaient accroupis autour du lit, ricanant, lançant des propos au débit sec et rapide.

Un homme assis sur une chaise, près de la fen tre, presque invisible dans l'obscurité, croisa les jambes, la cheville sur le genou. En l'observant plus atten-tivement, elle constata que son père avait trouvé le moyen de la rejoindre en son enfer.

Papa, dit-elle.

Tu es dans de beaux draps, remarqua-t-il. J'ai l'impression qu'en ce moment, quelques conseils de ton vieux papa ne seraient pas de trop.

Ne le r veille pas. Tu parles trop fort.

Ce clown ne peut pas m'entendre. Si tu te rappelles bien, il a bu presque toute la bouteille de vodka. Il est comateux. Mais même s'il était sobre comme un chameau, il ne nous entendrait ni l'un ni l'autre.

Tu me manques.

C'est pour ꝑa que je suis lꝛ.

Nora se mit ꝛ pleurer.

J'ai besoin de toi.

La seule personne dont tu aies besoin, ma ch'rie, c'est de Nora. Tu t'es perdue et ꝛ pr'sent, il faut que tu te retrouves.

Je n'ai m̃me plus de personnalit'. Je suis morte.

◆coute-moi bien, ma puce. Ce tas de fumier t'a fait la pire chose ꝛ laquelle il a pu penser parce qu'il veut te briser, mais ꝑa n'a pas march', pas totalement. Oublie cette histoire de mort. Si tu 'tais morte, tu ne serais pas en train de me parler.

Pourquoi ? Tu es mort aussi.

Tu n'es pas aussi facile ꝛ tuer que Dick Dart le croit. Tu vas t'en sortir, mais pour ꝑa, il va falloir tout supporter. C'est dur, et j'aimerais que ce ne soit pas n'cessaire, mais il faut parfois avaler des pilules tr'us am'ures.

La silhouette qui lui faisait face 'tait devenue progressivement plus claire. A pr'sent, elle distinguait sa chemise ꝛ carreaux ouverte sur l'clat d'un T-shirt blanc, les rayures rouges verticales de ses bretelles, ses bottes de paysan. Ses cheveux blancs coup's court luisaient. Elle accrocha ꝛ la vision le cher visage familial, les yeux clairs, les pattes-d'oie profondes et le front rid'. C'tait Matt Curlew, fort, capable, 'quilibr'. Il la contemplait avec un m'lange de tendresse et d'autorit' qui lui transperꝑa le coeur.

C'est trop dur, dit-elle.

Tu peux le supporter. Il le faut.

Je ne peux pas.

Il croisa les mains sur sa jambe lev'e et se pencha en avant.

Bon, d'accord, je peux peut-ᵗre. Mais je ne veux pas...

Bien ◆r que non. Personne n'a envie de tout supporter. Il y a des gens qui n'y sont m̃me jamais oblig's. On pourrait dire qu'ils ont beaucoup de chance, mais en v'rit', ils n'ont jamais celle de perdre leur ignorance. Tu sais ce que c'est qu'une lme, Nora ? Une lme v'ritable ? Une lme v'ritable, c'est quelque chose qu'on faꝑonne en

traversant les flammes. En continuant à marcher et en se rappelant ce qu'on a ressenti pendant la traversée.

Je ne suis pas assez forte.

Cette fois-ci, il faut faire les choses correctement. La dernière fois que tu as été blessée comme ça, tu as fermé les yeux et essayé de te convaincre qu'il n'était rien arrivé. En toi, se trouvent beaucoup de portes que tu as refermées il y a bien longtemps. Ce qu'il faut, c'est les rouvrir.

Je ne comprends pas.

Contente-toi de te souvenir. Commence par ça: souviens-toi d'un moment où tu avais neuf ou dix ans, et où je t'ai appris à faire des noeuds. Tu te rappelles la demi-clef ? Le noeud coulant ?

Avoir fait des noeuds à l'âge de dix ans ? La Nora actuelle n'avait jamais eu dix ans.

Tu étais assise sur la souche, dans le jardin, celle du chêne qui était tombé pendant le grand orage.

Puis elle se rappela: la surface lisse et blanche de la souche, elle-même, garçons manqués, qui jouait avec un morceau de ficelle trouvé dans le garage, son père qui s'approchait pour lui demander si elle voulait apprendre quelques noeuds fantaisie. Ensuite, le plaisir de découvrir comment une série de boucles apparemment aléatoire se changeait magiquement en un noeud. Absorbée par une de ces fascinations enfantines qui durent une saison puis disparaissent pour de bon, elle avait harcelé Matt pendant des semaines, fait l'intéressante à la table de la cuisine impressionnés divers garçons.

Je me rappelle.

Quel était le meilleur ? Tu t'en servais pour attacher Lobo.

La malédiction de sorcière ?

Le type qui me l'a appris l'appelait: la migraine de sorcière. Ça doit porter une dizaine de noms différents. Si on l'exécute bien, quiconque ne connaît pas le truc est incapable de le faire. A ce que je vois, ton ami Dick Dart a tenté de poser une migraine de sorcière sur ton poignet, mais il n'est pas aussi doué pour les noeuds que pour les cosmétiques.

Nora contempla l'enchevêtrement qui ornait son poignet, aussi solide qu'un bracelet, aussi intrigant qu'un labyrinthe. Une partie de la chose, toutefois, ne présentait pas son apparence normale.

Tu peux te sortir de ça en deux secondes. Tu vois comment ?

Nora tira ici et là de sa main libre, desserrant un peu l'ensemble. Elle passa doucement l'extrémité de la ficelle sous une boucle, la fit tourner autour de son poignet, puis sous une autre boucle. Le nœud s'effondra en une masse lâche d'où elle pouvait aisément sortir la main.

Maintenant, rattache tout, en n'oubliant pas de reproduire son erreur stupide.

Mais je peux m'y chapper!

Tu n'en as pas encore terminé, chérie. Il faut que tu restes un moment avec cet animal. Ensuite, tu pourras faire ce que tu dois.

Je ne sais pas de quoi tu parles.

J'aimerais pouvoir te garantir que tout se passera pour le mieux, mais personne ne peut promettre une telle chose. Ne t'inquiète pas pour le nœud: il va se nouer tout seul, sans oublier l'erreur.

Tu crois que c'est simple, je suppose.

◆ Ça n'a strictement rien de simple. Va jusqu'au bout, chérie. Cette fois-ci, va jusqu'au bout.

Nora regarda la ficelle s'enrouler deux fois autour de son poignet, former une boucle, s'enrouler à nouveau, passer sous une de ses sections, puis au sein de la boucle, n'gliger la manoeuvre essentielle, et enfin disparaître dans l'amoncellement de chanvre.

Je t'aime, Soleil. Tu es une sacrée fille, dit son père quand elle releva la tête.

Aide-moi, implora-t-elle, mais la chaise était vide.

Une pile lumineuse grise filtrait au bord des rideaux. La dernière fois qu'elle les avait regardés, Nora n'avait vu que l'obscurité, aussi avait-elle dormi. Dart leur avait prévu une journée chargée, et elle était censée l'arrêter. Elle en serait incapable. Une épaisse membrane de

caoutchouc transparent l'entourait, lui étant toute volont', lui d'robant la facult' d'agir. Dans cette enveloppe, elle ne pouvait qu'ob'ir aux ordres et prononcer d'occasionnelles remarques. Matt Curlew l'avait visit'e en r7ve et lui avait montr' que son compagnon ne savait pas ex'-cuser la migraine de sorci'ere, mais il ignorait tout de la membrane.

Dart, allong' sur le c5t', lui tournait le dos. A titre d'exp'rience, elle lui posa la main sur l'y'paule. Il se tourna vers elle. Ses yeux inject's de sang 7tincelaient.

-Il faut qu'on parte t5t, aujourd'hui. Vous avez dormi ?

Son haleine sentait les pneus br5l's.

-Un peu, je crois.

Il s'assit et lui attira le poignet sur sa large cuisse.

-Je suppose que vous ne vous 7tes pas fatigu'e & essayer de d'faire ce noeud pendant que j'7tais dans le cirage.

-J'y ai touch', c'est tout.

-Oh, Nora, vous m'enthousiasmez. (Il ricana.) Ce noeud, quand on essaie de s'en sortir, il ne fait que se resserrer. 5a s'appelle l'7nigme du diable. Regardez. (Il tira un morceau de ficelle, le passa sous un autre, et l'attache se d'fit.) Il faut deux mains pour faire 7a. Si vous vous y risquez, vous vous couperez la circulation.

A condition que ce soit nou' correctement, songea-t-elle.

Au sein de la bulle, elle eut un p5le sourire. Dart consulta sa montre.

-Pour commencer, vous allez tout emballer dans votre valise, en ne laissant sortir qu'un T-shirt et un jean neufs. Je vais vous maquiller et vous coiffer. Ensuite, on ira surveiller le parking. (Il lui caressa la joue.) Sans me vanter, je vous ai embellie de mille pour cent. Vous ne trouvez pas ? Est-ce que vous n'7tes pas oblig'e d'admettre que celui qui vous a arrach'e & la taule est g'nial ?

-Vous 7tes g'nial, dit Nora.

Dart bondit & bas du lit et tourna sur lui-m7me.

-Je suis g'nial, je suis n' g'nial, je serai toujours g'nial et je n'ai jamais fait d'erreur. Mesdames et messieurs, je vous demande

d'applaudir très fort un homme qu'on peut réellement dire unique en son genre, le plus grand, le maestro, Mr RIICH-ARD DART !

Sur un signe de lui, Nora claqua des mains à deux reprises.

-Emmenez votre joli petit cul dans la salle de bains et brossez-vous les dents. Videz-vous les tripes. Offrez-vous une miction voluptueuse. Pendant que j'en ferai autant, vous emballerez vos merdes. On n'a pas trop de temps.

Nora avait plié ses vêtements neufs dans la valise, glissé les boîtes de savon et de bain moussant pleines sur les côtés, fourré le bain de bouche au hasard, et commencé à disposer les accessoires de maquillage et de toilette au sommet de la pile. Après avoir rangé ses affaires deux fois mieux qu'elle en deux fois moins de temps, Dart cessa de s'admirer dans le miroir pour voir où elle en était.

-Votre mère ne vous a vraiment rien appris? On ne met pas ce genre de produits dans une valise, pour l'amour du ciel !

-Où voulez-vous que je les mette ?

Il lui adressa un clin d'oeil.

-J'ai une petite surprise pour vous. (Il ouvrit le placard, prit sur une étagère un sac à main en cuir noir avec un fermoir doré, et revint vers elle en esquissant un petit pas de danse.) Vous remarquerez que c'est un Gucci. En remerciement de votre inappréciable assistance.

-Je ne vous ai pas vu l'acheter.

-J'ai profité de la bienveillante inattention des vendeuses, lors de notre deuxième étape. ♦ a entré merveilleusement bien dans le sac du premier magasin.

Nora entassa flacons, coffrets et récipients divers dans le sac à main, qu'elle ferma.

-Allons chercher notre victime, dit à Dart.

-Un tas de gens croient que les représentants de commerce sont morts avec Willy Loman, mais le monde est rempli de types dont la banquette arrière est encombrée d'échantillons et de catalogues. Ils couvrent un territoire immense, deux ou trois États, tout le Nord-Est.

Ils passent leur temps en bagnole, et quand ils descendent dans des bouis-bouis comme celui-là, ils sont trop 'puis's pour se battre.

Debout sur le balcon, non loin de Dart, Nora fric-tionnait ses bras nus. La condensation luisait sur les voitures vides, en contrebas, et les fenêtres de La Cuisine familiale 'taient obscures. Les phares d'une conduite intérieure vert foncé, sur le côté du parking, illuminaient une jardinière en béton où fanaient des g'raniums sur un lit de m'gots.

-Cet abruti n'aura plus de batterie avant d'avoir sorti le cul du lit, remarqua Dart. Il y a des gens qui ne devraient pas avoir le droit de conduire.

-Vous s'êtes sûr que quelqu'un va arriver?

-Dick Dart n'a qu'une parole, d'clara-t-il d'une voix de stentor. Si Dick Dart vous promet quelque chose, vous pouvez être sûr que ça se réalisera. (Une voiture emprunta la sortie de la voie rapide.) Qu'est-ce que je vous disais ? (Il entra dans Nora dans la chambre, puis se retourna vers le véhicule, lequel d'passait l'entrée du parking.) Un minable qui cherche une chambre à cinq dollars de moins. (L'chant sa compagne, il repassa sur le balcon.) Allez, les gars, bougez-vous un peu, j'ai pas toute la journée. (Il se souleva sur la pointe des pieds, tapotant la rambarde du bout des doigts.) Je ne me fais toujours pas à cette histoire de tueur en série. (Durant une ou deux minutes, il marcha de long en large sur le balcon.) Descendons les bagages.

Nora empoigna sa valise d'une main. De l'autre, elle pressa contre sa poitrine les sacs de la quincaillerie et du caviste. La housse à costumes 'tait posée sur ces derniers.

Ils passèrent devant une réception déserte.

-Plus personne n'a le sens du service, dans ce pays. On se croirait presque au Nigeria.

Dart s'engagea dans la porte tournante, jura, poussa, et disparut, laissant Nora résoudre seule le problème de sa sortie. Deux pénibles passages lui furent nécessaires pour emporter tous les bagages. A une époque, elle se fût enfuie dans les profondeurs de l'hôtel, mais celle qu'elle 'tait à présent n'en avait pas la force. Elle avait trop souffert, et la membrane transparente la protégeait des souffrances à venir.

Dart se tenait sous l'avent.

-Venez ici, au cas où un de ces crétins daignerait tout de même se

pointer à la réception. (Il tira les clefs de la poche de sa veste et les contempla un instant.) ♦a co♦te du pognon, mais bon, ce ne sont que des employés, ce n'est pas leur argent. (Il les jeta dans la jardinière en b'ton.) Ce truc-là est censé embellir le parking, et qu'est-ce que font les gens? Ils s'en servent de cendrier. D'jà, ils fument, comme si on ne leur avait jamais dit qu'ils appellent le cancer du poumon, et en plus, ils écrasent leurs mégots dans une jardinière. N'importe qui peut arrêter de fumer. Moi, je fumais quatre paquets par jour, et j'ai arrêté. C'est juste une question de volonté. Et d'ailleurs, non, merde ! C'est juste une question de respect des autres. (Nora contemplait les formes sombres filant sur la voie rapide, d'accoués contre le ciel qui s'éclaircissait.) Est-ce que plus personne n'a de conscience professionnelle, dans ce pays?

Comme elle regardait la voiture aux phares allumés, elle distingua une silhouette au volant.

-Allez, Nora. Je ne peux pas tout faire tout seul. Lancez un sort, croisez les doigts, tournez la clef, faites ce que vous faites d'habitude dans ces cas-là.

-Je ne fais rien du tout.

-Est-ce que... (Dart s'interrompt, cligna rapidement des paupières.) Si cet imbécile a oublié ses lumières, il a peut-être aussi laissé les clefs dans la bagnole.

Il quitta la protection de l'auvent, se pencha pour examiner avec plus d'attention le véhicule, puis courut vers ce dernier en tirant son revolver.

Nora se boucha les yeux à l'aide de la lourde housse, et attendit la détonation. Quand les pas de Dart cessèrent de résonner lourdement sur l'asphalte, elle entendit son rire obscur.

Elle rabassa la housse. Debout derrière la portière ouverte, il lui envoyait un baiser.

-Nom de Dieu, Nora, vous méritez un bonus.

Elle se dirigea vers lui.

-Ta-da ! s'exclama-t-il en s'effaçant pour révéler un individu obèse, effondré sur le volant, la cravate desserrée, les quatre boutons supérieurs de la chemise arrachés. Crise cardiaque, non?

-On le dirait bien, confirma Nora.

-Notre ami Gros Tas a au moins vingt-cinq kilos de trop, et sa bagnole empestait le tabac. (Dart toucha la joue flasque du cadavre.) Ce sac à merde a dû arriver une minute avant qu'on sorte sur le balcon, et il est mort sans pouvoir atteindre ses phares. Il n'a pas bougé d'ici. Posez ça et filez-moi un coup de main.

Il alla s'agenouiller sur le siège du passager, empoigna le mort à bras-le-corps, et le tira vers lui. Nora se pencha pour pousser. Ses mains s'enfoncèrent dans la chair molle.

-Bon Dieu, Nora, vous avez dû manipuler des macchabées. Vous n'allez pas me lâcher maintenant. (Elle appuya l'épaule contre le flanc du cadavre.) Pousser !

L'obuse bascula sur le siège du passager.

Dart jeta les clefs pardessus le toit de la voiture.

-Mettez les bagages dans le coffre.

Docile, Nora ouvrit la malle et tendit la housse à costumes sur boîtes et cartons. Elle s'installa ensuite sur la banquette arrière. Dart exécuta une marche arrière, pila, et gagna rapidement l'entrée de l'hôtel. La tête du mort roulait de gauche à droite. Ils entassèrent le reste de leurs bagages dans le coffre et derrière les sièges. Ayant jeté les couteaux à ses pieds, le meurtrier gagna la sortie du parking en ricanant. Il freina brutalement et se pencha vers le cadavre pour prendre son portefeuille dans la poche de veste.

-Visez-moi un peu ces cartes de visite. Entreprises Playtime, Boston; Les Copines de Gumbo, Boston; Satisfaction Garantie, Waltham. Qu'est-ce que c'est que ça? Torride, Providence. Le Salon Réservé aux Adultes. (Dart se mit à rire.) Jumbo vendait des jouets sexuels ! Quel pied ! Comment il s'appelait? (Il sortit un permis de conduire orné de la photo d'un visage bouffi, aux joues distendues et aux yeux rapprochés.) Nous avons le plaisir d'être en compagnie de Mr Sheldon Dolkis. Voyons un peu. Mr Dolkis a quarante-quatre ans, il pèse cent deux kilos et mesure un mètre soixante-dix. Il prétend avoir les yeux noisette et ne désire pas donner ses organes. Je pense que ce dernier point va se discuter. (Il serra la main droite du cadavre.) Ravi de te connaître, Shelley. On va faire la bombe. (Il reprit la voie rapide en direction du sud.) Il nous faut un motel familial propre, évoquant les deux grands Normans de l'histoire: Rockwell et Bates. Un petit bureau miteux et une rangée de bungalows d'primants.

-Pourquoi ꝑa?

-On ne peut pas laisser notre ami dans la voiture. Shelley fait partie de la famille.

-Vous allez le garder?

-Je vais faire nettement mieux que ꝑa.

- Springfield est un endroit d'licieux, remarqua-t-il. ♦coute bien, ꝑr'sent, Shelley. Mꝑme un minable comme toi a d♦ entendre parler du fusil Springfield, mais ton 'rudition va-t-elle jusqu'au Garand? Une arme merveilleuse, pour son 'poque. Pendant deux cents ans, ces deux carabines ont 't' fabriqu'es ꝑ Springfield. C'est peut-ꝓtre la seule ville d'Am'rique qui ait un mus'e des armes. ♦a, c'est un mus'e qui vaut le coup d'ꝓtre visit'. Bien s♦r, aussi incroyable que ꝑa paraisse, c'est aussi lꝑ qu'il y a le Temple de la Renomm'e du Basket-Ball. Il faut bien jeter une miette aux bouseux, de temps en temps.

Ils organisent ce qu'ils appellent une conf'rence, pendant laquelle ils s'envoient deux bouteilles de Dom P'rignon et du caviar ꝑ gogo, ils font payer cinq cents dollars au client, et ils ne trouvent mꝑme pas ꝑa drꝓle. Pas 'tonnant que les gens les d'testent. Par rapport aux autres, je suis un parangon de vertu. Mes vieilles dames, j'en prends soin. Si je leur facture le d'jeuner, c'est que, pendant, nous avons parl' travail. Il n'y a pas que Danielle Steel et Emily Dickinson, vous savez.

Ils roulaient au hasard dans les faubourgs de Springfield. Sans cesser de discourir, Dart scrutait les deux cꝓts de la rue ꝑ la recherche d'un motel.

-Prenez ce cher Shelley Dolkis. Il fournissait des godemich's et des poup'es gonflables ꝑ des personnes trop faibles pour avoir des rapports sexuels avec d'autres personnes. Il y a une hi'rarchie, mꝑme dans l'industrie du sexe, et il 'tait tout en bas de l'chelle-niveau branlette. S'il pouvait parler, il dirait pourtant qu'il accomplissait un travail n'cessaire. Si les gens n'avaient pas accꝓs ꝑ ses produits, ils descendraient violer quelqu'un dans la rue.

-Vous avez sans doute raison, admit Nora.

-♦a se r'sume ꝑ avoir assez de couilles pour admettre qu'on est un pourri. Le type qui se pr'sente au S'nat en disant vouloir le poste pour se taper ses secr'taires, se remplir les fouilles de pots-de-vin, se

d'foncer comme une bête, et nager à poil dans sa piscine avec deux stripteaseuses, c'est pour lui que je vote. Vous croyez que ce pays a vraiment fondé sur la justice? Il appartenait à des gens, et on le leur a volé. N'oublions pas un petit détail qui s'appelle la Boston Tea Party. Si on arrivait au Connecticut en 1750 et qu'on trouvait un joli lopin de terre, au bord du Sund, occupé par une demi-douzaine d'Indiens Pequots, est-ce qu'on disait: dommage, je vais aller voir plus loin? Non, on tuait les Indiens et on prenait le terrain. Vous avez vu un ou deux ans à Westerholm. Vous y avez vu des Pequots? Les mêmes choses n'arrivent pas de se reproduire. Les livres d'histoire mentent, les profs mentent, et les politiciens, naturellement, mentent aussi. La dernière chose dont ils ont envie, c'est d'une population insoumise.

-Oui.

-Je suis très heureux. Je suis quelqu'un de bien plus sensible que la plupart des gens ne le croient, et c'est une facette de moi que vous commencez à apercevoir.

-C'est vrai, admit Nora.

-Et voilà un endroit qui conviendra très bien à notre petite famille.

Une rangée de bungalows d'aluminium s'étendait au sommet d'une colline: des portes numérotées, alignées le long d'un trottoir en bois. Un n'importe quel, à l'entrée du parking, annonçait: HILLSIDE MOTEL.

-Hillside, remarqua Dart, qui se gara face au dernier bungalow. Comme l'attracteur. (Il tapota la joue du cadavre.) Reste là un instant, Shelley. Nora et moi, on va prendre une chambre.

Un vieux Sikh encaissa vingt-cinq dollars et jeta une clef sur le comptoir, sans quitter son fauteuil ni détourner les yeux de la comédie musicale indienne assourdissante que diffusait le téléviseur posé sur son bureau.

-Ah, Nora, Nora, s'exclama Dart tandis qu'ils arpentaient des planches grinçantes pour rejoindre la voiture et Shelley Dolkis. Comme on dit dans les publicités pour bières: que demander de plus à la vie?

-On s'interroge.

-Vous, moi, et un gros macchabée. (A l'aide de la clef, il ouvrit la porte du dernier bungalow.) Jetons un coup d'oeil à notre demeure.

Une ampoule qu'entourait une boule en papier de riz illumina un lit muni d'une couverture jaune, une vieille coiffeuse, et deux chaises en plastique vert posées autour d'une petite table.

-Suicides et adultes, articula Nora, que traversa une vague tincelle de terreur: la personne enfermée dans la bulle n'était pas censée dire ce genre de choses.

Toutefois, la remarque n'avait pas d'plus à son compagnon.

-Vous devenez plus intéressante chaque fois que vous prononcez un mot. Vous vous êtes fait violer, au Vietnam?

Elle s'adossa au mur. Davey n'avait pas voulu s'en apercevoir en deux ans de mariage, et Dick Dart l'avait senti au bout d'environ vingt-quatre heures.

Il jeta un coup d'oeil à l'extérieur.

-Quand on aura escorté Shelley dans ce petit nid douillet, je vous raconterai une histoire.

De retour à la voiture, il ouvrit la porte du passager et posa la main sur l'épaule de Dolkis-qui contemplait le toit du véhicule comme si on y avait projeté un film porno.

-Il est temps de faire quelques pas, mon vieux Shelley. Je vais le tirer vers moi, Nora chérie, et vous, vous allez le prendre par l'autre bras. (Il fit glisser la tête et les épaules du cadavre à la lumière.) Préparez-vous: il ne faut pas le laisser tomber. (Nora se pressa contre la voiture, penchée en avant. Le costume de Dolkis était du vert huileux des olives grecques, et il empestait le tabac.) Et hop... (Le corps se dressa de suite. Nora en empoigna le bras et s'arc-bouta.) Tirez un bon coup. (Le mort se souleva du siège, ses pieds heurtèrent l'encadrement de la portière, et sa bouche ouverte exhala un bruit léger.) Pas de discussion, Shelley. (Dart exerça une violente traction, et les pieds de Dolkis glissèrent hors du véhicule. Une des chaussures s'arracha.) En avant, marche !

Ils le traînèrent dans la chambre. Au pied du lit, le meurtrier lâcha le cadavre, qui glissa des mains de Nora et heurta du front le tapis en sisal. Dart le retourna sur le dos et tapota le ventre rebondi.

-Brave garçon.

Il d noua la cravate en d'sordre, la jeta au loin, puis d'boutonna la

chemise et la sortit du pantalon. Une fine ligne de poils noirs faisait l'ascension de l'ombril que surmontait le sternum, puis plongeait dans le nombril. Dart d'ouvra la ceinture et d'fit le bouton du pantalon.

-Qu'est-ce que vous faites? demanda Nora en s'asseyant sur une chaise.

-Je le d'shabille.

Il baissa la fermeture éclair, avant d'ôter la chaussure restante, les chaussettes qui couvraient les pieds grassouillets, et de tirer sur les jambes du pantalon. Le cadavre glissa sur quelques centimètres, puis le vêtement s'en arracha, révélant un caleçon blanc maculé de vieilles taches sur l'entrejambe. Dans la poche gauche du pantalon, Dart trouva un mouchoir froissé et un trousseau de clefs qu'il jeta sous la table. De la droite, il tira un porte-monnaie en laiton et un flacon brun au sommet duquel était accroché une cuiller en plastique.

-Shelley prenait de la coke ! Vous croyez qu'il la cherchait vraiment, son attaque? (Il ôta le bouchon du flacon et regarda à l'intérieur.) Cet enfoiré n'en a pas laissé aux copains. (La petite bouteille roula sous la chaise de Nora.) Il faut que j'aille chercher deux ou trois trucs dans la bagnole.

Il sortit dans la lumière radieuse. Heureuse d'être impuissante, de ne rien ressentir, Nora l'entendit ouvrir le coffre, manipuler des sacs en papier. Il y eut un long silence, puis un geai hurla. La malle arrière se referma en claquant. Un individu très digne, aux allures de médecin, apporta divers bagages dans la chambre et se changea en Dick Dart.

Il retroussa son pantalon et s'agenouilla près du cadavre, où il aligna les sacs. Du premier, il sortit ses couteaux, du second une paire de ciseaux. Il tira du troisième la bouteille de vodka à moitié vide, en ôta la capsule, adressa un clin d'oeil à Nora, et but une longue gorgée d'alcool qu'il fit circuler dans sa bouche avant de l'avalier. Il frissonna, en but une seconde, puis reboucha le flacon.

-C'est un anesthésique. Vous en voulez?

Elle secoua la tête.

Il s'approcha du corps et en redressa le tronc.

-Donnez-moi un coup de main.

Quand le cadavre fut nu, sauf pour son caleçon, Dart explora les poches de sa veste: un stylo-bille, un peigne couvert de crasse, un carnet d'adresses noir. Il jeta ses trouvailles en direction de la corbeille & papiers, puis remarqua le porte-monnaie par terre, près de lui.

-Seigneur! J'oubliais de compter le fric. (Il sortit les coupures.) Vingt, quarante, soixante, quatre-vingt, quatre-vingt-dix, cent, cent dix, et quatre billets d'un dollar. Prenez-les.

-Moi?

-Une femme sans argent n'est pas complète. (Il remit les billets dans leur logement, ramassa quelques pièces de monnaie par terre et d'posa le tout dans la main de Nora.) Nora-chou, auriez-vous la bonté d'aller & la salle de bains et d'arracher le rideau de douche ?

A l'entrée de la pièce, elle chercha l'interrupteur. Une lumière aveuglante jaillit, se refléta sur les murs, le carrelage blanc et le miroir. Un rideau translucide pendait au-dessus d'une baignoire en porcelaine blanche. Nora s'en saisit et tira: un par un, les anneaux en plastique se détachèrent de la tringle.

Lorsqu'elle emporta son butin dans la chambre, la lumière de la salle de bains illumina la moquette.

-Parfait.

Dart d'coupa le caleçon de Sheldon Dolkis et tendit le rideau de douche près de ce dernier, dont un pan de tissu couvrait encore le bas-ventre.

-Voyons comment notre camarade était monté. (Le meurtrier arracha le tissu.) Il devait se branler avec une pince à épiler.

Il posa sa veste sur le dossier d'une chaise, retroussa ses manches jusqu'à mi-biceps, et rentra sa cravate entre le troisième et le quatrième bouton de sa chemise. S'agenouillant, il glissa les mains sous le mort, grogna, et le fit rouler & deux reprises, la première pour l'amener sur le rideau, la deuxième afin de l'allonger & plat dos. Il le déplia ensuite avec soin pour le positionner au centre de la feuille de plastique.

-Très bien. (Il se frotta les mains et jeta un regard affectueux & Dolkis.) Vous savez ce que je voulais devenir, quand j'étais petit?

-M'decin, supposa Nora.

-Chirurgien. J'adorais couper. Vraiment. Et qu'a dit le grand Leland Dart? «Je ne vais pas perdre du fric en t'envoyant dans une 'cole de m'decine qui te foutra dehors au bout d'un an. » Merci bien, papa. Heureusement, j'ai trouv' le moyen de devenir chirurgien malgr' lui. (Il s'agenouilla et empoigna le couteau au manche taill' dans un andouiller.) Vous avez assisté ' des millions d'op'rations, non? Observez. Dites-moi ce que je vauX. (Elle le regarda passer le couteau sous le sternum et le faire glisser sur le ventre, tranchant en deux la ligne de poils. Une graisse jaune moussa hors de la blessure.) Je suppose que m'me en vous racontant ses vieilles anecdotes de Yale, votre mari n'a jamais fait mention du Club de l'Enfer?

Nora eut un petit mouvement de surprise.

-Vous avez fait ça très bien, remarqua-t-elle.

-Bien sûr, r'pondit-il, irrit'. Je suis un chirurgien-n'. Quelle est la qualit' principale d'un chirurgien-n'? La passion de d'couper les gens. Quand j'ntais gosse, je m'entraînais sur des animaux, mais je n'avais aucune envie de devenir vnto. (Il fit de grands demi-cercles de chair, de chaque côté de l'incision, puis pr'leva de la graisse et la laissa tomber sur le rideau de douche. En quelques secondes, il mit au jour le bas de la cage thoracique et le p'ri-toine.) Vous voulez jeter un oeil au foie de Shelley ? une vraie beaut', je parie. Et son pancr'as ! Je vais regarder s'il n'a pas des calculs biliaires ou quoi que ce soit de ce genre, mais il faut d'abord que je me d'barrasse de cette affreuse membrane, le grand 'pi-ploon. Regardez-moi un peu cette graisse. Ce mec aurait pu faire tourner une usine de savon pendant une semaine.

-Vous avez bien appris vos leçons.

-Les livres de m'decine sont nettement plus passionnants que les b'tises que je lis pour mes vieilles ch'ries.

Il fendit l'ypaisse membrane grasse, la replia, puis commença à sonder la cavit' abdominale.

-Le Club de l'Enfer? interrogea Nora.

-Vous avez entendu parler des soci't's secr'tes de Yale, n'est-ce pas ? Mais celles qui sont vraiment secr'tes sont bien plus int'ressantes. Le Club de l'Enfer est une des plus anciennes. Autrefois, on ne pouvait y entrer que de père en fils, mais dans les années quarante, ils ont commenc' à admettre des 'trangers. Lincoln Chancel 'tait copain

comme cochons avec quelques vieux requins qui en 'taient membres, et ils ont tourn' le r'glement pour faire rentrer Alden, si bien que Davey 'tait 'ligible et qu'il s'est inscrit. Moi, j'y suis arriv' pendant ma deuxi'eme ann'e, donc on y a 't' ensemble un an. Oh, nom de Dieu, regardez-moi ꝑa.

Il trancha des ligaments et sortit le foie du corps.

-Le lobe droit est deux fois plus petit que la normale. Quant à la couleur: un foie sain est rouge. Ce gros vaisseau, autour de la veine cave, il est en train de virer au noir. Et la texture ! Je ne sais pas ce qu'avait ce pauvre vieux Shelley, mais ses vices 'taient en train de le tuer. (Dart posa le foie d'tach' sur la feuille de plastique et le trancha en deux.) Quel bordel. L'art're h'patique, on dirait un cure-dents... Je ne sais pas pourquoi Davey est rest' au club. Son vieux pensait sans doute que ꝑa l'endurci-rait, mais ce n'tait pas un endroit pour lui. C'tait un endroit o' on se laissait aller, o' on se roulait dans la fange. Sexe, drogues et rock'n'roll.

Voilà qui 'tait int'ressant, m'ême à travers la membrane protectrice. L'essentiel de ce qu'avait racont' Davey 'tait faux.

-O' vous r'unissiez-vous ?

-On louait un ou deux 'tages dans le North End. Quand les voisins devenaient curieux, on changeait d'immeuble. L'int'r'êt, quand on se joignait au Club, c'tait qu'on pouvait faire ce qu'on voulait. Personne n'tait autoris' à critiquer un autre membre. Pas de questions, pas d'h'sitation, pas de jugement. ♦videmment, on a eu une ou deux overdoses. Aucun probl'eme: il suffisait de jeter les corps dans un terrain vague. Les gens de votre g'n'- ration croient qu'ils ont invent' la drogue, mais par rapport à nous, vous 'tiez des enfants de chœur. Le hash, le LSD, la poudre d'ange, les amph'tamines, l'h'roïne, la benz'drine, de la coke et encore de la coke. Là, d'accord, le petit Davey se sentait dans son 'l'ment. Il passait trois ou quatre nuits sans dor-mir, en se poudrant le nez des deux mains, il n'arr'ait pas de d'lirer sur Hugo Driver, et puis il finissait par tomber. (Nora regardait les mains s'activer à l'int'rieur du cadavre.) Je d'teste l'odeur de la bile. Ceux qui croient que la merde sent mauvais devraient renifler un peu le truc qu'ils ont dans la v'sicule.

Dart alla chercher un rouleau de papier-toilette dans la salle de bains afin d'ponger la tache brun sombre qui s'largissait sur le rideau. Il trancha en deux le sac en forme de poire qu'tait la v'sicule de Dolkis, et croassa:

-Qu'est-ce que je disais? Des calculs. Au moins dix. Si son foie ne le tuait pas avant, Shelley 'tait bien parti pour une op'ration douloureuse.

Il enveloppa l'organe mutil' dans du papier-toi-lette et le mit de c't', mais la puanteur humide de la mort resta pr'sente.

-Je veux jeter un coup d'oeil au pancr'as et à la rate. La rate est un organe superbe.

- Vous emmeniez des filles, au Club de l'Enfer? demanda Nora.

-Toute femme qui y entrait devenait un gibier. M'me la timbr'e de Davey, Amy quelque chose, s'est point'e, une fois. ♦ a l'a rendue encore plus dingue. Et puis il a commenc' à venir avec une autre nana. Amy 'tait bizarre, mais celle-là, c' 'tait carr'ement du d'lire. V'tements d'homme. Cheveux courts. (Dart tranchait tissu conjonctif et canaux à coups de couteau rapides, pr'cis.) Quand on voyait cette belle petite assise pr's de lui, on se disait: Ouais, je me la taperais bien, et puis, pour une raison qui m'chappe, on r'alisait que non, ça n'tait pas possible. En plus, le moindre truc qu'elle racontait sur elle-même 'tait un mensonge. Salut, vous.

Il tenait un pancr'as d'goulinant, long de trente centim'tres, au bout duquel pendait une excroissance brun-gris de la taille d'une balle de golf.

-J'avais d'jà vu des tumeurs, mais celle-là, c'est quelque chose. On devrait mettre ton corps en vitrine, Shelley. J'ai hâte de voir à quoi ressemble ton coeur.

-C' 'tait une menteuse?

-Vous avez remarqu' que votre mari a tendance à enjoliver la r'alit'? Cette fille-l' 'tait encore pire. Je suppose que le petit Davey a un faible pour les dingues.

Il d'posa le pancr'as malade et lança à Nora un sourire en coin.

-Comment s'appelait-elle?

-Allez savoir. M'me là-dessus, elle mentait. Comme vous vous en êtes peut-être rendu compte, quand les gens racontent des bobards, je le sens. C' 'tait sûrement la meilleure menteuse que j'aie jamais rencontr'e, mais c' 'tait bel et bien une menteuse. D'apr's Davey, elle 'tait all'e à la fac de New Haven, et elle venait d'une petite ville du

même coin, je ne sais plus laquelle. Chester, ou quelque chose comme ça. Peut-être Granville. J'ai vérifié. Elle n'avait jamais été inscrite à la fac, et aucune famille de ce nom-là n'habitait la ville en question.

-Elle n'aurait pas pu être Amherst?

-Amherst? Non, pourquoi?

-Un jour, Davey m'a parlé d'une de ses anciennes copines, qui venait d'Amherst. Je me disais que c'était peut-être la même.

Dart regarda longuement Nora, droit dans les yeux.

-Il a dû connaître des centaines de folles. Il est très mignon, après tout. Quoi qu'il en soit, il passait presque tout son temps avec celle-là. J'imagine qu'ils ne faisaient pas que parler d'Hugo Driver, mais chaque fois que je les ai vus ensemble, elle le harcelait pour qu'il convainque son père de faire je ne sais quoi avec Le Voyage dans la nuit. Elle était complètement obsédée par ce bouquin. Elle voulait lire le manuscrit, ou quelque chose dans ce genre-là. Je sais qu'il a essayé de lui faire plaisir, mais ça n'a pas marché. (Il donna un nouveau coup de couteau et mit à jour un organe pourpre, en forme de poing.) Étonnamment sain, par rapport à ce qu'il y avait à côté.

-Qu'est-ce qui est arrivé à cette fille?

Il d posa la rate près du foie visqueux.

-Un soir, je suis allé dans notre pizzeria favorite, et qui est-ce que j'ai vu, au fond de la salle? Davey et sa copine. Votre futur père était rond comme un oeuf. Moi-même, j'étais loin d'être si jeune, mais je ne lui arrivais pas à la cheville. Il m'a fait signe de les rejoindre, il m'a désigné, et il a dit: « Voilà ta réponse. » La fille n'était pas d'accord. Il fallait que ce soit eux deux, personne d'autre. J'étais la réponse. Non, je ne l'étais pas. Elle, elle était complètement claire. J'ai fini par comprendre qu'avant qu'il ne se soule, elle voulait qu'il l'emmène quelque part, et qu'il était toujours d'accord à le faire. Elle a répété plusieurs fois que ça pouvait attendre le lendemain, mais l'imbécile que vous avez père insistait pour y aller sur-le-champ à Shorelands. Elle voulait voir à quoi ça ressemblait: elle le verrait cette nuit même. Je n'aurais qu'à conduire. Tout ça sans me demander si j'avais la moindre envie de sillonner le Massachusetts en pleine nuit.

« Comme elle ne voulait pas que je les emmène, j'ai bien sûr désigné de le faire. Je comptais informer Davey en chemin des inventions de sa nana. Là, on aurait eu droit à une scène intéressante, non ?

« Il t'ait trop bourr' pour se rendre compte qu'elle fulminait. Lui t'ait hors d'tat de prendre le volant, et elle n'avait pas son permis. Je r'solvais le problème. « Ça ne vaut plus la peine », r'p'tait la fille, mais il refusait de l'écouter. Bref, on est partis. Davey s'est endormi sur la banquette arrière. Sa copine s'est assise auprès de moi, mais elle n'ouvrait la bouche que pour m'indiquer le chemin. On a fait dans les cent cinquante kilomètres sur l'autoroute, Davey s'est réveillé, et il a commencé à sortir des citations du Voyage dans la nuit. J'aimerais bien avoir le truc dont on se sert pour scier les côtes, parce qu'avec le couteau, ça ne marche pas. J'ai coupé le cartilage et enlevé un bon bout de muscle intercostal, mais il va falloir que je brise les os à la main. »

Dart empoigna une côte et tira, en poussant un juron. L'os incurvé se souleva progressivement, puis se cassa en deux.

-Je pense que ça va aller. (Il se remet à trancher des cartilages.) J' ai essayé de le couvrir avec la radio, mais tout ce que j'ai trouvé, c'est de la merde disco, et j'ai horreur de ça. Vous savez ce qui me plaît, à moi? La vraie musique. Le genre de chanteurs qu'on n'entend plus. Donnez-moi un bon bary-ton et je suis un homme heureux. Ah, je commence à avoir une bonne vue du cœur.

« Et nous voilà perdus au milieu de nulle part, avec Davey en train de citer Hugo Driver, et la fille qui restait assise là, comme une statue de marbre. D'un seul coup, elle a eu envie de pisser. Ce qui m'a fait voir rouge, parce qu'on venait de dépasser une aire de repos. Comme si elle n'aurait pas pu se manifester avant ! Vous voulez un aperçu de son cerveau? « Chaque fois que c'est possible, j'aime bien pisser dans les bois, comme P'tin Petit, parce que je suis P'tin Petit », elle m'a dit. Vu que le moment me paraissait bien choisi pour révéler à Davey ce que je savais de cette garce, je ne me suis pas privé.

J'ai dû obligé de répéter deux ou trois fois, mais il a fini par piger. Sa copine t'ait peut-être P'tin Petit, mais en tout cas, elle n'tait pas qu'elle prétendait être. En fait, d'un seul coup, même bourré, il a réalisé que le nom qu'elle s'attribuait ressemblait vachement à celui d'un autre personnage du Voyage dans la nuit. La fille n'a pas cillé. « Prends la prochaine sortie, que je puisse descendre », qu'elle m'a demandé.

« Alors là, Davey s'est énervé: « Si tu me dis pas qui tu es réellement, tu peux descendre et tu remonteras pas », il a gueulé.

« On t'ait tellement en pleine brousse qu'il faisait noir comme dans un four. Je suis sorti de l'autoroute et on est arrivés à l'orée du bois.

Davey a essayé de choper la nana, mais elle lui a 'chappé', et elle s'est enfuie entre les arbres. Il a commencé à m'engueuler. Maintenant, c'était ma faute si c'était une menteuse. Au bout de dix d'licieuses minutes, j'ai fini par lui faire remarquer que sa copine prenait pas mal de temps pour ses petites affaires, et il est parti au galop. Il a couru comme un furieux dans la forêt pendant une bonne demi-heure, et puis il a dit: « Merde, on laisse tomber, on retourne à New Haven, et ce coup-ci, c'est moi qui conduis. » Il est monté au volant et il a démarré. D'un seul coup, cette connasse s'est matérialisée juste devant la bagnole, et puis elle a disparu. Notre héros s'est mis à pleurer. Il a sorti un gramme de sa poche, il en a sniffé un peu près la moitié, et puis on est partis. »

-Il l'a laissée là?

-Il s'est barré. A cent vingt à l'heure, jusqu'à cette bonne vieille université de Yale qui forme si bien les hommes, sans parler des chauffards.

-Qu'est-ce qui s'est passé ensuite?

-Amy la dingue est sortie de l'asile, et Davey est retourné tout droit dans son giron. Il n'est jamais revenu au Club de l'Enfer. On peut dire qu'il nous a manqué tous, bou-hou-hou.

-Est-ce qu'il y a un Club de l'Enfer à New York ?

Dart releva vers Nora des yeux tristes.

-Précisément, oui. Dans les années vingt, un groupe d'élèves a décidé qu'il n'y avait aucune raison pour arrêter de s'amuser après la remise des diplômes. C'est plus formel qu'à New Haven-il y a des domestiques, un réceptionniste, on bouffe de la grande cuisine. Les cotisations sont assez élevées pour éloigner la canaille, mais l'esprit de base reste le même. Pourquoi ?

-Je me demandais si Davey y allait.

Les yeux de Dart se mirent à briller.

-J'ai peut-être croisé une ou deux fois ce chauffard sans tripes dans les couloirs sacrés. Bien entendu, je l'ai vité comme la peste.

-Bien entendu.

-Dites, mon cœur, vous me rendriez un service ? Le marteau que j'ai

acheté Fairfield est dans un sac, sur la banquette arrière. Quitte à casser les côtes, j'aimerais être un peu plus efficace.

Extrêmement amusé, il se leva et la regarda se diriger vers la porte, sortir. L'air était d'une douceur ahurissante. Elle se retourna. Dart se tenait sur le seuil, les avant-bras rougis jusqu'aux coudes, tels ceux d'un boucher, tenus loin du corps. Son visage et ses yeux irradiaient la joie.

-Vous devriez sentir l'air de dehors, dit-elle.

-Je préfère celui de dedans, rpliqua-t-il. Mais c'est personnel.

Le soleil faisait miroiter le toit de la voiture. Nora se pencha dans le véritable four qu'était devenu le véhicule, et ouvrit un sac posé sur la banquette arrière encombrée. Le long manche en bois du marteau se glissa au creux de sa main. Son coeur fit un bond dans sa poitrine, et la chaleur lui monta au visage, sous son maquillage. Elle se rendit compte que l'épaisse membrane emplie de gaz d'échappe-ment émotionnel ne l'entourait plus. Elle n'en avait pas remarqué la disparition, mais le fait demeurerait. Dart eut un geste de courtisan pour lui faire signe de rentrer dans la chambre.

-Fermez la porte, ma chère. Ce n'était qu'une minuscule épreuve, mais vous l'avez passée avec les honneurs.

-Vous êtes marrant.

-N'est-ce pas? (Il pointa un doigt rouge vers Sheldon Dolkis.) Venez près de moi. Vous êtes infirmière: vous pouvez m'aider. Agenouillez-vous sur un oreiller. Comme ça, vous ne vous ferez pas mal aux genoux. Qu'est-ce que je peux être prve-nant ! Tenez, prenez-en un sur ce lit mit.

Nora obéit. Elle posa le marteau près de sa cuisse droite. Dart s'accroupit et désigna la cage thoracique béante du cadavre.

-L'aorte est complètement affaissée, et le tronc pulmonaire ressemble à un tuyau crevé. Je veux voir la veine cave supérieure, mais c'est un vrai bordel.

Il se pencha pour regarder entre les côtes, s'attendant visiblement à ce qu'elle l'imité.

Le coeur de Nora exécuta un saut de carpe. Elle ramassa le marteau en se demandant si elle allait vraiment oser agir. Puis elle planta une

main au milieu du dos de Dart, pour s'appuyer, avant de lui abattre l'outil sur la tempe.

Il souffla le contenu de ses poumons et faillit tomber la tête dans le cadavre ouvert. Plongeant les mains au cœur de la cavité, il se rattrapa, tenta de se relever. Nora bondit sur ses pieds et le frappa derrière le crâne. Quand il s'effondra à genoux, elle renvoya le bras en arrière et assena un nouveau coup. Il bascula sur le côté.

Nora se pencha au-dessus de lui, le marteau levé. Son cœur battait à tout rompre. Elle haletait. Dart avait la bouche ouverte. Un filet de salive coulait de sa lèvre inférieure.

Mettant un genou à terre, elle prit les clefs de la voiture dans la poche de son compagnon. La seconde d'après, elle courait à la lumière du jour. Elle démarra, passa la marche arrière. Par la porte ouverte, elle vit Dick Dart se redresser. Elle pila et tenta de passer la marche avant. Dans son affolement, elle mit le levier de la boîte automatique sur le point mort, si bien que lorsqu'elle accéléra, le moteur s'emballa, tandis que la Ford se contentait de rouler doucement dans le sens de la pente. Elle freina et jeta un nouveau coup d'œil dans la chambre. Dart titubait vers la porte.

La main de Nora reprit possession du levier et passa la marche avant. Celui qu'elle avait tenté d'assommer courait vers elle en agitant ses bras vachement.

La voiture partit comme une flèche. La conductrice braqua d'un coup sec, et Dart fit connaissance avec le pare-chocs dans un impact audible. Telle la fille de son histoire, il disparut. Nora serra le volant entre ses mains tremblantes, et appuya sur l'accélérateur pour dévaler le flanc de colline.

LIVRE VI

MONSTRES FAMILIERS

PIN COMPRENAIT LA NATURE DE SA TACHE. CE N'ÉTAIT PAS LE PROBLÈME. LE PROBLÈME, C'ÉTAIT QUE SA TACHE LUI PARAÎSSAIT IRRÉALISABLE.

Rues, immeubles et feux tricolores défilaient autour d'elle. Les autres

conducteurs klaxonnaient, pilaient. Les pi'tons hurlaient, agitaient les bras. Un long moment, Nora conduisit en sens interdit. Elle s'ytait 'chapp'e, elle ytait en train de s'ychapper, mais pour aller oW? Elle roulait au hasard dans une ville dont elle ignorait tout, sursautant chaque fois qu'elle apercevait le visage de l'inconnue dans le r'troviseur. Cette inconnue, elle le supposait, cherchait la voie rapide, mais n'avait aucune id'e de l'endroit oW aller une fois qu'elle l'aurait atteinte.

Elle s'arr7ta sur le bord de la route. Le monde ext'rieur ytait fait de grandes et belles maisons, pos'es au milieu de vastes pelouses, qui 'voquaient d'normes chats ou chiens accroupis. Elle eut l'impression d'avoir d'jX vu cet endroit et d'y avoir v'cu quelque chose de d'plaisant. Pourtant, le quartier lui-m7me ne l'ytait pas, pas du tout, car il renfermait...

Des arroseurs projetaient des jets d'eau tout au long des pelouses. Nora se trouvait dans un cul-de-sac s'achevant en cercle devant la maison la plus imposante de la rue, un manoir en brique rouge X trois 'tages, avec une fen7tre en saillie, une porte d'entr'e vert fonc' et des parterres de fleurs aux couleurs 'clatantes. Elle ytait arriv'e dans Longfellow Lane, et la maison X la fen7tre en saillie appartenait au Dr Daniel Harwich.

Sa panique se changea en soulagement et elle red'ymarra. Elle avait d'jX atteint le bout de la rue quand l'id'e lui vint que Mrs Lark Pettigrew Harwich n'appr'cierait peut-etre pas la soudaine apparition d'une ex-ma7tresse de son 'poux, aussi d'sesp'- r'e que f7t ladite ma7tresse. A cet instant, une grande tasse X la main, Dan Harwich ymergea des profondeurs d'une pi7ce et se posta X la fen7tre pour inspecter ses terres. Un coup de poing frappa Nora au coeur.

Harwich jeta X la voiture un regard vaguement curieux, avant de boire une gorg'e de caf' et de lever la t7te vers le ciel. Il n'avait gu7re chang' depuis leur derni7re rencontre. La m7me comp'tence, la m7me intelligence m7l'e de lassitude se lisaient sur son visage et dans ses gestes. Il se d'tourna et disparut dans la pi7ce. Derri7re lui, se versant une tasse de caf' au sein d'une cuisine r'am'nag'e, se terrait tr7s probablement son 'pouse num'ro deux.

Nora quitta le cul-de-sac en se demandant comment diable elle allait trouver un t'l'phone. Elle tourna X gauche dans Longfellow Street, sur une autre chauss'e d'pourvue d'arbres mais bord'e de sortes de manoirs anciens ou modernes - quasi identique X la pr'c'dente, sinon qu'il s'agissait d'une v'ritable rue, non d'une impasse, et qu'aucune des

nombreuses fenêtrées en saillie n'abritait le Dr Daniel Harwich. Au croisement suivant, elle reprit à gauche: Bryant Street, une nouvelle enfilade de pelouses immenses et de solides bâtiments. Elle commençait à se dire qu'elle allait passer le restant de ses jours à parcourir ces rues identiques, à circuler devant ces maisons identiques.

Encore un carrefour, encore à gauche, dans Whit-tier Street, puis Whitman Street, encore une riplique de Longfellow Lane, la différence principale étant que le bloc s'achevait non par un cercle d'asphalte mais par une intersection marquée d'un stop. Juste à côté du panneau se dressaient le capuchon métallique et le rectangle noir d'un téléphone public.

À deux pas du canapé en chintz couvert de coussins, Nora sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle s'effondra sur un centimètre, puis un autre, entraînant la main de Dan Harwich qui ne lui offrait aucune résistance. Puis un bras s'enroula autour de sa taille, une main lui empoigna l'épaule, et elle cessa de tomber.

Le médecin l'aida à se redresser.

-Je peux te porter le reste du chemin.

-Je vais y arriver.

Il relâcha son étreinte, et Nora contourna une table basse en bois, se laissa guider jusqu'au canapé.

-Tu veux t'allonger?

-a va aller. C'est seulement la tension qui se relâche.

Elle se laissa aller sur les coussins. Harwich, accroupi devant elle, lui tenait les mains et l'observait avec attention. Sans cesser de la fixer, il se leva.

-Comment as-tu échappé à ce Dart?

-Je lui ai tapé dessus à coups de marteau, et ensuite, je l'ai renversé avec la voiture.

-Оп ва?

-Devant un motel, je ne sais plus où. N'appelle pas la police. S'il te

plānt.

Il la consid'ra en se mordant la l'v're inf'rieure.

-Je reviens tout de suite.

Nora passa la main dans son dos et pġcha un coussin rond et dur, brod' de tournesols d'un cġt, d'une ferme de l'autre. Il y en avait encore trop derri'vre elle pour qu'elle se sentġt & l'aise. Elle ne se rappelait pas avoir vu ce canap' ni cette profusion d'orne-ments lors de sa visite pr'c'dente. Le salon d'Helen Harwich avait 't' sobre, sombre, avec des si'ges en cuir massifs sur un gigantesque tapis blanc.

A pr'sent, la pi'ce ressemblait & l'id'e que se faisaient les d'corateurs des maisons de campagne anglaises-hormis pour le d'sordre. Des chemises sales occupaient le dossier d'un fauteuil & bascule. Une chaussure de sport retourn'e gisait pr'vs de l'ouverture donnant sur le couloir. La table sur laquelle Nora avait failli se fendre le cr'ne 'tait couverte de vieux journaux et de verres sales, ainsi que d'un carton Pizza Hut vide.

Harwich revint avec un verre & whisky tellement rempli d'eau qu'il laissait derri'vre lui un sillage de gouttes brillantes.

-Bois-en un peu avant que tout soit par terre. D'sol'.

Il s'accroupit devant elle et lui tendit le verre humide. Nora but une gorg'e et chercha un endroit o'w le poser. Harwich le lui prit et le mit sur la table.

-♦a va laisser une trace, pr'vint-elle.

-Je m'en contrefous. (Il lui prit la main droite entre les siennes.) Pourquoi ne veux-tu pas que j'appelle la police?

-Juste avant d'ġtre enlev'e par Dick Dart, j'y'tais sur le point d'ġtre accus'e d'une demi-dou- zaine de crimes. C'est assez amusant, compte tenu de ce qui s'est pass', mais je suis & peu pr'vs s'ġre que le kidnapping en faisait partie. C'est pour ġa que je me trouvais au poste de police.

Harwich cessa de lui presser la main.

-Tu veux dire que si tu vas chez les flics, ils vont t'arrġter?

-Je crois bien.

-Qu'est-ce que tu as fait?

Elle lui retira sa main.

-Tu veux savoir ce qui s'est pass' ou tu pr'- fûres appeler le FBI pour qu'ils viennent me ramasser ?

-Le FBI ?

-Deux messieurs charmants, confirmat-elle. Ils n'ont vraiment eu aucun mal à se convaincre que j'v'tais coupable. (Harwich se leva et gagna l'autre bout du canap'.) Si tu ne veux pas assumer ça, je vais m'en aller. Il faut que je trouve ce m'decin. Si j'arrive à me rappeler son nom.

-Tu ne bouges pas d'ici, trancha Harwich. Je veux entendre toute l'histoire, mais on va d'abord voir si on peut régler le cas Dick Dart. (Il se leva et ramassa un t'l'phone portable sur la chemin'e. Nora commença à protester.) Ne t'en fais pas, je ne parlerai pas de toi. Essaie de retrouver le nom du motel.

Il traversa la pièce pour tirer un annuaire de sous une pile de magazines et de journaux.

-Je n'y arrive pas.

-Est-ce qu'il y avait une enseigne?

Harwich posa le doigt sur un num'ro.

-Bien sûr, mais... (L'enseigne en question repassa devant ses yeux.) C'était le Hillside. Comme l'v'rangleur, a dit Dart.

-Comme l'v'rangleur?

-L'v'rangleur du Hillside.

-Bon Dieu. (Le m'decin composa le num'ro.) Écoutez-moi bien, parce que je ne rép'terai pas. Dick Dart, le meurtrier v'vad', est descendu ce matin au Hillside Motel, à Springfield. Il est peut-être bless'.

(Il coupa la communication et reposa le t'l'phone sur la chemin'e.) J'imagine que tu te sentiras plus en s'curit' quand Dart sera sous les verrous.

-Tu n'as pas id'e à quel point.

-Alors, raconte, l'encouragea-t-il.

Elle lui parla de Natalie Weil, d'Holly Fenn, de Slim et Slam, elle lui parla du livre de Daisy et de l'ultimatum d'Alden, elle lui d'crivit la scène qui s'était déroulée au poste de police, l'accusation de Natalie, l'enlèvement, Ernest Forrest Ernest, le Chicopee Inn. Elle lui avoua que Dart l'avait violée. Elle lui parla de la bibliothèque et des magasins successifs, du maquillage. Elle lui parla de Sheldon Dol-kis.

Tandis qu'elle racontait, Harwich se gratta la tête, plissa les yeux, fit les cent pas dans la pièce, se laissa tomber sur une chaise, la quitta d'un bond, y mit des remarques compatissantes ou tonnées, mais réservées, puis finit par l'entraîner dans la cuisine. Après avoir empilé les verres et autres ustensiles sales dans l'évier ou autour, il leur confectionna une omelette. A table, il se pencha vers elle, le menton sur le coude.

-Comment fais-tu pour te mettre dans des situations pareilles ?

Nora reposa sa fourchette, l'appétit coupé.

-Ce que je veux savoir, c'est comment je vais m'en sortir.

Harwich inclina la tête de côté, haussa les sourcils, et leva les mains pour exprimer l'incertitude.

-Tu veux que je t'ausculte, vite fait? Tu as besoin d'un examen.

-Sur la table de la cuisine ?

-Je pensais qu'on pourrait utiliser un lit, mais si tu préfères, je peux te conduire à mon cabinet. J'ai une opération cet après-midi, mais jusque-là, je suis libre.

-C'est inutile, affirma-t-elle.

-Tu n'as pas beaucoup saigné?

-Seulement un peu, et c'est fini. Qu'est-ce que je dois faire, Dan?

Il soupira.

-Je vais te dire ce qui me stupéfie dans ton histoire. Cette bonne femme, cette Natalie Weil, t'accuse de l'avoir tabassée, affamée et Dieu sait quoi encore, et le FBI, sans parler de la plupart des flics de ton bled, la croient. Pourquoi est-ce qu'elle mentirait ?

-Va te faire foutre, Dan.

-Ne t'nerve pas, je pose juste une question. Est-ce qu'elle a quelque chose à gagner à ton arrestation ?

-Est-ce qu'on peut mettre la radio? demanda Nora. OÙ la t'la? Il y aura peut-être quelque chose sur Dart.

Le m'decin sursauta et alluma un transistor près du grille-pain chromé, au bout du plan de travail.

-Je crois que je n'ai pas l'esprit du fugitif.

Il régla la radio sur une station ne diffusant que des informations. Un journaliste ymettant d'un hélicoptère d'écrivait un ralentissement de la circulation sur une autoroute.

-L'esprit du fugitif? réprta Nora.

-Je ne suis qu'un pauvre neurochirurgien sur-mené. J'ai perdu mes instincts guerriers il y a bien longtemps. Mais je ferais quand même mieux de planquer ta voiture.

-Pourquoi?

-Parce que, environ une minute après être arrivés au motel, les flics vont se mettre à chercher une vieille Ford verte avec une certaine immatriculation, et qu'elle est dans mon allée.

-Oh!

Le téléphone sonna. Harwich jeta un coup d'oeil à l'appareil mural de la cuisine, puis à sa compagne, avant de se lever de table.

-Je vais répondre dans l'autre pièce.

Ne sachant plus que penser de lui, ni ce qu'il pensait d'elle, Nora se concentra sur la radio. Un présentateur annonçait aux habitants des comtés du Hampshire et du Hampden que la température ne descendrait pas en dessous de trente degrés pendant deux ou trois jours, au bout desquels il faudrait s'attendre à de gros orages. Dans la pièce voisine, Harwich leva la voix.

-Bien sûr que je le sais. Comment pourrais-je l'oublier ?

Nora se leva et emporta sa tasse vers la cafetière. Assiettes et verres emplissaient l'évier. Des taches de couleurs différentes et de types

vari's marquaient le plan de travail. Soudain, elle entendit les mots « Richard Dart » sortir de la radio.

-... les environs. La police de Springfield a d'couvert le corps mutil' d'un homme et des traces de lutte dans un bungalow du Hillside Motel, de Til-ton Street. Les enqu'teurs admettent la possibilit' que le tueur en s'rie 'vad' ait 't' bless', et ils pro-c'udent à une fouille compl'ete de tout le quartier. La population locale est avertie que Dart est arm' et extr'mement dangereux. Il a trente-huit ans, mesure un m'etre quatre-vingt-cinq, p'se quatre-vingt-dix kilos, a les cheveux clairs et les yeux bruns. La der-ni're fois qu'il a 't' vu, il portait un costume gris et une chemise blanche. On ignore aussi o' se trouve son otage, Mrs Nora Chancel, et si elle est ou non bless'e. (Un sourire totalement d'pourvu de joie aux l'vres, Dan Harwich rentra dans la cuisine et se figea en entendant le nom de Nora.) Mrs Chancel a quarante-neuf ans, mesure un m'etre soixante-cinq et p'se environ cinquante kilos. Elle a les cheveux brun fonc' et les yeux marron. La der-ni're fois qu'elle a 't' vue, elle portait un jean et un chemisier bleu fonc' à manches longues. Quiconque apercevrait une personne correspondant à ce signalement doit imm'- diatement contacter la police ou l'antenne locale du FBI.

« La police n'est pas encore parvenue à identifier la der-ni're victime de Dart.

« Suite des nouvelles locales: le s'nateur Mitchell Kramer d'ment avec v'h'mence les r'centes accusations d'abus de... »

Harwich coupa la radio.

-Donne-moi les clefs. (Nora les lui tendit.) Tu m'unes une existence plus aventureuse que moi.

Il eut un sourire, presque comme pour s'excuser.

-Je te cause des ennuis, remarqua-t-elle. Je vais m'en aller. Tu n'as pas à m'h'berger par charit' sous pr'texte qu'on a 't' amis.

-On a 't' nettement plus que ça. Je m'rite peut- 'tre d'avoir des ennuis, de temps en temps. (Il lui sourit, ses yeux 'tincel'rent, et un instant, le Dan Harwich d' autrefois 'mergea sous sa version moderne, plus prudente et plus cynique.) J'en ai pour une minute.

-En attendant, essaie de r'fl'chir à ce que je dois faire, d'accord? Tu peux?

-J'y r'fl'chis d'j'k, affirme le m'decin.

-J'ai l'impression que ta femme ne doit pas revenir d'ici un moment, remarqua Nora quand Harwich refit son apparition.

Il eut un haut-le-corps.

-Ne t'en fais pas pour elle. Lark n'a plus voix au chapitre.

-Je suis d'sol'e. C'est arriv' quand?

-La catastrophe a eu lieu le jour de notre mariage. Je crois que je me suis mis avec elle pour fuir Helen. Tu te rappelles Helen, j'imagine?

-Comment l'oublier?

-♦a doit 7tre la seule fois de ta vie oW on t'a mise k la porte, fit Harwich en riant. Pour finir, elle ne voulait plus habiter ici. Moi, si, alors j'ai achet' son d'part. Et achet' est bien le mot qui convient, crois-moi. Deux millions au moment du divorce, plus dix mille dollars par mois de pension. Dieu merci, l'ann'e derni'ure, elle a convaincu un autre imb'cile de l'pouser. Au moins, quand moi je l'avais fait, j'avais couvert mes arri'ures. On 'tait mari's sous le r'gime de la s'paration de biens: elle avait deux cent cinquante mille dollars, ses v7tements, ses bijoux et sa voiture, point final. Dans l'ensemble, j'aurais d♦ avoir l'intelligence de ne pas convoler avec quelqu'un qui s'appelait Lark Pettigrew. Je l'ai lais-s'e red'corer toute la baraque, et maintenant, je vis dans une maison de poup'e. (Il lan7a k Nora un regard affectueux mais pitoyable.) C'est toi que j'aurais d♦ 'pouser, mais j'7tais trop con pour m'en rendre compte. Pourtant, tu 'tais lk, juste sous mon nez.

-J'aurais dit oui, assura Nora.

-La derni'ure fois ? Tu as d'barqu' ici comme si le Vietnam avait recommenc'. Tu 'tais carr'ment en transe. Et de toute fa7on, je voyais d'j'k Lark. Ce que je voulais dire, c'est que j'aurais d♦ t'pouser k la place de cette mis'rable sorci'ure d'Helen.

-Pourquoi ne l'as-tu pas fait?

-Je l'ignore. Et puis, tu sais quoi? C'est probablement mieux comme 7a. A priori, je ne suis pas tr'us dou' pour le mariage. (Il fit un grand geste du bras et 'clata de rire.) Lark s'est barr'e il y a environ trois semaines, et celle d'apr'us j'ai vir' la femme de m'nage. Le d'sordre ne

me d'range pas. Cette maudite bonne femme n'arr⁷tait pas de remettre en ordre mes livres et mes papiers. Je suis d'sol', mais je n'ai jamais compris pourquoi, moi, j'aurais d[◆] m'habituer au syst⁰me de classement de la femme de m'nage. (Nora sourit.) Bon Dieu, qu'est-ce qui me prend? (Il ferma les yeux un instant.) Il t'arrive un tas de trucs affreux, et au lieu de t'aider, je dis des conneries.

-Tu m'aides d'j⁸, assura-t-elle. Tu ne sais pas ⁸ quel point je pense souvent ⁸ toi.

Il se pencha pardessus le dossier de sa chaise et lui prit la main, la serra, puis la rel¹cha.

-Je crois que tu devrais au moins rester ici un jour ou deux, peut-⁷tre plus. Cet apr⁰s-midi, j'ai mon op⁷ration, mais je reviendrai vers quatre ou cinq heures, j'irai acheter ⁸ manger, on verra s'ils ont piqu⁷ Dart, on discutera. Laisse-moi te dorloter.

-J'adorerais ¹a, avoua Nora. Tu vas vraiment me laisser rester?

Harwich se pencha ⁸ nouveau pour lui prendre la main.

-Si tu fais seulement mine de t'en aller, je t'enferme au grenier. (Nora crut que son coeur s'arr⁷-tait.) Je n'arrive pas ⁸ croire que j'ai dit ¹a. (Il lui serra une main qui e[◆]t voulu r⁷tr⁷cir ⁸ la taille d'un caillou.) Tu es un pr⁷snt des dieux, Nora, tu me rappelles la vraie vie, tu comprends ?

-La vraie vie ?

-Ouais, m⁷me si je ne sais pas ce que c'est. Jur⁷. (Il la l¹cha et essaya ses yeux soudain emplis de larmes.) Excuse-moi. Je suis cens⁷ t'aider, et, au lieu de ¹a, je dis n'importe quoi.

Il tenta de sourire.

-Ce n'est pas grave, le rassura Nora. Ma vie est bien plus compliqu⁷e que la tienne.

Il se frotta la base du nez du bout d'un doigt, et se retira en lui-m⁷me un moment, fixant sans les voir les assiettes empil⁷es sur la table.

-Allons faire ton lit. (Il se leva. Elle l'imita, lui rendant son sourire.) Tu veux qu'on aille chercher tes affaires ?

-Pour l'instant, je voudrais juste me reposer.

-♦a me semble 7tre une bonne id'e, admit Harwich.

Aprs une incursion dans le placard 8 linge pour y prendre des draps imprim's cachemire aux taies d'oreiller assorties, parure si neuve qu'elle 7tait encore dans son emballage d'origine, ils passrent dans une chambre au papier peint bleu, 8 fleurs, et aux meubles en pin nouveaux dispos's autour d'un tapis rose et bleu. Un fauteuil 8 bascule en bois laqu' reposait devant la fen7tre. Harwich arracha les draps de leur emballage avant de jeter la couette bleu fonc 8 ' bas du lit.

-Le lit est confortable mais garde-toi de cette chaise. (Il d'signa le fauteuil 8 bascule d'un signe de t7te.) Une des inspirations de Lark: un truc 8 deux cents dollars qui fait des trous dans les pulls.

Il 7tendit un drap housse sur le lit. Nora en fit pas-ser un des coins sup'rieurs sous le matelas, tandis qu'Harwich en faisait autant de son c7t. Ils en fixrent ensuite l'extr'mit' inf'rieure. Ensemble, ils mirent en place et lissrent le drap de dessus, le bordant au bas du matelas.

-Souvenirs de l'h7pital, remarqua Harwich. Mon coeur, ne t'emballe pas.

Ils commencrent 8 enfiler les oreillers dans les taies.

-Qu'est-ce que je vais faire, Dan?

Le m'decin plongea les mains dans ses poches et s'approcha de Nora, abandonnant aussit7t son attitude ironique.

-D'abord, il faut voir si la police retrouve Dart ou, encore mieux, son cadavre. Ensuite, il faut apprendre si tu es toujours recherch'e par le FBI.

Il lui posa la main droite sur l'7paule.

-Tu ne crois pas que je devrais essayer de voir ce m'decin ?

-Je ne suis pas assez bon pour toi ? demanda-t-il en tentant de prendre l'air vex'.

-Celui que Dick Dart voulait tuer.

-La seule chose que tu devrais faire, si tu tiens encore à Davey, c'est l'avertir que les avocats de Chancel House leur font un petit dans le dos. ♦a r'soudra peut-être tes problèmes avec le vieux.

Il sembla à Nora qu'elle avait tourbillonné dans une pièce humide et sombre, et que Dan Harwich venait d'y faire pénétrer le soleil et l'air frais.

-Si j'étais toi, reprit-il, je pressurerais son père au maximum. Ce vieux crabe de Northampton, Calvin Coolidge, avait raison: les affaires de l'Amérique, ce sont les affaires.

Nora ferma les yeux pour combattre une vague de nausée, et entendit le brouhaha des démons qui s'assemblaient.

-Ne me fais pas ça, articula-t-elle, je t'en prie.

Harwich lui entourait la taille d'un bras et la guida vers le lit.

-D'accord. Tu as besoin de repos et je te casse les oreilles.

-♦a va aller, assura-t-elle en lui serrant le poignet avec force, totalement partagé: une moitié d'elle-même voulait que Harwich reste avec elle, l'autre qu'il quitte la pièce. C'est moi qui devrais m'excuser, pas toi.

-Allonge-toi.

Elle obéit. Il déboucla ses chaussures et les lui retira.

-Merci.

-Comment il s'appelle, ce toubib?

Elle secoua la tête.

-C'était un nom irlandais.

-♦a réduit le champ de recherches. ♦a ne serait pas O'Hara? Michael O'Hara? (Elle secoua à nouveau la tête.) Il est homo, ce type, non ? (Des pouces, il commençait à lui masser la plante du pied droit.) Je ne vois pas plus de trois médecins homos dans cette ville, et ils sont tous plus jeunes que moi. (Ce qu'il lui faisait au pied se répercutait, se diffusait dans tout son corps.) Dart t'a donné son prénom? (Elle hochait la tête.) ♦a commence par quelle lettre?

-M, répondit Nora sans hésiter.

-Michael. Morris. Montague. Max. Miles. Manny. Mark. Qu'est-ce qu'il y a, encore? Monroe.

-Mark.

-Mark? (Il lui pressa les pouces contre le pied gauche; elle sentit une d'mangeaison remonter en sinuant jusqu'à son 'pine dorsale.) Mark. Avec un nom irlandais, et p'd' en prime. Voyons. Conlon. Conboy. Congdon. Condon. Mulroy. Murphy. Mor-phy. Brophy. O'Malley. Joyce. Tierney. Kiernan. Boyce. Mulligan. C'est pas facile. Burke. Brannigan. Sullivan. Boyle.

- Attends! ♦a ressemblait à Na. ♦a sonnait comme Boyle. (Elle retint son souffle, ferma les yeux, et un nom sortit de l'obscurité pour flotter vers elle.) Foyle. Il s'appelle Mark Foyle.

-Mark Foil ?

-C'est Na.

Harwich 'clata de rire.

-Oui, mais tu pensais Foyle, f-o-y-l-e, c'est pour Na que tu croyais que c'était irlandais. Mark Foil est à peu près aussi irlandais que la reine d'Angleterre, et son nom s'écrit comme poil. Ou plu-tôt, selon ses propres termes, comme escrime '.

Il avait prononcé cette dernière phrase sur un ton affecté.

-Tu le connais ?

-Foil la folle, confirma Harwich de la même voix minaudière.

-Il est vraiment comme Na?

-Il ne pourrait pas se le permettre. Il est m'de-cin généraliste depuis plus de quarante ans, et Springfield n'est pas la ville la plus 'volu'e du monde.

-Où habite-t-il ?

-Dans les beaux quartiers. Contrairement à nous, pauvres mortels, le DrFoil contemple de grands arbres lorsqu'il regarde par ses fenêtres fumées. (Il lui tapota le pied.) Si tu veux le voir, je t'emmènerai chez lui. Mais je te pr'viens: c'est le genre vieille tante pleine de bl'.

Le mot tante fit tressaillir Nora. Il était laid et totalement hors de

propos, particulièrement dans la bouche de Dan Harwich, mais elle refoula sa r^oprobation.

-Tu crois qu'il n'aura pas le temps de me recevoir ?

1. Foil: fleuret. (N.d.T.)

-Foil n'a jamais eu le temps de me recevoir, moi, si ꝑa peut te donner une id^ee. Bon Dieu! Je voudrais que tu voies son petit copain. (Dans le couloir, le t^lphone se mit à sonner.) Dormir un peu te ferait sans doute du bien.

-Je vais essayer.

Soulag^s, il lui tapota le pied une derni^ore fois, franchit la porte en souriant et la referma derri^ore lui. Nora l'entendit courir au t^lphone, qui devait se trouver dans sa chambre. L'instant d'apr^s, d'une voix assez forte pour qu'elle l'entende, il s'exclama:

-D'accord, je sais, je l'ai fait, c'est vrai.

Elle songea qu'elle pouvait aussi bien prendre un bain. Sur l'^ytag^ore en marbre qui joutait l'antique lavabo de la salle de bains, ^otaient pos^{es} trois brosses à dents neuves, encore dans leur cercueil pas-tel transparent, et des flacons dispensant rince-bouche et pâte dentifrice à l'eau oxygⁿée. Nora se battit avec l'emballage d'une brosse à dents avant de parvenir à le d^ochirer. Au-dessus de la baignoire, des robinets modernes surgissaient du mur carrel^o de rose. En cherchant les produits dont elle avait besoin, elle d^ocouvrit une bouteille de shampoing à moiti^o pleine et le flacon de d^om^olant assorti, tous deux pour cheveux secs ou ab^om^os, entour^s par un grand nombre d'^ochantillons ramass^s dans des h^otels. Un vieux bonnet de bain reposait sur le pommeau de douche telle une sourdine sur le pavillon d'un trombone à coulisse.

Lark ^otait sortie du lit de Harwich avant de sortir de chez lui. Sur une ^ytag^ore, au-dessus des serviettes, Nora vit un stick d'odorant, une demi-bouteille de bain de bouche, du collyre, un flacon d'aspirine presque vide, une feuille de papier ^omeri marqu^ee au centre d'une blanche ligne d'usure, deux cr^omes hydratantes pour la peau, et un grand flacon de par-fum Je Reviens presque plein. Elle commen^oa à sor-tir son T-shirt de son jean.

-Attends! s'exclama quelqu'un derri^ore elle. (Elle poussa un cri aigu

et fit un bond de deux centi-mètres.) D'sol', je ne voulais pas te...

Elle se retourna, la main sur sa gorge palpitante, et découvrit un Dan Harwich contrit sur le pas de la porte.

-Je croyais que tu m'avais entendu.

-Je m'apprêtais à prendre un bain.

-En fait, on devrait peut-être contacter Mark Foil tout de suite, expliqua le médecin. Au cas où Dart s'échapperait, aussi improbable que ce soit, il faut être sûr que Mark soit protégé.

-Très bien, acquiesça Nora, qui ne savait que penser de ce brusque revirement.

-On va peut-être pouvoir y aller ce matin.

Tout en lui paraissait accablé, tels les battements de cœur de sa compagne. Souriant de manière presque insistante, il passa la porte de profil, invitation silencieuse à le suivre.

-Tu as vite changé d'avis.

-Tu sais quel est mon problème ? Je n'arrive pas à me débarrasser de mes préjugés stupides. J'ai l'impression que Mark Foil n'a pas d'estime pour moi, et je lui en veux. Une petite voix goïste, dans ma tête, me dit que je suis un génie, alors qu'il n'est qu'un généraliste à la retraite-pour qui se prend-il ? Qu'il aille se faire mettre. Je ne devrais pas laisser ce genre de conneries m'empêcher de me conduire correctement.

Nora le suivit dans une chambre à coucher immense, avec lit à baldaquin et téléviseur à écran géant. Le sol était jonché de vêtements pars.

-Qu'est-ce que Dart envisageait de dire à ces gens ? Comment comptait-il s'introduire chez eux ?

-J'étais censé écrire un bouquin sur ce qui s'est passé à Shorelands, cet hiver-là, en 1938. Tout le monde connaît Hugo Driver, mais les autres invités n'ont pas obtenu la notoriété qu'ils méritent. Quelque chose comme ça.

-Pas mal, apprécia Harwich. Si j'ai le moindre talent, en dehors de la chirurgie, c'est bien pour raconter des mensonges. Comment veux-tu

t'appeler ?

Repoussant du pied une pile de chaussettes et de survêtements sales, il se dirigea vers une bibliothèque.

-Je n'en sais rien du tout, avoua Nora.

-Comment ça s'appelle, une nana qui écrit des bouquins ? Emily Eliot, tiens. Tu es ma vieille copine Emily Eliot, on a fait Brown ensemble, et maintenant, tu écris un truc sur... comment, dis-tu ? Shorelands. Voyons... Tu sors d'Harvard, tu as fait un peu d'enseignement, et tu as tout l'ach' pour devenir écrivain. (Il feuilletait un gros annuaire.) Il faut qu'on fasse de toi une citoyenne respectable, sinon Mark Foil n'acceptera même pas de te donner l'heure. Tu as publié un livre il y a cinq ans. Sur... mmm... Robert Frost ? Est-ce qu'il est allé à Shorelands ?

- Probablement.

- Tu es publiée par qui ? Chancel House, j'imagine.

- Et mon directeur littéraire est Merle Marvell.

- Qui ? Oh, je vois : un caïd de la maison ?

- Le plus grand, confirma Nora en souriant.

-Quand on ment, il faut être aussi précis que possible. (Il tourna une page et fit courir son doigt le long d'une liste de noms.) Voilà. Tant donné qu'il s'agit de Mark Foil, il peut très bien passer l'été dans les îles grecques, mais ça ne coûte rien d'essayer. Comment s'appelait son petit ami de l'époque ? Quelque chose Monk, comme Thelonious.

-Creeley.

Harwich composa le numéro et leva deux doigts croisés en attendant d'obtenir la communication.

-Allô, est-ce que je pourrais parler à Mark, s'il vous plaît ?... Ici, c'est Dan Harwich... Oui, bien sûr, bonjour, Andrew, comment allez-vous ?... Vraiment ? Merveilleux... Provincetown, comme vous avez de la chance... Eh bien, si vous pensez pouvoir... merci. (Il boucha le micro de la main.) Son copain dit qu'ils vont passer le reste de l'été à Provincetown. Ça ne part pas très bien. (Il s'intéressa de nouveau au téléphone.) Bonjour, Mark, ici Dan Harwich. J'ai une de mes anciennes copines de Brown qui écrit des bouquins et qui est chez moi

en ce moment, parce qu'elle fait des recherches pour un livre, et il se trouve qu'elle voudrait vous contacter... Exactement. Elle se nomme Emily Eliot, et elle a des références. Doctorat à Harvard... Un poète du nom de Creeley Monk?... Oui, c'est ça. Elle s'intéresse aux gens qui se trouvaient avec lui dans un endroit appelé Shorelands, et il faut croire qu'elle a vu votre nom quelque part... (Il s'adressa à Nora.) Il veut savoir comment tu as eu son nom.

Dart n'avait pas expliqué comment il avait trouvé la trace de Mark Foil.

-En me documentant sur Creeley Monk.

Le médecin transmet l'information à son interlocuteur.

-Non, elle a déjà sorti un bouquin. Sur Robert Frost... Oui, elle est avec moi. (Il tendit le combiné à Nora.) Emily ? Le Dr Foil veut te parler.

Quand elle lui prit le combiné des mains, il fit mine de manier une pelle. Une voix incisive, au débit saccadé, totalement différente de l'imitation effrénée qu'il avait faite, s'éleva :

-Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Miss Eliot ? Dan Harwich n'a pas une seule véritable amie.

-Je suis une erreur de jeunesse, expliqua Nora.

-Il est impossible que vous écriviez un livre sur Creeley Monk. Plus personne ne se souvient de lui.

-Comme le disait Dan, je prépare un livre sur les événements qui se sont déroulés à Shorelands durant l'été 1938. Je pense que le succès d'Hugo Driver a injustement éclipsé l'œuvre des autres écrivains présents.

-Vous avez un éditeur ?

-Chancel House.

Il y eut un long silence.

-Pourquoi ne viendriez-vous pas ici, que je vous voie ? Nous quittons la ville ce matin, mais nous avons encore un peu de temps.

Un jeune homme mince et souriant, vêtu d'un costume gris l'ger et d'une chemise en soie noire, leur ouvrit la porte d'une maison en pierre perdue au milieu des ch7nes, et les salua. Harwich pr'senta son amie Emily Eliot & Andrew Martindale, qui regarda Nora droit dans les yeux. Son sourire s'largit, et le mannequin diplomate qu'il incarnait se changea en un v'ritable 7tre humain emplí de curiosit', d'humour et de bonne volont'.

-C'est merveilleux que vous soyez venue, dit-il. Mark est passionn' par votre projet. Je me demande si vous vous rendez compte de ce qui vous attend.

-Je lui suis tr8s reconnaissante de bien vouloir me recevoir, assura Nora.

-Bien vouloir n'est pas le mot.

Martindale les fit entrer, puis tourna les talons. Un tapis persan aux couleurs violentes courait jusqu'à un large escalier en bois luisant, qui s'levait au bout d'une rang'e de colonnes blanches.

-Je vais vous conduire & la biblioth8que.

Au pied des marches, il ouvrit la porte d'une pi8ce tapiss'e de livres, deux fois plus vaste que la biblioth8que d'Alden Chancel. Dans un 'blouissement de soleil, un homme aux cheveux blancs et au costume noir strict, qui parut 'trangement familier & Nora, se tenait pr8s d'un classeur ouvert sur une table cir'e. Il sourit aux visiteurs pardessus ses demi-lunettes noires et exhiba un 'pais volume reli' en toile rouge.

-Tu disais que je trouverais, Andrew, et j'ai trouv' !

-On ne perd jamais rien, dans cette maison, plaisanta Martindale. Les choses se cachent jusqu'à ce que tu en aies besoin, c'est tout. Voici Dan et Miss Eliot, qui arrivent juste & temps pour partager ton triomphe. D'sirez-vous une tasse de caf'? Du th', peut-7tre ?

Ces questions s'adressaient & Nora.

-Si vous avez du caf' pr7t, j'en prendrai volontiers, r'pondit-elle.

L'homme aux cheveux blancs glissa le livre rouge sous son bras, 8ta ses lunettes, les plia dans sa poche de poitrine, et traversa la pi8ce & longs pas, la main tendue. Sa peau 'tait aussi lisse que du mercure. Bien qu'il e7t plus de soixante-dix ans, il n'avait pas d7 changer de mani8re notable depuis la cinquantaine. Il serra la main de Harwich,

puis consacra toute son attention, tout son int'érêt et toute sa curiosité à Nora, laquelle eut le sentiment que d'un unique coup d'oeil inquisiteur, il comprenait toutes les choses importantes la concernant, y compris une partie de celles qu'elle-même ignorait.

Harwich les présenta.

-Et si nous nous asseyions, que vous puissiez me parler de vous ?

Foil désigna un canapé douillet et deux fauteuils assortis, près de la fenêtre ensoleillée. Une table en verre avec des magazines empilés soigneusement était placée non loin des sièges. Nora prit place à un bout du canapé, Mark Foil près d'elle. Comme pour cesser de guider sa compagne, Harwich contourna la table et se vautra plus qu'il ne s'assit dans le fauteuil le plus éloigné d'elle.

-Vous manquez de sommeil, n'est-ce pas? demanda Foil.

-Je ne dors pas autant que je le voudrais, répondit Nora, que la question surprenait.

-Et vous êtes extrêmement tendue. Pourquoi ça, si je puis me permettre ?

Elle jeta un coup d'oeil à Harwich, qui la regardait d'un oeil neutre.

-J'ai vécu des choses assez étranges durant les derniers jours, avoua-t-elle.

-En quoi ?

En contemplant le visage intelligent et amical, sous les cheveux blancs, Nora faillit admettre que sa présence était le fruit d'une imposture. Mark Foil remarqua son hésitation. Il se pencha en avant sans changer d'expression.

-Pour tout vous dire, je viens d'entamer ma ménopause, et j'ai l'impression que mon corps se révolte contre moi.

Foil se rassit normalement. Derrière lui, à son insu, Harwich sursauta.

-À part le fait que vous avez l'air nettement trop jeune, ça me semble une bonne explication, admit le vieux médecin. Vous voyez votre gynécologue? Vous vous surveillez?

-Oui, merci.

-Je suis d'sol' de vous paraître curieux. Je suis comme un vieux cheval. Mes réflexes sont plus forts que mon bon sens. Vous tenez avec Dan & Brown.

-C'est Pa.

-Et comment tait notreminent neurochirurgien, & l'poque?

Nora se tourna vers l'minent neurochirurgien en question, et se demanda comment il avait t& ' Brown.

-Froce et timide, dit-elle. En r'volte perp' tuelle. ♦a s'est arrang' quand il est entr& ' la fac de m'decine.

Foil clata de rire.

-C'est merveilleux, la m'moire des vieux amis. ♦a empche d'oublier de quel cocon on est sorti.

-Il y a des vieux amis qui se rappellent mme plus de choses qu'on ne le croirait possible, remarqua Harwich.

-Quand j'avais cet âge-là, je lisais Browning et Tennyson jusqu'à ce qu'ils me sortent par les oreilles. Je n'tais pas trës & la page, j'en ai peur. Je suppose que mon amour pour l'oeuvre de Creeley vient en partie du fait que, mme s'il tait bien plus dou' que je n'aurais pu l'ître, il n'tait pas tellement & la page non plus. En m'decine, pour être comp'tent, il faut être & la pointe du progr's, mais je ne crois pas que ce soit vrai pour l'art. Qu'est-ce que vous en pensez?

Andrew Martindale, porteur d'un large plateau où reposaient trois tasses et une cafetière en argent, franchit la porte & reculons juste & temps pour entendre la dernière remarque de Foil. Il pivota et s'approcha de la table en verre.

-Tu ne vas pas recommencer?

-Aujourd'hui, nous avons un docteur de Harvard, un 'crivain professionnel & consulter. Qu'en pensez-vous, Emily? Andrew et moi n'arrtons pas de nous opposer au nom de la tradition et de l'avant-garde, et il ne veut rien entendre.

Martindale posa le plateau sur la table, manquant de heurter la pile de revues. Nora contempla tour & tour les deux hommes, et comprit qu'elle tait per-due, totalement d'pass'e, sur le point d'être perc'e & jour. Les magazines Avec, Lingo et Conjunctions, qui repr'sentaient

quasi certainement les goûts littéraires de Martindale, auraient aussi bien pu être r'dig's en urdu, pour ce qu'elle en savait.

-Soyez l'arbitre de notre différend, insista Foil.

-Vous ne devriez pas... commenta Harwich.

-Non, non, tout va bien, intervint Nora. Je ne crois pas qu'on puisse arbitrer votre différend, et je ne crois pas que vous le souhaitiez, parce qu'il vous amuse beaucoup trop. En ce qui me concerne, j'aime tout autant Benjamin Britten que Morton Feldman, alors que chacun d'eux d'testait sans doute la musique de l'autre.

Elle observa ses trois compagnons. Deux d'entre eux la consid'raient avec une approbation bienveillante non dissimulée, le troisième avec une stup'faction non moins visible.

Martindale sourit à la cantonade et s'clipsa.

Comme s'ils avaient suivi les indications d'un metteur en scène, Nora, Foil et Harwich prirent cha-cun une tasse et burent une gorgée d'excellent café.

-Vous avez raison, nous appr'cions nos éternelles disputes. Ce que j'aime chez Andrew, entre autres choses, c'est qu'il ne renonce pas à se mettre au goû't du jour. Et bien que l'oeuvre de Creeley ne soit pas réellement à son goû't, il a soutenu mes efforts pour faire publier une édition intégrale des poèmes. (Foil sourit.) J'adorerais que votre travail me permette enfin de rendre justice à Creeley. Nora eut envie de sortir de la maison en rampant.

-C'est sûrement Merle, votre directeur littéraire ?

-Je vous demande pardon ?

-Merle Marvell. A Chancel House. Ce n'est pas lui, votre directeur littéraire ?

-Oh, si, bien sûr, je ne savais pas que vous le connaissiez.

-On s'est vu une demi-douzaine de fois, mais je ne le connais vraiment que de réputation. Pour ce que j'en sais, c'est le seul employé de Chancel House qui aurait le courage d'entreprendre un projet pouvant se révéler assez peu flatteur pour Lincoln. En fait, je pense que c'est le seul véritable directeur littéraire de la maison. (Nora sourit, mais la conversation la mettait de plus en plus mal à l'aise.) Vous

croyez que Chancel House acceptera de publier quelque chose qui jettera une lumière différente sur Hugo Driver? Creeley n'en pensait d'jà pas tellement de bien au d'part mais, à la fin de l't', il le haïssait lit-t'ralement.

-Je crois qu'ils seront d'accord pour pr'senter des opinions contrast'es, dit Nora.

-Eh bien, en ce cas, je ne vois pas pourquoi je ne partagerais pas ça avec vous. (Foil reposa sa tasse sur sa soucoupe, et ramassa l'ypais livre rouge.) C'est le journal qu'a tenu Creeley durant la dernière année de sa vie. Je l'ai lu quand j'ai rassembl' ses papiers, après sa mort. Que dis-je, lu? Je l'ai 'tudi'. Comme tous ceux qui survivent à des suicid's, je cherchais une explication.

-Et vous en avez trouv' une?

-Est-ce qu'on en trouve jamais ? La veille de sa mort, il avait subi une d'ception, mais je n'aurais jamais cru que... (Le vieil homme secoua la tête, le souvenir de son 'chec au fond des yeux.) Ce n'est toujours pas 'vident. Quoi qu'il en soit, si vous avez envie de faire un peu d'gringoler de son pi'destal le prestigieux Hugo Driver, ceci vous sera utile. Ce type 'tait une lavette. Pire. Creeley a eu du mal à en convaincre quelqu'un d'autre, mais c'tait un voleur.

La circulation sanguine de Nora sembla se ralentir. -Vous voulez dire qu'il a vol' les oeuvres d'autres 'crivains?

-Oh, non, ça ils le font tous, à commencer par Shakespeare. Je parle d'un vrai vol. A moins que vous ne pensiez que Le Voyage dans la nuit est un plagiat, mais si c'tait le cas, je ne crois pas que Chancel vous soutiendrait. (Il sourit.) Au lieu de vous faire signer un contrat, on en mettrait un sur votre tête, Merle Marvell ou pas.

Harwich ricana. Nora le réduisit au silence d'un coup d'oeil meurtrier.

-Alors, Creeley Monk l'a vu voler les autres invit's ?

-Pas seulement Creeley, Dieu merci. Ils vous int'ressent tous, n'est-ce pas ? Tous ceux qui se trouvaient là-bas et tout ce qui s'est pass' cet 't-là? (Elle acquiesça.) Voilà ce que je vous propose. (Il agita le livre.) Je vous d'cris une partie de ce journal. Vous poursuivez vos recherches pendant qu'Andrew et moi sommes au cap Cod. En

rentrant, j'appelle Merle Marvell, et je lui demande ce qu'il pense de vous et de votre projet. Je le ferais bien tout de suite, mais nous n'avons plus tellement de temps. ♦ tant donn' que le neurochirurgien le plus... euh, color' de l'♦tat se porte garant de vous, je suis pr't à aller plus loin que je ne le ferais en temps normal, mais je veux me montrer aussi prudent qu'il est raisonnablement possible de l'être. Je suppose que vous n'avez pas d'objection.

Elle r'fl'chit un long moment, sous le regard des deux hommes, Harwich suant la colûre et l'indignation, Foil tr'us calme.

-Je pourrais peut-être vous envoyer mon manuscrit chapitre par chapitre. Si vous me permettez d'emprunter le journal, j'aurai plus de temps pour trier les informations. Je vous le rendrai à la fin de l'été.

Le vieux m'decin secouait d'jà la tête.

-Je suis seul d'positaire des papiers de Creeley. (Voyant que Nora se pr'parait à protester, il leva l'index.) Toutefois ! Dûs que Merle m'aura confirm' que vous êtes bien qui vous pr'tendez être, ce dont je ne doute pas, je vous donnerai copie de toutes les pages relatives au sujet qui vous occupe. Sommes-nous d'accord?

-Je pense que ce sera parfait, r'pondit-elle, tan-dis que Harwich lui lançait un regard noir.

-Tr'us bien. (Une vitalit' r'prim'e se fit jour sur ses traits. Nora comprit combien il avait toujours voulu rendre justice à son amant d'funt.) Afin de vous faire comprendre quel genre d'homme était Creeley, je dois vous parler un peu de ses ant'- c'dents. (Il marqua une pause pour rassembler ses pens'es.) Il est arriv' à l'♦cole de Garand un an apr' moi. On était tous interchangeables-à part lui. Lui, il se remarquait autant qu'un coq dans un troupeau d'oies.

« Son père était patron de bar, sa mère une immi-gr'e irlandaise. Ils habitaient un petit appartement, au-dessus du bar, et il fallait qu'il prenne deux bus diff'rents pour aller à l'♦cole. Creeley arrivait avec des gros godillots de travail, un costume à rayures hideux, bien trop grand pour lui, et un col à la Buster Brown, assorti d'un noeud papillon en velours. Bien entendu, les plus grands l'ont tabass', et p'a-t la fin du col à la Buster Brown, mais il a conserv' le noeud papillon. ♦a, c'était son id'e à lui. Il avait lu que les poêtes portaient des noeuds papillons en velours, et il savait d'jà qu'il était poète. Il savait à galement, à l'âge avanc' de quatorze ans, qu'il était attiré sexuellement par les hommes, mais il ne le montrait pas. Pour

survivre, il y 'tait oblig'. En revanche, il ne voyait aucune raison de dissimuler quoi que ce soit d'autre.

« A partir de la deuxième année, il ressemblait aux autres. Parce qu'il ignorait la peur, parce que c'tait un authentique personnage, il avait d'j  sa place dans l' cole. Tout le monde l'adorait. C'tait remarquable. L'établissement n'accueillait que des philistins de base, et Creeley Monk, à lui tout seul, leur a fait-nous a fait - respecter une vocation litt'raire. Durant sa troisième année, il a publi' quelques poèmes dans des magazines nationaux.

« Je suis parti pour Harvard, et il m'y a rejoint un an plus tard. Il ne nous a pas fallu longtemps pour devenir intimes. Creeley et moi vivions ensemble pendant que je faisais la fac de m'decine, et il est venu à Boston quand j'y ai 't' nomm' en internat. Il a trouv' du travail: rédiger les catalogues d'une mai-son d'édition. Nous occupions des appartements s'par's, dans le même immeuble, car il en avait d'cid' ainsi. Il ne voulait pas compromettre ma car-ri re. En dehors de cela, nous formions un couple, et quand je suis revenu ici, il est revenu aussi. Une nouvelle fois, nous avons lou' deux appartements, et je me suis joint au cabinet de deux m'decins plus  g's.

Durant cette période, Creeley et moi avons v'cu comme des gens mari's aux moeurs libres. Il m'aimait, et Dieu sait si je l'aimais, mais il 'tait volage par nature, et il allait à Boston presque tous les jours. C'tait comme ça.

« Il a commencé ' publier dans tout un tas de journaux et de magazines, à donner des conférences, et à remporter quelques prix. En 1937, Le Champ inconnu est sorti, et j'ai le plaisir de vous apprendre que son auteur a 't' nomin' pour le Prix Pulitzer. Georgina Weatherall l'a invité ' Shorelands pour le mois de juillet suivant, et nous avons tous les deux consid'r  'a comme un signe.

« Finalement, il a 't' d  u. Aucun des auteurs qu'il admirait le plus n'tait pr'sent, et deux de ceux qui 'taient là n'avaient même pas encore publi' de livre: Hugo Driver et Katherine Mannheim. Il avait lu une nouvelle de Miss Mannheim dans un magazine litt'raire, et l'avait bien aim'e, mais il avait encore plus appr'ci' ses nombreux poèmes. Quand il l'a connue, elle s'est rév'l'e 'tonnante. Il avait ima-gin' une petite chose fragile et d'sorient'e: sa viva-cit' d'esprit et sa volont' constituaient une surprise. Et il y avait autre chose qu'il aimait chez elle. Je vous lirai un passage du journal à ce sujet. Hugo Dri-ver, c'tait une autre histoire. Creeley avait lu une partie de ses nouvelles dans de petits magazines, et les avait jug'es m'diocres. Même avant

qu'il ne comprenne qu'il s'agissait d'un voleur, Driver le mettait mal à l'aise. Dans la première lettre qu'il m'a envoyée, il l'a écrit comme « d'plaisant et d'ses-p'r' », ce qui est devenu une plaisanterie rugulière. Au bout d'un moment, dans son journal, il a appelé Driver « D&D », et puis c'est devenu « DD », et même Didie, comme pour une fille.

« Parmi les autres, il y avait à boire et à manger.

Austryn Fain lui a fait l'effet d'être intelligent mais d'être pourvu de personnalité, une sorte d'arriviste qui passait le plus clair de son temps à courtiser Lincoln Chancel pour obtenir une grosse somme en échange de son prochain livre. Et puis, il y avait Bill Tidy. Creeley le respectait, et il avait adoré son livre, Nos poèmes. Ils avaient beaucoup en commun. Il est donc allé à Shorelands en espérant une sorte de fraternité d'esprit, mais Tidy s'est affublé d'une façade de prolétaire bourru et a refusé de lui parler.

« Et puis, il y avait l'étoile montante du moment, Merrick Favor. Il a tout de suite plu à Creeley, mais c'était sans espoir. J'ai compris ce qui allait arriver quand il m'a écrit, après son premier dîner au Manoir. Il avait vu Favor discuter avec Katherine Mannheim, dans un coin, et il avait cru me voir, moi ! »

Soudain, Nora réalisa qu'elle avait eu l'impression de connaître Mark Foil parce qu'il présentait une version plus âgée du s'écrivant figurant sur la fameuse photo.

-Oui, parvint-elle à dire.

-Je suppose qu'il me ressemblait vraiment, mais c'est tout ce que nous avons en commun. Favor était totalement hétéro, et en plus, c'était un homme à femmes. Austryn Fain et lui ont tous les deux dragué Katherine Mannheim, mais elle n'a pas voulu d'eux. Elle les tournait en dérision. Même Lincoln Chancel lui a fait des avances vulgaires et elle l'a démolie d'une phrase. Mais vous savez à quel point ce qu'on ne peut pas avoir est attirant. Creeley est tombé fou amoureux de Favor. Ça le rendait dingue, et il en jouissait.

-Ça ne vous dérangeait pas ? demanda Nora.

-Si ce genre de choses m'avait dérangé, je n'aurais pas supporté Creeley une semaine, encore moins toutes ces années. Il n'était pas connu pour la fidélité. Vous connaissez la topographie de l'endroit, vous avez une idée de comment ils vivaient, de ce qu'ils faisaient de leurs journées?

-Pas en d'tail, admit Nora. Ils occupaient des maisons s'par'es et ils d'naient ensemble tous les soirs, je crois.

Foil acquiesça.

-Georgina Weatherall habitait le manoir. Les invit's se voyaient assigner des cottages 'parpill's dans le bois qui entourait le parc. C'taient des b'timents de plain-pied ou & un 'tage, construits pour les domestiques, & l'poque o' les anciens propri'taires en employaient toute une arm'e. Creeley 'tait log' dans la Maison de Miel, l'un des plus petits cottages, isol' de l'autre c't' de l'tang. Il ne disposait que de deux pi'ces minuscules et d'un lit & une place trop mou, ce qui le mettait de mauvaise humeur. Unique invit'e du beau sexe, Katherine Mannheim occupait seule un des deux plus grands cottages, la Maison de Pain d'Epice, qui s'levait au coeur de la for't, bien loin du parc. Austryn Fain et Merrick Favor partageaient la Poivri're, tandis que Lincoln Chancel 'tait install' avec D'plaisant et D'sesp'r' dans le plus grand des cottages, Raiponce, qui 'tait muni d'une tour lat'rale et s'levait & mi-chemin entre la Maison de Pain d'Epice et le Manoir. Chancel s'tait r'serv' la tour. Je suppose qu'il l'avait r'quisitionn'e.

-Je ne comprends toujours pas bien pourquoi Lincoln Chancel voulait aller l'-bas, remarqua Nora, que ce d'tail venait de frapper. Il avait ses affaires, et il n'tait pas oblig' de passer un mois dans une sorte de colonie litt'raire pour le bien de Chancel House.

Foil ouvrit la bouche, puis s'interrompit.

-Je ne m'tais jamais pos' la question. De toute fa'on, rien ne l'obligeait & se soumettre & la s'lection d'crivains de Georgina. Cela dit, il n'a pas pass' tout le mois l'-bas: il n'est arriv' qu'au bout de quinze jours.

-La r'ponse est 'vidente, intervint Harwich. (Les deux autres attendirent qu'il poursuive .) L'argent.

-L'argent? r'p'ta Nora.

-Quoi d'autre? Les Weatherall poss'daient la moiti' de Boston. Chancel 'tait cens' 'tre riche comme Cr'sus, mais il me semble que tout son empire est parti & vau-l'eau pas longtemps apr's. Il cherchait des fonds pour d'marrer sa maison d'di-tion.

-Pour en revenir & Shorelands, m'me les invit's normaux n'avaient pas d'emploi du temps fixe, reprit Foil. Durant leur s'jour, ils pouvaient faire ce que bon leur semblait, & condition de ne pas quitter

la propri  t  . S'ils voulaient travailler, les domestiques leur portaient un plateau-repas dans leur cottage. S'ils avaient envie de bavarder, Georgina tenait sa cour sur la terrasse. On pouvait se baigner dans l'tang, jouer au tennis. Le parc   tait renomm  . Les h  tes s'y promenaient ou y lisaient, assis sur un banc. A six heures du soir, tout le monde se r  unis-sait au Manoir pour l'ap  ritif, et    sept, on passait    la salle    manger. Laissez-moi vous lire un passage. Voil   ce qu'a   crit Creeley en rentrant au Pot de Miel, le premier soir.

Il ouvrit le livre rouge et le feuilleta jusqu'   la page qu'il cherchait.

Les dieux des chemins de fer m'ayant achemin   vers cette r  union tant attendue avec cinq heures de retard, repoussant ainsi la mort de mes illusions, j'ai   t   escort   en h  te par l'alarmante Miss W.-une apparition v  tue de couleurs discordantes (pourpre, rouge, orange et bleu pastel) r  parties sur plusieurs couches de foulards, de ch  les, de robe du soir, de bas et de chaussures, couverte   galement d'une profusion de bijoux monstrueux et d'un maquillage    l'avenant-, le long d'un chemin   troit    travers le parc, splendide au demeurant, jusqu'   un sentier encore plus petit, qui nous finalement men  s    mon domicile, la Maison de Miel, un nom qui, impressionnable que je suis, avait   voqu   pour moi un certain charme rustique. En r  alit  , si elle est bien rustique, la Maison de Merde n'a aucun charme. Miss W. a d  sign   d'un doigt charg   de bagues une chambre-prison minuscule, une cuisine sordide, et le bureau miteux o   je suis cens   cr  er! Cr  er! Elle m'a « laiss      mes petites affaires » en croassant.

Qui vois-je d  s mon entr  e en ce Bagdad qu'est le salon du Manoir, sinon le compagnon si raisonnable de mes jours, en grande discussion avec un adolescent de belle figure ? Le salut! Il est arriv   pour me sortir de la Merde! Voil   que descend Milady, affubl  e de chiffons encore plus voyants que les pr  - c  dents, le museau luisant de peinture fra  che, et qu'elle se met    me pr  senter d'une voix stridente    mon bien cher MF-lequel se r  v  le   tre en fait son double quasi parfait, MF2,    savoir le chouchou de la critique litt  raire de l'ann  e derni  re, Merrick Favor. Quant au gamin, c'est une jeune femme finalement gu  re androgyne, Katherine Mannheim, dont j'appr  cie beaucoup les oeuvres. J'ai aussi appr  ci   sa personnalit  , son naturel, son bon sens, son absence de style tr  s styl  e, son esprit caustique, et peut-  tre surtout son empressement    exprimer sa consternation quant    notre h  tesse et    son domaine. Elle plaisait aussi, h  las,    mon Favori, sans doute    cause des caract  ristiques   num  r  es ci-dessus,    l'exception de la derni  re-ledit Favori   tant plus poli que je ne saurais le dire-mais

surtout à cause de son physique. MF2 tolère mon intrusion, et nous discutons tous trois de nos projets du moment, moi d'ailleurs fasciné par 2, lui lorgnant la fille. 2 travaille sur un roman, bien sûr, moment auquel KM déclare qu'elle est en train de « non-écrire » un roman. Je lui demande ce qu'est la non-écriture », et elle me répond que c'est comme l'écriture, mais à l'envers. Nous nous répandons en louanges sur Georgina, louanges que 2-c'est adorable-prend au premier degré. Parmi les autres, je reconnais Bill Tidy, d'après ses photos-mal à l'aise, timide et hors de son élément: il faudra que je fasse bientôt cause commune avec lui-, et un haricot vert barbu qui doit être Austryn Fain. (Au dîner, je serai en face de lui, eh oui! c'est bien Fain, dont j'ai le regret de dire qu'il s'agit d'une andouille sans talent, toujours prête à flatter Milady, au point de s'extasier sur sa pauvre collection d'œuvres d'art, laquelle consiste en un amoncellement chaotique de croûtes ignobles, qui masquent presque son tableau favori, un joli Mary Cassatt, et la seule autre œuvre digne de ce nom, un impressionnant dessin d'Odilon Redon, qui a nettement ma préférence.) 2 partage les appartements de l'Andouille et fait mine de ne pas en être mécontent. L'Andouille, aussi peu psychologue que son compagnon, a comme lui des vues sur KM. Dans un coin, ronge une âme en peine qui se révèlera plus tard être un certain Hugo Driver, dont il vaut mieux parler le moins possible. Invité à boire un verre, je marque un point pour le prolétariat en demandant un Spo-dee-o-dee, cocktail moitié vin rouge moitié gin, souvent servi à l'auberge paternelle. Quant à KM, elle prend un malin plaisir à laisser le moussoux pour commander un Top and Bottom meurtrier, mélange à parts égales de porto et de gin. On nous les sert en faisant la grimace.

Le dîner se compose lui aussi de doux et de raide en parts égales, car tandis que KM brille et que le magnifique 2 se montre résolument aimable, notre hôtesse ne cesse d'exalter l'âme germanique. Je détourne l'attention vers les tableaux. Mary Cassatt reflète son dîner, et les croûtes se voient portées aux nues, le détestable Fain se joignant à Miss W. dans cette tâche. Je fais une remarque au sujet du petit Redon, qui déplait à Milady, laquelle croasse qu'elle ne l'a exposé qu'en raison de la notoriété du peintre. Et que pense donc Miss Mannheim du merveilleux portrait qu'a fait Lockesly de ce paysan devant son berceau ? s'enquiert Georgina, qui cherche à redonner un ton convenable à la conversation. « Je pense, dit KM, à Aristote contemplant le buste de Mère. » « Oh, ma chère, minaudes Georgina, vous voulez sûrement dire... » « Cette brebis a bien une tête à s'appeler Denise », enchaîne KM, si bien qu'on en revient vite à la magnificence de tout ce qui est teuton.

Mark Foil releva les yeux et lança à Nora un regard presque contrit.

-Creeley employait ce genre de style quand il était bouleversé ou mal à l'aise, et l'alcool encourageait toujours son côté cabot. Il ne mentionne qu'un seul Spo-dee-o-dee, une boisson qu'il ne consommait que pour choquer ceux qu'il estimait snobs, mais je suis persuadé qu'il en a bu au moins trois. Bien entendu, il a adoré que la fille commande un Top and Bottom: ça signifiait qu'ils étaient de la même famille. Ils parlaient souvent de leurs « boissons d'étrangers ».

-Boissons d'étrangers? répondit Nora, surprise par cette nouvelle référence à Paddy Mann.

-Creeley tenait cette expression des musiciens qui venaient au bar familial, mais il voulait aussi dire qu'eux deux étaient des étrangers à Shorelands. La blague sur Aristote contemplant le buste de Homère a signé la fin de la jeune femme. En outre, Georgina n'était pas totalement obtuse: elle devait au moins sentir que Creeley la jugeait ridicule, si bien qu'il a lui aussi été mis à l'écart. D'ailleurs la situation qui s'est installée.

-Qu'est-ce que Driver? demanda Nora.

Deux coups puissants furent frappés à la porte. Andrew Martindale entra en tapotant le cadran de sa montre, l'air satisfait.

-Trente-trois minutes: c'est le record du monde. Comment nous portons-nous ?

-Je parle trop, comme d'habitude, répondit Foil en soulevant sa manche pour consulter sa propre montre. On a encore pas mal de temps si on ne traîne pas en chemin.

Martindale gagna un fauteuil, à l'autre bout de la pièce, s'y assit, croisa les jambes, et attendit.

-Où en étions-nous? s'enquit Foil.

-Au vol, dit Nora.

-Nous volions quelque chose ? intervint Martindale.

-Nous, non, mais Hugo Driver, oui. (Foil rouvrit le journal et en tourna les pages.) C'était quelques jours avant l'arrivée de Lincoln Chancel. Toutes sortes de malles, de cartons et même de meubles avaient été livrés à Raiponce et déposés dans la tour. Chancel avait insisté pour dormir dans son propre lit, si bien que ce dernier avait dû dormir en camion. On avait relégué l'ancien au sous-sol du Manoir. Chancel avait fait installer un téléscripteur pour se tenir au courant des cours de la Bourse. Dunhill lui avait envoyé une caisse de cigares. Un caviste avait posé un bar en acajou dans une pièce et l'avait garni de bouteilles. (Foil examina une page.) Voilà : la veille de l'arrivée de Chancel. En bon étranger, Creeley s'était envoyé de nombreux Top and Bottom en compagnie de Katherine Mannheim. Au milieu du dîner, il a dû quitter la table pour aller aux toilettes. Et qui trouve-t-il dans une situation délicate, au salon ? Ce bon vieux D&D, Hugo Driver, qui était sorti de la salle à manger sans que nul ne le remarque.

Au début, je ne l'ai même pas vu, et je ne l'aurais probablement pas remarqué du tout s'il n'avait pas inspiré assez d'air pour gonfler un ballon, avant de heurter le pied du canapé. Quand je me suis tourné vers la source de ces bruits, j'ai remarqué le sac brodé de KM qui glissait sur le dossier du canapé et s'immobilisait sur le siège en cliquetant. D&D, que je croyais encore à table, enveloppé dans son habituel désespoir nerveux, contournait le meuble en glissant quelque chose dans la poche droite de sa veste pied-de-poule miteuse. Il a rabattu la patte pardessus et a essayé de me faire face. Quelle créature pitoyable ! Je me suis immobilisé, lui ai souri, et, d'une voix très calme, je lui ai demandé ce qu'il faisait. Je crois bien qu'il a failli s'évanouir. J'ai affirmé que s'il remettait l'objet volé en place sur-le-champ, je ne le trahirais pas. Ce désagréable fou-nard a montré les dents et m'a informé que Miss Mannheim l'avait prié de lui rapporter une boîte à pilules se trouvant dans une poche intérieure de son sac, et que si je n'avais pas été fasciné par Rick Favor, j'aurais entendu leur conversation. J'avais vu KM murmurer quelque chose à D&D, lequel avait montré une joie désespérée devant une telle faveur, mais c'était tout. Il a produit la preuve de son innocence : une petite boîte à pilules en argent. Peu après mon retour des toilettes, à l'issue d'un dîner qui louangeait Nietzsche et Wagner, je me suis introduit dans la compagnie parfumée de « Rick (!) et de KM, pour leur dire ce que j'avais vu. KM a brandi la boîte à pilules, et 2 a insinué sans subtilité que j'avais imaginé le vol. J'ai imploré KM de regarder dans son sac, et

lorsqu'elle l'a fait, j'ai vu, au contraire de 2, une expression amusée se peindre sur ses traits. « Qui vole mon sac vole des ordures », a-t-elle remarqué. A présent remonté, ce cher 2 se préparait à prendre D&D d'assaut, mais il en a été empêché par KM, qui a dit que, non, rien ne manquait, du moins rien de valeur, et qu'après tout, D&D lui avait bien remis l'inestimable boîte, dont elle a alors sorti une minuscule pilule ivoire, qu'elle a logée tel un bonbon sous sa langue pointue.

-Mais quinze jours plus tard, alors que tout le monde courtisait Lincoln Chancel, Driver a glissé deux des pinces à sucre en argent de Georgina dans sa poche, et Creeley l'a vu faire, ajouta Foil. La première personne à qui il en a parlé a été Merrick Favor, lequel l'a traité de dingé, et lui a dit que s'il n'arrivait pas de calomnier Hugo Driver, il lui casserait la gueule.

-En parlant de dingés, intervint Andrew Martindale sur son lointain fauteuil, vous savez que le malade mental qui s'est évadé de prison au Connecticut est en cavale à Springfield? Dick Tart, c'est ça?

-Dart, croassa Nora, avant de s'claircir la voix. Dick Dart.

-Il était dans un motel, à l'autre bout de la ville. Quand les flics sont arrivés, tout ce qu'ils ont trouvé, c'est un cadavre charcuté dans une des chambres. Aucun signe de Dart. Le journaliste disait que le corps ressemblait à un cours d'anatomie.

Nora sentit la chaleur lui monter au visage. Foil la regardait avec attention.

-Vous ne vous sentez pas bien, Miss Eliot?

-Vous devez partir pour Provincetown et nous vous retardons.

-Arriver au cap Cod à l'heure, c'est moi que ça regarde. Vous dites que ça va?

-Oui, c'est juste que... (Elle tenta d'inventer une explication raisonnable à sa détresse.) J'habite à Westerholm, dans le Connecticut, et je connaissais certaines des victimes de Dart.

Andrew Martindale parut compatir, Mark Foil s'inquiéter.

-C'est terrible, pour vous. Vous avez déjà rencontré ce Dart?

-Brièvement, répondit-elle en tentant de sourire.

- Vous voulez qu'on fasse une petite pause?

- Non, je vous remercie. Je voudrais entendre la suite.

Foil baissa & nouveau les yeux sur le livre ouvert entre ses mains.

-Voyons si j'arrive & vous résumer ça. Lincoln Chancel est arrivé & la date prévue, et il a immédiatement transformé Hugo Driver en une sorte de domestique, l'envoyant faire des courses et l'exploitant de toutes les manières possibles. Driver paraissait se glorifier de cet emploi, comme s'il avait espéré le conserver après la fin du mois. Le pauvre Creeley se retrouvait sur la touche. Merrick Favor avait mentionné ses accusations & une ou deux personnes, si bien que Katherine Mannheim et lui ont perdu la faveur de leur hôtesse. Elle encore plus que lui, en fait, parce qu'elle s'est très vite absorbée dans ce qu'elle appelait sa « non-critique », et qu'elle a même manqué quelques dîners pour y travailler. Son attitude a été si mal perçue que tout le monde a pensé que Georgina ne tarderait pas & la mettre & la porte, comme elle l'avait parfois fait lorsqu'un invité l'avait énormément déçue.

« Un soir, ils ont tous participé & ce qu'on appelait « la cérémonie suprême », dans un endroit connu sous le nom de Vallon de Monty. Je n'en sais rien de plus, sinon que c'était ennuyeux. Tout ce qu'en dit Creeley dans son journal, c'est: « La cérémonie suprême, j'en blême encore, ravi que ce soit terminé. » Mais le lendemain, les jouissances ont commencé. Après le déjeuner, alors que Creeley se promenait dans les jardins, Merrick Favor est arrivé derrière lui et lui a tapé sur l'épaule. Creeley a failli tomber dans les pommes. Pendant une seconde, il a cru que Favor était nerveux et allait le frapper. Au lieu de ça, l'autre s'est excusé. Hugo Driver était bel et bien un voleur, du moins il l'en soupçonnait fort. Ensuite, il s'est expliqué.

« Favor avait suivi Katherine Mannheim dans le parc, en espérant lui parler seul & seule, mais chaque fois qu'elle s'asseyait un instant, un des autres hommes surgissait d'une ouverture dans la haie et prenait place auprès d'elle. Le dernier avait été Driver. Favor les avait vus échanger quelques mots, après quoi elle s'était éloignée. Il se préparait & la rejoindre, quand Driver avait remarqué qu'elle avait laissé son sac & main ouvert sur le banc. Favor s'était figé pour observer la suite. Driver avait regardé autour de lui (Foil imita les mouvements de tête d'un homme craignant d'être observé), et s'était rapproché du bagage. D'où il se tenait, Favor ne l'avait pas vu y fouiller, et D&D était assez

malin pour ne pas regarder ses mains, mais ce qu'il faisait 'tait 'vident. L'autre 'tait presque s♦r de l'avoir vu glisser quelque chose dans sa poche. Il avait donc quitt' sa cachette pour interpellier cette sale petite fouine. Driver avait ni' en bloc, ajoutant qu'il en avait assez de ces insinuations, et qu'il comptait s'en plaindre & Georgina. Et le voil& parti. Favor avait rapport' le sac & Miss Mannheim et lui avait fait part de ses observations. Apr'us avoir explor' le sac, elle avait 'clat' de rire, et d'clar': « Qui vole mes ordures vole des ordures. » La nuit suivante, elle a disparu. »

-Et juste avant, selon Favor, Driver lui avait vol' quelque chose dans son sac, r'p'ta Nora.

-Exactement. Elle n'est pas venue d'ner. Georgina, irrit'e, 'tait d'sagr'able avec tout le monde, y compris Lincoln Chancel. Tard le soir, Creeley est all' se promener, et il a crois' Chancel et Driver pr'us du cottage de Bill Tidy. Chancel a 't' extr'mement grossier avec lui: il lui a ordonn' d'arr'ter de fourrer son nez partout. Le lendemain soir, toujours pas de Katherine Mannheim, si bien qu'apr'us le d'ner, Georgina a men' tout son petit monde jusqu'& la Maison de Pain d'◆pice, sous pr'texte de savoir si son occupante n'tait pas malade. Chacun sentait que, & moins de trouver la jeune femme en proie & une fi'vre de cheval et trop faible pour quitter son lit, Georgina allait la mettre & la porte sur-le-champ. Ils ne l'ont pas trouv'e du tout. Elle s'tait envol'e entre l'apr'us-midi pr'c'dente et ce soir-l&. Creeley affirme que Georgina n'en a m'me pas paru surprise. Elle se conduisait comme si elle s'tait attendue & d'couvrir la porte ouverte et le cottage d'sert. « J'ai le regret de vous apprendre que Miss Mannheim a fait le mur », a-t-elle dit simplement. Et les choses en sont rest'es l&. Elle avait le num'ro de t'l'phone d'une des soeurs de Miss Mannheim. Elle l'a appel'e pour lui demander de passer prendre les quelques affaires demeu-r'es au cottage. La soeur est arriv'e le lendemain. Elle n'avait aucune id'e o' Katherine avait pu pas-ser: elle n'tait pas chez elle, & New York, et n'avait contact' aucun membre de sa famille. C'tait quelqu'un d'impr'visible, & qui il 'tait d'j& arriv' de dispara'tre d'endroits o' elle se sentait mal & l'aise. Mais sa soeur 'tait tr'us inqui'te.

-Elle avait peur qu'elle ne soit morte, devina Nora.

-Vous avez entendu dire qu'elle avait le coeur fragile. Sa soeur craignait qu'elle n'ait eu une attaque en plein milieu de la for't, si bien qu'elle a insist' pour appeler la police. Georgina 'tait furieuse, mais elle a capitul'. Durant un ou deux jours, les flics de Lenox ont interrog' les invit's et les domestiques de Shorelands. Ils ont fouill' le

parc et les bois. Finalement, il est apparu clairement que la jeune femme s'y était enfuie, et une semaine plus tard l'acte s'est terminé.

-Et ensuite, il y a eu toutes ces morts, dit Nora.

-Une véritable pandémie. Georgina devait penser que sa propriété avait besoin d'un coup de neuf, parce qu'elle a aussitôt fait procéder à un tas de rénovations onéreuses, mais ces drames ont jeté une ombre très nette sur Shorelands.

-A force, il va y en avoir une sur nous aussi, remarqua Andrew Martindale.

-Encore une minute. (Foil consulta sa montre et sauta un bon nombre de pages.) Je vais vous lire un passage de la fin, afin que vous en sachiez autant que moi sur la mort de Creeley. (Il releva les yeux.) Si vous apprenez quoi que ce soit qui pourrait l'éclairer un peu, j'aimerais beaucoup être tenu au courant. Je sais que c'est peu probable, mais je tiens tout de même à vous le demander.

-Je vous ferai part de tout ce que je trouverai, assura Nora.

-C'est tellement énigmatique. Voilà ce que Creeley a écrit dans son journal trois jours avant de se suicider:

D'un seul coup, un rayon de lumière perce la dépression dans laquelle je me trouve depuis mon départ de Shorelands. Il semble qu'il y ait finalement de l'espoir, et il surgit d'une source très inattendue. On s'intéresse à moi en haut lieu ! Quelle bénédiction, si tout se passe comme prévu.

Et ensuite, ceci, le lendemain:

Rien, rien, rien, rien, rien. Terminé. Foutu. J'aurais dû le savoir. Au moins, je n'ai pas d'lire devant MF. Qu'il est donc cruel de ne pas être écrit que pour être effacé.

-Voilà, c'est tout, il n'a plus jamais rien écrit. Je ne lui ai pas parlé, durant ces jours-là. Quand j'essayais de l'appeler, l'opératrice me disait

que son t'l'phone 'tait d'croch', si bien que je le supposais en train de travailler. Je savais qu'il avait 't' malheureux durant tr'us longtemps, et il 'tait rassurant de le penser en plein boulot. Toutefois, il ne laissait jamais passer trois jours sans me dire au moins un mot. Le lendemain, comme je n'arrivais toujours pas à le joindre, je me suis rendu à son appartement apr'us mon dernier rendez-vous. (Foil marqua une pause.) C'tait une journ'e sombre et laide. Glac'e. On avait eu un hiver terrible. Je crois bien qu'on n'avait pas vu le soleil depuis un mois. Je suis arriv' à son immeuble. Il occupait la moiti' sup'rieure d'un duplex, avec une entr'e s'par'e. Une fois sorti de voiture, j'ai grimp' sur un remblai de neige et j'ai observ' ses fen'tres. Toutes les lumi'res 'taient allu-m'es. J'ai mont' les marches du perron, et j'ai sonn' à la porte. Ses voisins du dessous, les propri'taires, 'taient sortis tous les deux, et j'entendais leur chien aboyer. Ils avaient un colley du nom de Lady-tr'us nerveux, comme tous les colleys. C'est vraiment lugubre, un chien qui aboie dans une maison vide, vous savez. Creeley n'a pas r'pondu. Je me suis dit qu'il avait mont' la radio pour couvrir les cris de l'animal, comme il 'tait oblig' de le faire plusieurs fois par jour. Il s'en moquait: il 'coutait toujours de la musique en travaillant. Le seul probl'me du volume sonore 'tait que parfois, il n'entendait pas la sonnette. J'ai insist' un peu, et puis, comme il ne descendait toujours pas, j'ai ouvert avec ma clef: j'avais l'habitude.

« D'us que j'ai mis les pieds dans le couloir, j'ai entendu la radio qui braillait Let's Dance, le morceau de Benny Goodman. C'tait un de ces concerts en direct, comme on en diffusait à l'poque. J'ai mont' les marches en appelant Creeley. Lady devenait compl'tement dingue. Avant d'arriver en haut de l'escalier, j'ai senti quelque chose. J'aurais d' reconnaître l'odeur tout de suite. J'ai ouvert la porte du salon, mais il n'y 'tait pas là. J'ai hurl' son nom et coup' la radio. Ce bon Dieu de colley s'est mis à aboyer encore plus fort. J'ai frapp' à la porte de la salle de bains, puis visit' la cuisine. Ensuite, j'ai essay' la chambre.

« Creeley 'tait sur son lit. Il y avait du sang partout. Partout. Il s'y 'tait servi du fusil de chasse que son p're lui avait offert pour ses seize ans dans l'espoir de l'int'resser à des divertissements masculins. Je me suis retrouv' en 'tat de choc. Carr'- ment bloqu'. Il m'a sembl' que je restais là un bon moment, mais ça n'a pas pu durer plus de deux minutes. J'ai fini par appeler la police et j'ai attendu son arriv'e comme un robot. C'est tout. Autant que j'aie essay'-et Dieu sait si j'ai essay'-, je n'ai jamais compris pourquoi il avait fait ça. »

-Eh bien, moi, je comprends pourquoi il a fait ça.

Harwich sortit de l'allée pour prendre Oak Street, et haussa les épaules à plusieurs reprises, comme s'il avait voulu chasser l'atmosphère des trente dernières minutes. Il se pencha pour s'observer dans le rétroviseur et lissa les boucles grises de ses tempes.

-Mark est un brave type, mais il refuse de voir la vérité.

Nora désigna une allée, de l'autre côté de la rue.

-Arrête-toi là.

-Hein ? fit-il en se tournant vers elle.

-Je veux les voir partir.

-Tu veux... Oh, je comprends. (Il s'arrêtait auprès de l'allée, qui s'étendait entre deux murs de pierre, et y pénétra en marche arrière.) Tu vois ? Tu crois que je ne comprends pas, mais je comprends tout.

-C'est bien, approuva Nora.

-Tu veux sûrement qu'ils s'en vont sans problème.

-Je suis contente que ça ne t'ennuie pas.

-Je n'ai pas dit que ça ne m'ennuyait pas. C'est juste que je suis quelqu'un de très serviable.

-Alors, dis-moi pourquoi Creeley Monk s'est suicidé.

-C'est évident. Ce type était au bout du rouleau. D'abord, c'était un fils d'ouvrier qui faisait semblant d'être de la haute. Dès l'instant où il est arrivé dans cette école, sa vie n'a été qu'une comédie. Pour couronner le tout, il n'a pas confirmé son succès initial. Shorelands était censé l'élever à un niveau supérieur, et personne n'a voulu de son deuxième bouquin. Une vague marque d'intérêt l'envoie dans les nuages, et quand ça ne marche pas, il se retrouve complètement démoli. Il sort le fusil du placard et il en finit. Simple.

Cette dissection habile et rapide comme l'éclair, telle celle d'un cadavre sous un scalpel, irrita Nora plus qu'elle ne l'aurait dû. Harwich réduisait le récit de Mark Foil au compte rendu d'une affaire classée.

-Tu t'en es bien sortie, poursuivit le médecin. Mais il y a quand même le petit problème du directeur littéraire qui se révèle faire partie de la famille. Tu as entendu ? On l'a rencontré une ou deux fois.

Mark ne va pas tarder à savoir que ton bouquin n'est qu'un cran de fumée, et il va me poser un tas de questions.

-Ce n'est pas si grave. J'ai dit que j'avais un contrat et il s'avère que je n'en ai pas. J'écris le livre avant de le proposer à un éditeur.

-Il m'a mis quand même dans une position délicate. Tiens ! Les voilà, sains et saufs. (Il désigna de la tête une longue voiture grise, élégante, qui descendait Oak Street.) Une totale insouciance, comme d'habitude.

-Tu ne les aimes pas, hein ?

-Qu'est-ce qu'il y a à aimer ? explosa-t-il. Ces deux mecs vivent dans un monde où on s'occupe de tout pour eux. Ils sont tellement suffisants, tellement mignons, tellement satisfaits d'eux-mêmes, et ils se barrent au cap Cod dans la nouvelle Jaguar de Martindale pendant que ses patients grimpent au mur.

-Je le croyais à la retraite.

-Mark est à la retraite, sauf pour les événements importants, les commissions d'état et les comités nationaux. Pour autant que je le sache, Andrew, lui, a environ six emplois. Chef du service de psychiatrie ici, prof de psychiatrie là, chef de ceci et de cela, une grande clinique privée emplit de peintres et d'écrivains célèbres, plus ses livres. Le Territoire mental du patient au bord de la folie, Le Texte de la psychanalyse, William James, L'Expérience religieuse et Freud. J'oublie les autres.

Harwich sortit de l'allée, jouissant de l'étonnement de sa compagne.

-Je croyais... (Nora n'avait pas envie d'admettre ce qu'elle avait cru.) Comment peut-il se permettre de prendre un mois de vacances ? Oh, j'oubliais, on est en août : tous les pys vont au cap Cod.

-Exact, mais Andrew, lui, passe son mois de vacances à diriger une clinique de Falmouth. Et à écrire. Il est très occupé. (Le chirurgien lui lança un regard de côté, la jaugeant.) Toi aussi, tu devrais prendre des vacances, au lieu de te balader comme ça, alors que ton dingue est en liberté. Et il ne sert à rien de chercher ce Tidy.

-Qu'est-ce qui est arrivé à Katherine Mannheim, à ton avis ?

-Facile. Tout le monde a cru qu'elle s'était enfuie ou qu'elle était morte dans les bois. Personne n'a pensé que les deux pouvaient être

vrais. Elle traverse la forêt en pleine nuit, en portant une valise trop lourde pour elle, un hibou lui fait peur, et vlan ! Deux flics demeure's font semblant de la chercher, et, surprise, surprise, ils ne la trouvent pas. Je ne suis jamais entré à Shorelands, mais je suis passé devant : cinq cents hectares de forêt vierge. Il aurait fallu une armée pour la trouver, et encore.

-Tu dois avoir raison, admit-elle, en regardant distraitement les maisons de banlieue se rapprocher les unes des autres, tandis que les propriétés se recroisaient, et qu'y poussaient les balançoires, les piscines pour enfants et les bicyclettes qu'elle avait vues tant-dis que Dick Dart les emmenait à Springfield dans la voiture d'Ernest Forrest Ernest. Oh, mon Dieu ! (Harwich lui jeta un coup d'oeil inquiet.) Je sais pourquoi Lincoln Chancel est allé à Shorelands.

-Le fric, je te dis.

-Pas vraiment. Il essayait de rallier Georgina Weatherall à sa cause fasciste, le Mouvement Américaniste. Chancel soutenait les nazis en secret. Il avait rassemblé une bande de milliardaires qui partageaient ses idées, mais ils ont été obligés de se tenir tranquilles pendant la guerre. Dans les années cinquante, je crois que Joe McCarthy les a récupérés en jouant de leur anticommunisme, et qu'ils n'ont pas pu faire autrement que d'accepter.

Le médecin la regarda avec suspicion.

-Je dois admettre qu'avec toi, on ne s'ennuie pas. Laisse-moi t'emmener dîner, ce soir. Je connais un chouette restaurant français, à la sortie d'Amherst. Ça fait une petite trotte mais ça vaut le coup : cuisine incroyable, chandelles, vins capiteux. Personne ne nous verra, et on pourra avoir une longue conversation.

- Tu as peur que quelqu'un nous voie ?

- Il ne faut pas te montrer. En attendant, je vais commander une pizza : il n'y a pas grand-chose à manger, à la maison. Tu peux faire la sieste pendant que je suis à l'hôpital. Ne réponds pas au téléphone et n'ouvre à personne, d'accord ? On va tenir le monde à l'écart pendant un moment, et refaire connaissance.

Nora s'appuya au dossier de son siège et ferma les yeux. Instantanément, elle se retrouva dans une clairière qu'entouraient de hautes pierres dressées. Devant un bureau en acajou sculpté, entre deux des monolithes, Lincoln Chancel comptait de l'argent qu'il disposait minutieusement en piles. Il releva la tête et la regarda d'un

air m'chant. La scène suait le mystère et le chagrin. Nora remua et se réveilla sans avoir eu l'impression de s'endormir. Longfellow Lane défilait derrière les vitres tel un décor de cinéma.

-Pour l'instant, tu as besoin qu'on prenne soin de toi, disait Harwich.

Il appuya sur un bouton fixé à son pare-soleil afin de relever la porte du garage, et il se gara près de la Ford de Sheldon Dolkis. A peine descendu de voiture, il manœuvra un interrupteur mural, et le lourd panneau se rabassa bruyamment. Quand il claqua sur le bouton, une ampoule nue, au plafond, s'éteignit. Nora était presque trop stupide pour bouger. La silhouette vague de Harwich passa devant le véhicule pour gagner l'autre côté du garage.

-Qu'est-ce que ça va? demanda-t-il en ouvrant une porte de communication.

Une flaque de lumière grise effleura son torse et changea sa chevelure en un bouriffement argenté.

-Je ne me rendais pas compte que j'étais aussi fatiguée.

Nora se forçait à quitter un siège au confort remarquable, et s'aperçut qu'une petite forme évoquant une hirondelle blanche s'était perchée sur le capot de la voiture. Non: pas un oiseau, mais une femme ailée, prête à prendre son essor. Cela signifiait quelque chose, mais quoi? Ah, oui! Sans blague? Dan Harwich roulait en Rolls-Royce. C'était tout de même étrange: plus elle sombrait, plus elle voyait du luxe autour d'elle. La porte se referma avec le claquement rassurant d'une porte de chambre forte. Nora dépassa Harwich et pénétra dans la maison.

-Toute ta fatigue te retombe dessus, commenta-t-il, derrière elle.

Il lui posa sur l'épaule une main compatissante, la dépassa dans l'entrée étroite, lui donna un baiser léger, et lui fit traverser la cuisine pour rejoindre le salon où elle demeura, gênée, au milieu d'un babillement, tandis qu'il se hâtait de tirer une cordelette afin de rabattre d'un coup les rideaux devant la fenêtre en saillie.

-On va t'installer, dit-il, en la poussant délicatement jusqu'en haut de l'escalier.

Ils dépassèrent le placard à linge et pénétrèrent dans la chambre d'amis. L'ayant conduite jusqu'au lit, Harwich la laissa s'allonger et lui retira ses chaussures. Elle bâilla à nouveau, longuement.

-Dans la bagnole, tu as dormi dix minutes.

-C'est pas vrai, protestat-elle, infantile.

-Si, c'est vrai, r'pondit Harwich sur le m̃me ton. Mais ce n'̃tait pas un sommeil paisible. Tu faisais tout un tas de bruits prouvant que ̃a n'allait pas.

Il commeña ̃ lui masser la plante du pied droit.

-C'est super.

-Enl̃ve ton T-shirt et d'boutonne ton jean. Je t'aiderai ̃ l'̃ter.

-Non.

Elle agita la t̃te de droite et de gauche sur l'oreiller.

-Tu seras plus ̃ l'aise. Ensuite, tu pourras te mettre sous les couvertures. Je suis m'decin, ma vieille, je sais ce qu'il te faut.

Ob'issante, elle s'assit et fit passer pardessus sa t̃te le T-shirt blanc ̃ col en V, le retournant dans la manoeuvre. Elle le jeta vers son compagnon.

-Mignon, ton sous-tif, appr̃cia-t-il. D'fais-moi ce jean.

Tout en protestant, elle se rallongea, d'fit le bou-ton, descendit la fermeture ̃clair et baissa le pantalon sous ses hanches. Harwich en saisit les jambes et tira. Le ṽtement glissa vivement sur les cuisses, les genoux, puis les pieds de sa propri'taire.

-Et la culotte assortie ! Une vraie gravure de mode. (Le m'decin souleva draps et couvertures afin qu'elle p̃t se glisser en dessous, puis il la recouvrit et la borda.) Et voil̃, ma grande.

-Quel mec, s'entendit-elle articuler, avant de rouvrir les yeux pour ajouter: Laisse-moi environ une heure, d'accord?

Ses propres paroles lui paraissaient lointaines. Des bandes de couleurs molles s'chappaient lentement des rares objets visibles ̃ travers les fentes de ses paupĩres-parmi lesquels Dan Harwich, qui se dirigeait vers la porte.

Le vaste cercle herbu d'limit' par les hautes pierres ressemblait ̃ une sc̃ne de th̃tre. Nora s'avaña, tandis que Lincoln Chancel entourait de bandes de papier les liasses pos'es devant lui, qu'il

plaçait ensuite une $\aleph$ une dans une sacoche, avec autant de soin que s'il s'agissait d'œufs frais. Il lança $\aleph$ sa visiteuse un regard acéré, mécontent, avant de reprendre sa tâche.

-Tu n'as rien $\aleph$ faire ici, dit-il, paraissant s'adresser $\aleph$ la sacoche.

Il était encore plus vilain que sur la fameuse photographie, ou sa laideur pouvait être imputable $\aleph$ la couleur. Elle se relevait $\aleph$ présent absolue, au point qu'elle devenait impressionnante.

-Tu n'as aucune énergie. Un ou deux checks, et te voilà $\aleph$ genoux, en train d'implorer. « Aide-moi, papa, je n'y arrive pas toute seule. » Pitoyable. Quand on te parle, tu n'entends que ce que tu sais déjà.

-J'ai compris pourquoi vous êtes allés à Shorelands, répondit-elle, en masquant de son mieux sa peur et son impuissance.

-Considère-toi comme mise $\aleph$ la porte. (Il lui lança un coup d'œil triomphal, froid et féroce, sortit un gros cigare de sa poche de poitrine, en trancha l'extrémité d'un coup de dent, et en approcha l'allumette qui venait de surgir entre ses doigts.) Rentre chez toi. Ce n'est pas un travail de petite fille.

-Allez vous faire foutre.

-Je préférerais te foutre, toi. (Il lui sourit tel un dragon $\aleph$ travers un crâne de fumée.) Encore que tu sois trop osseuse $\aleph$ mon goût. De mon temps, on aimait les femmes opulentes-féminines, comme on disait. Des nichons en obus, des fesses où on pouvait plonger les mains. Des femmes qui nous faisaient dresser le grand mâle et qui n'en avaient jamais assez. Il y en a une autre sorte que j'aimais bien, aussi: les minuscules. Tous les hommes forts ont envie de se taper un petit machin comme ça. Quand on monte dessus, on a l'impression qu'on va leur casser les os ou les ouvrir en deux. Mais tu n'as pas ce type-là non plus.

-Le type Katherine Mannheim.

Il tira sur son cigare et souffla un rond de fumée tremblant qui dégageait une odeur de feuilles pourries.

-Celle qui a filé. (Au lieu de se déformer et de s'élever, le rond s'élargit et commençait à dériver vers Nora.) Cette petite salope avait encore moins de manières qu'une pute.

La fumée flotta jusqu'au centre du cercle herbu, s'immobilisa, et se

dissipa. Comme si son interlocutrice avait d'jà ob'i & son ordre et s'en 'tait all'e, Chancel claqua le fermoir de la sacoche au-dessus de la dernièr liasse. Une question s'y leva dans l'esprit de Nora. Que vous a-t-elle dit...

-Que vous a-t-elle dit au moment où on prenait la photo ?

Il leva les yeux vers elle et referma les livres sur son cigare.

-Qui ça ?

-Katherine Mannheim.

-Je l'ai gracieusement invit'e & s'asseoir sur mes genoux, et elle a r'pondu: « D'jà que je vois vos verrues, je ne tiens pas en plus & les sentir. » Tidy et ce connard de Favor se sont marr's. Même la p'dale a souri, et aussi ce poseur avec un nom bizarre. Austryn Fain. Non mais, franchement, qu'est-ce que c'est que ce blaze ? (Il pointait vers elle son nez incroyable, telle une arme.) Tu ne sais rien du tout. Tu ne lis même pas les livres qu'il faut. Tire-toi. Va te perdre dans la forêt.

Elle poussa un cri, et d'couvrit dans l'ombre le visage rassurant d'Harwich, pench' sur elle.

-Eh, ça fait mal, protestat-il en souriant. Tu m'as donn' un coup de pied.

-D'sol'e. Cauchemar.

Une longue jambe frôla les siennes. Elle plissa les yeux.

-Tu fais toujours autant de bruit en dormant ?

-Sors de ce lit. Qu'est-ce que tu fous là ?

-J'essaie de te calmer. Allez. Il n'y a que moi. (Nora se laissa retomber sur l'oreiller.) Personne ne te fera de mal. Le Dr Dan est là pour s'en assurer. (Il se rapprocha d'elle et lui glissa sous la tête un bras couvert d'une manche de chemise en coton.) En tant que médecin, je considère que tu as besoin de te serrer contre quelqu'un.

-C'est vrai.

Elle lui fut reconnaissante de cette simple attention.

-Ferme les yeux. Je m'en irai quand tu dormi-ras.

Elle pivota entre ses bras et logea un coin d'oreiller entre sa tempe et l'épaule d'Harwich. Il caressa ses cheveux, puis un de ses bras nus.

-Ton opération, murmura-t-elle.

-J'ai le temps.

-Je n'arrive pas à dormir dans la journée, protesta Nora, qui se fit mentir en quelques secondes.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Harwich lui passait une main chaude sur le bras et lui remontait les couvertures jusqu'aux épaules. Divers cadrans et indicateurs internes, pas entièrement subjectifs, l'informèrent qu'elle avait dormi durant une assez longue période. Quelle heure était-il ? Dick Dart avait-il été arrêté depuis qu'ils avaient quitté Mark Foil ? Le médecin lui entourait la taille d'un bras.

- Tu ne dois pas opérer bientôt ? demanda-t-elle.

- Ça m'a pris moins longtemps que je n'aurais cru.

- Ça s'est bien passé ?

- Oui, à part que le patient est mort. (Elle se tourna vers lui et le découvrit souriant, la tête appuyée sur une main.) Je plaisante. Barney Hodge a encore le temps de massacrer mille fois les greens du country club.

-J'ai dormi combien de temps ?

-Presque toute la journée. Il est dans les cinq heures et demie.

-Cinq heures et demie ?

-Je suis passé te voir en rentrant. Tu étais complètement dans le cirage, mais calme. Je commençais à me dire que tu refaisais la guerre à chaque fois que tu t'endormais.

-D'après Davey, c'est exactement ça.

-Pas chez moi. (Il se pencha et lui effleura le front des lèvres.) Ma maison te réussit.

-Toi aussi, dit-elle.

-J'aime & le croire.

Il lui releva le menton d'une main et l'embrassa doucement sur les lèvres.

-Tu es un hôte parfait.

-Et toi une parfaite invitée.

Il l'embrassa & nouveau, plus longuement, avec bien plus d'insistance.

-Je ferais mieux de sortir du lit avant qu'on fasse une bêtise, dit-elle, soulagée qu'il fût habillé, avant de remarquer son épaule nue, au-dessus du drap. Tu as enlevé ta chemise.

-Je suis plus & l'aise, ça va vite de la froisser et, en plus, mettre une chemise avec toi, ça ne m'a pas paru gentil. (Il l'attira vers lui, et murmura :) Un slip non plus. (Elle se raidit.) Il n'y a que nous, ici. On n'a pas besoin de répondre au téléphone ni d'aller ouvrir la porte. Et si on passait un peu de temps ensemble ? J'ai envie qu'on se fasse des câlins. Tu es vraiment super, et puis on s'aime bien, non ?

-Attends, attends! s'exclamat-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

Il lui sourit.

-Un des grands avantages de notre extraordinaire liaison, c'est qu'on finit toujours au lit. Toi, tu t'en vas par monts et par vaux pour tout mettre & feu et & sang, pendant que je reste dans mon trou et que j'épouse n'importe qui, sans doute par ennui, mais tôt ou tard, tu débarques dans ma vie comme une explosion et on recharge nos batteries. C'est pas vrai, peut-être ?

-La vache, fit Nora.

-C'est toujours pareil, sauf que cette fois tu es plus belle que jamais. Tu as un tas de soucis...

-Peut-on appeler ça des soucis ?

-Et tu viens tout droit ici, parce que tu sais que ta place est avec moi. On est dans une petite bulle de temps, juste nous deux. A l'intérieur, on s'aide, on se soigne. Quand on est guéri, on retourne & nos petits problèmes de merde.

-Je n'en suis pas sûre, dit Nora. Bouge pas: il faut que j'aille aux

toilettes avant de prendre la moindre d'cision.

-Toutes les d'cisions ont t' prises il y a bien longtemps, assura Harwich. ♦a, c'est seulement les cons'quences.

Une 'motion puissante que Nora ne parvint pas à identifier s'empara d'elle, la fit sortir du lit et l'emporta vers la salle de bains.

-Je ne bouge pas, je t'attends, lanāa le m'decin mais elle l'entendit à peine.

Elle verrouilla la porte et s'assit sur les toilettes. La chaleur lui tait mont'e au visage. Alors même qu'il lui faisait naître des larmes dans les yeux, le sentiment qui l'oppressait refusait de d'voiler son nom. Harwich voulait prendre soin d'elle, et elle en avait besoin. Voilà au moins qui paraissait exact.

-Mais je n'ai pas besoin de me faire sauter, chuchota-t-elle pour elle-même. Je n'ai pas besoin qu'il me baise.

Elle tira la chasse d'eau. Son regard explora les objets pos's sur les 'tagères, le bonnet de douche pendu, l'ypais peignoir d'hôtel, le shampoing et le démaillant, le parfum.

-Oh, bon Dieu, que je suis con, réalisa-t-elle.

Elle se leva, se lava les mains et s'enroula dans le peignoir, tout en voyant ses sentiments changer de position. Le plus fort de tous ni l'humiliation, ni le chagrin, ni le regret, ni même le spectre de sa vieille tendresse pour Dan Harwich, mais la simple colère-la renvoya dans la chambre pour affronter le m'decin.

-C'est pour protéger quoi? s'enquit-il, parlant du peignoir.

-Le respect de moi-même, dit-elle. Aussi d'la-br' soit-il.

-Oh, allons, Nora. Assieds-toi et parle-moi. Je veux t'aider.

-Tu m'as aid'e, admit-elle en se dirigeant vers la chaise où il avait pos' ses vêtements. (Le jean de Harwich reposait au sommet de la pile; sa chemise sur le dossier, telle une veste.) Tu m'as ouvert ta porte, tu m'as nourrie et tu m'as permis de voir Mark Foil. Je t'en suis reconnaissante. Merci, Dan.

-Tu n'es pas reconnaissante, tu es furieuse. Je comprends, Nora. Tu as vécu une expérience terrible et tu en subis encore les effets. Tu crois

que tu ne peux faire confiance à personne, et quand j'essaie de te r'conforter, toutes tes alarmes internes se d'clenchent. D'un seul coup, tu te dis que tu ne peux pas me faire confiance, à moi non plus. Je vois bien que c'est en partie ma faute.

A mi-chemin de la chaise, elle se retourna vers lui, croisant les bras autour du torse.

-Quelle partie, Dan ?

-Je consid'ère trop de choses comme acquises.

-♦a, c'est un fait.

-Je veux dire: je ne croyais pas que tu pouvais te m'prendre à ce point-là sur mon compte. Je te jure que je n'avais pas l'intention de te forcer à faire quoi que ce soit.

-Et un des avantages de notre liaison, c'est qu'on se retrouve toujours au lit. Alors, quand je me sentirai bien, en s'curité, tu m'aideras vraiment: en couchant avec moi.

-Il faut voir les choses en face, Nora: on finit bel et bien toujours au lit, et après, on se sent mieux.

-Tu te sens tellement mieux que tu te maries. Tu as des petites amies en permanence, hein, Dan ? Quand ton 'pouse finit par s'en apercevoir et par s'en lasser, le nom de sa remplaçante est pr'nt à être inscrit sur l'accord pr'nuptial. La première fois que je suis venue ici, tu m'as ramen'ée pour qu'Helen me voie, pour lui donner une excellente raison de se bar-rer vite fait. Comme ça, tu pouvais 'pouser Lark. Tu ne pouvais pas m'pouser, moi: je suis trop dingue.

-Tu ne voudrais pas de ma vie. Elle n'est pas assez mouvement'ée pour toi. (Nora se d'tourna, alla jusqu'à la chaise, et enfila son jean sans regarder Harwich.) Je suis fou de toi. Je trouve que tu es une femme extraordinaire.

-Tu n'as pas la moindre idée de qui je suis. Je suis ton amour de vacances. (Elle boucla son jean et se d'barrassa du peignoir. Qu'il se rince l'oeil s'il en avait envie.) Le chaos que j'apporte dans ta petite existence 'go'ste et ennuyeuse te s'duit, mais tu n'en veux pas trop. C'est zimboum-paf avec la petite bon-niche un peu timbr'ée, mais quand la fête est finie, on retourne voir une fille de bonne famille. (Elle se battait avec son T-shirt, tentant de le remettre à l'endroit, mais, dans son agitation, ne r'ussissant qu'à faire passer l'ensemble du

vitement dans une manche. Elle l'en retira, irritée, et parvint enfin à ses fins.) Comme celle qui a laissé ses affaires dans la salle de bains, celle qui t'a appelé deux fois ce matin, celle qui emporte des petits souvenirs des hôtels où vous allez quand vous partez en week-end ensemble.

-Toute la fiction du monde ne se trouve pas dans les romans, remarqua-t-il, merveille.

-C'est la même qui t'a appris qu'elle allait venir ici, tout à l'heure, quand tu as brusquement changé d'avis et décidé de me déménager chez Mark Foil. Tu t'es dit que tu pouvais bien éviter la troisième Mrs Harwich pendant un jour ou deux. Ce serait trop risqué de me garder ici beaucoup plus longtemps, non ?

Le médecin, assis dans le lit, les bras autour des genoux, la contemplait avec une expression légèrement perplexe, à moitié amusée. Il hésita manifestement avant de parler, comme pour s'assurer qu'elle avait enfin terminé.

-Tu veux bien arrêter de fantasmer et écouter la vérité ?

-La seule chose que je ne comprends pas, c'est pourquoi elle ne dort pas avec toi. ♠a, ça m'échappe vraiment. Elle ronfle comme un cochon, ou vous vous réservez les grandes nuits d'amour dans ton lit pour après le mariage, histoire de conserver le symbole ?

Harwich prit une inspiration profonde, se pencha en avant et ouvrit les mains, les paumes vers le haut, image même de la raison bafouée.

-Le tableau que tu es en train de peindre est une pure invention. Ce n'est pas réel. Rappelle-toi que Dick Dart t'a tapé sur le crâne. Tant que tu garderas à l'esprit qui je suis, le vrai moi, et non le monstre que tu viens d'inventer, je serai aussi patient et aussi coopératif que possible. Tu ne peux peut-être pas l'accepter en ce moment, mais c'est la pure vérité.

Voilà qui rappelait à Nora ses vieux sentiments pour lui. Ces paroles raisonnables, ce regard droit, bon, affectueux, semaient le doute en elle. C'était Harwich, se répétait-elle. Trois ans plus tôt, elle s'était jetée à son cou. Pouvait-elle lui reprocher de l'avoir rattrapé ? Il avait raison : elle l'avait volontairement aidé à précipiter la ruine de son premier mariage.

-Dis-m'en plus, demanda-t-elle.

-Je ne te reproche pas de m'en vouloir, pour Lark. Mais j'ai t' honnêtement: je t'ai dit que je la voyais d'jà la dernière fois que tu es venue. Je ne peux pas prétendre avoir t' fidèle, parce que je ne l'ai pas t'. D'accord? J'avoue. Je suis volage. Je m'ennuie. J'ai besoin de ce que tu as, de cette... 'ner-gie. Mais sincèrement, je n'ai pas de nouvelle femme qui attend en coulisses. C'est la pure vérité.

-Alors, & qui sont tous ces produits, dans la salle de bains ?

Il d'tourna les yeux un instant, pensif, puis la regarda & nouveau en face.

-D'accord. Mais rappelle-toi que je ne suis absolument pas obligé de m'expliquer sur ce sujet ni sur aucun autre. Tu en es bien consciente ?

-Explique, alors.

Sa certitude et sa colère refluaient.

-Bon Dieu, Nora, je ne suis pas un moine. Et au cours de mon existence 'goïste et ennuyeuse, il m'est apparu de temps & autre que certaines femmes pr'- furent nettement disposer d'une salle de bains s'pa-rée. Alors, je mets des brosses & dents et d'autres trucs dans celle-ci, au cas où.

-Tu n'as pas changé d'avis sur notre visite & Mark Foil parce que ta nouvelle copine t'a dit qu'elle arrivait ?

-Je ne t'en veux pas de te m'fier des hommes après ce qui t'est arrivé ces derniers jours. Et je sais que le fait de m'être mis au lit avec toi ne plaide pas en ma faveur, mais je te jure que je n'avais pas l'intention de t'obliger & coucher avec moi. J'espère que tu me crois.

Elle soupira.

-Honnêtement, Dan, j'ai failli...

Dans l'autre chambre, le t'l'phone sonna, une fois, deux fois. L'expression de Harwich passa de la diplomatie parfaite & l'irritation, avant de parvenir & une assez bonne approximation d'indifférence innocente. La sonnerie retentit une troisième fois.

-Tu ne réponds pas ?

-Ce dont on parle est plus important.

-C'est peut-être l'hôpital.

-C'est juste un emmerdeur, crois-moi.

Le t'l'phone lointain continua de sonner: une cin-quième fois, une sixième... une neuvième, une dixième.

-Tu n'as pas de r'pondeur?

Le m'decin soutint le regard de Nora une ou deux secondes, sans expression.

-J'ai coupé celui de cette ligne-là.

-Pourquoi? (Elle vit le calcul, l'agacement et une sorte de m'fiance apparaître sur le visage de Harwich.) Pourquoi, Dan?

Le t'l'phone cessa de sonner.

-Je suppose que ce n'aurait pas une si bonne idée que ça, admit-il. Mais après tout, personne n'est parfait.

-Espèce de salaud! (Nora avait l'impression d'avoir reçu un coup de poing à l'estomac.) R'pugnant petit menteur! (La sensation s'intensifia.) Tu as presque failli me convaincre de retourner au lit avec toi.

-Fais-le. Quelle différence? ♦a nous regarde tous les deux. Que les autres aillent au diable.

-Tu crois encore avoir une chance, hein ?

-R'fl'chis un peu. Je m'nageais tes sentiments. D'accord, j'ai une copine. Je la connais depuis deux mois, et elle dort ici de temps en temps. Je ne sais pas encore si je vais l'pouser. Puisque je ne suis pas prêt à la laisser s'interposer entre nous, pourquoi le serais-tu ?

Elle le contempla avec une totale stup'faction.

-Tu es vraiment le dernier des salauds. Je me demande ce que tu... Non, je le sais déjà.

-Tu sais ce que je pense de toi ? Non, j'en doute beaucoup. Mais ne perds pas de temps à te le demander: monte dans ta bagnole et fous le camp. Au point où on en est, je ne vois pas bien l'int'rêt de prolonger la situation. Tire-toi. Content de t'avoir connue. Enfin, je crois.

Elle envisagea de lui jeter un objet lourd au visage, puis réalisa avec un triste sursaut, vaincue, qu'il n'en valait pas la peine.

-Tu veux bien répondre à une question ?

-Si tu insistes.

-Pourquoi est-ce que cette fille dort ici, et pas dans ta chambre ? Je ne pige pas.

-A cause des oreillers, si tu tiens à le savoir.

-Des oreillers ?

-Elle est allergique aux oreillers en plume, et ce sont les seuls sur lesquels je puisse dormir. Ceux-là sont en mousse. Pour moi, dormir sur un oreiller en mousse, c'est comme baiser avec une capote.

Elle se rendit compte qu'elle pouvait sourire.

-Je ne crois pas que ton troisième mariage ait beaucoup d'avenir, Dan.

Le regard du médecin se durcit. Sa bouche s'affina telle celle d'un lézard.

-La vérité, Nora, c'est que tu as toujours été un peu timbr e. C'était très bien au Vietnam- a t'a sans doute aid e à t'en sortir-, mais ça ne marche plus du tout.

-Je commence à comprendre que tu as beaucoup en commun avec Dick Dart. (Elle longea le lit et se dirigea vers la porte. Harwich se poussa de quelques centimètres, feignant de chercher une position plus confortable.) Tout bien considéré, je préfère Dart. Il est nettement moins hypocrite.

-Tu vois ce que je veux dire? railla-t-il, souriant,   présent qu'elle s'était éloignée.

Elle ouvrit la porte et le considéra aussi calme-ment que possible.

-Tu n'es pas un peu inquiet?

-Et si tu t'en allais ? Il faut que je te dise de ne jamais revenir, ou tu as d'  tre comprise toute seule?

-Ma vieille Ford est garée terriblement près de ta voiture, conclut-elle en refermant le battant der-ri re elle.

Elle entendit ses cris, tandis qu'elle descendait l'escalier. Il la suivit

dans la cuisine. Quand elle eut relevé la porte du garage et d'marré, Harwich, nu comme un ver, arrivait à l'entrée de la maison-silhouette ridicule, avec du ventre, des jambes de cigogne et des poils pubiens grisonnants. Il hurlait, mais craignait trop d'être vu par les voisins pour sortir. Nora quitta le garage en marche arrière sans toucher à la Rolls.

-D-e-o-d-a-t-o, péla Nora.

Durant quelques secondes, le combiné ne lui transmet qu'un silence de mort, et elle regretta l'impulsion qui lui avait fait appeler le majordome des Chancel. Pourquoi s'était-elle imaginé qu'il n'irait pas immédiatement trouver Daisy-ou Alden, s'il était là-, voire la police? Quand le besoin l'avait saisie de parler à un habitant de Westerholm, l'énigmatique Jeffrey lui avait paru constituer le meilleur candidat, quoique durant un instant de réflexion, elle eût envisagé de s'adresser à Holly Fenn. Elle avait toujours envie de contacter le policier, ce qui était la preuve manifeste, s'il en fallait encore après Harwich, de son manque de discernement en matière de protecteurs. Une sonnerie retentit, et elle se rendit compte qu'elle n'avait pas réfléchi à ce qu'elle ferait si elle tombait sur un répondeur. Elle éloigna le combiné de son oreille.

-Allô, dit une voix maternelle.

Était-ce celle de Jeffrey ? Nora visualisa une pièce remplie de flics munis d'écouteurs, penchés sur un magnétophone. Elle rapprocha le récepteur de son oreille, plus incertaine que jamais.

Une voix mâle, celle de Jeffrey, répondit le salut sous forme de question.

Elle se présenta en bredouillant.

Il y eut un temps de silence, puis:

-Nora. (Auparavant, elle ne l'avait jamais entendu prononcer son nom sans y accoler la particule « Mrs ». La plupart du temps, il ne l'avait appelée que « vous ».) Où êtes-vous ?

-Dans le Massachusetts.

Jeffrey hésita un instant.

-Vous pr^rf^rerez que ceci reste entre nous, ou vous voulez que je m'adresse discr^utement $\&$ quelqu'un en particulier?

-Je ne sais pas encore, avoua-t-elle, comprenant que ce « quelqu'un en particulier » signifiait Davey.

Le majordome avait du tact m^{me} lorsqu'il n'^rtait pas de service.

Il pesa cette r^ponse.

-Est-ce que Π a va ?

-Je crois que je n'en sais rien non plus. Je suis en train d'essayer de prendre une d^csion. Tout est tellement compliqu^e. (Elle combattit l'envie de fondre en larmes.) Je suis d^ssol^e de vous faire Π a, Jeffrey, mais en ce moment, je ne me sens pas exactement en s^curit^e.

-Pas ^rtonnant. Il y a un tas de gens qui vous cherchent.

-Je vous en prie, Jeffrey, ne m'obligez pas $\&$ poser beaucoup de questions.

Elle l'entendait presque r^{fl}chir.

-Je vais essayer de vous dire tout ce que je sais, mais ne me raccrochez pas au nez. Personne ne nous ^rcoute, je suis seul dans ma chambre, et si vous restez o^u vous Π tes, il ne vous arrivera rien, du moins pour l'instant. Vous t^ll^{ph}onez d'une cabine ?

-Oui, r^pondit-elle, tandis que son angoisse s'intensifiait.

-Tr^us bien. Vous avez bien fait d'appeler sur cette ligne. Toutes les autres sont surveill^{es}.

-Mon Dieu, soupira-t-elle. Ils croient toujours que j'ai enlev^e Natalie Weil.

-Ils en ont bien l'air. (Une ambigu^t demeura suspendue dans l'air, comme il h^sitait.) D'apr^us ce que j'ai compris, ce que raconte Mrs Weil n'a pas tellement de sens. (Il y eut un autre bref silence.) Pour ce que Π a vaut, $\&$ mon avis, vous ne l'avez pas touch^e.

-Comment va Davey ?

-Il subit beaucoup de pressions.

-Il habite chez ses parents.

-Oui. Et bientôt, il sera ici même.

-Avec vous ?

-Dans mon appartement. Dans ce qui était mon appartement. Jusqu'à hier, il vivait encore chez vous, du moins la nuit, mais avec tous ces changements, son père l'a persuadé de revenir ici. Il voulait reprendre son ancienne chambre, mais quand Mr Chancel a... mmm... temporairement modifié mes conditions d'emploi, il a accepté de s'installer à ma place.

-Alden vous a renvoyé ?

-Mr Chancel appelle ça une « suspension provisionnelle ». Il en était désolé. Ce mois-ci, nous toucherons notre salaire complet. Ensuite, si les conditions le permettent, nous reviendrons. Sinon, il nous donnera deux mois d'indemnités et des lettres de recommandation en votre honneur.

-Nous ?

-Ma tante et moi. J'ai déjà emballé mes affaires. Nous partons dès qu'elle a achevé ses bagages.

Nora se rendit compte que certaines choses pouvaient encore la choquer.

-Mais où irez-vous ?

-Ma tante va habiter chez des cousins de Long Island. Je voulais l'emmener en voiture, mais elle refuse, alors je vais juste la déposer à la gare. Moi, je vais vivre quelque temps chez ma mère.

Elle n'avait jamais envisagé que Jeffrey pourrait avoir une mère. Il donnait l'impression d'être arrivé sur la planète pleinement formé, sans l'habituelle médiation d'un couple de parents.

-Il vous a mis à la porte, vous et Maria, pour que Davey puisse avoir vos appartements ?

-Mr Chancel nous a dit que ses affaires n'allaient pas aussi bien que prévu et que, pour le moment, il était contraint à quelques sacrifices.

Il semblait que l'affaire allemande dont parlait Dick Dart était porteur de fruits. Parfait. Elle souhaitait la ruine de Chancel House. Un instant, son attention était attirée par des paroles de Jeffrey.

-... mais quand même. Merle Marvell pose une question sur cet

endroit-là, à cette époque-là, et du jour au lendemain, on se retrouve suspendu, ou viré, ou je ne sais quoi.

-Excusez-moi, j'ai eu une absence. Qu'est-ce qui s'est passé?

-Merle Marvell a demandé à Mr Chancel si la boîte avait engagé une femme pour écrire un livre sur... un certain sujet. Divers écrivains. On venait de l'appeler, lui, pour lui poser la question, et il trouvait ça étrange, car il n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille.

-Attendez, attendez ! s'exclama Nora, qui tentait d'assimiler ce qu'elle venait d'entendre. Merle Marvell a dit à Alden que quelqu'un s'était renseigné sur propos d'une femme censée écrire un livre?

-Je suis désolé d'avoir mis ça sur le tapis. Je me demandais si... excusez-moi. Laissez tomber.

-Jeffrey...

-Ma tante m'arracherait les yeux si elle savait que je vous en ai parlé. Les Chancel ont toujours été très généreux avec nous. Bon, est-ce que je peux faire quelque chose pour vous? Vous avez besoin d'argent? Je dois aller dans le Massachusetts, de toute manière, alors je pourrais vous apporter tout ce qu'il vous faut.

-Ecoutez... comme ça Nora. (Elle réalisa qu'elle aurait sans doute besoin d'argent; toutefois, ce n'était pas le problème de Jeffrey; son problème paraissait d'un ordre plus fondamental.) Est-ce que le livre de cette femme avait traité un endroit appelé Shorelands? A ce qui s'y est déroulé en 1938?

Le majordome attendit quelques secondes avant de répondre.

-C'est une question intéressante.

-C'est ça, n'est-ce pas?

Une nouvelle fois, il pesa ses paroles.

-Comment le savez-vous?

-J'espère que vous garderez ça pour vous, mais la femme en question, c'est moi, avoua-t-elle.

Jeffrey parvint à se remettre partiellement du choc.

-Celle qui prétendait écrire un livre sur Shorelands en 1938?

-Quelle importance est-ce que ça a pour vous ?

-Quelle importance est-ce que ça a pour vous ?

-C'est une longue histoire. Je crois que je vais vous laisser, maintenant. Je commence à me sentir nerveuse.

-Ne raccrochez pas. C'est peut-être complètement différent de la plaque, mais est-ce que vous avez entendu parler d'une certaine Katherine Mannheim?

-Elle se trouvait à Shorelands, cet hiver-là, répondit Nora, plus d'attente que jamais.

-Vous cherchiez des renseignements sur elle? Est-ce que c'est à cause de Katherine Mannheim que vous avez inventé cette histoire de livre ?

-En quoi cela vous concerne-t-il, Jeffrey? interrogea-t-elle.

-Il faut qu'on discute. Je vais passer vous prendre et vous emmener quelque part. Dites-moi où vous habitez: je vous trouverai.

-Je suis à Holyoke. Dans une cabine, à un carrefour.

-Où, précisément?

-Euh... au coin de Northampton et Hampden.

-Je vois très bien où c'est. Allez dans un restaurant, ou dans une librairie, il y en a une au bout de la rue, mais attendez-moi. Ne vous enfuyez pas. C'est important.

Il raccrocha. Nora contempla un instant le combiné, puis le reposa sur sa fourche. Avec une conscience de son environnement toute relative, elle s'éloigna de la cabine et tenta d'assimiler ce qu'elle venait d'apprendre. Jeffrey avait entendu Alden s'entretenir au téléphone avec Merle Marvell. Mark Foil, qui n'était pas un imbécile, avait contacté Marvell pour s'informer sur « Emily Eliot », et le directeur littéraire, stupéfait, s'était empressé de téléphoner à son patron. Pourquoi Alden était-il chez lui? Parce que le président de Chancel House devait affronter la tâche délicate de renvoyer deux employés de longue date ? Ou bien parce que Daisy n'était pas remise de sa crise, et que le grand propriétaire devait assumer les conséquences du renvoi de ses gardiens ? Nora ne l'imaginait pas en train d'apporter verres d'alcool ou bols de soupe à son épouse pleurée... Mais bien

entendu, ce petit malin d'Alden avait une fois de plus obtenu ce qu'il voulait. La faiblesse de Daisy avait forcé Davey à revenir aux Peupliers. Alden l'avait embobin  en jouant sur ses inquiétudes pour sa mère et l'hypothétique indépendance que lui procureraient des appartements au-dessus du garage. Il était facile d'obtenir ce que l'on désirait, pour peu qu'on ait une mentalité de chat sauvage.

Comprendre cela procurait   Nora une satisfaction qui s vaporait cependant en grande partie devant l'autre mystère, celui de Jeffrey. Pourquoi diable s'intéressait-il à une obscure poétesse depuis beau temps décédée ?

64

Nora s'approcha lentement du bord du trottoir. Là, elle aperçut la vitrine de Unicorn Books et un auvent bleu marine portant les mots Dinah's Silver Slipper Café, c te à côte au milieu du bloc suivant. Comme s'il n'avait eu besoin que de cela, son estomac lui apprit qu'elle était affamée.

Elle contint cependant sa faim et s'engouffra dans la librairie, où elle chercha *Le Voyage dans la nuit*, ainsi que les volumes suivants, moins populaires. Otant les trois livres de poche de l'étagère, elle les emporta à la caisse.

-Driver, Driver, Driver, constata le libraire. Sombre, encore plus sombre, toujours plus sombre.

-J'en déduis que vous n'aimez pas, remarqua Nora.

Il fit le compte, et elle lui remit vingt des dollars de Sheldon Dolkis.

- J'ai quelques doutes sur *Le Voyage dans la nuit*.

-Quel genre de doutes ?

-Ce n'est pas mon truc, conclut-il en lui tendant le sac contenant les trois livres.

-J'aimerais en savoir plus sur vos doutes, insista-t-elle en combattant sa faim. Tout le monde n'arrête pas de me répéter qu'il faut que je lise ça.

-Les fans de Driver sont comme des membres de la secte Moon. Ils sont pires que des auteurs. Ils sont même pire que des femmes d'auteurs.

-Je connais deux personnes qui relisent  a une fois par an, remarqua Nora.

-Des tas de gens différents attrapent le virus. Il y en a beaucoup qui ne lisent jamais rien d'autre. Le bouquin leur plaît au point qu'ils veulent absolument le relire. Ensuite, ils se disent qu'ils ont raté quelque chose, et ils se le tapent une troisième fois. A partir de là, ils prennent des notes, et ils en viennent à échanger leurs découvertes avec d'autres adeptes de Driver. Pour peu qu'ils soient branchés sur une mes-sagerie informatique, c'est la fin de tout: ils n'en sortent plus. Ceux qui sont vraiment atteints laissent tout tomber et s'installent dans ces maisons de fous où chacun fait semblant d'être un personnage de Dri-ver. (Le libraire poussa un soupir et d'tourna les yeux.) Mais je ne veux pas vous g cher le bouquin.

Entre les murs pastel de Dinah's Silver Slipper, une jeune femme efficace escorta Nora jusqu'à une table proche de la devanture, lui tendit un menu d'un mètre de haut, et lui annonça qu'une serveuse allait arriver.

Nora aligna les romans devant elle. Les deux derniers faisaient chacun plusieurs centaines de pages de plus que le premier. Nora les retourna et lut les qua-tri mes de couverture. Le Voyage dans la nuit était le chef-d'oeuvre impérissable, c'être dans le monde entier, objet de culte, et caetera, et caetera. De partout, des lecteurs, bla, bla, bla. Les manuscrits du Voyage au crépuscule et du Voyage vers la lumière avaient été découverts dans les papiers de l'auteur, bien des années après sa mort, et Chancel House ainsi que la famille Driver étaient ravis de procurer à ses millions d'admirateurs l'occasion de bla, bla, bla.

-Deux secondes, fit Nora. Les papiers de l'auteur? Quels papiers?

-Je vous demande pardon? demanda une voix féminine inquiète.

Une fille en âge d'être étudiante, vêtue d'un chemisier bleu et d'un pantalon noir, se tenait auprès d'elle.

-Je vais prendre le thon grillé et un café glacé, s'il vous plaît.

Nora ouvrit *Le Voyage* dans la nuit, d’passa la page de titre, arriva à la première partie, intitulée « Avant l’aube », et commença à lire sans enthousiasme. La serveuse d’posa un panier de biscuits ap’ritifs au bout de la table, et Nora les d’vora jusqu’au dernier avant l’arrivée de son repas. Elle mangea d’une main, tenant son livre de l’autre. Les d’cors ’taient en carton-pâte, les personnages plats, les dialogues affect’s, mais cette fois, elle voulait continuer à lire. Elle se rendit compte qu’elle ’tait int’ressée malgré elle. L’auteur de ce livre d’testable ’tait un assez bon conteur pour la captiver. Une fois qu’elle le fut, les personnages et les paysages de cavernes ou de forêts aux arbres tordus dans lesquels ils erraient ne paraissaient plus artificiels.

Elle connaissait la raison de sa colère qui n’avait rien à voir avec *Le Voyage* dans la nuit ni avec l’influence néfaste d’Hugo Driver sur les lecteurs impressionnables. Davey retournait habiter chez ses parents. Il avait succombé à l’attraction gravitationnelle d’Alden.

Plus d’une heure s’écoula, durant laquelle elle consuma le thon grillé et presque un tiers de *Voyage* dans la nuit. Jeffrey approchait de la frontière du Massachusetts, et fonçait vers Holyoke pour passer la prendre et l’emmener quelque part.

LIVRE VII

LA CLEF D’OR

« TU LA TROUVERAS, PÉPIN », DIT LE VIEIL HOMME. SA BARBE BALAYAIT LE SOL À SES PIEDS. « JE TE LE PROMETS. MAIS LA RECONNAÎTRAS-TU QUAND TU LA VERRAS ? ET T’IMAGINES-TU QUE ROUSSIR À LA FAIRE TIENNE TE RENDRA HEUREUX ? »

Nora retourna sur le trottoir et s’assit face à Northampton Street sur un banc en fer forgé, à l’ombre d’un auvent. La Ford de Shelley Dolkis ’tait garée sur un emplacement payant, de l’autre côté de la cabine téléphonique, à quatre ou cinq mètres de là. Quelques voitures passèrent dans la rue, mais aucune n’avait Jeffrey à son bord. À dix-sept heures trente, même en août, la plupart des habitants de Holyoke ’taient déjà rentrés chez eux.

Nora avait oublié de remettre des pièces dans le parcmètre, lequel affichait le cercle rouge signalant une infraction. Elle n’avait aucune envie de remonter dans le véhicule. Soudain, pourtant, elle se rappela

la valise, sur la banquette arrière, et courut à la Ford. Elle se pencha dans l'intérieur étouffant, s'empara du bagage, puis jeta les clefs sur un siège avant.

Elle commen a par poser la valise près d'elle, sur le banc, puis la glissa en dessous, et se vota la médaille d'or de l'ingéniosité criminelle. Jeffrey n'arrivait toujours pas. Au bout de deux ou trois minutes, approcha un véhicule bleu foncé, aussi sobre qu'un corbillard. Nora se redressa, s'attendant à ce qu'il se gar t derrière la Ford, mais il continua vers le carrefour de Northampton et d'Hampden, à trente kilomètres à l'heure. Le conducteur, un vieillard émacié portant lunettes de soleil et chapeau de paille, ne quittait pas la route des yeux.

A présent, les deux seules voitures visibles se trouvaient à un bloc de là et roulaient dans la mauvaise direction. Nora se détendit, ferma les yeux. Elle compta jusqu'à soixante avant de les rouvrir. Un pick-up couvert de boue, dont l'antenne radio s'ornait d'un fanion aux couleurs des Red Sox, arrivait en cahotant. Elle soupira, ouvrit son sac, et en sortit *Le Voyage dans la nuit*. Dans une maison en ruine, Pépin se cachait d'une sorcière qui se traînait de pièce en pièce, à sa recherche. La porte craquait, et il entendait les pieds velus de la vieille crisser sur le plancher vermoulu. Nora releva les yeux. Le vieillard au chapeau de paille s'était garé devant Dinah's Silver Slipper et s'en approchait à pas mesurés. Der-ri re lui, tel un paquebot suivant un remorqueur, venait une femme  g e, vêtue d'une robe imprimée aux couleurs vives. Nora se tourna de l'autre côté. Une voiture sur la portière de laquelle était inscrit POLICE D'HOLYOKE doublait le camion couvert de boue.

Nora se replongea dans le livre. « Où est-il donc ? Où est donc mon tout beau ? J'ai envie de c liner mon beau petit garçon. »

La voiture de police passa, et le cuir chevelu de Nora cessa de la d manger. Feignant de lire, elle sui-vit des yeux le véhicule, qui se dirigeait vers le bout du bloc. Il vira à gauche et exécuta un large demi-tour devant les roues du pick-up. Comme il venait lentement s'arrêter en face du corbillard bleu, elle rapprocha le livre de son visage et jeta un coup d'oeil oblique aux policiers. Celui qui occupait le si ge du passager sortit, traversa le trottoir et entra au Silver Slipper.

La police recherchait Nora Chancel, une femme aux cheveux brun foncé, qui ne se maquillait jamais. Elle ouvrit son sac à main, y trouva le poudrier Cover Girl, et s'examina dans le miroir. Bien trop de traits

de ladite Nora Chancel surgissaient sous le d'guisement. Elle appliqua une couche de fond de teint, et effaça ses rides les plus marqu'es. Apr's s'etre remis du mascara et du rouge à l'vres, elle se tritura les cheveux, les bouriffa, pour leur faire retrouver une approximation de la coiffure qu'avait r'ussie Dick Dart. Elle risqua un autre coup d'oeil en direction des policiers et sentit la moiti' de sa tension la quitter. Appuy's à leur voiture, ils buvaient du caf'.

Au loin, une sirène s'leva, d'abord à peine audible, puis de plus en plus insistante, enfin mat'rialis'e sous la forme de lointaines explosions jaunes et rouges, 'mises par la rampe lumineuse qui surmontait une voiture de la police de l'Etat. Nora fourra son sac à main sous son bras, se leva, et avança d'un pas. Un des policiers la regardait. Elle s'tira, fit pivoter son buste de gauche à droite, puis retourna s'asseoir. Où est le bouquin? Trouve le bouquin. Il est là-dedans, quelque part. Elle tira un livre du fouillis que contenait son sac, l'ouvrit, et fit semblant de lire.

Les deux flics achevèrent leur caf' et allèrent jeter les gobelets dans la poubelle, au coin de la rue. Tout en redressant leur cravate, ils descendirent la rue pour s'approcher de la Ford. Lorsqu'ils passèrent devant Nora, celui qui l'avait regard'e se tourna vers elle et lui fit un geste de la main signifiant: ne bougez pas.

Elle repoussa un peu plus la valise sous le banc et contempla l'arriv'e flamboyante de la police de l'Etat.

La voiture s'arrêta de guingois devant la Ford, dans un crissement de pneus, et 'teignit lumières et sirène. L'instant d'apr's, une autre débouchait en hurlant dans Northampton Street. Deux hommes puissamment bâtis, portant un chapeau à bord plat, quittèrent la première. Tandis que l'un commençait à interroger les policiers en uniforme, l'autre dépassait le véhicule suspect pour attendre ses collègues, qui coupèrent leur sirène en s'arrêtant près de lui, mais laissèrent leurs lumières allum'es. Il s'entretint avec le conducteur, puis ce dernier descendit, imité par son partenaire, et compara l'immatriculation de la Ford avec le numéro qui figurait dans son carnet. Les arrivants contournèrent la voiture verte, courb's, pour regarder par les vitres. Tirant des gants de leur ceinture, ils ouvrirent les deux portières côté conducteur. L'un d'eux se pencha à l'intérieur et brandit les clefs. Il fit signe à ses collègues locaux, dont le plus jeune courut à son véhicule, puis il ouvrit le coffre et commença à explorer sacs et cartons.

Son partenaire retourna vers leur voiture et frappa à une vitre, qui

s'ouvrit. Les mains sur l'encadrement, il se pencha pour discuter avec les deux hommes occupant la banquette arrière. Les premiers policiers de l'état arrivés sur les lieux s'entretenaient avec le second agent d'Holyoke, qui désigna l'autre côté de la rue, la Ford, puis sa propre voiture. Nora chercha d'une main la poignée de sa valise.

Le flic qui fouillait le coffre releva les yeux en souriant. Les portiu res de la deuxième voiture de police de l'état s'ouvrirent, livrant le passage à deux individus en costume noir, chemise blanche et cravate noire-l'un plus petit et plus brun que l'autre, qui portait de grandes lunettes de soleil. La valise était à demi sortie de sous le banc. Sa propriétaire se figea. Mr Shull et Mr Hashim, Slim et Slam s'approchèrent lentement de la Ford, et inspect rent la boîte que leur présentait l'homme hilare. Nora repoussa son bagage sous le banc et tenta de se fondre dans l'ombre de l'auvent.

Les coins de la bouche de Slim s'affaiss rent quand il regarda dans le carton. Il en montra le contenu à Slam, qui hocha la tête, puis il le rendit au policier-lequel se permit un dernier rictus avant de le reposer dans le coffre. Mr Hashim commen a à explorer la boîte à gants de la Ford. Mr Shull s'y loi-gna un peu, les mains dans les poches, et contempla la chaussée de Northampton Street à travers ses lunettes à la mode.

Le flic qui lui avait montré le carton s'approcha de lui, reçut des instructions, puis adressa un signe à un de ses collègues de la première voiture. Après un autre bref échange, il appela l'agent local resté sur les lieux, lequel s'avança vivement pour lui répondre, hocha la tête, haussa les épaules, acquiesça à nouveau, puis se d'tourna et désigna Nora.

Son interlocuteur suivit son regard, posa une question, reçut un nouvel acquiescement, et planta les mains sur les hanches tandis que l'agent se dirigeait vers la femme assise sur le banc. MrShull releva la tête et contempla tour à tour ces derniers. Il s'approcha pour adresser quelques mots à Mr Has-him, lequel lança   Nora un coup d'oeil sceptique à travers le pare-brise de la Ford.

Le policier qui s'approchait d'elle avait des yeux bruns inquiets, une fine moustache, et l'estomac qui commençait à d'border sur le pantalon. Elle d'glutit pour se d'bloquer la gorge, se redressa, et s'aperçut qu'elle tenait toujours le livre ouvert, environ au milieu. Elle inséra un doigt entre deux pages, pour faire mine d'avoir été interrompue en pleine lecture.

-Bonjour, dit-elle.

L'agent arriva sous l'auvent. Il ôta sa casquette.

-Quelle chaleur. (Il s'essuya le front d'une main qu'il passa ensuite sur son pantalon.) J'aimerais vous poser quelques questions.

-Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire.

-Laissez-moi poser les questions et on le saura. (Il remit sa casquette, sortit carnet et stylo-bille de la poche de sa chemise.) Depuis combien de temps êtes-vous ici, madame?

-Je ne sais pas exactement.

Il posa le pied sur le banc, le carnet à plat sur la cuisse.

-Vous pourriez me donner une estimation ?

-Peut-être une demi-heure.

Il prit une note.

-Avez-vous remarqué la moindre activité à l'intérieur ou autour du véhicule que nous sommes en train d'examiner? Avez-vous vu qui que ce soit s'en approcher?

Nora fit mine de réfléchir.

-Mon Dieu, je ne crois pas.

-Pourriez-vous me donner votre nom et votre adresse, s'il vous plaît?

-Oui, bien sûr. Aucun problème. Je m'appelle... (Son esprit refusait de lui fournir d'autre nom que Mrs Hugo Driver.) Dinah. (Shorelands ?) Dinah Shore.

Quand ces mots sortirent de sa bouche, elle eut le sentiment de pouvoir tout aussi bien tendre les poignets pour se faire menotter.

Le policier leva le nez de son carnet.

-Vous vous appelez vraiment Dinah Shore ?

-A l'école, on n'arrêta pas de se moquer de moi, et j'ai supporté pendant longtemps un tas de mauvaises blagues sur Burt Reynolds,

mais Dieu merci, ça s'est arrêté il y a quelques années.

Elle se contraignit à cesser de babiller.

-J'imagine, acquiesça le policier. Adresse?

Où pouvait bien habiter Dinah Shore ?

-Boston. (Elle chercha un nom de rue de Boston.) Commonwealth Avenue. 400, Commonwealth Avenue. J'ai emménagé il y a à peine une semaine. La moitié de mes affaires est encore au garde-meubles.

-Je vois. (Une autre note.) Qu'est-ce qui vous amène à Holyoke, Dinah ?

-J'attends un ami qui doit passer me prendre.

-Vous n'avez pas de voiture?

Bien sûr qu'elle avait une voiture. Tous les Américains en avaient une.

-J'ai un break Volvo, mais il est au garage. (Le policier la fixait, attendant que Dinah Shore, la Bostonienne, expliquât sa présence sur un banc public d'Holyoke.) Un ami m'a emmené jusqu'ici, et un autre va venir me chercher. Il ne devrait pas tarder.

-Et ça fait longtemps que vous êtes là, Dinah?

Qu'avait-elle dit?

-Je ne sais pas trop. Peut-être trois quarts d'heure.

-Vous avez acheté vos livres chez Unicorn ?

Comment le savait-il ? Il désigna de la tête le sac en papier brun, près d'elle, sur lequel étaient imprimés le dessin d'une licorne et le nom de la librairie.

-Oh, oui, je savais que j'en avais pour un moment à attendre, alors j'ai fait un tour à la librairie, et ensuite, j'ai mangé un morceau au restaurant à côté.

-Chez Dinah ?

-C'est chez Dinah? Ça, c'est une coïncidence.

Le policier la contempla un long moment.

-Alors, vous 7tes all'e chez Unicorn, vous avez jet' un coup d'oeil, achet' un livre...

-Trois livres, corrigea-t-elle.

Elle d'tourna les yeux de son interlocuteur pr'- occup'. Une MG d'capotable rouge, conduite par un homme coiff' d'une casquette Eton bleue, d'passait les voitures et les policiers qui bloquaient la moiti' de la rue au niveau de la Ford. Un deuxi'eme v'hi-cule de la force publique locale venait d'arriver. Ses occupants, deux solides gaillards en veste de sport, s'entretenaient avec leurs coll'gues de l'♦tat. Une d'panneuse tourna 8 l'angle d'Hampden Street et s'arr7ta. La MG se gara le long du trottoir, de l'autre c't' de la rue. Le coeur de Nora bondit dans sa poitrine: le visage du conducteur, sous la casquette, 7tait celui de Jeffrey. Il observait la foule des repr'- sentants de la loi et leurs voitures. Une de celles de la police de l'♦tat s'7carta, et la d'panneuse recula vers la Ford en 7mettant des bips sonores.

-Vous avez achet' trois livres, et vous avez mang' chez Dinah. Tout 7a en quarante-cinq minutes ?

- En fait, c'est sans doute plus pr'us d'une heure. Mon ami vient d'arriver.

Le policier se tourna.

-C'est lui, dans la MG?

Elle leva la main et l'agita. Jeffrey regardait l'angle de la rue o7 elle 7tait cens'e l'attendre.

-Jeffrey !

Il se tourna vers elle et d'couvrit une inconnue assise sur un banc, qui lui faisait signe, tandis qu'un policier les observait tour 8 tour. Comme il r7alisait que cette blonde l'avait appel' par son nom, il se pencha pardessus sa porti'ere et la contempla avec attention. Nora pria qu'il ne pronon7t pas son nom.

-Ce monsieur n'a pas l'air de vous conna7tre, remarqua le policier.

-Jeffrey est un peu myope.

Elle 7carta les bras et haussa les 7paules, pour indiquer avec bonne

humeur qu'il lui paraissait impossible de quitter le banc.

-Ah, enfin, je vous trouve, s'exclama le majordome.

Il ouvrit la portière et sortit une jambe du véhicule, mais elle lui fit signe de demeurer en place.

Le policier se retourna vers elle et reprit sa position.

-Où votre ami de Boston vous a-t-il disposé ?

-Au coin de la rue. Là où il y a tout le monde.

-Est-ce que vous avez remarqué si le véhicule se trouvait dans le garage là ?

-Oui. Je l'ai vu.

-Combien de temps êtes-vous resté à la librairie ?

- Peut-être cinq minutes.

-Ensuite, vous êtes allé chez Dinah. On vous a donné une carte et vous avez regardé le menu, exact ? Ensuite, quelqu'un a pris votre commande, exact ? Combien de temps ?

-Encore cinq ou dix minutes.

-Ce qui vous fait passer de quarante à quarante-cinq minutes chez Dinah. Pendant ce temps-là, vous avez dîné, et vous avez aussi lu la moitié de votre bouquin ?

-Oh...

Nora leva le livre. Son doigt paraissait toujours insérer entre les pages.

-Nous avons un gros problème, Dinah. (Il redressa sa casquette et mit les mains sur les hanches. Elle s'attendit à être arrêtée sur-le-champ. Il soupira.) Avez-vous la moindre idée de l'heure qu'il paraissait quand votre ami vous a disposé au coin de la rue ?

Elle leva les yeux vers le jeune visage cynique.

-Vers quatre heures et demie, affirmait-elle.

-Donc, vous êtes dans les environs depuis à peu près deux heures, n'est-ce pas, Dinah ?

-Je suppose que oui.

-Vous n'avez pas tellement la notion du temps, hein ?

-On dirait que non.

-On le dirait bien. C'est depuis deux heures que vous vous baladez dans ce quartier d'Holyoke. Durant tout ce temps, avez-vous vu une femme qui aurait, disons, dix ans de plus que vous, 8 peu près votre taille et votre poids, et des cheveux bruns qui lui descendent jusque sous les oreilles ?

-Vous la recherchez?

-Elle portait peut-être un chemisier en soie bleu foncé et un jean. Un mètre soixante-cinq. Cinquante kilos. Yeux marron. Elle est sans doute arrivée dans la voiture qu'on vient de remorquer.

-Qu'est-ce qu'elle a fait? demanda Nora.

-Essayons encore. Avez-vous vu la femme que je viens de vous décrire ?

-Non, je n'ai vu personne qui ressemble à ça.

Le policier retira son pied du banc et referma son carnet.

-Merci de votre coopération, Dinah. Vous pouvez partir.

-Merci.

Elle se leva, traversa le trottoir, et Jeffrey descendit de la MG. Lorsqu'elle posa le pied dans la rue, l'agent la rappela.

-Une dernière chose.

Elle se retourna, s'attendant presque à ce qu'il lui passât les menottes. Il secoua la tête et se pencha pour tirer la valise de sous le banc.

-Bonne chance dans toutes vos entreprises, Dinah.

Jeffrey resta muet jusqu'à ce qu'ils fussent sortis d'Holyoke et lancés sur la I-91. Les jambes tendues, le reste du corps très incliné en arrière, Nora avait l'impression d'être emportée non dans une voiture ordinaire mais dans quelque chose rappelant un tapis volant.

-Je me suis inquié, là-bas.

Jeffrey changea de vitesse pour dépasser un van qui se traînait à tout juste quinze kilomètres à l'heure au-dessus de la limite de vitesse. Le tapis magique s'étendit et navigua dans le vent.

-Moi aussi.

-Je ne vous reconnaissais pas. Cette... transformation. C'est une sacrée surprise.

-J'en ai eu pas mal, des surprises, ces derniers temps.

-Je dois dire que si on se fie au résultat, toutes les femmes devraient se faire...

-Non. S'il vous plaît. Non. (Jeffrey parut décontenancé. Pour l'apaiser, elle ajouta :) Je vous remercie de ne pas avoir hurlé mon nom.

-Tout ce que je veux dire, c'est que ça fait plaisir de vous voir. En dehors de...

Il traça de l'index un cercle autour du visage de sa passagère.

-De ma transformation, complétez-la-t-elle.

-C'est un meilleur déguisement qu'un chapeau et une paire de lunettes.

-Dick Dart a des opinions bien tranchées en matière de cosmétiques. (Prononcer ce nom à haute voix comprima la poitrine de Nora.) Il est toujours en liberté.

-Vous en êtes sûre ?

-A peu près. Le flic qui m'interrogeait pendant que vous restiez si sage a dit qu'ils cherchaient une vieille aux cheveux bruns. Mais non, il ne l'a pas dit comme ça, ne faites pas cette tête-là. Si Dart leur avait parlé de ma nouvelle apparence, en ce moment le FBI m'aurait déjà mise aux fers.

Jeffrey hocha la tête en changeant de file.

-J'ai fait la connaissance de Hashim et de Shull, ces deux marmousets humains. Charmant couple.

-Ils sont venus à Mount Avenue?

-Pendant deux heures, hier et ce matin, pour mettre les téléphones sur écoute et interroger Mr et Mrs Chancel... ainsi que votre mari. (Il lui jeta un coup d'oeil de côté, conscient d'aborder un sujet délicat.) Le vieux manoir a tout plutôt agité, ces derniers jours.

Pour le moment, Nora avait de songer à Davey.

- Vous n'avez pas craint qu'ils vous reconnaissent ?

-Je l'aurais craint si eux m'avaient déjà vu. Mr Chancel m'a demandé de lui porter son déjeuner dans la bibliothèque, parce qu'il avait un tas de coups de fil à passer. Les marmousets étaient dans la cuisine, si bien que je les ai aperçus en passant devant la porte.

-Parlez-moi de Davey. Est-ce qu'il retourne vivre aux Peupliers à la requête du FBI ?

-Ou est-ce une idée de son père, c'est ça? Un peu des deux. Les agents veulent bien et bien garder un oeil sur lui, et Mr Chancel avait besoin de lui pour l'aider à s'occuper de sa mère. Pour être franc, je me suis effectivement demandé s'il ne se débarrassait pas de nous afin de l'obliger à revenir.

Il jeta un coup d'oeil à Nora pour savoir s'il ne s'était pas montré trop critique à l'égard de son employeur.

-Vous pourriez allumer la radio, Jeffrey ?

-D'accord. (Il tendit la main vers le poste.) J'aurais dû y penser plus tôt.

Avec un autre changement de vitesse délicat, le tapis volant passa une file de véhicules lents. Un annonceur à la voix mielleuse déclara que les comtés d'Hampden, du Hampshire et du Berkshire connaissaient une soirée magnifique, puis entra dans les détails.

-Comment va Daisy ? demanda Nora.

-Elle a découvert Tous mes enfants, et ça a eu l'air de lui faire du bien. Un certain Edmund capture une certaine Erica à Budapest, et l'enferme dans une cave, mais ensuite, ladite Erica décide qu'elle veut rester kidnappée afin de se venger d'un certain Dmi-tri. Ma tante m'en a parlé. Je suppose que pour Mrs Chancel, votre histoire est similaire à celle de cette Erica. Vous faites une histoire romantique.

-G'nial.

-Elle a r'fl'chi & ce que vous lui avez dit au sujet de son livre. Ma tante lui en a apport' des passages, qu'elle retravaille, au lit.

-Avant et apr'us Tous mes enfants?

-Pendant, aussi. ♦a l'inspire.

-Est-ce qu'Alden l'aide?

-MrChancel est interdit de s'jour dans sa chambre. (Jeffrey s'interrompt. Apparemment, il n'avait plus rien & dire sur ses patrons.) Vous pourriez m'expliquer pourquoi vous avez pr'tendu 'crire un livre sur Shorelands ?

-Dick Dart s'est charg' d'une mission. Il veut emp'cher qui que ce soit de prouver qu'Hugo Driver n'a pas 'crit Le Voyage dans la nuit, donc il lui faut 'liminer tous ceux qui connaissaient les auteurs pr'sents & Shorelands, cet 't'-l'k. L'homme & qui j'ai parl' est parti pour le cap Cod juste apr'us avoir appel' Merle Marvell, si bien qu'il est en s'curit', mais il y en a un autre. Un professeur d'Amherst. Je dois entrer en contact avec lui assez vite: Dart a son adresse.

-Deux hommes, vous dites ? Les 'crivains & qui ils 'taient li's sont?...

-Creeley Monk et Bill Tidy. Pourquoi ?

-Pas Katherine Mannheim ?

-Non, mais je crois que ce sont ses soeurs qui ont tout d'clench'.

Jeffrey hocha la t'te.

-Vous voulez bien tout me dire sur la mission de Dart, et aussi ce que vous savez sur Shorelands et Le Voyage dans la nuit?

-Qui 'tes-vous, Jeffrey? En quoi cela vous concerne-t-il ?

-Je vous emm'ne voir quelqu'un qui r'pondra & la plupart de vos questions, et je ne veux rien d'voiler avant. Je peux vous parler de moi, si 'a vous int'resse, mais je ne suis pas tr'us important.

-Qui m'emmenez-vous voir? (Une possibilit' totalement impr'vue vint & l'esprit de Nora.) Katherine Mannheim?

Jeffrey sourit.

-Non, pas elle.

-Est-ce que c'est elle qui a écrit Le Voyage dans la nuit?

-Sincèrement, j'espère que non. Je suis une des rares personnes qui ne craquent pas sur ce bouquin.

-Je n'avais même jamais sérieusement essayé de le lire avant il y a deux heures.

-Et alors ?

-Je ne dirai rien de plus avant que vous ne me parliez de vous, Jeffrey. Vous avez toujours été une énigme. Comment quelqu'un comme vous peut-il se contenter de travailler pour Alden et Daisy ? Vous êtes vraiment allé à Harvard? D'où sortez-vous?

-D'où je sors? (Il parut soudain plus gêné qu'elle ne l'avait jamais vu l'être.) C'est nettement moins intéressant que vous ne le croyez. Après la mort de mon père, ma mère était incapable d'élever un enfant, si bien que je l'ai été par des parents de mon père, les Deodato de Long Island. Pendant un ou deux ans, j'ai été pas mal trimbalé-Hempstead, Babylon, Rockville Centre, Valley Stream, Bay Shore. Je voyais ma vraie mère pendant les vacances, mais j'en avais un tas d'autres, et elles m'adoraient toutes. Je suis allé au lycée d'Uniondale. Ensuite, j'ai eu une bourse pour faire Harvard, ce qui était exceptionnel. J'ai passé un diplôme de langues orientales, j'ai appris à baragouiner le chinois et le japonais, et je m'en suis sorti avec les honneurs. Au lieu de continuer mes études, j'ai alors brisé les espoirs de tout le monde en m'engageant. Après avoir achevé mon cycle d'officiers et suivi un cours de vietnamien au Texas, j'ai joué sur quelques relations et ai été affecté à la police militaire de Saï-gon. J'y ai fait un peu de bien, et le travail était intéressant. J'ai poursuivi les leçons de karaté que j'avais commencées à Cambridge.

« Quand je suis revenu, j'ai passé l'examen d'entrée de la police de Long Beach, et quoique ridiculement surqualifié, je l'ai eu. Un de mes oncles était inspecteur dans le comté de Suffolk, ce qui a pas mal aidé. Je suis resté dans la police pendant trois ans, j'ai repris des cours de japonais à Hofstra, des leçons particulières de calligraphie, j'ai passé ma ceinture noire, suivi un tas de cours de cuisine, et ensuite, je me suis plus ou moins effondré. J'ai donné ma démission. Je ne faisais rien, sinon tuer le temps sur la plage et fainêanter dans mon appartement. Au bout de six ou sept mois, j'ai sorti tout l'argent que j'avais en banque et je suis allé au Japon pour perfectionner mon usage de la

langue et entrer dans un monastère zen. Il m'a fallu deux ans pour y être accepté-c'est une longue histoire-, et j'y suis resté environ dix-huit mois. C'était très satisfaisant, mais j'avais un problème: je n'étais pas japonais et je n'avais aucune chance de le devenir. Quand je suis parti, j'étais tellement fauché que j'ai dû obligé de donner des cours de karaté sur un paquebot pour payer mon passage. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire. J'ai dû de prendre le premier job qu'on m'offrirait, et de m'y vouer aussi gracieusement que possible. Quand ma tante m'a dit que les Chancel voulaient engager un majordome, je suis allé au Connecticut, et j'ai essayé de faire mon travail le mieux possible. »

Nora le contemplait bouche bée, avec une stupéfaction très nette.

-Et vous dites que ce n'est pas intéressant? Mon Dieu, Jeffrey !

-Ce n'est qu'une série d'anecdotes. Spirituellement, je n'ai jamais progressé avant de m'installer chez les Chancel. De toute évidence, je n'ai pas de véritable ambition, si bien qu'aider cette famille était nettement plus satisfaisant qu'un tas d'autres choses que j'aurais pu faire.

Elle s'étonnait de la disparition entre ses fantasmes au sujet de son compagnon et la réalité. Entendant soudain de quoi parlait le présentateur, elle monta le son de la radio.

-Il faut que j'écoute ça.

Jeffrey parut surpris mais nullement vexé.

-Certainement.

Ce qui avait accroché l'oreille de Nora était le récit d'un incendie à Springfield.

... d'après notre envoyé spécial, on ne déplore encore aucune victime, quoique ses derniers bulletins précisent que le feu s'est étendu à plusieurs autres maisons du riche quartier résidentiel d'Oak Street.

-C'est lui, dit Nora.

-Lui ?

-Chut.

-Nous répétons: l'incendie du quartier d'Oak Street, à Springfield,

semble de nature criminelle. Le feu a 't' signal' peu apr's dix-sept heures, cet apr's-midi, par des voisins du DrMark Foil, chez qui le sinistre a d'but'. Les habitants du quartier sont invit's à appeler la ligne d'urgence des pompiers, o'w ils trouveront une description minute par minute des...

Nora coupa la radio.

-Vous savez qui est Mark Foil ?

-Je n'en ai pas la moindre id'e.

-C'est le type qui a contact' Merle Marvell. (Comme son compagnon ne paraissait toujours pas comprendre, elle ajouta :) Raison pour laquelle Marvell a appel' Alden.

L'expression d'sol'e qui passa sur le visage de Jeffrey lui assura que, cette fois, il comprenait.

-Vous pensez que c'est Dart qui a incendi' cette maison ?

-J'en suis persuad'e.

Jeffrey consulta sa montre, ex'cuta un rapide cal-cul mental, puis donna un coup de volant. Sans se soucier de mettre son clignotant, il coupa deux files relativement denses, juste à temps pour prendre la sortie num'ro dix-huit. Des klaxons retentirent. La MG parcourut la voie de d'c'l'ration dans un crissement de freins et br'la un stop pour tourner dans King Street, à Northampton.

Nora rel'cha sa pression sur la poign'e de la por-ti're.

-Qu'est-ce qui vous a pris?

Jeffrey se gara au bord de la route et coupa le moteur.

-Je veux que vous m'expliquiez pourquoi Dick Dart n'h'site pas à assassiner des gens et à incendier des maisons pour prot'ger la r'putation d'Hugo Dri-ver. Commencez par le d'but et terminez par la fin.

-Bien, chef, dit Nora.

D's qu'elle eut commenc', Nora se rendit compte que parler à Jeffrey Deodato 'tait tr's diff'rent de raconter la m'me histoire à

Harwich. Jeffrey 'coutait vraiment. Lorsqu'elle eut termin', il lui sembla que le r'cit, & l'origine aussi confus que le roman de Daisy, s'tait, par la magie du conte, reform' en un ensemble coh'rent, au moins pour son auditeur.

-Je vois, d'clara-t-il, avec l'air de voir nettement mieux qu'elle. Donc, & pr'sent que Dick Dart a fait tout ce qu'il pouvait pour atteindre le Dr Foil, il va s'en prendre & Everett Tidy. Et il a probablement une voiture.

-Les voitures lui tombent en quelque sorte dans les bras.

-On ferait mieux d'aller voir le professeur Tidy. Tout ce qu'il me faut, c'est un t'l'phone.

-Vous allez l'appeler?

Jeffrey red'marra.

-Je vais appeler un ami & lui.

-Vous le connaissez?

-Depuis toujours.

Il tourna & droite au bout du bloc et roula jusqu'à une cabine t'l'phonique.

-J'en ai pour une minute, affirmat-il.

Il bondit hors de la voiture en cherchant de la monnaie dans sa poche. Nora le vit composer un num'ro et prononcer quelques mots. Il lui tourna le dos, parla encore quelques instants, puis il raccrocha et revint sur ses pas.

-Qui 'tait-ce ? demanda Nora.

Jeffrey sourit mais ne r'pondit pas. Il ex'cuta un demi-tour rapide et reprit King Street.

-Comment connaissez-vous le fils de Bill Tidy ?

-Je l'ai rencontr', il y a longtemps.

-Et o' allons-nous, maintenant ?

-A Amherst, bien s'♦r.

Jeffrey p'n'tra dans un parking, qu'il traversa pour en rejoindre un autre, d'où il s'engagea dans Bridge Street, avant d'acc'l'rer en direction de la lointaine parade de voitures et de camions qui d'fi-lait sur la voie rapide.

-Par pure curiosit', demanda-t-il, vous vous rappelez si Davey vous a donn' le nom de la fille qui s'int'ressait tant à Hugo Driver? Celle qui travaillait peut-être pour Chancel House et qui 'tait peut-être membre d'un certain Club de l'Enfer?

-Paddi Mann.

-C'est bien ce que je craignais.

Il fallut quelque temps à Nora pour se remettre.

-Vous la connaissez aussi.

-Elle est morte, mais je la connaissais, oui. En fait, elle s'appelait Patricia, mais elle a chang' à en Paddi apr'us avoir craqu' sur Hugo Driver. La personne que nous allons voir à Amherst, celle qui conna't Everett Tidy, c'est sa m're, Sabina Mann.

-Comment connaissez-vous Sabina Mann? s'emporta Nora, d'sesp'r'e. Pourquoi la connaissez-vous? Qu'est-ce qui se passe, à la fin?

Jeffrey refusa de r'pondre.

Davey n'avait pas invent' toute l'histoire. Elle avait r'ellement eu lieu, mais cinq ans plus t't, à New Haven. Ou bien ça s'rait produit deux fois.

-Ne vous prenez pas la t'te, recommanda Jeffrey.

-Vous ne voulez pas me dire comment vous les connaissez ?

-On va d'abord s'occuper d'Everett Tidy.

-Alors, dites-moi qui vous m'emmeniez voir à Northampton. De toute fa'on, je rencontrerai ce type d's qu'on aura quitt' Amherst.

-Pas ce type: cette femme.

-Qui est-ce ?

-Il est temps que vous fassiez la connaissance de ma m're, dit

Jeffrey.

En arrivant à Amherst, Nora inspecta distraitement une plaque de bronze, devant une maison en brique à deux étages, d'aspect douillet, et constata que cette dernière avait été la résidence d'Emily Dickinson. Elle entendit Dick Dart réciter: « Nulle cicatrice ne voyons. Mais une différence interne, OÙ les Significations, sont. » Sa bouche s'assécha, et la chair de poule lui envahit les bras.

Ils montèrent une côte menant à un quartier commerçant rempli de librairies et de restaurants, d'après surent un joli parc évoquant un lac de verdure, et se dirigèrent vers les vieux bâtiments rouges et bruns de la faculté d'Amherst.

Jeffrey prit une rue latérale, bordée d'immenses vieilles maisons, certaines entourées de clôtures blanches, d'autres quasi dissimulées par des cours où poussaient des lis frémissants et de luxuriants hortensias. Il s'arrêta devant l'une d'entre elles, à peine visible derrière une profusion d'arbres et de fleurs.

Sa compagne le suivit le long d'un chemin bordé de lis roses et jaunes aussi hauts qu'elle. Trois marches de brique menaient à une porte en bois vernie munie d'une cloche en laiton. Le parfum des lis imprégnait une brise que Nora sentait à peine. Quand le battant pivota, une grande femme aux cheveux gris, portant des lunettes demi-lunes et un ample chemisier jaune jonquille, lança un regard acéré à la visiteuse et entraîna Jeffrey.

-Espèce d'horrible individu, j'espère qu'un jour tu m'avertiras plus d'un quart d'heure avant quand tu décideras de me rendre visite. Je suppose que tu passes quelques jours chez ta mère: c'est la seule raison pour laquelle je te vois.

-Bonjour, Sabina. Lâche-moi avant de me casser quelque chose.

La vieille femme recula d'un pas et le saisit par les bras.

-Tu es très s'uisant avec cette casquette.

-Et toi, tu es merveilleuse, mais tu l'es toujours.

-J'imagine que ta mère va bien. Elle est tellement occupée que je ne la vois jamais. Je sais qu'elle a fait le banquet du conseil d'administration au début de l'été, et la réception chez le président bien

♦r, mais pour elle, ce n'est rien, de faire man-ger deux cents personnes, hein ?

-C'est du gâteau. Un tas de gâteaux.

-Et toi, comment vas-tu? (Elle lui serrait toujours les bras.) Toujours satisfait de travailler pour tes inférieurs ?

-Je vais bien. Sabina, je te pr'sente mon amie Nora.

Elle le lâcha et tendit la main à sa compagne.

-C'est vous, la myst'rieuse personne qui doit voir Ev Tidy ?

Nora prit la main de Sabina Mann et croisa ses yeux intelligents, imposants, un peu plus bleus que l'eau d'un glacier.

-Oui, merci, j'espère que je ne vous cause aucun souci.

-Strictement aucun. Ev est venu tout de suite. Jeffrey sait qu'il peut obtenir tout ce qu'il veut. Le seul problème, c'est qu'il ne veut pas assez de choses. (Sabina proc'dait à une rapide estimation de l'âge, de la situation familiale et de la position sociale de son interlocutrice, ainsi que du rôle qu'elle jouait dans la vie de Jeffrey.) On m'a fait jurer le silence et le secret, Jeffrey refuse d'expliquer pourquoi, mais j'ai sans doute quand même le droit de vous demander si vous le connaissez depuis longtemps.

Nora songea qu'elle avait obtenu une note passable à son premier examen.

-Depuis deux ans, mais en fait, je le connais à peine.

La vieille femme poursuivit son estimation silencieuse, nettement plus troublée qu'elle ne voulait bien le montrer.

-Explorons ce que nous a dit notre ami com-mun. Je suppose que vous n'ignorez pas cet emploi ridicule qui lui plaît tellement, mais vous a-t-il parlé de...

-Allons, allons, Sabina.

-Fais-moi plaisir, ch'ri. Alors ? Notre ami vous a-t-il parlé de ses extraordinaires succès à Harvard ?

-Oui.

-Bien. Vous êtes au courant pour l'ardoise d'argent et l'ardoise de bronze qu'il a gagnées au Vietnam? Et de son séjour dans un monastère japonais ?

-Non pour les premières, oui pour le second.

-Puisque vous êtes si privilégiée, vous devez savoir qu'il parle couramment le mandarin, le cantonnais et le japonais, mais je me demande s'il vous a raconté que...

-Je t'en prie, Sabina, c'est déloyal.

-Jeffrey vous a-t-il jamais dit qu'il a écrit deux pièces de théâtre et qu'elles ont été jouées à Broad-way, ma chère ?

Nora tourna de grands yeux vers son compagnon.

-Sous pseudonyme, confirmait-il. Ce n'était rien du tout.

-Maintenant, je sais quelque chose sur vous, Nora.

-Arrête, Sabina.

-Tiens-toi tranquille, Jeffrey. Puisque tu utilises mon domicile pour tes affaires, j'ai droit à tous les renseignements que je peux mettre au jour. Et ce que j'ai mis au jour, c'est que cette charmante jeune femme est employée à Chancel House, parce que l'odieux Mr Chancel est la personne à qui tu voulais le plus cacher ce secret-là. Je suis sûre qu'elle ne te trahira pas: elle partage mon opinion sur votre employeur et toute sa famille, y compris son étrange épouse, son inutile de fils et son impossible belle-fille. N'est-ce pas, ma chère?

-Je ne savais pas que la belle-fille était aussi mauvaise que les autres, remarqua Nora.

-Elle ne l'est pas, c'est pour ça qu'elle est impossible. Son seul problème, c'est d'avoir été assez bête pour choisir un mari dans cette famille. Mais vous êtes comme Jeffrey, sous la coupe d'Alden. On ne peut donc pas s'attendre à ce que vous compreniez le sillage de destruction que les Chancel laissent derrière eux.

-Tu as terminé, Sabina? demanda Jeffrey.

-J'ai interjeté. Everett n'a jamais aimé attendre.

Un homme trapu, à la barbe gris acier et aux courts cheveux argentés referma sùchement le livre qu'il tenait et releva les yeux, sourcils froncés.

-Vingt minutes, Sabina. Vingt bonnes minutes.

-Seulement un quart d'heure, Ev. ♦tant donné que je ne suis pas convié à cette réunion, j'avais besoin de passer un peu de temps avec Jeffrey et son amie.

Une moitié de la grimace d'Everett Tidy disparut, sous l'effet de ce qui pouvait être de l'amusement.

-Aimerais-tu une tasse de thé, Jeffrey? Nora?

- Non, merci, dit Jeffrey.

-Oui, du Gunpowder, demanda Tidy.

-Du Gunpowder, donc.

Sabina referma la porte derrière elle.

Nora s'intéressa au fils de l'écrivain et s'aperçut qu'il l'étudiait. Sans la moindre gêne, il soutint son regard un instant, avant de s'adresser à Jeffrey.

-Salut, Jeffrey.

-Merci d'être venu aussi vite.

Tidy hocha la tête, tournant le livre entre ses mains comme s'il avait été surpris de l'y trouver encore. Il s'approcha d'un canapé en velours, posa le volume sur une table basse, et s'intéressa de nouveau à Nora. Un vent froid et sifflant qui lui était aussi inhérent que les plis de son pantalon kaki et sa petite barbe en brosse, sembla souffler vers la visiteuse.

-Sabina m'estime impatient, remarqua-t-il. Cette perception erronée vient du fait que ma conscience des nombreuses tâches dont me retournent mes obligations me rend nerveux. (La température de sa brise personnelle baissa encore de quelques degrés.) Avant de prendre ma retraite, j'avais un logement de fonction à l'université, si bien que pendant vingt-deux ans, j'ai vécu dans une maison très agréable, avec suffisamment de place pour ma famille et ma bibliothèque. J'aurais pu la conserver, mais ma femme est morte, mes enfants sont partis, et

d'autres membres de la faculté avaient nettement plus besoin d'espace que moi. J'ai donc acheté un appartement, et quand je ne suis pas en train de travailler à deux livres, un sur Henry Adams, l'autre sur mon père, je trie ceux que je possède en essayant de faire tenir dans trois pièces ce qui reste de ma bibliothèque. Il y a une demi-heure Sabina m'a dit qu'une relation de Jeffrey souhaitait me parler d'une question de la plus haute importance. Une question qui concerne ma sécurité. (Il inspira, et sa poitrine se gonfla.) Eh bien, je suis là et j'exige de savoir de quoi il est question.

-Ev, comment ça Jeffrey, il faut que vous sachiez...

-Je m'adresse à votre compagne.

L'abbé qui se paraît l'expérience de cet homme et la sienne réduisit momentanément Nora au silence. Jamais elle ne pourrait le convaincre qu'on voulait le tuer.

Tidy consultait sa montre avec ostentation. Elle réalisa enfin pourquoi il était obligé de trier ses livres.

-Quand avez-vous emménagé dans votre appartement ?

Il baissa les bras avec une lenteur exagérée, comme s'il avait cru qu'un mouvement brusque pourrait effrayer son interlocutrice.

-Six semaines. Cette question a-t-elle un intérêt quelconque ?

-Si on vous cherchait à votre ancienne adresse, est-ce que les occupants sauraient où vous êtes ? Est-ce qu'ils connaissent votre nouveau logement ?

-Ça va continuer comme ça longtemps ? interrogea Tidy en se tournant vers Jeffrey.

-Répondez-lui, s'il vous plaît, Ev.

-Très bien. (Il s'adressa de nouveau à Nora, d'un ton sec.) Le professeur Hackett connaît-il l'adresse de mon immeuble ? Non. Et de toute façon, les Hackett passent le mois dans la vallée de l'Arno - le Casentino. Qui êtes-vous, et qu'est-ce que vous voulez ?

-Elle s'appelle Nora Chancel, lui apprit Jeffrey.

Tidy cligna plusieurs fois des paupières.

-C'est un nom qui me dit quelque chose.

-Vous avez regardé les infos, ces derniers jours ?

-Je n'ai pas la télévision. J'écoute la radio. (Il parlait à Jeffrey mais continuait d'observer Nora. D'un coup, il perdit sa rigidité.) Mon Dieu, Nora Chancel. La femme qui a tué... Seigneur. Je n'avais pas encore relié ce nom à... Dieu du Ciel ! Et dire que... Alors, c'est vous?

-C'est moi.

Sabina Mann passa la porte et reculons, chargée d'un plateau, et s'immobilisa dès qu'elle se fut retournée.

-On dirait que je drange. (Elle observa un à un ses hôtes.) Vous devez avoir une conversation passionnante.

Elle posa le plateau sur la table basse, et s'enfuit. Tidy n'avait pas quitté Nora des yeux.

-Est-ce que ça va? Vous n'avez pas l'air bles-sée, mais je n'imagine même pas le traumatisme que peut provoquer une telle expérience. Comment vous sentez-vous ?

-Je ne sais pas exactement.

-Non, bien sûr que non. C'était une question stupide. En tout cas, vous avez échappé à ce type, et vous avez eu le bon sens d'appeler Jeffrey. Si j'avais des ennuis, c'est ce que je ferais également. Asseyons-nous.

Il tapota le canapé libre, et Nora s'assit, un peu désorientée par ce changement d'attitude. Ayant ajouté du lait dans une tasse de thé, le fils de l'écrivain la lui tendit. Jeffrey se glissa dans un fauteuil moelleux, de l'autre côté de la cheminée. Tidy demeura debout, triturant sa barbe. Il n'y avait plus aucune trace de la brise polaire.

-Désolé de mettre montré brutal. J'en ai pris l'habitude quand je me suis aperçu que ça intimidait mes étudiants.

-Je suis ravie que vous acceptiez de m'écouter, assura Nora.

Il se percha au bord du canapé.

-Je suppose que ce que vous avez à me dire concerne l'homme qui vous a enlevée. Rappelez-moi donc son nom.

-Dart, obéit-elle. Dick Dart. Vous ne pouvez pas le connaître.

Il m'dita un instant sur la question.

-Non. En revanche, j'imagine que lui me connaît. Je ne me trompe pas en disant que c'est un meurtrier, n'est-ce pas? Il n'y a aucun doute & ce sujet ?

-Non.

-Et il me veut du mal.

-Dick Dart veut vous tuer.

Tidy se redressa et consid'ra Nora de ses yeux bleus p'n'trants.

-Je n'aurais jamais cru entendre un jour une chose pareille. Je n'y comprends rien.

-Est-ce que vous allez vous taire et la laisser parler, Everett?
intervint Jeffrey.

-Laissez-moi encore poser une question, et ensuite, vous me donnerez les d'tails 'ventuels. Est-ce qu'il y a un mobile, ou est-ce que ce type a juste tir' mon nom dans un chapeau ?

Visiblement, il se dominait, allant presque jusqu'à se mordre la langue.

-Il veut vous tuer parce que vous 7tes le fils de Bill Tidy, lui apprit Nora.

Son interlocuteur porta la main & sa joue comme s'il avait reçu une gifle. Exerçant un effort colossal pour demeurer muet, il lui fit signe de poursuivre.

Lorsqu'elle eut termin', il reprit la parole.

-Alors il croit que mon père tenait un journal, ce qui est le cas, qu'il y a parl' de son s'jour & Shorelands, ce qui est encore le cas, et que ledit journal est en ma possession, ce qui est toujours le cas. Dites-moi, ai-je l'honneur d'7tre le premier sur la liste de Dart? S◆rement.

-Vous 7tes le deuxième. Il a commenc' son oeuvre cette apr's-midi, & Springfield, par un m'de-cin du nom de Mark Foil. Foil a 't' longtemps le compagnon de Creeley Monk, et il s'occupe aujourd'hui d'en promouvoir l'oeuvre. Je l'ai rencontr' juste avant qu'il ne quitte la ville. Dart est arriv' un peu plus tard.

-C'est Dart qui est responsable de l'incendie de Springfield ?

-Il n'est pas très subtil, admit Nora.

Tidy demeura un instant parfaitement immobile.

-Puis-je vous demander pourquoi notre ami et vous-même n'êtes pas allés à la police avant de venir ici?

-Je ne peux pas m'adresser à la police.

Le fils de l'écrivain se tourna vers Jeffrey.

-C'est vrai? Elle ne peut pas?

-Laissez tomber, Ev, conseilla Jeffrey.

-Je ne pense pas que ce type ait la moindre chance de trouver mon appartement, mais je ne peux pas le laisser détruire la maison du docteur Hackett s'il croit que j'y habite toujours. Je n'ai besoin ni de donner mon nom ni de parler de vous. Il me suffit de dire que j'ai vu quelqu'un ressemblant à MrDart dans le quartier, et les flics feront le reste. Ensuite, j'aurai des choses à vous apprendre, si vous avez le temps.

-Très bien, concéda Nora.

Tidy se leva et la contempla un instant en se mordant la lèvre inférieure.

-Je ne laisserai pas Sabina entendre la communication, assura-t-il, avant de sortir rapidement.

-Je vous ai apporté un peu d'argent. (Jeffrey se leva et tira son portefeuille de la poche arrière de son pantalon, en s'approchant de Nora.) Trois cents dollars. Vous me les rendrez quand vous pourrez, mais prenez-les. Vous allez en avoir besoin.

Il lui offrit des billets qu'elle jugea fort nombreux.

Ainsi, elle en avait beaucoup : elle, Nora Chancel, prête à accepter l'argent de Jeffrey. Elle n'en avait pas envie, mais ne pouvait guère faire autrement. La volonté des étrangers, certains bien intentionnés, d'autre non, gouvernait sa vie.

-Merci, dit-elle, un peu gênée, en acceptant les billets. Je vous suis très reconnaissante. (Elle ramassa son sac à ses pieds, l'ouvrit.) Je

vous rem-bourserai d'us que je pourrai.

-Il n'y a pas le feu. (Il jeta un coup d'oeil vers la porte.) J'espère qu'Ev n'en dit pas trop.

Le battant se rouvrit au moment même où il cessait de parler. Tidy entra, lui lança un coup d'oeil contrarié et referma la porte avec un soin théâtral.

-Il a fallu que je persuade Sabina de monter au premier avant de téléphoner. Elle n'est pas très contente de nous, j'en ai peur. (Il observa Nora refermer son sac, puis chercha son regard.) Ça vous ennuerait de m'accompagner quelque part? Vous aussi, bien sûr, Jeffrey.

-Encore un voyage, remarqua Nora. Où ça, cette fois ?

-A la bibliothèque de l'université d'Amherst, où j'ai déposé les papiers de mon père. Elle est fermée, mais je dispose de toutes les clés dont on a besoin. Il ne serait peut-être pas inutile que vous ramassiez ce plateau, Jeffrey.

Quand ils sortirent du salon, Sabina Mann était postée sur la première marche de son escalier. Everett Tidy ne la remarqua qu'en arrivant juste devant elle. Il se figea. Nora, qui marchait derrière lui, faillit le percuter. Jeffrey se posta à son côté, et il y eut un silence gêné.

-Sabina... commença Tidy, mais elle l'interrompit:

-Ils arrivent, ils confèrent, ils passent des coups de téléphone clandestins, et ensuite, ils s'en vont tous ensemble. On dirait une pièce de théâtre.

Jeffrey lui tendit le plateau. Elle descendit à regret de sa marche pour s'en saisir.

-Je promets de tout t'expliquer d'us que possible.

-Dieu seul sait ce que ça veut dire. Je peux vous demander où vous allez, Everett, à moins que ce ne soit aussi un secret d'état?

-Je conçois que toute cette histoire soit très mystérieuse pour vous, Sabina, et je regrette que nous soyons obligés de vous quitter sans vous fournir d'explications. Cependant, je...

-Pourquoi n'essayez-vous pas de me dire avec des mots simples où vous les emmenez?

Tidy inclina la tête de côté.

-Comment savez-vous que je les emmène quelque part?

-Vous avez vos clefs de voiture à la main.

-Il faut que nous allions à la bibliothèque de l'université, Sabina, répondit-il, très digne. Si vous voulez, je peux revenir d'ici une demi-heure.

-Ne vous donnez pas cette peine. Vous n'aurez qu'à m'appeler demain, si vous avez quelque chose à me dire. Tu reviens, Jeffrey ?

-D'accord : il faut que j'aille à Northampton, mais je promets de passer te voir très bientôt.

-Tu es l'un des plus exaspérant du monde. (Elle lança à Nora un regard où menaçait d'apparaître une nette désapprobation.) Je vous raccompagne.

Il y avait tant d'espace devant la longue banquette arrière que les deux hommes semblaient à Nora deux fois plus loin d'elle que dans une voiture ordinaire.

-Cette dame ne m'apprecie pas tellement.

-Elle ne vient pas que de vous, assura Jeffrey. Sabina n'est jamais très satisfaite de moi.

-Et votre tante n'est pas satisfaite de moi depuis que j'ai dûmissionné de la Société Emily Dickinson, dit Tidy.

-Votre tante ? Sabina Mann est votre tante ?

-Vous parlez vraiment trop, Ev.

Tidy lança à Jeffrey un coup d'œil effaré, puis se retourna vers la route.

-Excusez-moi, mais je pensais tout naturellement que votre amie savait qui vous étiez. Pourquoi se serait-elle adressée à vous, si...

-♦a suffit.

-Laissez-le parler, Jeffrey, nom de Dieu ! intervint Nora. Moi, je vous dis tout, et vous, vous me trimblez comme une marionnette. Je me fous que vous ayez la M^daille d'Honneur du Congr^{us} ou m^{me} le Prix Nobel, vous entendez? Vous n'⁷tes pas mon fils ch^{ri}. Je commence ^N en avoir vraiment, vraiment marre.

Ce qu'elle avait envie de faire, ce que chaque cellule de son corps lui hurlait de faire, c'^ytait ouvrir sa porti^{ure} et sauter de la voiture. Si elle n'en descendait pas tr^{us} vite, elle allait ⁷tre oblig^e de se dⁱcha^m-ner, d'arracher les yeux de ses compagnons et de mordre tout ce qu'elle pourrait mordre, car sinon, quelque chose d'encore pire lui arriverait.

-Je ne vous en veux pas d'⁷tre agac^e, Nora.

-Arr⁷tez-vous.

-Je veux que vous r^{fl}^ychissiez ^N deux choses...

-Je me fous de ce que vous voulez, Jeffrey. Laissez-moi partir.

-Calmez-vous et ^ycoutez-moi. Si vous voulez encore partir apr^{us}, tr^{us} bien: vous pourrez le faire.

-Allez au diable !

Elle saisit la poign^e de la porti^{ure}.

-Vous ^ytiez agac^e aussi, tout ^N l'heure, n'est-ce pas? C'est l^N que ^{na} a commenc[?]... quand nous ^ytions seuls dans le salon.

Elle ouvrit. Avant qu'elle ne p[♦]t sauter, le majordome s'^ylan^{na} au-dessus de son si^{ge} et se jeta sur elle. Tidy, ^N l'avant, hurla quelque chose. Quoiqu'elle f[♦]t d'^j^N pench^e ^N l'ext^{rieur}, Jeffrey la saisit par la taille et lui fit r^yint^{grer} la banquette arri^{ere}, o^w il la maintint avec fermet^y, malgr^y ses contorsions. Quand il eut claqu^y et verrouill^y la por-ti^{ure}, Nora lui donna un coup de poing dans le bras, mais il l'empoigna par les coudes et la contraignit ^N s'asseoir normalement.

-L^{chez}-moi !

Leurs visages ^ytaient ^N quelques centim^{etres} l'un de l'autre. Elle tenta de lui donner un coup de pied dans la cheville, la manqua, et fit une nouvelle tentative. Elle l'atteignit ^N la jambe.

-Aie! fit-il, tout en se rapprochant encore d'elle. Dites-moi pourquoi

vous 7tes furieuse. Ce n'est pas 8 cause de moi.

Elle frappa 8 nouveau, mais il s'7tait d'plac7: le pied de Nora ne toucha que de l'air. Elle tenta de se servir de l'autre, et manqua 7galement son coup. Jeffrey lui pressa les bras contre le torse et la plaqua 8 son siege.

-Allons. Dites-moi pourquoi vous 7tes en col7re.

-L7chez-moi, hurla-t-elle.

-Je vous l7che.

Petit 8 petit, son 7treinte se desserra tandis qu'il s'7cartait, et elle fut bient7t totalement libre. Elle leva la main droite, mais il 7tait trop tard pour continuer 8 le frapper: elle avait commenc8 7 r'fl7chir. Nora rabaissa la main et lan7a un regard noir 8 son compagnon. Il tripotait quelque chose, au niveau du plancher. Cela s'7leva brusquement et se changea en strapontin.

-Qu'est-ce que c'est que cette bagnole? interrogea-t-elle en se laissant retomber en arri7re. Un taxi ?

-Un authentique Checker cab, r7pondit Everett Tidy. (Il s'7tait arr7t7 au bord de la route et contemplait ses passagers, un bras pos7 sur le dossier de son si7ge.) Mon p7re en conduisait un, et je n'ai jamais rien voulu d'autre. J'ai celle-l8 depuis 1972. Est-ce que 7a va?

-Comment est-ce que 7a pourrait aller? demanda Nora. On n'arr7te pas de me prendre en main et de me bourlinguer 8 droite et 8 gauche sans jamais me dire la v7rit7. M7me avant l'arriv7e du FBI, ma vie s'7tait d'j8 chang7e en catastrophe. Ensuite il m'est arriv7 des choses horribles, et j'ai bien failli perdre la boule. On me ment, on ne cherche qu'8 m'utiliser, et j'en ai assez de tous ces secrets, de toutes ces conspirations.

Elle cessa de vocif7rer et prit une profonde inspiration. Jeffrey avait raison: elle n'7tait pas en col7re contre lui. Elle venait de se rendre compte qu'elle 7tait encore furieuse contre Dan Harwich, ou sinon contre le v7ritable Dan Harwich.

-Excusez-moi, dit Tidy.

-Attendez un instant, reprit Jeffrey. C'est 8 cause de Dick Dart, n'est-ce pas ? Et aussi du d'm7-nagement de Davey. Vous avez 7t7 maltrait7e, et il -J'imagine, oui.

Une autre illumination se fit en elle: son véritable ressentiment était lié à un aspect quasi impersonnel de ses preuves. Dès le début, elle avait tenté de se concentrer sur un sujet nettement plus important pour ceux qui l'entouraient que pour elle-même. Un cyclone avait mûli sa vie et l'avait emportée. Le cyclone s'appelait Hugo Driver, ou Katherine Mannheim, ou Shorelands, ou Le Voyage dans la nuit, ou tout cela à la fois. Quoique Dick Dart, Davey Chancel, Mark Foil et les deux passagers du Checker fussent suffisamment intéressés par la chose pour ouvrir leur porte, fouiller dans leurs papiers, combattre des actions en justice, parcourir des centaines de kilomètres en voiture et risquer d'être arrêtés, c'était elle qui avait tenté d'emporter, alors qu'elle s'en moquait totalement.

-Jeffrey, je dois... commenta Tidy.

-Attendez, Ev. Nora, je n'estime pas avoir le droit de parler pour ma mère, et j'ai donc dû vous cacher certaines choses jusqu'à ce que vous la rencontriez. Qu'est-ce que vous voulez faire? Le choix vous appartient.

Elle s'appuya au dossier de la banquette.

-Je m'excuse de m'être nerveuse. Il n'y a qu'à tout oublier et à reprendre où on en était.

-Je suis désolée, mais je ne ferai rien de tel avant qu'on ne m'explique ce que c'est que cette histoire de FBI, objecta Tidy.

-Vous l'avez entendue dire qu'elle ne pouvait pas s'adresser à la police, et ça ne vous a pas choqué à ce point-là, si je me souviens bien, remarqua Jeffrey.

-Je veux savoir pourquoi le FBI est sur l'affaire. Je n'irai nulle part avant d'être mis au courant.

-Nora? interrogea Jeffrey en posant sur le genou de sa compagne une des mains qui l'avaient récemment maintenue immobile.

Elle cartait sa jambe d'un mouvement brusque.

-Aucun problème: de toute façon, je n'ai rien à cacher. Vous voulez connaître toute l'histoire, professeur? Très bien: je comprends. Vous voulez savoir si ma fréquentation vous compromet moralement.

-Allons, Nora, intervint le majordome. Ev ne fait que...

-Une de mes voisines a 't' kidnapp'e. On a cru qu'elle avait 't' assassin'e mais ce n'y'tait pas le cas. Quand elle a refait surface, elle a pr'tendu que c'y'tait moi qui l'avais enlev'e. C'est du moins une des choses qu'elle a pr'tendues. Elle n'est pas tr'us rationnelle. Comme il s'est r'y'l' que mon mari couchait avec elle, ce que j'ignorais totalement, le FBI l'a prise au s'rieux. Y a-t-il autre chose que vous d'siriez savoir?

Tidy se gratta la t'te.

-Je pense que 'a suffira. Est-ce que nous allons toujours ' la biblioth'que de l'universit'?

-Je ne songerais m'me pas ' aller ailleurs, soupira Nora.

Dans une salle monacale, au dernier 'tage de la biblioth'que d'Arnherst, Nora fit profiter Everett Tidy de ce qu'elle avait appris sur Creeley Monk. Assis pr'us d'elle, ' une longue table en bois, il l'couta avec un int'r't qui parut finalement le paralyser, le rendre incapable de regarder quoi que ce f'ut, sinon la vieille machine ' 'crire, au bout de la table, et la photographie pendue au mur-son p're, assis devant la m'me machine ' 'crire.

Quand Nora eut termin', il attira ' lui un classeur et d'clara:

-Je vous remercie de m'avoir fourni ces renseignements.

-De rien, r'pondit-elle, attendant de savoir ce que lui inspirait cette histoire.

-Mon p're se m'fiait effectivement de Creeley Monk, et je dois d'abord vous expliquer pourquoi. Il ne croyait tout bonnement pas que Monk soit r'ellement issu de la classe laborieuse de Springfield, fils de patron de bar, et ainsi de suite. Monk 'tait all' ' Harvard et il portait des costumes de prix, si bien que mon p're, en grande partie autodidacte, a pens' qu'on se moquait de lui. Presque tout ce qui constituait Shorelands le mettait mal ' l'aise. Il n'aurait m'me pas accept' l'invitation de Georgina s'il n'avait pas vu l' un moyen de vaincre les difficult's pos'es par son deuxi'me livre. Il a su qu'il avait fait une erreur d'us son arriv'e, mais il s'est senti tenu de rester. Il n'y'tait pas du genre ' abandonner facilement.

-Je comprends, dit Nora.

-Ce livre n'était sa seule chance de gagner assez d'argent pour ne plus avoir à faire le chauffeur de taxi. Au bout de la première journée, il a appris la venue prochaine de Lincoln Chancel, probablement à la recherche d'écritains pour sa nouvelle maison d'édition.

Elle avait envie d'aiguiller la conversation vers ce qui avait fait naître une telle émotion en cet homme discipliné, et qui n'était probablement en rapport avec Katherine Mannheim, mais une question au sujet de l'admirable Bill Tidy la troublait.

-Est-ce qu'il ne vous a pas plus ou moins abandonnés, votre mère et vous, quand il est allé à Shorelands ?

Le fils de l'écivain secoua la tête avec véhémence.

-Il n'était pas question d'abandon. Nous avions une invitation permanente à Key West, où Boogie Ammons, un de ses vieux amis, tenait un petit hôtel. Mon père nous y a envoyés, ma mère et moi, quand il a été convié à Shorelands. Durant tout ce mois-là, nous avons vécu bien mieux qu'à la maison. Il nous manquait, bien sûr, mais comme il écrivait deux ou trois fois par semaine, nous avions une bonne idée de ce qu'il faisait.

-Vous avez conservé ses lettres?

-La plupart, oui. Dans l'ensemble, elles sont assez neutres. Je n'ai eu le courage de lire son journal que des années après sa mort, et c'est là que j'ai appris à quel point il avait détesté Shorelands. (Tidy ouvrit le classeur et en sortit un volume relié en tissu vert foncé.) J'ai aussi compris à quel point il n'était mal dans sa peau. Vous ne voyez pas ce que je veux dire ? Il se trouvait en équilibre sur une sorte de fil de fer, et il paraît qu'il ne tomberait pas.

-Je crois que je ne vois pas, admit Nora.

Son interlocuteur hocha la tête.

-Imaginez sa situation. Il travaillait très dur sur un nouveau livre. Si tout avait bien marché, il aurait enfin pu se permettre d'écrire à temps complet. Lincoln Chancel n'était un vulgaire vampire, mais il représentait une porte de sortie. Mon père n'était tellement désespéré qu'il n'a pas pu s'empêcher de courtiser cet homme, en dépit de son sens moral. Malheureusement pour lui, un autre des invités n'était encore plus désespéré. Hugo Driver a rentabilisé le hasard qui l'a logé dans la même maison que Chancel, et il s'est changé en bernacle humaine.

-Votre père a dû l'envier, remarqua Nora.

-Oui, et il ne s'en est senti que plus mal. Il se défiait de son antipathie instinctive pour Driver. En conséquence, il ne s'est jamais joint au groupe de la terrasse, où Chancel apparaissait presque chaque après-midi, car Hugo Driver y venait aussi. Et parce que cette antipathie lui paraissait discutable, il se contraignait à ne pas porter de jugement lorsqu'il entendait des ragots. D'autant plus que la source desdits ragots lui semblait indigne de foi.

-Il considèrait d'jà Creeley Monk comme un menteur ?

-Monk lui faisait l'effet d'être exactement le genre de personne qui inventait des histoires sur les autres. Particulièrement si cela pouvait servir sa propre cause. En ce cas précis, auprès de Merrick Favor.

Nora vit enfin le moyen d'en arriver au centre de ses préoccupations.

-Que pensait votre père de Katherine Mannheim ?

Everett Tidy, curieusement, interrogea du regard Jeffrey, qui haussa les épaules. Il passa les doigts sur la tranche du livre posé devant lui, pesant visiblement ses mots.

-En grande partie pour les raisons que j'ai mentionnées, il a eu assez peu de contacts avec les autres invités, mais son isolement avait aussi une cause matérielle: Georgina l'avait logé dans la Maison du Truffle, au cœur des bois, derrière le Vallon de Monty, tellement loin du Manoir que les braconniers s'en approchaient parfois en plein milieu de la nuit. Il en a même entendu le soir où Miss Mannheim a disparu.

Tidy se tut. Son interlocutrice attendit qu'il eût trouvé les mots pour dire ce qui l'avait enflammé.

-Le journal de mon père ne renferme rien qui puisse faire penser que Driver aurait volé un manuscrit à Miss Mannheim.

- Je vois, dit Nora, qui ne voyait absolument pas.

-Mais vous me demandez ce qu'il pensait de Miss Mannheim et cette information peut vous être utile-et à moi aussi, à travers vous. Je peux dire que toute ma vie a été hantée par ce qui s'est passé à Shorelands cet été-là. (La mystérieuse agitation de Tidy parut s'intensifier.) Il reste encore une grande question à aborder, peut-être aussi importante pour vous que pour moi. Si cela vous est possible, me communiquerez-vous toutes vos découvertes ?

-Bien s♦r.

-Merci. A pr'sent, venons-en à Katherine Mannheim. (Il semblait retarder d'lib'r'ment l'itude de sa « grande question ».) C'ait sans aucun doute une personne int'ressante, s'duisante, tr's ind'pendante. J'ai cru comprendre qu'elle pouvait se montrer d'lib'r'ment impolie, mais ce qui a surtout frapp' mon p're, en dehors de son ind'pendance, c'est ce qu'il appelait sa s'r'nit'.

-S'r'nit'?

-♦a vous 'tonne, n'est-ce pas ? Il entendait par là un m'lange d'assurance, de bont' instinctive, de courage et de compassion. Au d'but, l'ironie et la volont' de m'priser les conventions dont elle faisait preuve l'ont induit en erreur, mais au bout d'une semaine, il a commenc' à entrevoir ses autres quali-t's. (Tidy ouvrit le journal.) ♦coutez ceci:

J'ai beaucoup r'fl'chi à cette 'trange jeune femme, Katherine Mannheim. Elle n'a jamais eu d'argent, et elle vit simplement, sans se plaindre. Alors qu'elle paraît boh'me et insouciante, elle est totalement responsable. Elle 'crit lentement, avec beaucoup de soin, et publie peu-mais ce qu'elle publie est brillant. Pour elle, la reconnaissance, les honneurs, les r'compenses publiques, sont d'pourvus d'int'r't. Je me demande si je me conduirais aussi b'tement que Merrick et Austryn, pour peu que je ne sois pas marié à ma ch're Min.

-Min et Bill? demanda Nora. Est-ce qu'il n'y a pas un film?...

-C'ait une plaisanterie familiale, confirma Tidy. En fait, ma m're s'appelait Leonie.

Même le monstrueux Lincoln Chancel, qui a trente ans de plus que Katherine et qui porte ses passions sur le visage, la d'sire. Merrick et Austryn sont attir's par sa personnalit', mais comme ils sont persuad's d'avoir envie de son corps, ils ne voient pas qu'elle est chaste. Et ce n'est pas une chastet' chaleureuse, mais glaciale, et d'termin'e.

- Katherine Mannheim n'avait jamais eu l'espoir de vivre vieille. Elle savait depuis toujours qu'elle avait le coeur fragile, mais elle refusait de mener une existence d'invalides, sinon en cette seule manière. A mon avis, elle considèrait le vin, la boisson et les longues promenades comme des activités potentiellement dangereuses, mais elle avait la certitude que l'acte sexuel pouvait la tuer. Et de toute façon, sa nature la destinait à la modestie.

-Votre père savait-il sur quoi elle travaillait? s'enquit Nora.

-Pas du tout. Elle aurait dû l'expliquer durant ce que Georgina appelait la cérémonie suprême », une sorte de tradition de fin de séjour, mais Katherine n'a pas joué le jeu.

-Qu'est-ce que c'était que cette cérémonie suprême ?

-Au bout de trois semaines de séjour, tous les écrivains se rassemblaient au crépuscule pour une sorte de bilan, dans le Vallon de Monty, au sein du cercle de pierres dressées qu'on appelait les Piliers du Chant. Le jardinier qui avait créé la clairière, Monty Chandler, avait remarqué un certain nombre de rochers aux extrémités plates, d'étranges dans un premier voisin, qui mesuraient tous environ quatre mètres de haut. Il s'était donné beaucoup de mal pour les installer au sein de la clairière. Les invités s'asseyaient en cercle à l'intérieur de celui que formaient les pierres. Georgina prononçait un petit discours sur l'histoire de Shorelands. Ensuite, tous décrivaient l'oeuvre sur laquelle ils travaillaient, la manière dont elle se développait, et ainsi de suite. On attendait bien entendu d'eux qu'ils rendent hommage à l'hospitalité de Georgina et décrivent de quelle façon Shorelands les avait inspirés. Ils étaient aussi censés se montrer drôles. Georgina Weatherall recherchait tout autant le rire que la flatterie. Comme on peut s'en douter, Katherine Mannheim a refusé de se prêter à la chose. (Il tourna quelques pages.) Voilà, c'est là.

Après l'hymne à l'hospitalité de Miss Weatherall, aux merveilles de Shorelands et à son propre talent prononcé par Merrick, est arrivé le tour de Katherine Mannheim. Elle a souri, avant de déclarer que, soudainement, nous comprendrions sa décision d'obéir à ses principes et de ne pas parler d'une oeuvre inachevée. Ceux qui l'avaient précédée étaient plus courageux et moins superstitieux qu'elle, qualifiés pour lesquelles elle les admirait énormément. Quant à Shorelands, la magnificence en était telle qu'elle défiait toute description, mais Katherine tenait à souligner la qualité du service d'Agnes Brotherhood,

la femme de chambre qui nettoyait sa cuisine et faisait son lit tous les matins. Après son départ, l'aide de Miss Brotherhood lui manquerait cruellement.

-Elle a refusé de parler de son oeuvre et remercié la femme de chambre ? apprécia Nora. Elle savait qu'on allait lui demander de partir, non ?

-Ou elle le voulait, approuva Tidy. Georgina était furieuse. Voilà ce qu'en dit mon père :

Miss Weatherall a resserré ses épaissures de pourpre et de cramoisi autour de ses paupières. Son visage est devenu rouge vif sous son maquillage. Elle a marmonné qu'elle transmettrait les compliments de Miss Mannheim à la femme de chambre. Hugo Driver, qui devait parler ensuite, a commencé par louer la gentillesse de Miss Weatherall, puis il s'est étendu à loisir sur les repas, le parc, les conversations, si bien que lorsqu'il a terminé par un panegyrique de notre hôteesse - une gentille patrie de toutes les qualités 7 nul n'a remarqué qu'il ne s'était pas soucié d'évoquer ses écrits.

-En conséquence, conclut Tidy, nous ignorons totalement sur quoi l'un ou l'autre travaillait cet être-là.

-Driver a trouvé le moyen de se cacher derrière un écran de fumée, remarqua Nora.

-Peut-être parce qu'il n'avancé pas tellement, ce qui signifie qu'il était de plus en plus dépendant de Lincoln Chancel. Mais quand son tour est arrivé, mon père s'est adressé autant à Chancel qu'à Georgina Weatherall. Il a continué à entretenir des espoirs même après être rentré chez nous.

-Est-ce qu'il a terminé son livre ?

Tidy renifla, puis fit pivoter sa chaise pour faire face à la jeune femme. Ses yeux brillaient d'une intensité contenue.

- Il a fallu que je lise son journal. Quand je me suis senti assez fort pour affronter le dernier volume, j'ai découvert quelque chose de

totallement inattendu. Une semaine avant notre d'part pour la Floride, son agent l'avait pr'venu qu'il avait 't' contact' par Lincoln Chancel, lequel d'sirait s'informer confi-dentiellement de sa situation. Chancel avait aim' ce qu'il avait entendu dire du nouveau livre, se demandait quand il serait termin', et s'il lui serait possible de le publier. Mon p'vre lui a 'crit pour affirmer qu'il avait presque termin' le roman et qu'il 'tait tout à fait d'accord pour le lui soumettre. Il n'en a pas touch' le moindre mot à ma m'vre.

« Environ une semaine plus tard, il a reçu des nouvelles enthousiasmantes.  tant donn' qu'il 'crivait son journal pour lui-même, il n'y donne pas tellement de d'tails à ce sujet. Qu'est-ce que vous pen-sez de ça ?

J'ai quitt' ma machine ' écrire pour r'pondre au t'l'phone, et j'ai prononc' mon nom. Alors, il s'est produit un grand changement. Je dois recevoir une visite royale. Le Souverain viendra sans escorte. Je ne dois en parler à personne, et si je viole cette condition, fût-ce par des allusions, fût-ce avec ma femme, tout est annul'. Seuls Lui et moi devons être pr'sents. Le grand 'v'nement doit avoir lieu dans trois jours. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais  A, alors  A, c'est plus fort que tout.

Il leva les yeux vers Nora.

-Eh bien ?

-Tout à fait comme Creeley Monk, acquiesça-t-elle. Est-ce que la visite a 't' annul'e ?

-Voilà la derni'vre chose qu'ait 'crite mon p'vre.

Annulation. Pas d'explication. J'ai de la peine à me traîner. Vais-je pouvoir continuer ? Ai-je le choix ? Je ne l'ai pas, mais comment continuer alors que je suis dans un tel 'tat ?

-C'est exactement ce qui est arrivé ' Creeley Monk quelques jours plus tard. Vous pensez que ça peut être une coïncidence ?

-Sans doute pas, dit Nora, mais ça signifierait...

-Que Monk a 't' contact' de la même manière que mon père. Ne semble-t-il pas probable que ça ait aussi 't' le cas de Merrick Favor et d'Austryn Fain ? Ne semble-t-il pas encore plus probable que la personne qui a arrangé l'entretien privé avant de l'annuler ait 't' Lincoln Chancel?

-Seigneur ! s'exclama Jeffrey. Vous croyez que c'était un piège?

-Il aurait fallu plus qu'un refus de Chancel pour pousser mon père à jeter l'éponge.

Nora fixait Tidy, les yeux écarquillés. Elle lança un coup d'oeil hagard à Jeffrey qui, de l'autre côté de la table, voyait à l'évidence depuis un certain temps où ils allaient en venir.

-Vous croyez que Lincoln Chancel a assassiné votre père et Creeley Monk. Et aussi Merrick Favor et Austryn Fain, déclara-t-elle.

-Je crois que Chancel l'a poussé par la fenêtre et qu'il a réduit son manuscrit en lambeaux, comme celui de Favor.

-C'est peut-être évident, mais je ne vois pas pourquoi.

-Je suppose qu'il avait quelque chose à cacher.

-La véritable origine du Voyage dans la nuit.

-Bien sûr, dit Jeffrey. Monk savait que Driver était un voleur. Il l'a dit à Merrick Favor, devant votre père et Fain, mais personne ne l'a cru. Ensuite, Favor leur a appris à tous les deux que Monk avait raison. Il était convaincu d'avoir vu Hugo Driver dérober quelque chose à Katherine Mannheim. Tout le monde savait que Driver avait du mal à écrire. Pourtant, six mois plus tard, il sort un livre extraordinaire, et il en abandonne les droits à Chancel House.

-C'est bien ça, confirma Tidy. Chancel était aussi impitoyable avec lui qu'avec n'importe qui. La seule chose qu'il devait prendre en compte, c'était la possibilité que Katherine Mannheim ait parlé de son oeuvre aux autres invités.

-Il a fixé ces rendez-vous confidentiels, et puis il les a annulés, enchaîna Nora. Ensuite, il s'est pointé chez chaque auteur par surprise, et il a attendu qu'on lui tourne le dos.

Un instant, les trois personnes réunies dans la salle du dernier étage de la bibliothèque demeurèrent muettes.

-Et maintenant ? demanda Nora.

-J'ai l'impression que le reste vous regarde, conclut Tidy.

-Qu'est-ce que je suis censée faire ? interrogea Nora. Je ne peux pas prouver que le grand-père de Davey a assassiné quatre personnes il y a cinquante-cinq ans. Vous, moi et Everett Tidy, nous estimons que c'est probable, mais qui d'autre y croira ?

-A mon avis, Ev a voulu dire que vous devriez continuer ce que vous êtes en train de faire.

Le ciel était encore clair. Des champs d'un vert lumineux bordaient des deux côtés la longue et droite route de Northampton. Un vent chaud soufflait sur le visage de Nora et lui bourriffait les cheveux, alors qu'il semblait d'passer Jeffrey sans le toucher.

-Et qu'est-ce que je suis en train de faire ?

-Vous franchissez les étapes une par une.

-Génial. Et après tout non, croyez-vous que Katherine Mannheim ait écrit Le Voyage dans la nuit ?

-J'estime la chose plus probable que ce matin.

-Pourquoi est-il si important que je rencontre votre mère ?

-J'oublie toujours à quel Point cette région du Massachusetts est magnifique.

Il refusait de se laisser entraîner.

-Très bien. Essayons un autre sujet. Que faisait votre père ?

-Il était cuisinier, ou peut-être devrais-je dire chef. Tous les membres de ma famille-de ce côté-là, en tout cas-étaient d'excellents cuisiniers. Mon arrière-grand-père était chef au Grand Palazzo della Fonte, à Rome. Son frère l'était à l'Excelsior. Bien qu'elle ait le handicap de ne pas être italienne, ma mère était aussi douée qu'eux. Avant la mort de mon père, mes parents comptaient ouvrir un restaurant. Elle adore toujours faire la cuisine.

-Et N pr'sent, elle passe le temps en la faisant pour le banquet du conseil d'administration et la r'ception du pr'sident. (Jeffrey lui jeta un coup d'oeil de cdt.) Votre tante Sabina en a parl'.

-Vous avez bonne m'moire.

-Est-ce que Sabina est la soeur de votre m're ?

Jeffrey abaissa sa casquette Eton d'un demi-centi- m're sur son front. Pour la premi're fois, la brise qui fouettait Nora sembla le toucher 'gatement.

-Je vois: pas de commentaire. Pourriez-vous au moins me parler de Paddi ?

-Je peux vous en dire une partie: le reste devra attendre. Vous vous rappelez l'opinion que Sabina a des Chancel? Elle leur reproche un tas de choses, mais principalement ce qui est arriv' sa fille. Avant de perdre les p'dales, c'tait une chouette gamine. Elle me ressemblait peut-^tre un peu, et c'est pour a que je l'aimais bien. Patty-c'est comme a qu'elle s'appelait, alors-'tait nettement plus jeune que moi, mais j'ai toujours appr'ci' sa compagnie. Bien entendu, je voyageais beaucoup, si bien que je n'tais pas l' quand elle a d'couvert Le Voyage dans la nuit. Ce bouquin a compl'tement envahi sa vie. Elle a modifi' son pr'nom. Parfois, elle faisait semblant d'^tre d'autres personnages du roman. Elle s'est enfonc'e de plus en plus dans son obsession, au point de dispara^tre parfois de la mai-son pour rendre visite N d'autres fans de Driver. Elle a pris un tas de drogues, s'est disput'e avec toute la famille. Sa personnalit' tout enti're a chang'. Au bout d'un moment, elle a refus' de fr'quenter quiconque 'tait incapable de passer des jours et des jours N ne parler que de Driver et de son livre. A seize ans, elle est partie.

« Chaque nouveau fan la conduisait au suivant, et elle a d'riv' dans ce monde parall'le malsain d'diN ' P'pin Petit. Elle vivait dans des communaut's Dri-ver-ce genre d'endroits o' les gens passent leur vie N rejouer des sc'nes du roman. Personne ne savait o' elle 'tait. Deux ans plus tard, elle a r'ussi N se faire admettre N l'cole des beaux-arts de Rhode Island, je ne sais pas comment, et Sabina lui a envoy' de l'argent, mais Patty a refus' de la voir. Elle est rest'e l'-bas peut-^tre un an, puis elle a disparu N nouveau. Sabina a re'u une carte postale de Londres. Patty 'tait dans une autre 'cole de dessin, et vivait dans une autre communaut' Driver. Encore des drogues. Ensuite, elle est all'e en Californie-m^me situation-, et puis elle s'est retrouv'e N New York, N faire la navette entre Greenwich Village et Chinatown,

totallement submerg'e dans le monde d'ment de Driver. C'est sans doute & ce moment-là qu'elle est tomb'e sur Davey. De toute façon, elle a encore mis les voiles, et personne n'a plus eu de ses nouvelles avant qu'elle ne meure d'une overdose d'h'roïne & Amsterdam, et que la police ne contacte Sabina.

Davey avait moins d'form' la v'rit' que Nora ne l'avait cru.

-Merci de m'en avoir parl', dit-elle, mais je ne comprends toujours pas pourquoi elle était & ce point obs'd'e par le manuscrit et par Katherine Mannheim.

-Arr tez de poser des questions et parlez-moi de votre enfance, ou de votre rencontre avec Davey. Qu'est-ce que vous pensez de Westerholm?

Il n'en d'voilerait pas plus.

-Je d'teste Westerholm, j'ai rencontr' Davey dans un bar de Greenwich Village, Chez Chumley, et mon père m'emmenait souvent & la pêche. Où vais-je dormir, ce soir, Jeffrey?

-Il y a un vieil hôtel confortable, & Northampton. Vous pourrez y rester aussi longtemps que vous le d'sirez.

Quelques minutes plus tard, ils passaient sous l'autoroute et arrivaient & Northampton par l'est. Des rang'es de boutiques et de magasins d'alimenta-tion bordaient les rues. Au bas d'une côte, les immeubles se firent plus hauts, plus larges, et la MG dut ralentir en raison de la circulation. Ils franchirent un pont de chemin de fer. Des jeunes arpentaient les trottoirs et se tenaient par groupes aux intersections. Jeffrey d'signa le Northampton Hotel au bout d'une large rue sinueuse, un large bâtiment pourvu d'une terrasse fleurie, devant une aile plus récente, toute de verre.

-Quand nous aurons termin' chez ma mère, je vous ram nerai ici, et on vous prendra une chambre. Durant les deux jours qui viennent, on parlera de ce que vous allez faire. On pourra probablement d'jeu-ner et dîner ensemble la plupart du temps, si vous voulez.

-Cette grande cuisinière ne vous nourrit pas ?

-Ma mère n'est pas une très bonne hôtesse.

Nora contempla une jolie rue principale, avec ses lampadaires et ses restaurants vantant pizzas au feu de bois, poulet tandoori ou soupe de

cerises froide; ses galeries emplies d'art indien et de perles impor-t'es; ses foules et ses groupes de jeunes, s'duisants, en grande partie des femmes, charg's de sacs à dos, v'tus de jeans coup's à mi-cuisses et de d'bardeurs ou de T-shirts. Qu'est-ce que je fous là ? se demanda-t-elle.

-On y est presque, annonça Jeffrey en suivant un banc de jeunes femmes à bicyclette dans une rue plus calme, qui longeait une sorte de parc où des charmantes trêves dignes voisinaient avec de vieux bâtiments en brique, reliés par un réseau d'allées.

Les cyclistes empruntèrent un chemin à l'entrée duquel était posée une plaque du Smith College. Jeffrey exécuta un demi-tour parfait devant un grand bâtiment brun à un étage, couvert de planches à clin, avec sur deux de ses côtés une véranda assez vaste pour y organiser un bal. On eût dit un petit hôtel pour touristes dans les Adirondacks. Un panneau, au bord du trottoir, portait l'inscription: CUISINE DIVINE.

Jeffrey se tourna vers Nora avec un sourire d'excuses.

-Laissez-moi entrer pour la préparer, d'accord? Je reviens dans deux minutes.

-Elle ne sait pas que je viens ?

-Ça vaut mieux. (Il ouvrit sa porte et descendit à demi de voiture.) Cinq minutes.

-Très bien.

Il sortit tout à fait, claqua la porte et s'y appuya, fixant Nora. S'il avait tenté d'ajouter quelque chose, il s'en abstint.

-Je ne vais pas m'enfuir, assura-t-elle. Allez-y, Jeffrey.

Il acquiesça.

-Je reviens.

Il parcourut la longue allée de brique, franchit le perron d'un bond, se retourna un instant, puis traversa la véranda et ouvrit la porte. Avant d'entrer, il ôta sa casquette.

Nora s'appuya au dossier de son siège, tendit les jambes et se mit à attendre. Un insecte vrombissait dans l'herbe, près du panneau. De l'autre côté de la rue, un chien aboya trois fois, sèchement, comme pour lancer un avertissement, puis se tut. Le ciel commençait à s'obscurcir.

Au bout de cinq minutes, elle se tourna vers la véranda, pensant voir Jeffrey ressortir. Quelque temps plus tard, elle regarda à nouveau, mais la porte restait close. Soudain, elle songea à Davey, qui était à

l'heure actuelle en train de disposer ses CD sur les 'tag'ures de Jeffrey, ou quelque chose comme ça. Pauvre Davey, enferm' dans cette prison qu'yaient les Peupliers. Elle descendit de la MG et fit les cent pas sur le trottoir. Pouvait-elle l'appeler? Non, bien sûr, c'ytait une très mauvaise id'e. Elle se tourna à nouveau vers la v'randa, et ressentit un choc 'lectrique au creux de l'estomac. Une jeune Noire, extraordinairement belle, avec un foulard blanc sur les cheveux, la regardait depuis la grande fen'etre. Au bout d'un instant, l'inconnue se d'tourna et disparut. Celui d'apr's, la porte s'ouvrit enfin et Jeffrey apparut.

-Il y a un problème ? demanda Nora.

-Tout va bien. C'est juste qu'il est assez difficile d'attirer son attention.

-J'ai vu une fille, à la fen'etre.

Il jeta un coup d'oeil pardessus son 'paule.

-Ce qui m'tonne, c'est que vous n'en ayez pas vu une bonne dizaine.

Elle le pr'c'eda sur des marches en bois l'g're-ment 'lastiques, et traversa la v'randa pour gagner la porte d'entr'e.

-Permettez-moi, dit Jeffrey, en se penchant pour la lui ouvrir.

Nora p'n'tra dans une grande pi'ce. Contre le mur de droite, un ordinateur reposait en dessous d'un gigantesque calendrier. Un t'l'viseur à écran g'ant et deux canap's en velours 'lim' 'taient pous-s's devant la paroi d'en face. Au fond, un large passage vo'ut' conduisait à une pi'ce encore plus vaste, où des jeunes femmes en jean s'activaient au-dessus de plans de travail, tandis que d'autres transportaient gamelles et passoirs d'bordantes. L'une de ces dernières 'tait l'impressionnante Noire aper'ue à la fen'etre. Une blonde très mince, d'une vingtaine d'ann'es, qui regardait un dessin anim', leva les yeux vers la visiteuse.

-Salut!

-Bonjour, r'pondit Nora.

-Vous 'tes la première femme que Jeffrey am'ne ici, lui apprit la blonde. On trouve ça mignon.

De l'autre c't' du passage vo'ut', dix ou douze jeunes personnes

coupaient des légumes et confectonnaient des boulettes de pâte, de chaque côté de deux plans de travail munis d'un billot de boucher. Casseroles et poêles en cuivre pendaient aux poutres du plafond. Devant deux fourneaux de restaurant, d'autres femmes, la plupart portant veste blanche et foulard sur la tête, s'occupaient de poêles crépitanes et de cocottes bouillonnantes. L'une d'elles remuait avec vigueur le contenu d'un fait-tout. Un réfrigérateur en inox, aussi gros qu'une Mercedes, s'élevait près d'une table à laquelle étaient assises deux jeunes femmes qui introduisaient des emballages dans un carton isotherme. Derrière elles, une longue fenêtre donnait sur un immense jardin où une fille en tablier bleu cossait des petits pois. Toutes ces inconnues avaient l'air d'étudiantes ou du moins de ce que seraient les étudiantes si elles étaient toutes âgées de vingt-cinq ans, minces et exceptionnellement sduisantes. Certaines des cuisinières levèrent les yeux quand Jeffrey entraîna sa compagne vers celles qui étaient rassemblées devant le fourneau le plus proche.

Lentement, comme en l'éclosion d'une grande fleur, ces dernières s'écartèrent pour révéler en leur centre une femme trapue, vêtue d'une ample robe noire, portant une masse de colliers et de pendentifs, qui remuait une épaisse sauce rouge à l'aide d'une cuiller en bois. Ses cheveux gris acier étaient réunis en chignon, et elle avait un visage intimidant, sans rides. Elle regarda Jeffrey, jaugea Nora de ses yeux sombres, et se tourna vers la jeune Noire aperçue à la fenêtre.

-Tu sais ce qu'il faut faire, maintenant, Maya?

-Les champignons d'Hannah, ensuite les autres, et puis tout va dans la casserole avec le veau de Robin, pendant cinq minutes, et ensuite, vlan, dehors.

-Bien. (Elle claqua des mains et s'éloigna de la cuisinière.) On va occuper utilement Sophie. Comment ça va, l'emballage?

-On a presque fini celui-là, répondit une des filles assises à la table.

-Maribel, demande à Sophie de t'aider à tout porter dans la camionnette. (Une grande rousse aux lunettes rondes cerclées de corne se dirigea vers la voiture.) Jeffrey a choisi un jour chargé pour nous rendre visite. On a la Société asiatique à neuf heures, et, juste avant, un banquet à Chesterfield, mais j'ai l'impression qu'on est dans les temps. (Elle procéda à une nouvelle rapide inspection de ses troupes, puis se tourna vers Nora.) Alors, voilà la dame dont nous avons toutes lu les aventures. D'après Jeffrey, vous voulez me parler de Katherine Mannheim.

-Oui, confirma la visiteuse, si vous pouvez m'accorder un peu de temps.

-Bien sûr. Allons nous asseoir dans l'autre pièce. (Elle tendit la main. Nora la prit.) Bienvenue. J'ai cru comprendre que vous risquez d'être obligée de vous cacher un certain temps. Si vous voulez, vous pouvez venir ici. Je n'ai pas de chambre à vous offrir, mais vous dormirez sur un canapé jusqu'à ce qu'on vous trouve quelque chose de mieux. J'ai toujours l'usage de deux bras supplémentaires, et dans l'ensemble, la compagnie est agréable.

-Je crois que je vais lui prendre une chambre au Northampton Hotel, intervint Jeffrey.

Sa mère n'avait pas quitté Nora des yeux.

-Faites ce que bon vous semble, bien sûr, mais si vous êtes dans l'embarras, vous pouvez toujours revenir ici.

-Merci. Je m'en souviendrai.

-Je serai ravie de venir en aide à l'épouse de Davey Chancel. (Nora jeta un coup d'oeil surpris à Jeffrey.) J'en déduis que mon fils m'a laissé les explications.

-Oserais-je agir autrement? confirma le majordome.

Sophie et Maribel s'étaient interrompues pour chiper des boulettes de viande à la suédoise sur un plat fumant.

-Chargez la camionnette, mes petits elfes, leur intima leur aînée. (Elles quittèrent la cuisine à la hâte, en mastiquant.) Allons à côté et asseyons-nous. Je suis restée debout toute la journée.

Elle désigna le canapé sur lequel avait été vauchée Sophie, devant la télévision. Nora s'assit. Jeffrey mit les mains dans les poches et regarda sa mère éteindre le récepteur, puis prendre place au bout du divan et poser les mains sur les genoux.

-On ne nous a pas présentés. Je suppose donc que vous n'avez aucune idée de mon identité, en dehors de ma qualité de mère de cet individu.

-Non, et j'en suis désolée, avoua la visiteuse. Vous connaissiez Katherine Mannheim ? Et aussi les Chancel ?

-Naturellement. Katherine n'était ma soeur aînée. J'ai rencontré Lincoln Chancel à Shorelands, et avant que je n'aie compris quel homme il n'était, il m'a prise à son service. J'y n'étais encore alors que votre mari n'était qu'un enfant.

Nora se tourna vers Jeffrey, qui s'éclaircit la voix.

-Mr Chancel n'aimait pas la sonorité des noms italiens.

-Quand il m'a engagé, je m'appelais Helen Deodato, mais vous avez dû entendre parler de moi sous le nom d'Helen Day. Je m'y suis tellement habituée que, dans ma tête, je suis toujours Helen Day. Quand Alden et sa femme ont repris la maison, ils m'ont surnommée la Porteuse de Tasse.

LIVRE VIII

LA PORTEUSE DE TASSE

UN LONG MOMENT, POPPIN DEMEURA ASSIS DANS LA CHALEUR ET LA LUMIÈRE CHANGEANTE DU FEU, SANS PARLER. IL CONTEMPLAIT LE VISAGE DE LA VIEILLE FEMME. APRES TOUT CE QU'ELLE LUI AVAIT DIT, SON MENTON POINTU ET LES MOUSTACHES BLANCHES QUI MARQUAIENT SA LEVRE SUPÉRIEURE NE L'EFFRAYAIENT PLUS. PAS PLUS QUE LE CRANE DANS LEQUEL ELLE BUVAIT SON IGNOBLE POTION BRUNE, NI LE TAS D'OSSEMENTS, DERRIÈRE ELLE. IL N'ÉTAIT TROP INTÉRESSÉ PAR SON HISTOIRE POUR AVOIR PEUR. « JE NE COMPRENDS PAS, DIT-IL; VOUS ÊTES SA MÈRE MAIS IL N'EST PAS VOTRE FILS ? »

Durant d'interminables secondes, elle fut incapable de parler-et même de bouger. La vieille femme d'acier qui se tenait devant elle, l'agréablement penchée en avant, ses larges mains plantées sur les genoux-avec ses colliers de pièces anciennes, de lourds maillons d'or, de perles en céramique, d'oiseaux ou de plumes en argent, et de pierres rouges et vertes brillantes-, estimait l'effet de sa révélation. Nora contemplait les sourcils noirs et drus, les yeux intelligents, le nez proéminent, les lèvres pleines, bien dessinées, et le menton rond d'Helen Day. La Porteuse de Tasse. O'Dotto-Day et O'Dotto, les deux moitiés de son vrai nom, qu'ignorait Davey, parce que son grand-père jugeait les patronymes italiens trop prolétaires pour être utilisés sous son toit.

-Tu aurais au moins dû lui dire un petit quelque chose, Jeffrey. Il est injuste de lui assener tout ça en même temps.

-Je ne voulais pas 7tre injuste envers toi, r7pon-dit l'int7ress7.

-Ne vous inqui7tez pas pour moi, intervint Nora.

-Je ne m'inqui7te pas.

-♦a fait juste beaucoup de choses 8 assimiler en m7me temps. Davey m'a tellement parl7 de vous. Vous 7tes l'gendaire. On s'extasie encore sur vos desserts.

-On aime le sucre, dans votre famille. Le vieux Mr Chancel 7tait capable de d7vorer un millefeuille entier 8 lui tout seul. Il m'arrivait d'en faire deux, un pour lui et un pour les autres. Le petit Davey 7tait tout pareil. J'avais peur qu'il ne devienne ob7se. C'est arriv7? Non, j'imagine que vous ne l'auriez pas 7pous7 s'il n'avait 7t7 qu'un gros tas de boyaux ambulants comme son grand-p7re.

-En effet.

-De toute fa7on, c'est l'h7pital qui se moque de la charit7. (Helen Day parut songeuse.) J'ai d7manquer 8 Davey, quand les Chancel se sont s7par7s de moi. Le pauvre petit ! Avec ces deux-l8 comme parents, il n'a pas pu ne pas me regretter.

-Une fois, il m'a dit que vous 7tiez sa vraie m7re, confia Nora.

-Sa vraie m7re, il ne la voyait presque jamais. La plupart du temps, elle ne savait m7me pas s'il 7tait 8 la maison.

-Et bien s7r, m7me qu'elle n'7tait pas sa vraie m7re. Vous deviez 7tre aux Peupliers quand le premier enfant est mort.

Helen Day porta l'index 8 ses l7vres et jeta un long regard pensif 8 son interlocutrice. Elle acquies7a.

-J'7tais l8 pendant la grosse col7re, oui.

-Daisy et Alden ne voulaient pas d'enfant, n'est-ce pas? Pas vraiment. C'est Lincoln qui les a pouss7s 8 adopter Davey.

Une autre pause m7ditative.

-Je dirais qu'effectivement, le vieux leur a fait comprendre qu'il voulait un h7ritier. On ne passait pas tellement de soir7es calmes, 8 Mount Avenue, 8 cette 7poque-l8. (Elle d7tourna les yeux, et son beau visage se durcit tel du ciment.) D'apr7s Jeffrey, vous voulez me parler de ma soeur.

-Oui, j'y tiens beaucoup, mais pourrais-je d'abord vous poser quelques questions sur d'autres membres de votre famille?

Helen haussa les sourcils.

-D'autres membres de ma famille?

-Sabina Mann est-elle votre soeur?

La vieille femme jeta un coup d'oeil rapide à son fils.

-Il fallait qu'on voie Ev Tidy, expliqua-t-il. Son numéro est sur la liste rouge, donc j'ai appelé Sabina, et je lui ai demandé de l'inviter chez elle.

-Ce qu'elle a très ravie de faire, j'en suis sûre. Je parie qu'elle n'a pas arrêté d'aller et venir avec des biscuits bon marché et des tasses d'Earl Grey.

-C'était du Gunpowder, et elle ne nous a interrompus qu'une fois. Je dois cependant admettre qu'elle était furieuse contre moi.

-Du Gunpowder, soupira Helen. Seigneur! Enfin, ça lui passera. Vous vouliez parler de Shorelands à Everett à cause de son père, je suppose.

-C'est exact, confirma Nora.

-Et il vous a dit des choses intéressantes?

-Il a eu quelques idées, dit Jeffrey.

Sa mère surprit le coup d'oeil de mise en garde qu'il lançait à leur compagne.

-Je ne serai pas indiscret. Tout ça ne me regarde pas, sinon ce qui concerne ma soeur. Mais d'après ce que je me rappelle du père d'Everett, il n'avait sans doute pas grand-chose à dire sur Katherine. J'ai l'impression qu'ils se sont à peine parlés. Il n'y a certainement pas là-dedans de quoi exciter ces pauvres vieilles et Grace. (Comme Nora paraissait désorientée, Helen Day ajouta :) Mes soeurs. Les deux idiots qui ont vu le film et engagé un avocat.

-C'est exact, approuva Jeffrey. Bill Tidy n'avait aucune idée de ce qu'écrivait Katherine.

-Ca ne me surprend pas. Toute cette histoire est complètement

dingue. A pr'sent, je sais que la folie a contaminé le monstre qui vous a enlevé au poste de police. (Elle secoua la tête, d'angoisse.) Pour répondre à votre question: non, Sabina Mann n'est pas ma soeur, Dieu merci. Elle s'appelait Sabina Kraft, avant d'apouser mon frère Charles. Entrinant ainsi la rupture de toutes relations entre lui et moi amorcé au moment où il avait changé de nom.

-Pourquoi l'avait-il fait?

-Charles d'testait mon père. En renier le nom c'était simplement un moyen de le faire souffrir. Il s'en est chargé dès ses vingt et un ans. Cette honte a presque failli faire perdre à Grace et à Effie le peu de raison qu'elles avaient. Katherine s'en moquait, bien sûr. Pour elle, ça n'avait aucun sens. Toute sa vie, elle a vécu dans un autre monde.

Nora songea qu'Helen Day, qui n'avait apparemment pas protesté quand Lincoln Chancel avait modifié son nom et elle, c'était tout aussi particulièrement que sa soeur.

-Vous n'étiez pas proche de Charles ou de vos deux autres soeurs ?

-Je m'entendais nettement mieux avec les Deodato qu'avec ma véritable famille, si c'est ce que vous voulez savoir. C'étaient de braves gens, raisonnables, chaleureux, qui ont été ravis de s'occuper de Jeffrey quand il est devenu évident que, seule, j'en étais incapable. Je n'allais certainement pas confier mon petit garçon à Charles, sans parler de Sabina, et Grace et Effie étaient à peine fichues de s'occuper d'elles-mêmes. Alors que là, il y avait ce clan extraordinaire, plein de cuisiniers, de policiers et de professeurs de lycée. Je les aimais tous beaucoup, et mon mode de vie ne les dérangeait pas, si bien que j'ai toujours pu voir mon fils chaque fois que je l'ai voulu. Quand j'ai quitté les Chancel, j'ai su que je devais revenir dans cette région du Massachusetts. J'y avais ma maison, et c'est là que mon mari était mort. C'est le seul endroit au monde que j'aie jamais aimé. Jeffrey l'a compris.

-C'est vrai, confirmait-il. Je le comprends toujours.

-Je sais bien. C'est juste que je ne veux pas que Nora me juge trop durement. A nous tous, nous avons quand même fait du bon travail avec lui, vous ne trouvez pas ? Il a vécu un tas de choses intéressantes, même si, à cause de son côté Mannheim, les autres ont eu du mal à les assimiler. Il y a beaucoup de moi en lui, et beaucoup de Katherine, aussi. Mais il est nettement plus gentil qu'elle ne l'était. Ou que moi, d'ailleurs.

-Katherine n'aurait pas gentille?

-Est-ce que je le suis ? A vous de me le dire.

-Vous êtes au-dessus de la gentillesse, répondit Nora. Je crois que vous êtes trop bonne pour être gentille.

De minuscules points lumineux s'allumèrent au fond des yeux de la vieille femme.

-Vous venez de dire ma soeur Katherine. J'aimerais que vous vous rappeliez mon offre. Si jamais vous avez besoin d'un endroit sûr où aller, vous serez la bienvenue ici. Vous apprendriez à faire toutes sortes de plats, et vous mettriez un peu d'argent de côté. Nous fonctionnons selon un principe communautaire, et tout le monde fait sa part.

-Merci, dit Nora. Je suis presque tentée de signer tout de suite.

-J'aurais dû le prévoir, remarqua Jeffrey. Le club Refuge pour Femmes, Salon Intellectuel et école de Cuisine Helen Day a encore frappé.

-Ne sois pas bête, lui reprocha sa mère. Nora me comprend. A présent, nous allons en arriver à Katherine, comme ça, vous pourrez cesser de trépigner.

-Allôlua, ponctua-t-il avant de s'asseoir face aux deux femmes, sur l'autre canapé.

-Est-ce que Katherine vous parlait de ce qu'elle écrivait? s'enquit Nora.

-Je me rappelle qu'elle m'a lu quelques poèmes quand elle avait douze ou treize ans, et moi neuf ou dix. C'était un événement, parce qu'elle a toujours très réservé sur le sujet. Mais pas sur ses opinions. Quand elle jugeait quelque chose stupide, elle le faisait savoir. Mais je la voyais tout le temps en train d'écrire ses poèmes, et un jour, je lui ai demandé si je pouvais les lire. Elle m'a dit que non, mais qu'elle allait m'en dire quelques-uns-et elle l'a fait, deux ou trois oeuvres courtes. Je n'en ai pas compris le premier mot, et je ne lui ai plus jamais posé la question.

-Mais ensuite? Quand vous avez été adultes toutes les deux ?

-A ce moment-là, on ne se voyait guère qu'une fois tous les deux

mois, et quand elle mentionnait son oeuvre, c'était juste pour signaler qu'elle y travaillait. Elle m'a tout de même appelé e pour m'annoncer qu'elle allait à Shorelands. Elle en était heureuse, et elle devait venir ensuite passer quelques jours avec moi. J'habitais d'jà ici, et elle à New York-seule, bien sûr: un petit appartement de Patchin Place, dans Greenwich Village. J'y suis allée deux semaines après être rentrée de Shorelands. Je savais qu'elle était morte. J'espère que vous me croirez sur parole à ce sujet-là.

-Qu'est-ce qui lui est arrivé, à votre avis? demanda Nora.

-Des années après, cette outre pleine de vent de Georgina Weatherall a fait semblant de croire que Katherine s'était enfuie en emportant un de ses tableaux et qu'elle avait changé de nom pour disparaître. Quelle histoire! Katherine n'a jamais rien volé de toute sa vie. Pourquoi l'aurait-elle fait? Elle n'avait jamais eu envie de rien. C'est juste que cette version rendait Georgina moins ridicule que si une de ses invitées était morte dans les bois, si profonds qu'on n'avait jamais pu retrouver le corps.

-Vous êtes sûre que c'est ce qui est arrivé?

-Je l'ai su à la seconde même où j'ai rencontré cette bonne femme ridicule. Katherine avait dû la caresser à rebrousse-poil, et ce genre de personne ne supporte pas qu'on se moque d'elle. Que ma soeur provoque une pareille idiote et d'campe une demi-seconde avant de se faire expulser aurait été tout à fait dans son caractère. Simplement, la malchance a voulu qu'elle meure durant cette petite plaisanterie, si bien que n'avons pas pu l'enterrer. Son coeur s'est rappelé à elle au mauvais moment, c'est tout.

- Comment Georgina a-t-elle su où vous contacter, après cette disparition?

-Katherine lui avait donné mon numéro. Évidemment! Dieu sait qu'elle n'aurait jamais donné celui de Charles, ou de Grace et Effie. Elle m'a toujours mieux aimé e que n'importe lequel des autres. Je vais vous montrer quelque chose.

Elle se leva dans un entrechoquement de colliers et franchit le passage voûté. Nora et Jeffrey l'entendirent donner des ordres dans la cuisine, puis monter lentement un escalier.

-Que veut-elle me montrer, à votre avis ?

-Vous croyez que je suis capable de prévoir ce que va faire ma mère

?

-Qu'est-ce qu'elle reproche à Grace et Effie?

-Elles sont trop normales. En outre, elles se sont scandalisées de ce qu'elle travaille pour Lincoln Chancel. Elles la jugeaient trop bien pour Pa. Mes tantes n'aiment pas tellement non plus ce qu'elle fait à présent. Elles estiment que ce n'est pas digne d'une dame.

-Je ne vois pas comment Pa pourrait l'être plus, au contraire, dit Nora.

Jeffrey sourit.

-Vous ne connaissez pas Grace et Effie.

-Comment ont-elles retrouv' ce carnet qui a provoqu' tous les problèmes ?

-Ma mère conservait les papiers de Katherine à la cave, ici même, mais quand elle y a fait aménager des chambres, il n'y a plus eu de place. Grace et Effie ont accept' de s'en charger: quatre cartons, qui renfermaient essentiellement des plans de nouvelles et de poèmes. Je les ai feuillet's, il y a longtemps.

-Pas de roman ?

-Non. (Il se retourna vers la voûte et la cuisine emplie de femmes.) Par ailleurs, en dépit de ce qu'elle dit de Lincoln Chancel, ou même d'Alden et de Daisy, ma mère leur est toujours loyale. Ne parlez pas de ce dont nous discutons avec Ev Tidy, d'accord? Ça ne ferait que la mettre en colère.

-J'ai vu le regard que vous m'avez lanc'.

-Rappelez-vous: quand elle a cess' de travailler pour eux, elle leur a recommand' Maria, qui avait environ dix-huit ans et venait de débarquer en Amérique. Elle ne parlait pas un mot d'anglais, à l'époque, mais ils l'ont engagé tout de même. Et ils m'ont engagé aussi. Ma mère estime que les Chancel ont beaucoup fait pour notre famille.

-Je n'ai jamais compris pourquoi Alden et Daisy l'avaient renvoyé, remarqua Nora. Elle faisait presque partie de la famille.

-Je ne crois pas qu'ils l'aient fait. Elle a dû missionner quand elle a eu

assez d'argent pour créer son entreprise.

Les marches de l'escalier grinçaient.

-Davey m'a dit qu'ils l'avaient renvoyé. Ça a été très douloureux, pour lui.

-Quel âge avait-il ? Quatre ans ? Il ne savait pas ce qui se passait réellement. (Jeffrey eut un petit sourire crispé, tandis que les pas de sa mère descendaient les degrés.) Dommage qu'ils ne l'aient pas envoyé à Long Island. Ça aurait pu lui faire du bien.

-Beaucoup de bien, approuva Nora, avant de se tourner vers la cuisine.

Helen Day, flanquée de trois assistantes, était penchée au-dessus d'un fait-tout en cuivre. Elle inspira profondément, murmura, puis s'adressa à une jeune femme à l'air anxieux, laquelle alla vivement chercher une tasse de poudre brune, dont elle versa une pincée dans le récipient.

La fatigue de sa longue journée s'abattit sur Nora, qui sentit un énorme bâillement s'emparer d'elle.

-Ce n'est vraiment pas poli, remarqua-t-elle. Je suis désolée.

Helen franchit le nouveau passage voûté, en s'excusant d'avoir tardé. Elle s'assit près de sa visiteuse et posa deux objets sur la surface de velours brun qui les séparait : une photographie encadrée, et une chemise si ancienne que la surface noire gaufrée en était devenue d'un gris irrégulier.

-Regardez cette photo.

Nora la ramassa. Deux fillettes en robe longue, la première âgée d'environ trois ans et l'autre, qui pouvait en avoir huit, souriaient au photographe dans un jardin ensoleillé. La plus jeune tenait une tasse et une soucoupe en porcelaine pour maison de poupée. Toutes deux, visiblement sœurs, avaient les cheveux sombres coupés à la Jeanne d'Arc et des traits agréables. L'aînée ne souriait que des lèvres.

-Vous devinez de qui il s'agit ? interrogea Helen.

-De Katherine et vous, répondit Nora.

-Je jouais à la poupée dans le jardin, et merveille des merveilles,

elle m'a rejointe pour me faire plaisir. Mon père est sorti immortaliser cet instant, sûrement pour prouver plus tard à Katherine qu'elle avait bien un enfant. Et elle sait qu'il le fait pour Pa, Pa se lit sur son visage. Elle voit clair en lui sans effort.

Nora observa l'intense indépendance qui se lisait dans les yeux de la fillette. Cette enfant-là aurait vu clair en la plupart des adultes.

-Vous avez trouvé cette photo dans son appartement ?

-Non, j'y ai trouvé le manuscrit. La photo était sur son bureau, dans la Maison de Pain d'Épice, et c'est la première chose que j'ai vue quand j'y suis entrée. Seigneur, regardez-moi Pa! me suis-je dit. Vous savez ce que Pa signifie, n'est-ce pas ?

Nora n'en avait aucune idée, mais les yeux et la voix d'Helen Day indiquaient clairement ce que cela signifiait pour elle.

-Votre sœur se sentait proche de vous, dit-elle.

La vieille femme se renvoya en arrière dans un entrechoquement de colliers, et tendit un large index rose vers la gorge de Nora.

-En plein dans le mille. Elle se sentait plus proche de moi que de n'importe quel autre membre de la famille, sans exception. Quelle adresse et quel numéro de téléphone donnait-elle en cas d'urgence? Les miens. Quelle photo emmenait-elle à Shorelands pour la mettre à la place d'honneur sur son bureau? La mienne. Pas celle du gros Charles, n'est-ce pas? (Le doigt était toujours pointé vers sa gorge, Nora secoua la tête.) Non. Et pas non plus celle de ces deux andouilles qui n'ont jamais ouvert un livre, Grace et Effie, jamais de la vie. Au début, je n'ai pas compris pourquoi Katherine avait abandonné notre photo en partant, mais quand j'ai remarqué qu'elle avait aussi laissé son peignoir en soie et un paquet de livres, j'ai réalisé. Elle avait laissé tout Pa à mon intention, parce qu'elle savait que j'en prendrais soin. Et je parie que vous devinez pourquoi ?

Une nouvelle fois, Nora donna la réponse que son interlocutrice voulait entendre.

-Parce que vous la compreniez mieux que les autres.

-Bien sûr. De toute sa vie, ils ne l'ont jamais comprise. Comme Jeffrey avec les Deodato. Je les adore, ce sont des gens merveilleux, mais ils n'ont jamais compris certaines des choses qu'il a faites. Des gens comme lui et comme ma sœur ne sont pas dans la droite ligne du

parti. Ce n'est pas vrai, Jeffrey ?

-Peut-être bien, maman. Mais tu as toi-même d'vi' une ou deux fois de la droite ligne du parti.

-C'est exactement ce que je veux dire ! Il m'est arriv' de me faire traiter de folle. Par Charles, notamment. M'installer chez Lincoln Chancel ! Faire lever mon fils par quelqu'un d'autre, et même pas par lui, mais par des gens qu'il consid'rait comme ses inférieurs ! Tu dois être aussi folle que Katherine, il m'a dit. J'ai répondu que, en ce cas, ce n'était pas si mal. Vous pouvez être sûre qu'il a chang' de chanson quand Jeffrey a t' admis à Harvard et qu'il y a brill'. Si les gens n'arrivent pas à vous comprendre, la première chose qu'ils font, c'est vous dire que vous êtes dingue. Grace et Effie sont encore persuadées que je le suis, alors que je me débrouille nettement mieux qu'elles. Elles étaient persuadées aussi que Katherine l'était. Elle les mettait mal à l'aise-tout comme moi, quand je suis entrée au service des Chancel. (Elle croisa les bras sur la poitrine, dans un fracas de perles et de piñces, et son regard se durcit.) Mes soeurs croient tellement que Katherine s'est enfuie avec le tableau, et qu'elle a vu de l'argent de sa vente, après avoir chang' de nom. Vous savez ce qu'elles m'ont dit? Que Katherine n'était pas fragile du coeur: le Dr Montross avait fait une erreur quand elle était petite, et ensuite, on lui avait accord' un traitement de faveur. Elle a vol' ce tableau, elle s'est enfuie, elle a chang' de nom, et depuis, elle se moque de nous tous. Elles m'ont fait remarquer que Charles avait bien chang' de nom, lui. Et moi ? Ce n'est pas Mr Day que j'avais pous', n'est-ce pas ? J'ai répondu que je n'avais jamais chang' mon nom, que mon employeur s'en était charg', et que ce n'était pas un homme à qui on refusait une fantaisie. Tout ce que j'ai fait, c'est m'y habituer, et ce n'était de toute façon que mon nom d'épouse. Et tous ces tex-tes, elles les trouvaient dingues aussi, mais ils ne l'étaient pas, n'est-ce pas, Jeffrey?

-Absolument pas.

-Elle a t' reñue à Shorelands. Personne n'a dit des autres invit's qu'ils étaient fous. Et le Dr Montross n'était pas un charlatan. Katherine a eu un rhu-matisme articulaire à l'âge de deux ans, et son coeur pouvait lâcher n'importe quand. Nous le savions tous. Elle est bel et bien morte. Mais Grace et Effie ont dit: on n'a pas retrouv' le cadavre, n'est-ce pas ? Malgré tous les policiers qui l'ont cherch'? Seulement, elles n'ont pas vu où ça s'est produit. On aurait pu y laisser vingt personnes pendant un mois, et elles n'auraient rien trouv'.

-Si elle voulait s'en aller, pourquoi a-t-elle travers' la forêt, et n'a-t-

elle pas pris un chemin plus facile ?

-Elle ne voulait pas passer devant le Manoir, répondit Helen. Elle ne voulait pas être vue. Et puis, vous savez, elle est peut-être arrivée à la route. Elle s'est peut-être même fait prendre en stop et donner une chambre pour la nuit, ou bien elle est montée dans un train, mais son coeur a l ch , et elle est morte. Parce qu'elle ne m'a jamais contactée pour me demander ses affaires. Au bout de quinze jours quand ni elle ni personne ne m'a appelée à ce sujet, j'ai su que j'avais raison.

-Mais votre frère et vos deux soeurs a n es n'étaient pas d'accord ? Ils la croyaient toujours en vie ?

-Pas Charles. Il n'était sûr que Katherine n'était morte, tout comme moi. Le Dr Montross avait dit à nos parents que si elle atteignait trente ans, ce serait un miracle, et cette année-là, elle en avait vingt-neuf.

-Et Grace et Effie ?

-Elles le savaient aussi, mais elles ont changé d'idée quand le livre est sorti, disant presque sans détour que Katherine avait volé le tableau dans la salle à manger. Pour elles, de toute façon, elle ne faisait jamais rien de bon. Elles n'ont pas eu une seule fois un mot gentil à son sujet avant de commencer à explorer ses papiers, dans le but de s'en débarrasser -des papiers que je leur avais confiés pour qu'elles les préservent-, et de lire quelques gribouillis qui leur ont rappelé un film qu'elles n'avaient même pas aimé. Elles la croient toujours folle, mais elles n'ont rien contre l'idée de se faire un peu d'argent gr ce à elle. Les vieilles chouettes. Ce n'est pas Katherine qui a n crit ce livre, c'est Hugo Driver. Si vous voulez savoir ce qu'écrivait ma soeur, regardez dans cette chemise.

Avec une brusque poussée d'excitation, Nora ouvrit la chemise. Jeffrey se leva pour mieux voir.

PAROLES NON ÉCRITES par Katherine Mannheim 15 Patchin Place, New York (copie n  2)

Elle tourna la page de titre pour découvrir un poème intitulé « Dialogue des derniers jours », abondamment corrigé à l'encre verte. La déception l'envahit. Ainsi, voilà ce qu'écrivait Katherine Mannheim ? Le poème se poursuivait sur la page suivante. Nora feuilleta le

manuscrit et constata que l'oeuvre occupait vingt-trois pages. Le « Second Dialogue », tout aussi raturé, en faisait vingt-six. Deux autres textes, de trente à quarante pages, achevaient le livre.

-D'après moi, il s'agit d'un unique poème, divisé en dialogues. Elle en avait deux copies, toutes les deux gribouillées. Elle a dû emporter la première à Shorelands, pour la retravailler. Je pense qu'elle en aurait tapé une troisième et dernière à son retour, en incorporant toutes ses corrections.

Katherine avait « non écrit » ses Paroles non écrites par une longue et minutieuse série de révisions.

-Vous avez trouvé ça sur son bureau?

-Dans son appartement, juste à côté de sa machine à écrire, près d'un gros classeur rempli de versions précédentes. Celle de Shorelands avait été perdue avec tout ce qu'elle avait dans sa valise.

-Tu ne me l'avais jamais montré, remarqua Jeffrey.

-Tu ne viens pas très souvent, et je n'avais pas fini de l'étudier. J'ai toujours eu du mal à saisir ce qu'écrivait Katherine, et ça, c'est encore plus ardu que le reste, surtout avec toutes ces ratures. Au bout d'un an ou deux, j'ai commencé à d'effrayer un peu le texte. J'ai compris, ou cru comprendre, qu'elle parlait de sa mort. De la manière dont elle avait toujours vécu avec la mort. Si on m'avait posé la question, j'aurais répondu qu'elle n'y pensait jamais, parce qu'elle n'en donnait pas l'impression. Katherine n'était pas du tout du genre à broyer du noir, mais bien sûr, elle y pensait tout de même en permanence. C'est pourquoi elle écrivait comme elle écrivait, et pourquoi elle a vécu comme elle a vécu. Ce que je crois, c'est que ma soeur Katherine était une sainte. Une vraie.

Nora releva les yeux du livre, étonnée.

-Une sainte?

Helen Day sourit et jeta un coup d'oeil à la photographie.

-C'était l'être le plus sensible, le plus intelligent et le plus dévoué que j'aie jamais connu, le plus profondément pur. Ce que le commun des mortels appelle religion ne la touchait absolument pas, même si nous avions reçu une éducation catholique. Mais on trouve plus de gens clairs hors des églises qu'à l'intérieur. Katherine ne pouvait pas se permettre de se laisser déranger par les choses sans importance dont la

plupart des gens s'inquiètent toute leur vie. Elle savait s'amuser, il lui arrivait de choquer des personnes aux idées vulgaires, mais elle était parfaitement lucide. Quand je revois une nouvelle fille, ici, j'essaie de voir si elle a au moins une parcelle de ce qu'avait Katherine. Si c'est le cas, bienvenue à bord. Vous, vous en avez une partie.

-Un tas de gens ordinaires pourraient me juger un peu dingue, c'est vrai, admit Nora en songeant à ses joyeux d'mons.

-Ne les croyez pas. Vous avez été blessée, ça se voit, et ce n'est pas étonnant, compte tenu de ce qui vous est arrivé. Et vous voilà à errer dans le Massachusetts au lieu de rentrer dans votre foyer, si vous en avez encore un. (Elle regarda son fils.) Alden Chancel ne vous considère peut-être pas comme l'épouse idéale pour son héritier, mais vous êtes loin d'être folle. En fait, à mon avis, vous êtes de ceux qui comprennent plus de choses que la moyenne.

-C'est trop d'honneur, dit Nora.

-Vous voulez savoir la vérité. Quand je plonge dans mes souvenirs, j'ai l'impression que l'essentiel de ce que j'ai appris quand j'étais petite était faux. On nous nourrissait de mensonges, jour et nuit. Des mensonges sur les hommes et les femmes, sur la manière dont il convient de vivre, sur nos propres sentiments, et je me demande si les choses ont vraiment changé. Il est important de découvrir ce qui est vrai, et si vous n'êtes pas d'accord, vous ne seriez pas ici en ce moment.

Oui, songea Nora, je pense effectivement qu'il est important de découvrir ce qui est vrai.

Helen Day consulta sa montre.

-Il faut que je m'assure que tout est en ordre, avant de faire une apparition à la Société asiatique. J'espère que vous réfléchirez à tout ce que je vous ai dit.

-Merci d'avoir bien voulu me parler.

Tous trois se levèrent.

-Vous serez au Northampton Hotel ?

-Oui, répondit Jeffrey.

Helen n'avait pas quitté Nora des yeux.

-Si vous êtes encore debout vers dix heures, ce soir, vous voulez me passer un coup de fil? Il y a quelque chose dont je veux vous parler, mais il faut d'abord que j'y réfléchisse.

-Quelque chose qui concerne votre soeur ?

La vieille femme secoua lentement la tête.

-Pendant que je réfléchis à mon problème, vous devriez réfléchir à votre mari. Vous êtes plus forte que Davey, et il a besoin de votre aide.

-Qu'est-ce que c'est que ce fameux problème ? demanda son fils.

Elle se tourna vers lui, et lui prit la main.

-Tu reviendras demain, Jeffrey, n'est-ce pas? On aura le temps de discuter vraiment. Si tu arrives vers huit heures, tu pourras aussi nous servir de chauffeur. Il faut qu'on aille acheter une tonne de légumes.

-Tu veux que je conduise une des camionnettes, avec Maya et Sophie qui se foutront de moi à l'arrière ?

-Tu aimes ça. Reviens demain.

-Dois-je emmener Nora?

Helen les avait lentement accompagnés jusqu'à la porte d'entrée. A cette question, elle lança à l'intérieur un regard aussi loquant qu'un contact physique.

-C'est à elle de décider, conclut-elle en les faisant sortir dans la nuit chaude.

-Vous l'aimez bien, hein?

-Comment ne pas l'aimer? répondit Nora. Elle est extraordinaire.

Jeffrey leur faisait descendre la rue principale, où luisaient des devantures de restaurants, et où des badauds, par groupes de trois ou quatre, allaient et venaient entre les poches de lumière créées par les lampadaires.

-Je sais, mais elle déconcerte un tas de gens. Elle se fait une opinion au premier regard, et si on passe l'examen, on est invité. Sinon, c'est la douche froide. J'étais presque sûr que vous lui plairiez tout de suite, mais... (Il lui jeta un coup d'oeil.) Vous comprenez pourquoi je ne

vous ai pas beaucoup parl' d'elle auparavant?

-Je pense que oui.

-Qu'est-ce que vous voulez faire?

-Aller me coucher, r'pondit Nora. Ensuite, il n'est pas impossible que je passe le reste de mon existence à d'couper du c'leri pour votre mûre. Il faudrait que je change de nom, mais ce n'est pas un problème: tout le monde le fait. Au bout d'un ou deux ans, je deviendrais peut-être aussi psychologue qu'elle le croit.

Jeffrey lui lança un de ses éternels regards obliques.

-J'ai eu l'impression que vous n'étiez pas satisfaite, tout à l'heure. D'ue, peut-être.

-Eh bien, vous êtes d'jà assez psychologue pour deux. Oui. Je crois que j'esp'rais trop. Je me disais que même si tout s'écroulait autour de moi, je pourrais au moins aider à prouver que votre tante est le véritable auteur du Voyage dans la nuit. A la place, tout ce que j'ai réussi à d'couvrir, c'est qu'Hugo Driver était un sale petit voleur. Mais il n'a pas volé Le Voyage dans la nuit, donc toutes nos d'ductions se révèlent fausses. Qu'est-ce que vos tantes ont trouvé, en fait? Qu'est-ce qui les a excités à ce point-là ?

-Des phrases. Des descriptions de paysages, de champs, de brouillard et de montagnes. La plupart faisaient un peu penser à du Driver, mais pas assez pour justifier une action en justice. Il y avait quelque chose à propos de la mort et de l'enfance-de la manière dont un enfant peut considérer la mort comme un voyage.

-C'est logique de la part de Katherine Mannheim, mais ça ne prouve absolument rien à propos du livre.

-Il y a surtout deux phrases qui les ont mises dans tous leurs états. La première concernait un loup noir.

-♦a ne veut rien dire du tout.

-L'autre contenait les mots « la Porteuse de Tasse ». ♦a, ça les a vraiment titillés.

Ils d'passèrent la façade de l'hôtel. Un guitariste jouait de la bossa nova sur la terrasse.

-Je ne comprends pas. C'est comme Π a que Davey appelait votre m $\ddot{u}$ re.

-Vous avez vu leur photo $\&$ toutes les deux, petites filles. Ma m $\ddot{u}$ re porte une tasse. Apr $\ddot{u}$ s Π a, Katherine a commenc $\&$ γ l'appeler la Porteuse de Tasse. (Il fit p γ n γ trer la MG dans le parking et eut un sourire γ clatant.) J'oubliais que vous n'avez pas lu Le Voyage dans la nuit.

-Je ne comprends toujours pas.

-Le livre VIII du roman s'intitule « La Porteuse de Tasse ». C'est Π a qui a vraiment fait d γ mar-rer Grace et Effie. $\blacklozenge$ a, et le loup.

Il se gara sur un emplacement vide et coupa le moteur.

-Mais Davey donnait ce surnom $\&$ votre m $\ddot{u}$ re avant m γ me de savoir lire. Comment a-t-il appris Π a?

-Il a d $\blacklozenge$ voir la photo dans sa chambre, supposa Jeffrey. Il y allait parfois la chercher, quand Daisy et Alden le laissaient seul. S'il lui a demand γ ce que c' γ tait, elle a d $\blacklozenge$ lui parler du surnom. C'est peut- γ tre une des raisons pour lesquelles le roman est devenu tellement important pour lui, plus tard. $\blacklozenge$ a lui rappelait ma mere.

Nora comprenait, $\&$ pr γ sent, pourquoi Davey avait γ t γ aussi agac γ quand elle lui avait demand γ l'origine de l'expression. Jeffrey attendait patiemment qu'elle e $\blacklozenge$ t termin γ de poser des questions pour descendre de voiture.

-Est-ce que la Porteuse de Tasse du livre γ voque en quoi que ce soit votre m $\ddot{u}$ re?

-Examinons la question. (Il cala son menton au creux de sa main.) Elle confectionne un brouet malodorant. Elle n'a pas d'enfant, mais elle l' γ ve ceux des autres. Dans l'ensemble, elle est assez effrayante. Je dirais qu'elle ressemble beaucoup $\&$ ma mere.

-Hugo Driver n'avait jamais vu la photo. O $\mathbb{W}$ a-t-il p γ ch Π γ a ?

-L $\&$, je donne ma langue au chat.

Dans l'air ti γ de du soir, ils se dirig γ rent vers les marches de b γ ton menant $\&$ l'entr γ e de l'h $\mathbb{T}$ el, que les lampes baignaient d'une vive lumi γ re blanche. Le visage $\&$ moiti γ dans l'ombre, sa casquette Eton viss γ e sur le cr γ ne, Jeffrey ressemblait plus que jamais $\&$ un voleur de

bijoux pour roman des ann'ees vingt.

-Il est possible que Na ne me regarde pas, remarqua-t-il, mais si ma m'ere vous pousse à appeler Davey, r'fl'chissez bien avant de le faire. Et si vous d'cidez de l'appeler, ne lui dites pas o'w vous 7tes.

Il se d'tourna et la pr'c'da dans l'escalier illumin'.

Une minuscule partie de l'esprit de Nora, m'fiante, s'tait attendue à ce que l'h'tel ne disposât plus que d'une unique chambre libre, mais Jeffrey ne s'tait pas chang' en Dan Harwich. Il tait revenu de la r'ception avec deux clefs. Celle de Nora donnait acc's à une chambre du quatri'me tage, domi-nant la terrasse et le haut de King Street. Elle avait pris un long bain chaud, et, envelopp'e d'un peignoir blanc, occupait d'sormais un fauteuil douillet. La radio diffusait la Rhapsodie pour alto de Brahms. Le conditionneur d'air bourdonnait en sourdine. Elle lisait le roman pr'f'r' de son mari pour ne pas 7tre oblig'e de r'fl'chir à ce qu'elle allait faire ensuite.

P'pin Petit rencontrait personnage apr's personnage, dont il tcoutait les r'cits. Certains ttaient humains, d'autres monstrueux, mais tous excellents conteurs. Leurs histoires ttaient color'es, passionnantes, emplies de danger, d'h'roïsme et de trahisons. Certains disaient vrai, d'autres mentaient. Certains voulaient aider P'pin, mais m'me eux n'taient pas toujours francs. D'autres voulaient le d'couper en petits morceaux pour confectionner de d'licieuses boulettes de viande, et ceux-là ne mentaient pas forc'ment. La v'rit' que recherchait l'enfant ttait une mosaïque qu'il devait assembler avec le temps, au prix de grands risques. Presque tous les personnages du Voyage dans la nuit ttaient parents, formant une unique et gigantesque famille querelleuse. Comme dans toutes les familles, les membres de celle-là avaient des souvenirs et des interpr'tations diff'rentes des v'nements importants. On y trouvait factions, secrets, haines. Selon les uns, P'pin devait prendre le risque de p'n'trer dans le Champ de Vapeur pour en apprendre les leçons; selon les autres, il ne devait pas s'exposer à sa contamination. Certains affirmaient qu'au milieu des Pierres de Layr, il d'couvrirait une clef d'or vitale pour sa qu'7te, d'autres qu'il y serait attaqu' par des bandits pr'tendant disposer de l'objet en question.

Il tait tout juste vingt et une heures trente, une demi-heure avant le moment o'w Helen Day avait demand' à Nora de l'appeler. Mais Nora voulait-elle appeler Helen Day? Pas si la m'ere de Jeffrey ne d'sirait que lui faire prendre Davey en piti'. Elle avait d'jà piti' de lui. La

vieille femme, cependant, avait dit vouloir réfléchir à un problème avant d'en parler. Sans doute se demandait-elle si elle devait révéler à son interlocutrice une chose que cette dernière avait déjà devinée : que les Chancel, en fait, n'avaient jamais voulu d'enfant.

Nora pouvait aussi bien essayer d'avancer le plus possible dans Le Voyage dans la nuit. Si elle sautait quelques passages, elle aurait peut-être le temps de terminer la centaine de pages qui lui restaient. Elle avait aussi la possibilité de passer directement aux vingt-cinq dernières, pour savoir si Pippin arrivait au Val du Mont. La nuit où sa vie avait commencé à draper, elle s'était réveillée à temps pour voir l'enfant courir en direction d'une ferme blanche, qu'elle avait commis l'erreur de déclarer jolie. On s'en fout que ce soit joli avait dit Davey, ou quelque chose d'approchant. C'est complètement raté. Le Val du Mont n'est pas censé être joli. Est-ce que cet endroit a l'air de receler le grand secret ?

A quoi donc ressemblait cet endroit primordial ? Prince Soir disait que c'était « l'autre maudit des esprits cruels révéler par les Pierres de Layr » ; la Porteuse de Tasse le décrivait comme « une terre d'vastée, voleuse d'âmes, dont tu dois te garder ». Encore moins explicite, Bon Ami l'appelait « la cellule close où tu as enfoui tes peurs les plus profondes ». Nora sauta la plupart des pages la séparant de la fin du livre, et parcourut le texte des yeux, avant de trouver le paragraphe suivant :

La grande porte ne résista pas à la clef d'or, et révéla ce qu'il avait le plus craint, mais aussi ce qu'il avait le plus espéré : le véritable visage du Val du Mont. Tout en bas des montagnes rocheuses couvertes de neige, il découvrit un cottage biscornu, le triste refuge d'existences aussi inconfortables que la sienne.

Pippin était rentré chez lui.

Quelques minutes avant l'heure dite, elle prit l'annuaire de Northampton dans un tiroir et s'assit sur le lit pour téléphoner.

-Cuisine Divine, annonça une femme.

Nora demanda à parler à Helen. Le téléphone heurta une tablette.

Elle entendit un bourdonnement de voix féminines joyeuses.

-All , ici Helen Day.

Elle déclina son identité et ajouta:

-J'ai l'impression que vous êtes en train de faire la fête.

-Une partie de mes elfes sont rentrés en avance de la Société asiatique. Je vais vous prendre sur un autre poste.

Nora attendit. Elle attrapa le téléphone plus près du lit, s tendit en bâillant, et ferma les yeux.

-Vous êtes toujours là ? Nora ?  a ne va pas ?

Le plafond d'une chambre inconnue était suspendu au-dessus de sa tête. Elle reposait sur un lit un peu trop mou à son goût.

-Nora?

Le décor peu familier qui l'entourait redevint la chambre du Northampton Hotel.

-J'ai dû m'endormir une seconde.

-Je dispose d'au moins une demi-heure avant qu'on ait besoin de moi. Vous voulez parler un peu, ou vous préférez laisser tomber et vous rendormir?

- a va très bien.

Elle b illa aussi discrètement que possible.

-Je pense souvent à Davey. C'était un tel petit amour. J'aimerais entendre tout ce que vous pouvez me dire à son sujet. Comment est-il, à présent? Comment le d crieriez-vous ?

-C'est toujours un petit amour, admit Nora.

-Et c'est une bonne chose?

Elle ignorait à quel point elle devait être honnête, et à quel point pourrait être dure une description honnête de Davey.

-Je dois admettre qu'être un petit amour à l'âge de quarante ans présente quelques inconvénients.

-Est-ce qu'il est gentil? Est-ce qu'il est bon avec les autres ?

A pr'sent, Nora comprenait ce que voulait savoir Helen Day.

-Il est totalement diff'rent de son p're. Le pro-bl'me, c'est qu'il n'est pas s'ûr de lui, qu'il s'inqui'te 'norm'ment, et qu'il est frustr' en permanence.

-Je suppose qu'il travaille pour Alden.

-Qui le tient sous sa coupe, confirma Nora. Il lui donne beaucoup d'argent pour s'occuper de t'ches subalternes, si bien que Davey est convaincu d'ê'tre incapable de faire autre chose. D'ûs que son p're 'l'ûve la voix, il capitule et il se roule sur le dos comme un petit chien.

Helen demeura muette un instant.

-Est-ce que vous allez souvent aux Peupliers ?

-Au moins une fois par semaine. En g'n'ral le dimanche.

-Quels rapports avez-vous avec Alden ?

-Tendus. Orageux. Il a donn' le change pendant environ six mois, et puis il a commenc' à montrer ce qu'il pense vraiment.

-Est-il au moins poli?

-Plus maintenant. Il me m'prise. J'ai fait une b'êtise, et Daisy a piqu' une vraie crise, alors Alden a convoqu' Davey pour lui dire que s'il ne me quittait pas, il le renverrait de Chancel House et le raye-raït de son testament. (La vieille femme ne r'agit pas.) J'avais l'impression que vous aviez autre chose en t'ête quand vous m'avez demand' de vous appeler.

-Alden fait chanter Davey pour qu'il vous quitte ?

-C'est l'id'ee g'n'rale. J'ai essay' de convaincre mon mari que nous n'avions pas besoin de l'argent de son p're, mais je ne crois pas m'y ê'tre tres bien prise.

-Quelle b'êtise avez-vous faite pour donner prise à Alden ?

-Daisy m'a convaincue de lire son roman. Quand elle m'a t'l'phon' pour en parler, elle est mont'ee sur ses grands chevaux. Alden m'en a ren-due responsable.

-C'est une brute int'grale. J'ai 'norm'ment de respect pour lui, mais il n'emp'che que c'est une brute.

-Moi, je ne le respecte pas. Il ne voulait pas de Davey, mais il est incapable de le laisser partir. Il a toujours souffert de savoir que son fils n'est pas le v'ritable David Chancel, alors le faux ne trouve jamais gr'ce à ses yeux.

-C'est ce que je craignais, soupira Helen Day. Alden le fait payer.

-Lincoln en a fait autant, n'est-ce pas? Il a forc' Alden et Daisy à lui adopter un petit-fils, et ils ont jou' le jeu pour le fric. C'est ça que vous vouliez me dire ? Vous ne vouliez pas en parler devant Jeffrey.

Une nouvelle fois, la vieille femme attendit un long moment avant de reprendre la parole.

-J'aimerais pouvoir m'y'tendre sur ce sujet, mais c'est impossible.

-Je suis d'jà au courant. Dans le livre de Daisy, il y a presque la m'me histoire.

-Daisy 'tait furieuse contre eux deux.

-Elle ne voulait pas d'enfant non plus. Je m'y'tonne m'me qu'ils en aient fait un, la premi'ère fois.

-J'imagine que ça les a 'tonn's aussi.

-Vous 'tiez aux Peupliers quand le premier est n' ? Vous avez v'cu toute cette p'riode ?

-Oui.

-La « grosse col'ère », comme vous dites.

-C'est exactement le mot qui convient. Du boucan toute la journ'ée, des cris, des hurlements.

-Et vous pensez que Davey devrait apprendre pourquoi ses parents l'ont toujours trait' comme ça. Qu'il repr'sente le moyen qu'a trouv' son p'ère pour ne pas 'tre d'sh'rit'. (Silence.) Alden vous a fait faire une promesse, n'est-ce pas? Il vous a fait promettre de ne jamais en parler à Davey? (Une nouvelle illumination saisit Nora.) Il vous a demand' de partir, et il vous a donn' assez d'argent pour monter votre entreprise.

-Il m'a donn' la chance dont j'avais besoin.

-Et vous lui en avez toujours 't' reconnaissante, mais vous n'êtes tout de même pas trûs à l'aise.

-Il n'aurait pas dû jouer à son fils le tour de cochon que lui a joué son père, soupira Helen après une pause. Ça me rend trûs malheureuse.

-Et le premier enfant, est-ce qu'ils le voulaient ? Ils ont dû le faire uniquement à cause de Lincoln.

-Si vous devinez, je ne vous dis rien. Vous comprenez ? Continuez à deviner. Pour l'instant, vous vous débrouillez trûs bien.

-Donc, ils n'en voulaient pas. Comment est-il mort ?

-Je croyais que Daisy en avait parl' dans son livre.

-C'est vrai, mais elle a tout modifi'. (Une pensée terrifiante s'insinua dans l'esprit de Nora.) Est-ce qu'elle a tu' le bébé ? C'est terrible, de dire ça, mais elle est presque assez folle pour en être arrivée là, et Lincoln et Alden n'auraient eu aucun mal à étouffer l'affaire.

-La seule chose que Daisy Chancel ait jamais descendu, c'est une bouteille, affirma Helen. Qu'est-ce que vous feriez d'un enfant dont vous ne voudriez pas ?

-Vous avez confi' le ventre à des parents.

-Oui, mais que feraient la plupart des gens ?

-Ils le feraient adopter, répondit Nora.

-Exactement.

-Mais pourquoi inventer cette histoire de décès ? Ça n'a aucun sens.

-Continuez à deviner.

-Faire adopter son enfant, et ensuite en adopter un soi-même ? Je ne sais même pas si c'est possible. Aucune agence ne donnerait un bébé à un couple qui s'est débarrassé du sien.

-Je ne vous le fais pas dire, appuya la vieille femme.

-Donc le premier est mort. Sans doute au berceau. A moins qu'Alden

ne l'ait assassiné.

-Qu'a écrit Daisy dans son livre?

-C'est très confus. Il y a un enfant, mais ensuite il disparaît. Le personnage qui représente Lincoln n'arrête pas de tempêter, et la moitié du temps il est en uniforme nazi. Lincoln Chancel portait des uniformes nazis ?

-MrChancel collectionnait les drapeaux, les uniformes, les écharpes et les brassards nazis. Après sa mort, Alden m'a demandé de tout briser. Il faut que vous deviniez, Nora. Est-ce que vous croyez que le bébé est mort?

-Je crois qu'il n'est pas mort, dit Nora. Je crois qu'il a été adopté.

-C'est une bonne déduction.

-Mais...

Brusquement, un passage du roman de Daisy se déroula en elle. Adelbert Poison, sur sa terrasse d'labrèche, en train de se disputer avec Clementine. Elle tenta de se rappeler ce qu'écrivait cette dernière à propos d'Egbert-en particulier un mot bien précis. Ce qui était réellement arrivé à Davey, la seule suite d'événements qui justifiait toute cette agitation, la frappa une fraction de seconde avant qu'elle ne retrouvât le mot en question: reprendre. Elle eut le sentiment qu'une bombe venait d'exploser dans sa poitrine.

-Oh, non, souffla-t-elle. Pas ça. Ils ont fait adopter Davey, et ensuite, Lincoln les a forcés à le reprendre. Il n'y a jamais eu de premier Davey. Le premier Davey, c'est Davey !

Après avoir exprimé ce qu'elle avait en tête, elle ne douta plus le moins du monde d'être dans le vrai.

-Ça m'a l'air d'une fort bonne déduction, confirma Helen Day. Les Chancel ont une imagination extraordinaire. Avec eux, les vérités ordinaires n'ont aucune chance.

Nora laissa s'exprimer d'elle-même l'idée qu'elle avait de leur crime.

-Ni l'un ni l'autre ne voulait d'enfant. Ils ont été obligés de le reprendre à cause du fric, mais ils auraient préféré qu'il meure.

-Et Alden n'a jamais cessé de le lui faire payer.

-Il n'a jamais cessé de le lui faire payer, n'est-ce pas Nora en tout cas.

-J'avais raison. Vous comprenez plus de choses que la plupart des gens.

-Ils lui ont menti toute sa vie. Quel âge avait-il quand ils l'ont rattrapé?

-A peu près six mois. L'autre famille ne voulait pas le rendre, mais Lincoln a forcé Alden et Daisy à aller dans le New Hampshire. Ils ont dit tout ce qu'il fallait dire, et ils ont eu l'enfant.

-Tout le monde le croyait mort. La seule personne à savoir la vérité, c'était vous. Ils ont eu peur que vous la disiez à Davey lorsqu'il aurait grandi, et ils vous ont chassée.

La vieille femme soupira.

-C'est une des pires choses qui me soient arrivées dans ma vie. Je pouvais voir Jeffrey quand je voulais, et je le savais confié à des gens qui l'aimaient, mais Davey était tout seul. Quand Mr Chancel est mort, ils se sont tout simplement mis à l'ignorer. Ce sont de braves gens, mais ils ne voulaient pas être parents.

Nora était encore secouée.

-Comment pouvez-vous dire que ce sont de braves gens, alors que vous savez ce qu'ils ont fait?

-Il n'est pas si facile de juger quand on comprend. Alden a un cœur de pierre et c'est une brute, mais je sais pourquoi. A cause de son père. C'est la vérité pure et simple.

-Ca doit être ça, admit Nora.

-Vous n'avez pas connu Lincoln Chancel. Il avait plus d'énergie, de cerveau et de volonté que six hommes ordinaires réunis. C'était un guerrier. Certaines des choses pour lesquelles il s'est battu étaient mauvaises, injustes, et il se fichait de la loi, sauf s'il la trouvait de son côté, mais il ne traversait pas la vie timidement: il rugissait. Par moments, j'ai été plus furieuse contre lui que je ne l'ai jamais été contre qui que ce soit d'autre, mais il avait quelque chose de fascinant. J'ai toujours pensé qu'il ressemblait beaucoup à ma soeur, en tout cas. Ni l'un ni l'autre n'était très gentil, mais s'ils l'avaient été, ils n'auraient pas été aussi impressionnants.

-Mais c'était un monstre.

-Il faut avoir un saint en soi pour être un monstre. Mr Chancel a fait beaucoup de mal, mais il n'avait pas une pierre  la place du coeur. Quand je suis all'e  Shorelands, qui a fait le plus d'efforts pour retrouver Katherine,  votre avis ? Qui a convaincu Georgina de me laisser rester quatre jours ? Mr Chancel. Qui nous a accompagn's dans la forêt, moi et les policiers? Il avait ses affaires, il avait son t'l'scripteur et ses coups de t'l'phone, mais il a plus fait pour retrouver ma soeur que n'importe lequel de ces 'crivains.

-Je vois, dit Nora.

-Je l'espère. Il a constat' l'état dans lequel j'étais, avec mon mari d'c'd', mon fils confié  ma famille, et mon coeur bris' par la mort de cette pauvre Katherine. Il m'a propos' un emploi  un salaire double de celui que je touchais alors, plus le gîte et le couvert.

-Vous l'aimiez beaucoup.

-Il y a des choses qui ne s'oublent pas. S'il avait v'cu, il aurait dit la v'rit'  Davey, je le sais.

-Est-ce que je dois le faire, moi? interrogea Nora.

-Vous devez faire ce que vous jugez bon, mais vous êtes de toute façon le genre de personne  agir ainsi. Je veux juste que vous vous rappeliez que je ne vous ai rien dit. Je fais moi aussi ce que je juge bon, et je ne reviens pas sur mes promesses.

-Au fait, est-ce qu'ils n'ont pas 't' oblig's d'organiser un enterrement? Il 'tait cens' y avoir un cadavre.

-Inhumation priv'e. Dans un cimet'ière, près de St Anselm. Juste Alden, Mr Chancel et le prêtre. a 't' très court, et la seule personne  pleurer pendant la c'r'monie a 't' Mr Chancel, parce qu'Alden savait pertinemment qu'on n'enterrait que deux briques, envelopp'es d'un linceul pour qu'elle ne se baladent pas dans le cercueil.

-Seigneur, quel d'mon, soupira Nora.

-Son père a 't' nettement moins poli quand il a d'couvert la v'rit'.

Helen Day la surprit en 'clatant de rire.

Davey n'était dans l'appartement de Jeffrey, dont la ligne n'était pas sur table d'écoute. Si elle l'appelait, elle n'était pas obligée de lui répondre la fourberie de son père. Il la croirait, avec le temps, elle le savait, mais si elle lui assenait la révélation d'Helen Day alors qu'il était toujours sous la coupe d'Alden, il l'accuserait de mentir. Une fois la vérité acceptée, il serait obligé de quitter les Peupliers et Chancel House, de sortir à jamais de la vie de son père.

Nora tendit la main vers le combiné. Le plastique lui parut chaud, vivant. Elle retira sa main, puis la tendit à nouveau. La sonnerie se déclencha à la manière d'une alarme, et elle sursauta. Davey.

Elle décrocha.

- Allô ?

-C'est vous, Nora?

Ce n'était pas Davey.

-C'est moi, confirmat-elle.

-Ici, Everett Tidy. J'ai essayé de vous appeler plus tôt, mais c'était occupé. Il n'est pas trop tard pour parler un peu, n'est-ce pas?

-Non.

-Il faut que je vous dise quelque chose. Je ne tiens pas à vous inquiéter, mais j'ai ma un peu cham-boulé. (Elle s'enquit de ce qui s'était produit.) J'ai eu deux coups de téléphone. Le premier d'un avocat, Leland Dart. C'est le père, non ? (Nora demanda ce que voulait l'homme de loi.) Il s'est excusé de me déranger, et puis il a expliqué qu'il représentait Chancel House. Il m'a demandé si je savais qu'il y avait une polémique à propos de l'authenticité d'une de leurs publications. J'ai répondu que je n'étais absolument pas au courant. Il m'a appris alors qu'il s'agissait du Voyage dans la nuit, et que, comme je le savais certainement, mon père avait naguère été en contact avec l'auteur, Hugo Driver. Il voulait savoir si j'étais en possession de papiers susceptibles de prouver que Driver était bien l'auteur du roman. Si je n'avais pas le temps de m'en occuper, il se ferait un plaisir d'envoyer un de ses employés à Amherst pour tout récolter à ma place.

-Et qu'avez-vous dit?

-Que rien de ce qu'avait écrit mon père ne prouvait quoi que ce soit

sur Le Voyage dans la nuit, ni dans un sens ni dans l'autre. Avais-je tout exa-min' ? Oui, et il faudrait qu'il me croie sur parole: il n'y avait rien qui pourrait lui servir. Ensuite, il m'a demand' combien de volumes de son journal avait laiss's mon p'ure, et o'w je les conservais. ♦taient-ils chez moi, ou bien en d'p't dans une biblioth'que ? J'ai r'pondu qu'ils 'taient & la biblioth'que de l'Universit' d'Amherst. S'il envoyait un employ', accepterais-je de le laisser 'tudier les papiers? Pas question. Alors, il a affirm' qu'il aurait peut-7tre besoin de correspondre avec moi, et il a voulu v'ri-fier mon adresse. Il m'a lu celle de mon ancien domicile et il a essay' d'obtenir confirmation. J'ai d'clar' qu'en ce qui me concernait, nous n'avions plus rien & nous dire.

-Bien, approuva Nora.

-Apr's, il a voulu savoir si j'avais abord' r'cemment cette question avec quelqu'un d'autre. J'ai dit que Pa ne le regardait pas. Avais-je entendu parler d'une d'nomm'e Nora Chancel ? Est-ce qu'elle 'tait venue me poser des questions sur Hugo Driver ?

-Il s'est renseign' sur moi?

-Exactement. J'ai dit que non, que je n'avais eu aucun contact avec vous, et j'ai ajout' que s'il voulait avoir une conversation raisonnable, il n'avait qu'& appeler & une heure raisonnable. L&, il m'a quasiment trait' de menteur, et il a affirm' que vous 'tiez recherch'e par la police, que je devais refuser de vous rencontrer, et que j'aurais de s'rieux ennuis si j'ignorais ce conseil.

-Pourquoi est-ce que Leland Dart...

-Tout de suite apr's, il m'a inform' qu'un de ses jeunes avocats se trouvait d'ores et d'j& dans la r'gion d'Amherst. N'accepterais-je pas de le voir? Non, je n'accepterais pas. Il a argument' encore un petit moment, et puis j'ai entendu du bruit.

-Du bruit?

-En fond sonore. Des gens qui discutaient. Des voix. Et un tintement bizarre, que j'ai fini par reconna7tre: celui que produit une caisse enregistreuse en imprimant un total.

-Une caisse ?

-Alors, je lui ai dit: « Vous m'appellez d'un bar? », et il a raccroch'.

-Oh, non !

-Vous pensez la même chose que moi ?

-C'était Dick Dart qui se faisait passer pour son père.

-J'ai senti toute la tension que subit cet homme. Quand on a un meurtrier comme fils, on est peut-être tenté de traiter une partie de ses affaires dans les bars. Mais après le deuxième coup de fil, il m'est venu à l'idée qu'il pouvait s'agir de Dick.

Vingt minutes à peine après que le prétendu Leland Dart lui eut raccroché au nez, Tidy avait été contacté par un certain capitaine Liam Monaghan, de la Police d'État du Massachusetts. Everett Tidy serait bientôt convoqué pour être interrogé, voire accusé de divers crimes, et s'il avait une chance au monde d'échapper à une telle humiliation, elle s'appelait Liam Monaghan. Je crois que vous ignorez que cette femme était recherchée par le FBI, avait déclaré le policier. Et aussi: Nous savons que Mrs Chancel a changé de tête. Nous pensons qu'elle se trouve dans la région de Northampton. Est-ce exact ?

-S'il avait cité n'importe quelle autre ville, je n'aurais rien dit du tout, Nora. J'aurais pensé qu'il bluffait. Vous devez comprendre ma position. Je veux vous aider de tout mon cœur, mais je n'ai pas envie d'aller en prison. Cet homme m'a promis que si je ne coopérais pas, j'y passerais au moins une nuit, et si ça arrivait, je craindrais d'impliquer Jeffrey et sa mère.

-Dick Dart m'a coupé et teint les cheveux, professeur Tidy, mais les flics ne sont pas au courant. Ils ne pourraient l'être que s'il le leur avait appris.

Il y eut à l'autre bout du fil un silence presque aussi long que ceux d'Helen Day.

-Je ne crois pas que ce type était policier, déclara enfin Tidy.

-Qu'est-ce que vous lui avez dit?

-Il a prétendu qu'il serait convaincu de ma totale probité dans l'affaire si je confirmais ou infirmais l'information selon laquelle vous étiez à Northampton. Il y avait des gens, au quartier général de la police de l'État, qui voulaient m'y faire passer la nuit si je continuais de faire obstruction à la justice. J'ai pensé que le mieux, pour causer le moins de mal possible, c'était de lui confirmer ce qu'il savait déjà. Je lui ai donc confirmé qu'à mon avis, vous comptiez aller à

Northampton, mais que je n'en savais pas plus. Il m'a remercié de ma coopération et m'a informé qu'un policier passerait bientôt chez moi pour recueillir ma déposition. Je vous ai appelé dès que j'ai eu raccroché.

-Et aucun agent n'est venu à votre appartement.

-Non, mais je suppose que Pa pourrait encore arriver. Qu'est-ce que vous en pensez?

-C'était Dick Dart, les deux fois, affirma Nora. Quand il se faisait passer pour son père, il a acquis la certitude que je vous avais rendu visite. Il a passé le deuxième coup de fil pour essayer de vous soutirer d'autres informations.

-Je suis désolé, gâché Tidy. Je ne savais pas que je vous mettais en danger, Nora. Comment a-t-il su où vous étiez ?

-Il ne le savait pas, dit Nora. C'était juste une déduction. S'il s'était trompé, il n'aurait eu qu'à continuer à citer des villes jusqu'à ce qu'il tombe sur la bonne.

-Vous croyez que je devrais appeler la police ? La vraie ?

-Non, ne faites pas Pa.

-Sauvez-vous, conseilla le fils de l'écrivain. Allez à Boston, et cachez-vous jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger. Si vous pouvez y arriver cette nuit, appelez-moi, et je vous enverrai assez d'argent pour que vous teniez un moment. Demandez à Jeffrey de vous emmener.

-Je veux savoir si je suis encore recherchée, mais si c'est le cas, il est possible que je vous prenne au mot.

-J'ai une petite maison, dans le Vermont, c'est très joli en cette saison. Vous croyez que Dart va encore essayer de trouver mon adresse ? Ça m'ennuierait de le savoir à Northampton, mais je dois avouer que l'idée de sa présence ici, à Amherst, ne me rajeunit pas non plus. (Il y eut un long silence, que Nora choisit de ne pas rompre.) J'ai appris une bien triste vérité, durant la dernière heure.

-Laquelle?

-Il est extrêmement déplaisant d'avoir peur, conclut Tidy.

-Davey ? (Un silence choqu', que dominait une envolée de violons et de cuivres, se prolongea jusqu'à ce que Nora elle-même le rompît.)
C'est moi, Davey.

-Nora ?

-Est-ce que tu peux me parler?

-Où es-tu ?

Il s'exprimait d'une voix un peu traînante.

-Est-ce qu'on peut parler tranquillement?

-Comment as-tu appris que j'étais ici ?

-♦a n'a pas d'importance. Est-ce que la ligne est sur écoute ?

-Qu'est-ce que j'en sais ? Non, je ne crois pas. Mon père s'est séparé de Jeffrey et de l'Italienne, c'est pour ça que je suis là.

Un fortissimo couvrit ses paroles.

-Baisse la musique, s'il te plaît, Davey, je ne t'entends pas.

Davey devait avoir une t'ête commandée à la main, car le niveau sonore diminua instantanément.

-Alors, comment vas-tu ? reprit-il. Bien ? ♦a a l'air d'aller.

-C'est un peu compliqué. Et toi, comment ça va?

-Mal, dit-il. Je me ronge les sangs depuis que Dart t'a enlevée. Je croyais qu'il allait te tuer. Tu sais comment je l'ai appris ? La réceptionniste a vu ça à la télé, pendant sa pause. Elle m'a appelé, et je me suis rendu au rez-de-chaussée. Il y avait une vingtaine de personnes autour de son bureau. Pendant une demi-heure, ils ont passé des reportages sur toi et sur Dick Dart, et ensuite papa m'a ramené à Westerholm. Depuis, on n'a rien fait d'autre que regarder les infos et discuter avec les flics. Et avec Mr Hashim et Mr Shull. Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'on peut discuter avec eux ! Mr Shull est assez sympa, dans un genre un peu balourd. Tous les deux t'estiment cordialement Holly Fenn. Ils adoreraient t'embrasser vivement. (Nora entendit des glaçons tinter contre du verre.) Fenn m'aurait dit que t'es cassée : il a vraiment merdé, sur ce coup-là. Hé, Nora, tu es sûre que ça va ?

-D'une certaine manière.

-Quand MrShull nous a dit que tu t'ytais 'chapp'e, j'ai 't' super content.

-Content?

-J'ytais soulag'. Tu dois bien t'en douter.

-Est-ce que je peux rentrer à la maison, Davey ?

-Qu'est-ce que tu veux dire?

Le ton soupçonneux de son mari d'prima Nora.

-Est-ce que Natalie m'accuse toujours de l'avoir kidnapp'e ?

-D'après ce que j'en sais, elle ne dit plus rien du tout. Mr Hashim et Mr Shull te pensent coupable. (Davey hésita.) Natalie se défendait pas mal. Tu le savais ?

-Non.

-Un flic a trouvé une réserve de coke scotch'e à l'arrière d'un tiroir, dans sa chambre. Tu te rappelles les aimants, sur son frigo ? Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. (A nouveau, Nora entendit les cubes de glace s'entrechoquer dans le verre.) Tu es all'e à Holyoke ?

-Oui, dit-elle.

-Tu es all'e jusqu'à Holyoke, et tu as abandonné la voiture du mort?

-Je n'en avais pas l'intention. Je suis all'e manger un morceau au restaurant, et quand je suis ressortie, il y avait des flics partout.

-Tu es all'e au restaurant? Tu as mangé un morceau ? Tu fais quoi, là ? Une balade touristique ?

-Il faut bien que je mange de temps en temps, fit remarquer Nora.

-Oui, mais tu aurais pu rentrer. Ça te donne l'air tellement coupable, de te cacher comme ça.

-Rentrer où ? interrogea-t-elle. Aux Peupliers ? Je suppose qu'Alden hurlerait de joie en me voyant débarquer.

-Je voulais dire: rentrer affronter tes problèmes. Mon père n'a rien à voir avec ça. Il n'a rien fait de mal.

-Moi non plus, dit Nora, mais je parie qu'il se donne du mal pour te persuader du contraire. (Un autre cliquètement de glaçons.) Qu'est-ce que tu bois, Davey?

-De la vodka. Est-ce que tu sais que Jeffrey a écrit des pièces qui ont été jouées au Public Theater ? Je lui ai demandé ce que c'étaient que ces affiches, dans son salon, et il m'a répondu qu'il avait écrit les pièces sous le nom de Jeffrey Mannheim. Mais je pense que ce n'est pas vrai: elles ont eu d'excellentes critiques.

-Jeffrey possède des ressources insoupçonnées, affirmait-elle.

-C'est le neveu de l'Italienne, bordel ! Quelles ressources pourrait-il bien avoir? (Davey but une nouvelle gorgée de vodka, bruyamment.) Bon, oublie papa. C'est vrai qu'il n'arrête pas de dire du mal de toi. Maman est encore pire. Elle croit que tu as combiné ton enlèvement avec Dick Dart. Elle aurait bien aimé y penser plus tôt. Mr Hashim n'est pas loin d'être d'accord.

-Génial.

-Je vais te dire, Nora: je me suis énormément inquiété pour toi, mais je ne comprends pas du tout ce que tu cherches à faire.

Voilà qui sonnait comme une accusation.

-J'essaie surtout d'éviter Dick Dart et la police, jusqu'à ce que je puisse rentrer à la maison sans danger.

-La police a trouvé un tas de vêtements neufs provenant d'une boutique de luxe pour hommes. Quand on les a interrogés, les vendeurs se souvenaient très bien de vous deux. Dart a essayé un certain nombre de costumes, et toi, tu es restée là, à le regarder. Ensuite, les flics ont fait tous les magasins de la rue, et ils se sont rendu compte que vous en aviez visité la moitié. Tout le monde se rappelait ce charmant couple d'amoureux.

-Dick Dart est un fou furieux. Tu crois que j'ai coopéré avec lui parce que j'en avais envie? Je le déteste, il me répugne. Si j'avais fait quoi que ce soit pour attirer l'attention, il m'aurait tué.

-Pas s'il ne te voyait pas, objecta Davey, comme quand il était dans une cabine d'essayage.

-Je ne me sentais pas très bien. Juste avant qu'on aille faire les courses, il m'avait violé, alors je ne pouvais pas réfléchir clairement.

J'avais l'impression d'être brisé, et je n'étais pas en état de jouer les héros.

-Oh, Seigneur, non ! Je suis vraiment désolé, Nora.

-Au cas où tu te poserais la question, je ne l'ai pas aidé à me violer. J'étais trop occupé à essayer de ne pas m'évanouir. Par ailleurs, j'avais les mains attachées derrière le dos, et j'étais belligère.

-Tu devais avoir une trouille de tous les diables.

-C'était encore pire que ça, mais je t'expliquerai les détails.

-Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? interrogea Davey.

-Parce que tu ne m'as pas vraiment posé de questions. Tu n'as pas arrêté de parler de Jeffrey, et de la tige de ta réceptionniste. Et aussi parce que tu n'avais pas l'air de trop me plaindre. Maintenant, je sais pourquoi : tu t'imaginais que je m'amusais bien avec Dick Dart. Tu veux savoir comment je lui ai échappé ? Je lui ai cogné sur la tête avec un marteau. J'ai cru que je l'avais tué. -Je suis sortie, j'ai démarré, et là, boum, finalement, il n'était pas mort, parce qu'il est sorti de la chambre en courant, et qu'il m'a foncé dessus. Je l'ai renversé avec la bagnole.

-Mon Dieu, mais c'est super !

-Ça aurait été super si je l'avais tué, mais ce n'est pas le cas. Il est toujours en liberté, et la recherche de gens susceptibles de prouver que ton bien-aimé Hugo Driver n'a pas écrit Le Voyage dans la nuit. (Davey émit une protestation inarticulée, mais Nora l'ignora.) Il vient d'apprendre où je me trouve, et en ce moment, il doit être en train d'aiguiser ses couteaux pour réaliser un chef-d'œuvre sur ma personne.

-Où es-tu ?

-Si je te le dis, tu ne dois le répéter à personne. Tu ne dois même pas mentionner cette conversation.

-Bien sûr.

-Je suis sérieuse, Davey. Tu ne dois en parler à personne.

-Je ne dirai rien. Je veux juste savoir où tu es.

-Je suis à Northampton. J'ai pris une chambre au Northampton

Hotel.

-Ne quitte pas une seconde.

Nora entendit son mari poser le combiné. Une porte de réfrigérateur s'ouvrit, et des glaçons cliquetèrent dans un verre. Du liquide coula d'une bouteille. Davey revint au téléphone.

-Qu'est-ce que tu fous à Northampton?

-A ton avis ? Je me cache, c'est tout.

-Attends ! Est-ce que ça a un rapport avec Jeffrey ? C'est lui qui t'a dit que j'occupais son appartement? Qu'est-ce que tu fous avec lui, nom de Dieu?

-J'avais besoin d'aide, alors je l'ai appelé.

-Tu l'as appelé, lui? C'est dingue.

-Je ne pouvais pas t'appeler, toi: toutes les lignes sont surveillées. Et quand Jeffrey a su que j'avais posé des questions sur Katherine Mannheim, il a tenu à passer me chercher.

-Je suis complètement paumé. Jeffrey est un domestique, pour l'amour du ciel, le neveu de Maria ! Qu'est-ce qu'il peut bien avoir en commun avec Katherine Mannheim? (Un clapotis, un tintement de glaçons.) Je commence à douter cette femme. J'espère qu'elle a eu une mort horrible. Pourquoi poses-tu des questions sur elle?

-Dick Dart ne se contente pas d'acheter des vêtements neufs. (Nora expliqua la mission de Dart, ce à quoi son mari répondit par des onomatopées incrédules.) Je me fiche que tu le croies ou non, Davey, mais c'est la vérité. Quant à Jeffrey, c'est le neveu de Katherine Mannheim, parce qu'elle était la sœur de sa mère, Helen Day.

-Sa mère ? Helen Day ?

-Elle a rencontré ton grand-père à Shorelands, quand elle y est allée pour chercher Katherine. Son mari était mort, elle n'aimait pas son travail, et il l'a engagé.

Elle expliqua alors les rapports unissant Helen Day, Jeffrey et Maria.

-Est-ce que ces gens-là pensent que Katherine Mannheim a écrit Le Voyage dans la nuit? interrogea Davey. Ça pourrait nous ruiner !

-Chancel House n'aura pas besoin d'un scandale & cause d'Hugo Driver pour avoir des tas d'ennuis. D'après Dick Dart...

-Il est expert en 'dition, maintenant?

-Il sait des tas de choses sur Chancel House. Ton père est en train de couler la boîte, et il essaie de la vendre à une compagnie allemande. Cette histoire de Katherine Mannheim le rend dingue, parce que ça risque de faire 'chouer sa transaction.

-Il n'y a pas de transaction. Dart a tout inventé.

-Il m'a aussi raconté une autre histoire intéressante. A propos du Club de l'Enfer.

-Ah, fit Davey. Bon, d'accord.

-♦a veut dire quoi: bon, d'accord?

-D'accord. Je ne t'ai pas tout & fait dit la vérité.

-Tu appartenais au Club de l'Enfer?

-Il n'y avait pas de Club de l'Enfer, pas vraiment. C'était juste un nom, comme ça.

-Mais il a une branche new-yorkaise, n'est-ce pas ? insista Nora. Et tu en es membre.

-Ce n'est pas ça du tout. A t'entendre, on croirait que c'est un vrai club, alors que c'est juste un groupe de mecs qui se réunissent pour s'amuser. De temps en temps, ils engagent un bon cuisinier, du moins c'était le cas autrefois, et ils avaient bien un réceptionniste, et une dame au vestiaire. Il y avait un bar, et on pouvait emmener les nanas dans des chambres, & l'étage. Je n'y suis allé qu'une ou deux fois, après Amy, et puis j'ai laissé tomber.

-Qui était la fille que tu as emmenée au Club de l'Enfer, & New Haven?

-La même catastrophe ambulante qui a refait surface au service illustrations. A Yale, elle s'appelait Lena Ware. Chaque fois que je la voyais, elle lisait Le Voyage dans la nuit. Je pense qu'elle est venue & New Haven uniquement pour moi.

-Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu l'avais rencontrée deux fois de suite ?

-♦a aurait paru vraiment bizarre. Et puis je ne voulais pas te raconter que... tu sais... Dart te l'a probablement dit.

-Que tu l'as renversé avec ta voiture?

-Je ne l'ai pas renversé, affirma Davey. Je l'ai cru, mais ce n'était pas le cas. Quand je l'ai revue à Chancel House, quelque chose comme deux ans plus tard, et qu'elle se faisait appeler Paddi Mann, elle m'a dit qu'elle était tellement furieuse contre moi qu'elle avait voulu me faire peur. J'adore Hugo Driver, mais elle, elle ne pensait qu'à ça. J'aurais voulu que tu voies ses copains. Tu sais qu'il existe des communautés Driver ? Elle m'a emmené dans la sienne, une fois. Un appartement, au-dessus d'un restaurant d'Elizabeth Street. C'était carrément bizarre. Tout le monde était d'fonc en permanence, il y avait des pièces maquillées en cavernes, des gens habillés en loups, un tas de trucs comme ça.

-C'est ce que tu m'as décrit, n'est-ce pas?

-Ouais. Et elle n'arrivait pas d'essayer de me convaincre d'aller à Shorelands, parce qu'elle avait une théorie à la con, comme quoi le domaine se retrouvait dans Le Voyage dans la nuit.

-Comment ça?

-À son avis, on ne pouvait pas comprendre le roman sans aller là-bas, parce que ça en faisait partie. Je sais que ça avait un rapport avec les d'cors, mais elle n'a pas précisé. Et c'était une idée complètement ridicule. J'ai lu un bouquin sur Shorelands, par un mec avec un nom bizarre, et je n'ai rien appris de neuf sur Le Voyage dans la nuit.

-Par pure curiosité, qu'est-ce qui s'est vraiment passé, la dernière fois que tu es allé chez elle ?

-J'ai trouvé le bouquin sous son lit, et j'ai vraiment cru qu'il lui était arrivé un gros pépin, parce qu'elle avait bel et bien disparu. Sa chambre était vide. Les autres fous de Driver qui vivaient là ne savaient pas où elle était allée, et ils s'en foutaient. Pour eux, ce n'était pas une femme: c'était Paddi Mann, la Paddy du roman. En partant, je me sentais tellement déprimé que je ne supportais pas l'idée de rentrer chez moi, alors je suis descendu à l'hôtel pour deux nuits. Quand on a emménagé à la maison, j'ai retrouvé le livre dans un carton entreposé aux Peupliers.

-Il était chez nous? s'étonna Nora.

-Je l'ai ouvert, et j'ai vu le nom de Paddi. J'ai bien failli tomber dans les pommes. Chaque fois que cette fille refaisait surface, ma vie partait à vau-l'eau. J'ai rangé le bouquin dans les étagères du couloir. Le jour où j'ai rencontré Natalie et la cafétéria elle m'a dit qu'elle n'avait jamais lu Le Voyage dans la nuit. Elle aimait les romans de terreur, mais Dri-ver, pour elle, c'était de la fantasy, alors elle n'avait jamais essayé. Le lendemain, j'ai sorti un exemplaire du Voyage dans la nuit de la bibliothèque, et il s'est avéré que c'était celui-là.

-Oh, Davey, soupira Nora. (Son mari but une nouvelle gorgée d'alcool.) Donc, tu voulais le récupérer avant que les flics le trouvent.

-♦a, je te l'ai dit. Il y avait mon nom dessus, aussi.

-Et au lieu de dire: « Voilà, Nora, après qu'on a acheté la maison, j'ai donné le bouquin à Natalie », tu as inventé toute cette histoire pour me cacher ta liaison.

-Je sais, gâmit Davey, j'avais peur que tu devines ce qu'il y avait entre nous. Pourquoi est-ce que tu me poses toutes ces questions, au fait ? Tu te fiches complètement d'Hugo Driver.

-Aujourd'hui, j'ai acheté ses trois romans.

-Sans blague ? Quand tu auras fini le premier, il faut que tu lises Le Voyage au crépuscule. C'est vraiment génial. Bon Dieu ! Ce serait super d'en discuter avec toi. Tu veux savoir ce que Pa raconte ?

-J'ai l'impression que tu as envie de me le dire.

Comme toujours, lorsqu'il avait l'occasion de parler d'Hugo Driver, Davey devint plus confiant.

-Comme dans le premier roman, P'pin rencontre divers personnages et essaie de comprendre à travers leurs récits ce qui s'est réellement passé. Il apprend que son père a assassiné plusieurs personnes, et qu'il a presque failli le tuer, lui aussi, pour l'empêcher de le découvrir. De toute façon, au tout début du bouquin, il s'aperçoit que ses parents ne sont pas ses vrais parents, qu'ils l'ont juste trouvé dans la forêt, ce qui, d'une certaine manière, est un grand soulagement. Donc, il part à la recherche des vrais, et un Nellad, un monstre qui possède une mine d'or et qui ressemble à un homme, mais qui n'en est pas un, l'attaque à coups de griffe. La vieille femme qui soigne ses blessures apprend à P'pin que sa mère est bien sa mère. Ses parents l'ont abandonné dans la forêt quand il était bébé, mais elle est ressortie la même nuit, et elle l'a ramené. Il s'exclame: « Ma mère est bien ma mère. »

Pour la deuxième fois de la soirée, une immense révolution sembla se former autour de Nora, brumeuse, opaque, attendant le moment de s'élancer au grand jour.

-Incroyable, remarqua-t-elle.

-C'est un roman de fantasy. Tu t'attendais à du réalisme? (Les cubes de glace remuaient dans le verre; la musique bourdonnait en fond sonore.) C'est vraiment étrange. Tu as vécu des choses terribles, et on se retrouve à parler d'Hugo Driver. Je suis pitoyable, tiens, je suis nul.

-Non, c'est intéressant, ce que tu dis. Qu'est-ce qui arrive dans le troisième?

-Le Voyage vers la lumière? P'pin apprend que si sa famille vit dans la forêt, au pied des montagnes, c'est parce que son grand-père était encore pire que son père. Il a essayé de trahir son pays, mais le complot a échoué, et il s'est enfui dans les bois avant qu'on apprenne quelle part il y avait prise. Les Nellads sont d'autres descendants de l'aïeul, et ils en possèdent tous les traits maléfiques. Ils sont tellement méchants qu'ils se sont changés en monstres. Le grand-père de P'pin a tué un tas de gens pour obtenir le contrôle d'une mine d'or, mais personne ne le sait non plus. Il faut reprendre la mine aux Nellads, P'pin doit révéler la vérité, et tout se termine bien.

Ce n'était pas seulement incroyable: c'était stupéfiant; Hugo Driver avait structuré ses deux derniers romans autour des secrets les mieux gardés de la famille de son employeur. Pas étonnant qu'ils aient été publiés après sa mort, songea Nora, qui se demandait même pourquoi ils avaient été publiés tout court. Elle s'émerveilla du cynisme d'Alden Chancel: certain que personne, sinon lui-même et sa femme, ne comprendrait le code, il avait profité de la popularité de Driver. Son audace avait dû beaucoup l'amuser.

-Et ton père a publié ça, constata-t-elle, autant pour elle-même que pour Davey.

-«Ça n'a pas l'air d'être son genre de bouquins, hein? Mais tu sais à quel point il est fier de ne jamais lire les livres qu'il publie. Il dit toujours qu'il ne ferait pas aussi bien son travail d'écrivain s'il les connaissait vraiment.

Son mari disait vrai. Alden se flattait sans honte de ne jamais lire les productions Chancel House. Il ignorait le contenu des deux romans posthumes de Driver.

-Pourquoi est-ce qu'on parle de tout נא? demanda Davey. Rentre & la maison, s'il te plaît, Nora. Reviens, et on arrangera tout. (Par ces mots, il venait d'exhiber sa propre clef d'or. Il voulait qu'elle revienne. Il ne l'abandonnerait pas face & Slim et Slam.) Je vais passer te chercher. Tu pourras terminer la nuit & la maison, et demain matin, je reviendrai pour t'emmener chez les flics. Tout le monde va 7tre furieux contre moi, mais je m'en fous.

Il voulait qu'elle demeure chez eux, alors que lui retournerait aux Peupliers. Qu'elle revienne, mais seulement pour lui 7viter de s'inqui7ter.

-Tu n'es pas en 7tat de conduire, Davey, remarqua Nora. Tu as bu.

-Pas tant que נא. Peut-7tre deux verres.

-Ou quatre.

-Je suis en 7tat de conduire.

-Non, ne viens pas. Je ne veux pas rentrer avant d'7tre s7re de ne pas me faire arr7ter.

-Et ne pas te faire tuer? Est-ce que ce n'est pas un tout petit peu plus important ?

-Tout ira bien, Davey. (Nora se promet de quitter Northampton tr7s 77t, le lendemain matin.) 7coute-moi. J'ai bien regard7 les bouquins que j'ai achet7s aujourd'hui, et il y a quelque chose que je ne comprends pas. La quatri7me de couverture des deux derniers dit que les manuscrits ont 7t d7couverts parmi les papiers de l'auteur.

-O7 aurais-tu voulu qu'ils soient?

-Les papiers d'Hugo Driver n'ont pas 7t si faciles & trouver. C'est & peu pr7s le seul 7crivain de l'histoire & ne pas en avoir laiss7 un seul apr7s sa mort.

-7coute, ces romans ne sont quand m7me pas tomb7s du ciel.

La r7v7lation suspendue au-dessus de Nora d7ferla en elle sous la forme d'une s7rie d'images: un b7b7 abandonn7 dans une for7t, puis r7cup7r7 par sa m7re; un vieillard, le grand-p7re du b7b7, rev7tu d'un uniforme nazi; Daisy Chancel soufflant la fum7e de sa cigarette en caressant un exemplaire du dernier roman de Driver. Vous n'7tes pas de ceux qui trouvent que Le Voyage vers la lumi7re est un 7chec

colossal, n'est-ce pas ?

Les deux derniers romans de Driver n'taient pas tomb's du ciel. Ils avaient jailli d'une machine 'crire industrielle, juste apr's le palier du grand escalier des Peupliers. Vingt ans avant de demander les Blackbird Books ' Daisy, Alden l'avait convaincue de lui pondre deux romans ' la mani're d'Hugo Driver. Il avait besoin d'argent, et la rus'e Daisy, sachant qu'il ne lirait jamais les livres, avait r'gl' ses comptes, tout en sauvant Chancel House. Alden - Adelbert - 'tait un imposteur de bien des mani'res. C'tait donc l' la v'ritable raison de son hyst'rie, de sa fureur contre Nora, lorsqu'elle avait d'couvert le v'ritable auteur des Blackbird Books.

-Qu'est-ce que tu mijotes ? demanda Davey. Je n'aime pas 'a, je te connais, et je sais que tu as quelque chose dans ta manche. Cet apr's-midi, tu aurais pu rentrer ' la maison, et au lieu de 'a, tu appelles Jeffrey pour qu'il te balade dans les Berkshires et qu'il te fasse rencontrer la Porteuse de Tasse. Tu poses un tas de questions sur Hugo Driver. Est-ce que tu essaierais d'aider les Mannheim ' d'molir mon p're ?

-Non, Davey...

-Jeffrey est un espion. Il est venu ici pour fouiner partout et chercher la preuve que sa tante a 'crit Le Voyage dans la nuit. Helen Day faisait sans doute le m'me boulot. Ils ne s'int'ressaient qu'au fric. Seulement mon p're a d'couvert le petit jeu de la Porteuse de Tasse, et il l'a fichue ' la porte. Comme c'est un brave type, il a quand m'me engag' la moi-ti' de sa famille.

-C'est faux. Ni l'un ni l'autre ne voulait rien de vous. Helen est convaincue que sa soeur n'a rien ' voir avec Le Voyage dans la nuit.

-Tu ne comprends pas qu'ils se servent de toi ? Seigneur, c'est horrible! Autrefois, j'adorais cette femme, alors qu'elle a menti ' mes parents, qu'elle m'a menti ' moi, et qu'elle te ment ' toi. Toute sa putain de vie est un mensonge, et celle de Jeffrey aussi. Je vais venir tout de suite t'arracher ' leurs griffes.

-Certainement pas, trancha Nora. Helen Day n'est pas une menteuse, et tu ne vas pas venir me chercher pour m'emmener chez les flics.

-Bouge pas, je reviens. (Le choc du t'l'phone sur le bureau, l'ouverture du r'frig'rateur, le brim-balement des cubes de glace, le clapotis de la vodka.) Bon, Helen Day, qu'elle aille au diable ! Tu ne comprends pas que si c'est la soeur de Katherine Mannheim, c'est

aussi celle des deux vieilles chouettes qui nous traînent en justice ?

-Elle n'a jamais aimé ses autres sœurs. Elle n'a rien à voir avec elles.

-Bien sûr, c'est ce qu'elle t'a raconté, et tu es tellement naïve que tu l'as crue. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de «Day», d'ailleurs? Elle ne pouvait pas s'appeler comme Pa. Elle est venue ici sous un faux nom. Je suppose que Pa n'a rien de louche ?

Nora expliqua comment et pourquoi le grand-père de Davey avait raccourci le nom italien.

-Elle reste une menteuse.

-Ce n'est pas Helen Day qui ment, dans cette histoire, Davey.

Elle regretta immédiatement de s'être laissé provoquer au point d'en arriver à dire une chose pareille.

-Oh, c'est moi, n'est-ce pas ? Merci beaucoup, Nora.

-Je ne pensais pas à toi.

-A qui, alors? J'avais raison: tu as quelque chose dans la manche. Comment pourrait-il en être autrement, de toute façon ? Tu détestes mon père et tu voudrais le ruiner, tout comme les Mannheim ou les Deodato, ou quel que soit leur vrai nom. Je devrais raccrocher et dire aux flics où tu es.

-Ne fais pas Pa, s'il te plaît. (Nora inspira profondément.) Tu as raison: je te cache quelque chose, mais Pa n'a rien à voir avec Le Voyage dans la nuit.

-Ah, non ?

-Ce soir, j'ai découvert un secret à ton sujet, mais je ne sais pas si je dois t'en parler tout de suite, parce que tu ne vas pas me croire.

-Super. Salut, Nora.

-C'est la vérité. Helen Day connaît un détail sur toi, un fait. Elle s'est tue toute sa vie, mais maintenant, elle pense que tu dois être mis au courant.

Davey insulta et conspuait Helen Day par plusieurs phrases bien senties, puis demanda:

-Si c'est tellement important, pourquoi est-ce qu'elle ne m'en parle pas elle-m^{me}?

-Elle l'a promis.

-Alors pourquoi t'en parler $\&$ toi? Reconnais que tout Π a n'est pas tellement logique.

-Elle ne m'en a pas parl['], affirma Nora. Elle m'a fait deviner jusqu' $\&$ ce que je trouve la v[']rit[']. (Davey eut un rire las.) Pourquoi crois-tu qu'elle ait quitt['] les Peupliers ?

-Ce que mes parents m'ont dit $\&$ l'[']poque, r[']pondit-il, apr[']s une ou deux nouvelles phrases incendiaires, c'est qu'elle avait d[']cid['] de s'en aller pour cr[']er sa propre entreprise. J'imagine qu'elle l'a fait.

-Avec ses [']conomies? Tu crois qu'elle aurait pu mettre autant d'argent de c[']ot[']?

-Je vois. C'est mon p[']re qui l'a pay[']e pour qu'elle la ferme, c'est Π a? Son secret vaut au moins celui de la pierre de Rosette.

-Pour toi, c'est la pierre de Rosette.

-Je sais: le v[']ritable auteur du Voyage dans la nuit, c'est moi. Dommage que le bouquin ait [']t['] publi['] avant ma naissance. Soit tu me craches ton pr[']tendu secret imm[']diatement, soit je raccroche.

-D'accord, capitula Nora. Il faut juste que je trouve les mots pour le dire. (Elle r[']fl[']chit un instant.) Est-ce que tu te rappelles ce que faisait ta m[']re pendant que tu [']tais enfant?

-J'ai l'impression qu'on va aller $\&$ Miami en passant par Seattle, l $\&$. Bon, tr[']s bien, je joue le jeu. Oui, je me rappelle. Elle restait dans son bureau et elle picolait.

-Non. Quand tu [']tais enfant, elle passait ses journ[']es [']crire. Elle travaillait beaucoup, $\&$ l'[']po-que, et pas seulement sur le bouquin qu'elle m'a demand['] de lire.

-D'accord, elle a pondu ceux de Morning et de Teatime. L $\&$ -dessus, tu as raison. J'en ai feuillet['] quatre ou cinq, et tous les trucs dont tu parlais y sont. C'est assez marrant, parce que j'y ai aussi trouv['] des expressions que je l'ai entendue employer des milliers de fois. C'est juste qu'avant, je n'y avais pas fait attention. Dans le genre: « Plus triste qu'un chat de goutti[']re sous la pluie », « On a us['] le cuir de nos

chaussures. » C'est une des raisons pour lesquelles le vieux n'était tellement furieux contre toi. Il en a fait un peu trop, mais il ne veut pas que Pa se sache. Je le comprends, d'ailleurs: Pa ne serait pas très bon pour son image.

-Merci de l'admettre.

-Mais elle a écrit ces trucs-là dans les années quatre-vingt. Là, on parle des années soixante.

-Est-ce que tu as les deux derniers romans de Driver sous la main?

-N'importe quoi ! Si tu prétends que ma mère a écrit les derniers Driver, tu es bonne à enfermer.

-Ce n'est pas Pa, mentit Nora. L'important, c'est la différence de style.

-Je ne te suis pas bien.

-Rappelle-toi que je vais à Miami en passant par Seattle. C'est le seul moyen pour que tu me croies. Alors, fais-moi plaisir et va les chercher.

-C'est dingue, soupira Davey, qui posa néanmoins le récepteur, et le reprit quelques secondes plus tard. Bon Dieu, ceux-là, ça fait au moins quinze ans que je ne les ai pas lus. Alors ?

Nora avait sorti les deux livres de son sac. Elle ouvrit Le Voyage au crépuscule, sachant à peine ce qu'elle cherchait et n'ayant aucune certitude de le découvrir. Elle sauta une trentaine de pages et parcourut plusieurs paragraphes sans rien trouver d'intéressant.

-Qu'est-ce que tu veux tant me montrer?

Quelques lignes, page 42, lui sautèrent aux yeux. « Ce n'est que trop vrai », dit la créature ridée accroupie sur la branche. « Vraiment, mon cher enfant, ce n'est que trop vrai. » Il fallait qu'elle amène Davey à remarquer cette phrase caractéristique de Daisy sans avoir l'air de la lui désigner.

-Page quarante-deux, dit-elle. Environ dix lignes en partant du haut. Tu vois ?

-Je vois quoi ? « Il leva les yeux et se gratta la tête. » ♦a?

-Un peu plus bas.

-« P'pin pivota lentement sur ses talons, en se lamentant que le chemin fût si obscur, la forêt si profonde », lut Davey. C'est ça ?

Cette phrase suivait celle où se trouvait la marque de fabrique de Daisy.

-Lis le paragraphe à haute voix, et ensuite, toute la page pour toi tout seul.

-Pas de problème.

Tandis qu'il s'excutait, Nora feuilleta frénétiquement l'ouvrage au hasard.

-Et maintenant, je me fais toute la page en silence, c'est ça ?

-Oui.

Elle explora une nouvelle page et trouva un deuxième « Vraiment ».

-Bon, très bien, et qu'est-ce que ça veut dire ?

-« Ça ne ressemble pas tellement au style de ta mère, hein ? -Non, pas vraiment, dit Davey, qui paraissait mal à l'aise. Bien sûr que non, et c'est normal. Où veux-tu en venir, Nora ?

-Regarde page quatre-vingt-quatre, à peu près au milieu.

-Euh, le long paragraphe qui commence par : « Tous les arbres semblaient s'être déplacés » ?

Elle lui demanda à nouveau de lire ledit paragraphe à haute voix, puis toute la page en silence.

-J'ai un mauvais pressentiment.

-Fais-le, s'il te plaît.

Il obéit. Nora passa à la fin du livre et trouva, juste au-dessus du dernier paragraphe, la preuve dont elle avait besoin : « P'pin fut choqué de se rappeler que, la veille encore, il se sentait aussi triste qu'un chat angora sous l'orage. » Elle attendit que Davey eût achevé de lire la page 84.

-Tu me prends pour un imbécile, ou quoi ? s'emporta-t-il. Tu disais ne pas vouloir insinuer que ma mère avait écrit ça. Quelques misérables coïncidences ne prouvent rien. Tu commences à m'énerv-

s'rieusement.

-Quelles coïncidences? Tu as remarqué quelque chose ?

-J'en ai marre de tes petits jeux, Nora.

L'heure t'était venue de faire monter les enchères: elle devait lui r'v'ler une partie de la v'rit'.

-Je ne crois pas qu'Hugo Driver ait écrit ce livre, dit-elle. Il est vraiment sorti de nulle part, non ? Il n'y avait pas de papiers. S'il y en avait eu, tu aurais bien fini par les trouver.

-Tu racontes n'importe quoi. Qu'est-ce que tu vas m'assener, maintenant? Qu'Hugo Driver t'était ma mère habillée en homme?

Nora s'en remit à une improvisation d'esp'r'e.

-Je crois que c'est Alden, l'auteur de ces bouquins.

-Oh, je t'en prie. Je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule.

-Envisage au moins la possibilité. Il savait qu'il pouvait se faire un gros paquet de fric en deux temps trois mouvements s'il sortait des romans posthumes de Driver. Comme il n'y en avait pas, il a t' obligé de les fabriquer. (Elle continua d'improviser.) Personne ne devait savoir que c'étaient des faux: il ne pouvait donc pas engager un n'gre, ni même faire confiance à Daisy. Tu n'as jamais remarqué que ces deux-là sont différents du premier?

-Bien sûr que si. Ils sont bons, mais pas comme Le Voyage dans la nuit. Il y a un tas d'écrits qui ne réussissent jamais à égaler leur premier succès.

-Et c'est la même personne qui a écrit les deux derniers, exact?

-Oui, et aussi le premier. Je peux t'assurer que ça n'est pas mon père.

-Comment s'appelle le monstre qui attaque P'tin à coups de griffe ?

-Il n'a pas de nom. C'est un Nellad.

-ça ne te rappelle rien.

-Non. (Davey réfléchit un instant.) ça sonne un peu comme Alden, si c'est là que tu veux en venir. (Il clata de rire.) Tu insinues qu'il aurait

mis son propre nom dans le livre ?

-Est-ce que Πa ne lui ressemblerait pas de faire un pied de nez à tout le monde, comme Πa?

-Je dois te reconnaître une certaine originalité. Tout le monde essaie de prouver que Driver n'a pas écrit Le Voyage dans la nuit, et toi, tu dis que si, il a écrit celui-là, mais pas les deux autres. Ce qui est presque possible, Nora, je te l'accorde. Si tu ne te trompais pas totalement, tu pourrais bien avoir raison.

-♦a me fait vraiment penser à Alden. Lis la dernière page.

-Très bien. (Il demeura un instant silencieux.) Tu dis Πa à cause du chat?

Nora répondit qu'elle pensait à la page tout entière.

-A mon avis, c'est Alden l'auteur. Je n'avais même pas remarqué le chat mouillé avant que tu n'en parles.

-Moi, Πa me fait plus penser à ma mère qu'à mon père, parce que lui n'a jamais rien écrit, à part des lettres.

-Je ne trouve pas que Πa ressemble au style de ta mère.

-Mais bordel, tu n'as pas couté ce que j'ai dit ! Je t'ai expliqué qu'il y avait des gens aussi tristes que des chats sous la pluie dans un ou deux des Blackbird Books, et qu'elle n'arrivait pas d'employer cette expression quand j'étais petit. ♦a lui arrive encore, parfois.

-Je ne savais pas.

-Mais Πa ne peut quand même pas être vrai. Ma mère ?

-Alden a employé certaines de ses phrases favorites. Il ne lui ferait pas confiance à ce point-là.

-C'est à peu près la seule personne à qui il ferait confiance. Il faut que je regarde Πa avec plus d'attention. (Elle l'entendit tourner les pages, le souffle court, buvant de temps à autre une gorgée.) C'est pas possible, hein ? Il y a un million de manières différentes d'expliquer... (Il mit un bruit à mi-chemin entre la plainte et le rugissement.) NON !

-Quoi?

-Il y a un des villageois, juste là, page 53, qui dit: « Vous pourriez bien me poser la question vingt-sept fois que ma réponse serait toujours la même. » Vingt-sept fois. Ma mère disait ça tout le temps. C'était sa manière d'exprimer l'infini. Oh, merde !

-C'est elle qui a écrit ça ?

-Je crois bien, oui, soupira Davey. Bordel de merde ! Oui, c'est elle. Putain ! Pas étonnant qu'ils aient tellement flippé quand tu l'as accusée d'avoir pondu les bouquins d'horreur. Un truc pareil, ça pourrait couler la boîte.

-Je ne vois pas pourquoi, objecta Nora. Est-ce que ça ne ferait pas de la publicité à Daisy ? Si elle a vraiment écrit les romans, je veux dire.

-Tu es d'une naïveté incroyable. Si ça se répand, mon père sera accusé d'escroquerie, et Le Voyage dans la nuit deviendra immédiatement suspect. On va voir débarquer des avocats dans toute la baraque.

-Si ça se répand.

-Il vaudrait mieux pas. Il faut que ça reste un secret.

-Je suis sûre qu'il n'y aura pas de problème.

-Enfin, on est arrivé à Miami ! Si la Porteuse de Tasse savait que c'est ma mère qui a écrit ces bouquins, je ne suis pas surpris qu'ils se soient débarrassés d'elle après avoir acheté son silence. Putain !

-Tu n'as encore rien entendu, prévint Nora.

Comme elle le confia à Jeffrey, le lendemain matin, dans le restaurant qui jouxtait la terrasse, cette longue conversation avait encore duré une demi-heure, durant laquelle elle avait senti l'univers de son mari tourbillonner, vaciller. Elle avait détesté le passé de Davey, remis en question le thème central de son existence. Il avait protesté, nié, tenté de la tourner en ridicule-et rattrapé au bout de dix minutes, pour ne redécrocher qu'après douze sonneries.

-Pense à ce que ta mère a écrit, avait insisté Nora. (Jeffrey, qui goûtait ce rictus en talant de la confiture de prune sur un croissant, secoua la tête; au début, lui aussi avait douté des découvertes de la

nuît.) Pense & ce qu'tait ton grand-père, et & ce que ton père nous a fait, mais avant tout, pense & ce que Daisy a mis dans ce livre. C'est ton histoire. C'est un message pour toi.

Non, non, non. Helen Day mentait. Nora avait encore et encore rappelé son mari l'enfant abandonné, puis retrouvé dans la forêt. Ma mère est bien ma mère.

-Si c'est vrai, je suis P'pin, avait conclu Davey, avec dans la voix la première note de l'émerveillement qui suit toujours les grandes révélations.

-Tu as toujours été P'pin, avait approuvé Nora, sans ajouter ce qu'elle se disait en elle-même: Moi aussi.

-Je me sens dans la peau de Leonard Gimmel ou de Teddy Brunhoven, avait-il ajouté. C'est un code, et je le déchiffre.

-Oui, c'est un code, et il t'est destiné.

-Elle voulait que je sache, même si elle ne pouvait pas me le dire.

-Exactement.

-Tu crois que je devrais aller trouver mon père ? Lui dire que je suis au courant ?

Pour la première fois depuis leur mariage, Nora avait conseillé son Davey de ne pas s'opposer à Alden.

-Il faudrait que tu lui expliques comment tu as compris, et je ne veux pas qu'on sache où je suis.

-D'accord. J'attendrai que ce soit possible.

Voilà qui était plus vague que Nora ne l'eût voulu.

-Tu me crois, au moins, hein ?

-Elle m'a pris un moment, mais oui, je te crois. Je pense qu'en fait je devrais te remercier. Je sais que ça a l'air bizarre, mais je te suis reconnaissant, Nora.

C'est parfait, mais la reconnaissance ne suffit pas, s'était-elle dit quand la discussion avait péniblement atteint ce terme peu concluant.

Elle coupa un morceau de croissant croustillant et le porta à sa

bouche. Moins d'un quart de la pâtisserie, sa deuxième, demeurait dans l'assiette, et elle avait encore faim. A trois tables de l'X, deux messieurs corpulents, en pardessus, savouraient un 'norme petit d'jeuner compos' d'oeufs brouill's, de bacon et de pommes de terre frites. Nora avait le sentiment qu'elle aurait pu d'vorer leurs deux assiett'es.

Derrière la devanture, sur sa droite, un grand jeune homme v'itu d'une chemise bleue nettoyait les dalles de la terrasse X l'aide d'un seau, d'un long balai et d'un tuyau d'arrosage. De petits ruisseaux 'tincelaient entre les pierres luisantes. Un autre gar- non faisait claquer telles des voiles des nappes roses au-dessus des tables, avant de les lisser d'un revers de main. Le tableau 'tait aussi banal que celui des deux hommes en train de d'jeuner, mais pour Nora, il sembla soudain d'border de sens.

-Pour parler d'autre chose, vous croyez que c'est Dart qui a appel' Ev Tidy? demanda Jeffrey. (Elle acquiesça et voulut prendre une autre bouch'e de croissant, mais elle avait tout mang'.) Je vais vous rapporter quelque chose.

Il revint au bout de quelques secondes, avec une assiette charg'e de viennoiseries, de pâtisseries et d'paisses tranches de melon. Nora attaqua ces der-nières au couteau et X la fourchette.

-Vous croyez qu'Ev risque quelque chose ?

-Il m'a laiss' entendre qu'il se rendait dans sa propri't' du Vermont.

Nora acheva les fruits et passa aux croissants. Elle se sentait aussi remplie d'nergie que si elle avait pass' une paisible nuit de sommeil, et elle avait une bonne id'e de la mani're dont elle allait occuper les jours suivants.

-Le fait que Dart soit ici ne peut pas vous laisser indiff'rente, remarqua Jeffrey.

-♦a ne me laisse pas indiff'rente du tout. Je veux quitter Northampton ce matin m'ême.

-J'ai pens' ' une adorable petite auberge, non loin d'Alford. Si ça vous tente, on passe voir ma mère, et ensuite, je vous emmène l'X-bas. C'est charmant, et les propri'taires sont des amis de mes parents. En plus, la cuisine est excellente.

Pour un moine, Jeffrey accordait une importance sybaritique aux

repas.

-J'ai tr  s envie de voir votre m  re, mais apr  s, si   a ne vous ennuie pas, je voudrais aller ailleurs.

-Rejoindre Ev dans le Vermont?

-Ce n'est pas exactement ce que j'avais en t  te. Est-ce qu'il n'est pas possible de louer les vieux cottages de Shorelands ?

Il acquies  a, perplexe.

-Vous voulez aller l  -bas ?

Nora chercha une explication qui para  trait logique    son compagnon.

-  a fait plusieurs jours que j'entends tout le monde en parler. Je voudrais voir    quoi   a ressemble.

Jeffrey croisa les bras et attendit.

Elle jeta un coup d'oeil    l'ext  rieur. Le premier gar   on balayait les derni  res traces d'eau savon-neuse, tandis que l'autre disposait les chaises autour des tables. Nora se rapprocha un peu de la v  rit  .

-Je suis dans une situation privil  gi  e. J'ai parl      Mark Foil et    Ev Tidy, alors qu'ils ne se sont jamais vus. Foil sait ce que Creeley Monk a   crit dans son journal, et Tidy ce que son p  re a not   dans le sien, mais je suis seule    conna  tre le contenu des deux, et j'ai l'impression qu'il manque une pi  ce du puzzle. Personne n'a jamais essay   de rassembler tous les   l  ments. Je ne pr  tends pas en   tre capable, mais cette nuit j'ai repens      tout   a, et il m'a sem-bl   que je devais au moins aller jeter un coup d'oeil l  -bas. Une moiti   de moi-m  me n'a pas la moindre id  e de ce qui se passe ni de ce qu'il faut faire, mais l'autre me dit: va    Shorelands ou tu risques de tout rater.

-Tout rater, r  p  ta Jeffrey. Une pi  ce manquante. C'est moi qui d  lire, ou vous faites allusion    Katherine Mannheim?

-Elle est au centre de tout. Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens presque responsable pour elle. (Il releva brutalement la t  te.) Personne n'avait la m  me opinion    son sujet. Elle   tait impolie, elle   tait impatiente, c  tait une sainte, c  tait une allu-meuse, elle   tait franche,   vasive, d  vou  e, frivole, folle    lier, parfaitement   quilibr  e... Elle va    Shorelands, elle d  cha  ne divers sentiments chez les uns et

les autres, et elle n'en ressort jamais. Qu'est-ce qui en ressort, & la place ? Quelle est la seule chose qui soit vraiment sortie de Shorelands, cet ʔtʔ-lʔ ? Le Voyage dans la nuit.

Jeffrey considʔrait Nora avec ce qui ressemblait & de l'intʔrʔt mʔlʔ de doute.

-A la maniʔre dont vous dites ʔa, on croirait que le livre l'a en quelque sorte remplacʔe. (Il rʔflʔ- chit un instant.) Ou bien qu'elle est dedans.

-Pas directement, pas du tout. Mais « La Porteuse de Tasse » est bien une de ses expressions.

(Comme il ouvrait la bouche, Nora se hʔta d'ajouter:) Je sais qu'on en a dʔjʔ parlʔ, mais ʔa me semble quand mʔme une coʔncidence colossale. Davey a vu la photo des deux soeurs dans l'appartement de votre mʔre, aux Peupliers, seulement Hugo Driver ne pouvait pas la connaʔtre. C'est une partie de la piʔce manquante.

-Si vous voulez jouer au dʔtective, je vous aiderai. On peut sʔjourner lʔ-bas. Il y a cinq ou six ans, un ʔditeur franʔais, grand admirateur de Driver, qui voulait y passer une nuit, a eu du mal & s'y faire loger. Alden m'a demandʔ de m'en occuper pour lui, ce que j'ai fait. C'est le Shorelands Trust qui gʔre la propriʔtʔ, et une partie du personnel d'autrefois occupe le Manoir, mais il y a des chambres & louer dans la Poivriʔre et Raiponce. J'ai retenu une des chambres de Raiponce pour le Franʔais, qui a ʔtʔ enchantʔ. Tout comme Alden.

-Vous allez tʔlʔphoner?

-Pendant que vous ferez vos bagages. Mais d'abord, je veux vous poser une question.

-Allez-y.

Nora s'attendait & tout, mais la question de Jeffrey se rʔvʔla plus innocente qu'elle ne l'avait prʔvu.

-Pourquoi avez-vous tenu & me rʔvʔler les secrets de famille ? Je suis arrivʔ tellement tard aux Peupliers que je ne savais mʔme pas que Davey ʔtait censʔ avoir ʔtʔ adoptʔ.

-Je ne voulais pas ʔtre la seule personne & le savoir.

Elle se retint juste & temps d'ajouter: Au cas oʔ il m'arriverait

quelque chose.

-D'sol' d'entendre ꝑa, conclut Jeffrey, avant de faire signe ꝫ la serveuse de leur apporter l'addition.

Quand le t'l'phone sonna, Nora 'tait dans la salle de bains, ꝫ se demander si elle allait se maquiller. A la quatri'eme sonnerie, elle d'crocha. Ce fut Jeffrey qui r'pondit ꝫ son « All' ».

-J'esp're que ꝑa ne vous ennuie pas d'attendre une demi-heure. J'ai appel' ma m're pour lui dire que nous arrivions, et elle est dans tous ses 'tats. Il semble que j'aie accept' d'emmener les filles au march', ce matin, et que je sois d'j'ꝫ en retard. ♦a ne prendra que quarante minutes, au pire, et d's qu'on sera rentr', je passerai vous chercher.

-Parfait, acquiesꝑa-t-elle. J'rtais justement en train de me dire que je serais plus en s'curit' si je remettais mon d'guisement.

-Votre?... Oh, les peintures de guerre. Bonne id'e. J'ai d'j'ꝫ annonc' notre d'part ꝫ la r'ception, et je vous ai inscrite dans la Poivri're sous le nom de Mrs Norma Desmond. J'ai pens' que vous deviez en avoir marre de Dinah Shore.

Ils convinrent de se retrouver dans le hall quarante minutes plus tard. Jeffrey appellerait Nora dans sa chambre s'il revenait avant.

-Faites-moi plaisir, recommandat-il. Attendez-moi dans le hall, d'accord? Je ne veux pas 7tre responsable de tous les cadavres dans le placard de la famille Chancel.

Une demi-heure plus tard, quand Nora sortit de l'ascenseur, la jeune femme qui tenait la r'ception lui jeta un coup d'oeil distrait, puis se remit ꝫ expliquer les tarifs de l'h'tel ꝫ un couple de vieillards 'nerv's qui se plaignaient de la note. Une douce luminosit' ros'tre baignait un hall par ailleurs d'sert. Nora tira sa valise ꝫ roulettes jusqu'ꝫ un fauteuil, pr's d'une table basse couverte de brochures, et s'assit pour feuilleter Les 100 sites touristiques les plus populaires de notre belle r'gion. Le couple 1g' argumentait toujours, mais c'rtait ꝫ pr'sent la r'ceptionniste qui s'nnervait. Le mari, un petit homme v'tu d'un blazer 'l'gant, aux cheveux relev's en deux ailes blanches luisantes, expliquait ꝫ haute voix qu'il y avait forc'ment une erreur en ce qui concernait le t'l'phone, parce que ni son 'pouse ni lui n'utilisaient ce dernier dans les chambres d'h'tel. Pourquoi payer plus cher alors qu'on pouvait descendre utiliser la cabine publique du hall?

La jeune femme prononça quelques mots.

-Impossible ! rugit le vieillard. Je viens de vous expliquer que nous ne t'phonons pas des chambres d'hôtel.

Sa compagne recula d'un pas, et la réceptionniste reprit la parole.

-Mais c'est une erreur ! cria l'homme. (Son interlocutrice s'y clipsa, et il se retourna vers son épouse.) Tu as recommencé, hein ? Trop flemme pour prendre l'ascenseur, et voilà le résultat : on a gaspillé deux dollars, je me retrouve à faire un scandale, et tout ça par ta faute.

La vieille femme se mit à pleurer, mais elle n'était trop effrayée pour s'essuyer les yeux.

Nora reconnut un choix d'Alden Chancel en ce petit dandy dominateur, et ne put supporter de rester dans la même pièce. Laissant sa valise près du fauteuil, elle traversa le couloir qui menait à la terrasse. À travers les vitres, elle aperçut une demi-douzaine de voitures, dont aucune n'était celle de Jeffrey, sur King Street. Le soleil faisait tinceler les dalles humides. Des lis jaunes bordaient les marches du perron. Elle poussa la porte pour sortir dans une matinée fraîche et lumineuse.

Lorsqu'elle atteignit le haut des marches, elle chercha la MG du regard, regrettant de n'avoir pu faire son jogging, ce matin-là. Ses muscles réclamaient de l'exercice. Son petit déjeuner semblait s'être transformé en un besoin de travail, de mouvement. Elle se retourna vers l'hôtel et vit le vieil homme cracher des invectives, tout en posant sa valise pour ouvrir la porte à son épouse. C'était un gentleman de la vieille école, auquel aucune courtoisie tyrannique ne faisait défaut. Il s'était garé dans la rue parce qu'il craignait d'avoir à payer un supplément s'il utilisait le parking de l'hôtel. La main crispée sur la bride de son sac à main, Nora franchit le perron et fit quelques pas sur le trottoir, cherchant Jeffrey.

Ce dernier demeurait invisible. Elle jeta un coup d'œil pardessus son épaule, et vit le couple descendre les marches à son tour. L'homme n'était rouge de colère. Elle le chassa de son esprit et se concentra sur le plaisir de marcher d'un bon pas par une belle matinée d'août, encore agréablement fraîche et imprégnée d'un parfum de lis.

Quand elle atteignit la rue principale, elle regarda sur la gauche, vers les boutiques qui s'étendaient en direction du campus Smith et du domicile d'Helen Day, s'attendant à voir surgir la MG dans la circulation fluide. La moitié des magasins, des deux côtés de la rue,

n'taient pas m^{me} ouverts, et aucun des rares v^{hicules} ne ressemblait $\&$ celui qu'elle cherchait. Avec la soudainet^e et la violence d'une crise cardiaque, une voiture de police apparut derri^{re} une camionnette de boulangerie. Nora se for^{ta} $\&$ demeurer immobile. Un long moment, le v^{hicule} parut venir droit sur elle, et elle avala sa salive avec peine, mais il finit par redresser sa course, approchant sans h^{te} du carrefour. Elle feignit de chercher quelque chose dans son sac. La voiture arriva $\&$ sa hauteur, la d^{passa}, puis s'engagea dans King Street. Nora la regarda s'^{loigner}, $\&$ une allure toujours mod^re, en direction de l'h^{tel}. Renon^{ant} $\&$ l'exercice, elle d^{cida} d'aller attendre Jeffrey dans le hall.

En bas de la rue, le vieux dandy se tenait pr^{ts} d'une antique voiture de tourisme aux courbes douces, pourvue d'un marchepied et d'un radiateur massif que d^{coraient} des insignes m^{talliques}. Il ouvrit la porti^{re} du passager, et tendit la main $\&$ son ^{pouse} qui se hissa en tremblant sur le marchepied. Le v^{hicule} de police les d^{passa}, et, tandis que le vieil homme contournait le sien pour se mettre au volant, caressant au passage son capot, s'arr^{ta} devant l'h^{tel}. Deux agents en sortirent et mont^{rent} les marches du perron.

King Street demeurait d^{serte}. Quand Nora se d^{tourna}, les policiers traversaient la terrasse en direction des portes vitr^{es}. Sans doute ne voulaient-ils rien de plus qu'un caf^e et une part de tarte aux pommes. Elle se dirigea vers un cin^{ma}, de l'autre c^{te} de la rue. Le vieillard fit d^{marrer} sa voiture extravagante, et s'^{loigna} du trottoir. Debout au milieu de la chauss^e, Nora attendit qu'il la d^{passe}. Il s'arr^{ta} devant elle, et sa vitre s'abaissa d'un cen-tim^{tre}. La vieille femme avait la t^{te} basse. Lui se pencha en avant.

-Il y a des passages prot^gs pour les pi^{tons}, remarqua-t-il sur un ton ironique. Ils ne sont pas assez bons pour vous, ma jeune amie ?

-Je vous ai bien regard^e, esp^{ce} de brute, l^{cha} Nora, et j'esp^{re} qu'un de ces jours, votre femme va vous tuer pendant votre sommeil.

Ladite femme releva la t^{te} d'un coup. L'antiquit^e s'^{loigna} dans un grincement de bo^{nte} de vitesses. Un rire ou un cri jaillit par la vitre ouverte. Nora se h^{ta} de traverser, s'engagea sous l'avanc^e du cin^{ma} et se r^{fugia} $\&$ l'angle d'un mur et de la caisse. Elle regarda l'h^{tel}, o^u les policiers avait disparu, puis se retourna vers la voiture de collection, laquelle attendait en haut de la rue que le feu pass^{at} au vert. Un v^{hicule} rouge familier, quoique ce ne f^{ut} pas celui de Jeffrey, contourna l'antiquit^e pour s'engager dans King Street, suivi d'une conduite int^{rieure} bleue anonyme. Ce n'est pas Π a, se dit Nora,

¶a ne peut pas ¶tre ¶a, mais l'Audi se dirigeait vers elle, et c'¶tait bien « ¶a ». Elle reconnut les cheveux sombres et le p¶le visage de Davey, qui se penchait sur son volant pour contempler le Northampton Hotel.

Elle s'¶loigna un peu du mur, puis recula ¶ nouveau. Son mari passa devant elle. La conduite int'rieure le suivit jusqu'¶ l'h¶tel. Les deux v¶hicules entr¶rent dans le parking, o¶ ils disparurent.

Nora demeura dans son coin, priant le ciel que les policiers quittent l'¶tablissement. Si Jeffrey arrivait, elle lui ferait signe et lui expliquerait qu'elle avait chang¶ d'avis, que, finalement, elle retournait ¶ Westerholm. Shorelands repr¶sentait le pass¶ d'autres gens: elle devait s'occuper de son propre pr¶sent. Les enqu¶teurs demeuraient ¶ l'int¶rieur. Elle croisa les bras, fixant les portes vitr¶es, au bout de la terrasse.

Des enfants couraient en tous sens sur les dalles, dans les jambes des gar¶ons. Une des portes s'ouvrit. Un serveur sortit avec un plateau en ¶quilibre sur un bras et un dessous de plat pliant dans l'autre main. Avant que le battant ne se f¶t referm¶, Davey se rua ¶ l'ext¶rieur pour examiner les tables. Ne voyant pas ce qu'il cherchait, il traversa la terrasse et arriva au bord du perron.

Nora s'avan¶a. Une deuxi¶me voiture de police s'engagea dans King Street. Davey explorait le trottoir des yeux. Son ¶pouse quitta sa cachette et se remit en marche vers la rue principale. Le v¶hicule l'ayant d'pass¶e sans s'arr¶ter, elle se retourna pour voir la personne dont elle voulait attirer l'attention circuler ¶ nouveau entre les tables. Les arrivants, au nombre de deux, firent demi-tour devant l'h¶tel, et se gar¶rent derri¶re leurs coll¶gues, avant de monter quatre ¶ quatre les marches du perron, tandis qu'une troisi¶me voiture de police, venue du bas de la rue, s'engageait dans le parking de l'h¶tel.

Le seul espoir de Nora ¶tait que Davey rev¶nt seul sur la terrasse. Comme elle remontait encore un peu la rue, elle le vit rentrer dans l'¶tablissement. Les deux derniers policiers pass¶rent entre les tables sous le regard curieux des clients en train de d'jeu-ner. Davey disparut. Les agents atteignirent la porte quelques secondes apr¶s qu'elle se fut referm¶e.

Ressors, se dit Nora. Sors de l¶ et viens par ici.

Des parents corpulents et trois adolescents encore plus gras se dirigeaient vers l'entr¶e. Davey s'y profila juste au moment o¶ ils l'atteignaient, et s'effa¶a pour les laisser passer. Sa femme revint vers

lui. Quand toute la famille se fut engouffré dans l'hôtel, il continua de tenir la porte pour deux hommes en costume de ville, dont l'un portait des lunettes noires, puis il haussa les épaules et mit les mains dans les poches. Nora sentit son souffle se bloquer. Elle recula d'un pas. Les compagnons de Davey étaient Mr Hashim et Mr Shull.

Discutant tels de vieux amis, tous trois s'approchaient des marches.

Trop choqué pour assimiler ce qu'elle venait de voir, Nora fit demi-tour. A six mètres d'elle s'étendait un parking desservant les boutiques voisines. Si elle y paraissait sans attirer l'attention, elle pourrait traverser un magasin et se rendre chez Helen Day.

Elle regarda pardessus son épaule. Mr Shull désignait l'hôtel du pouce et s'entretenait avec Mr Hashim, qui se tourna vers elle. Elle sentit son cœur cogner contre ses côtes. Il lui sembla que ses genoux allaient se dérober sous elle. Nora dépassa des affiches aux couleurs passées représentant de charmants vieux bâtiments et des arbres en tenue automnale, dans la vitrine d'un office du tourisme désert. Un grand panneau noir et blanc FERMÉ, tacheté de brun par le soleil, était scotché sur la porte, à l'intérieur. La fugitive franchit l'entrée du parking et risqua un nouveau coup d'œil derrière elle.

Davey et Mr Shull se dirigeaient vers la rue principale. Le second numérotait plusieurs points en comptant sur ses doigts, tandis que le premier hochait la tête.

Salopard, pourriture, comment as-tu pu me faire ça?

Un bras s'enroula autour de son cou. Le choc et la terreur lui serrèrent le cœur, mais le membre qui lui comprimait la gorge changea son hurlement en croassement. Son agresseur la fit ployer en arrière et l'attira dans le parking.

-J'adore nos retrouvailles, dit Dick Dart. C'est important de garder le contact avec les vieux amis, vous ne trouvez pas? (Nora tirait sur le bras qui l'entravait. Ses pieds raclaient l'asphalte sale.) Surtout ceux qui ont su vous toucher.

Elle tenta de donner un coup de pied au meurtrier, et perdit l'équilibre. Il la ceintura de l'autre bras, la souleva de terre, et l'emporta au plus profond du parking.

-Vous allez adorer la voiture, déclara-t-il. Dès que je l'ai vue, j'ai compris qu'il était temps de récupérer ma petite Nora-chou-et si vous n'arrivez pas de gesticuler, je vous tranche la gorge sur-le-champ,

espèce de conne. (Il lui  cha la taille, et elle se retrouva collée à lui, une pointe acérée contre le cou.) C'est ça que vous voulez?

Elle secoua la tête du demi-centimètre que lui autorisait l'étreinte du meurtrier. Un grondement sec sortit de sa gorge.

-Je n'ai pas de rancune, entendit-elle Dart annoncer, à travers l'afflux de sang qui lui faisait bourdonner les oreilles. Je comprends votre détresse, votre désorientation. J'sus, Marie, Joseph ! Vous êtes humaine, après tout. Je parie qu'en ce moment, vous aimeriez bien pouvoir respirer. (Elle fit de son mieux pour acquiescer.) On va s'occuper de ça dès qu'on sera hors de vue.

Il la porta entre deux camionnettes, s'arrêta contre un mur. Son bras cessa de comprimer la gorge de Nora, laquelle n'eut le temps d'inspirer qu'une bouffée d'air br lant avant qu'il ne resserre son étreinte.

-Voilà. Une autre vous ferait plaisir?

Appuyé au mur, Dart la tenait courb e sur son genou plié, si bien qu'elle avait les jambes ballantes: si elle se débattait, elle tomberait par terre. Elle acquiesça, et la pression du bras se desserra le temps d'une autre inspiration d'sesp r e.

Tournant la tête, Nora observa son ravisseur du coin de l'oeil. Il lui souriait, les yeux brillants de plaisir, sous la vis re d'une casquette en popeline noire qui révélait un bandage au-dessus de l'oreille. Elle apercevait à peine la lame luisante, à l'endroit où cette dernière rejoignait le manche du couteau.

-Vous m'avez manqué aussi, avoua Dart. Pour vous le prouver, je vais vous laisser respirer. (Il baissa le bras.) Nous allons être bien sage, maintenant, n'est-ce pas ? (Elle hocha la tête, tout en gonflant ses poumons avec avidité.) Ce cher Davey vous a balanc e, c'est bien ça ? Quelle aventure, pour ce garçon, de se balader en compagnie des grands méchants du FBI ! J'ai l'impression qu'il est très copain avec celui aux lunettes noires. (Il attira Nora plus haut sur sa jambe et lui referma à nouveau le bras autour du cou, un peu moins étroitement que la première fois.)  a y est ? Nous avons surmonté notre joie ? Nous nous sommes habituée à l'enthousiasmante réapparition de notre vieil ami ? Nous sommes bien convaincue que toute manifestation bruyante aura pour résultat une opération artisanale de la trachée artère ? (Elle fit tout son possible pour répondre « oui » et y parvint presque.) Je vais vous prouver quelque chose.

Il se redressa, la d^hposa $\&$ terre et la l^hcha. Ils se tenaient l'un derri^hre l'autre, dans l'espace d'un m^htre qui s'^hparait une camionnette brune caboss^he d'une bleue encore plus caboss^he, sur laquelle ^htaient peints les mots: MACMEL, PLOMBERIE~ CHAUF-FAGE. Au bout du tunnel form^h par les deux v^hicules s'^htendait le parking goudronn^h, jonch^h de papiers de bonbons froiss^hs et de m^hgots. Etonn^he d'^htre encore en vie, Nora se retourna.

Dart ^htait adoss^h au mur de l'office du tourisme, une jambe repli^he, les bras crois^hs sur la poitrine. Sa casquette ^htait enfonc^he jusqu' $\&$ ses yeux ^htincelants. Un l^hger duvet couvrait ses joues et son menton. Dans la main droite, il tenait le couteau allemand $\&$ manche en bois de cerf qu'il avait achet $\&$ ^h Fairfield.

-Vous voyez ?

-Je vois quoi ?

Elle avait les mains tremblantes, et, au creux de son estomac, quelque chose tremblait ^hgalement.

-Vous ne vous enfuyez pas.

-Si j'^hessayais, vous me tueriez.

-C'est une des raisons. Mais je repr^hsente aussi votre meilleure chance de vous sortir de ce bordel. Je vous fais peur, mais vous vous dites que je m'^hint^hresse trop $\&$ vous pour vous tuer sous l'effet d'un sentiment aussi stupide que le d^hsir de vengeance. En outre, vous ^htes furieuse contre Davey. Tant que je vous para^htrais calme et raisonnable, vous pr^hf^hrerez tenter votre chance avec moi plut^h que de laisser cette mauviette assister $\&$ votre arrestation. (Nora ouvrit de grands yeux: il n'^htait pas loin d'avoir raison.) La diff^hrence entre lui et moi, c'est que moi, je vous respecte. Vais-je perdre la t^hte sous pr^htexte que vous avez agi intelligemment quand j'ai baiss^h ma garde? Pas du tout. Vous m'avez fait mal, mais pas tant que Π a. Il s'av^hre que j'ai r^hellement le cr^hne solide. Il va falloir que je prenne plus de pr^h-cautions avec vous, mais on a encore des choses $\&$ faire ensemble. Faisons-les.

-Tr^hus bien, acquies Π a Nora, qui tentait de r^hfl^h- chir vite, sainement. Tout ce que vous voudrez.

-J'^himagine que vous vous ^htes maquill^he de votre mieux, mais le r^hsultat est ridicule. On dirait que vous avez ^htal Π ^ha $\&$ la truelle.

-Vous allez me tirer de là, oui ou non ?

Dart se d'colla du mur, l'empoigna par un bras et la fit sortir d'entre les camionnettes. Deux agents en uniforme passaient devant l'entrée du parking.

-Grâce à vous, j'ai fait l'acquisition de cette magnifique oeuvre d'art. (Elle se d'tourna des policiers pour d'couvrir l'antiquité du dandy tyrannique.) On va même pouvoir la conserver un moment. (Il guida sa captive jusqu'à la portière du conducteur, et l'aida à monter sur le marchepied.) Vous savez utiliser une boîte de vitesses manuelle ?

-Oui.

-Vous êtes vraiment la femme idéale, soupira Dart.

Il contourna la voiture en petites foulées. Nora observa les sièges et le tapis de sol. Elle fut soulagée de ne pas y trouver de taches de sang.

LIVRE IX LE VAL DU MONT ... LE VAL DU COEUR, OU EST ENFOUI LE GRAND SECRET.

-Doucement, doucement. C'est une authentique Duesie, traitez-la avec respect.

-Une douzette ?

Dart roula de grands yeux. Nora quitta la place de stationnement en marche arrière, passa la première, et roula vers la sortie donnant sur King Street.

-Une Duesie. Une Duesenberg, une des meilleures bagnoles jamais fabriquées. Une aristocrate. J'adore la manière dont ces trésors me tombent littéralement entre les mains quand vous êtes avec moi.

Davey et les deux agents du FBI se tenaient devant l'hôtel, au centre d'un groupe de policiers en uniforme. Certains de ces derniers contemplèrent la Duesenberg, tandis que Nora obliquait vers la rue principale.

-Ils sont tellement occupés à reluquer la voiture qu'ils ne prêtent pas la moindre attention à ceux qui sont dedans.

Par habitude, elle tourna à droite en arrivant au carrefour. Deux jeunes femmes en âge d'être étudiantes, qui traversaient Gothic Street, les regardèrent passer, un sourire aux lèvres. Dart avait raison: les

gens remarquaient la voiture, pas ses passagers.

-Vous avez eu le temps de r'fl'chir, de voir à quoi ressemble le monde sans moi, donc il vous faut juste un peu de supervision coh'rente, et on retrouvera la bonne piste. OÙ avez-vous appris à utiliser une boîte manuelle ? La plupart des femmes savent à peine que ça existe.

-J'ai appris à conduire avec un vieux pick-up. (Dart, appuyé contre une portière d'cor'e d'acajou, souriait d'un air affecté et caressait le revolver pris à l'agent LeDonne.) Comment vous êtes-vous procuré cette voiture ?

-Grâce à la Magie Nora. Sans cette preuve de votre don pour me faciliter les choses, j'aurais peut-être traité votre rébellion avec nettement plus de sévérité, mais dès que je vous retrouve, je récolte la Duesie. Kismet. Quoique j'aie un moment envisagé la MG de votre copain. C'est un ancien flic ?

-C'est un ancien beaucoup de choses. (Elle jeta un nouveau coup d'oeil à son sourire en coin, refusant de lui laisser voir son désarroi.) Y compris flic. C'était le majordome des Peupliers.

-Un serviteur d'avoué, apprécia Dart. Profondément attaché à la bien-aimée de son jeune seigneur. Quelque mésalliance romantique, peut-être ?

-Non.

Il haussa les sourcils et sourit plus franchement. Un flot de pétons passa devant la voiture, sans la quitter des yeux.

-Hier soir, j'ai posé quelques questions aux citoyens du coin. Un amateur de MG, qui vous avait vus tous les deux, m'a désigné l'hôtel, et j'y ai trouvé le véhicule en question. Je prévoyais de m'occuper de votre ami ce matin, quand il reviendrait vous prendre, mais vous êtes sortie et vous avez eu votre altercation avec les précedents occupants de la Duesie. Alors là, je me suis dit qu'ils étaient sous l'effet de cette bonne vieille magie noire. Mettez-moi au parfum, Nora-chou: qu'est-ce que vous leur avez raconté ?

-J'ai dit au type que j'espérais que sa femme le tuerait dans son lit, une de ces nuits.

Dart éclata de son rire hideux, et tapa du bout des doigts contre le canon du pistolet pour faire mine d'applaudir.

-Vous avez touché un nerf sensible, et être magique, vous avez touché un nerf sensible. Ils avaient à peine atteint le croisement que la vieille biscotte l'agonissait d'injures. Quand vous vous êtes planquée devant le cinéma, j'ai traversé la rue et je les ai suivis d'instinct-il faut toujours suivre son instinct. Au bout de trois mètres, Douglas Fairbanks s'est rangé sur le bas-côté pour engueuler m'mère. Elle est sortie, et elle est partie à pied. Doug l'a suivie, tellement furieux qu'il en a oublié ses clefs. Il s'est mis à trotter, en lui hurlant dessus, et puis boum ! il s'est effondré, les bras en croix, sur le trottoir. Encore une victime d'un mariage inconsidéré. Je suis monté dans la Duesie, et je me suis tiré en passant juste devant l'attroupement qui s'était formé. Et vous savez quoi ? Je crois bien que la biscotte m'a vu. Je parie que c'était un des moments les plus jouissifs de sa vie. Quand Douglas Fairbanks va se réveiller à l'hôpital, il va jeter un coup d'oeil aux cadrans posés au pied de son lit, aux tubes qui sortiront de tous ses orifices, et il va demander: Où est passée ma voiture ? Et la biscotte va répondre: J'étais vraiment trop inquiète à ton sujet pour m'occuper de la Duesie. Cette bagnole, c'est l'élément le plus important de son existence, et ce vieux crabe, mais pourra-t-il reprocher à sa femme de l'avoir laissé voler ? Il aura envie de lui arracher le cœur et de le faire rôtir au-dessus d'un feu de joie, mais au lieu de ça, il sera obligé de montrer de la reconnaissance. (Dart sourit.) Il m'arrive de douter de moi-même. Parfois, je me demande si ce n'est pas moi qui ai tort, et tous les autres qui ont raison. Et puis il se passe quelque chose comme ça, et je sais que je peux dormir sur mes deux oreilles. Les hommes ne sont que des chiens, mais les femmes sont des lionnes. (Sa main franchit une distance bien plus grande qu'elle ne l'eût fait dans n'importe quelle autre voiture pour se poser sur le genou de Nora.) Vous, vous êtes encore un lionceau, mais un lionceau extrêmement doux, et vous faites des bonds colossaux vers l'âge adulte. Quand nous avons commencé notre odyssée, vous n'en saviez pas assez pour tenir cinq minutes. Et au bout de vingt-quatre heures aux pieds du grand Dick Dart, vous trouvez le moyen de contacter le Dr Foil et Everett Tidy.

Nora s'arrêta à un stop devant le campus Smith de State Street. Les habituels sacs à dos et blue jeans lancèrent à la voiture les habituels regards appréciateurs.

-Je me disais qu'on allait quitter le Massachusetts pour un jour ou deux, se trouver un petit motel quelque part dans le Maine. C'est l'endroit le plus sûr de toute l'Amérique. La moitié des habitants du coin n'ont même pas encore entendu parler de la télévision. Ils continuent à se demander si le machin censé se poser sur la lune a réellement fonctionné. (Dart ouvrit la boîte à gants.) Il doit y avoir des cartes, là-dedans. Les connards qui mettent des m'dailles sur leur

bagnoles se baladent toujours avec une tonne de cartes. Encore gagn', Dick, on savait qu'on pouvait compter sur toi.

L'Université Smith d'filait derrière lui. Nora jeta un coup d'oeil dans Green Street et vit Jeffrey courir sur le trottoir pour rejoindre sa voiture.

-Est-ce que vous accepteriez d'envisager une autre possibilité ?

Dart se tourna vers elle, tout en examinant les cartes.

-Vous trouvez le Maine un peu trop primitif? J'ai une meilleure idée: le Canada. Pas besoin de passeports: les douaniers sont juste là pour faire signe de passer. Ah, nos charmants cousins du Nord ! Ce sont les gens les plus discrets du monde. Vous savez ce que dit un Canadien, quand on s'apprête à le descendre? « Je peux aller faire pipi, avant ? »

-J'ai réservé une chambre dans un des cottages de Shorelands.

-Shorelands ? (Il se laissa aller en arrière contre le dossier de son siège en cuir.) Idée tout à fait séduisante. Poursuite de notre quête originale. J'imagine que la réservation a été faite sous un nom convenablement neutre ?

-Mrs Norma Desmond.

-Excellent. Je peux devenir Norman Desmond. Mon personnage prend forme en moi alors même que nous parlons. Norm, l'homme de Norm. Avocat de jour, fanatique de la parole écrite de nuit. Toutes mes discussions avec mes vieilles chéries vont m'être très utiles. Je pourrai toujours balancer quelques vers de temps en temps, pour trouver le cul des gardiens de la culture. Et ça n'aura pas besoin d'être Emily, je peux citer un tas d'autres crétins. Keats, Shelley, Gray-tous les grands.

-Vraiment?

-Je vous l'ai dit: quand j'ai lu quelque chose, ça reste gravé pour l'éternité. Ça m'a permis de gagner un ou deux paris dans les bars, mais au bout d'un moment, plus personne n'a voulu parier que je n'étais pas capable de réciter en entier « Pour l'Alouette ». Vous voulez l'entendre ?

-Pas vraiment.

-Tant mieux. C'est nul. Vous comptiez aller là-bas toute seule?

-Jeffrey devait me d'poser.

Il hocha la tête.

-Rangez-vous le long du trottoir, que je regarde par où on doit aller. (Elle obéit. Dart choisit une carte dans la pile et la déplia.) Bon, Lenox est là, et nous ici. Pas de problème. On retourne en ville, on prend la 9 jusqu'à Pittsfield, et ensuite la 7. En chemin, vous pourrez me raconter ce que vous avez obtenu de Mark Foil et d'Everett Tidy. Mais avant, expliquez-moi donc pourquoi vous avez décidé de visiter cette colonie littéraire en perdition. Il y a des documents cachés sous un plancher? Le premier jet du Voyage dans la nuit, par Katherine Mannheim, planqué dans le tronc d'un arbre creux?

-Je veux voir l'endroit où ils se sont tous rencontrés.

-Et?

-Avoir une meilleure idée de la disposition des lieux.

-Pour reconstituer leurs allées et venues, un truc comme ça? Quoi d'autre?

Nora se rappela les garçons qui avaient aménagé la terrasse dans la lumière jaune citron du matin. Elle se rappela Helen Day.

-Je voulais essayer de discuter avec les femmes de chambre.

-Là, je ne vous suis pas.

-Une partie du personnel d'autrefois est toujours là-bas. L'autre soir, j'ai réalisé que les domestiques savent tout. Comme les types dont vous m'avez parlé, ceux qui travaillent au Yacht Club.

-Je suis profondément flatté, mais la vieille sorcière qui a changé les draps d'Hugo Driver il y a cinquante-cinq ans a peu de chance de savoir ce qu'il a ou non écrit, même si elle est encore en vie.

-Ce n'est pas Katherine Mannheim qui a écrit Le Voyage dans la nuit. Ce n'est plus du tout le propos.

-Alors, pourquoi Alden Chancel n'a-t-il pas dit aux deux vieilles de se coller leur procus dans le cul? Il aurait pu envoyer chier leur avocat d'us le début, et pourtant, il a mis Dart & Morris sur le coup. S'il n'a rien à craindre, pourquoi refiler du fric au cabinet?

Nora se rappela ce qu'elle avait ressenti en voyant Davey sur la

terrasse de l'hôtel, en compagnie de ses nouveaux amis, Mr Hashim et Mr Shull. Dart allait adorer ce qu'elle s'apprêtait à lui dire.

-Alden ne veut pas qu'on mette en doute l'authenticité des œuvres de Driver. C'est un point sensible.

Il devint immédiatement attentif.

-Allez-y, dites-moi tout.

-Les romans d'horreur ne sont pas les seuls livres écrits par Daisy pour le compte de son mari sous un faux nom. Son premier pseudonyme était Hugo Driver.

Il cligna des yeux puis éclata de rire.

-C'est ce vieux sac à gâbles qui a pondu Le Voyage dans la nuit? (L'espace d'une seconde, il devint l'individu charmant qu'il eût pu être s'il n'avait pas été Dick Dart.) Pas étonnant qu'Alden se soit débarrassé du manuscrit. Mais non, c'est impossible. Elle est trop jeune. Vous vous gourez de che-val, minou.

-Elle n'a pas écrit celui-là, corrigea Nora. Seulement les deux autres.

Dart ouvrit la bouche comme pour protester, puis il la considéra avec un étonnement mêlé d'admiration.

-Bravo. Ils sont sortis dans les années soixante. Comment avez-vous découvert ça ?

-On ne peut pas s'en rendre compte avant de comparer les livres de Driver avec les romans d'horreur, mais une fois qu'on l'a fait, ça devient évident. Daisy a un certain nombre d'expressions bien à elle, qu'elle n'arrête pas d'utiliser. Seulement, comme personne n'a jamais eu la moindre raison de lire Driver en parallèle avec Morning et Teatime, personne n'a jamais rien remarqué.

Dart eut un large sourire.

-Je doute la poésie, mais j'adore ce genre de justice poétique. Dès qu'on commence à mettre Hugo Driver en question, toute la fortune d'Alden est menacée. C'est pour ça qu'il s'est adressé à mon vieux. (Il se tapota les livres du canon de son revolver.) Si c'est Driver qui a écrit Le Voyage dans la nuit, pourquoi a-t-il abandonné les droits à Lincoln Chancel ?

-Je pense qu'il s'est pass   Shorelands une chose qu'ils   taient tous les deux seuls    conna  tre. Quand ils sont revenus, ils   taient associ  s. Chancel a accueilli Driver aux Peupliers, une ou deux fois. En temps ordinaire, il n'aurait pas daign   cracher sur un minable de ce genre-l  , m  me s'il lui rapportait beaucoup d'argent.

-Donc, Driver savait quelque chose sur lui.

-Ou bien il savait quelque chose sur Driver, et il ne voulait pas le laisser l'oublier.

-   ne peut   tre qu'une seule chose, appr  cia Dart. Dites-la-moi. Si vous tombez juste, je vous rendrai un enorme service.

-Hugo Driver a tu   Katherine Mannheim. Il ne l'a peut-  tre pas fait expr  s, mais il l'a tu  e tout de m  me, et Lincoln Chancel le savait. Il l'a aid      cacher le cadavre dans les bois et,    partir de l  , l'autre s'est retrouv      sa merci.

Dart hocha la t  te.

-A individu d'sesp  r  , actes d'sesp  r  s. Pourquoi? Qu'est-ce qui s'est pass  ?

-Un jour, Bill Tidy a vu Driver tourner autour du sac de Katherine. Notre grand auteur y a peut-  tre trouv   des notes, et il a compris que tout ce qui lui manquait pour sortir de son trou, c'  tait le reste de l'histoire. Driver   tait un voleur: il a laiss   parler son naturel et il a vol   les id  es de sa coll  gue. Peut-  tre qu'il s'est introduit dans la Maison de Pain d'  pice pour chercher d'autres   l  ments, et que Katherine l'y a surpris. Elle lui a fait une remarque acerbe-elle   tait tr  s dou  e pour   a: vous ne l'auriez pas aim  e du tout. Peut-  tre qu'il l'a frap  e. Quoi qu'il en soit, elle est morte. Driver n'avait pas assez de cran pour tuer de sang-froid, comme Lincoln Chancel. (Une autre pens  e vint    Nora.) C'est fatalement quelque chose comme   a. Elle n'aurait jamais invit   Driver dans la Maison de Pain d'  pice, mais il y est pourtant entr   car, pour son livre, il s'est servi d'une photo qu'elle avait laiss  e sur son bureau.

Dart sourit au toit de la voiture et fredonna quelques mesures de Too Marvelous for Words'. Son sourire s'  largit.

-Faites demi-tour et rejoignez la 9. Je viens d'avoir un trait de g  nie.

-Vous n'aviez pas parl   de me rendre service?

-Je crois que si. Et ça va être très important pour vous. (Nora contempla son visage joyeux.) Si jamais il arrive un moment où je n'ai d'autre choix que de vous tuer, je le ferai rapidement. Ça n'est pas dans mes habitudes, ce sera un grand sacrifice, mais je vous garantis que vous ne souffrirez pas.

1. Trop merveilleux pour être d'crit. (N.d.T.)

-Vous êtes vraiment un type extraordinaire, Dick.

-Je me mets en quatre pour mes amis.

Lorsqu'ils arrivèrent à Pittsfield, Dart empoigna Nora par un bras et la guida à travers une série de boutiques pour acheter du matériel de rasage, une brosse à dents, une cravate en soie voyante, et des chaussettes. Une fois en dehors de la ville, il lui ordonna de s'arrêter dans une station-service, et la traîna dans les toilettes des hommes. Nora détourna le regard tandis qu'il remplissait un urinoir d'un jet fin et prolongé.

-Si les bagnoles marchaient à la pisse, je serais un vrai gisement national.

Dart ôta sa casquette. Il se pencha au-dessus du lavabo pour examiner le bandage noué autour de sa tête.

-Coupez-moi ça.

Nora trouva les ciseaux et les referma sous la première épaisseur de tissu. Elle ne tarda pas à dérouler une longue bande blanche.

-Qui est-ce qui vous a soigné?

Il lui lança un coup d'œil ironique et las.

Quand le bandage fut totalement enlevé, Dart inclina la tête, et se tâtait le cuir chevelu en s'examinant dans le miroir.

-Que sont quelques bosses pour un esprit aven-tureux, hein? Encore que sur le moment, ça m'ait fait un mal de chien. Je me rappelle distinctement la douleur. Les éclairs lumineux derrière mes yeux. Ça

’t la deuxième plus belle migraine de ma vie.

-C’était quoi, la première?

Il baissa la main, et ses yeux soudain d’pourvus d’expression croisèrent ceux de Nora dans le miroir. Au sein des minuscules toilettes surchauffées, elle se sentit glacée.

-Popsie Jennings. Cette vieille pute ne m’a pas raté, avec son chenet. C’est encore plus sensible que n’importe lequel de vos coups à vous. (Il d’tourna le regard et effleura l’arrière de son crâne.) Il faut que je me rase, que je me brosse les dents et que je me fasse beau pour Shorelands. Comment je m’appelle, d’jà ?

Il fallut à sa compagne un moment pour comprendre ce qu’il voulait dire.

-Norm. Norm Desmond.

Il lui sourit et sortit rasoir et mousse d’un sac en papier.

-Ce soir, Mrs Desmond va accorder à Mr Desmond un plaisir conjugal particulièrement profond. Au moins deux fois. Il va falloir payer votre dette. (Il prit un peu de mousse à raser au creux de la main et l’étala sur ses joues.) On va vraiment bien s’amuser, à Shorelands. ♦a va être une grande joie pour nous deux. (Il se rinça les doigts, et commença à se passer le rasoir sur la joue droite.) Vous voulez discuter avec les vieilles, c’est ça ? Gagner leur confiance et leur soutirer des renseignements ?

-Exact.

-Et si on jouait le coup plus brutalement ? Si on foutait une trouille de tous les diables à une ancêtre pour qu’elle crache tout ce qu’elle sait ? Vous l’avez fait à Natalie Weil, refaites-le.

Nora le regardait. Contrairement à tous les hommes qu’elle avait connus, il d’gageait une surface de la mousse, puis repassait la lame au même endroit, dans l’autre sens, se rasant en fait deux fois de suite.

-Vous voulez que je kidnappe une des femmes de chambre ?

-Que vous la ligotiez, que vous la tabassiez, ce que vous voulez. Vous la faites sortir de la maison, monter en voiture, elle raconte ce qu’elle a à raconter, et ensuite, je la bute. ♦a peut être intéressant. Avec une vieille dame, il y a de quoi s’amuser. (Il cartait les bras,

projetant de la mousse sur le carrelage du mur.) Je me d'cerne le Prix Dick Dart des Hautes ♦tudes de R'flexion Tortueuse. Je vous servirai de soutien logistique. Je vous apporterai toute l'aide dont vous aurez besoin. (Il acheva de se raser les joues, passa le rasoir sous le robinet, puis s'attqua & son cou.) Ensuite, il faudra se faire confiance. Ce sera juste vous et moi, ch'rie: le duo d'enfer. Apr's le premier, les flics n'en ont rien & foutre du nombre de meurtres qu'on commet. M'me dans les ♦tats o' il y a encore la peine de mort, on ne ressus-cite pas les gens pour les ex'cuter une deuxi'me fois. ♦a prouve bien & quel point le monde est pourri, le peu de valeur qu'on accorde & la vie.

Comme pour ses joues, il passait le rasoir sur les zones recouvertes de mousse, changeait de direction et rasait une deuxi'me fois la m'me surface. Enfin, il se rin'a & l'eau froide, tendit la main vers des serviettes en papier.

-Comment est-ce que vous nous voyez finir, si je puis poser cette question? demanda-t-elle.

Il s'essuya la figure, jeta les serviettes chiffonn'es par terre, et parut m'diter un instant, avant de sortir du sac en papier la brosse & dents neuve. Il 'ventra l'emballage et le jeta.

-Dentifrice.

Nora fouilla dans son sac & main et en tira le tube demand'.

-Alors?

-Un barrage. Un million de flics, et nous en face. Si on arrive au Canada, on pourra peut-’tre tenir un an. L'essentiel est de ne pas se laisser arr’-ter, quelles que soient les circonstances. On s'est ’vad’ d’une prison, on ne va pas se retrouver dans une autre. Vivre libres ou mourir.

Il se pencha pour se brosser les dents.

Lorsqu'ils atteignirent la plaque en bronze SHORELANDS TRUST, ils pass'rent entre des piliers de pierre couverts de ronces pour p'n'trer dans une v'ritable jungle.

-Les tam-tams ! entonna Dart. Ces maudits tam-tams ! Ils ne s'arr'teront donc jamais, Carru-thers ?

Le chemin, bordé d'arbres des deux côtés, tournait à droite et disparaissait. Après le virage, Nora constata qu'il se divisait devant un panneau indicateur en bois, planté sur le bas-côté herbu. Une de ses branches partait vers la gauche, l'autre vers la droite, pour mener à un pré boueux. Comme ils approchaient du panneau, les indications en devinrent lisibles: LE MANOIR, LA MAISON DE PAIN D'ÉPICE, LE POT DE MIEL, LA POIVRIERE, RAIPONCE, LA MAISON DU TREFLE, LE VALLON DE MONTY ~ LES PILIERS DU CHANT, LE CHAMP DE BRUME. Toutes ces destinations se trouvaient réparties sur la gauche. Les mots PARKING DES VISITEURS faisaient référence au terrain d'entraînement.

Nora sortit de la partie boisée et tourna à droite. Un homme en vêtements de travail kaki s'arracha à une chaise de jardin, près d'une caravane garée sur une plate-forme en ciment, et s'avança, admirant la voiture.

-Dieu tout-puissant, c'est une vraie merveille ! s'exclama-t-il.

Il avait les joues creusées de rides profondes et de petits yeux brillants. Dart poussa un hennissement.

-On en est contents, répondit Nora, en jetant un regard noir à son compagnon.

Le gardien recula d'un pas et s'humecta les lèvres.

-On n'en fait plus des comme ça, de nos jours.

-Oh, bon diou, papy, ça, c'est ben vrai, lança Dart.

Il s'attira un bref regard, puis on d'cida de faire comme s'il n'avait pas 't' l'.

-Si c'est juste pour visiter, madame, il y a un droit d'entr'e de dix dollars. Si vous passez la nuit, garez-vous sur le parking. Vous pourrez vous pr'- senter au Manoir d'us que j'aurai trouv' votre nom sur la liste.

-Nous sommes l' pour la nuit. Mr et Mrs Desmond.

-J'en ai pour un instant.

Apr'us avoir jet' un dernier long regard ' la voiture, le gardien rentra dans la caravane.

-Il a fait un peu de taule, mais pas pour des choses int'ressantes, d'clara Dart.

-Qu'est-ce que vous en savez?

-Attendez.

L'homme ressortit de la caravane, tenant une planchette porte-papiers, munie d'un stylo pendu ' une cordelette. Il la passa par la vitre et d'signa un cadre blanc au bas d'un formulaire.

-Signez ici, Mrs Desmond. Je vous souhaite un bon s'jour.

Dart se pencha en avant avec un sourire pervers.

-Pourquoi est-ce qu'on vous a boucl', grand-p're ?

-Pardon?

-Vous avez surin' un type dans un bar, ou bien c'tait pour avoir vol' des briques sur un chantier?

Nora rendit la planchette ' son propri'taire.

-Je vous prie d'excuser mon 'poux. Il se prend pour un comique.

-Tous les comiques ne sont pas dr'les.

Le visage du gardien s'tait fig' et toute lumi're avait disparu de son regard. Il r'cup'ra son bien, retourna ' grands pas vers la caravane, s'y engouffra, et claqua la porte.

-♦a va peut-être vous surprendre, remarqua Nora, mais vous avez un côté d'agréable.

-Et maintenant? Vous voulez parier que je ne suis pas capable de réciter la totalité de « Pour l'Alouette » ?

Le sol gargouillait sous les larges pneus de la Duesenberg.

-Non.

-Même pas un mot sur trois, avec quelques aménagements pour la sonorité ?

-Non plus.

Elle se gara au fond du parking, sur la droite.

-Dommage. C'est nettement mieux à ma manière. (Il cita.) Toi, oiseau jadis *Paradis plein profusion non prouvé* toujours de toi un feu *Profond et immobile et chanté*. *Il y a des tas de manières d'être un génie. Je vais me sentir chez moi, l'p>*

Nora traversait le pré, enjambant les parties boueuses.

-Je ne suis pas sûre que conserver cette voiture soit un trait de génie.

Dart la suivait de près.

-Quand vous aurez fait votre petit numéro de kidnapping, on en libérera une autre. En attendant, il n'y a pas un endroit au monde où la Duesie soit plus en sécurité. Venir ici était une idée brillante.

Elle contourna un bourbier, et réalisa avec horreur qu'elle avait emmené ce d'homme sur un terrain de jeu privé. Toutefois, quand le trust avait décidé de louer les cottages, on avait dû installer des téléphones. Dart ne pourrait pas la surveiller en permanence, et il ne pensait même plus y être contraint. Ils étaient associés. A la première occasion, elle appellerait la police locale et s'enfuirait dans les bois.

Le chemin qui menait au cœur de Shorelands était parsemé de flaques longues et fines. Ses parties les plus hautes luisaient d'humidité. Il avait plu pendant la nuit. Si trottoirs et routes avaient séché au soleil, ce n'était pas le cas de la terre battue. Nora leva les yeux. De lourds nuages traversaient un ciel mouche.

-♦a va être bon pour nous deux, dit Dart.

-Vous n' imaginez pas ce que je ressens, approuva-t-elle.

Ses talons, quoique assez plats, s'enfonçaient dans la terre, aussi emprunta-t-elle une partie empierrée du chemin. Sur les côtés, les arbres paraissaient se resserrer autour des visiteurs. Dart se mit à fredonner Mountain Greenery'.

Sortant de la forêt, ils arrivèrent en vue d'une cour gravillonnée, encerclée d'un muret de pierre que surmontaient des dalles en ciment. Un chemin blanc, qui circulait entre deux pelouses peu étendues, 1. Verdu de montagne. (N.d.T.)

menait aux quatre larges marches permettant l'accès à un long bâtiment, lui aussi en pierre, pourvu de trois rangées de fenêtres aux encadrements en ciment. L'eau qui s'écoulait de certains appuis leur faisait comme une barbe. Toutes les deux fenêtres, à partir des extrémités, la façade subissait un décrochement, si bien que l'édifice semblait tendre ses ailes de part et d'autre de l'entrée. D'un côté, un ouvrier juché sur une grande échelle d'écail de la peinture craquelée, tandis qu'un autre, au rez-de-chaussée, r'paraît un rebord de fenêtre fendu. Dick Dart prit le bras de Nora et l'entraîna sur le chemin du Manoir.

Des visiteurs aux cheveux blancs flânaient dans une boutique de souvenirs, en face d'une porte noire marquée R♦SERV♦ AU PERSONNEL. Au-delà, un escalier de marbre assez bas menait à un large et haut corridor, couleur pêche, que rompaient des demi-colonnes en plâtre luisantes. Dans un grand fumoir, de l'autre côté du couloir, une vingtaine de personnes, en grande partie des femmes, s'écoulaient un guide invisible. Des portes vitrées ouvraient sur une terrasse. Dart entraîna Nora en haut des marches. Au bout du corridor, sur la gauche, des touristes qui suivaient une petite femme âgée sortirent d'une pièce située à l'avant du Manoir pour pénétrer dans celle d'en face. Sur la droite, un escalier incurvé à la cage ornée de tableaux montait au premier étage. Nora songea à crier à l'aide. Les mots se formèrent dans sa gorge, puis elle réalisa que si elle les prononçait, Dart sortirait son revolver et tuerait le plus de monde possible. Le groupe du fumoir le quitta à pas traînants, franchissant une arche à la suite de son guide, derrière une cheminée.

Dart inclina la tête pour admirer les palmettes et les arabesques en plâtre dessinées sur le plafond voûté.

-Au diable le barrage et la mort violente. On va se tenir à carreau un moment, et ensuite, je ferai cracher un ou deux millions de dollars à mon vieux. On ira au Canada, et on s'achètera une baraque dans ce genre-là. J'y ajouterai un ou deux escaliers d'rob's, une salle de cinéma de première bourre, un grand four à gaz à la cave. On donnera un bal.

La petite femme aux cheveux blancs arriva dans la grande pièce en compagnie de son groupe, et tendit les bras.

-Vous vous trouvez dans le fameux fumoir où les invités de Miss Weatherall se réunissaient pour converser en buvant un cocktail, avant le dîner. Si vous vous désolerez de ne pouvoir les entendre, je puis vous répéter une des choses qui se sont dites dans cette pièce. T. S. Eliot s'est tourné vers Miss Weatherall et lui a murmuré: « Je dois vous avouer, ma chère... »

-Ce gros snob de T. S. Eliot est resté ici à peine deux jours, et tout ce qu'il a fait, c'est se plaindre de son indigestion, intervint Dart d'une voix forte.

La plupart des touristes qui suivaient le guide se retournèrent vers lui.

-« L'éducation de la terre et l'ennuyeux printemps, nous, la terre, la neige, la vie, les courges. » C'est « La Terre Gaste », un mot sur trois, avec quelques aménagements pour l'effet poétique. « Nous, la douche; nous allumes solaire. Café Hof-garten. » Nettement plus percutant, vous ne trouvez pas ? Mon « Prufrock » est encore meilleur.

Le guide tentait de diriger son groupe vers la pièce suivante.

-Vous pouvez faire ça avec n'importe quoi? s'enquit Nora.

-N'importe quoi. « Aller, et l'attendue, le patient dessus; Laisser passer marmonnements, hystères turbulents, restaurants, insidieux coquillages. Mener un... Oh, demander ! »

-Seriez-vous poète? interrogea une voix derrière eux.

Une femme de grande taille, proche de la trentaine, au visage constellé de taches de rousseur et aux cheveux d'un blond ardent tombant sur les épaules, se tenait au sommet de l'escalier. Elle portait un tailleur blanc cassé très simple, et avait l'air charmante.

Dart lui sourit.

-Je suis très gêné. Oui, j'espère pouvoir dire que je suis poète.

Elle s'approcha, et leur tendit une main elle aussi couverte de taches de rousseur.

-Mr et Mrs Desmond ?

Dart lui prit la main entre les deux siennes.

-Je répondrai si vous me dites votre nom & vous.

-Marian Cullinan. Je suis chargée de l'accueil des clients, entre autres choses. Tony m'a prévenue que vous arriviez. Je suis désolée d'être en retard, mais j'ai beaucoup de travail. (Dart la relâcha.) Vous n'avez pas eu de mal à nous trouver, j'espère.

-Aucun, ronronna-t-il.

-Bien. Je vous supplie de ne pas vous sentir gêné que nous vous ayons inspiré des pensées relatives à vos travaux. Nous espérons produire cet effet-là sur tous les écrivains qui nous rendent visite. Vous êtes publiés, MrDesmond?

-J'ai le plaisir de l'être régulièrement.

-Merveilleux, apprécia Marian. Où ça? Votre nom devrait me dire quelque chose. Je m'efforce de garder la trace des gens tels que vous pour nos séminaires de lecture.

Dart jeta un coup d'oeil à Nora avant d'offrir à son interlocutrice un visage timide et modeste.

-Ici et là.

-Vous ne vous en tirerez pas comme ça. Je m'intéresse à la poésie contemporaine. Je parie que votre femme va me dire où vous avez placé vos oeuvres.

Nora s'efforça de se rappeler les titres des magazines aperçus sur la table basse de Mark Foil.

-Voyons. Il en est publié pas mal dans Avec, et Conjonctions. Et Lingo.

-Eh bien! (La jeune femme considéra Dick Dart avec un intérêt et un respect accrus.) Je suis impressionnée. Je pensais bien que vous étiez un poète du langage. J'adorerais vous poser un millier de questions, mais je ne veux pas être impolie.

-♦ça pourrait 7tre agr'able, dit Dart. Les po'tes n'attirent pas tant que ça l'attention, dans l'ensemble.

-Ici, si. Je vais m'assurer que vous receviez le traitement V.I.P. Quand de bons auteurs nous font l'honneur de nous rendre visite, il nous pla7t de pousser notre hospitalit' un peu plus loin qu'avec le client moyen.

-Est-ce que ce n'est pas charmant? demanda-t-il 8 Nora, les yeux 7tincelants.

-C'est absolument merveilleux, encha7na Marian. Je pourrai vous montrer les archives photo-graphiques de Miss Weatherall, ses papiers priv's -tout ce qui vous int'ressera, et ce soir, il faut que vous d7niez avec Mrs Nolan-Margaret Nolan, la directrice du trust-, et moi dans la salle 8 manger. Ce serait un tel plaisir, pour nous. Le repas serait grandiose: pour nos invit's litt'rateurs, nous repro-duisons toujours un des menus originaux de Shorelands. Margaret et moi adorons avoir l'occasion de recr'er son ancienne atmosph're. Est-ce que ça vous tenterait ?

-Nous en serions honor's, assura Dart.

-Margaret va 7tre ravie. (On e7t dit que la jeune femme avait envie de le serrer contre elle.) Allons donc nous occuper de remplir les papiers, pour que je puisse commencer 8 tout organiser. Vous voulez bien me suivre dans mon bureau ?

-Nous nous remettons entre vos petites mains gr7l'es, acquiesça-t-il.

Elle lui jeta un regard incertain, avant de d'cider que ce trait 7tait hilarant.

-Autrefois, mes taches de rousseur me complexaient, mais je n'y pense plus. J'avoue tout de m7me que, parfois, j'aimerais les cacher, si j'arrivais 8 trouver un cosm'tique qui convienne.

-Je pourrai vous aider, affirma Dart. Ce n'est vraiment pas un probl'me.

-Vous 7tes s7rieux ?

Il haussa les 7paules et acquiesça. La jeune femme se tourna vers Nora.

-Il est tout 8 fait s7rieux, confirma cette der-ni're.

-Les artistes sont tellement... extraordinaires. Tellement... inattendus.

-Je suis un peu plus conscient de mon c  t   f  minin que la plupart des hommes, admit Dart.

Marian leur fit franchir la porte marqu  e R  SERV   AU PERSONNEL, puis longer un couloir jusqu'   une autre porte, d  pourvue d'inscription: celle d'un minuscule bureau, dont la fen  tre donnait sur l'avant du b  timent. La photographie d'un jeune soldat en uniforme   tait punais  e sur un tableau d'affichage. La ma  tresse des lieux passa derri  re sa table de travail, p  cha un formulaire dans le tiroir du haut et sourit    Dart.

-Puisque c'est sans doute vous qui allez remplir ceci, Mr Desmond, asseyez-vous donc. J'aimerais avoir deux chaises    vous offrir, mais comme vous le voyez, ce n'est pas le cas. Je manque de place.

Dart examina le formulaire. Souriant, il ramassa un stylo sur le bureau et commen  a      crire. Marian se tourna vers Nora, radieuse.

-A pr  sent que je sais qui vous   tes, je suis enchant  e que nous vous logions, vous et Mr Desmond,    la Poivri  re. C'est l   qu'a dormi Robert Frost quand Miss Weatherall l'a invit  , en 1932.

-C'est aussi l   que demeuraient Merrick Favor et Austryn Fain en 1938, d  clara Nora.

Marian releva le menton, et ses cheveux se d  por-t  rent vers sa nuque. Si Mr Desmond, le grand po  te, appr  ciait les taches de rousseur, elle comptait lui en offrir une bonne vue.

-Ces noms-l   ne me disent rien.

-Mon   pouse s'int  resse tout particuli  rement    l'ann  e 1938.

Dart sourit, comme pour sugg  rer que toute   pouse avait ses lubies, et la jeune femme lui r  pon-dit de m  me, exprimant une indulgente compr  hension.

-Nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous. (Elle lut ce qu'avait   crit Dart sur le formulaire.) Oh, comme c'est mignon ! Vous vous appelez Norma et Norman.

-Encore la po  sie du langage qui fait des siennes.

Elle sourit et agita la tête, s'ductrice. Norman Desmond n'était pas mourir de rire.

-Il y a une visite guidée qui commence dans quarante minutes, ce qui devrait vous laisser plus que le temps de vous installer. Ensuite, je vous montrerais les pièces normalement interdites aux visiteurs. Nous ne sommes pas un véritable hôtel, si bien que nous ne pouvons pas assurer de service de chambre, mais si vous avez des besoins particuliers, je ferai de mon mieux.

Dart lança un regard malicieux à sa prétendue épouse.

-Il va falloir qu'on lui dise, Norm.

Nora n'avait aucune idée de ce qu'il pensait devoir dire à Marian Cullinan.

-Il semble bien.

-Pour tout vous avouer, nous n'avons pas nos bagages. On nous les a volés ce matin, dans la voiture, sur le parking d'un restaurant. Tout ce qu'on a, c'est nos vêtements, et le contenu du sac de Norma.

Marian prit l'air désolé.

-Mais c'est terrible ! (Elle arracha une feuille d'un bloc jaune.) Je vais demander à Tony d'aller en ville, acheter des brosses et dents, du dentifrice, et tout ce qu'il vous faut. Un rasoir ? De la mousse et raser ? Dites-moi de quoi vous avez besoin.

-Nous disposons heureusement de toutes les affaires de toilette nécessaires, mais il y a une ou deux autres choses que je serais ravi d'avoir.

-N'hésitez pas.

-Nous avons l'habitude de boire un verre, le soir. Est-ce que votre employé pourrait nous offrir une bouteille de vodka Absolut ? Et un seau et glace, si possible.

-♦a m'a l'air raisonnable, acquiesça la jeune femme en prenant note. Autre chose ?

-J'aimerais encore deux choses, mais j'ai peur que vous trouviez ça bizarre.

Elle mit son stylo en position.

-Quatre mètres de corde & linge et un rouleau de chatterton.

Elle releva les yeux pour voir s'il s'agissait là d'une autre plaisanterie.

-♦a n'a pas besoin d'être de la corde & linge, corrigea Dart. N'importe quelle ficelle lisse d'environ cinq millimètres de diamètre fera l'affaire.

-Nous aimons rendre service. (Marian consigna sa requête.) Nous avons beaucoup de rouleaux de ficelle dans la salle de bains, au bout du couloir. Les ouvriers les y entreposent, alors que je leur ai demandé mille et mille fois de...

-Trop rugueux, coupa-t-il.

-Est-ce que je peux vous demander?...

-Accessoires médicaux. Réparations.

-Je ne suis pas s♦re de...

Dart se tapota le genou droit.

-Ce n'est hélas pas la jambe que j'avais en naissant.

-Je vous prie de m'excuser. Je pense que tout devrait être dans votre chambre quand vous aurez terminé la visite guidée. (Elle parut à nouveau désolée.) A moins qu'il ne vous faille quelque chose tout de suite.

-Rien ne presse, mais l'articulation a pas mal travaillé, aujourd'hui, et elle est un peu lâche. Tout à l'heure, je voudrais la resserrer.

-Nous serons ravis de vous aider. Et vous, Mrs Desmond ? Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ? J'espère que je peux vous appeler Norma. (Elle observa Nora avec plus d'attention.) Vous ne vous sentez pas bien?

-Est-ce que certaines des personnes qui travaillaient à Shoreland dans les années trente sont encore là? Si c'est le cas, j'aimerais leur parler.

Un sourire éclatant.

-Lily Melville n'a pas bougé d'ici. A l'époque, elle était femme de chambre. Quand le trust a été créé, elle nous a tellement aidés que nous

l'avons engagé. Vous avez dû la voir mener un groupe dans le fumoir.

-Cheveux blancs? demanda Dart. Un mûtre cinquante-cinq ? Imitation Geoffrey Beene rose, perles de culture?

-Mais oui. (Marian n'était ravie.) Norman, vous êtes vraiment étonnant.

-Délicieuse vieille dame, assura-t-il.

-Elle va être ravie de vous rencontrer, mais ne lui dites surtout pas que vous savez que son ensemble n'est pas un vrai Geoffrey Beene.

Dart leva la main comme pour prêter serment. Nora interrompit leur échange.

-Est-ce que Lily Melville est la seule personne qui reste de cette époque-là?

-Une autre ancienne femme de chambre, Agnes Brotherhood, est toujours avec nous. Elle n'est pas très en forme, ces derniers temps, mais vous pourrez peut-être lui parler.

-J'en serais enchanté.

-Hugo Driver, s'exclama Marian en tendant le doigt vers elle. Je savais bien qu'il s'était passé quelque chose, en 1938. Alors, vous êtes une fan d'Hugo Driver! (Elle eut un sourire qui n'était pas totalement plaisant.) On en voit moins qu'on ne pourrait le croire. En général, ils ne ressemblent pas tellement aux lecteurs ordinaires.

-Je ne suis pas seulement fan de Driver, précisa Nora. Je le suis aussi de Bill Tidy, de Creeley Monk et de Katherine Mannheim.

La jeune femme lui jeta un regard incrédule.

-Groupe fascinant, intervint Dart. La classe 38. Un passionné complètement Norma.

-Vous êtes sur un projet d'étude?

-D'après Norma, Le Voyage dans la nuit n'existerait pas sans Shorelands. Cette expérience a été essentielle.

-C'est extrêmement intéressant. (Marian s'approcha du bureau et se croisa les mains devant le menton.) De toute façon, nous devrions

exploiter plus que ça la popularité de Driver. Si nous pouvons prouver que Shorelands et les gens dont vous parlez ont tout essentiels au Voyage dans la nuit, c'est un bon moyen d'y arriver. (Elle caressa sa mâchoire parfaite et regarda par la fenêtre, pensive.) Je vois d'jà l'article du Sunday Times. Oui, on aura certainement un article dans la rubrique livres. Si c'est le cas, on pourra organiser des week-ends Hugo Drive. Pourquoi pas un congrès annuel ? Ça peut marcher. Il faudra que j'en parle à Margaret, mais je suis sûre qu'elle verra le potentiel de la chose. Pour ne rien vous cacher, les visiteurs se raréfient, depuis un moment, et un projet pareil pourrait nous faire beaucoup de bien.

-Je suis sûre que Leonard Gimmel et Teddy Brunhoven seraient ravis de collaborer, dit Nora. (Marian se tourna vers elle et haussa les sourcils.) Des spécialistes de Driver.

-Avec un peu de chance, tout pourrait être prêt au printemps. Nous parlerons de ça à Margaret pendant le dîner, d'accord ? Bien. Le prix de votre chambre est de quatre-vingt-seize dollars et vingt cents, taxe comprise. Si vous voulez bien me donner votre carte de crédit, vous pouvez aller tout droit à la Poivrière.

-Toujours utiliser du liquide, répondit Dart. Payer au fur et à mesure.

-Voilà qui est rafraîchissant.

Elle le regarda sortir son portefeuille, et s'émerveilla du nombre de billets qu'il contenait. Après avoir ouvert une caisse pour lui rendre la monnaie, elle lui remit deux clés attachées à de petites planchettes marquées LA POIVRIERE.

-Vous retrouverez Lily à l'entrée du fumoir, et je vous attendrai à la fin de la visite guidée. Je pense que nous allons tous bien nous amuser durant votre séjour.

-C'est exactement mon intention, confirma Dart.

-Il y a longtemps que j'aurais dû me faire poète. Sans la présence de mon épouse, j'aurais pu trombonner notre nouvelle amie directement sur son bureau.

-Vous lui avez fait une grosse impression, admit Nora.

-Je parie que la Douce Marian a des taches de rousseur sous les

aisselle. Il est sûr qu'elle en a sur les seins. Vous croyez qu'elle en a aussi en dessous ?

-Elle en a probablement sur la plante des pieds.

Après avoir quitté le Manoir, ils avaient pris le chemin oblique qui s'enfonçait dans les bois, à l'angle du muret. De grands chènes majestueux de bou-leaux et d'érables poussaient des deux côtés du sentier. Un panneau, dans une brèche du mur, indiquait LA MAISON DE PAIN D'ÉPICE, LA POIVRIERE, RAIPONCE.

-N'est-ce pas merveilleux, la manière dont tout se met en place quand nous sommes ensemble ? On arrive comme de vulgaires crétins, et deux minutes plus tard, on est des V.I.P., on a le champ libre dans la maison, et pour couronner le tout, on nous prépare un des dîners historiques de Shorelands. Vous savez pourquoi ?

-Marian vous trouve tout à fait à son goût.

-Ce n'est pas pour rien. Il y a au maximum quatre ou cinq personnes qui travaillent à plein temps dans cette grande baraque. Soir après soir, elles mangent de la soupe et des sandwiches dans la cuisine en se plaignant que les affaires vont mal. Pour peu qu'elles tombent sur quelqu'un qu'elles peuvent faire semblant de prendre pour un V.I.P., rien leur donne l'occasion d'organiser un repas correct. Ces gens-là s'ennuient profondément. Quant à nous, nous allons apprendre combien il y a d'occupants dans la maison, où sont leurs chambres, tout fouiller. Ça ne pourrait pas se passer mieux.

Un autre panneau en bois apparut sur la gauche du chemin. Une flèche brune désignait un deuxième sentier étroit. La direction indiquée était celle de LA MAISON DE PAIN D'ÉPICE. Nora regarda pardessus son épaule.

-Ça m'ennuie que vous ayez demandé la ficelle et le chatterton. Vous n'en avez pas besoin.

-Au contraire. Je vais en avoir besoin deux fois.

Ils atteignirent le panneau. Nora se tourna vers la gauche et distingua vaguement un bâtiment en bois sombre, dissimulé parmi les arbres. Une fenêtre étincelait dans la lumière grise.

-Deux fois ?

La bouche de Dart se releva sous l'effet d'une contraction nerveuse.

-Dans votre cas, on pourra sans doute se passer de chatterton, mais pour notre chère vieille dame, c'est une autre histoire. Les liens, ça fait toujours son petit effet. Laquelle vous tente, Lily ou Agnes ? (Nora ne répondit pas.) Moi, je dirais bien Agnes. Un soupçon d'invalidité, donc moins de résistance. Je ne pense qu'à vous, ma chérie.

-C'est bien gentil de votre part.

-D'après-chons-nous d'arriver à ce cher vieux Moulin à Poivre, ou Salière, ou je ne sais quoi.

Sans un mot, Nora se détourna de la Maison de Pain d'épice, où Katherine Mannheim avait probablement rendu l'âme en luttant contre Hugo Dri-ver, et se remit en route. Dart lui tapota l'épaule. Elle repoussa son envie d'éviter le contact.

-Vous vous en tirerez très bien.

Il lui bouriffa les cheveux sur la nuque.

Le sentier contournait un rocher tapissé de mousse, aussi gros qu'un éléphant. En face, deux panneaux plantés à l'orée des arbres indiquaient que RAIPONCE se trouvait derrière le pont de bois qui enjambait un petit cours d'eau, alors que LA POIVRIERE s'élevait au bout d'une piste étroite menant au cœur de la forêt, sur la droite.

Dart franchit habilement une section boueuse de plus d'un mètre de long, atterrit sur une pierre plate, puis sauta sur le bas-côté herbu. Il fit s'entrechoquer les lourdes clefs.

-Home, sweet home!

Nora avançait encore un peu de son côté du chemin, puis trouva une série de pierres et de surfaces sèches qui lui permirent de traverser.

La piste, pentue, passait entre des sapins aux aiguilles luisantes. Un petit cottage en rondins se profila progressivement au fond d'une clairière. Un auvent, excroissance d'un toit à bardeaux, surmontait une veranda. Une cheminée en pierre s'élevait sur le côté du bâtiment, et de grandes fenêtres à quatre carreaux s'inscrivaient de part et d'autre de la porte. À l'arrière, un élément ajouté sur le tard tentait d'harmoniser des planches industrielles et les rondins d'origine. Aucun fil téléphonique ne rejoignait le toit.

-Vous entendez le banjo ? railla Dart. On nous a collés dans une cabane de bouseux.

-Cet endroit a t' construit à la main par deux ou trois personnes, r'pliqua Nora. Et elles ont fait du bon travail.

Il l'entraîna en haut des deux marches menant à la v'randa.

-Avec vos valeurs simples du Midwest, vous me donnez l'impression d'ê'tre d'cadente. Entrez donc.

Ils p'n'trèrent dans une pièce sombre, à chaque bout de laquelle se trouvaient un lit à deux places et un bureau en pin, pouss's contre les murs. Au centre, un fauteuil et un canap' marron flanquaient une table basse. Le long de la paroi du fond, des placards voisinaient avec un plan de travail, des prises lectriques et un 'vier pos' sous une fenê'tre carr'e. De lourdes presses à v'tements occupaient deux angles de la pièce. Le tablier de la chemin'e s'encastrait dans le plancher. Dart verrouilla la porte derri're eux, et manoeuvra un interrupteur commandant un plafonnier à la lueur tamis'e ainsi que les lampes pos'es sur les tables de chevet.

-Putain ! C'est une vraie niche à chien. (Il alla jusqu'au coin-cuisine, ouvrit puis referma les placards.) Et naturellement, pas de bar.

-Vous n'allez pas avoir une bouteille?

-Si on n'a pas le choix, autant vivre en Russie. Combien de temps il nous reste ? Vingt-cinq minutes ?

-A peu pr's, confirma Nora, ravie que ce fût insuffisant pour ce que Dart consid'rait comme une exp'rience sexuelle satisfaisante.

-Vous croyez qu'il y a une salle de bains, dans ce taudis ?

Elle d'signa une porte inscrite dans le mur du fond.

-Par là.

-Allons-y. Prenez votre sac. (Elle lui jeta un regard curieux.) Il faut que je vous remaquille. Je ne supporte pas de voir comment vous avez saccag' mon travail.

La petite femme aux cheveux blancs sautilla jusqu'en haut des marches et s'avança d'un pas vif. Énergique, chaleureuse, elle semblait connaître d'jà plusieurs membres du groupe qu'elle devait guider.

-Bonjour, bonjour.

Deux hommes d'environ soixante ans, en veston et cravate, la saluèrent par son nom. L'un avait des cheveux gris coupés en brosse, l'autre était chauve. Le sourire de la vieille femme se figea un instant lorsqu'elle remarqua Dart.

-Nous y voilà, dit-elle. En général, je ne m'occupe pas de deux groupes de suite, mais on m'a prvenue que nous avions parmi nous un jeune poète prometteur qui m'a demandé spécifiquement. Je suis donc ravie d'être avec vous. (Elle se tourna en souriant vers un jeune homme aux cheveux noirs qui ressemblait à un acteur de série télévisée, un des Edmund et des Dmitri de Daisy.) Vous êtes Mr Desmond ?

-Non, répondit Edmund/Dmitri, interloqué.

-Je crains que ce ne soit moi, intervint Dart.

-Ah, je comprends, et présent, déclara la vieille femme. Vous avez des opinions bien tranchées, ce qui est tout naturel. De temps à autre, Mr Desmond, n'hésitez pas à nous faire partager vos réflexions.

-J'en serai honoré.

Elle sourit à l'ensemble du groupe.

-Mr Norman Desmond, le poète, nous donnera son point de vue au cours de la visite. Je suis sûre que ce sera très intéressant, mais je vous avertis que ses idées sont parfois sujettes à controverse.

-Mes pauvres petites idées à moi ? plaisanta Dart en se pressant la main sur la poitrine.

Plusieurs membres du groupe pouffèrent.

-Je tiens aussi à vous informer que deux autres créateurs, deux de nos vieux amis, sont avec nous aujourd'hui. Frank Neary et Frank Tidball. Nous les appelons les deux Frank, et c'est toujours un plaisir de les revoir.

Les deux vieillards murmurèrent quelques remerciements, un peu gênés. Il semblait à Nora qu'elle connaissait ces noms-là. Frank Neary et Frank Tidball, les deux Frank, des créateurs ? Elle ne se rappelait pourtant pas les avoir jamais rencontrés.

-Vous vous demandez peut-être comment la vieille dame que vous

avez devant vous en a appris autant sur Shorelands. Je m'appelle Lily Melville, et j'ai pass' la plus grande partie de ma vie dans ce superbe endroit. J'ai bien de la chance.

Lily Melville faisait partie de ces gens capables de r'p'ter quelque chose pour la milli'ime fois avec la m'me fran'heur que si c'tait la premi'ere. Elle raconta qu'elle avait 't' engag'e comme bonne & tout faire en 1931, alors qu'elle n'tait encore qu'une enfant, par Georgina Weatherall. C'tait la crise. La situation financi'ere de sa famille l'avait oblig'e & quitter l'cole, mais Shorelands lui avait dispens' une merveilleuse 'ducation. Durant deux ans, elle avait travaill' en cuisine et servi & table, ce qui lui avait permis d'entendre certains des 'crivains les plus c'l'bres et les plus distingu's du monde. Ensuite, charg'e des cottages, elle avait entretenu un contact encore plus 'roit avec les invit's. Miss Weatherall, & l'approche de la cinquantaine, s'tait h'las trouv'e bien diminu'e, et avait cess' de recevoir. Durant les ann'es qui avaient suivi son d'part de Shorelands, Miss Melville avait souvent 't' contact'e par des auteurs, professeurs et associations d'sireux de profiter de ses souvenirs. Peu apr's l'acquisition de la propri't' par le trust, en 1980, elle avait 't' engag'e au sein du personnel r'sident.

-Nous allons commencer la visite par deux de mes endroits pr'f'r's, le salon et la biblioth'que pri-v'e de Miss Weatherall. Y a-t-il des questions avant que nous ne nous mettions en route ?

Dick Dart leva la main.

-D'j'&, Mr Desmond ?

-Est-ce que le tr's joli ensemble que vous por-tez ne serait pas un Geoffrey Beene ?

-Vous 'tes adorable. Oui, tout & fait.

-Et me tromperais-je en pensant avoir surpris une bouff'e de ce d'licieux parfum, Mitsouko, tan-dis que vous vous pr'sentiez avec tant d'loquence?

-Joignez-vous donc & moi tandis que nous emmenons notre groupe au fumoir, Mr Desmond.

Dart contourna le reste de visiteurs, prit le bras de la vieille femme, et tous deux pr'c'd'rent Nora et les autres dans le couloir.

Ils avaient visité le salon, la bibliothèque, le fumoir et la cénobré salle à manger, où une table en bois poli s'étendait sous des reproductions de tableaux ayant appartenu à Georgina ou rappelant ceux de sa collection. Comme les livres, les tableaux avaient été vendus depuis beau temps. Ils avaient exploré la terrasse, puis descendu les marches pour admirer le Manoir depuis la pelouse. Lily s'exprimait avec l'aisance que confère une longue pratique. Elle évoquait les nombreuses manies de son ex-patronne, qu'elle décrivait comme de charmantes excentricités de mère, et elle encourageait les remarques tour à tour étonnantes, impertinentes, respectueuses ou comiques du poète Norman Desmond -lequel l'escortait maintenant à travers une longue pelouse, en direction des restes du cénobré parc, dont le trust n'avait pas eu les moyens d'assurer la restauration.

Nora suivait les deux Frank en se demandant à nouveau pourquoi leurs noms lui paraissaient familiers. Leurs visages, en tout cas, ne l'étaient pas. Sans avoir tout à fait l'air de professeurs d'université, ils possédaient une réserve studieuse de vieux lettrés, et semblaient aussi proches, aussi involontairement refermés sur eux-mêmes qu'un vieux couple ou des collaborateurs de longue date. Certains des commentaires de Dart les avaient amusés, et celui qui était coiffé en brosse bruyait visiblement de faire une remarque au sujet de l'intéressant époux de Mrs Desmond.

Les voilà, tes téléphones, songea Nora. Tu peux leur demander d'appeler la police. Mais comment les convaincre ?

-Votre mari est un homme étonnant, déclara la brosse. Vous devez être très fiers de lui.

-Pourrais-je vous parler un instant? demanda-t-elle. Il faut que je vous dise quelque chose.

-Au fait, moi, c'est Frank Neary, et voici Frank Tidball. (Les deux hommes lui tendirent la main, qu'elle serra avec impatience.) Nous avons bien souvent suivi la visite de Lily, et elle trouve toujours quelque chose de nouveau.

Tidball sourit.

-Cela dit, elle n'avait encore jamais rien trouvé du calibre de votre mari.

Dart et Lily s'étaient arrêtés en vue de plusieurs éminences envahies par la végétation et faisant autrefois partie du parc. Devant eux, un piédestal désert occupait le centre d'un bassin. Lily riait des propos de

son compagnon.

-On ne peut pas 7tre po7te sans avoir l'esprit ind7pendant, remarqua Neary. Chez nous, 8 Rhinebeck, en amont de l'Hudson, nous sommes entour7s d'7crivains et de po7tes.

Nora lan7a un regard d'7sesp7r8 7 travers la pelouse. Dart, tout en continuant de s'entretenir avec Lily, marchait rapidement vers les touristes qui venaient 8 sa rencontre-sa pr7tendue 7pouse et les deux Frank un peu 8 l'7cart des autres.

-Vous ne vouliez pas nous dire quelque chose ? demanda Neary.

-J'ai besoin d'aide. (Dart approchait, un sourire inqui7tant aux l7vres.) Vous voulez bien me tenir le bras? J'ai un caillou dans la chaussure.

-Certainement.

Neary se porta sans h7siter au c7t7 de Nora, et lui prit le coude. Elle leva la jambe droite, 7ta sa chaussure et la retourna.

-Voil8, fit-elle, comme les deux hommes observaient poliment la chute d'un caillou imaginaire. Merci. (Le vieillard la l7cha; elle jeta un coup d'oeil au meurtrier, qui souriait toujours, et se rappela enfin o7 elle avait entendu le nom des deux Frank.) Vous devez 7tre le Neary et le Tidball qui con7toient les recueils de mots crois7s de Chancel House.

-Mon Dieu, Frank ! s'exclama Neary. Mrs Desmond conna7t nos mots crois7s !

-C'est extraordinaire, Frank.

Nora, l'air ravi, se tourna vers Dart qui, ayant remarqu7 le ton de la conversation, avait ralenti l'allure.

-Vous appr7ciez nos travaux?

-Vous 7tes g7niaux, tous les deux, affirmat-elle. Vos noms auraient d7 me frapper d7s que je les ai entendus. (Son mari d'occasion arrivait 8 por-t7e de voix.) J'adore vos mots crois7s. Ils sont tellement subtils. (Un commentaire de Davey lui revint 8 l'esprit.) Vous utilisez les th7mes de mani7re tellement fine.

-Enfin quelqu'un qui nous comprend ! s'exclama Neary. Qui

comprend que les mots croi-s's ne doivent pas seulement 7tre des mots croi'ss.

Dart posa la main sur l'ypaule de Nora.

-Mots croi'ss ?

-Oh, Norman, fit-elle en levant les yeux avec ce qu'elle esp'rait 7tre la tendresse d'une bonne 'pouse. Ce sont mmeary et MrTidball, ici pr'sents, qui cr'ent les mots croi'ss de Chancel House.

-Non ? s'tonna Dart, qui entra imm'dialement dans son r5le. Pas ceux qui t'emp7chent de te coucher le soir, parce que tu cherches « aromate pour fumer », en huit lettres ?

-N'est-ce pas merveilleux?

-Je suis s♦r que vous avez beaucoup de choses 8 vous dire, tous les trois, mais on devrait rattraper les autres. (Il sourit aux deux Frank.) J'avoue que je me demandais de quoi vous parliez. Vous avez un directeur litt'raire, 8 Chancel House ?

-Oui, mais nos travaux n'ont pas tellement besoin d'7tre remani's. Davey nous fait une suggestion, de temps en temps. C'est un brave gar7on.

Tous quatre rejoignirent le reste du groupe. Lily annon7a que, apr's 7tre pass's au bord de l'tang, ils visiteraient la Maison de Miel, terme de la visite guid'e officielle. Quiconque d'sirerait voir le Champ de Brume, les Piliers du Chant et Raiponce serait libre de le faire.

-Vous venez souvent ici, messieurs ? interrogea Dart.

Neary et Tidball, s'exprimant tour 8 tour, 8 raison d'une phrase chacun, expliqu7rent 8 leurs nouveaux amis qu'ils tentaient de se rendre 8 Shorelands une fois par an.

-Il y a cinq ans, on a pass' la nuit dans Raiponce, surtout pour pouvoir visiter le Manoir 8 une heure o7 il ne d'bordait pas de touristes. ♦'a 't' extr7mement agr'able. Agnes Brotherhood est une mine d'anecdotes.

-Quel genre ?

Neary et Tidball 'chang7rent un coup d'oeil. Tous deux sourirent.

-Il y a une grande diff'rence entre Lily et Agnes, reprit le premier.

Agnes n'a jamais tellement aimé Georgina, et à l'époque, elle ne se privait pas de dire pourquoi. Frank et moi avons entendu des choses qui ne figureront jamais dans les livres d'histoire.

Lily avait pris la parole, juchée sur le muret en pierre qui entourait l'étang. Frank Neary porta un doigt à ses lèvres.

Après avoir raconté deux anecdotes quelque peu osées à propos des rencontres fortuites dans le plus simple appareil entre riverains de sexe opposé, la vieille femme sauta du muret et déclara que leur dernière étape, la Maison de Miel, l'unique cottage à avoir été restauré dans son état original, constituait une conclusion idéale à la visite.

Un sentier de pierre envahi par la végétation partait de l'étang et s'enfonçait entre les arbres. À l'arrière du groupe, le faux couple marchait juste derrière les auteurs de mots croisés, tandis que les autres visiteurs, deux par deux, suivaient l'ensemble rose de Lily. Le ciel s'était couvert.

-Il va peut-être pleuvoir, remarqua Dart.

-À coup sûr, acquiesça Tidball. Et même un peu plus tôt que prévu, ce qui est une bonne chose pour nos hôtes. La pluie d'encourage très nettement les touristes. Shorelands devient un vrai borborygme. Si ça doit arriver, il vaut mieux que ce soit maintenant que pendant le week-end.

-D'encourager les touristes? répéta Neary. Et comment ! La pluie a le même effet sur eux que ce type dont on parle dans le journal, Dart, avait sur ses victimes.

Lily et le couple qui la suivait arrivèrent sur le pont de bois jeté au-dessus du cours d'eau sinuant et travers la moitié nord de la propriété. Leurs chaussures claquaient sur les planches, tic, tac, tic, tac, comme les sabots des trois petites chèvres du conte.

-Vous avez entendu du nouveau à propos de ce cher Dart? demanda le prétendu Norman Desmond. Quelle histoire ! On n'a pas bien compris ce qui s'est passé. Ce type a été accusé de meurtre, mais jamais prouvé. Et qu'est-ce que la bonne femme foutait au poste de police? C'est louche. Ils sont encore en cavale ?

-Oui, confirma Neary. D'après la radio, Dart est à Northampton, c'est-à-dire pas loin d'ici. (Ses yeux s'étaient agrandis, et son regard était devenu sérieux.) Je suis d'accord: il y a quelque chose de louche, là-dessous. Frank et moi avons un vague rapport avec la fille. (Il se

pencha devant Nora pour se rapprocher de Dart.) Vous parliez de notre directeur litt'raire, Davey Chancel. Eh bien, c'est sa femme. Et si vous voulez mon avis, elle avait une liaison avec ce Dart.

-C'est effectivement probable, admit ce dernier. Qu'est-ce que vous savez d'elle, hormis que c'est l'ypouse de votre directeur?

Les autres avaient travers' le pont. Les deux Frank, suivis de pr'us par Nora et Dart, s'y avan-c'rent, tic, tac, tic, tac.

-Nous avons entendu des rumeurs, dit Tidball.

-Continuez. ♦a me passionne.

-Apparemment, elle est psychologiquement instable. A notre avis, ils 'taient de m'che. Quand il a 't' arr't', elle est all'e au poste de police, et elle a organis' son propre enl'vement, entre guillemets, pour le faire sortir. Elle est sans doute plus dangereuse que lui.

Neary 'clata de rire et, la seconde d'apr'us, Nora l'imita.

Ils suivirent les autres touristes en direction d'un cottage nich' entre les arbres. Lily se posta le dos à la porte.

-Sac'r'e saga, hein ? fit Dart.

-J'ai hâte de voir le film, ajouta Nora.

Lily leva la main comme pour pr'ter serment.

Ici, à Shorelands, nous sommes tr'us fiers de ce que vous allez voir maintenant. Tout a commenc' il y a quatre ans, quand notre directrice, Margaret Nolan, nous a d'clar' au d'ner: « Pourquoi ne pas permettre aux visiteurs de retrouver dans un des cottages le monde cr' par Georgina Weatherall ? Pourquoi ne pas recr'er le pass' que nous c'l'brons ? » Nous sommes toutes tomb'es amoureuses de ce r'Ve, et pendant un an, nous avons rassembl' archives et documents, afin de reconstituer un int'rieur typique de cottage, entre, disons, 1920 et 1935. Nous avons fait voeu de ne rien n'glier. Permettez-moi de vous dire que quand on s'attaque à un projet comme celui-là, on s'aperçoit tr'us vite de tout ce qu'on ignore. (A l'exception de Nora et de Dart, tout le monde eut un rire poli.) Vous vous demandez pourquoi nous avons choisi la Maison de Miel. Je vais 'tre franche avec vous: nous devions tenir compte du co♦t de l'op'ration, et il s'agit d'un des plus petits b'timents. La derni're r'novation int'-grale datait de 1939, et la t'che qui nous attendait 'tait 'norme. Avec l'aide des archives de

Georgina Weatherall, nous avons recouvert les murs d'un iso-lant sp'cial, obtenu chez le fabriquant d'autrefois. La production en avait 't' arr't'e en 1948, mais il en restait quelques rouleaux au fond de l'usine, et nous les avons tous achet's. Nous avons appris que la peinture d'origine provenait d'une soci't' ayant cess' toute activit' en 1935, si bien que nous avons presque perdu l'espoir d'en retrouver, quand on nous a rapport' qu'un droguiste de Boston en poss'- dait encore une soixantaine de litres, de la couleur et de la marque en question. Les donations n'ont cess' d'affluer, et il y a environ un an et demi, tout a 't' termin'.

« Cela va sans doute de soi, mais je dois vous recommander de ne rien toucher & l'int'rieur. La Mai-son de Miel est un v'ritable mus'e. Je vous prie de lui t'moigner le respect qu'il m'rite, afin de permettre & d'autres de contempler cette restauration durant de longues ann'es. C'est bien compris ? »

-Absolument! s'exclama Dart pardessus le murmure d'approbation du groupe.

Lily sourit, se tourna vers la porte, tira une clef massive de sa poche, et regarda pardessus son 'paule.

-C'est mon moment favori.

Elle ouvrit, s'effa'a, et demanda au couple qui la suivait d'allumer la lumi're.

Le jeune homme entra le premier, suivi d'autres membres du groupe. Des murmures admiratifs parvinrent & ceux qui 'taient encore dehors.

-Ils font tous 'a, commenta Lily. D's que la lumi're s'allume, c'est toujours des oh! et des ah! Allez-y, Norman, entrez. Vous n'allez pas en croire vos yeux.

Dart lui tapota l'p'aule et franchit le seuil & la suite de Nora.

Toutes les surfaces concevables avaient 't' couvertes de sujets en porcelaine, de tabati'res, de vases anciens, de chandeliers ouvrag's garnis de bougies, et de nombreux autres objets auxquels Nora conf'-rait instinctivement le titre de bibelots. Des tableaux aux cadres dor's et des miroirs noy's dans des volutes 'taient pendus en d'sordre sur les murs aubergine.

Lily s'adressa au groupe.

-Je vous laisse profiter librement de cette splendide recr'ation. N'h'sitez pas à me poser toutes les questions qui vous viennent à l'esprit. (Comme les touristes se dispersaient pour explorer le cottage, elle s'approcha des Frank avec une fierté de propriétaire.) Est-ce que ce n'est pas merveilleux ?

-J'ignorais totalement que les invit's résidaient dans une telle splendeur, remarqua Nora.

-Rien n'était trop beau pour ceux qui venaient ici, confirma Lily. Pour Miss Weatherall, ils repr'sentaient l'aristocratie culturelle. Mr Yeats, par exemple. (Elle désigna la photographie d'un homme portant un pince-nez, sur le mur du fond.) C'était un parfait gentleman. Miss Weatherall adorait sa conversation.

-Un auteur du nom de Creeley Monk a aussi séjourné ici, remarqua Nora.

-Creeley Monk? Je ne crois pas me souvenir...

-En 1938.

Les yeux de Lily reflétaient sa désapprobation.

-Nous préférons parler de nos triomphes. Et nous en avons un exemple ici, juste à côté de vous. Frank et Frank sont publiés par Chancel House, une maison qui est justement née cet été-là, quand Mr Driver a rencontré MrLincoln Chancel. Alors, ça, c'était un vrai gentleman.

-J'en déduis que ça n'a pas été un si mauvais été que ça, dit Nora. (La vieille femme eut un haussement d'épaules distingué.) Est-ce que c'est une reconstitution précise de ce qu'était cet endroit dans les années trente?

-Non, pas du tout, répondit Lily, sans paraître guère de contredire ses déclarations précises. Nous voulions représenter toute la propriété, pas un unique cottage. Quand on rassemble tout, comme ça, on retrouve réellement l'atmosphère de l'époque.

Un homme qui voulait apparemment l'interroger au sujet d'une série de livres de poche lui fit signe, et elle s'clipsa vivement.

- 1938 n'est pas leur année favorite, remarqua Tidball.

-Je me demande si vous ne sauriez pas quelque chose au sujet d'une po'tesse nomm'e Katherine Mannheim, dit Nora. (Tidball leva les yeux au ciel et joignit les mains.) On dirait bien que si.

Dart les observait, indulgent, ravi de sentir des complications approcher.

Les deux Frank échangèrent un bref regard.

-Attendons la fin de la visite, conseilla Neary. Vous comptez aller voir le Champ de Brume et les Piliers du Chant?

-Quand on n'a pas vu les Piliers du Chant, on n'a pas vu Shorelands, affirma Dart.

Une demi-heure plus tard, tous quatre traînaient à la suite des autres sur le chemin qui traversait les bois. Dart marchait si près derrière Nora, qu'il semblait presque l'engloutir.

-D'où viennent ces noms de contes de fées? demanda-t-il d'une voix forte.

-De Georgina, répondit Neary, qui menait leur petit groupe. Quand son père était propriétaire du domaine, le seul cottage qui avait un nom, c'était la Maison de Miel, parce que le vieux jardinier qui l'occupait s'appelait Miel. Au moment où elle a pris possession des lieux, par legs anticipé, tout s'est retrouvé baptisé. (Il se retourna et sourit à ses compagnons.) La conception romantique que Georgina avait d'elle-même s'étendait à la propriété. Ces gens-là ont tendance à être de vrais dictateurs.

Frank Neary était intelligent. Dart ne pourrait pas garder l'oeil sur Nora pendant tout l'après-midi, et elle n'aurait besoin que de quelques secondes.

-Et c'est là que votre po'tesse a eu tout faux, dit Neary. On tient  a d'Agnes Brotherhood, il faut donc se rappeler qu'elle n'aimait guère Georgina. Lily, elle, lui vouait un véritable culte, et elle détestait Katherine Mannheim, qui n'accordait pas à son hôtesse le respect qu'elle méritait. D'après Agnes, la jeune femme a vu clair dès le premier jour en Georgina, qui l'a prise en grippe.

-Il paraît qu'elle était jalouse, ajouta Tidball. Mais c'est un sujet qui semblait encore rendre Agnes nerveuse.

Le sentier contournait un pr^o par la gauche, puis disparaissait entre les arbres, l^à o^ù on apercevait vaguement plusieurs grandes pierres grises dress^{ées}.

-Et voil^à: le fameux Champ de Brume.

-Champ de Brume, r^{ap}ta Nora. Pourquoi est-ce que Π a me dit quelque chose?

-Vous ^ocrivez tous les jours, MrDesmond? demanda Tidball.

-C'est le seul moyen de faire quelque chose. Je me l^{ève} $\&$ six heures et je gribouille une ode avant d'aller au bureau. Le soir, je m'y replonge de neuf $\&$ onze. Et faites-moi plaisir, je vous en prie: appelez-moi Norman.

Ils se remirent en route.

-Vous faites partie d'une communaut^é de po^{ètes} ?

-Nous, les po^{ètes} du langage, aimons $\&$ nous r^{unir} dans un charmant petit estaminet, chez Gilhoolie.

-Comment d^éfiniriez-vous la po^{ésie} du langage ?

-Exactement comme on pourrait s'y attendre, r^épliqua Dart. C'est du langage, autant de langage que possible.

-Vous avez d^éj^à lu la po^{ésie} de Katherine Mannheim ? demanda Neary.

-Je ne touche pas Π $\&$ a.

Son interlocuteur lui lan Π a un regard ^otonn^é.

-Pourquoi Agnes pensait-elle que Georgina ^était jalouse de Katherine Mannheim ? s'enquit Nora.

-Georgina avait l'habitude d'attirer toute l'attention. Surtout celle des hommes. Et au lieu de Π a, voil^à qu'ils bavaient tous devant cette jolie petite nana. Compte tenu de sa personnalit^é, il lui a bien fallu deux semaines pour comprendre ce qui se passait. C'est Lily Melville qui le lui a expliqu^é.

-Elle aurait d^é virer cette petite garce sur-le- champ, d^éclara Dart.

Neary parut surpris des mots qu'il avait employ^{és}.

-Elle a fini par s'y d'cider, mais elle ne voulait pas le faire de manière à ternir sa réputation. Elle s'inquiétait pour ses finances, et renvoyer une invi-t e risquait de passer pour un signal de détresse. Voilà les Piliers du Chant et le Vallon de Monty. Impressionnants, n'est-ce pas?

A quelque distance du chemin, six grands rochers aux extrémités plates avaient été disposés en cercle autour d'une clairi re naturelle. Les autres membres du groupe de Lily s'en retournaient d'j  vers le che-min. Une femme d'une soixantaine d'années, vêtue d'un survêtement turquoise, s'approcha des retarda-taires et se présenta sous le nom de Dorothea Bach, professeur d'anglais à la retraite. Elle voulait tout savoir de la poésie de Mr Desmond.

-Mes odes et mes  l gies m'ont tout d'abord été inspirées par mon propre professeur d'anglais, au lycée.

Il commen a à débiter des fadaises qui firent frissonner Dorothea jusque dans ses chaussures de sport bleues. Fasciné, Tidball se rapprocha.

Nora se hâta de rejoindre Neary, qui se dirigeait vers le premier rocher. Il se tourna vers elle avec un sourire conciliant, s'excusant d'avance de ce qu'il allait dire.

-A entendre parler votre mari, on croirait qu'il n'y connaît strictement rien en poésie.

-J'ai besoin de votre aide !

-Encore un caillou imaginaire ?

Il lui tendit le bras.

-Non, je... Dart caressa la nuque de Nora.

-D'sol  d'interrompre cet entretien privé, mais je n'aurais pas pu supporter cette bonne femme une seconde de plus.

Neary tourna vers Nora un regard interrogateur. Elle secoua la tête.

Ils pass rent entre les Piliers pour gagner le centre de la clairi re.

-Chaque fois que je viens ici, j'ai envie de remonter le temps jusqu'à un des glorieux  t s, et d'écouter les conversations qui s'y déroulaient. J'en ai la chair de poule. Ici même, étaient assis de grands écrivains,

qui parlaient de leurs oeuvres en chantier. Vous n'auriez pas aim' y 7tre?

-♦a devait 7tre fendard, remarqua Dart.

-Vous 7tes un sacr' num'ro, Norman, constata Neary.

-Je ne suis qu'un humble travailleur du vignoble.

-Dans l'ensemble, je dirais que l'humilit' n'est pas votre qualit' principale.

-Vous devriez peut-7tre nous laisser, les gars, l7cha Dart. Au bout d'un moment, les vieilles tan-touzes finissent par me courir.

Frank Tidball donna l'impression d'avoir re7u un pav' sur le cr7ne. Quant 7 Frank Neary, il se trouva en proie 7 une fureur m7l'e de lassitude, 7 laquelle il 7tait de toute 7vidence habitu'.

-C'est bon. Ce type-l7 est un malade mental, et il me fait peur.

-Vous avez bien raison d'avoir peur, appuya Dart, qui 7tincelait de plaisir.

Neary ne recula pas.

-Au revoir, Mrs Desmond. Je vous souhaite bonne chance.

Dart se moqua de lui: sa moindre parole 7tait ridicule.

-Je sais que mon mari vous a offens', Frank, insista Nora, mais que vouliez-vous dire 7 propos des ennuis d'argent de Georgina? ♦a pourrait 7tre tr7s important pour moi.

Ces probl7mes financiers repr7sentaient un indice pour son enqu7te, un indice trop important pour qu'elle le laiss7t 7chapper.

-Je n'ai strictement rien contre vous, Mrs Desmond.

Le vieillard lan7a un regard m7prisant 7 Dart, qui esquissa un pas vers lui, un rictus aux l7vres. Neary refusa de se laisser intimider.

-Les fonds de Georgina ne suffisaient pas 7 payer tous les domestiques, pas plus que la nourriture et les alcools destin's aux invit's. Son p7re lui a longtemps pass' ses caprices, mais en 1938, il a fini par perdre patience. Il lui a coup' les vivres, ou 7 tout le moins, il a nettement diminu' sa pension-je ne sais plus trop. Elle en 7tait

presque hyst'rique.

-Lily Melville dit qu'elle a tout fait r'nover l'ann'e suivante, objecta Nora.

-Son pûre a d♦ craquer. Je crois qu'elle finissait toujours par obtenir de lui ce qu'elle voulait.

-C'rait le Dindon de la Garce, plaisanta Dart.

-J'ai assez vu ce dingue, d'clara Neary. Fichons le camp.

Tidball contemplait fixement Dick Dart. Neary lui toucha le coude comme pour le r'veiller, si bien qu'il tourna les talons et se dirigea vers l'or'e de la clairiûre. Son compagnon le suivit sans se retourner. Quand ils passûrent entre les Piliers et se dirigûrent vers le chemin, ils avaient un peu l'air de s'enfuir.

-Retournons à la maison pour retrouver cette chûre Gr'l'e. Je viens d'avoir une id'e. Vous devinez ce que c'est?

Avant d'avoir le temps de dire au meurtrier qu'elle ne lisait pas dans ses pens'es, Nora lut dans ses pens'es.

-Vous voulez Marian Cullinan.

Il lui tapota le sommet du crâne.

-Il est peut-être temps pour moi de renoncer aux femmes plus lg'es. Et la Douce Marian pr'- sente deux avantages importants.

Elle s'avança sur l'herbe pi'tin'e en direction des rochers.

-Qui sont?

-D'une part, vous ne l'aimez pas. C'est le même coup qu'avec la belle Natalie: elle veut vous piquer votre homme. Il faut punir cette truie. C'est du moins ce que vous avez envie de faire.

-Et le deuxiûme avantage ?

- Marian possûde certainement une jolie voiture.

La tête basse, marchant un peu plus vite que nécessaire, Neary et Tidball avaient d'jà presque traversé la moitié du champ. Dart les regarda d'un air indulgent cheminer à travers les hautes herbes.

-La nuit nous réserve bien des plaisirs, chérie.

Le visage enthousiaste de Marian Cullinan apparut à sa fen tre dès qu'ils approchèrent du Manoir. Lorsqu'ils entrèrent, elle vint à leur rencontre, et s'adressa à Dart avec une admiration théâtrale.

-Norman, vous avez tapé dans l'oeil de Lily. Elle veut que vous l'accompagniez dans toutes ses visites guidées.

-C'est entièrement réciproque. Elle me rappelle certaines de mes plus chères amies.

-Pour le charme, il n'a vraiment pas son pareil, hein, Mrs Desmond ?

-En effet, reconnut Nora. (Cette idiote, qui s'ennuyait au point de faire des avances aux hommes mariés, représentait sans doute son dernier espoir de faire venir la police à Shorelands.) Mais je vous en prie, appelez-moi Norma.

-Merci beaucoup.

-Vous pourriez peut-être vous joindre à nous pour boire un verre dans cette bonne vieille Sal  re après le dîner, proposa Dart. Il y a tellement à dire, tellement de sujets à explorer.

Les taches de rousseur de Marian d riv rent sous l'effet d'une moue affectée.

- a dépendra de la paperasse que j'arrive à abattre. J'avais une assistante, à une époque, mais la restauration de la Maison de Miel a englouti la plus grande partie de notre budget. (L'essentiel de son enthousiasme débordant lui revint.) Et bien entendu, nous sommes très fières du résultat. Vous n'avez pas trouvé  a magnifique ?

-Comment faire autrement? dit Dart. Vous viendrez, ce soir, Marian, ou faudra-t-il vous enlever ?

-Vous me rendriez service. (Elle soupira et mima l'épuisement.) Aimeriez-vous voir l'étage?

Nora demanda s'ils pouvaient parler à Agnes Brotherhood.

Marian ferma les yeux et se posa la main sur le front.

-J'avais complètement oublié ça. Il faut que j'aille voir comment

elle va. Si nous montions?

-Est-ce que le traitement de V.I.P. irait jusqu'à un sandwich, avant que nous ne commençons à explorer le passé? s'enquit le meurtrier.

-Un sandwich ? Maintenant ?

-Les circonstances m'ont privé de mon habituel copieux petit déjeuner. Je serais capable de dévorer les Girl Scouts avec leurs biscuits.

Marian éclata de rire.

-En ce cas, on ferait mieux de s'occuper de vous. Et vous, Norma?

Nora assura qu'elle pouvait attendre le dîner.

Dart lui enserra le poignet, réduisant à néant ses espoirs de trouver un téléphone pendant qu'il dévorait les Girls Scouts locales.

-Norman Desmond n'a jamais été pris en défaut d'appétit.

-C'est évident, ponctua Marian. Voyons un peu ce que la cuisine peut vous offrir. (Une porte dépourvue d'inscription, à droite de l'escalier de marbre, ouvrait sur une volée de marches métalliques escarpées.) Est-ce que vous pourrez descendre, avec votre ?...

Elle se toucha le genou.

-Aucun problème.

Elle s'engagea dans l'escalier.

-♦a vous ennuerait que je vous demande comment...

-Au Vietnam. Une mine. Votre frère y était, non ?

Marian se retourna vers Dart.

-Comment le savez-vous ?

-Cette jolie photo sur votre panneau d'affichage. Je suppose qu'il a été tué en service. J'espère que vous accepterez mes condoléances, même après tout ce temps. En tant qu'ancien officier, je regrette chaque soldat perdu au cours de ce tragique conflit.

-Merci. Vous avez l'air bien jeune pour avoir été officier au Vietnam.

Il eut un petit rire sec.

-On m'a dit que j'étais un des plus jeunes officiers à servir là-bas, sinon le plus jeune. (Il sourit.) En vérité, nous étions tous des enfants, jusqu'au dernier.

Nora eut envie de le pousser dans l'escalier.

-Je vais vous faire le meilleur sandwich que vous ayez jamais mangé, d'écrit Marian.

-J'ai la nette impression que vous avez fréquenté une école de filles catholique. Ne me dites pas que je me trompe.

-Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Elle lui lança un sourire de femme n'ayant jamais entendu un compliment qu'elle n'avait pas apprécié, et recommanda à descendre des marches, qui claquaient sous ses pas.

-Deux types d'individus sortent des écoles catholiques. Certains sont sincères, travailleurs, intelligents et polis. Ils ont les manières les plus distinguées qui soient. Les autres sont anticonformistes, intellectuels et bohèmes. Intelligents également. Ils ont tendance à être un peu rebelles.

Au bas de l'escalier, Marian attendit que ses compagnons la rejoignent dans une grande cuisine au sol carrelé de rouge, pourvue d'un long billot de boucher, de placards et portes en verre et d'une cuisinière à gaz. Elle souriait à demi, aguicheuse.

- Et j'appartiens à quelle catégorie ?

- A la meilleure de toutes. La combinaison des deux.

- Je ne m'attends plus que Lily ait apprécié la visite guidée. (Elle ouvrit un placard, en sortit une assiette et un verre, puis s'approcha du réfrigérateur.) Le dîner va être très spécial, donc je préfère vous en laisser la surprise, mais il y a un peu de ros-bif. Je pourrais vous en faire un sandwich, avec du pain complet. Ça vous tente ?

-Miam miam. Vous avez de la moutarde, de la mayonnaise, ou peut-être une ou deux tranches de fromage suisse pour aller avec ?

-Je pense.

Elle se pencha pour explorer une étagère basse, offrant à Dart une

bonne vue de son derrière.

-De la soupe ?

Elle éclata de rire et regarda Nora.

-Voilà un homme qui sait ce qu'il veut. Minestrone ou gaspacho ?

-Minestrone. Le gaspacho, ce n'est pas de la soupe.

Marian commen a à sortir la nourriture du r fri-g rateur. Dart explorait la cuisine.

-Norma peut vous donner un coup de main.

-Quand on a été officier, c'est pour la vie... remarqua l'intéressée.

Marian lui indiqua l'emplacement de l'ouvre-boîte. Nora s'empara d'une casserole et y versa la soupe. Après l'avoir posée sur le feu, elle releva la tête et croisa le regard de Dart. Il jeta un coup d'oeil à son sac, qu'elle avait posé sur le plan de travail, puis revint à elle, et enfin se tourna vers le mur, der-ri re Marian. Les poignées d'une bonne dizaine de couteaux dépassaient d'un  telier en bois. Il sourit.

La jeune femme sortit un reste de laitue, qu'elle posa sur le plan de travail.

-Les hommes sont étonnants, déclara-t-elle. Où mettent-ils tout ça ?

-Norman stocke tout dans sa jambe artificielle, plaisanta Nora.

Debout derrière leur compagne, elle contempla le  telier et haussa les épaules: elle ne pouvait pas voler un couteau sans attirer l'attention de Marian.

-Est-ce que ce frigo renfermerait un peu de bière ? demanda Dart, qui déshabillait presque cette dernière du regard.

-C'est fort possible.

-Je n'aime pas m'imposer dans les frigos inconnus. Et si nous explorions ensemble les mill -simes ?

La jeune femme jeta un coup d'oeil à Nora, qui remuait la soupe. Elle posa son couteau et se rapprocha du r fri-g rateur. Dart lui souriait en se frottant les mains.

-« Ouvrez votre très massive cassette, 5 très redoutable madame Ware » déclama-t-il, citant une oeuvre que Nora n'identifia pas.

-Je connais! s'exclama Marian. ♦a sort du Voyage dans la nuit, le passage juste avant la fin, quand P'pin rencontre madame Lyno-Wyno Ware. Il parle de cette manière parce que, euh...

-Parce que la Porteuse de Tasse lui a dit qu'il le fallait, car sinon, on ne lui dirait pas la vérité.

-Oui ! Il est d'7u en voyant que la cassette n'est qu'une boîte en métal, mais quand madame Ware l'ouvre, il s'aperçoit que dedans, il y a autant de place que dans son ancienne maison. Madame Ware lui explique... quelque chose à propos d'un livre, de l'esprit... (Elle claqua des doigts à deux reprises.) Ils sont plus grands à l'intérieur.

-« Ma cassette, comme le cœur ou un sac à main de femme, est plus grande à l'intérieur qu'à l'extérieur. Même un petit P'pin a naguère été enfermé au sein d'une graine. »

Nora s'était éloignée de la cuisinière. Elle se trouvait à présent presque à portée du râtelier à couteaux.

-Voilà ! C'est ça ! (Marian pivota et tendit vers elle un doigt fin, couvert de taches de rousseur.) Vous voyez ? Je ne suis pas tout à fait ignorante en ce qui concerne Hugo Driver. Nous pouvons travailler ensemble.

-Allons, Marian, s'impatienta le faux poète. Ouvrez la massive cassette, voulez-vous ? (La jeune femme tourna le dos à Nora et ouvrit le réfrigérateur avec de grands gestes affectés.) Accroupissez-vous. Vous pouvez vous accroupir?

-Aussi bien que n'importe qui. (Elle se baissa au niveau des tagères encombrées; son genou rencontra celui de Dart.) Voilà la bière.

-Je ne la vois pas.

Elle se pencha pour désigner les bouteilles, lui frôlant le bras avec son sein dans la manoeuvre.

-Vous aimez la Corona ? demanda-t-elle.

Il jeta un coup d'oeil pardessus sa tête. Nora sortit la première lame du râtelier.

-Dans mes moments de faiblesse.

Dart contempla le lourd couteau & d'couper, eut un hochement de ṭte imperceptible, puis fixa & nouveau le ṛtelier.

-Et qu'est-ce que vous pensez de la Budwei-ser ?

La jeune femme s'appuya plus fermement contre lui.

-Je crois que je pṛf̣ure l'allure de celle d'& c̣ṭ. (Nora s'empara d'un hachoir. Dart plissa les yeux.) Oui, voil& une forme exquise. Sortez-la donc, que je puisse l'examiner.

Marian tendit la main, ce qui la rapprocha encore de son voisin.

-La bouteille de Grolsch est vraiment jolie, n'est-ce pas?

Nora porta couteau et hachoir jusqu'au plan de travail. Tandis que les deux autres admiraient dif-f̣rentes sortes de canettes, elle les glissa dans son sac, puis elle retourna remuer la soupe au moment ọ ses compagnons se relevaient. Marian lui adressa un sourire incertain. Elle avait un peu rougi au-dessus des pommettes.

Nora versa la soupe dans un bol. La jeune femme sortit une cuiller et un d'capsuleur d'un tiroir.

Dart leva la bouteille de Grolsch et but une longue gorg'e.

Sa pṛtendue 'pouse, reprenant son sac & main, alla le poser sur une chaise, pṛs d'un t'l'phone mural.

-Ne fais pas bande & part, ch'rie. Viens nous rejoindre.

Elle consid'ra son sac. Dart lui tournait toujours le dos.

-Vous nous abandonnez? demanda Marian en souriant, tandis qu'elle disposait boeuf, fromage et laitue sur une tranche de pain de mie.

Dart fit signe & Nora de s'approcher. Abandonnant son fantasme de lui planter un couteau & d'cou-per dans le dos, elle obtemp'ra et lui donna une petite tape sous l'omoplate gauche.

-Alors, heureux ?

Il chanta le premier vers de Sometimes, I'm happy', et repoussa le bol vide.

-Envoyez la viande.

-Je n'imaginai pas que vous étiez capable de citer Hugo Driver, lui d'claira Marian.

Il répondit quelque chose d'inintelligible, la bouche pleine; une autre citation du Voyage dans la nuit, semblait-il.

-Il ne faut pas le pousser, prévint Nora.

-Vous croyez que nous pourrions le convaincre de réciter certains de ses poèmes pendant le dîner?

Dart marmonna un « Onk ! » joyeux à travers son sandwich. Ses yeux étincelaient.

Forcé de s'adresser directement à sa rivale, la jeune femme se rabattit sur les lieux communs.

-Quelle partie de la visite guidée avez-vous le plus appréciée?

-Est-ce que je peux vous poser quelques questions au sujet des restaurations ?

-C'est pratiquement une obsession, pour nous. Lily a dû vous dire à quel point nous avons travaillé dur pour remettre en état la Maison de Miel. Je pourrais vous raconter un tas d'histoires d'horreur.

- Je ne pensais pas seulement à la Maison de Miel.

- Le Manoir est un problème plus intéressant, je vous l'accorde. Aussi gênante qu'elle était, Georgina, elle n'a cessé de décliner, et vers la fin, elle s'est quasiment cloîtrée dans une pièce du premier étage. Ce qui signifie qu'il y avait une centaine de fuites dans le toit et que l'eau avait causé des dégâts monstrueux partout. Comme vous l'avez sans doute remarqué en arrivant, nous avons encore des ouvriers. Le grand œuvre à venir sera la restauration du parc. Un travail de Titan.

-Est-ce que les jardiniers d'autrefois sont encore là ?

-Non. Georgina avait été obligée de tous les licencier, à part leur superviseur, Monty Chandler. Vous avez vu les Piliers du Chant et le Vallon de Monty ?

-Oui.

-Et vous avez entendu les pierres chanter?

-Elles chantent? s'tonna Nora.

-Quand il y a du vent, elles font de la musique. C'est trûs 'trange.

-Je suppose que Monty Chandler est mort.

-Deux ans avant Georgina. C'est une autre des raisons pour lesquelles tout est parti à vau-l'eau. Monty 'tait aussi charpentier, homme à tout faire et vigile. Avant son arriv'e, il y avait des problûmes avec les braconniers et d'autres gens qui s'introduisaient dans les cottages, mais il leur a fait peur à tous. Quand il n'tait pas occupé à surveiller le parc, il r'parait le toit, et tout ce qui avait besoin de l'rtre. C'est pourquoi Georgina a pu tenir aussi longtemps sans engager d'ouvriers. Je sais qu'elle a d'pensé beaucoup d'argent pour remettre la propri'té en 'tat quand son père la lui a l'gu'e, mais il n'y a pas eu besoin de nouveaux travaux avant la fin des années trente.

-J'ai cru comprendre qu'à ce moment-là, elle avait des ennuis financiers, insista Nora.

Des pas r'sonnèrent sur les marches m'talliques.

-Margaret et Lily viennent pr'parer le dîner. On ferait mieux de monter au premier.

De lourds souliers marron à lacets, que surmontaient des chevilles gonflées, apparurent dans l'escalier, suivis par une longue robe en coton bleu marine boutonnée sur le devant, un bras 'pais, puis un visage s'rieux, large de joues et de front, et des cheveux gris maintenus par un foulard lui aussi bleu marine, 'troitement noué. Margaret Nolan atteignit le bas des degrés et s'immobilisa, la main sur la rampe, observant les trois personnes présentes avec une curiosité marquée d'une légère irritation. Pardessus son 'paule, Lily Melville sourit à Dart.

-Nos invités d'honneur s'intéressent à la cuisine, Marian?

-L'un d'eux 'tait trûs nettement intéressé par un en-cas.

Margaret inspecta ledit invité d'honneur d'un regard ferme.

-A voir MrDesmond, je pense que cela n'affectera pas ses performances durant le dîner. (Elle s'approcha, la respiration sifflante.) Margaret Nolan. (Elle tendit une main large et ferme à Dart.) C'est

moi qui dirige cette maison de fous. Nous sommes ravies de votre compagnie, MrDesmond, quoique j'avoue n'avoir jamais lu vos oeuvres. Marian me dit qu'elles sont passionnantes.

-On fait ce qu'on peut, on ne peut pas faire plus, ironisa le faux poète.

Margaret se tourna vers Nora comme si elle avait choisi d'ignorer cette remarque. Elle lui donna une poignée de main sèche et rapide.

-Mrs Desmond. Bienvenue à Shorelands. La Poivrière vous convient?

-C'est très bien.

-Je suis ravie de l'entendre. Cela dit, si nous voulons être dans les temps, il faut que nous nous y mettions. J'espère que vous nous excuserez.

Certainement, acquiesça Nora. Là, juste devant elle, haute d'un mètre soixante, pesant quatre-vingts kilos, affectée d'un essoufflement chronique, exsudant l'esprit de décision, le bon sens et la force de caractère, se trouvait la réponse qu'elle cherchait. Cette femme-là comprendrait la situation et trouverait le moyen de résoudre le problème en trois secondes chrono. Il lui faudrait deux fois moins d'explications qu'à Frank Neary et dix fois moins qu'à Marian Cullinan. Mais comment la prendre à part? Après le dîner, Nora se proposerait pour rapporter les assiettes à la cuisine-quelque chose, n'importe quoi-afin de se retrouver seule avec Margaret Nolan et lui murmurer: « C'est Dick Dart. Appelez la police. »

-Très bien, en ce cas... (Margaret eut un sourire aussi rapide que sa poignée de main.) Lily ?

L'interpellée trotta jusqu'à deux tabliers blancs pendus à une patère, de l'autre côté du téléphone mural. Elle les décrocha, fit volte-face, et s'arrêta devant la chaise.

-Est-ce que ce n'est pas votre sac, Mrs Desmond ?

-Oh, si, excusez-moi.

Nora fit un pas dans sa direction, mais Margaret lui posa la main sur le bras pour la retenir.

-Apportez-le-lui, Lily.

La vieille femme souleva le sac.

-Qu'est-ce que vous avez, là-dedans ? Un coup de poing américain ?

-Je ne me s'pare jamais de ma collection d'armes, déclara Nora.

-Nous devrions monter et les laisser à leurs miracles, intervint Marian.

-Où est ce fichu couteau à découper ? s'enquit Margaret. Il n'est quand même pas parti tout seul.

-Je suis très curieux, avoua Dart. Qu'allez-vous donc nous préparer, charmantes dames ?

Levant les yeux vers lui telle une institutrice confrontée à un élève impertinent, elle se détourna du râtelier et enfilâ son tablier.

-Nous allons réaliser un des repas favoris d'Ezra Pound.

-Georgina aimait beaucoup Ezra, n'est-ce pas ?

-Oui, en effet.

-La politique réaliste, approuva le faux poète. Pas le charabia sur l'égalité dont nous abreuvons nos gouvernants pendant qu'ils piquent dans la caisse. Je suis de leur côté. Il faut appeler une botte ferrée une botte ferrée, n'est-ce pas ? (Lily et Margaret le fixaient avec stupeur. Il leva une main.) Pas de panique. Ce qui convenait à Ez me convient aussi.

Souriant aux deux femmes figées derrière le bil-lot, il entraîna Nora vers l'escalier.

Marian claqua la porte.

-Vous ne comprenez pas que je pourrais perdre mon emploi, Norman ?

-Promesse solennelle, la rassura Dart. Avant qu'on ait fini le dessert, elles me supplieront de revenir.

-Mais vous avez pratiquement traité Georgina Weatherall de nazie !

-Est-ce que la vieille n'était pas un peu fasciné par la majesté du Reich ? Ça ne fait pas d'elle un monstre.

Marian secoua la tête et vérifia que nul n'entendait leur conversation.

-Vous ne pouvez pas dire ce genre de choses devant Margaret, Norman.

-Essayez de l'en empêcher, soupira Nora.

-Je comprends, acquiesça Dart. Servante divine des divins beaux-arts. Aristocrate naturelle. Le problème, c'est que je ne supporte pas ce genre de femme.

Marian se calma assez pour admettre:

-Nous n'aimons guère le reconnaître, mais je suis sûre que Georgina Weatherall pouvait être assez difficile.

-Pas elle: madame la directrice. Ces femmes-là pourraient aussi bien se laisser pousser la barbe et fumer le cigare. Je vous promets néanmoins une soirée extraordinairement distrayante. (Il lui posa un doigt sous le menton.) J'ai envie que vous vous amusiez. A condition, bien sûr, que vous passiez boire ce dernier verre.

-Ah, cet homme, soupira Marian. On ne peut pas rester fâché contre lui.

Des portraits bordaient le large escalier.

-Celui-là était dans la chambre de Georgina.

Marian désignait une huile représentant un homme âgé, en costume trois-pièces, assis dans un fauteuil en cuir. Il avait une sèche physionomie de fanatique, dominée par un gros nez et un menton proéminent.

-George Weatherall.

-Mon cœur appartient à Papa, chantait Mari-lyn.

Marian sourit à Dart du haut de l'escalier, puis guida les faux poux le long d'un couloir plus sombre et plus étroit que celui du rez-de-chaussée. Malgré les jaquettes de livres encadrées et les photographies du Manoir à différents stades de sa restauration, le premier étage était plus utilitaire. Ils avaient quitté l'aspect public de Shorelands pour pénétrer dans son intimité.

-Pourquoi ne visite-t-on pas sa chambre? demanda Nora.

-Attendez de la voir. Ce n'est pas le souvenir que les visiteurs veulent emporter.

-Je croyais que vous recherchiez la v'rité historique.

-La v'rité toute nue est trop brutale pour le public. De toute façon, plus je travaille ici, plus je me demande si la v'rité historique n'est pas un mythe. Et je ne peux pas dire que ce soit très utile quand on s'adresse à un peintre qui veut savoir la nuance exacte de pourpre à mettre sur les murs.

-D'après Lily, vous avez trouvé une grande quantité de la peinture originale, s'annonça Nora.

-On avait bien la peinture originale, mais il nous en aurait fallu deux fois plus, et elle s'était solidifiée. Un vrai cauchemar. On a fini par m'ôter tout ce qu'on a pu sauver avec de la peinture neuve.

-Comment saviez-vous quelle teinte employer ?

-Grâce à la chambre de Georgina.

-En fait, la Maison de Miel a été décorée à la manière du Manoir?

-Personne ne sait vraiment à quoi ressemblait l'intérieur des cottages. (Marian désigna les portes qui ouvraient dans le couloir.) Les deux pièces de gauche sont la chambre et le bureau de Margaret, et elle ne voudrait pas que nous y entrions. Autrefois, Georgina Weatherall réservait tout cet étage à son usage personnel. Emma Brotherhood, la sœur d'Agnes, sa femme de chambre personnelle, occupait cette première pièce. La seconde servait de garde-robe et de dressing, et elle communique avec la salle de bains-la troisième porte, juste en face de la chambre de Georgina. À côté se trouvait le petit boudoir où cette dernière faisait son courrier et composait ses menus. À présent, c'est là que nous entreposons les dons que nous ne pouvons pas utiliser. (La jeune femme sourit à Dart.) Derrière cette porte-là, de l'autre côté de l'escalier, il y a celui qui monte au deuxième. J'occupe les deux pièces juste en haut des marches, Lily les deux d'en bas. La secrétaire de Margaret, qui est en vacances cette semaine, a la chambre voisine de celle de Lily. Tout le reste de l'étage est vide. Cette salle-là, sur la droite, dont nous nous servons pour nos réunions, c'était celle où Georgina recevait ses invités de marque. (Elle ouvrit la porte d'une petite pièce dominée par une longue table.) C'était là qu'elle se plaignait, qu'elle bavardait, et qu'on lui remettait des recommandations pour de jeunes écrivains. Là aussi que Lily ou Agnes lui communiquaient tout ce qu'elle devait savoir.

-KGB, remarqua Dart. Oreilles aux trous de serrures.

-Il y a eu une voleuse, ici, une fois, vous savez.

-Vous m'y tonnez, mentit Nora.

-Une jeune femme s'est enfuie avec un dessin de valeur, juste avant qu'on la mette à la porte. Vous vous imaginez ? Il valait une fortune. C'était un Rembrandt, ou un Rubens, je ne sais plus.

-Ni l'un ni l'autre, corrigea Nora. C'était une oeuvre d'un artiste appelé Redon.

-Un nom commençant par un R, en tout cas, admit Marian. La chambre de Georgina est juste à côté. Durant les deux dernières années de sa vie, elle ne l'a pratiquement pas quittée. On y fait le ménage deux fois par semaine, mais nous-mêmes, nous n'y entrons jamais. Personnellement, je la trouve un peu lugubre.

Elle les fit pénétrer dans une obscurité où de vagues éclats lumineux, jetés par du verre ou du métal, ainsi qu'une sensation de présences invisibles, suggéraient un spectaculaire capharnaüm.

-Georgina n'ouvrirait jamais ses rideaux, si bien que nous les laissons fermés. J'ai toujours un peu de mal à trouver la lumière, parce que l'interrupteur est derrière le... Ah, voilà !

La pièce leur apparut par couches successives. Une profusion d'élégant de soieries, de tapisseries passées, de tapis orientaux usés et de guirlandes de dentelle pendaient du lit à baldaquin, sur le dossier des fauteuils, ou aux murs trop chargés, s'enroulant autour d'une myriade de pendules ouvragées, de miroirs, de dessins encadrés et de photographies d'une femme dont les traits, rappelle de ceux de son père, étaient adoucis par un maquillage gênant et la masse informe de cheveux bruns qui les entourait. Un bureau victorien, impressionnant de laideur, était enfoui sous un monceau de papiers, d'animaux en porcelaine et d'encrènes en verre. Un gramophone muni d'un pavillon en cloche reposait sur une table en or moulé. D'autres tables basses, drapées de dentelle, soutenaient des piles de livres, des brosses à cheveux en argent et bien d'autres choses encore.

La pièce rappelait la Maison de Miel, en plus chaotique. Une seconde plus tard, Nora réalisait que c'était l'inverse: la Maison de Miel était une version plus présentable de la chambre. Comme ses yeux s'habituèrent au désordre, elle se rendit véritablement compte de l'état dans lequel cette dernière se trouvait. D'anciennes taches d'humidité

avaient changé le pourpre en un rose d'lav. Les tissus étendus sur les meubles étaient déchirés, décolorés, et le baldaquin n'était plus que dentelle en lambeaux. D'autres taches marquaient le plafond blanc. Près du lit, devant un anachronique coffre-fort en métal, muni d'un cadran et bouton, on apercevait des fils bruns et travers les motifs du tapis.

-Je ferais mieux d'aller voir si Agnes peut recevoir du monde, déclara Marian en disparaissant.

C'était là l'authentique Shorelands, la seule pièce du domaine où la véritable histoire apparaissait encore. Dissimulée au centre du Manoir, elle abritait un secret honteux, mais trop important pour être effacé. Georgina Weatherall, dont les plus grandes qualités avaient été la richesse, la vanité et l'illusion, s'était levée jour après jour pour s'admirer dans ses miroirs, se brosser les cheveux sans jamais parvenir à les coiffer correctement, et appliquer des couches de fard sur son visage, jusqu'à ce que la glace lui assurât qu'elle possédait la prestance d'une reine de conte de fées. Si elle remarquait un défaut, elle le submergeait de fond de teint et de maquillage, tout comme elle enfouissait les taches de ses murs et les déchirures de ses dentelles sous des épaisseurs de tissu.

Monty Chandler n'avait jamais pénétré dans cette pièce pour y réparer les dégâts des eaux. Seules y étaient admises la maîtresse des lieux et sa femme de chambre. La domestique avait adoré Georgina, laquelle avait tellement besoin d'amour qu'elle croyait en voir chez des gens qui la tournaient en dérision. Cette monolithique tyrannie était ce qu'on désignait sous le nom de « conception romantique d'elle-même ».

On pouvait presque respecter Georgina Weatherall. C'était une femme imbue de sa personne, et si Nora l'avait croisée dans une réception, elle se fût enfuie de la zone d'pourvue d'air que créent toujours autour d'eux ce genre d'individus. Pourtant, l'hôtesse de Shorelands avait travaillé héroïquement au service de ses illusions. En elle, et peut-être pour la première fois, Lincoln Chancel avait rencontré son égale.

-Merveille des merveilles, annonça Marian en ouvrant la porte. Si vous le désirez, vous pouvez dire un mot à Agnes.

-Je sais qu'elle est vraiment malade, mais l'inactivité la rend capricieuse, et quand Agnes est capricieuse, elle en fait un peu trop. Je ne peux pas vous promettre plus de deux minutes. (Marian marqua

une pause.) Ce sera sans doute suffisant, de toute façon.

Une voix irritée s'éleva de l'autre côté de la porte.

-Vous parlez de moi ?

-Et si vous nous laissiez seuls avec elle? sug-g'ra Nora. Je sais que vous avez du travail.

-Je ne devrais pas. (La jeune femme regarda des deux côtés du couloir.) Vous risquez d'avoir besoin d'aide pour vous échapper.

-On s'en sortira.

-Peut-être juste pour une fois. Margaret ne...

Elle se mordit la lèvre inférieure.

Margaret ne veut pas qu'Agnes reste seule avec des inconnus ?

-On n'aura pas besoin de le dire à Margaret.

-Très bien. Si je termine mon travail, je pourrai venir boire ce verre avec vous. (Elle frappa et ouvrit la porte.) Les voilà, Agnes. Je reviendrai plus tard.

-Apportez-moi des magazines. Vous savez ce que j'aime.

Marian s'écarta, et Nora et Dart s'encadrèrent dans la porte.

La vieille femme alitée n'était guère plus paisse qu'une allumette. Sa chevelure raide, teinte en noir, s'éparpillait par le milieu, retombait de chaque côté de son visage creusé, évoquant une perruque de poupée. Ses yeux étaient brillants, alertes et soupçonneux. Elle avait inséré un doigt aussi fin qu'une brindille dans le livre qu'elle tenait, comme pour examiner ses visiteurs avant de décider du temps qu'elle devait accorder.

Marian les présenta et s'écroula.

-Entrez. Fermez la porte. (Le faux couple s'approcha du lit.) Je suis étonné qu'elle soit partie. A la manière dont elles me traitent toutes, on croirait que je suis un chien enragé. (Elle examina Dart.) Alors, vous êtes le type qui se prétend poète, Nor-man Desmond?

-Et vous, vous êtes le monument historique, Agnes Brotherhood.

Elle lui fit subir un examen attentif.

-Vous n'avez pas tellement l'air d'un poète.

-De quoi ai-je l'air, alors?

-D'un avocat qui passe beaucoup de temps dans les bars. Votre nom devrait me dire quelque chose ?

-Je n'irais pas jusque-là, concède Dart, amusé.

-Ne faites pas semblant d'être modeste. Il n'y a pas une once de modestie en vous. (Agnes se tourna vers Nora.) Je me trompe?

-Nullement.

-Marian ne perdrait pas son temps avec vous si vous n'étiez un anonyme. Vous avez publié beaucoup de livres?

-Hélas, non.

-Qui est votre éditeur?

-Chancel House.

Agnes Brotherhood agita la main devant son visage comme pour chasser une mauvaise odeur.

-Vous en changeriez vite si vous aviez eu le malheur de rencontrer le fondateur de la boîte.

-Homme hors du commun, approuva Dart. Vilenie personnifiée.

-Autant que vous restiez un moment. Approchez les chaises du lit.

Elle désigna deux chaises pliantes posées contre le mur, et glissa un marque-page dans son livre: l'édition Modern Library de Thoreau.

Agnes remarqua l'intérêt qu'y portait Nora.

-Je relis Walden une fois par an. Vous aimez Walden, MrDesmond?

Dart releva le menton et répondit:

-« Quand j'ai écrit les pages qui suivent, ou du moins la plupart d'entre elles, je vivais seul dans la forêt, à deux kilomètres du premier voisin, dans une maison que j'avais bâtie moi-même », et ainsi de

suite. Est-ce que ꝑa rꝑond ꝛ votre question ?

-Voyons la fin de la phrase.

-«... sur la berge du lac Walden, ꝛ Concord, Massachusetts, et je gagnais ma vie par le seul labeur de mes mains. »

-Je crois que ce n'est pas tout ꝛ fait ꝑa, mais c'est joli tout de mꝑme. Alors, de quoi voulez-vous que je vous parle? De la grande hꝑtesse et des nobles invit's ? Des petits d'jeuners de D.H. Lawrence ? Ce genre de trucs ?

Dart jeta un coup d'oeil ꝛ Nora.

-Vous ne rꝑriez pas autant la grande hꝑtesse que Lily Melville, n'est-ce pas? s'enquit-elle.

-Je la connaissais trop bien, rꝑliqua sꝑchement Agnes. J'avais un travail et je le faisais. Lily, elle, avait une cause, l'adoration de Georgina Weatherall. Il m'arrivait de me moquer d'elle, et elle avait horreur de ꝑa.

-Vous vous moquiez de Georgina?

-De Lily. Personne ne se moquait de Georgina. Elle avait ses qualit's, mais le sens de l'humour n'en faisait pas partie. Si on voulait s'amuser ꝛ ses d'pens, il fallait le faire derriꝑre son dos, et il y en a beaucoup qui ne s'en privaient pas, mais ce n'est pas le genre de choses qu'on vous rꝑtera aujourd'hui. Vous avez suivi la visite guid'e de Lily? (Nora rꝑondit que oui.) Avec elle, on a droit ꝛ une vꝑritable exploration du sanctuaire. Quand la maꝑtresse est tomb'e malade et qu'elle a perdu la boule, c'est Lily qui est devenue l'experte ꝓ Shorelands devant tous ces groupes. (Agnes ꝑlata de rire.) Il est nettement plus rigolo de rencontrer des gens sans que la Grꝑle soit lꝛ pour ꝑcouter. Elle ne manquait jamais d'interroger les touristes que je guidais pour savoir si je n'avais rien dit de gꝑnant. Ah ! Comme si je ne connaissais pas mon travail. J'en sais plus qu'elles, c'est ꝑa qui les ennuie. Je sais des choses qu'elles ignorent.

-C'est pour ꝑa qu'elles vous gardent, remarqua Dart.

Agnes le consid'ra avec irritation.

-J'ai consacr' ma vie ꝛ Shorelands. ♦a, au moins, elles le savent. (Elle d'signa un pichet et un verre pos's sur l'appui de la fenꝑtre.) Vous pourriez m'apporter un verre d'eau? Je n'arrꝑte pas de leur dire

qu'il me faut une table roulante, comme dans les hôpitaux, mais vous croyez qu'elles m'écouteront ? Et ça fait des jours !

-Est-ce que je peux vous demander ce qui ne va pas ? s'enquit Dart. Vous êtes malade ?

-Ma maladie s'appelle la vieillesse. Plus quelques autres dérangements.

Il jeta un coup d'œil au fond du pichet.

-Vide.

-Allez donc le remplir à la salle de bains, s'il vous plaît.

-C'est que... comment ça Dart d'une voix traînante. Puis-je faire ça, chérie ? Oserai-je vous laisser seules ? Je ne voudrais pas rater quelque chose.

-Je te raconterai, assura Nora.

Il agita le doigt vers elle en guise d'avertissement, puis sortit avec le pichet. Agnes fixait sa compagne de ses yeux brillants, encore soupçonneux. Quand les pas de Dart eurent traversé le couloir, Nora se pencha vers elle.

-Vous avez un téléphone ?

La vieille femme secoua la tête.

-Vous avez déjà entendu parler d'un nommé Dick Dart ?

Agnes fit le nouveau signe que non. De l'autre côté du couloir, de l'eau coulait dans un récipient.

-Est-ce que vous avez accès à un téléphone ?

-Il y en a trois ou quatre dans le bureau de la directrice.

-Dès que nous serons partis, allez-y, et appelez la police. (L'eau cessa de couler.) Dites que Dick Dart est à Shorelands. C'est extrêmement important, Agnes, c'est une question de vie ou de mort. (Des pas quittèrent la salle de bains.) Je vous en prie.

Dart entra dans la pièce comme un ouragan. Un peu d'eau s'échappa du pichet.

-Rempli à ras bord. De quoi avez-vous parlé, mes chéries ?

-De ma santé, dit Agnès. Présente et future.

Elle tourna vers lui un regard perplexe, visiblement alarmé.

-Quels sont vos problèmes de santé, chère amie? (Il lui versa de l'eau.) La déshydratation? (Comme elle tendait la main vers le verre, il le lui retira, éclata de rire, puis lui permit de le prendre.) Petite plaisanterie.

-L'arythmie. C'est moins grave que le nom ne pourrait le faire croire. (Elle but deux gorgées et lui rendit le verre.) Posez-le par terre, près de mon lit. Je serai sur pied d'ici un jour ou deux. Je suis encore capable de guider un groupe aussi bien que Lily Melville.

-Bien sûr, nettement mieux que cette vieille idiote, approuva Dart. (Il s'assit, croisa les jambes et tapota Nora dans le dos.) Je t'ai manqué, mon amour ?

-Horriblement, affirma-t-elle.

Agnès le fixait comme si elle avait tenté de mémoriser ses traits.

-Comment s'appellent vos livres, MrDesmond ?

Il regarda le plafond en souriant.

- Le premier s'intitule En comptant les cadavres. Le second Impressions chirurgicales.

Les mains de la vieille femme frémirent.

-Qu'est-ce qui vous intéresse, MrsDesmond? Vous n'êtes pas venus pour m'entendre me plaindre.

-L'été 1938 ? (Agnès se figea.) Tout ce qui s'est passé cet été-là, mais particulièrement une poétresse: Katherine Mannheim.

La vieille femme la contemplait avec encore plus d'attention qu'elle n'en avait accordé à Dart. Nora était incapable de dire ce qu'elle pensait ou ressentait.

-Je m'intéresse aussi aux innovations qui ont été effectuées l'année suivante.

-Qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous voulez?

La voix d'Agnes tremblait.

-Tout cela, n'est pas personnel.

-Qu'est-ce que c'est que cette histoire? demanda-t-elle en regardant tour à tour ses deux visiteurs.

-Histoire, l'archaïsme Dart. Illumination du passé. Ce qu'est censé représenter la Maison de Miel. (Il sourit.) Honnêtement, est-ce que ça a jamais ressemblé à la boutique d'antiquités qu'on a visitée aujourd'hui ?

La vieille femme demeura silencieuse un instant.

-J'ai visité les cottages chaque jour de ma vie, et le seul qui ait jamais été vraiment encombré, c'est Raiponce, à l'époque de Mr Lincoln Chancel, et c'est lui qui avait tout apporté. Si nos chambres d'hôtes avaient ressemblé à ça, une bonne partie de ces nobles individus se seraient enfuis avec tout ce qu'ils auraient pu fourrer dans leurs valises. Les responsables du trust s'en moquent, dès l'instant que c'est joli. (Elle se tourna vers Nora.) Dans l'ensemble, cet endroit a toujours été plaisant et correct, je ne dirai pas le contraire. Et soyez sûrs que je ne répéterai pas ce que je pense à un policier.

-Qui a parlé de policiers ? s'enquit Dart.

-Personne, dit Nora, qui tentait de communiquer en silence avec Agnes, mais ne lisait dans ses yeux que l'anxiété.

-Je ne comprends pas ce qui se passe, se lamenta la malade.

La visiteuse se pencha en avant.

-Tout ce dont je veux vous parler, c'est de cet état-là, d'accord ? (La panique guettait la vieille femme.) Ensuite, vous ferez ce que vous jugerez bon, tout ce que vous voudrez. (Elle attendit l'espace d'un battement de cœur; Dart se tourna vers elle.) Vous pourrez appeler Margaret. Appeler qui vous voudrez. Vous comprenez ?

Les yeux noirs semblèrent perdre un peu de leur désorientation.

-Oui, mais je ne sais pas quoi dire.

Nora se rappela sa conversation avec Helen Day.

-Je sais que c'est difficile. Laissez-moi vous exposer ce que je crois. Je crois que vous ne voulez pas être déloyale, mais qu'en même temps

vous d'tenez un secret. Ce n'est pas très joli, et des gens tels que Marian Cullinan et Margaret Nolan ne voudraient pas que ça se répande. Mais elles ne sont même pas au courant, n'est-ce pas?

-Elles sont arrivées trop tard, confirma Agnes, qui la consid rait avec un mélange d'étonnement et de suspicion.

-Lily en sait une partie, mais pas autant que vous, c'est ça ? (La malade acquiesça.) Et voilà qu'arrivent deux personnes que vous n'avez encore jamais vues. Je pense que vous avez envie de vous libérer de cette histoire, mais que vous ne voyez pas bien pourquoi vous devriez nous en parler à nous. Je r agirais de la même manière. Mais je m'intéresse à ce qui est arrivé cette année-là, et je suis pratiquement la seule. Je ne suis ni flic ni journaliste, et je ne compte pas écrire de livre sur le sujet. (Agnes lança   Dart un regard br lant.) Lui, il se moque complète-ment du sort de Katherine Mannheim.

Pour montrer l'indifférence que lui inspirait la disparition des poétesses, l'intéressé feignit un bâillement.

-Je suis peut-être la seule personne que vous rencontrerez jamais à prendre cette histoire assez à coeur pour en parler à des gens qui ont connu Bill Tidy et Creeley Monk.

-Les pauvres, soupira Agnes. Mr Tidy était un brave homme, d'une grande honnêteté, et j'aimais bien aussi Mr Monk, parce qu'il me faisait rire comme personne. Je m'en fiche que  ait été un...

-Un p d ? suggéra Dart. Une tapette? Une tante ?

Elle lui lança un regard méprisant.

- Il y a de nombreuses manières d'être quelqu'un de bien. (Elle se retourna vers son interlocutrice.) Ces deux-là ne savaient rien du tout. Ils étaient là, point final. Même s'ils avaient entendu quelque chose, ils n'y auraient pas prêté attention.

Nora se rappela une des choses que lui avait dites Everett Tidy.

-Le soir de la disparition de Katherine Mannheim, Bill Tidy a cru entendre des braconniers.

Agnes secoua la tête.

-Il n'y avait pas un braconnier, à cent kilo-mètres à la ronde, qui se

serait risqué   Shorelands, pas à cette époque-là. Monty Chandler en avait cri-blé un de chevrotines et pris un autre dans un piège à loup. Il l'avait laissé jeûner pendant deux jours. Ensuite, on n'a plus jamais vu de braconnier.

-C'était donc autre chose.

La vieille femme resserra sa robe de chambre autour de sa gorge.

-Il faut croire.

Nora poursuivit, presque contre sa volonté.

-J'ai quelques idées. Je pourrais vous les dévoiler, et vous me diriez si je me trompe?

Agnes plissa les yeux, puis hocha la tête.

-Je pourrais faire ça. (Elle prit une profonde inspiration, puis la relâcha.) Après tout ce temps... Cette fille avait une soeur cadette. Il y avait sa photo sur le bureau. Elle est venue ici. C'était une charmante jeune femme. Si elle vit encore, elle mérite de savoir la vérité.

Elle lança un regard vacillant, presque effrayé,   Nora, qui tentait d'avoir l'air de savoir où elle voulait en venir.

-Je ne crois pas que Katherine Mannheim se soit enfuie de Shorelands. Je crois qu'elle est morte. Je me trompe ?

- Non. La lèvre supérieure de la malade se mit à trembler.

-Et je crois qu'Hugo Driver a eu quelque chose à voir avec sa mort. Je me trompe ?

-Qu'est-ce que vous voulez dire?

-Elle a trouvé Driver dans la Maison de Pain d'épice, en train de fouiller dans ses papiers ? Ils se sont battus ?

-Non ! C'est complètement faux.

Cette fois, c'était le menton de la vieille femme qui tremblait. Nora sentit s vaporer son imitation d'autorité confiante. Sa principale théorie venait d'être réduite à néant.

-Elle est morte, cette nuit-là, reprit-elle pourtant. Il a bien fallu cacher son cadavre. (Une larme coula de l'oeil droit d'Agnes.) Elle est

enterrée quelque part dans la propriété ? (Un hochement de tête.) Vous savez où ?

-Non, et j'en suis heureuse. J'ai mes visites guidées. Je ne pourrais pas aller à l'endroit où ils l'ont mise.

-Hugo Driver et Lincoln Chancel ?

-Ces deux-là ne faisaient rien l'un sans l'autre.

-Et c'est pour ça que vous détestez encore Chancel ?

Agnes secoua la tête avec une véhémence surprenante.

-Je l'ai détesté dès le début. Ce type-là croyait avoir le droit de tripoter les domestiques. Il croyait pouvoir faire tout ce qu'il voulait, et réparer les dégâts avec du fric.

-Il vous en a offert ?

-Je lui ai dit qu'il n'avait pas choisi la bonne cible pour ses saloperies. Il s'est moqué de moi, mais après, il a gardé ses mains pour lui.

Aussi intéressante que fût cette digression, Nora voulait en revenir au sujet principal. Elle tenta une nouvelle approche.

-Georgina savait que Katherine Mannheim n'avait pas disparu, n'est-ce pas ? Quand elle a emmené tout le monde à la Maison de Pain d'épice, après le dîner du lendemain, elle savait déjà que son invitée était morte ?

-Elle m'ennuie de le reconnaître, mais c'est exact.

-Elle savait avant même d'essayer de l'ouvrir que la porte n'était pas fermée à clef.

-Je n'y étais pas, dit Agnes sur un ton misérable. Mais oui, elle le savait.

-Et vous, comment le saviez-vous ? Vous faisiez le ménage dans la Maison de Pain d'épice ?

La vieille femme acquiesça.

-Quand j'y suis allée, ce matin-là, la porte n'était pas fermée, et il n'y avait personne. Je me suis dit que Miss Mannheim était allée se

promener dans les jardins. A midi, j'ai posé son panier-repas devant sa porte, parce que c'était comme ça qu'on faisait, mais il y était encore le lendemain matin.

-Vous ne saviez pas qu'elle ne reviendrait Jamais.

-Comment l'aurais-je su? La maîtresse m'a dit qu'elle s'était enfuie. Qu'elle avait « fait le mur ». Ça m'a tout de même paru bizarre. Surtout après... après ce qui était arrivé.

Une étincelle de compréhension jaillit en Nora. La raison pour laquelle Georgina Weatherall avait su que son indésirable invitée était partie avant d'entrer dans la Maison de Pain d'épice se trouvait juste devant elle, et se précisait un peu plus à chaque seconde.

-Est-ce que vous lui avez dit quelque chose, Agnes ? Est-ce que vous avez vu quelque chose qui vous a choquée, et est-ce que vous lui en avez parlé ?

-Je n'aurais jamais dû faire ça.

La vieille femme demeura un instant très digne, puis une nouvelle flèche d'émotion la traversa, et elle se mit à pleurer.

Dart, parfaitement à l'aise, tordit les lèvres en un sourire.

Nora tenta de deviner ce qu'avait vu Agnes, et se rappela que Creeley Monk avait surpris Driver et Lincoln Chancel dans le parc, pendant la nuit.

-Dites-moi si je me trompe. Vous faisiez des promenades nocturnes ? (La malade lui lança un regard apeuré et acquiesça.) La nuit où Katherine Mannheim est morte, vous êtes sortie. Vous avez remonté le chemin qui mène à la Maison de Pain d'épice. (Agnes leva la tête, lui jeta un autre coup d'oeil effrayé.) Ils transportaient le cadavre ? C'est ça que vous avez vu ?

-Non! Non! (Elle se couvrit les yeux de ses mains.) Sinon, vous comprenez bien que j'aurais compris tout de suite. J'ai vu... il faut que ce soit vous qui me le disiez.

-Lincoln Chancel, devina Nora. (Une bonne partie de ce qui n'avait pas encore été dit se mit en place.) Vous avez vu Lincoln Chancel quitter la Maison de Pain d'épice. Mon Dieu: il l'a tué !

Dick Dart retira les mains de sa nuque et se pencha en avant, le

visage animé par une joie malfaisante.

-Il retournait chercher Driver dans Raiponce, continua celle qui jouait son épouse. C'est bien ça, n'est-ce pas? Vous l'avez vu dans la forêt, mais vous ne saviez pas ce qu'il y faisait.

Agnes se forçait à prendre une profonde inspiration.

-Il courait! Je l'ai entendu, mais je ne savais pas que c'était lui. J'ai cru à un animal. Je me trouvais près du gros rocher, au bord du chemin. A l'époque, il y avait des ours, dans les bois. On en voit encore, de temps en temps. Je me suis caché derrière le rocher et le bruit s'est rapproché. Ensuite j'ai entendu un juron, et j'ai reconnu la voix de Mr Chancel. J'ai jeté un coup d'oeil. Et le voilà qui surgit du chemin, et qui court comme un dindon en direction de Raiponce. Il est passé sur le pont: boum! boum! boum! J'avais une peur de tous les diables. J'aurais préféré un ours ! J'aurais dû...

Elle releva les genoux et enfouit son visage dans les couvertures. Nora s'assit sur le lit et la prit dans ses bras.

-Ah, la solidarité féminine, railla Dart.

-Vous pensez que vous auriez dû aller au cottage, compléta Nora. (La vieille femme soupira.) Mais vous avez eu peur. Et vous avez eu raison. Ils auraient pu vous surprendre.

-Je sais ! (Agnes se laissa aller contre sa compagne et prit une nouvelle longue inspiration.) Je suis retournée vers le Manoir, et puis je me suis dit qu'il fallait quand même que j'aille voir si Miss Mannheim allait bien, mais j'ai entendu Mr Chancel et Mr Driver arriver de Raiponce, alors je suis retournée derrière mon rocher. Ils ont traversé le pont, boum ! boum ! boum ! et puis ils ont pris le chemin de la Maison de Pain d'Épice. (Elle s'écarta et s'essuya le visage avec l'aide d'un drap.) Vous pouvez vous rasseoir.

-Vous êtes sûre?

Elle refusa une nouvelle réprimande. Quand Nora reprit sa place, elle se laissa tomber sur son oreiller.

-J'ai couru jusqu'au Manoir, je suis montée, et j'ai trouvé la maîtresse dans le couloir. Qu'est-ce qu'il se passe, Agnes? qu'elle me demande. Pourquoi courez-vous ainsi en plein milieu de la nuit? J'exige une explication. Alors, je lui explique. Agnes Brotherhood, elle me répond, vous allez me laisser régler ça. Elle a mis son grand

chapeau rouge, et elle est sortie. Elle l'adorait, ce chapeau, mais c'était le truc le plus ridicule que j'aie jamais vu.

Elle leva les yeux au ciel.

-Vous avez attendu qu'elle revienne ? demanda Nora.

-J'ai attendu et attendu. Au bout d'un bon moment, elle est venue dans ma chambre, et elle m'a dit: Agnes, Miss Mannheim est une de ces filles qui ont besoin de compagnie masculine quand elles se sentent tristes. Mr Chancel a choisi de se mettre à l'abri du scandale. Il faut oublier toute cette affaire, qu'elle m'a dit.

-Et vous avez essayé?

La vieille femme hocha la tête d'un air malheureux.

-J'ai demandé si Miss Mannheim avait un problème, et elle m'a répondu: ces filles-là n'ont jamais de problème. (Dart eut un grognement approbateur. Agnes lui lança un regard furieux.) Je ne dis pas qu'il n'y en a pas, des comme ça, mais Miss Mannheim était quelqu'un de bien.

-Le lendemain, vous avez dû croire qu'elle s'était enfuie.

-J'ai cru qu'elle était partie. Il y a une grande différence entre partir et s'enfuir. Miss Mannheim ne se serait enfuie devant rien.

Elle resserra à nouveau sa robe de chambre, et lança à Nora un regard de défi mêlé de frustration. Elle avait raconté son histoire, mais il y avait un grand vide au centre du récit.

Un coup à la porte coupa ce qu'elle eût pu ajouter. Marian Cullinan passa la tête dans la pièce.

-Vous ne devez pas vous ennuyer pour rester aussi longtemps.

-Meilleur moment de la visite, confirma Dart. Fantastiques anecdotes du bon vieux temps.

-Merveilleux !

Elle s'approcha du lit. Nora regarda Agnes pour savoir si elle se rappelait ce qu'elle était censée faire, et la vieille femme hocha imperceptiblement la tête. Marian s'avança entre elles.

-Vous connaissez les règles, Agnes. Je parie que votre tension bat

tous les records.

-Je veux dire quelque chose à Mrs Desmond.

-Une toute petite chose, et ensuite, il faudra que j'emmène ces charmantes personnes.

La malade tendit la main vers celle de Nora.

-Il faut que vous entendiez le reste.

Marian éclata de rire.

-Vous voulez lui raconter votre vie? Je suis sûre que Mrs Desmond reviendra vous voir.

-Ce soir, dit Agnes en serrant la main de Nora.

-C'est impossible, objecta la jeune femme avec impatience. Il faut penser à votre santé.

-Vous n'êtes pas mon médecin.

-Eh bien, sur ces bonnes paroles... (Marian sourit à Nora.) Nous y allons?

Elle fit sortir les visiteurs, avec un coup d'oeil complice à Dart et un sourire peiné à l'adresse de sa prétendue épouse.

-J'espère que ça n'a pas été trop dur.

-Vous plaisantez, s'exclama le faux poète. C'était mieux que Psychose.

Marian secoua la tête et se dirigea vers l'escalier.

-Je ne sais pas comment lui apprendre qu'elle ne pourra plus assurer de visites guidées. Je veux dire: vous l'avez vue ? Personne n'aurait envie de la suivre à travers toute la propriété.

Derrière eux, une porte s'ouvrit en cliquetant.

-Quoi, encore ? soupira la jeune femme.

Serrant son peignoir autour d'elle, Agnes sortait de sa chambre à pas lents. Marian mit les mains sur les hanches.

-Je le vois, mais je n'y crois pas.

-Dernières cartouches, dit Dart.

Elle se hâta de rejoindre la malade et lui murmura quelque chose. Agnes tenta encore péniblement d'avancer mais, sans douceur, on la forçait à pivoter et à rentrer dans sa chambre. Elle lança à Nora un regard où se lisait une humiliation. Quelques secondes plus tard, Marian ressortait et fermait la porte à clef.

-Franchement, j'ai dû en avoir des difficultés avec Agnes, mais je n'avais encore jamais été obligée de l'enfermer. Elle dit qu'elle doit aller dans le bureau, vous vous imaginez ?

-Ce n'est peut-être pas la peine de l'enfermer, remarqua Nora. Et si elle a besoin d'aller aux toilettes ?

-Elle peut se retenir jusqu'à ce qu'on lui apporte son dîner. Margaret est dans tous ses états à cause des bottes ferrées de Norman. Je crois qu'après le dîner, j'en aurai vraiment besoin, de ce verre. (Marian les entraîna à nouveau vers l'escalier.) Je ne sais pas trop quoi vous proposer. Vous avez sans doute envie de retourner à la Poivrière ou de vous balader dans Lenox, mais on dirait qu'un orage se prépare, et dans ces cas-là, les chemins sont de vrais borborygmes. Descendons voir où en est le temps.

Une rafale de vent se brisa sur le bâtiment. Quelque part, en contrebas, des fenêtres vibrèrent.

-Quand on parle du loup, remarqua Marian.

La pluie frappa la façade comme des chevrotines, s'en détacha une seconde, puis revint en une vague continue, plus puissante.

La lumière du fumoir était allumée. Par les fenêtres, on voyait un ciel noir d'verser des torrents d'eau sur des pelouses d'imprégnées.

-Au moins, la dernière visite s'est terminée avant que toute une bande d'avocats amateurs demande à se faire rembourser. (Dans le lointain, les arbres se courbaient sous le vent.) C'est une sacrée tempête. (Elle se tourna vers Dart.) Qu'est-ce que vous voulez faire ? On a des parapluies, mais ils ne tiendraient pas une seconde face à ça. Vous pourriez courir jusqu'à la Poivrière pendant une accalmie, seulement vous seriez couverts de boue avant d'arriver.

-De la merde, lâcha Dart. J'ai horreur de me mouiller et la boue me

rend dingue.

Au-delà de la pelouse inondée, les arbres tendaient leurs bras vers le ciel.

-On dirait bien que vous êtes coincés ici jusqu'à la fin du dîner. On pourrait sans doute vous trouver des bottes, Norma, mais pour Norman, je ne sais pas. (Marian se frotta le front.) Je demanderai à Tony d'apporter un ciré et une paire de bottes à lui après le dîner. Norma prendra un de mes imper-méables. Et ne vous inquiétez pas s'il y a une panne de courant. Nous avons des tonnes de bougies. D'autre part, notre compagnie d'électricité a beau être aux mains d'une bande de bouseux, ils s'arrangent toujours pour remettre le courant environ une heure après la fin de l'orage. Je vous ai promis un dîner très spécial, vous ne serez pas déçus.

-Super.

-Qu'est-ce qui vous tenterait? J'ai encore un peu de travail à faire dans mon bureau, et ensuite il faudra que j'aide à la cuisine, alors, vous allez être plus ou moins livrés à vous-mêmes.

-J'aimerais retourner voir Agnes, dit Nora.

-♦a devra attendre un autre jour. (Trois petits traits encadrés par des parenthèses retournées apparurent sur le front de Marian, puis s'effacèrent.) Vous ne vous intéressez pas aux papiers de Georgina ?

-J'adorerais les voir.

Les archives se trouvaient fatalement dans le bureau du premier étage, et il faudrait bien que Dart aille aux toilettes, à un moment ou à un autre.

-Est-ce qu'un assoiffé pourrait avoir un verre? s'enquit-il.

-Absolument, dit Marian. Venez avec moi: je vais m'occuper de vous.

Renvoyant ses cheveux en arrière, elle les précéda dans le couloir principal, descendit l'escalier de marbre, et se retourna vers Nora.

- Vous ne voulez pas voir les archives ?

-Elles ne sont pas à l'étage?

-Elles y étaient, mais un jour, deux écrivains se sont introduits dans

le bureau de Margaret. Ensuite, on a tout mis dans la pièce qu'occupait ma secrétaire, & l'époque où j'en avais une.

La jeune femme mena les visiteurs jusqu'à une pièce minuscule, d'apparence de fenêtrée, meublée d'un bureau, d'une chaise d'écrit et d'étiquettes m'atalliques & demi couvertes de registres reliés, de fichiers de correspondance et de cartons marqués PHOTOS .

-Je vous apporte votre verre tout de suite, Nor-man. Vodka, c'est bien ? On the rocks?

-J'en rêve.

S'il y avait jamais eu un téléphone dans ce réduit, il avait disparu depuis beau temps, avec la secrétaire de Marian.

Dix minutes plus tard, Dart rêpéta la première chose qu'il avait dite après le départ de Marian. Vautré sur une chaise, les pieds sur une étiquette, il remuait du doigt les glaçons au fond de ce qui restait de sa vodka.

-Cette histoire était encore plus chiante que les merdes de Jane Austen.

Nora referma un registre et en prit un autre sur la pile, devant elle. Durant les années vingt et le début des années trente, Georgina avait dépensé beaucoup d'argent en champagne, par l'intermédiaire d'un bootlegger nommé Selden-lequel, après l'abrogation de la loi Volstead, en 1933, avait apparemment ouvert un magasin de vins et de spiritueux. Les registres, modules de précision en une matière, étaient chaotiques dans la plupart des autres. D'une écriture qui, d'abord droite et gothique, d'aurait au fil des années en pattes de mouches, Georgina consignait le moindre dollar encaissé ou dépensé, mais elle ne faisait aucune distinction entre ses frais personnels et ceux du domaine. Une facture de cinq dollars pour un nouveau stylo-plume en suivait une autre, relative & une dépense de trois cents dollars en bulbes de tulipes. La maîtresse des lieux n'était pas non plus très à cheval sur les dates.

-Soit Agnes a vu Chancel sur le chemin, soit elle a tout inventé, un soir, après avoir siroté trop d'amentillado, mais on n'en sera jamais sûrs. Vous savez pourquoi ? Shorelands est le Roach Motel de la réalité. La vérité y entre mais n'en ressort jamais, pour une raison qui s'appelle Georgina. Vous croyez vraiment que la mère Weatherall était

capable, m̃me avant d'changer le sherry pour la morphine, de consigner un rapport exact des ṽnements d'une journ'e ?

-A en juger par l'ytat de ses comptes, pas vraiment.

-Tous ces romanciers devaient se sentir chez eux. Cet endroit tout entier est une fiction. (Dart clata de rire, ravi de son mot d'esprit.) M̃me son nom est mensonger. ♦a s'appelle Shorelands et ꝑa n'est m̃me pas au bord de la mer'. Le vieux George croyait sa fille belle, g'niale et universellement ado-r'e, alors qu'en fait, c'ytait une idiote chevaline, habill'e comme un clown, qui faisait faire leur num'ro aux autres en leur offrant le g̃nte et le couvert. Avoir des 'crivains c'lt̃bres pour lui faire la 1. Shore: rive, bord de mer, plage. (N.d.T.)

cour lui donnait le sentiment illusoire de son importance. Comme elle ytait incapable de supporter la r'alit', elle faisait mine de croire que les cabanes en ruine de ses domestiques ytait des « cottages ». Elle leur a donn' tous ces noms ꝑ la con. « Je te baptise Maison de Pain d'♦pice, je te baptise Raiponce, et tant que j'y suis, je crois que je vais baptiser le marigot, lꝑ-bas, Champ de Brume. » ♦a vous dit quelque chose ? D'ici deux minutes, on va voir d'barquer une gamine en tablier, qui poursuit un lapin en retard pour prendre le th'.

- Je crois que c'est moi, la gamine, soupira Nora. -Et pourquoi Agnes serait diff- rente? Elle a pass' toute sa vie dans cette fabrique d'illusions. Elle n'a aucune id'e de ce qui est r'ellement arrivꝑ cette fille.

-Je pense que si, objecta Nora, et ce que vous avez dit tout ꝑ l'heure m'a donn' une id'e.

Dart paru une nouvelle fois satisfait de lui-m̃me.

-Je n'y crois pas une seconde, mais comment l'a-t-elle appris, ꝑ votre avis?

-C'est Georgina qui lui a r'v'l' ce qui est arrivꝑ Katherine.

-Chapeau pour la logique. La grande dame avouant ꝑ une domestique qu'elle a aidꝑ dissimuler un meurtre. Si c'ytait bien un meurtre, ce dont je doute ygalem̃t.

-Vous avez entendu Agnes.

-Agnes est clou'e au lit, pendant que sa rivale de toujours, Lily Melville, gambade partout en racontant des craques aux touristes. Elle

est toute seule dans sa chambre, avec David Henry Thoreau, et elle est persuadée que lui aussi est un menteur.

-On a effectivement besoin d'une bonne dose de réalisme, ici, admit Nora.

-Vers onze heures ou minuit, cette nuit, on va en avoir plus qu'on ne pourra en supporter. A part ça, vous avez trouvé quelque chose dans ces bouquins ?

-Pas encore.

Elle prit un autre registre sur la pile. Les écritures commençaient en juin d'une année non spécifiée: le reçu d'un chèque de cinq cents dollars remis par G. W., probablement le père de Georgina, suivi d'une dépense de quarante-cinq dollars et quatre-vingt cents en matériel de jardin. La note suivante disait: « 18 juin, \$75-, Selden Liq. Veuve Clicquot. » Le registre était donc postérieur 1933. L'écriture commençait tout juste de se détriorer.

-Comme vous êtes minutieuse, Nora-chou.

Dart se pencha vers les taguères et en sortit une des boîtes marquées PHOTOS. Tandis qu'il commençait à y fouiller, Nora tourna les pages. Elle en parcourut encore trois ou quatre sans trouver mention de sommes supérieures à quelques milliers de dollars.

-Agnes n'était pas mal, à l'époque, remarqua Dart. Pas étonnant que Chancel l'ait pelotée.

Il tendit à sa compagne une petite photographie en noir et blanc, sur laquelle elle découvrit une jeune Agnes Brotherhood au visage harmonieux, dont les seins proéminents tendaient l'uniforme noir. La femme de chambre avait sans nul doute été obligée de chasser bien des mains masculines. Nora repassa le cliché à Dart, et à l'instant où il le prit, elle comprit comment Katherine Mannheim était morte. Elle l'avait toujours su sans s'en rendre compte: sa propre vie lui donnait la réponse.

Ebranlée, elle tourna quelques pages au hasard, voyant à peine les inscriptions cryptiques. Une caisse de gin et deux bouteilles de vermouth provenant du magasin ouvert par l'ancien bootlegger de Georgina. « Meds., \$28, 95. Disc. \$55, 65. Bte. Mu., \$2, 00. Mann Ware, photos., \$65. »

-Attendez une seconde, fit Nora. Est-ce qu'une partie de ces photos a

’t’ prise par des photographes professionnels ?

-Et comment ! Les photos de groupe.

Dart fouilla dans la boîte et en sortit un cliché 24 x 36 de l’habituel groupe d’hommes en costume et cravate, entourant une impériale Georgina. Au dos, ’tait imprim’ le texte: « Patrick Mann & Lyman Ware, Portraits de Qualit’, Studios Mann-Ware, 26 Main Street, Lenox, Massachusetts. »

Patrick Mann, Patty Mann, Paddi Mann.

Lyman Ware, madame Lyno-Wyno Ware, Lena Ware.

Shorelands, Le Voyage dans la nuit, Davey Chancel.

Deux photographes qui immortalisaient chaque année le groupe d’invit’s, deux personnages fictifs, une fan de Driver, d’s’équilibr’e, qui avait poursuivi Davey.

-J’entends une petite abeille bourdonner, tout l’-haut, plaisanta Dart.

Elle lui rendit la photo. Une fille qui s’appelait Patricia Mann, Patty Mann, s’ ’tait immerg’e dans le monde de Driver, et ’tait devenue Lena Ware, puis Paddi Mann. Son entr’e dans l’univers des fans fous de l’ ’crivain ’tait en partie due à une pure coïncidence: son nom ’tait aussi celui d’un photographe de Lenox.

Nora se souvint alors que Paddi Mann ’tait la nièce de Katherine Mannheim: les rumeurs familiales l’avaient pouss’e encore plus profond’mment dans le monde de Driver. Convaincue que la soeur anticonformiste de son père avait ’crit son roman f’tiche, elle avait par deux fois tent’ de la sortir de l’oubli, allant jusqu’à s’habiller comme elle.

Nora feuilleta le registre. Un nom et un chiffre lui sautèrent soudain aux yeux: « Reçu de L. Chancel: \$50. 000. »

-Lincoln Chancel lui a donn’ cinquante mille dollars.

Dart la rejoignit pour ’tudier l’inscription.

-Il n’y a pas de date. ♦a ne prouve certainement pas qu’elle l’a fait chanter. Personne n’aurait pu faire chanter ce vieux salaud.

Nora tourna encore quelques pages.

-Voilà les rnovations. Regardez: cinq cents dollars & un couvreur, deux cents & un peintre. Environ une semaine plus tard, le mme peintre en a encaiss' deux cents de plus. Mille cinq cents & un maon. Six cents & B. Smithson, lectricien. Encore le peintre. Et tout en bas de la page, le maon en touche encore mille. ♦a n'arrte pas.

- Le vieux scorpion clusait pas mal de Veuve,

- De veuve ?

-De Veuve Clicquot, espce d'ignoramus. Bon, d'accord, Chancel lui a refill' du fric et elle s'en est servi pour rparer la baraque. Il aimait l'argent, mais ce n'tait pas un avare. Il a claqu' la moiti' de tout ce qu'il a gagn'. « Tiens, Georgina, vieux sac & gnle, voilà cinquante biftons, remets un peu d'ordre dans tes murs et paye-toi deux caisses de Veuve par la mme occasion. » C'est a, qui s'est pass'.

-Lincoln Chancel a offert cinquante mille dollars & une femme qu'il devait m'priser? A une 'po-que o a repr'sentait quelque chose comme trois ou quatre cent mille dollars d'aujourd'hui?

-Il 'tait tout sauf mesquin. En plus, il avait deux raisons de se montrer g'nreux avec Georgina: il voulait la gagner & sa cause politique; et il avait rencontr' Driver grce & elle. Je parie qu'il avait une bonne id'e de ce qu'allait lui rapporter Le Voyage dans la nuit. Cinquante mille dollars, c'tait de la petite monnaie.

Nora sourit au meurtrier.

-Vous n'avez pas envie de croire que votre h'ros 'tait victime d'un chantage.

-C'tait bel et bien un h'ros, approuva-t-il. Plus j'en apprends sur ce type, plus il me plaît. Croyez-moi: si quelqu'un avait essay' de le faire chanter, il aurait empoign' sa trononneuse.

Il adorait les monstres parce qu'il en 'tait un lui-mme, mais sur ce point pr'cis, il avait raison: extorquer de l'argent & Lincoln Chancel n'aurait pas 't' une sin'cure. Quelqu'un frappa & la porte.

-Un deuxi'eme verre, crut deviner Dart. J'adore cette femme.

Marian Cullinan passa la tte & l'int'rieur.

-Navr'e de vous interrompre, Norma, mais on vous demande au t'l'phone. Un certain Mr Deodato. (Le faux po'te la contempla d'un

air las.) Je vais rester ici jusqu'à ce que vous ayez fini.

Dart referma la porte de bureau de Marian et murmura:

-Pas de bêtises, d'accord?

Il désigna le téléphone en souriant. Quand Nora prit le combiné, il se posta auprès d'elle et approcha la tête de la sienne.

-Jeffrey? fit Nora. C'est gentil de m'appeler.

-On peut dire ça comme ça. J'ai déjà essayé, mais une bonne femme m'a dit que vous étiez en pleine visite guidée. Pourquoi ne m'avez-vous pas téléphoné ?

-Il n'y a pas tellement de téléphones, ici, et j'ai très très occupé. Je suis désolé que vous vous soyez inquiété.

-Vous vous attendiez à quoi? Bref, j'ai fait l'essentiel du chemin pour vous rejoindre avant d'être bloqué par la pluie. Comment êtes-vous allé à Shorelands ?

-Ça n'a pas d'importance. Quand j'ai vu tous ces policiers, à l'hôtel, je suis sortie par la porte de derrière, et je suis tombée sur un ami qui m'a emmené. Je m'excuse de ne pas avoir pu vous contacter. Où êtes-vous ?

-Dans une station-service, à la sortie de Lenox. A priori, je vais être obligé d'y rester une heure ou deux. Écoutez, Nora: j'ai des choses importantes à vous dire.

-Vous avez dû croiser les flics.

-Qu'est-ce qui vous fait penser ça? J'ai passé presque toute la journée au poste. J'ai bien cru qu'ils allaient m'arrêter, mais ils ont fini par me laisser partir.

-J'ai vu Davey juste avant de m'en aller. Est-ce qu'il a rencontré votre mère?

-C'est une des choses dont je veux vous parler. Il est allé chez elle avec les deux agents du FBI. Ça a été une scène d'anthologie. Il a craqué et s'est mis à pleurer. Même ma mère a été émue. D'après ce qu'elle m'a raconté, rien ne va plus à Westerholm, depuis ce matin. Davey a rapporté son père ce que vous lui avez dit hier soir, et il s'est fait

jeter dehors. Il est complètement d'moli. Il veut que vous reve-niez. Comme je ne savais pas ce que vous en pense-riez, j'ai pr'f'r' vous appeler, plut' que lui, apr' avoir discut' avec ma m're. J'aurais voulu vous le dire en personne, mais la route est bloqu'e par l'inondation.

-Plut' que lui? Pourquoi auriez-vous appel' Davey ?

-Pour lui apprendre que vous 'tiez peut-être à Shorelands. Ou bien, ce que je craignais, que Dick Dart avait r'ussi à remettre la main sur vous.

-Je ne comprends pas.

-C'est parce que vous ne connaissez pas le reste de mes nouvelles. Quand j'arriverai à Shorelands, je suppose que vous voudrez retourner à Northampton. Ou alors, je vous ram'nerai dans le Connecticut, si vous pr'f'rez.

Dart tira son couteau de sa ceinture et l'agita devant le visage de Nora.

-Du calme, Jeffrey. Il faut que je passe la nuit ici, et je ne veux pas que vous veniez avant demain. Je suis d'sol'e, mais c'est comme ça. Comment pourrais-je retourner dans le Connecticut, de toute manière ?

-Eh bien, c'est assez bizarre, mais tout est arrang', r'pondit le majordome. Vous n'êtes plus recherch'e.

Elle sentit le regard de Dart peser sur elle.

-Qu'est-ce qui s'est pass'? Et comment le savez-vous ?

-Ma m're. Personne n'a encore tout à fait compris, mais un des agents du FBI a affirm' que Natalie Weil s'êtait r'tract'e. Elle a dit aux flics que, finalement, vous ne l'aviez pas kidnapp'e.

-On ne m'accuse plus de rien?

-Pour autant que je le sache. Tout est tr'ès embrouill', mais je crois qu'elle a expliqu' qu'elle s'êtait tromp'e, ou quelque chose comme ça, et qu'elle 'tait d'sol'e de vous avoir impliqu'e.

Le regard de Dart se fit dur, soup'onneux.

-Je n'y comprends rien, avoua Nora.

-J'ai l'impression que Mrs Weil a stup'fi' pas mal de monde, mais en ce qui vous concerne, c'est une bonne nouvelle. Tout ce que veulent les flics, & pr'sent, c'est vous parler de Dick Dart. Aussi incroyable que ça paraisse, il est sorti de Northampton en volant une Duesenberg de collection.

-Non ? Vraiment ?

-Pourquoi ne pourrais-je pas passer vous prendre le plus tôt possible, et vous emmener où vous voulez?

-Je sais que ce n'est pas très commode pour vous, mais je veux rester ici pour terminer ce que j'ai commenc'.

-Je dois attendre la fin de l'orage dans la station-service, et ensuite, repartir pour Northampton ?

Jeffrey paraissait totalement abasourdi.

-J'aimerais qu'il y ait un meilleur moyen.

-Moi aussi. Vous voulez bien m'appeler demain? Je devrais être chez ma mère à partir de huit heures du matin.

-Je vous appellerai.

-Est-ce que je préviens Davey que vous allez bien ?

-Non, je vous en prie.

-Vous devez être sur une piste très intéressante pour vouloir rester là-bas.

-Je sais que vous méritez mieux que ça. Vous êtes mon ami, Jeffrey.

-ai-je gagné le droit de vous donner un conseil ?

-Largement.

-Quittez-le. Il ne sera jamais autre chose que ce qu'il est en ce moment, et ça n'est pas assez bien pour vous.

-Au revoir, Jeffrey.

Dart reposa le combiné.

-J'ai l'impression que vous lui avez brisé le coeur. Jeffrey voulait passer la nuit avec ma Nora-chou à moi. Mais parlons d'un sujet plus important. Natalie s'est rétractée. Vous ne l'aviez pas kidnappée, cette petite pute, finalement. (Ses mains tra-c rent des cercles près de ses tempes.) La mal'diction de Shorelands continue de frapper. On patauge dans les mensonges. (Il promena la pointe du couteau sous le menton de Nora.) Aidez-moi à m'en sortir.

-Je ne l'explique pas. (Elle leva la tête, et Dart la piqua l' g rement, fendant la peau sans la couper tout à fait.) Vous l'avez entendu: personne ne comprend rien à ce que dit Natalie.

-Faites un petit effort.

-Elle est sous calmants depuis plusieurs jours. Je crois qu'elle ne se rappelle même pas ce qui est arrivé. En plus, elle se drogue. Davey m'a dit que les flics ont trouvé de la cocaïne chez elle.

-Quelle aventure !

-Elle ne se rappelle peut-être pas ce que j'ai fait, ou alors elle a une bonne raison de mentir. Je n'en sais rien et je m'en fiche. Moi, j'allais la tuer.

Il lui caressa la joue.

- Ces menaces de visites inattendues me rendent nerveux. Laissez-moi vous expliquer ce que je veux faire cette nuit. Tout va bien se passer. Papa a un nouveau plan.

Un peu après dix-huit heures, Marian revint les prévenir que le dîner serait prêt quelques minutes plus tard. Elle avait mis un rouge à lèvres rose pâle et s'était souligné les yeux d'un trait de crayon. Une fine chaîne en or tombait sur sa clavicule et la manière d'un serpent apprivoisé.

-J'espère que vous avez encore faim, lança-t-elle à Dart, lequel s'ennuyait, et était contrarié de ne pas s'être vu offrir un deuxième verre.

-J'ai toujours faim. J'ai aussi tendance à avoir soif.

-Est-ce que c'est un appel du pied? Margaret a ouvert une bouteille, et je pense que vous apprécierez son choix.

-Une seule? (Il tendit son verre.) Et si vous garantissiez notre bonne humeur en vous arrangeant pour qu'au moins une bouteille de plus accompagne le repas ?

La jeune femme prit le verre avec un sourire un peu forcé et passa derrière Nora.

-Vous avez appris des choses intéressantes?

Nora avait trouvé la trace de deux autres paiements effectués par Lincoln Chancel, un de trente mille dollars et l'autre de vingt mille. Les deux avaient été suivis de commandes à des couturiers, modistes et fabricants de tissus, ainsi qu'à l'éternel Selden. Après avoir dîné

l'essentiel des premiers cinquante mille dollars pour Shorelands, Georgina s'était réservée les seconds.

-Je progresse.

-Si vous voulez, vous pourrez revenir après le dîner.

Cette suggestion s'accordait parfaitement avec les nouveaux projets de Dart pour la nuit.

-Merci, se forçait à répondre Nora. C'est une offre dont je profiterai peut-être.

-J'ai intérêt à m'occuper de votre assoiffé de mari, sinon il ne sera pas de bonne humeur.

- Bien vu, approuva Dart. Et à propos d'humeur, où en est celle de Lady Margaret? Est-ce qu'elle a rebondi?

-Margaret ne rebondit pas, dit Marian, mais je pense que nous avons encore l'espoir de passer une soirée civilisée.

-Ennuyeux. Vautrons-nous dans la fange.

-Je ferais mieux de me dépêcher, avec ce verre.

Le lustre était teint. La seule illumination de la pièce provenait d'appliques et de bougies posées dans de grands chandeliers en argent. Cinq assiettes en porcelaine bleu et or ouvragée avaient été disposées sur la table. Les flammes se reflétaient sur les chauffe-plats en plaqué argent et les fenêtres sombres. Une pluie invisible martelait la pelouse. Margaret Nolan et Lily Melville se tournèrent vers Dart et Nora, l'une avec une expression bienveillante, quoique assez neutre, l'autre avec un sourire ravi. La vieille femme dansait sur place, les mains croisées devant elle.

-Cet orage est monstrueux, soupira-t-elle. Encore heureux qu'il n'ait pas commencé pendant la visite guidée !

-La pluie a été inventée par les suppôts de Satan, plaisanta le meurtrier.

-Les orages me font peur, surtout le tonnerre et les éclairs. J'ai toujours l'impression qu'il va arriver quelque chose de terrible.

-Il ne se passera rien de terrible ce soir, affirma Margaret en s'approchant des arrivants. A part la panne de courant habituelle, et nous avons tout ce qu'il faut pour la pallier. Nous allons passer une excellente soirée. N'est-ce pas, Mr Desmond?

-Mais certainement.

Elle se tourna vers Nora.

-Marian dit que vous avez exploré nos vieux registres dans le cadre d'un projet en rapport avec Hugo Driver. J'espère que vous nous ferez profiter de vos lumières.

Margaret était prête à ignorer les provocations de Dart en raison de l'affluence que pourraient susciter des congrès sur Driver. Nora se demanda ce qu'elle pouvait lui confier de l'influence de Shorelands sur Le Voyage dans la nuit.

-Où est passée Marian ? Nous nous attendions à la voir arriver avec vous.

-Elle prépare une libation, répondit Dart.

Margaret haussa les sourcils.

-Nous avons un bon châteauneuf pour l'entrée, et quelque chose que je considère comme exceptionnel, un château talbot 1970, pour le plat. Qu'avez-vous prévu Marian de vous apporter?

-Une double-vodka. Pour remplacer celle qu'elle a oubliée.

-Vous êtes un pote de la vieille école, Mr Desmond. Et vous, Mrs Desmond ? Un verre de vin blanc ? Il est très correct.

-De l'eau minérale, s'il vous plaît, demanda Nora.

Margaret s'approcha des bouteilles, tandis que Marian entra à la hâte, avec un verre plein.

-J'espère que ça ne vous ennuiera pas, Margaret, dit-elle en le donnant à Dart, mais Norman avait l'impression que la bouteille de talbot ne suffirait pas, alors j'ai jeté un coup d'oeil, et j'ai ouvert un beaujolais. Il est sur le plan de travail, à la cuisine.

Margaret Nolan médita cette déclaration, qui contenait un détail non formulé: la deuxième bouteille coûtait dix fois moins cher que la première. Elle jeta au faux pote un coup d'oeilvaluateur. Il se para

d'une expression d'innocence anglique et avala la moitié de sa vodka.

-Très bien raisonné, Marian. Tout ce que notre invité ne boira pas pourra aller au vinaigre. Je vous en prie, servez-vous.

La jeune femme se versa un verre de vin blanc.

-J'ai appelé Tony. Je lui ai demandé d'apporter un imper, pour Norman, et de le laisser dans l'entrée. Le téléphone risque d'être coupé, et il faudra bien que ce pauvre homme retourne à la Poi-vrière. Je préparerai quelque chose à Norma.

-Encore une décision intelligente, approuva la directrice. Puisque vous appelez nos hôtes par leur prénom, je pense que nous devrions tous en faire autant. Cela vous convient-il ?

-Tout est fait, Maggie.

Dart porta son verre à ses lèvres et engloutit le reste de sa vodka.

Avec une parfaite courtoisie, Margaret leur indiqua leurs places: elle-même au bout de la table, Norman à sa droite, Norma en face de lui, Marian près de Norman, Lily de Norma.

-Je vous en prie: approchez-vous du buffet et servez-vous l'entrée. Quand nous serons installés, je vous parlerai du repas, ainsi que de certains aspects de cette pièce merveilleuse qui sont laissés de côté pendant la visite officielle. Vous voulez bien commencer, Lily ?

La vieille femme trotta jusqu'au buffet. Elle retira le couvercle d'un plat ovale, posé près d'un panier rempli de petits pains. De chaque côté d'une pile monticule de fromage en lamelles, reposaient des poivrons cuits, pelés et tranchés, rouges à gauche, verts à droite, flanqués d'olives noires et surmontés d'anchois. Des oeufs durs coupés en quatre avaient été disposés aux deux bouts du plat. Une odeur d'ail et d'huile montait des poivrons. Lily prit une petite assiette au sommet d'une pile et la montra à Dart.

-C'est la porcelaine personnelle de Georgina. Du Wedgwood.

-Le modèle « Florentine », approuva Dart. Un de mes préférés.

-Vous savez vraiment tout, Norman.

-Même les bêtes ont la capacité d'apprendre.

La vieille femme se servit de minuscules portions des deux sortes de

poivrons, quelques olives et un unique morceau d'oeuf dur. Dart prit la moitié des poivrons rouges en ignorant les verts, la plupart des olives, la moitié des oeufs et du fromage, et ne laissa que trois anchois. Au sommet de l'ensemble, il d'posa un pain de dix centimètres de long. Les autres le suivirent, choisissant parmi ce qui restait.

Le faux poète s'assit, adressa un clin d'oeil à Lily, et emplit son verre du vin blanc pris dans le seau à glace.

Margaret prit place à table et considéra longuement l'assiette de son voisin.

-Miss Weatherall appelait ça son « plateau méditerranéen ». Monty Chandler cultivait les poivrons et un tas d'autres choses dans un petit jardin près du Manoir.

Tandis qu'elle parlait, Dart engloutit les poivrons, d'vora les oeufs durs, chargea les tranches de fromage sur de gros morceaux de pain, et les malaxa avec ardeur. Comme elle se taisait, il prit une bouchette de pain, puis une gorgée de vin pour l'humidifier, et claqua des lèvres.

-Bizarre, ce fromage.

-Syrien, lui apprit la directrice, qui le regardait manger avec gravité. Nous l'achetons dans une épicerie fine, mais Miss Weatherall le commandait à un importateur de New York. Rien n'était trop bon pour ses invités. (Dart agita la bouteille.) Oui, s'il vous plaît.

Il lui versa un demi-verre, puis remplit celui de Marian.

Une rafale de vent frappa la maison à l'instar d'une main gante. Lily froissa sa serviette entre ses mains.

-Allons, Lily, vous avez survécu à des centaines de nos orages, lui reprocha Margaret. Celui-là n'est pas aussi fort qu'il en a l'air, puisqu'on a encore de l'électricité.

A cet instant, les appliques s'éteignirent. Les flammes des bougies se reflétaient plus intensément sur les vitres sombres, et une nouvelle fois, le vent fit vibrer les fenêtres.

-J'ai parlé trop tôt, remarqua la directrice. Mais ce n'est pas une raison, Lily: arrêtez de trembler comme ça. Vous savez bien que la lumière va revenir.

-Je sais.

La vieille femme glissa les mains entre les cuisses et baissa la tête.

-Mangez.

Lily se contraignit à porter une olive à sa bouche.

-Vous devriez peut-être monter une bougie à Agnes, Marian. Elle a d'ja donné?

-Si on peut appeler ça donner. Ne vous en faites pas, je m'en occupe. Et je vais rapporter d'autres bougies, pour qu'on voie ce qu'on a dans l'assiette.

-Vous voulez bien vérifier aussi le téléphone ? (Margaret se tourna vers Dart.) Le problème, quand on habite ce genre d'endroit, c'est que si le courant saute, la moitié du temps, le téléphone est coupé aussi. Ils sont trop pingres pour enterrer les lignes.

-C'est le problème de la démocratie, remarqua le faux poète. On n'est pas gouverné par les gens qu'il faudrait.

Margaret lui jeta un regard indulgent.

-Oh, c'est vrai: vous partagez le goût de Georgina pour les dirigeants à poigne, n'est-ce pas ?

Lily releva la tête, un instant distraite de sa terreur.

-J'y ai réfléchi. C'est vrai. La maîtresse disait que les nations fortes devaient être dirigées par des hommes forts. C'est pour ça qu'elle aimait bien M. Chancel. Ça, c'était un homme puissant, disait-elle. Il aurait fallu quelqu'un comme lui pour nous gouverner.

Dart lui adressa un large sourire.

-Bravo, Lily, vous avez retrouvé le monde des vivants. Je suis tout à fait d'accord avec votre maîtresse. Lincoln Chancel aurait fait un excellent président. Il nous faut un homme capable de tenir les rênes. J'ose dire que je pourrais moi-même m'en tirer fort bien.

-Vraiment ? fit la directrice.

Il s'appropriä le reste du vin blanc.

-La peine de mort pour quiconque aurait la stupidité de se faire

prendre en train de commettre un crime. Et sur-le-champ: une bonne piquette dans le bras pour assainir la race. Des exécutions publiques, télévisées en direct. On retransmet bien les procès. Montrons ce qui se passe après. Abolition de l'impôt sur le revenu, histoire que les gens compétents arrêtent de payer pour les autres. Gérer les écoles à la méthode commerciale. Plutôt que des notes, donner des récompenses en espèces, subventionnées par les industriels. Et ainsi de suite. Maintenant qu'on s'est occupé de la salade, on pourrait peut-être plonger sous les couvercles que je vois là-bas ?

-Il m'apparaît qu'une conversation comme celle-ci, empreinte d'une fantaisie d'bridée, doit ressembler à celles qui se déroulaient ici du vivant de Georgina Weatherall, remarqua Margaret. Ce n'est pas votre avis, Lily ?

-Oh, si, approuva la vieille femme. A entendre parler certains de ces messieurs, on aurait cru qu'ils avaient complètement perdu la tête.

-Un des tableaux que vous voyez était bel et bien ici à cette époque-là. Avec le portrait de son père, dans l'escalier, c'est tout ce qui reste de la collection de Georgina. Vous devinez duquel il s'agit?

-De celui-là.

Nora désignait le portrait d'une femme dont le visage familier se dessinait sous un chapeau rouge ayant la taille et la forme d'une citrouille de comice agricole.

-Exact. Miss Weatherall, bien sûr. Je trouve que cette peinture fait ressortir toute sa force de caractère.

Marian revint, portant un bougeoir dans chaque main et un autre coince contre chacun de ses flancs.

-Vous pouvez enlever les assiettes et hors-d'œuvre et me passer les autres pour que je puisse servir le plat, Marian? Comment va cette pauvre Agnes ?

-Elle est surexcitée, et je ne comprends pas pourquoi. (La jeune femme commençait à ramasser les assiettes.) Le téléphone est coupé. Je suppose que la ligne sera rétablie demain matin.

-J'aimerais beaucoup revoir Agnes, intervint Nora.

Margaret souleva un couvercle en argent, révélant ce qui évoquait une grande miche de pain. Des particules vertes en parsemaient la

croûte.

-Je suis sûre que Lily et moi pouvons vous être aussi utiles. Qu'est-ce que c'est, votre projet. Un livre ?

-Un jour, peut-être. Je m'intéresse à une certaine période de l'histoire de Shorelands.

La directrice commença à découper la miché. Après deux coups de couteau rapides, elle d'posa une petite portion sur la première assiette de la pile. De fines tranches de viande brune, nappées d'une sauce épaisse, apparurent sous l'enveloppe pâle-sûre. Margaret y ajouta les petits pois sortant de l'autre plat.

-Il y a des biscuits au babeurre dans le panier. Vous voulez bien passer ça à Lily, Norma?

Dart jeta un coup d'oeil soupçonneux à la garniture.

-Qu'est-ce que c'est que ce machin?

-Tourte au poireau et au lapin, avec petits pois au beurre. Le lapin est en sauce au beurre manié, et je suis sûre d'avoir retiré toutes les feuilles de laurier.

-On mange un lapin'?

-Et un gros. On a eu de la chance de le trouver. (Elle servit une autre assiette.) Autrefois, Monty Chandler en prenait trois ou quatre par semaine, n'est-ce pas, Lily?

-C'est exact, répondit la vieille femme en se penchant pour humer son assiette.

-Vous voulez bien apporter le talbot, Marian ?

Comme Margaret emplissait les dernières assiettes, Marian versa du vin dans quatre verres.

Dès qu'elles furent assises, Dart prit une bouchée 1. Beaucoup d'Américains considèrent le lapin comme un animal familier. En manger est pour eux un acte barbare. (N.d. T.)

de son plat et mastiqua quelques instants d'un air soupçonneux.

-♦ a a plutôt bon goût pour de la vermine.

La directrice se tourna vers Nora.

-Je crois savoir que vos recherches se concentrent sur Hugo Driver, Norma.

Nora aurait aimé être capable d'apprécier à sa juste valeur ce qui était un des meilleurs repas de sa vie.

-Oui, mais je m'intéresse aussi aux autres écrivains présents le même jour. Merrick Favor, Creeley Monk, Bill Tidy et Katherine Mannheim.

Lily Melville fit la grimace en regardant son assiette.

-Ils sont plutôt obscurs. Vous vous souvenez d'eux, Lily?

-Et comment! Mr Monk était un être d'estable. Mr Favor était aussi beau qu'un acteur de cinéma. Mr Tidy se sentait comme un poisson hors de l'eau et ne se mêlait pas aux autres. Il n'aimait pas la maîtresse, mais à tout le moins, il ne le montrait pas. Pas comme elle. Elle, elle ne se gênait pas. (La vieille femme lança à Nora un regard brülant.) Elle a abusé la maîtresse et Agnes, mais pas moi. Quoi qu'il lui soit arrivé, celle-là, c'était mieux que ce qu'elle méritait.

La haine qui vibrait dans sa voix, soigneusement préservée pendant des dizaines d'années, était celle de Georgina. Là aussi, résidait le véritable Shorelands.

Margaret avait galement remarqué ce sentiment, mais n'avait aucune idée de son origine.

-Je ne vous avais encore jamais entendu parler ainsi de qui que ce soit, Lily. Qu'a donc fait cette personne ?

-Elle a insulté la maîtresse. Ensuite, elle s'est enfuie, et en volant quelque chose.

La compréhension se fit jour sur le visage de la directrice.

-Ah, c'est l'invitée qui a organisé sa mystérieuse disparition. Est-ce qu'elle n'a pas volé un Rembrandt ?

-Un Redon, corrigea Nora.

-A vous donner la nausée, renchérit Lily. Une femme toute noire, avec une tête d'oiseau. Et d'goûtante, avec ça: on lui voyait les

parties intimes. ♦ a me faisait penser à elle et Пa, c'est la v'rit'.

-Nous devrions peut-être oublier cette malheureuse personne et nous concentrer sur Driver, Norma. D'après Marian, vous pensez que Shorelands a inspiré Le Voyage dans la nuit. Vous pourriez m'expliquer en quoi?

Nora fut heureuse d'avoir tout juste pris une bou-ch'e de tourte au lapin, car cela lui donnait un moment de répit. Il lui fallait inventer quelque chose. Prince Soir était une caricature de Monty Chandler? La Maison de Pain d'♦ pice le modèle de la cabane de la Porteuse de Tasse ?

Une rafale hurla derrière les fenêtres.

Un peu plus tôt, pendant la visite guidée, elle avait senti... à demi senti... elle s'était rappelé...

-On devrait aller voir les Piliers du Chant, déclara Marian. Vous imaginez le bruit qu'ils doivent faire, en ce moment?

Lily frissonna.

Une porte s'ouvrit dans l'esprit de Nora, qui comprit exactement ce qu'avait voulu dire Paddi Mann.

-Les Piliers du Chant sont un bon exemple de la manière dont Driver a utilisé Shorelands, affirma-t-elle. (Dart reposa sa fourchette et lui sourit.) Il a emprunté plusieurs aspects de la propriété pour son livre. Personne ne s'en est aperçu, parce que la plupart des fans de Driver vivent dans un monde à part. D'un autre côté, c'est un écrivain qui n'a jamais tellement attiré les universitaires, et les gens qui connaissent le mieux Shorelands, comme vous, ne pensent pas très souvent à lui.

-Je n'y pensais jamais, admit Margaret, mais je crois que je vais rattraper le temps perdu. Qu'est-ce que nous n'avons pas remarqué, votre avis?

-Les noms, répondit Nora. Marian vient de parler des Piliers du Chant. Driver les a mis dans Le Voyage dans la nuit, et il les a appelés les Pierres de Layr. Layr, le chant. Il a transformé le Champ de Brume en Champ de Vapeur. Quant au Val du Mont...

-Le Val du Mont, le Vallon de Monty. (La directrice la regardait fixement.) Seigneur, mais c'est vrai. C'est merveilleux. Pensez à tous

les gens qui vouent un culte à ce livre. Resservez-vous du vin, Norman. Votre femme vous en a donné le droit. Marian, allez chercher cette bouteille de beaujolais, et apportez aussi le champagne qui est au réfrigérateur. Nous y tions censés célébrer Georgina Weatherall, et, par tous les diables ! c'est ce que nous allons faire.

La jeune femme se leva.

-Vous voyez ce que je voulais dire en parlant de congrès Driver.

-Je vois plus que ça. Je vois une semaine Driver. Je vois des T-shirts Hugo Driver s'arracher dans la boutique de souvenirs. Dans quel cottage était logé ce noble individu durant son séjour ici ?

-Raiponce.

Lily marmonna quelque chose que Nora ne comprit pas.

-Donnez-moi trois semaines, et je transforme Raiponce en un sanctuaire Hugo Driver. Nous allons en faire le centre de l'univers Driver.

-Il n'était pas noble, murmura la vieille femme.

-Il l'est maintenant, Lily. C'est une occasion en or. Et vous, vous êtes l'une des rares personnes vivantes à avoir connu le grand Hugo Driver. Tout ce que vous pouvez vous rappeler à son sujet vaut son pesant d'or. Était-il désordonné ? On pourra balancer des chaussettes et des feuilles de papier froissé dans la poubelle. Est-ce qu'il buvait trop ? On posera une bouteille de bourbon sur le bureau. (Lily avala une gorgée de vin, maussade.) Allons, dites-moi. Qu'est-ce qui n'allait pas, chez lui ?

-Tout.

-Ça ne peut pas être vrai.

-Vous n'y tenez pas. (Elle regarda Margaret avec un soupçon de défi.) Il était sournois. Désagréable avec les domestiques. Et c'était un voleur.

Marian réapparut, chargée de bouteilles et d'un deuxième seau à glace.

-Qui était un voleur ?

-On risque d'avoir à réhabiliter Mr Driver un peu plus que nos sommités habituelles, l'informa Margaret.

-Vous saviez qu'il volait? demanda Nora à Lily.

-Bien sûr que je le savais. Il a prit des bibelots en argent dans cette pièce même. Un cendrier en marbre dans le fumoir. Deux taies d'oreiller et une paire de draps dans Raiponce. Des livres dans la bibliothèque. Et il volait aussi les autres invités. Mr Favor a perdu un stylo-plume tout neuf. Cet homme était une vraie calamité, voilà ce que c'était.

Le bouchon du Veuve Clicquot s'échappa avec une détonation satisfaisante.

-Nous devrions peut-être reconsidérer notre position sur Mr Driver, remarqua Marian.

-Vous plaisantez? On va polir cet individu jusqu'à ce qu'il brille comme de l'or, oui ! Et si vous ne voulez pas vous en charger, on demandera à Agnes de s'en occuper.

-Elle refusera. (Lily acheva son verre de vin.) La moitié de ce que je viens de vous dire, c'est d'elle que je le tiens. Je veux du champagne, moi aussi.

-Qu'a-t-il volé d'autre, Lily? demanda Nora. (La vieille femme regarda un emplacement sur le mur, au-dessus de la tête de son interlocutrice, puis poussa sa chaise vers Marian.) Le dessin, n'est-ce pas? Le Redon disparu. Celui que vous n'aimiez pas.

Lily lui lança un coup d'oeil malheureux.

-Je ne vous l'ai pas dit. Je n'en avais pas le droit, et je ne l'ai pas fait.

Margaret but une gorgée de champagne. Son regard emplis d'une grande perplexité passait de l'ancienne femme de chambre à Nora.

-Il y a deux minutes, vous disiez que c'était cette Mannheim qui avait volé le tableau.

-C'est ce que j'étais censée dire.

-Qui vous l'avait ordonné?

Lily but à nouveau un peu de champagne et ferma la bouche. Ce fut Nora qui répondit:

-La maîtresse, bien sûr. (La vieille femme la considérait presque

avec crainte. Dart eut un petit rire joyeux et se resservit de la tourte au lapin.) Elle le savait, parce qu'elle avait vu le tableau dans Raiponce, le soir où Miss Mannheim a disparu. (Lily hochait la tête.) Quand vous en a-t-elle parlé ? Et pourquoi ? Vous devez lui avoir demandé si c'était Hugo Driver, et non Miss Mannheim, qui avait volé le tableau.

Nouveau hochement de tête.

-C'était pendant qu'elle était malade.

-A l'époque où il n'y avait plus d'invités, et où elle ne quittait presque plus sa chambre. Agnes Brotherhood passait beaucoup de temps avec elle...

-Ce n'était pas juste, déclara Lily. Agnes ne l'a jamais aimée comme moi. C'était sa sœur, Emma, qui servait de femme de chambre à la maîtresse, mais quand Emma est morte, Miss Georgina a voulu Agnes. Elle ne la connaissait pas vraiment : c'est juste que les deux sœurs se ressemblaient. Moi, je me serais mieux occupée d'elle. J'ai essayé, d'ailleurs, mais il n'y en avait que pour Agnes, Agnes, Agnes.

-Alors, c'est Agnes qui vous a parlé du tableau la première ?

Margaret, le menton dans les mains, suivait les questions et les réponses à la manière d'un spectateur de match de tennis.

-Elle est sortie de la chambre de la maîtresse, et quand j'ai vu la tête qu'elle faisait, j'ai voulu savoir ce qui n'allait pas, parce qu'elle avait l'air bouleversée. Elle a voulu me chasser, mais je lui ai demandé si Miss Georgina avait un problème. « Rien qu'on puisse arranger », elle a dit. J'ai continué de l'interroger, je ne l'ai pas laissée en paix, et elle a fini par se poser la main sur les yeux et par avouer : « J'avais raison, pour Miss Mannheim. Pendant tout ce temps, j'ai eu raison. » Quoi ? Cette espèce de petite grue, qui se moquait de la maîtresse et qui avait volé le dessin ? « Ce n'est pas elle, a répondu Agnes. C'est Mr Driver. » Elle s'est mise à rire, mais ce n'était pas vraiment un rire, et elle a dit que si je ne la croyais pas, je n'avais qu'à monter demander à la maîtresse.

-Et vous l'avez fait, supposa Nora.

Lily acheva son verre et frissonna.

-Je suis entrée, je me suis assise auprès d'elle, et je lui ai touché les cheveux. Elle m'a dit : « J'imagine qu'Agnes n'a pas pu s'empêcher de

bavarder. » C'était comme avant sa maladie: elle avait les yeux pleins de vie. Je lui ai dit qu'Agnes m'avait menti, et je lui ai raconté. Alors, elle m'a coupé, et elle a dit: « Non, Agnes n'a pas menti. C'est Mr Driver qui a pris le dessin. » Elle le savait parce qu'elle l'avait vu dans sa chambre, dans Raiponce. « Pourquoi êtes-vous allée dans sa chambre? » j'ai demandé, et elle m'a répondu: « Je me conduisais en digne fille de mon père. On pourrait même dire que je me conduisais comme Lincoln Chancel. » « Vous n'auriez pas dû le laisser le prendre », lui ai-je reproché, et elle a répondu: « Mr Chancel a payé cent fois le prix de cet affreux gribouillis. Appelez Agnes. » C'est ce que j'ai fait. Le lendemain, la maîtresse m'a dit qu'elle n'avait plus les moyens de payer mes gages et qu'elle allait devoir me renvoyer, mais que je ne devais jamais raconter à personne qui avait vraiment volé le dessin. Et je ne l'ai jamais fait, pas même aujourd'hui.

-Vous ne l'avez pas dit: j'ai deviné, approuva Nora.

-Seigneur, soupira Margaret. C'est une histoire bien étrange, mais je ne vois là rien d'embarrassant pour nous. Et vous, Marian?

-Mr Chancel a acheté le dessin, acquiesça l'interpellée. Hugo Driver l'a emprunté avant que le paiement soit effectué, voilà tout.

-J'adore ça, déclara Dart.

-Si les héritiers de Driver acceptaient de nous prêter le croquis, nous pourrions l'accrocher dans Raiponce et l'intégrer à toute l'histoire du Voyage dans la nuit. (Margaret lança à Lily un regard empreint de tendresse et de sérénité.) Je sais que vous n'aimiez pas l'individu, mais c'est un problème que nous avons déjà rencontré. Marian, vous et moi pourrions inventer tout un tas d'anecdotes amusantes sur Mr Driver.

Il y a va être une véritable aubaine pour le Shorelands Trust. Encore du champagne, Norman ? Et comme dessert, nous avons des petits vacherins. Des délicieuses meringues fourrées à la crème glacée et nappées de coulis de fruit. Merveille des merveilles, Mr Baxter, le pâtissier de Lenox, avait justement des meringues fraîches, ce matin, et Miss Weatherall adorait les vacherins.

-Je suis partant, opina Dart.

-Vous voulez bien vous en occuper, Marian ?

La jeune femme quitta une nouvelle fois la pièce. En passant derrière le faux poêle, elle lui tapota le dos.

-Je ne me sens pas bien, déclara Lily, dès qu'elle eut refermé la

porte.

-La journ'e a 't' longue, admit Margaret. Nous vous garderons du dessert.

L'ancienne femme de chambre se leva, vacillante. Dart bondit de sa chaise pour lui ouvrir la porte et l'embrasser sur la joue quand elle sortit. Lorsqu'il se rassit, Margaret lui sourit.

-Lily a eu quelques probl'mes ce soir, mais elle fera son travail aussi bien que d'habitude pendant les c'l'brations Driver. Moi, je ne vois pas ce qui pourrait nous emp'cher de r'ussir. Et vous ?

-A part une intervention divine, approuva Dart en remplissant son verre de vin.

Marian revint avec un plateau de petits vacherins et une deuxi'me bouteille de champagne.

-Malgr' les j'r'miades de Lily, j'ai l'impression que nous avons quelque chose à f'ter. J'esp're que ça ne vous ennuie pas, Margaret.

-Pas pour moi, mais ne vous g'nez pas, r'pon-dit la directrice. (Pourtant, quand les desserts eurent 't' distribu's, et que la jeune femme fit un tour de table pour verser du champagne, elle permit qu'on rempl't une derni're fois son verre.) Je me demandais si vous auriez la gentillesse de r'citer un de vos po'mes, Mr Desmond. Vous entendre serait un honneur.

Dart but une grande gorg'e de champagne, avala une bouch'e de glace et de meringue, se rinça à nouveau le gosier, puis bondit sur ses pieds.

-J'ai compos' ce po'me dans la voiture, tandis que nous roulions vers ce paradis des arts litt'raires. J'esp're qu'il vous touchera toutes d'une mani're ou d'une autre. Il s'intitule: « Dans De ».

Adieu, bonheur-monde est, sont, concupiscent mort eux mais aucun son puis je, malade, dois-Seigneur, piti' nous!

Hommes, pas fortune, impossible toi physique, doit tous pour es le plein va je malade dois-Seigneur, piti' nous!

Beauté mais fleur rides d'avore tombe les Reines mourut et poussière
referma l'oeil; suis je mouru ? Prends de!

Force dans tombe nourrit l'âme Hector, pas avec terre la retient. Viens
! le fait, je, malade, dois-Seigneur, pitié nous!

Son regard fit le tour de la table.

-Qu'est-ce que vous en pensez?

-Je n'ai jamais rien entendu de pareil, avoua Margaret. La syntaxe
est tordue, mais le sens est parfaitement clair. Un homme implore la
pitié alors qu'il ne s'attend pas à en recevoir. Ce que je trouve le plus
remarquable, c'est que ce poème me semble étrangement familier,
alors que je le découvre.

-Ceux de Norman font souvent cet effet-là, assura Nora.

-On dirait une oeuvre réduite à son essence profonde, continua la
directrice. Vous avez parlé à Norman de nos séminaires de poésie,
Marian ?

-Pas encore, mais le moment est bien choisi. Est-ce que vous
accepteriez de revenir pour une lecture, Norman ?

Une nouvelle fois, la jeune femme venait sans le savoir de favoriser
les projets de Dart pour la nuit. Il fit mine de réfléchir à la question.

-Il faudra voir ça ce soir. Le seul problème, c'est que j'ai besoin de
mon agenda et qu'il est dans la chambre. Mais si vous décidez que
vous avez envie d'un dernier verre, vous n'aurez qu'à passer un peu
plus tard.

-Pour que mon agenda discute avec le vôtre? Oui, je pourrais tout à
fait faire ça.

-Ah, les jeunes, soupira Margaret. Vous allez parler de tout un tas de
choses pendant des heures, alors que moi, je vais m'endormir dût que
je serai au lit Mais avant, Marian, j'aurai besoin de vous à la cuisine.

-Je vais vous aider, proposa Nora. C'est le moins que je puisse faire.

-Certainement pas, trancha la directrice. Marian et moi pouvons nous occuper de tout en une demi-heure. N'importe qui d'autre ne ferait que nous gêner.

-Il n'est que sept heures et demie, chère Margaret, lui fit remarquer Dart. Vous n'allez tout de même pas aller vous coucher juste après la vaisselle ?

-J'aimerais le pouvoir, mais j'ai encore au moins une heure de travail qui m'attend dans mon bureau. Venez, Marian, emportons les couverts et mettons-nous à l'ouvrage.

Dart jeta un coup d'oeil à Nora, qui d'clara:

-Je voudrais encore un peu éplucher les archives et les photos, Marian, mais j'aimerais d'abord me reposer un peu. Vous croyez que vous pourriez me donner une clef? Comme ça, vous n'auriez pas besoin de vous interrompre à tout bout de champ pour m'ouvrir.

-Il n'y a qu'à laisser la porte ouverte, proposa Margaret. Ici, on ne risque rien. Quand comptez-vous revenir?

-Peut-être vers neuf heures. L'orage devrait être terminé. Je pourrai m'avancer un peu dans mon travail pendant que Marian et Norman tenteront d'accorder leurs emplois du temps.

-Oh? (La jeune femme jeta un coup d'oeil à Dart.)  a me convient. Je laisserai la lumière allu-m e en bas, et je viendrai à la Poivri re vers neuf heures. C'est bon, pour vous?

-Parfait, acquiesça Dart. Vous n'aviez pas parlé de vêtements de pluie?

-Je m'en occupe tout de suite.

Marian quitta la pièce, tandis que Nora aidait Margaret   empiler les assiettes. Bientôt, elle revint avec des bottes Wellington vertes, un ciré rouge luisant   boutons-pression, et un chapeau à large bord assorti.

-Ma panoplie de pompier. Ne vous inquiétez pas: j'ai un tas d'autres impers pour arriver là-bas sans me mouiller. Quant à vous, Norman, les affaires de Tony sont juste devant la porte.

Nora  ta ses chaussures et enfila les bottes montantes; Marian avait de grands pieds. Elle passa le ciré et le ferma. Le faux poète reposa son

verre vide.

-Trūs seyant.

Le bruit de la pluie 'tait plus fort & l'avant du Manoir. Dart examina d'un air d'go♦t' l'imper-m'able jaune tach' de Tony. Il essuya l'envers de la capuche & l'aide de son mouchoir avant de la poser sur son crâne. Constatant qu'il ne pouvait pas enfiler les bottes en gardant ses chaussures, il Ɂta ces der-niures et les glissa dans une poche de l'imper.

- J'aimerais presque mieux me mouiller, marmonna-t-il.

-Attendez ! les rappela Marian.

Elle apparut derriure eux, en haut de l'escalier de marbre, avec le sac de Nora et quatre bougies neuves.

-Vous trouverez des allumettes sur la chemi-n'e. Bonne chance.

Derriure la porte s'tendait un monde de t'nombres d'lav'es. De l'eau glac'e se glissa sous le col de Nora et lui coula dans le dos. La pluie cr'pitait comme des coups de feu sur le chapeau rigide. Dart empoigna sa compagne par le poignet et s'lança & travers la cour gravillonn'e. Quand ils atteignirent le chemin, Nora glissa dans la boue, et serait tomb'e s'il ne l'avait retenue sans douceur, avant de l'entraîner & nouveau. De l'eau leur d'goulina dans les manches. Des deux c't's du sentier, les arbres g'missaient, s'agitaient follement. Des voix hallucin'es les entouraient.

Rien n'y avait fait: elle avait 't' incapable de s'entretenir seule & seule avec une de ses alli'es potentielles. Dart allait tuer Marian Cullinan et s'amuser pendant deux heures & la diss'quer, en attendant que les autres femmes s'endorment. Ensuite, il traînerait sa pr'tendue 'pouse au Manoir, oū il comptait bien la regarder assassiner Agnes Brotherhood. Comme il le lui avait dit, le g'nie 'tait la capacit' de s'adapter aux changements sans perdre de vue son but.

-Il faut se rendre & l'vidence, avait-il remarqu'. On est coinc's ici pour la nuit, donc plus question d'enlèvement. Il va falloir se les faire toutes-y compris les trois vieilles belles. Puisqu'on me traite de tueur en s'rie, je peux aussi bien m'clater un peu en me conduisant comme tel. D'abord, on va dire & tout le monde que vous comptez revenir ici toute seule. Une fois qu'on en aura fini avec la Gr7- l'e, on reviendra

visiter les chambres qu'on nous a si gentiment indiquées. Il n'y a ni alarme ni t'l'-phone. S'curit', aisance, confort. Dûs qu'on a terminé, on se tape un bon petit d'jeuner dans la cuisine, des steaks et des oeufs, et on s'en va avec la bagnole de la Gr7le.

Nora courait pliée en deux, tentant d'égaler l'allure de son compagnon, ne voyant que la pluie qui d'goulinaît du bord de son chapeau rouge et la boue qui lui montait jusqu'aux chevilles. Dart exerça une brusque traction sur sa main, et elle lâcha son sac, qui roula à terre. Le hachoir, le couteau à découper et d'autres objets s'en échappèrent. Le meurtrier hurla quelque chose d'inaudible, mais sur un ton sans équivoque. Il la tira en arrière, avant de se pencher pour remettre dans le Gucci ce qui s'en était échappé. Sur leur droite, une branche se cassa et tomba au sol. Dart catapulte le sac contre la poitrine de Nora. Il la fit pivoter, et la propulsa en direction du panneau LA POIVRIERE, du chemin escarpé. Glissant, elle retomba en arrière, contre lui. Il la poussa à nouveau. La pluie la frappait au visage telle une grêle d'épingles. Lorsqu'elle tenta d'avancer, son pied droit glissa à moitié hors de sa botte. Dart lui enserra la taille et la souleva de terre. La botte tomba dans la boue. Il l'écarta d'un coup de pied, et porta sa compagne jusqu'au bout du chemin.

L'ayant reposée sur la véranda, il d'fit les boutons-pression de son imperméable pour chercher la clef dans la poche de sa veste. La pluie tambourinait sur le toit. Un gémissement inquiétant montait du sous-bois. Encore l'Enfer, se dit Nora. Aussi souvent qu'on y aille, c'est toujours nouveau. Des flaques sombres se formaient autour d'eux. Un film humide lui recouvrait le visage. Son compagnon lui avait meurtri les côtes. Il ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer.

Le ciré de Dart atterrit par terre. Nora d'posa le sac et pcha les bougies dans les poches de son imperméable. Le meurtrier les lui prit des mains, ferma la porte, et, par gestes, lui intima de s'écarter de son chemin. Elle pendit les affaires de Marian à une patère, près du seuil, avant d'ôter la botte qui lui restait.

-Accrochez les ordures qu'on m'a fait porter et trouvez-moi les allumettes. Ensuite, mettez votre sac dans la baignoire et revenez m'aider à enlever ces bottes répugnantes.

-Que je mette mon sac dans la baignoire ?

-Vous avez envie de bousiller un Gucci ? Il faut que je le nettoie et que j'essaie de le sauver.

Nora emporta le sac d'goulinant & travers la pièce obscure, et entra dans la salle de bains. S'y trouvait-il une fen tre? Une autre porte? Un rectangle noir luisant s'encadrait dans le mur du fond. Elle s'en approcha jusqu'à ce que ses jambes heurtent la baignoire, sur laquelle elle monta. L chant le sac, elle passa les mains au sommet de la fen tre. Ses doigts trouvèrent un loquet de laiton-qui refusa de jouer.

-Qu'est-ce que vous branlez? cria Dart.

-Je pose le sac.

Elle tenta & nouveau de manipuler le loquet, mais il était littéralement figé.

-Revenez ici.

Un pilier d'obscurité qui se d'coupait sur un fond d'obscurité moins épaisse lui fit signe de s'approcher de la cheminée. A t tons, elle avança un pied après l'autre, et parvint & traverser la pièce.

Dart, apparemment nyctalope, la dirigea vers le foyer et lui indiqua les allumettes, puis il lui ordonna d'avancer de quinze pas, de tourner & gauche, et de continuer jusqu'à ce qu'elle le rencontre.

Il lui arracha les allumettes, alluma une bougie, et s'éloigna. Nora ne distinguait rien d'autre que la flamme. Ayant mis la bougie dans un chandelier trouvé sur le rebord de la fen tre, il en alluma deux autres et les apparia aux bougeoirs posés sur la table, au centre de la pièce. La ficelle et le chatterton reposaient auprès d'un seau & glace et d'un litre d'Absolut. Il avala deux gorgées de vodka, prit une inspiration rapide. Des empreintes de bottes boueuses parsemaient le sol, tels des repères de cours de danse.

-Avec l'orage, on se croirait & l'intérieur d'une grosse caisse. (Il se laissa tomber sur une chaise et tendit la jambe.) Allez-y. (Nora s'empara de la botte crott e.) Tirez ! (Ses mains glissèrent.) D'shabillez-vous.

-Que je me d'shabille ?

-Comme ça, vous pourrez appuyer mon pied contre votre hanche pour vous aider. On ne va pas quand même pas salir vos fringues.

Pendant qu'elle se d'v tait, il l'envoya chercher un verre dans le coin cuisine. Il souffla & l'intérieur, le tint & la flamme pour l'examiner, puis y jeta une poignée de glace pil e quasi fondue, prise

dans le seau. Avant de boire, il dessina un cercle dans l'air & l'aide du verre. Nora s'approcha du lit et acheva d'enlever ses vêtements.

-Pendez-moi tout ça. Il faut qu'on reste présentable jusqu'à ce qu'on puisse se procurer autre chose. (Il la suivait des yeux.) Très bien, revenez, et ce coup-ci, mettez-y un peu d'ardeur.

Elle appuya la jambe qu'il lui tendait contre son corps. Il avait le pantalon trempé. Une odeur de laine humide s'échappait de lui. Elle retint son souffle, lui empoigna le genou de la main gauche, poussa sur le talon, et la botte s'enleva.

-Allons ! (Dart but une gorgée de vodka.) Une de partie, une qui reste.

Quand la deuxième botte capitula, Nora tituba un peu, et sentit une chaleur par trop familière l'envahir. Un vertige, une sueur soudaine au visage, le besoin impérieux de s'asseoir.

-Oh, non, soupira-t-elle.

-La boue, ça se lave, lâcha Dart, avant de faire l'effort de la regarder. Oh, merde, des bouffées de chaleur. Dieu que c'est laid ! Allez vous doucher et allongez-vous.

Elle passa dans la salle de bains, et s'aspergea le visage, avant d'effacer les traces de boue qui maculaient son flanc.

Lorsqu'elle en ressortit, son compagnon lui désigna le lit.

-Ah, les femmes. Vous êtes bien toutes esclaves de votre corps. (Elle eut vaguement conscience du nouveau regard d'angoisse qu'il lui jetait.) Un sac Gucci & sept cents dollars couvert de boue. Me voilà encore & faire votre travail pour vous. (Il se versa & nouveau de la vodka.) Et naturellement, toute la glace a fondu.

Nora regarda le plafond s'obscurcir, tandis que Dart emportait une bougie dans la salle de bains.

Son corps la brülait. L'eau coulait. Le meurtrier parlait tout seul, ronchonnait, s'apitoyait sur lui-même. Elle s'épongea le front. Sa température monta encore. Insecte, où es-tu, petit insecte ? Que seraient des bouffées de chaleurs sans un peu de fornication ? Allons-nous formiquer ? Allez, essayons d'attraper la queue de la peluche. Dick Dart est d'angoisse par la biologie féminine : il n'y a qu'à lui débiller tout le cirque de la ménopause. Avec un grand F. Avec un grand O.

Avec un grand R. Formication, je chante tes louanges. Les bouleversements qui agitaient Nora faisaient osciller le lit d'avant en arrière. Un bruissement d'ailes membraneuses et un bourdonnement joyeux s'élevaient au-dessus de la cheminée. Arrière, d'mons ! je ne veux pas de vous en ce moment. Elle s'essuya le visage avec un coin de drap, qui se retrouva trempé.

Dart passa la tête par la porte de la salle de bains, et annonça que si elle n'était pas prête pour l'arrivée de la Grèce, elle allait le sentir passer. Je le sens déjà passer, merci bien.

Après s'être donné libre cours pendant trois ou quatre minutes, les bouffées de chaleur s'apaisèrent, ne laissant derrière elles que l'habituelle sensation d'épuisement. De la salle de bains montaient des clapotis accompagnés de grommellements d'arrière. Nora se rappela que son compagnon avait rangé le revolver dans le tiroir du bureau. Surprise, surprise ! Elle s'essuya vaguement en se passant les mains sur le corps, puis s'assit au bord du lit. Le bruit de l'eau qui coulait et des exclamations contrariées témoignaient que Mr Dart était absorbé par sa tâche. Malgré son ignorance des armes à feu, elle parviendrait certainement à se servir de celle-là si elle pouvait mettre la main dessus. Elle s'avança en silence vers le milieu de la pièce, et se rendit compte que le tiroir était ouvert. Six petits pas sur la pointe des pieds l'amènèrent devant le bureau. Lorsqu'elle passa la main dans le tiroir, elle ne sentit que du bois. Qu'est-ce qu'il y a, Dick ? On ne me fait pas confiance ?

Elle gagna la porte, enfila son imperméable et le boutonna. Dans l'autre pièce, les manches relevées jusqu'aux coudes, Dart était penché au-dessus de la baignoire, au fond de laquelle était posée une bougie. Des ombres vacillantes s'agitaient sur les murs. De la teinture noire provenant des cheveux du meurtrier avait taché son col de chemise. Une épaisse ligne boueuse partait du centre de la baignoire pour rejoindre la bonde, et des billets humides s'élevaient sur le rebord. Le hachoir et le couteau, couverts de boue, reposaient près du sac. Diverses bouteilles, brosses et autres cosmétiques, déjà lavés, avaient été déposés sur l'abattant des toilettes.

Dart considérera le ciré avec répugnance.

-Filez-moi une serviette. Une des petites.

Elle la lui donna, et il la passa sous le robinet ouvert.

-Allez essuyer la boue, par terre, avant que ça sèche.

- Aperçu, capitaine.

Nora emporta la serviette dans la chambre et y li-mina les empreintes brunâtres. Lorsqu'elle revint, Dart examinait le sac humide.

-Il devrait s'en tirer, finalement. (Il le lui ten-dit.) S'chez-le le mieux possible. Arrachez les pages d'un de vos bouquins, fourrez une serviette dans le sac, et glissez le papier entre le tissu et le cuir. N'oubliez pas les coins. Faites ça ici, que je puisse v'rifier que vous ne salopez pas le boulot.

Elle apporta les livres de poche dans la salle de bains, et les posa par terre, près des toilettes, avant d'essuyer le sac à l'aide d'une serviette.

-Epongez autant d'eau que possible. Passez bien dans les coins du bas.

Nora ob'it, tandis que Dart rinçait sous l'eau chaude le linge qu'elle avait utilis' comme serpillère, le frottait au savon. Il commença ensuite à laver le hachoir.

-Vous m'morisez tout ce que vous lisez et vous n'oubliez jamais rien?

Il s'appuya contre la baignoire en soupirant.

-Je vous l'ai d'jà dit: je ne m'morise rien du tout. Une fois que j'ai lu une page, elle reste là- dedans toute seule. Si je veux la voir, je n'ai qu'à la regarder, comme une photo. Tous les bouquins que j'ai t' forc' de lire à cause de mes vieilles dames, je pourrais les r'citer à l'envers, si je voulais. Faites voir ça. (Il s'essuya les doigt avec la serviette de Nora, puis les passa sur la doublure du sac.) Mettez du papier toilette, là-dedans. ♦a vous dirait d'entendre l'int'gralit' d'Orgueil et Pr'jug's à l'envers ? Austen Jane par ? C'est presque aussi mauvais que la version normale.

Elle bourra de papier toilette les angles du sac, puis commença à arracher des pages du Voyage dans la nuit.

Dart passa le hachoir sous l'eau chaude, le savonna à nouveau.

-Comment croyez-vous que j'aie r'ussi mes examens de droit? On me citait un procès, n'importe lequel, je pouvais r'citer la totalit' des débats. Si ça avait suffi, j'aurais eu vingt sur vingt de moyenne.

-♦tonnant.

Elle plaqua les premières pages contre la doublure de soie.

-Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'étais soulagé quand on me confiait quelqu'un comme Marjorie West. Soixante-douze ans, aussi riche que la reine d'Angleterre, sans avoir lu un seul bouquin de toute sa vie. Quatre maris d'c'd's, et jamais aussi heureuse que quand elle parlait de sexe. La femme idéale.

Nora avait croisé Marjorie West, dont le domaine de Mount Avenue était encore plus grandiose que les Peupliers, et qui était elle-même un véritable monument-abondamment restauré, en particulier le visage. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas envie de penser aux relations de Dart et de la vieille femme. A l'heure qu'il était, Marjorie ne devait d'ailleurs guère avoir envie d'y songer non plus. Nora arracha encore une vingtaine de pages du Voyage dans la nuit.

-Alors, vous pourriez aussi reciter ce livre-là?

-Vous m'avez déjà entendu le faire.

Il posa le hachoir sur le tapis de bain et s'empara du couteau à découper.

-Parlez-moi de la très massive cassette, celle qui est plus grande à l'intérieur qu'à l'extérieur.

-Vous avez le bouquin à portée de main.

-Je ne peux pas lire, il fait trop sombre. A quoi ressemble la cassette ?

Dart fit la moue en constatant qu'une grande quantité de boue s'accrochait encore à la lame.

-A quoi elle ressemble, de l'extérieur? Il faut que je vous recite toute la phrase pour que vous res-sentiez l'atmosphère. « Avec bien des regards féroces et terrifiants, bien des coups de coude douloureux dans les côtes, bien des ajustements de son énorme chapeau, Madame Lyno-Wyno Ware conduisit Pipin à travers les couloirs de son manoir hanté par les araignées, jusqu'à une porte marquée TOTALEMENT PRIVÉ♦, puis dans une pièce lugubre, devant une autre porte marquée TOTALEMENT INTÉ♦-GRALEMENT PRIVÉ♦, puis dans une pièce encore plus lugubre, devant une porte marquée TOTALEMENT INTÉ♦-GRALEMENT INDUBITABLEMENT PRIVÉ♦, laquelle s'ouvrait sur la

plus lugubre de toutes les pièces. Là, elle ten-dit son bras revêtu d'toffes criardes pour désigner un coffre-fort en plomb, d'à peine trente centimètres de haut, dissimulé sous un canapé 'lim'. » C'est tout: « un coffre-fort en plomb d'à peine trente centimètres de haut ». Le reste concerne la déception de P'pin, qui se dit que cette petite chose ne peut être la célèbre très massive cassette, mais il ravale son chagrin, il persiste, il dit les mots qu'il faut, et tout se termine bien. Enfin, si on veut.

Il rinça le couteau, l'inspecta de près, et passa le tissu savonneux dans les creux du manche.

-C'est la clef d'or qui l'amène à MrsLyno-Wyno Ware ?

-Mensonge? Non. Pourquoi, nulle part. (Dart s'empara de son verre d'une main d'goulinante et acheva la vodka.) La vérité, seule, compte, on ne peut mentir à Mrs Lyno-Wyno Ware, pas question. (Il regarda sa compagne achever de glisser du papier dans le sac, frémissant d'impatience.) Ça ira comme ça. Filez de l'autre côté, pour me resservir à boire.

Quand elle revint, Dart but une gorgée, posa son verre, et essuya méthodiquement couteau et hachoir. Une rougeur foncée marquait ses pommettes.

-Nettoyez-moi cette baignoire. Et ne traînez pas. J'ai un tas de choses à faire. Il faut se préparer à l'arrivée de la Douce Marian.

Elle s'agenouilla. Quelques pièces de vingt-cinq et de dix cents luisaient au milieu du liquide brun. Brusquement, le tonnerre de la pluie sur le toit redoubla. La fenêtre qui surmontait la baignoire se gondola un instant vers l'intérieur, et le cottage tout entier oscilla.

Nora sortit de la salle de bains. Dart contemplait le plafond.

-J'ai cru qu'on allait tout prendre sur la tête. Posez le sac sur la table et apportez-moi la ficelle. On n'a pas besoin du chatterton, n'est-ce pas?

Elle se dessaisit du sac.

-Imper !

Dart ôta sa cravate et l'étala sur l'épaule de son costume. Nora déboutonna le ciré rouge, le pendit, puis s'avança vers son compagnon avec la ficelle, le cœur battant au même rythme que le roulement de

tambour qui martelait le toit.

-Pas totalement impossible que j'aie exag'ré, avec la vodka.

Il se concentra afin d'accrocher sa chemise à un cintre.

Alignés avec sa m'lticulosité habituelle, les couteaux reposaient sous l'oreiller, sur la gauche du lit.

-Ficelle.

Elle se rapprocha assez pour lui donner le rouleau. Dart se débarrassa de son caleçon.

-Asseyez-vous.

Il tira le couteau et découpa de sous l'oreiller, trancha deux morceaux de ficelle d'un peu plus d'un mètre, et tituba jusqu'au bord du lit.

-Mains. (Avec de grandes difficultés, il parvint à lui entraver poignets et chevilles.) Petite sieste. La fête n'est pas terminée.

Nora se tr'moussa pour s'allonger, et regarda le meurtrier tenter d'aligner à nouveau le couteau avec le hachoir sous son oreiller. Il s'étendit, ferma les yeux, puis tourna la tête de côté, paraissant méditer sur un point troublant. La ficelle mordait la peau de sa compagne.

-Qu'est-ce que vous en avez à foutre, de la très massive cassette, au fait?

Le vent et la pluie prenaient d'assaut les fenêtres du coin cuisine.

-J'aime vous entendre réciter, affirma-t-elle.

-Bien. Ne vous en faites pas: je me réveillerais à temps.

Quelques secondes plus tard, il était endormi.

La lumière d'une bougie créait une flaque liquide et mouvante sur le sol. De l'autre côté de la table une lueur plus pâle filtrait par la porte de la salle de bains. Tout le reste n'était qu'obscurité. Dick Dart commençait à s'agiter de l'gers ronflements sifflants, à peine audibles à travers le martèlement de la pluie. Les mains de Nora s'engourdisaient. Ivre, pressé, Dart avait plus serré ses nœuds que la

fois pr- c'dente, et la ficelle coupait la circulation de sa captive. Elle serra les poings, plia les doigts, fit jouer les poignets. Des picotements d'plaisants commen- taient à lui envahir les pieds. Les yeux rivés à la flaque de lumière qui voluait sur le sol lisse, elle explora le noeud du bout des doigts.

Dart ayant r'it'r' ce que son p're onirique appelait une « erreur stupide », Nora pouvait combattre la ficelle sans s'immobiliser les mains. Si elle parvenait à trouver une des extr'mit's, à la faire passer sous le brin le plus proche, puis autour de son poignet, et enfin sous le brin suivant, l'ensemble s'effondrerait. Cependant, chaque fois qu'elle suivait un brin des doigts, il disparaissait au sein de la boucle. La premi're fois qu'elle avait 'chappé à ce noeud, elle n'avait eu qu'une seule main attach'e-et devant elle. Avec les deux li'es derri're le dos, il lui fallait trouver l'extr'mit' de la ficelle du bout des doigts.

Son 'paule lui faisait mal, et ses poignets commen'taient aussi à la torturer. Ses pieds poursuivaient leur douloureuse descente dans le n'ant. Elle leva les yeux, concentr'e, et se rendit compte que l'image jaune persistante de la bougie l'aveuglait. Si elle voulait voir quelque chose, il lui faudrait totalement se d'tourner de la lumière.

En g'missant, elle remonta les genoux et se tourna sur le dos. Un cercle rouge flamboyant masquait le plafond. D'une nouvelle torsion, elle se pla'ta face à Dart, dont le souffle se bloqua dans la gorge, avant d'en 'merger sous la forme d'un ronflement tonitruant. Nora tenta d'carter les mains, ce qui augmenta la douleur. Une nouvelle fois, elle serra les poings, d'plia et 'tira les doigts, tourna les poignets. Il y avait un peu de jeu, finalement. Les picotements de ses mains commenc'rent à s'apaiser.

De combien de temps disposait-elle? M'me la Douce Marian n'tait pas assez en manque pour s'aventurer sous un tel d'luge dans le but de coucher avec Norman Desmond, mais la vanit' de Dart ignorait les orages. Il s'attendait à voir arriver une Gr'l'e impatiente environ vingt minutes plus tard, et, m'me ivre, il 'tait probablement capable de s'veiller à temps.

Nora replia les mains, passa le bout des doigts sur l'cheveu de ficelle et ne sentit que des brins emm'l's. Elle se retourna sur l'autre flanc, et se rapprocha du bord du lit. Bient't, elle s'y asseyait. Ses pieds, en touchant le sol, ne lui communiqu'rent que de douloureux picotements. Elle explora à nouveau le noeud en vain. Il lui fallait augmenter la surface de ficelle accessible, et le seul moyen d'y parvenir 'tait de rapprocher l'ensemble de ses mains. Peut-tre

pourrait-elle se servir du bouton de porte & cet effet, si elle parvenait & le glisser entre ses poignets. Elle tapa des pieds par terre. Une flûche rouge la br♦la des orteils aux genoux. Tu n'as plus beaucoup de temps, ma fille. Du pouce et de l'index, Nora tira sur un brin de ficelle-qui bougea. Son coeur fit un bond dans sa poitrine, son poulx s'acc'l'ra. Quelque chose vole-tait au-dessus de sa t'te. Comme elle tentait d'extirper du noeud la section mobile, l'espoir et la terreur m'l's lui chauffèrent les entrailles & blanc. Elle per-dit sa prise. Un autre 7tre imaginaire bavardait sur le plan de travail de la cuisine. Elle tenta de retrouver le brin perdu, mais ne rencontra que des boucles emm'l'es. Bouge-toi ! Nora planta ses pieds br♦lants au sol et se leva, en 4 se mordant la langue pour retenir un cri de douleur. Elle eut soudain le sentiment d'7tre une tour form'e de plusieurs blocs ind'pendants, son bassin s'effon-drant d'un c'ct', ses genoux de l'autre. Elle se re7ut sur la hanche, puis sur l'paule. Tandis que Dart 7ructait, toussait, et se remettait & ronfler, elle attendit d'7tre habitu'e & ses nouvelles douleurs. Une paire d'yeux rouges luisants, joyeux, la regardait depuis le seuil de la salle de bains. Connasse. Alors qu'elle envisageait de s'asseoir, elle remarqua qu'& dix centim'utres au-dessus d'elle, une barre en bois reliait la t'te au pied du lit. Voil& qui lui rendrait sans doute le m7me service qu'un bouton de porte.

Elle plia les genoux, et se redressa d'un coup de reins. Un grognement lui 7chappa. Ses pieds, 7cras's sous ses cuisses, la br♦laient toujours. Assise, elle recula petit & petit, jusqu'& ce que ses avant-bras rencontrent la barre, dont elle se rapprocha encore un peu, avant d'y appuyer ses entraves. Elle tira ensuite vers le bas, tenta de saisir le brin desserr'. Rien. Une nouvelle traction lui arracha un soupir, mais le noeud glissa d'un demi-centim'utre, et ses doigts trouvèrent enfin ce qu'ils cherchaient. La sueur lui inondait le front. Un l'ger bruit aigu montait de sa gorge de son propre chef, semblait-il. Le brin de ficelle c'da devant ses efforts et se lib'ra de l'7cheveau.

Fermant les yeux, elle le fit passer autour de son poignet. Les liens se desserrèrent. Quand elle agita les mains, ils s'effondrèrent. Nora extirpa ses pieds de sous ses cuisses. Haletante, elle se pencha pour explorer le noeud qui lui maintenait les chevilles. Une pouss'e, une traction, un passage sous une boucle, et elle fut libre.

Elle s'7carta du lit & quatre pattes, puis posa un pied & plat sur le sol. Ledit pied n'en avait aucune envie, mais ce n'7tait pas lui qui commandait: il ferait ce qu'on lui dirait. Nora se mit debout, fit un pas & titre d'exp'rience, et parvint & ne pas s'7crouler. L'orage, qui s'7tait calm' au moment o7 elle remarquait la barre du lit, explosa & nouveau.

Où Dart avait-il mis le revolver ? Elle ne se rappelait pas l'avoir vu le ranger; l'arme devait donc toujours se trouver dans la poche de sa veste. Nora boi-tilla vers le placard. Le sang qui se remettait à circuler dans ses pieds lui d'cochait des coups de poignard ou de masse, mais ses chevilles tinrent bon. A tûtons, elle avança jusqu'au costume de Dart, chercha une poche, et y glissa la main. Seules, s'y trouvaient les clefs, qu'elle sortit, avant d'explorer l'autre poche-vide.

Serrant le trousseau dans la main gauche, elle s'approcha du lit. Dart avait rangé les couteaux sous son oreiller. Pourquoi pas aussi le revolver? Il claqua des lèvres. Nora tendit une main tremblante, la glissa sous la taie, et sentit un manche en bois. Un autre se trouvait juste à côté. Millimètre par millimètre, ses doigts frémisants les attirèrent à elle. Comme le dormeur soupirait et roulait sur le flanc, elle partit à la recherche du revolver, toucha du métal.

-Hein? s'exclama Dart, en portant la main à l'endroit où eût dû se trouver sa compagne.

Trop effrayée pour réfléchir, cette dernière empoigna le couteau à découper et le lui abattit sur le dos. Un instant, la peau résista, puis la lame s'enfonça. Le blessé eut un sursaut violent, arrachant le couteau des mains de Nora, laquelle passa à nouveau la main sous l'oreiller. Ses doigts se refermèrent sur un cylindre métallique. Dart se retourna et se jeta sur elle. Le revolver en main, elle s'écarta d'un bond et courut à l'autre bout de la pièce.

Près du pied du lit, le meurtrier titubait.

-Ne bougez pas ! cria-t-elle. J'ai votre arme. (Elle chercha le cran de sûreté dont lui avait parlé Dan Harwich, mais elle voyait à peine ce qu'elle faisait.) Je peux vous abattre sur place !

-Vous m'avez poignardé ! hurla-t-il.

Nora s'accroupit derrière l'autre lit, et promena le pouce autour du barillet. Cette saloperie n'était-elle pas censée se trouver là? Le pistolet que lui avait donné Harwich n'était pas muni d'un barillet; cela faisait-il une différence ?

Dart s'immobilisa en atteignant la table. Elle fut abasourdie de l'entendre rire. Il secoua la tête, puis rit à nouveau. Quoique cela ne pût être qu'une impression, avec l'obscurité, il sembla à Nora qu'il la regardait dans les yeux.

-Je dois admettre que ça fait mal. (Il tordit le cou pour observer le

couteau plant' dans son dos.) Je croyais que nous avions d'pass' ce genre de conneries. (Il s'examina une nouvelle fois, poussa un soupir, et tendit la main vers le manche.) Je risque d'avoir besoin d'une infirmière. (Il ferma les yeux en arrachant la lame.) Ne vous imaginez pas que je vais vous pardonner ça. C'est ce qu'on appelle une rupture de contrat caract'ris'e.

-Taisez-vous et asseyez-vous, ordonna Nora. Je vais vous ligoter. Si vous 7tes encore vivant demain matin, je vous emmènerai à l'hôpital. Avec une escorte de police.

-C'est bien gentil de votre part. Mais comme vous avez essay' de me tuer, deux fois en comptant Springfield, j'ai tendance à croire qu'en fait ma Nora-chou n'a pas le grand m'chant revolver. Si vous l'aviez, vous seriez d'jà en train de me tirer dessus.

Il pressa la main sur sa blessure, jeta le couteau dans l'obscurité, et se remit en marche.

-Arrêtez ! cria Nora.

-Pourquoi est-ce que je n'entends rien?

Il avança encore d'un pas.

Nora n'avait pas trouv' le cran de s♦ret'. En proie au désespoir et à la panique, elle pressa tout de même la d'tente, certaine que rien ne se produirait. L'explosion lui projeta la main en arrière et s'accompagna d'un jet de flammes, ainsi que d'un rugissement assourdissant.

Dart s'avançait dans l'obscurité. Elle visa l'endroit où elle estimait qu'il se trouvait, et tira. Le revolver tressauta à nouveau. Quand elle appuya une troisième fois sur la d'tente, le recul d'via l'arme vers le plafond. Refermant la main gauche sur son poignet droit, Nora pointa le canon vers le fond du cottage, qu'elle balaya rapidement. Une image mentale très nette de Dick Dart en train de ramper vers elle la fit reculer jusqu'au mur.

Acculée, elle se glissa sous le lit. A une distance inimaginable, des bougies qu'elle ne voyait pas br♦laient sur une table qu'elle ne voyait pas plus. Tan-dis qu'elle se mettait à ramper, elle aussi, elle se rendit compte qu'elle avait laiss' tomber les clefs. De l'autre côté du lit, elle quitta sa cachette et s'assit.

Une ombre colossale se dressa à quelques pas de là et plongea vers elle. Nora serra les dents, enserra à nouveau son poignet droit de la

main gauche, et tira sans viser. Elle enfonça la d'tente progressivement, et non d'un coup sec, ce qui faisait aussi partie des leçons de Dan Harwich. Des flammes de couleur sale jaillirent du canon, qui se releva brutalement. L'ombre disparut. Nora entendit un corps s'effondrer sur le plancher, mais elle ne le vit pas.

Elle s'allongea à nouveau sous le lit, s'attendant à ce que les lattes du plancher se mettent à vibrer, à ce qu'une main se tende vers elle. Rien ne se produisit. Comme elle se rapprochait du bord du lit, sa main rencontra un liquide tiède. Elle abandonna son abri, et avança à quatre pattes. Une forme sombre était allongée non loin de là.

L'arme pointée droit devant elle, Nora contourna Dart à distance. Comme il ne bougeait pas, elle se rapprocha. Un filet de sang luisant s'écoulait de la tête du blessé, sur le front duquel elle appliqua le canon du revolver. Durant ce qui lui sembla être une éternité, elle conserva le doigt sur la d'tente, l'en cartait, puis l'y reposa. La seule idée de toucher cet homme lui retournait l'estomac.

Elle se remit sur ses pieds, se souvint d'aller ramasser les clefs, et enfila l'imperméable de Marian Cullinan-surprise de n'y prouver qu'une acceptation passive de la situation. Les démons s'étaient enfuis. Seul demeurait une sorte d'engourdissement. Le reste viendrait plus tard.

Les oreilles sifflantes, elle fourra le revolver dans la poche du ciré, et enfila les bottes en caoutchouc de Tony. Elle fit jouer la clef dans la serrure. Lorsqu'elle ouvrit la porte, la tempête la lui arracha des mains et l'envoya claquer contre la façade. Shorelands, ou le Massachusetts tout entier, peut-être, évoquait le centre d'une cascade. Un instant, Nora songea à attendre la fin de l'orage, puis elle réalisa que les bougies finiraient par s'éteindre et qu'il lui faudrait passer le reste de la nuit dans l'obscurité, avec Dart.

Elle se coiffa vivement du chapeau de Marian. Son sang gela dans ses veines lorsqu'elle entendit s'élever une toux sifflante. Une forme indistincte se redressa à genoux, retomba, puis se traîna sur quelques centimètres. Nora ressortit maladroitement l'arme de sa poche. La silhouette se ramassa sur elle-même, puis se jeta en avant, à la manière d'un ver. Le revolver vomit un nouveau jet de flammes. L'explosion projeta en hauteur la main de la tireuse, et quelque chose percuta les placards du coin-cuisine. Le ver cessa de bouger.

L'instant d'après, Nora était sous la veranda, tournée vers la cascade, sans le moindre souvenir d'avoir passé la porte. Elle rangea l'arme dans sa poche et se mit à courir.

Ses pieds glissèrent, et un poing de vent la jeta à terre. Une vase glacée se referma autour de ses jambes, s'insinua sous son ciré. Nora tenta de se relever, mais le sol se déroba sous ses mains, si bien que durant un long moment, elle rampa dans la boue d'trempée. Enfin, elle sentit sous ses doigts des touffes d'herbe, composées d'une moitié de boue, mais tout de même d'une moitié v'g'tale. Elle se redressa avec peine, et chancela sous l'effet d'une nouvelle vague de pluie interminable, poussée par la tempête.

Quelques minutes plus tard, elle cessa miraculeusement d'être aveugle et sourde. Des chaînes au tronc massif encadraient son champ de vision. A quelques pas d'elle, le diluge assaillait le cours d'eau paresseux qui avait tracé un chemin. Le vent avait jeté la fugitive dans le sous-bois, où un plafond de feuilles et de branches arrêtait la pluie. Elle sentait son souffle lui échapper par saccades douloureuses, son cœur cogner dans sa poitrine. Derrière elle, les arbres gémisaient. Elle prit la direction du Manoir, mais se figea après le premier pas. Le bâtiment ne s'élevait-il pas sur sa droite, et non sur sa gauche? Elle fit un autre pas dans ce qui lui parut être la mauvaise direction d'où qu'elle l'eût choisie. Au-dessus de sa tête, une branche craqua, avant de s'abattre à trois mètres d'elle. Plus loin, une autre se détacha violemment, tomba à terre. Quand Nora se retourna, elle constata qu'elle ne s'était qu'à peine éloignée du cottage.

Une faible luminosité dessinait l'encadrement de la porte. Soudain, une silhouette mâle imposante se profila dans l'ouverture. Des reflets jaunes brillèrent sur une lame. La fugitive recula, heurta un arbre, et poussa un petit cri. L'homme bondit à bas de la veranda et disparut dans l'obscurité. Nora plongea dans le sous-bois.

Courant dans ce qu'elle espérait être la direction du Manoir, elle trébuchait sur des branches cassées, se cognait à des arbres invisibles. De gros rochers bondissaient sur elle, des piéges d'goulinants se dressaient au-dessus de sa tête, des bras v'g'taux la giflaient au front et s'enfonçaient dans ses côtes. Elle avançait en se protégeant le visage des deux mains. De temps à autre, son pied ne trouvait que le vide, et elle glissait le long d'une pente, se rattrapait à une branche. Elle trébuchait sur des cailloux, sur des racines. L'arme, dans sa poche, lui meurtrissait la cuisse, et les pierres sur lesquelles elle tombait meurtrissaient le reste de son corps. Elle ne savait pas quelle distance elle avait parcourue, ni si elle allait dans la bonne direction. Le pire était la certitude que Dick Dart, qui aurait dû être mort mais qui ne l'était pas, la suivait de près, la traquait en écoutant le bruit de ses pas.

Elle en avait la certitude parce qu'elle l'entendait, elle aussi. Une ou deux minutes après s'être enfuie en le voyant bondir hors de la v'randa, elle l'avait entendu jurer quand il avait heurté une branche. Lorsqu'elle-même avait trébuché sur une grosse pierre, et atterri au beau milieu d'un buisson, elle avait entendu s'élever un rire gras, t'nu mais bien distinct, qui lui avait semblé résonner tout autour d'elle. Dart ne l'avait pas vue, mais malgré les milliers de bruits qui résonnaient dans la forêt, il avait perçu sa chute, sa lutte avec le buisson, et compris ce que cela signifiait. Il entendait probablement le clapotis des bottes de sa proie dans la boue. Nora courait les bras levés, avec derrière elle le bruit fan-tôme de son poursuivant qui se frayait un chemin à travers le bois.

Quelques minutes plus tard, il lui parvenait toujours, pardessus le roulement de tonnerre de plus en plus puissant de la cascade. A force de se faufiler entre des obstacles presque invisibles, elle vit enfin l'origine de ce fracas. De l'autre côté d'un bouquet d'arbres, un rideau liquide se déversait dans une rivière noire. La fugitive était arrivée devant un autre chemin, ce qui lui confirmait qu'elle avait pris la mauvaise direction: les sentiers menaient aux cottages, et il n'y avait aucun cottage en droite ligne entre la Poivrière et le Manoir. Les pas de Dart se rapprochaient de plus en plus.

Nora parvint aux arbres qui bordaient le chemin, baissa la tête, et s'engagea sous le défilé. Conserver son équilibre avec peine, elle se mit à patauger. Ses bottes, qui s'enfonçaient dans la boue, lui glissaient des pieds. Au bout de quelques instants, le sol devint plus ferme, et un nouveau rideau d'arbres apparut. Le barrage liquide s'atténua, devenant une pluie violente.

La fugitive regarda en arrière. Il lui sembla voir une forme pâle apparaître et disparaître dans le sous-bois, de l'autre côté du chemin inondé. Elle s'enfonça dans un bouquet de chênes, et commença à dévaler une pente lissante. La terre se ramollit, puis s'effondra sous ses pieds. D'instinct, elle s'accroupit, et se pencha en avant pour maintenir en position son centre de gravité. Elle glissa à toute vitesse entre les arbres, zigzaguant pour éviter les rochers, se déportant tour à tour à droite et à gauche afin de demeurer debout - ce qu'elle parvint à faire jusqu'à ce qu'une branche la frappe à la cheville et la projette contre un tronc. Des étincelles jaillirent devant ses yeux, mais elle n'en continua pas moins de descendre, plus lentement. Lorsqu'elle s'immobilisa enfin, le chapeau de Nora avait disparu, une douleur intermittente palpitait sous son crâne, et la moitié inférieure de sa jambe droite était immergée. Son pied sortit de l'eau quand elle se redressa péniblement à genoux.

Nora se retrouvait en terrain d'couvert, et l'orage commençait à s'apaiser. Tandis qu'elle d'valait la pente, le vent 'tait un peu tomb'. ♦tourdie, 'puis'e, elle leva la jambe pour vider l'eau que contenait sa botte. Tous ses muscles lui faisaient mal; sa t'ête la torturait. Le ciel s'claircissait. La temp'ête prenait fin encore plus vite qu'elle n'avait commenc'.

Devant elle passait un cours d'eau large de deux mètres, à la surface mouchet'e par la pluie, au flux rapide. Un cours d'eau ? Nora se demanda un instant jusqu'où elle 'tait all'e, puis elle réalisa que c'rait là le ruisseau qui traversait la propri'té, grossi par l'orage, tir' de son lit. Derrière elle, un morceau de bois de grande taille craqua, siffla, puis c'da à la gravité. Dart gagnait du terrain. Elle devait l'viter jusqu'à ce qu'elle retrouve le Manoir.

Pourquoi ne pouvait-il pas tout simplement se vider de son sang, comme les gens normaux ?

Nora s'avança dans l'eau. Les semelles de ses bottes rencontrèrent des pierres glissantes. La pluie se changea en une simple bruine. Le vent qui ridait la surface du ruisseau plaquait le cir' au corps de la fugitive. Une masse compacte de grands nuages laineux traversait le ciel. Stupéfaite, elle prit conscience du fait qu'il 'tait à peine plus de vingt et une heures, un soir du mois d'août. Au-dessus de l'orage, le soleil n'rait pas encore tout à fait couch'. Elle se hissa sur la berge opposée et pataugea jusqu'à un nouveau sous-bois, où elle se dissimula.

Un rire s'éleva pardessus le clapotis de la pluie et le sifflement des feuilles.

A travers les troncs serr's, Nora distingua ce qu'elle prit tout d'abord pour une brume grisâtre. Lorsqu'elle s'avança, cette dernière se changea en un pr' laissent l'abandon, où le vent frais courbait les hautes herbes. A l'autre bout, s'élevaient des voix hurlantes, qui montaient des gammes chromatiques, y introduisaient des dissonances, se m'laient au point le plus aigu, puis se brisaient, avant de s'unir à nouveau-se divisant et s'assemblant en un chant 'ternel, d'pourvu de silences ou de répétitions.

Un chant?

Durant une seconde plus grande à l'intérieur qu'à remonta le temps, et s'éveilla au son d'une musique étrange, dans une chambre de Crooked Mile Road, à Westerholm, Connecticut, cherchant un pistolet

disparu depuis beau temps. Ensuite, elle revint à la r'a-lit'. Au lieu de se diriger vers le sud, elle avait filé presque plein ouest. Le pr' qui s'tendait devant elle était le Champ de Brume, et les voix provenaient des Piliers du Chant de Monty Chandler. N'ayant plus la possibilité de se cacher, elle tira le revolver et fit volte-face. Elle balaya à plusieurs reprises du regard toute l'orée de la forêt, l'arme tenue à bout de bras. Son poursuivant ne se montra pas. Nora fit quelques pas sur la droite, puis sur la gauche, puis à nouveau sur la droite, d'habitude à l'attendre.

Brusquement, elle comprit ce qu'il avait fait: il l'avait mi-suivie mitraquée de l'autre côté du ruisseau, dans l'espoir qu'elle se terre au fond d'un trou en attendant qu'il la dépasse. Pendant ce temps-là, il regagnait le Manoir.

-Mon Dieu ! s'exclamat-elle.

Elle commençait à courir le long du pr', en direction d'un point, dans la forêt, où elle pourrait retraverser le ruisseau, couper par la Maison de Miel et rejoindre elle aussi le Manoir. Au bout de quelques instants, elle s'arrêta pour ôter ses bottes trop grandes, puis reprit sa course, avec le sol qui gargouillait sous ses pieds nus.

Une silhouette pâle émergea du sous-bois, à l'autre bout du Champ de Brume. Nora se figea. Le revolver faillit échapper à sa main couverte de boue. Peut-être était-il vide, peut-être pas. S'il ne l'était pas, peut-être fonctionnerait-il, peut-être pas. La silhouette s'approchait. Nora leva l'arme. L'arrivant l'appela par son nom, et se changea en un Jeffrey Deodato trempé.

Nora laissa retomber son bras. Jeffrey avait perdu sa casquette Eton. Son imperméable, parsemé de taches et de zébrures boueuses, lui collait au corps à la manière d'un chiffon mouillé. Il avait également de la boue sur le visage. Puisque c'était Jeffrey, peut-être s'agissait-il d'un camouflage d'illusion. Il s'approcha assez pour qu'elle voie son expression. Visiblement, elle avait l'air nettement moins pimpante que lui.

-Vous êtes venu, finalement, remarqua-t-elle.

-♦a m'a paru être une bonne idée. (Il baissa les yeux sur le revolver.) Merci de ne pas avoir tiré. Où est Dart?

Il semblait avoir appris beaucoup de choses depuis leur conversation téléphonique.

-Je l'ai tué. répondit-elle. mais ça n'a pas marché. (Elle leva l'arme et

la regarda.) De toute façon, je crois qu'il n'y a plus de balles, là-dedans.

Jeffrey la lui prit avec délicatesse.

-Alors, vous lui avez 'chappé'?

-Au début, oui. Mais je crois qu'au bout d'un moment, il s'est contenté de m'éloigner. Il voulait se débarrasser de moi pour s'occuper des femmes du Manoir. Ensuite, il serait revenu pour s'amuser et me traquer. On ne peut pas rester là et discuter, Jeffrey, il faut qu'on se bouge.

Il ouvrit le barillet.

-Il vous reste une balle, mais elle n'est pas bien placée, et moins que vous n'ayez envie de vous tirer dans la jambe. (Il corrigea le défaut, referma le revolver, et en présenta la crosse et sa compagne.) Allons chercher un téléphone.

Nora remit l'arme dans sa poche avec une impatience sauvage.

-Le téléphone est coupé. (Elle regarda frénétiquement autour d'elle.) Il faut retourner au Manoir.

Jeffrey l'examinait toujours. Le spectacle qu'elle offrait n'inspirait et l'évidence guère confiance en ses capacités d'affronter Dick Dart. Elle baissa les yeux sur son ciré déchiré et ses jambes sales. On eût dit un oursin arraché à un marigot.

-Le Manoir? répéta l'ancien majordome.

Elle le prit par la manche et l'entraîna vers la forêt.

-Sinon, il va assassiner tout le monde. Venez, si vous voulez. Sinon, j'y vais toute seule.

Jeffrey céda de lui obéir.

-On ira plus vite en restant au bord du chemin. (Elle commençait à protester, mais il la coupa.) Je vais vous montrer. Tout ce que je veux savoir, c'est où se trouve le Manoir.

-Par là.

Elle tendit la main en direction des bois.

Et lui, insupportable, partit en petites foulées dans celle par laquelle il s'était arrivé. Elle courut à sa suite.

- On va dans le mauvais sens !

-Pas du tout, répondit-il sans se troubler.

-Vous êtes perdu, Jeffrey.

-Non, plus maintenant.

Au bout du pré, il désigna la bande de terre humide mais solide qui s'étendait juste devant les arbres. Il avait raison. Le chemin s'était changé en soupe. Cependant, on pouvait l'arpenter sans trop s'enliser. Les dernières lueurs du soleil commencèrent à s'éteindre, et Nora se rappela ce qu'on ressentait en marchant dans une forêt, la nuit.

-D'accord?

-Allons-y, opina-t-elle.

Ils se mirent en route au petit trot, tellement près des arbres qu'elle sentait des racines sous ses pieds nus.

- Je vais trop vite pour vous ? demanda Jeffrey.

- Je peux courir aussi bien que vous, répondit-elle. Qu'est-ce que vous avez fait, après notre discussion ?

En attendant la fin de l'orage dans la station-service, il s'était senti de plus en plus mal à l'aise. Les explications de Nora quant à la manière dont elle avait rejoint Shorelands, ainsi que les raisons qu'elle avait invoquées pour le renvoyer à Northampton lui paraissaient bien minces, son attitude peu naturelle. Il avait aussi à pousser la MG le long des routes inondées, et vu la Duesenberg sur le parking, à l'entrée du domaine. Tony, qui montait tout juste dans son camion, lui avait ordonné de s'en aller. Où est Mrs Desmond? avait demandé Jeffrey. Si vous êtes un copain de ce connard de Desmond, vous pouvez aller vous faire foutre, avait dit Tony. Son toit fuyait, il avait tout juste le temps d'aller chez sa sœur, à Lenox, et il se moquait de ce qui arriverait à Jeffrey. Ce dernier l'avait imploré d'appeler la police, mais Tony avait répondu qu'il en aurait été incapable, même s'il l'avait voulu, car le téléphone était coupé. Où était la Poivrière? Le gardien avait insulté le visiteur et s'en était allé. Jeffrey était parti à pied dans la tempête. Il avait dépassé le Manoir, pris le chemin, trouvé la Poivrière vide, et s'était enfoncé dans la forêt. Quelque temps plus

tard, il avait r'alis' qu'il ne savait plus du tout o' il 'tait. Quand l'orage avait diminu', il s'rait retrouv' au bord d'un pr'. A quelque distance de lui, sur sa droite, il avait aper'u un 'pouvantail couvert de boue. Un 'pouvantail qui pointait une arme sur lui.

-On dirait que Tony n'a pas tellement appr'ci' Dick Dart, remarqua-t-il. Qu'est-ce qui se passe, au Manoir ?

Devant eux, le pont menant à la Maison de Miel s'levait au-dessus d'une surface mouvante. Nora sortit du sous-bois d'goulinant et pataugea dans le ruisseau en crue. Son compagnon demeura à sa hauteur. Le bas de son imperm'able flottait derri're lui.

-J'aimerais bien le savoir. Il y a quatre femmes, là-bas. Marian Cullinan, qui travaille pour le trust, Margaret Nolan, la directrice, et deux guides qui 'taient d'jà là dans l'ancien temps. (De l'autre c't' du cours d'eau, ils se remirent à trotter vers les ch'nes.) Tout ce que je sais, c'est qu'il veut les tuer. Un psychopathe normal s'introduirait dans leurs chambres pour se les faire une par une, mais Dart veut organiser une grande f'te. Il en a r'v' tout l'apr's-midi.

-Une grande f'te?

Au bout du large chemin qui s'parait les rang'es de ch'nes, Nora apercevait le bord de l'tang.

-Il adore parler et avoir un public. Il veut les r'unir et se payer du bon temps. L'id'e de les obliger à regarder, pendant qu'il les tuera l'une apr's l'autre, l'clate compl'tement.

-♦a m'ennuie de le dire, mais est-ce qu'il ne va pas plut't essayer d'en finir le plus vite possible pour pouvoir s'en aller?

-Dart se sent prot'g' par des forces sup'-rieures. Il est persuad' qu'il pourra toujours s'enfuir, aussi tard qu'il s'y prenne.

Jeffrey m'dita cette information tandis qu'ils se dirigeaient vers l'tang et le terrain d'couvert.

-De combien de temps a-t-il d'jà dispos'?

-J'ai perdu la notion du temps avec le sens de l'orientation. (Elle tenta d'estimer la dur'e de sa fuite à travers bois.) Au d'but, il me courait vraiment apr's. Il 'tait furieux. Je lui ai donn' un coup de couteau, et puis je lui ai tir' dessus.

-Vous l'avez touché? Oπ Ψa?

-Il 'tait allong' sur le ventre, alors tout ce que j'ai vu, c'est le sang qui lui coulait de la ṭte. Il avait l'air on ne peut plus mort, mais je n'ai pas regard' la blessure. Je lui aurais bien pris le pouls, seulement l'id'e de le toucher me r'pugnait. Je suppose que je l'ai juste 'rafl'. Merde. Enfin, bon, je me suis enfuie, et quelque chose comme une minute plus tard, il s'est relev', et il m'a poursuivie. Attendez un peu. J'ai quelque chose à faire.

Elle courut jusqu'à l'tang, y plongea ses mains boueuses, et les nettoya, avant de le rejoindre.

-Je ne veux pas que cette salet' de flingue me glisse entre les doigts.

Jeffrey s'engagea sur la pelouse glissante.

-Est-ce qu'il a pu disposer d'une demi-heure?

Nora s'immobilisa. Elle contempla ses mains humides, et r'alisa que Dart leur avait laiss' plus de temps qu'elle ne l'avait cru.

-Moins que πa. Il a d'♦ me poursuivre au moins dix minutes, avant de changer d'id'e. Il a attendu d'tre s♦r que je le croie derri'ère moi, et ensuite il est reparti vers la baraque. C'tait il y a quelque chose comme vingt minutes. Il a d'♦ lui en falloir dix ou quinze pour atteindre le Manoir, mais il ne s'est pas mis au travail tout de suite.

Jeffrey se gratta le front, y laissant une trace de boue qui accentua l'effet camouflage.

-Pourquoi?

Elle leva les mains qu'elle venait de laver dans l'tang.

-C'est un des mecs les plus soigneux de la terre. La premi'ère chose qu'il aura faite, en arrivant au sec, c'est se nettoyer. Il y a une salle de bains, dans un petit couloir, au rez-de-chauss'e. Il a peut- ṭre ṃme pris une douche. Tout le monde dort à l'tage: il avait largement le temps de se pr'parer pour sa f̣te.

-Ce n'est pas une blague?

-Nous parlons d'un homme qui devient dingue quand il passe une journ'e sans se brosser les dents. S'il n'est pas pr'sentable, πa va lui g̣cher la moiti' de son plaisir.

Visiblement, Jeffrey d'cida de la croire.

-J'espère qu'il n'a pas d'autre revolver.

-Non. Mais la dernière fois que je l'ai vu, il avait un hachoir à la main. Et la cuisine est pleine de couteaux.

Ils regardèrent le Manoir, au bout de la pelouse. La nuit était à présent tombée. Les marches de pierre incurvées qui menaient à la terrasse étaient à peine visibles. Au-delà, les portes-fenêtres du fumoir restaient illuminées. Comme l'avait prédit Marian, le courant avait été rétabli instantanément vite.

Nora leva les yeux. Toutes les fenêtres du premier étage étaient noires mais, dans le coin supérieur gauche de la maison, il y avait de la lumière à celles de Lily et de Marian.

-Dart aime beaucoup les couteaux, ajouta-t-elle.

Jeffrey désigna les fenêtres du fumoir.

-Vous croyez que c'est là qu'il veut rassembler ces dames ?

-Il est d'humeur à sortir le grand jeu. Il va se servir de la plus belle pièce de la maison, et c'est celle-là.

-Si c'est vrai, on va pouvoir voir ce qui se passe.

Jeffrey déboutonna son imperméable, l'ôta, et le laissa tomber sur l'herbe. Il se remit à courir, en petites foulées. Nora le suivit. A mi-chemin, ils ralentirent l'allure et se plièrent en deux.

Ils parvinrent ensemble à l'escalier de la terrasse et s'accroupirent au bas du premier degré. Ils échangèrent un coup d'oeil, arrivèrent à un accord muet, et montèrent côte à côte, toujours courbés. A quatre marches du sommet, ils purent regarder par la première porte-fenêtre du fumoir. Nora ne distingua que le bord d'un tapis blanc, le plancher et les pieds cylindriques polis d'une table. Elle se rapprocha de son compagnon, mais ne vit qu'une plus grande surface de tapis.

Jeffrey monta encore deux marches et se pencha au-dessus de la terrasse. Se retournant vers Nora, il secoua la tête pour lui intimer l'ordre de l'attendre, puis il s'allongea à plat ventre, commençant à ramper. Elle arriva à sa hauteur, et observa les semelles de ses chaussures s'éloigner sur les carreaux humides. Lorsqu'elles furent à six mètres d'elle, elle se mit elle aussi à ramper, s'accrochant les

genoux et les orteils. Les boutons m'atalliques du cir' 'mettaient des grincements aigus contre la pierre, aussi se redressa-t-elle à quatre pattes. Jeffrey progressait à une vitesse 'tonnante. Il atteignit la porte-fen'etre. De l'eau coulait des goutti'ures en un flot r'gulier.

Pour la premi'ere fois, Nora prit conscience du silence profond qui environnait le son des gouttes frappant le sol, de la d'licieuse fra'cheur des odeurs impr'gnant l'air. M'eme les rudes dalles, sous son visage, d'gageaient un parfum vibrant, fort, vivant.

L'ancien majordome s'allongea sous la baie vitr'ee. Elle l'imita, approchant le visage du sien, leva la t'ete et regarda dans le fumoir.

Lily Melville, en chemise de nuit bleue, 'tait atta-ch'ee sur une chaise, au centre de la pi'ece. Un morceau de ficelle s'y'tendait de ses chevilles à ses poignets, li's derri'ere le dossier. Elle avait la t'ete baiss'ee sur la poitrine, et ses 'paules tremblaient. Face à la fen'etre, Margaret Nolan, pareillement entrav'ee, et toujours v'etue de la robe qu'elle portait au d'ner, lui parlait, mais la vieille femme ne semblait pas l'entendre.

Margaret regarda pardessus son 'paule. Nora s'y'carta un peu de Jeffrey pour observer le passage qui donnait dans le couloir. Une Marian Cullinan hyst'rique, pouss'ee en avant par Dick Dart, venait d'y appara'itre. A la voir, on aurait dit qu'elle tentait de faire des pompes sur le bras qui lui enserrait la gorge. De l'autre main, Dart lui tenait un long couteau contre le flanc. Il avait l'air enchant'.

Pour sa soir'ee po'tique, Marian avait rev'etu une robe noire sans manches, d'collet'ee. Dart, nu, 'tait d'une irr'prochable propret'. Ses cheveux tout juste lav's, un peu 'bouriff's, couvraient une bande de gaze ensanglant'ee, coll'ee sur sa tempe à l'aide de sparadrap. Il laissa tomber Marian sur une chaise, face à Lily Melville, se porta à son c'ot', et se pen-cha. Elle se jeta en avant. Sans m'eme se donner la peine de la regarder, il lui referma la main gauche sur la gorge, et la fit tomber au sol. Le hurlement de la jeune femme traversa la porte-fen'etre. Nora sentit ses muscles se crispier.

Dart posa son couteau et tendit la main hors de vue. Marian se d'battait, tentait de le frapper. Il la releva par la peau du cou, comme un chaton.

-Qu'est-ce qu'on fait ? chuchota Nora à Jeffrey.

-J'y r'fl'chis, renvoya-t-il sur le m'me ton.

Secouant la t'te, Dart souleva Marian jusqu'à ce que les pieds de la jeune femme quittent le sol. Il la laissa alors tomber et la rattrapa par la taille, lui emprisonnant les bras. Tandis qu'elle continuait de se d'battre, la main droite du meurtrier revint en vue, tenant un rouleau de ficelle. Il porta à nouveau sa victime jusqu'à la chaise et l'y assit avec violence.

Elle poussa un nouveau hurlement.

Margaret se tourna vers Dart et déclara quelque chose sur un ton 'tonnamment mesur'. Sans lui pr'ter attention, il s'agenouilla derri're Marian, lui enroula à deux reprises la ficelle autour du torse, et relâcha son 'treinte. Elle bondit sur ses pieds et tenta de s'enfuir avec la chaise. Dart la rattrapa et passa la ficelle autour de ses 'paules, puis sous son si'ge, devant lequel il se posta alors. Quand sa prisonni're voulut lui donner un coup de pied, il lui empoigna les chevilles, les entrava et renvoya la ficelle der-ri're la chaise. Il la sectionna et la noua dans le dos de la jeune femme. Margaret lui parla à nouveau. Ce qu'il r'pondit la fit grimacer.

-Il est fort, cet enfoir', murmura Jeffrey.

Marian regimba à deux reprises, puis abandonna ses efforts.

Le meurtrier remit la chaise en place, et, le front pliss', examina tour à tour les trois femmes en se frottant le menton. Marian et Lily 'taient assises face à face, de chaque c'té de Margaret, à quelques pas devant elle. Dart prit place entre elles et recula vers la terrasse. Sans cesser de les observer, il manipula avec pr'caution le tampon de gaze qu'il avait r'ussi à poser sur sa blessure, dans son dos. Il eut un sursaut, et une tache rouge, au centre du pansement, s'assombrit, s'largit.

Jeffrey inclina la t'te vers Nora.

-Il n'y avait pas une autre femme?

Elle d'signa les 'tages.

-Au lit, malade.

Dart se pavana devant ses trois prisonni'res, mesurant l'effet qu'il avait produit. Elles ne le quittaient pas des yeux, Marian d'un air sombre, Margaret avec une concentration profonde, 'voquant celle du

forcen'. Quant & Lily, m̃me sa nuque exprimait terreur et incompr̃hension. La jeune femme renvoya ses cheveux en arrĩre, et pronoña une phrase que Nora lut sur ses l̃vres: Vous m'avez fait mal. Dart passa derrĩre Lily, la fit l'g̃rement pivoter vers la porte-feñtre et lui tapota les cheveux. La directrice serra les dents quand il tira sa chaise en arrĩre, sur quelques centim̃tres. Marian reprit la parole: Pourquoi faites-vous ̃a, Norman ?

Margaret articula quelques mots. Marian se tendit, et toute 'motion d'serta son visage.

Dart, dont le vrai nom venait d'̃tre prononc' , 'carta les bras et se tourna de droite et de gauche pour recevoir d'imaginaires applaudissements.

-Qu'est-ce qu'on attend? chuchota Nora.

-Qu'il nous dise quoi faire.

Le meurtrier s'approcha souplement de Marian et l'embrassa sur la joue. Tout en lui parlant, il passa derrĩre elle et lui pressa la main. Il lui caressa les bras, les cheveux, puis lui glissa un doigt sous le menton. Margaret le regardait faire, imperturbable. La jeune femme ferma les yeux et se mit & trembler. Sur son visage, les taches de rousseur flamboyaient. Sans cesser de s'adresser & elle, Dart la contourna & nouveau, et l'embrassa. Elle renvoya la t̃te en arrĩre, s'attirant une gifle d'une telle force que le coup s'entendit & travers les vitres. Il l'embrassa & nouveau. Lorsqu'il s' 'carta, la marque rouge de ses doigts 'clipsait les taches de rousseur sur la joue de sa victime.

Levant les mains, comme pour dire: Je suis quelqu'un de raisonnable, il s' 'loigna d'elle et s'adressa & ses trois prisonnĩres. Souriant, il d'si-gna Marian et interrogea ses deux ãñes. Margaret demeura impassible, tandis que Lily secouait la t̃te. Dart se posa la main sur le coeur, l'air bless'. Il bon-dit vers la vieille femme et lui souleva le menton. Nora le vit prononcer les mots: Je vous aime, Lily ch'rie. Il trotтина ensuite jusqu'& Margaret, et lui posa une question. La r'ponse fut un non tr̃s net. Il recula, feignant l'incr̃dulit'. Jamais il ne s' 'tait autant amus' de toute sa vie. Un certain temps, il marcha de long en large, en proie & quelque d'bat int'rieur hypoth'ique. Il secoua tristement la t̃te s'approcha du couteau pos' par terre, fit mine d'̃tre surpris de le voir, et le ramassa avec une joie 'merveill'e.

Nora interrogea Jeffrey du regard. Il secoua la t̃te.

Dart marcha dans leur direction. D'abord sa t̃te, puis tout son

corps, au-dessus des genoux, disparurent derrière la table. L'ancien majordome effleura la main de sa compagne: Ne bougez pas. Elle eut un signe de tête vers la gauche. Le revolver ? Jeffrey fit un imperceptible mouvement de dénégation: Pas maintenant. Les jambes du meurtrier exécutèrent un demi-tour, et ses pieds commencèrent à s'éloigner. Quand le reste de sa personne réapparut aux deux tiers, il ne tenait plus le couteau. Claquant des doigts, il se volatilisa. Les yeux de Margaret bouillonnaient, et Marian tordit le cou pour le regarder s'en aller. Leurs visages rendirent compte de son retour. Lorsqu'il arriva en vue, bondissant, il était armé du hachoir. Il l'exhiba devant les trois femmes, trancha l'air, puis s'approcha à nouveau de la table.

Jeffrey parvint à s'aplatir en dessous du niveau du seuil de la porte-fenêtre. Nora croisa les bras au-dessus de sa tête, retint son souffle. Lorsqu'elle risqua un coup d'oeil par la vitre, les mollets poilus de Dart apparaissaient toujours sous la table. Il alignait ses outils. Un de ses pieds se tourna de côté quand il pivota vers ses prisonnières. L'une d'elles avait dû lui poser une question.

-Ma petite femme ? répondit-il, assez près de la porte-fenêtre pour que Nora l'entende. La dernière fois que je l'ai vue, mon ex-compagne s'enfuyait à toutes jambes dans la grande forêt préhistorique. En ce moment, elle est tapie dans un buisson, et elle attend que je renonce à la traquer. (Il s'approcha de l'ouverture.) Norme ! Norme ! Rentre à la maison, chérie, on commence tout juste à s'amuser. Tu m'entends ? (Il se tourna vers ses victimes et baissa la voix.) Si Norma se trouve, elle se cache sur la terrasse ! Voyons voir !

Le cœur de Nora cessa de battre. Elle se sentit geler. A son côté, Jeffrey se ramassait sur lui-même pour bondir.

Si Dart franchissait la porte-fenêtre, son pied se poserait à environ dix centimètres du coude de celle qu'il appelait encore son épouse. Elle releva le menton, jeta un coup d'oeil à l'intérieur, et son cœur se remit à battre avec un énorme sursaut. Le meurtrier s'éloignait en direction des autres baies vitrées. Quelques secondes plus tard, il disparut à sa vue. Au bout de la terrasse, une poignée grinça et une porte-fenêtre s'ouvrit. Tout cela faisait partie de la représentation, du spectacle qu'il offrait à ses prisonnières. De fort bonne humeur, il leur donnait la preuve de leur vulnérabilité. Il se pencha à l'extérieur, et rugit:

-Norma ! Norma ! Mrs Desmond !

Il dut se retourner vers le fumoir.

-Vous entendez quelque chose, Marian?

-Non, r'pondit l'interpell'e d'une voix faible.

Dart 'tait toujours pench' par l'ouverture.

-Vous savez qui c'est, n'est-ce pas?

-La femme que vous avez kidnapp'e.

-Nora Chancel, ajouta Margaret Nolan.

Il eut un l'ger soupir moqueur, comme s'il s'y'tait lament' de la trahison de Nora.

-Vous avez commis une grave erreur, Mr Dart, d'clara la directrice. Vous l'avez laiss'e s'enfuir. Essayez de comprendre ce que je veux vous dire: Mrs Chancel n'est pas prostr'e au milieu de la for't. Elle est partie chercher de l'aide. Vous devriez vous en aller tout de suite. Vous pouvez encore retourner à la Poivrière, vous habiller, et prendre une voiture. Si vous perdez du temps avec nous, vous serez certainement captur' par la police. Vous vous en rendez bien compte ?

-Captur'? r'p'ta Dart. Merveilleux mot. ♦vo-cateur des b'tes de la jungle.

-Nous ne vous demandons pas de nous d'ta-cher. Mais si vous voulez rester en libert', vous devez quitter Shorelands sans tarder. Mrs Chancel est probablement d'jà en compagnie de Tony.

Apr's un long moment de silence, un hibou ulula de l'autre c't' de l'tang. Des gouttes s'abattaient encore sur les dalles. Dart poussa un hennissement. Nora lui jeta un coup d'oeil rapide. Il souriait, la t'te lev'e vers le ciel.

-Quel souci. Si Nora-chou allait voir votre r'habilit', il se pointerait pour v'rifier son histoire. Tony ne me poserait pas de probl'me. Mais vous savez ce qui va se passer, en fait ? Nora va venir ici. C'est grav' dans la pierre. Elle conna't bien mes petites habitudes. Elle ne pourra pas s'en emp'cher. Elle sera incapable de vous abandonner, c'est impossible.

-C'est stupide, intervint Marian. Sauvez votre peau. Partez tout de suite. Vous n'avez m'me pas le temps d'aller vous habiller.

- Ca vous pla't que je sois nu, Marian, n'est-ce pas? J'avoue que ça

me plaît aussi. J'adore quand l'air frais caresse mon corps. ♦ Ça m'excite. Et comme vous allez vous en rendre compte, j'adore 7tre excit7. Est-ce que vous avez des taches de rousseur sur la plante des pieds, Marian?

Durant quelques secondes, elle resta silencieuse. Dart attendit.

-Non.

-Dommage. Et si nous v7rifiions qu'elle n'est pas encore l8? Je lui ai promis une soir7e inou-bliable: je veux tenir ma promesse. (Il cria le nom de Nora, se posa une main en pavillon autour de l'oreille, cria 8 nouveau.) Pas de r7ponse, les filles. Il va falloir qu'on continue sans elle. Ne vous en faites pas: son arriv7e ne g7chera pas notre plaisir.

Il rentra dans la pi7ce et la porte-fen7tre se referma en grin7ant.

Jeffrey d7signa le bord de la terrasse d'un signe de t7te. Il se mit aussit7t 8 ramper sur les dalles, dans un silence absolu. Exer7ant un effort surhu-main, Nora se remit 8 quatre pattes et le suivit.

L'ancien majordome contourna le pilier qui s'7le-vait en haut des marches, et attendit. Lorsque sa compagne le rejoignit, il la pr7c7da dans l'escalier, puis se mit 8 couvert derri7re le muret de la terrasse. Tourn7 vers la pelouse obscure, il appuya la t7te contre la pierre.

- Il est toujours comme 7a?

- A peu pr7s, confirma Nora. Qu'est-ce qu'on fait ?

- On a tout le temps. Il est en train de s'7chauffer. (Il sourit.) Vous savez, pour peu qu'on ne soit pas trop regardant sur l'identit7 de ses victimes, Dart aurait fait un excellent soldat de commando. Il pos-s7de une force et une rapidit7 incroyables, il est capable de continuer d'avancer apr7s avoir encaiss7 une douleur incroyable, il anticipe bien les situa-tions, et l'adversit7 lui fait donner le meilleur de lui-m7me. Si on peut dire.

-Vous voulez me faire admirer Dick Dart?

-Pas du tout. Je me contente de le d7crire. Si je le sous-estime, je n'ai pas la moindre chance contre lui. J'imagine qu'il n'a pas toujours 7t tel que nous venons de le voir?

-Etre arr7t7 pour meurtre l'a lib7r7. Il n'a plus besoin de cacher ce qu'il est r7ellement.

L'ancien majordome eut un nouveau sourire.

-C'est de s'y vider qui l'a libéré. Après ça, toutes les règles normales se sont trouvées annulées. C'est un 7^etré neuf, dans un monde neuf, qui s'étire ses ailes, qui se découvre. (Cette remarque était d'une telle justesse que Nora contint son impatience.) Il ne va pas commencer à faire réellement du mal à ces femmes avant une demi-heure. Il s'amuse trop. Il va attendre que vous vous montriez. Savez-vous si la porte d'entrée est fermée à clef?

-Elle ne l'est pas.

-Bien. (Jeffrey leva les yeux dans le vague, et s'essuya le front.) Est-ce qu'il sait que vous le savez ?

-Oui.

-C'est donc par là qu'il pense vous voir arriver. (Il s'avança vers la pelouse et contempla les étages du Manoir.) On va préparer une petite surprise à Mr Dart. (Il explora du regard l'arrière du bâtiment.) Les portes-fenêtres ne sont pas verrouillées non plus. Et il y en a une autre, au fond de la pièce où il est allé chercher le hachoir.

-La salle à manger.

-Je parie que toutes les portes sont ouvertes. Les occupants du Manoir se croient protégés par leur isolement et par Tony. Il n'y a probablement jamais eu de cambriolage, ici. Vous dites qu'il y a encore une femme dans la maison, une sorte d'invalides ?

-Agnes Brotherhood.

-A quel étage?

-Au premier.

-Très bien. Pendant que je vous cherchais, j'ai vu une échelle appuyée contre le mur, dans la cour. Sans doute oubliée par des ouvriers. Je vais entrer par une fenêtre du haut. Une fois que j'y serai, je ferai du bruit, et Dart croira qu'Agnes s'apprête à se joindre à la fête. Il sera enchanté. Vous, vous retournez là-bas et vous vous postez au bout du fumoir. Dès que vous le verrez sortir, allez dans la salle à manger et restez-y !

-Très bien.

-Il va falloir ouvrir grand les oreilles, mais res-tez cach'e dans la salle & manger jusqu'à ce que vous soyez s'ûre de prendre Dart par surprise. Il ne vous attendra pas par là. Et il ne s'attendra pas & me voir non plus. Si je suis de taille, je le mettrai hors de combat. Sinon, il m'emmenera au fumoir, et c'est & ce moment-là que vous sortirez.

-Vous devriez prendre le revolver.

-Non, gardez-le. (Jeffrey leva une jambe, d'laïa sa chaussure, l'ôta, et la posa pr's du mur. Il proc'da de m'me avec l'autre.) Il ne vous reste qu'une balle. Ne la g'chez pas. (Il lui tapota de l'index le centre du front.) Et logez-la-lui ici. Ce type est en acier tremp'.

-Je sais, acquiesça Nora.

Mais son compagnon s'loignait d'jà dans l'obscurit'.

Le cir' de Marian lui paraissait encombrant, ridicule. Elle sortit le revolver de la poche, arracha les boutons, et fit glisser sur ses 'paules le v'tement, qui chut lourdement & terre. En dehors du bas de ses jambes, lav' par le ruisseau, tout le devant de son corps 'tait noir de boue. Nora assura son arme au creux de sa main et remonta l'escalier de la terrasse. Sur la pointe des pieds, elle courut se poster contre le bâtiment, pr's de la deuxième porte-fen'tre. Lorsqu'elle avança un peu la t'te, elle d'couvrit les trois quarts du fumoir. Le dos de Marian Cullinan lui masquait en partie Lily Melville. Margaret Nolan, enti'rement visible, faisait face & un Dick Dart qui ne l'aitait que trop. Une bouteille de champagne dans une main, son p'nis & demi 'rig' dans l'autre, il s'adressait & la directrice, lui relatant sans nul doute les nombreuses extases qu'il avait pro-cur'es & de vieilles femmes. Elle le regardait sans ciller.

Pour la première fois, Nora commença & douter des raisons pour lesquelles Agnes ne se trouvait pas avec les autres. Dart ne l'aurait pas laiss'e dans sa chambre sous pr'texte qu'elle 'tait trop faible pour quitter le lit. Peut-être l'avait-il attach'e dans un angle de la pièce que l'observatrice ne voyait pas, comme une araign'e fait des provisions de nourriture dans sa toile. S'il l'avait emmen'e au rez-de-chauss'e, il se m'fierait d's qu'il entendrait du bruit, et Jeffrey serait encore plus en danger.

Dart but une gorg'e de champagne au goulot et offrit la bouteille & Lily. Comme elle ne r'agissait pas, il se posta devant elle. Nora eut l'impression qu'il la forçait & boire. Il adressa un commentaire &

Margaret. Bien sûr. C'était celle qu'il d'testait le plus: il faisait son num'ro pour elle. S'approchant de Marian, il inclina la bouteille tel un sommelier, pour en faire admirer l'tiquette, puis la porta aux lèvres de la jeune femme. Tout ce que disait ou faisait cette dernière 'voquait l'incr'dulit' et le d'sespoir. Dart recula, pouffa, et traversa la pièce pour ramasser le couteau sur la table. Il expliqua ce qu'il serait forc' de faire si elle ne buvait pas un coup avec lui, et renouvela sa tentative. Elle dut lui permettre de lui verser un peu de liquide dans la bouche, car il sourit d'un air satisfait. Il s'int'ressa alors à Margaret, qui ouvrit la bouche, maussade, et se laissa abreuver.

Le meurtrier but à son tour, avant de se retourner vers Marian. Il avança les hanches pour lui offrir le concombre. Non? Il posa la bouteille par terre et prononça quelques mots, tout en d'signant le couteau, puis son p'nis. Sans cesser de discourir, il se manipula avec vigueur, et l'ob'issante cucurbitac'e se dressa. Satisfait, il la montra aux deux autres femmes. Lily avait ferm' les yeux. Margaret accorda à peine un coup d'oeil au membre 'rig'. Retournant à Marian, Dart d'signa à nouveau le couteau et le concombre. La nuque de la jeune femme ne permit pas de deviner sa r'ponse. Il se porta à son côté et lui frotta la chose contre la joue, puis il jeta un coup d'oeil à Margaret, dont le visage se figea totalement. Lily osa entrouvrir les paupières, et les referma instantanément.

Que faisait donc Jeffrey ? Il admirait la chambre à coucher de Georgina ?

Dart recula, leva le couteau, et manipula la ficelle qui liait Marian à sa chaise. Après en avoir s'lectionné un brin, il passa la lame en dessous, le trancha, et le noua d'une autre manière. Le bras droit de la jeune femme se retrouva libre jusqu'au coude. C'était un 'change de bons proc'd's: tu es gentille avec moi, je serai gentil avec toi.

Tout en se masturbant, le meurtrier alla se planter en face de Margaret. Il lui agita son sexe devant les yeux, et r'p'dita la pantomime jouée pour Marian. A force de manipulations, le p'nis grandit encore de deux centimètres. Sans cesser de le p'trir, de le caresser, une expression r'jeuse au fond des yeux, Dart l'amena sous le nez de Margaret, pour le lui faire admirer. De sa main libre, il effleura les cheveux de la directrice.

D'un coup, il tourna la tête.

Les bras et les jambes de Nora se tendirent. Le meurtrier adressa quelques mots à Marian, qui secoua la tête. Il alla se poster d'un bond

À l'entrée de la pièce, le dos au mur. La jeune femme se tourna vers Margaret. Ils avaient tous entendu du bruit, et nul n'en avait dûit qu'Agnes Brotherhood descendait au rez-de-chaussée. Nora fixait le passage d'ert. Dart se posa un doigt sur les lèvres. Quelques secondes s'écoulèrent en silence. Les trois femmes se trémoussaient sur leurs chaises.

Le meurtrier se l'cha les lèvres et continua de surveiller l'entrée, prêt à bondir.

Le corps de l'observatrice d'écida pour elle. Sans réfléchir, elle se porta devant la porte-fenêtre, et en abaissa la poignée. Dart se tourna vers elle, surpris, choqué, furieux. Il avança d'un pas, les lèvres retroussées. Nora ouvrit les battants d'une saccade, posa un pied dans le fumoir et se pritifia quand Jeffrey y bondit littéralement. L'ancien majordome exécuta un saut périlleux, se remit sur ses pieds derrière Marian, et, penché en avant, les bras légèrement écartés, entama aussitôt un mouvement tournant en direction de Dart.

Le regard du meurtrier passait de l'un à l'autre des arrivants.

-Pour qui tu te prends, Superman? (Il s'éloigna du mur.) Mesdames, saluez, je vous en prie, Jeffrey, le majordome. Si le chou crotté ne m'avait pas distrait, tu serais déjà mort, Jeffrey.

-Tirez, Norma ! cria Marian. Tirez !

-La ferme, retorqua Nora.

Elle se rapprocha de Lily, qui la contemplait avec une expression de pure terreur.

-Mais tirez donc, Norma! hurla Marian.

-Elle tire comme un pied, chérie, lui apprit Dart, et le flingue est vide.

D'jà pleinement adapté au retournement de situation, il retrouvait sa confiance et sa bonne humeur. Il n'avait à s'occuper que d'un homme d'armes, et de Nora, qui tirait comme un pied, particulièrement avec une arme chargée. Les probabilités étaient pour lui. Jeffrey se rapprochait toujours de lui.

-Amène-toi, majordome, lança Dart.

L'interpellé n'avait pas même regardé Nora depuis qu'il s'était

propulsé dans la pièce, tellement concentré sur son adversaire qu'il ne paraissait pas avoir entendu les exclamations de Marian. Il avançait en crabe, lentement, avec des gestes précis. Le meurtrier roula des yeux amusés: Jeffrey ne constituait pas une menace sérieuse. Dart cartabla les bras, haussa les épaules, et s'adressa à Nora.

-Il faut que je vous dise la triste vérité, ma chérie. Je vous ai menti. Ils ne sont pas jolis, vos nichons. Trop petits. Trop plats.

Il se retourna vers l'ancien majordome, et son sourire s'élargit.

-a vous arrive de vous habiller en femme, Dick ? demanda Nora.

Le sourire de Dart disparut, et il marcha vers son adversaire avec l'air d'un homme qui doit vaquer à une occupation fastidieuse quoique nécessaire.

Lily leva des yeux apeurés.

-C'est bien vous, Mrs Desmond?

-C'est moi, Lily, répondit Nora en lui touchant l'épaule.

Elle visait le meurtrier avec le revolver, mais n'avait aucune certitude d'être capable de le toucher. Les deux hommes se rapprochaient l'un de l'autre.

-Je vois d'ici votre placard, Dick, reprit-elle. Dedans, il y a deux robes, que personne n'a jamais vues, à part vous.

Dart poussa un grognement et se détendit. Jeffrey parut littéralement flotter en arrière. Son adversaire parcourut un peu plus d'un mètre sans toucher le sol, puis atterrit sur le ventre. La seconde d'après, il sautait sur ses pieds et s'accroupissait.

-Très bien: maintenant, on sait que tu es vif, dit-il, avant de se préparer à charger.

Jeffrey bondit à droite, puis à gauche, si rapidement qu'il parut à peine avoir bougé. Il se posta directement derrière Margaret qui, contrairement aux deux autres prisonnières, regardait la fausse Norma Desmond. Les yeux de la directrice d'orientèrent en direction de la porte-fenêtre, puis se posèrent à nouveau sur Nora. Cette dernière regarda derrière elle et comprit. Courant à la table, elle s'empara du hachoir.

-Vous 7tes malade ! hurla Marian. Vous avez un flingue !

Dart se d'pla7a un peu sur la droite, l'ancien majordome d'autant sur la gauche, image miroir.

La jeune femme cria une nouvelle fois 8 Nora de tirer.

Le meurtrier donna un grand coup de couteau 8 l'endroit o7 se trouvait Jeffrey l'instant d'avant, puis pivota et chargea. Plut7t que de reculer, son adversaire se d'porta de c7t7, l'empoigna par le bras, le fit passer pardessus sa hanche, et l'envoya rouler sur le tapis, 8 un m7tre de Marian. Nora se rappela que, parmi une dizaine d'autres m7tiers improbables, il avait exerc7 celui de professeur de karat7.

Dart grima7a, mais se releva presque aussi vite que la premi7re fois.

-Super, grin7a-t-il. Les arts martiaux, c'est pour les p'd's. C'est comme 7a qu'on se bat quand on ne sait pas vraiment se battre.

Il se rua en avant, abattant son couteau. Jeffrey recula d'un bond agile. A deux m7tres de Dart, il regarda Nora pardessus la t7te de Marian, et lui parla avec les yeux. Prenant le hachoir de la main droite, elle trancha les ficelles qui couraient dans le dos de Margaret.

-A moi, maintenant ! s'7cria la jeune femme.

La directrice tenta de se redresser. Les liens qui lui maintenaient le torse tomb7rent, mais elle avait toujours les poignets entrav's.

-Moi ! hurla Marian.

Nora posa le revolver, et s'agenouilla pour faire passer le hachoir entre les poignets de Margaret. Lily poussa un grand cri. Un corps s'abattit sur le sol. Dart se releva 8 genoux. Son couteau 7tait tach7 de sang. Jeffrey recula vers le couloir. Une estafi-lade sanglante de trente centim7tres de long courait sur son torse. A son expression, on e7t jur7 qu'il 7tait en train d'7couter de la musique. Il s'envola litt7ralement, empoigna le meurtrier par le bras, et le projeta 8 nouveau au sol. Plut7t que d'attendre que son adversaire se rel7ve et charge 8 nouveau, il le suivit d'un mouvement souple, ininterrompu. Avec la soudainet7 de l'7clair, Dart se retourna et planta le couteau entre les c7tes de l'ancien majordome.

Pendant plusieurs secondes interminables, tandis que Nora tentait de se convaincre qu'elle se trompait, qu'elle n'avait pas vu ce qu'elle avait vu, les deux hommes demeur7rent fig's. Enfin, une tache 7carlate

s'panouit au milieu de la chemise mouillée de Jeffrey, qui retomba mollement sur Dart. Nora se remit sur ses pieds en vacillant.

Marian exigeait d'un ton suraigu qu'on la lib re.

Le meurtrier exhala un soupir de triomphe et repoussa son adversaire, qui pressa une main contre sa blessure, mais ne fit pas autrement mine de bouger.

Dart s'assit, recula pour démêler ses jambes de celles de Jeffrey. Nora fit un pas vers lui. L'ancien majordome poussa un grognement-le premier son qu'il mettait depuis son arrivée dans la pièce. Son intense concentration ne l'avait pas quitté. Marian, elle, lançait des cris stridents ininterrompus. Terroris e, Nora appuya le hachoir contre son épaule et s'avança vers les deux hommes.

Dart se remit aisément sur ses pieds et pivota pour lui faire face.

-Non, vraiment, Nora...

Joueur, ironique, il tendit brusquement vers elle son bras armé. C'était impossible, elle n'y arriverait pas: il était trop rapide. Le couteau bondit à nouveau, en une deuxième parodie de coup, et celui qui le maniait s'avança en souriant. Nora recula, sans lâcher le hachoir, tout en sachant qu'elle ne pourrait frapper avant d'avoir  t poignard e. Dart s'amusait tellement qu'il rayonnait.

-J'en attendais un peu plus de votre part, remarqua-t-il.

Brusquement, ses yeux s'agrandirent, et il s'abattit à plat ventre devant elle à une vitesse étonnante, surréaliste.

Elle baissa les yeux. Les bras autour des chevilles du meurtrier, dont il pressait les talons contre son torse, Jeffrey tirait de toutes ses forces.

Durant la seconde de grâce qu'il lui apportait, elle courut   Dart, leva le hachoir et l'abattit sur une des touffes de poils qui lui poussaient dans le dos. La large lame s'enfon a de quatre ou cinq centimètres. Du sang jaillit. Le blessé s' broua à la manière d'un cheval, contraignant Nora à lâcher la poignée de l'ustensile.

-Je croyais qu'on était potes, siffla-t-il.

D'un coup de pied, il s'arracha à l'étreinte de Jeffrey et se traîna vers elle. Il émit un nouveau sifflement, se redressa sur les coudes, et continua sa progression. Elle recula. Il leva sur elle des yeux où

brillait un plaisir ironique.

-Je ne comprends pas pourquoi vous me rejetez toujours.

Nora heurta du talon le canon du revolver.

Alors que les cris de Marian s'enflaient encore, elle referma les mains sur la crosse de l'arme et avança de deux pas, les yeux vides. S'accroupissant, elle appuya le canon sur le front de Dart.

-Allez, mignonne, l'encouragea-t-il, tirez. Montrez à notre public que le spectacle doit continuer.

Nora pressa la détente. Le chien retomba avec un claquement métallique. Le meurtrier eut un petit rire essouffé, et lui empoigna l'avant-bras.

-Et c'est parti !

Au moment où il lui abaissait la main, elle tira à nouveau. Le revolver fut projeté en hauteur par la puissance de l'explosion, et la dernière balle forma un trou dans l'oeil amusé de Dart, lui traversant le cerveau avant de lui faire exploser l'arrière du crâne. Une brume gris-rouge alla s'éclabousser le mur du fond. Une balle dans la tête vaut mieux qu'une balle dans le ventre. Même Dan Harwich avait raison, parfois. Nora sentait les doigts du mort frémir sur son bras. Vaguement, comme d'une pièce lointaine, elle entendait hurler Marian Cullinan.

Une heure plus tard, le monde extérieur envahit la vie de Nora, d'abord sous la forme des nombreux policiers qui lui servirent du café, la bombardèrent de questions, et écrivirent tout ce qu'elle leur dit, puis sous celle des journalistes de la presse écrite ou de la télévision, encore plus nombreux et encore plus indiscrets, qui durant une période brève mais d'étestable la poursuivirent partout où elle allait, afin de publier comme des faits leurs inventions, et de diffuser sur les ondes des simplifications, des distorsions ou de pures contre-vérités-un processus qui, comme toujours, ne cessa de s'amplifier. Si elle l'avait voulu, Nora aurait pu passer dans des dizaines de talk shows ou d'émissions de ragots, vendre son histoire à une société de production et avoir sa photo sur les couvertures de ces magazines qui vulgarisent ce qui est déjà vulgaire. Elle n'en fit rien, sans plus envisager ces démarches qu'elle ne devait s'interroger ensuite sur les seize propositions de mariage qui lui parviendraient par la poste. Quand

Nora arriverait sur la scène publique, avec les exagérations et les réductions que cette dernière devait apporter à son histoire, elle ne se reconnaîtrait pas elle-même, au point que les photographies publiées dans les journaux lui sembleraient celles de quelqu'un d'autre. Jeffrey Deodato, qui devait jouir d'une célébrité temporaire un peu moins longue que la sienne, déclina lui aussi de participer à la falsification publique de son existence.

Une fois que Nora eut rempli ses laborieuses obligations envers la force publique de plusieurs villes, elle ne désirait plus qu'un peu de temps pour remettre de l'ordre dans sa vie. Ça, et aussi accomplir trois démarches bien précises. Elle accomplit les trois.

Ce long processus instructif, toutefois, ne commençait que quarante minutes après qu'elle eut mis à mort Dick Dart, quand le monde se rua à sa rencontre et l'emporta. Dans l'intervalle, Nora libéra les deux autres femmes, et laissa Margaret Nolan reconforter Lily Melville, pour prendre la main de Jeffrey et tenter d'estimer la gravité de sa blessure. Visiblement à la torture, mais saignant moins qu'elle ne l'avait cru, il lui déclara :

-A moins de mourir de honte, je devrais survivre.

Marian Cullinan se retira dans sa chambre, mais la raisonnable Margaret se porta volontaire pour conduire Jeffrey à l'hôpital. Elle usa de sa forte personnalité et dissuada Nora de l'accompagner. Elle tenterait d'appeler la police de Lenox depuis l'hôpital. Si le téléphone ne marchait pas, elle se rendrait au poste en sortant de l'établissement. Elle courut au parking et revint avec sa voiture. Titubant, soutenu par les deux femmes, Jeffrey parvint à rejoindre la porte et à franchir l'allée. Tandis qu'elle l'aidait à s'installer sur son siège, Nora se rappela de demander à Margaret ce qui était arrivé à Agnes Brotherhood.

-Oh, Seigneur, elle est toujours enfermée dans sa chambre. Elle doit être complètement hystérique.

La directrice revint à sa compagne l'endroit où elle rangeait la clef, dans son bureau, puis elle lui suggéra de se laver et d'enfiler des vêtements avant l'arrivée de la police.

Nora avait oublié qu'elle était nue depuis qu'elle avait vu le cirque de Marian, devant la terrasse.

Tandis que Margaret partait à toute vitesse pour Lenox, elle s'en retourna vers le Manoir et Agnes-laquelle avait chappé aux attentions

de Dick Dart parce qu'il avait 't' incapable de p'n'trer dans sa chambre.

Nora passa devant le fumoir sans regarder le cadavre. Les clefs, toutes 'tiquet'es, se trouvaient bien dans le tiroir de gauche du bureau. Elle enfila le grand imperm'able bleu de la directrice et gagna la chambre d'Agnes.

Il lui sembla que la silhouette menue allong'e sur le lit dormait, mais & peine eut-elle fait deux pas dans la pi'ce qu'Agnes d'clara:

-Qu'est-ce qui vous a pris si longtemps, Marian? Je n'aime pas 7tre enferm'e, et je ne vous aime pas, vous non plus.

-Ce n'est pas Marian, annon7a Nora. Je suis la femme que vous avez vue cette apr's-midi. Vous vous rappelez ? Nous avons parl' de Katherine Mannheim.

Un froufrou de gestes 'nerv's monta des couvertures, et la forme indistincte de la vieille femme se redressa.

-Ils vous ont laiss'e revenir? Ou alors, vous 7tes l& en douce ? C'est vous qui avez essay' d'entrer, tout & l'heure?

Agnes n'avait aucune id'e de ce qui s'tait d'roul' au rez-de-chauss'e.

-Non, c'tait quelqu'un d'autre.

-En tout cas, vous 7tes l&, et j'ai compris que vous aviez raison. Je veux que vous sachiez. Je veux vous dire la v'rit'.

-Dites-la-moi.

Nora heurta une chaise, sur laquelle elle s'assit.

-Il l'a viol'e, reprit Agnes. Cet homme terrible, ce sale type l'a viol'e, et elle est morte d'une crise cardiaque.

-Lincoln Chancel a viol' Katherine Mannheim ?

Nora ne r'v'la pas qu'elle avait d'j& devin' au moins 7a.

-Vous ne me croyez pas ?

-Je vous crois tout & fait.

Elle ferma les yeux et se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

-Il l'a violée et elle est morte, reprit la vieille femme. Ensuite, il est allé chercher l'autre, l'autre horrible. C'est ce que j'ai vu.

-Oui, acquiesça Nora. (Sa propre voix lui semblait provenir de très loin.) Vous avez prouvé la maîtresse, elle s'est rendue à la Maison de Pain d'épice, et elle les a vus avec le cadavre. Mais vous n'avez appris ce qu'elle avait fait que très longtemps après.

-Je n'aurais pas pu rester, si j'avais su. Elle ne m'en a parlé qu'à l'époque où elle était malade, et où elle prenait ce médicament qui n'avait aucun effet, sinon de la rendre encore plus malade.

-Vous lui avez posé la question ? Vous vouliez savoir la vérité, n'est-ce pas ?

Agnes se mit à pleurer, réprimant ses reniflements.

-Oui, je voulais savoir. Et elle s'est fait un plaisir de tout me raconter. Elle détestait toujours Miss Mannheim.

-Mr Chancel a donné de l'argent à la maîtresse. Beaucoup d'argent.

-Il lui donnait tout ce qu'elle voulait. Il était obligé. Elle aurait pu les envoyer tous les deux en prison. Elle avait des preuves.

Nora renvoya la tête en arrière, et souffla la question qu'il lui fallait poser.

-Quel genre de preuves avait-elle, Agnes ?

-La note, la lettre, comme vous voulez. Celle qu'elle a obligé Mr Driver à écrire.

-Dites-moi tout.

-C'était dans la Maison de Pain d'épice. La maîtresse a obligé Mr Driver à consigner par écrit tout ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils allaient encore faire. Mr Chancel a voulu l'en empêcher, mais la maîtresse a dit que sinon, elle retournerait au Manoir pour appeler la police. Elle savait qu'il ne la tuerait pas, même s'il en avait envie, parce qu'elle s'impliquait autant qu'eux. Mr Chancel a quand même refusé de se confesser par écrit, mais Mr Driver l'a fait. Pour elle, une seule lettre en valait bien deux. Elle leur a montré où enterrer cette pauvre fille, et elle l'a noté sur le papier, de sa main. C'est de cette manière qu'elle s'impliquait.

Nora parvint à exprimer ce qu'elle devinait.

-Et elle a mis la note dans son coffre, celui qui était sous son lit, n'est-ce pas?

-Il y est toujours, confirma Agnes. Il m'est arrivé d'avoir envie de lire la lettre, mais si je l'avais fait, j'aurais appris où ils l'avaient enterrée.

-Vous savez ouvrir le coffre?

-Je l'ai ouvert des milliers de fois quand je m'occupais d'elle. Elle y enfermait ses bijoux. Je les en sortais quand elle avait envie de les porter. Vous voulez le voir?

-Oui, acquiesça Nora en ouvrant les yeux et en se redressant. Vous pourrez marcher jusque-là?

-Je peux marcher jusqu'à la lune si on me laisse assez de temps. (Agnes tendit la main et la referma sur le poignet de sa compagne.) Pourquoi avez-vous la peau aussi rouge ?

-Je suis couverte de boue.

-Une jeune femme comme vous, ça devrait se laver.

Elle se laissa tomber à bas du lit et se dirigea d'un pas traînant vers la porte, sans lâcher Nora. Quand elles arrivèrent à la lumière, elle découvrit l'état de sa visiteuse avec une désapprobation choquée.

-Qu'est-ce qui vous est arrivé? Vous avez l'air d'une sauvage.

-Je suis tombée, répondit Nora.

-Pourquoi portez-vous l'imper de Marian?

-C'est une longue histoire.

-Je n'ai jamais rien vu de pareil, soupira Agnes, avant de se mettre en marche dans le long couloir.

Elle alluma dans la chambre de Georgina Weatherall, et demanda à Nora d'apporter une chaise en face du lit. Là, elle tourna le cadran du coffre-fort.

-J'aurai oublié jusqu'à mon nom que je me rappellerai encore cette combinaison. (Elle ouvrit la porte, avança la main, et sortit une longue enveloppe, autrefois crème mais jaunie par le temps, qu'elle

donna & sa compagne.) Prenez ꞑa. Sortez-la de cette maison. Il faut que j'aille aux toilettes, maintenant. Vous voulez bien m'aider?

Nora attendit devant la porte de la salle de bains qu'Agnes eût termin', puis la reconduisit & sa chambre. Comme elle l'aidait & se remettre au lit, elle lui annonça qu'il y avait eu quelques problèmes, au rez-de-chaussée. La police allait venir, mais tout se passerait bien. Marian, Lily et Margaret n'avaient aucun mal. Toutefois, les policiers voudraient certainement lui parler. Elle n'aurait qu'à dire qu'elle s'était enfermée dans sa chambre, et ils s'en iraient.

-J'aimerais autant que vous ne parliez pas de la lettre que vous m'avez donn'ée, ajouta Nora, mais bien sûr, vous êtes libre.

-Je n'ai aucune intention d'en parler, affirma Agnes, surtout & des policiers. Vous feriez mieux de vous laver et d'enfiler des vrais vêtements, si vous ne voulez pas qu'un tas d'hommes vous reluquent. Sans compter que vous semez de la boue dans toute la maison.

Nora se doucha aussi brièvement que possible, se s'cha, et trotta, enveloppe en main, jusqu'à la chambre de Margaret. Quelques minutes plus tard, vêtue d'un ample vêtement noir qui dissimulait une longue enveloppe dans une de ses poches, elle redescendit. Marian, installée à la table de la salle à manger, sursauta à son entrée. Elle s'était changée et avait remis du rouge à lèvres.

-Je sais que je dois vous remercier, dit la jeune femme. Vous et votre ami m'avez sauvé la vie. Où est passé tout le monde? Et lui, où est-il passé? Est-ce que la police est en route?

-Fichez-moi la paix, soupira Nora.

Elle gagna une chaise à l'autre bout de la table et s'assit sans regarder Marian. Un courant d'impressions trop complexe pour être identifié comme du soulagement, du choc, de la colère, du chagrin ou de la désolation, la traversait. Elle se mit à pleurer.

-Vous ne devriez pas pleurer, déclara sa compagne. Vous avez très formidable.

-Vous ne savez vraiment rien de rien, rétorqua Nora.

Devant le bâtiment montèrent des sirènes et le bruit de véhicules qui arrivaient sur les gravillons de la cour, apportant les bruyantes attentions du monde extérieur.

UN JOUR, A la FIN DU MOIS D'AOUT

Un jour, à la fin du mois d'août, une femme qui n'était plus perdue, et qui demandait aux gens de l'appeler Nora Curlew plutôt que Nora Chancel, franchit en voiture les grilles de Mount Avenue, sans s'arrêter annoncer, et remonta l'allée sinueuse menant aux Peupliers. Comme elle l'avait prévu, après avoir été chassé par son père, Davey s'était vu implorer de revenir, et il habitait à nouveau l'ancien appartement où avait vécu Jeffrey Deodato, au-dessus du garage. Seule dans la maison de Crooked Mile Road, Nora avait passé la semaine précédente à répondre au téléphone et à repousser les assauts de cameramen, preneurs de son et journalistes désireux de s'entretenir avec celle qui avait tué Dick Dart. Elle s'était aussi occupée des inevitables bouleversements de sa vie privée. Même après qu'elle lui eût dit qu'elle voulait divorcer, Davey lui avait proposé de revenir vivre avec elle, mais elle avait refusé. Elle avait également refusé une invitation à partager l'appartement au-dessus du garage, où son mari s'était instantanément senti à l'aise. Tu as dit au FBI où j'étais, avait-elle accusé, ce à quoi il avait répondu: J'essayais de t'aider. Elle lui avait retorqué: Entre nous, c'est fini. C'est le genre d'aide dont je peux me passer. Peu après cette conversation, elle avait appelé Jeffrey qui, sorti de l'hôpital, passait sa convalescence chez sa mère, pour lui dire qu'elle irait le voir bientôt.

Alden Chancel, dont l'attitude envers Nora avait changé du tout au tout, avait tenté d'encourager une réconciliation en proposant de faire construire une maison séparée, des mini-Peupliers, en quelque sorte, à l'intérieur de la propriété, mais elle avait également repoussé cette offre. Elle avait déjà emballé la plupart des objets, peu nombreux, qu'elle désirait conserver, et elle voulait aller quelque part où le moins de gens possible sauraient qu'elle était et ce qu'elle avait fait. Son rôle public l'exaspérait. Une nouvelle irruption de journalistes n'allait pas tarder, et à ce moment-là, elle voulait être loin. En attendant, elle avait trois courses à faire. Voir Alden était la première.

Maria lui adressa un sourire radieux:

-Miss Nora ! Mr Davey est dans son appartement.

Quelques jours après son licenciement, Maria avait été réengagée. Les poursuites contre Chancel House avaient été abandonnées, et Alden ne craignait plus les révélations concernant Katherine Mannheim.

-Je ne suis pas venue pour Davey, Maria, et je vous prie de ne pas l'avertir que je suis là. Je veux parler à Mr Chancel. Il est à la maison ?

Maria acquiesça.

-Entrez, il sera ravi de vous voir. Je vais le chercher.

Elle se dirigea vers l'escalier. Nora entra dans le salon et s'assit sur un des longs canapés.

Quelques minutes plus tard, irradiant le charme, la joie et l'affabilité, Alden la rejoignit. Il portait un des ses ensembles d'amiral du Yacht Club: pantalon blanc, blazer bleu croisé et chemise blanche. Elle se leva et lui sourit.

-Nora ! Quand Maria m'a dit que vous étiez ici, j'ai été enchanté. Ça signifie que nous allons pouvoir oublier nos difficultés et commencer à resserrer nos liens. Davey et moi avons besoin d'une femme, dans cette maison, et vous êtes la seule qui convienne.

Il l'embrassa sur la joue.

Une semaine plus tôt, après lui avoir annoncé qu'elle en avait plus qu'assez de ses insultes, de ses mensonges et de ses maîtresses, Daisy avait quitté les Peupliers pour prendre une suite au Carlyle Hotel, à New York, d'où elle refusait de bouger. Elle refusait aussi de parler à Alden ou de le rencontrer. Elle était sortie de sa dépression et de son immersion dans les séries télévisées, avec la résolution d'échapper à sa captivité et de retravailler son livre. Durant l'un de ses coups de téléphone implorants, Davey avait dit à Nora que sa mère voulait « revivre », qu'elle affirmait qu'il l'avait « libérée » en apprenant la vérité sur sa naissance. Il était totalement abasourdi par cette révolte. Pas Nora.

-C'est gentil de votre part, Alden, dit-elle.

-Est-ce que j'appelle mon fils, ou est-ce qu'on commence à discuter entre nous? Je pense que ce serait utile, mais dût que vous désirez la présence de Davey, vous n'aurez qu'à demander.

Alden était impressionné par le potentiel commercial de l'aventure Shorelands. Nora savait par Davey qu'il était prêt à lui verser une avance substantielle sur un récit à la première personne de ses périgrinations avec Dick Dart. Plus tard, on trouverait un négre. Cette idée de « crime vrai » lui faisait battre le cœur, tip, tap, tip, tap,

exactement comme l'avait dit Daisy. Mais la principale raison de l'amabilité d'Alden était ce qu'avait appris Nora durant sa nuit à Northampton. Il ne voulait pas voir rendues publiques les circonstances de la naissance de son fils, ni l'origine des deux romans posthumes d'Hugo Driver.

-Je pense que pour l'instant, nous pouvons rester tous les deux, approuva-t-elle.

-J'adore avoir affaire à de bons négociateurs, j'adore Pa. Croyez-moi, Nora, nous allons arriver à un arrangement que vous trouverez très satisfaisant. Nous avons eu des différends, vous et moi, mais c'est terminé. A partir de maintenant, nous sommes conscients de nos positions.

-Je suis parfaitement d'accord.

Alden lui effleura le bras.

-J'espère que vous savez que je vous ai toujours considéré comme une femme extrêmement intéressante. J'aimerais vous connaître mieux, et je veux aussi que vous me compreniez mieux. Nous avons beaucoup de choses en commun. Vous voulez un verre ?

-Pas maintenant.

-Allons dans la bibliothèque et passons aux choses sérieuses. Je dois vous dire, Nora. que j'attendais ce moment avec impatience.

-Vraiment.

Il lui prit le bras.

-Nous sommes une famille. Nous devons tous prendre soin les uns des autres.

Dans la bibliothèque, il lui fit signe de s'asseoir sur le canapé en cuir où Davey et elle avaient reçu son ultimatum. Lui-même prit place dans le fauteuil qu'il avait occupé cette nuit-là, et croisa les mains sur les genoux.

-J'apprécie beaucoup la manière dont, jusqu'ici, vous avez traité les journalistes. Vous avez fait monter la curiosité, mais il est temps, je pense, que nous donnions une conférence de presse. Ni vous ni moi n'avons besoin d'agent, n'est-ce pas ?

-Bien sûr que non.

-Je connais les meilleurs architectes de la région de New York. On va bâtir une baraque tellement belle que celle de Crooked Mile Road fera figure de mesure. Mais c'est un projet à long terme. On pourra s'en occuper plus tard. Je suppose que vous avez réfléchi à l'investissement pour le livre. Dites un chiffre: je risque de vous surprendre.

-Je n'écrirai pas de livre, Alden, et je ne veux pas de maison.

Il croisa les bras, porta la main à son menton, et tenta de rester poli tout en se demandant combien d'argent elle voulait.

-Davey et moi voulons que cette situation se résolve de manière satisfaisante pour nous trois.

-Je ne suis pas venue négocier.

Il lui sourit.

-Et si vous me disiez ce que vous voulez, que j'étudie la question?

-Je ne désire qu'une seule chose.

Il tendit les bras.

-Si c'est dans mes possibilités, considérez qu'elle est vaine.

-Je veux voir le manuscrit du Voyage dans la nuit.

Alden la fixa pendant environ trois secondes de trop.

-Bon Dieu, Davey m'a déjà demandé s'il y a dix ans, et ce machin est perdu. J'aimerais bien savoir où il est.

-Vous mentez, affirma Nora. Votre père ne jetait jamais rien. Il n'y a qu'à voir le grenier de cette maison et les archives, au bureau. Même si Papa n'avait pas eu le cas, il aurait conservé ce manuscrit-là. C'était la base de son plus grand succès. Tout ce que je veux, c'est le feuilleter.

-Je suis désolé que vous pensiez que je vous mens, répondit son beau-père. Mais si vous n'êtes venue que pour Papa, j'imagine que cette conversation est terminée.

Il se leva.

-Si vous ne me le montrez pas, je raconterai des choses que vous

n'aimeriez pas savoir 'bruit'es.

Il lui lança un regard exaspéré et se rassit.

-Je ne comprends pas ce que vous croyez avoir à y gagner. Même si je l'avais, vous n'en tireriez strictement rien. A quoi bon ?

-Je veux savoir la vérité.

-C'est pour ça que vous êtes l   ? Pour savoir la vérité sur Le Voyage dans la nuit ? C'est Hugo Dri-ver qui l'a écrit. Tout le monde le croit, et tout le monde a raison.

-Ce n'est qu'une partie de la vérité.

-Apparemment, vos aventures vous ont nettement plus secouée que vous ne vous en rendez compte. Si vous voulez revenir d'ici un jour ou deux pour parler affaires, vous serez la bienvenue, mais pour le moment, nous n'avons plus rien à nous dire.

-Écoutez-moi, Alden. Je sais que vous avez ce manuscrit, quelque part. Un jour, Davey est venu vous apporter une idée qui vous aurait permis de faire encore plus de fric avec le roman, et vous ne vous êtes même pas donné la peine de le chercher. Davey, oui, mais pas vous. Vous saviez où il était: simplement, vous ne vouliez pas qu'il le lise. Maintenant, c'est moi qui veux le lire. Je n'en parlerai pas à  me qui vive. Je veux juste savoir si j'ai raison.

-Raison sur quoi ?

-Je crois que Driver a volé l'essentiel de l'histoire à Katherine Mannheim.

Alden se leva et la contempla avec commisération. Juste au moment où elle aurait pu virer de bord et s'intégrer à l'équipe, elle se révélait être une minable. Quel dommage !

-Laissez-moi vous dire une bonne chose, Nora. Vous croyez connaître certains faits qui pourraient me nuire. Il est vrai que je préférerais ne pas les voir divulguer au grand jour, parce qu'ils me procureraient une publicité dont je me passerais volontiers, mais ça ne me tuerait pas Allez-y: faites ce que vous pensez devoir faire.

Nora tira de son sac une feuille de papier pliée.

-Lisez  a. C'est la copie d'une lettre que vous aurez sans doute envie

de garder secrète.

Alden soupira, et s'approcha d'elle pour prendre le papier. Il s'ennuyait, elle avait laiss' passer sa chance de se montrer raisonnable, mais comme il 'tait gentleman, il allait lui accorder une derni're lubie. Sortant ses lunettes de la poche de sa veste, il les chaussa, et d'plia la feuille en regagnant sa place. Nora suivit cette com'die avec un plaisir consid'- rable. Son beau-p're lut la premi're phrase, et se figea. Il la relut, puis il arracha ses lunettes et se tourna vers elle.

-Lisez tout, l'encouragea-t-elle.

Jusqu'à cet instant, elle s'tait demand' s'il savait d'jà. Le choc et la d'solation qui 'mergeaient sous sa performance d'acteur prouvaient que tel n'tait pas le cas. Elle en vint presque à le plaindre.

Alden passa derri're son fauteuil, s'appuya sur le dossier et lut la confession d'Hugo Driver, ainsi que le post-scriptum ajout' par Georgina Weatherall. Il les lut int'gralement, puis il les relut. Enfin, il releva les yeux vers sa belle-fille.

-Où avez-vous eu ça?

-Est-ce vraiment important?

-C'est un faux.

- Non. Mais même si c'en 'tait un, avez-vous envie que cette histoire soit publi'e? Tenez-vous à ce que les gens se posent des questions sur votre p're, Hugo Driver et Katherine Mannheim?

Alden replia la lettre et la glissa dans une de ses poches, rangea ses lunettes dans une autre. Il se dissimulait toujours derri're son fauteuil.

-A titre d'hypoth'se, supposons que j'aie bien le manuscrit du Voyage dans la nuit. Supposons que je satisfasse votre curiosit'. Que feriez-vous ?

-Je partirais heureuse.

-Essayons un autre sc'nario. Si je vous propo-sais deux cent mille dollars contre l'original de ce faux, simplement pour prot'ger la r'putation de mon p're, vous accepteriez ?

-Non.

-Trois cent mille ?

Nora éclata de rire.

-Mais vous ne comprenez donc pas que je ne veux pas d'argent, Alden? Montrez-moi le manuscrit, et je m'en irai. Vous ne me reverrez jamais.

-Vous voulez juste le voir?

-Je veux le voir.

Alden acquiesça.

-Très bien. Nous sommes tous les deux des personnes honorables. Je vous assure que je n'avais aucune idée que... je croyais réellement que Katherine Mannheim s'était enfuie de là-bas. Vous m'avez fait une promesse, moi je vous fais celle-là. (Il se reprit.) Je maintiens cependant qu'il s'agit d'un faux. Mon père avait un code d'honneur bien à lui, mais ce n'était pas un voleur.

-Nous savons tous les deux que c'en était un, renvoya Nora, mais je m'en moque. C'est de l'histoire ancienne.

Son beau-père sortit de derrière sa barricade.

-Qu'il l'ait été ou non, c'est de l'histoire ancienne, oui.

Il longea une bibliothèque, et fit pivoter une section d'étagère mobile, au niveau de ses yeux, pour révéler un coffre mural, encore une très massive cassette, plus grande à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il en composa la combinaison, l'ouvrit, et en sortit une boîte en cuir vert avec plus de respect que Nora ne l'eût cru capable d'en montrer pour quoi que ce fût.

Elle s'approcha de lui, et aperçut ce qui ressemblait au bas d'un cadre, sur l'étagère inférieure du coffre.

-Qu'est-ce que c'est que ça?

-Un dessin que mon père a fauché.

Alden le sortit et le lui montra, avant de le remettre en place.

-Ne me demandez pas ce que c'est ni d'où ça vient. Tout ce que je sais, c'est que quand Daisy et moi avons emménagé aux Peupliers, il me l'a montré et m'a dit de le laisser là, de l'oublier. Je pense que c'est

un tableau vol'. Quelqu'un a dû le lui donner pour payer une dette.

-On dirait un Odilon Redon, remarqua Nora.

-Possible. C'est bien?

-Pas mal.

Elle emporta la boîte sur le canapé, et regarda à l'intérieur. Un petit carnet à couverture marbrée reposait sur un grand nombre de feuillets tapés à la machine. Elle l'ouvrit. La signature de Katherine Mannheim était apposée au verso de la couverture. La jeune femme avait écrit sur la première feuille: Le Voyage dans la nuit, roman ? Nora tourna page après page emplies de notes sur Pipin Petit. C'était l'embryon du roman de Driver, volé dans le sac de la postesse. Qui vole mes ordures vole des ordures. Nora posa le carnet de côté et sortit le manuscrit de la boîte. Il semblait bien petit, pour avoir affecté autant de vies. L'ouvrant au hasard, elle constata que quelqu'un avait tracé une ligne dans la marge, et inscrit d'une écriture agressive: carnet Mannheim, p. 32. Elle passa à une autre page et lut, de la même main: Mannheim, pp. 40-43. Lincoln Chancel avait exigé de se faire remettre le carnet volé, conservé le manuscrit, et inscrit sur ce dernier tout ce que son auteur avait découvert sur Katherine Mannheim. Si jamais Driver le ruinait, il ruinerait Driver.

-Vous voyez, dit Alden, c'est bien Driver qui a écrit le roman. La famille Mannheim n'a pas l'ombre d'une chance. Il a emprunté quelques idées, c'est tout. Tous les écrivains font ça.

Nora remit manuscrit et carnet dans la boîte.

-Je vous suis reconnaissante, Alden.

-Je ne vois toujours pas en quoi c'était si important.

-Je voulais juste savoir le fin mot de l'histoire, assura-t-elle. Dans un jour ou deux, je vais partir m'installer quelque temps dans le Massachusetts. Je ne sais pas où j'irai après, mais vous n'aurez pas à vous inquiéter de moi.

Alden lui déclara qu'il dirait au revoir à Davey pour elle.

-C'est déjà fait, répondit-elle.

La deuxième course de Nora l'emmena au bureau de poste. Elle tira d'une enveloppe adressée au New York Times une lettre décrivant la dette d'Hugo Driver envers la poétesse Katherine Mannheim, la mort de cette dernière, et son enterrement à quelques mètres de ce qu'on appelait le Vallon de Monty, dans la forêt de Shorelands. En guise de post-scriptum, elle ajouta d'une main pressée la note suivante: « Le carnet de notes original de Katherine Mannheim et le manuscrit d'Hugo Driver, avec en marge les notes de Lincoln Chancel faisant référence à des passages spécifiques du carnet, se trouvent dans un coffre-fort mural de la bibliothèque d'Alden Chancel, à son domicile de Westerholm, Connecticut. » Ayant tenu sa promesse de ne parler à personne de toute cette affaire, elle replia la lettre, y glissa une autre photo-copie des aveux de Driver, et la remit dans l'enveloppe, qu'elle scella, avant de l'envoyer à New York en recommandé.

Sa troisième course l'emmena dans Redcoat Road. La maison de Natalie Weil avait toujours besoin d'être repeinte, mais les rubans jaunes de la police en avaient empêché. Nora s'arrêta devant le garage, se rendit à la porte, et appuya sur la sonnette. Une voix féminine agréable répondit et des pas descendirent l'escalier. Dès que Natalie la reconnut, elle tenta de claquer le battant, mais sa visiteuse força le passage, la faisant reculer vers les marches.

-Je veux vous parler, dit-elle.

-Ça ne m'étonne pas, admit Natalie. (Elle paraissait à la fois gênée et chagrinée, ce qui ne plaisait pas à Nora.) Je sais ce que vous ressentez, seulement il y a trois nouvelles listes qui viennent d'arriver, et il faut que je prouve à mon patron que je sais toujours faire mon travail. En plus, j'ai un petit problème avec la police, une histoire de drogue, mais ça n'ira nulle part, alors on s'en fout. Vous montez boire une bière ?

-Vous êtes plus calme que je ne m'y attendais.

-Des fois on gagne, des fois on perd. Moi, je vais boire une bière, même si vous n'en voulez pas.

Nora monta l'escalier et attendit Natalie. Malgré son uniforme des week-ends à Westerholm, chemise en jean lavé et short kaki, cette dernière paraissait méfiante, sur la défensive. Elle n'était pas aussi vieille qu'elle l'avait paru sur le canapé de Barbara Widdoes, mais elle l'était plus que dans le souvenir de sa visiteuse. Elle ouvrit son

r'frig'rateur, en sortit une bouteille de Corona, et la d'capsula.

-Allez, asseyez-vous. On se connaît depuis assez longtemps. Qu'est-ce que Pa peut faire de bai-ser avec le mari d'une vieille amie? Je ne peux pas vous en vouloir d'être furieuse contre moi, mais ce n'tait vraiment pas grand-chose, si vous voulez la v'rit'.

-Oui, dit Nora, qui s'assit à table, en face d'elle. C'est exactement ce que je veux.

-Comme tout le monde. (Natalie but une gorg'e de bière et reposa la bouteille. Elle avait les yeux gonfl's.) Pour l'instant, je suis encore dans l'immobilier. Vous savez ce que Pa veut dire ? On vend des r'èves. La v'rit', c'est ce qu'on en fait. C'est pas vrai ?

-Un tas de gens en sont persuad's.

Les photographies sado-maso avaient t' retir'es du tableau en liège. Les aimants du r'frig'rateur avaient disparu 'galement.

Natalie but une autre gorg'e de Corona.

-Qu'est-ce que Pa vous fait, d'être c'l'ubre? C'est chouette? Moi, Pa ne me d'plairait pas.

-Ce n'est pas chouette.

-Mais vous avez tu' Dick Dart. Vous avez descendu ce salopard. (La bière qui reposait devant elle n'tait pas sa premi'ère.) ♦a va, vous et Davey?

-Il est retourn' chez son père, et moi, je quitte la ville. Donc, oui, je suppose que Pa va.

-Bon Dieu, il retourne dans le giron d'Alden. (Natalie tordit la bouche en un demi-sourire.) J'ai appris que Daisy s'tait barr'e. Il tait temps. Ce type ne vaut rien et il n'a jamais rien valu. Je veux dire qu'on fait tous des erreurs, mais qu'Alden est la pire que j'aie jamais faite. Allez, parlons d'autre chose.

-Parlons de Pa, au contraire, objecta Nora. Apr'us tout, Alden et vous m'avez caus' beaucoup d'ennuis. Quand le merveilleux Dick Dart m'a enle-v'e, j'ntais sur le point d'être arr't'e.

-Personne n'est parfait. ♦a vous fait peut-être une belle jambe, mais je suis d'sol'e, Nora. (Natalie avait peine à la regarder.) Parfois, on

agit pour de mauvaises raisons. C'est ce qu'on appelle de sales boulots. On est coincé, et on accepte des trucs qu'on ne ferait pas normalement. Je n'ai jamais eu envie de vous causer des ennuis... Je vous aime bien. Je vous ai toujours trouvée sympa. Tout ça, c'était l'idée d'Alden. C'était juste des affaires.

-Et les affaires sont les affaires, ajouta Nora.

Natalie fit la moue.

-Vous savez combien il s'est vendu de maisons, ici, l'année dernière ? Tout juste dix-neuf. Et pas forcément dans ma catégorie. Moi, je récolte le gratin du bas de la pile, comme votre baraque, sans vouloir vous vexer. Le patron ne me confie pas des propriétés à deux millions de dollars. (Elle but un peu et posa la bouteille.) Alden est un salaud, mais il faut lui reconnaître une chose: il ne lésine pas sur le fric. Et puis, je vous ai blanchie, non ?

-Si, mais vous avez bien failli me faire arrêter pour kidnapping.

Elle but une autre gorgée de Corona.

-On n'avait jamais prévu d'aller si loin, Nora. Alden voulait juste remuer un peu Davey. Il était furieux. On ne pouvait pas prévoir cette histoire avec Dick Dart. Personne ne pouvait prévoir ça.

-Parlez-moi un peu du sang, dans votre chambre ?

Natalie eut un sourire de conspiratrice.

-Une des brillantes idées d'Alden. Il voulait que ça fasse du bruit, qu'on associe cette histoire avec les meurtres. Secouer un peu le cocotier, quoi. Il a acheté du sang de porc à un charcutier, et il a salopé ma chambre. Mais tout va bien, maintenant, non ? J'ai joué mon petit rôle, c'est terminé, quelle différence ça fait ?

-Si vous ne le savez pas, je ne réussirai jamais à vous l'expliquer, soupira Nora. (Natalie d'tourna la tête.) Natalie. (L'interpellée la regarda à nouveau.) Vous me dégoûtez. Alden vous a achetée, et vous avez bousillé ma vie.

-Elle ne vous plaisait pas, votre vie, de toute façon. Comment est-ce qu'elle aurait pu vous plaire, alors que vous étiez mariée à ce bête ?

-Combien vous a-t-il payée ?

-Pas grand-chose, compte tenu de ce qui va probablement m'arriver, dit Natalie. A moins que ça vous ennuie, j'aimerais que vous sortiez de chez moi. Je crois que nous en avons terminé. Si vous voulez mon avis, je vous ai rendu service. Vous vous en tirez nettement mieux que moi.

-Je n'ytais pas volontaire, r'pliqua Nora. On m'a engagé de force.

Une voiture qu'elle ne connaissait pas était arrêtée devant son garage. Pensant qu'elle appartenait à un nouveau journaliste ou à un des inconnus qui l'avaient demandé en mariage, elle continua presque jusqu'au bout de Crooked Mile Road, jusqu'à ce qu'elle vit Holly Fenn descendre du véhicule et s'approcher de la porte d'entrée. Nora s'engagea dans son allée. Il lui adressa un signe de la main, et rebroussa chemin. Elle s'arrêta près de la voiture de l'inspecteur, sortit, et alla à sa rencontre. Il avait de grosses poches sous les yeux, besoin de se faire couper les cheveux, et il portait la cravate la plus laide qu'elle eût jamais vue. Il était formidable.

-Vous voilà! la salua-t-il. J'ai appelé une ou deux fois, mais je n'ai eu que votre réponse.

-Je ne réponds pas tant que ça au téléphone.

-Ça ne m'étonne pas. Comme je voulais vous voir, je me suis dit que j'allais prendre le risque de passer. (Il rentra le menton, fourra les mains dans ses poches et la regarda pardessus ses sourcils. Une étincelle d'émotion passa entre eux.) J'ai quelque chose à vous raconter, mais je voulais essentiellement savoir comment vous alliez.

-Comment me trouvez-vous ?

-Comme ça, ça a l'air d'aller pas mal. J'aime bien votre nouvelle coiffure. C'est mignon.

-Merci, mais vous mentez. Vous préfériez mes cheveux avant, et moi aussi. Je vais les laisser repousser.

Fenn acquiesça gravement, comme si la question avait été de première importance.

-Bien. Vous réussissez à retrouver les pièces de votre vie ?

-J'envoie tout balader, donc je suppose que oui. Ce n'est pas la

même vie, c'est tout. Ça vous dirait, un café ou quelque chose comme ça, Holly?

-J'aimerais bien, mais j'ai un rendez-vous dans cinq minutes. Je me suis dit que vous méritiez de savoir ce que j'ai appris à propos de cette ancienne crèche de Post Road. Il m'est venu à l'esprit que j'ignorais qui en était propriétaire. J'ai cherché. C'est un New-Yorkais du nom de Gerald Ambrose. Je l'ai appelé, et il m'a répondu qu'un citoyen de Westerholm la lui avait louée pour tout l'été.

-Vous êtes un bon flic, Holly, apprécia Nora.

-Ouais, peut-être, mais j'ai tendance à être un peu lent. Si j'avais pensé à ça plus tôt, je vous aurais évité un tas d'ennuis.

Elle lui sourit.

-Je ne vous en veux pas. Qui a loué le bâtiment ?

Il lui rendit son sourire.

-Vous le savez déjà, ou c'est juste une impression ?

-J'ai ma petite idée, mais dites toujours.

-Le citoyen qui a loué le local est un grand industriel. Il a déclaré à Ambrose qu'il avait besoin d'un entrepôt temporaire pour ses surplus de stock. Vous êtes en bons termes avec votre beau-père ?

-Mon futur ex-beau-père, et nous avons derrière nous une longue histoire de malentendu mutuel. (Elle se rappela Alden Chancel lui caressant le bras, lui disant qu'il aimerait la connaître mieux.) Si vous passiez voir Natalie Weil, elle vous raconterait probablement une histoire intéressante, Holly. Je sors de chez elle et, dans l'ensemble, elle se contente de tuer le temps en attendant que son univers s'effondre.

Fenn lissa son épaisse moustache et acquiesça, prenant note de la remarque tout en jetant un regard admiratif à Nora.

-Votre amie nous a joué une belle comédie.

-Elle a même abusé Slim et Slam.

Les yeux de l'inspecteur étincelaient.

-J' imagine que quelques billets ont changé de mains.

-Pas assez, d'après Natalie.

Fenn sourit, tourné vers l'allée, s'étonnant de la propension des êtres humains à commettre de graves erreurs.

-Et vous dites que je suis un bon flic ?

-Je crois que, dans l'ensemble, vous êtes bon, oui, confirma Nora. Vous ne m'avez pas laissé tom-ber.

-Ouais, enfin, j'ai essayé. (Il lui lança un coup d'oeil pitoyable, où se lisait à la fois sa compassion pour ce qu'elle avait subi et sa colère de n'avoir pu le lui épargner.) Il faut que je m'en aille.

-Si vous êtes obligé.

Elle le raccompagna à sa voiture.

- a ne me regarde sans doute pas, mais vous avez bien dit que vous quittiez votre mari ?

-Je l'ai déjà quitté.

Fenn détourna le regard.

-Vous allez rester ici ?

-Je vais passer un moment à Northampton. Travailler une ou deux semaines chez une amie qui est traiteur. Je veux m'écarter du téléphone, me vider la tête. Ensuite, qui sait?

L'inspecteur hocha sa large tête  bouriff e, prenant bonne note.

-Quand j'en aurai fini avec Mrs Weil et votre futur ex-beau-père, vous croyez que je pourrais revenir ici et vous emmener boire un café, ou quelque chose ?

-Est-ce que vous me demanderiez un rendez-vous, Holly?

-Je suis trop vieux pour ça, protestat-il.

- Moi aussi. Alors, revenez donc plus tard. Ce ne sera pas un rendez-vous: on se contentera de pas-ser un moment ensemble. Je veux connaître le résul-tat de votre visite à Alden, et puis vous pourrez me raconter vos anecdotes préférées de la guerre.

Fenn lui sourit avec l'ensemble de son visage.

-Je vous promets de ne pas demander & entendre les vôtres.

-Et de ne pas me raconter de mensonges.

-Je serais incapable de vous mentir.

-Alors, c'est dit, conclut Nora.

-Eh bien, d'accord.

Il monta au volant, lui adressa un clin d'oeil & travers le pare-brise, et passa la marche arrière. Quelques secondes plus tard, il avait disparu.